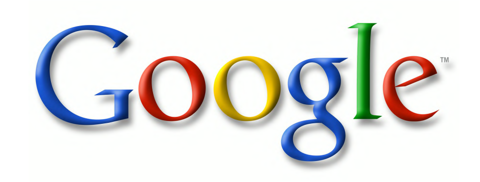
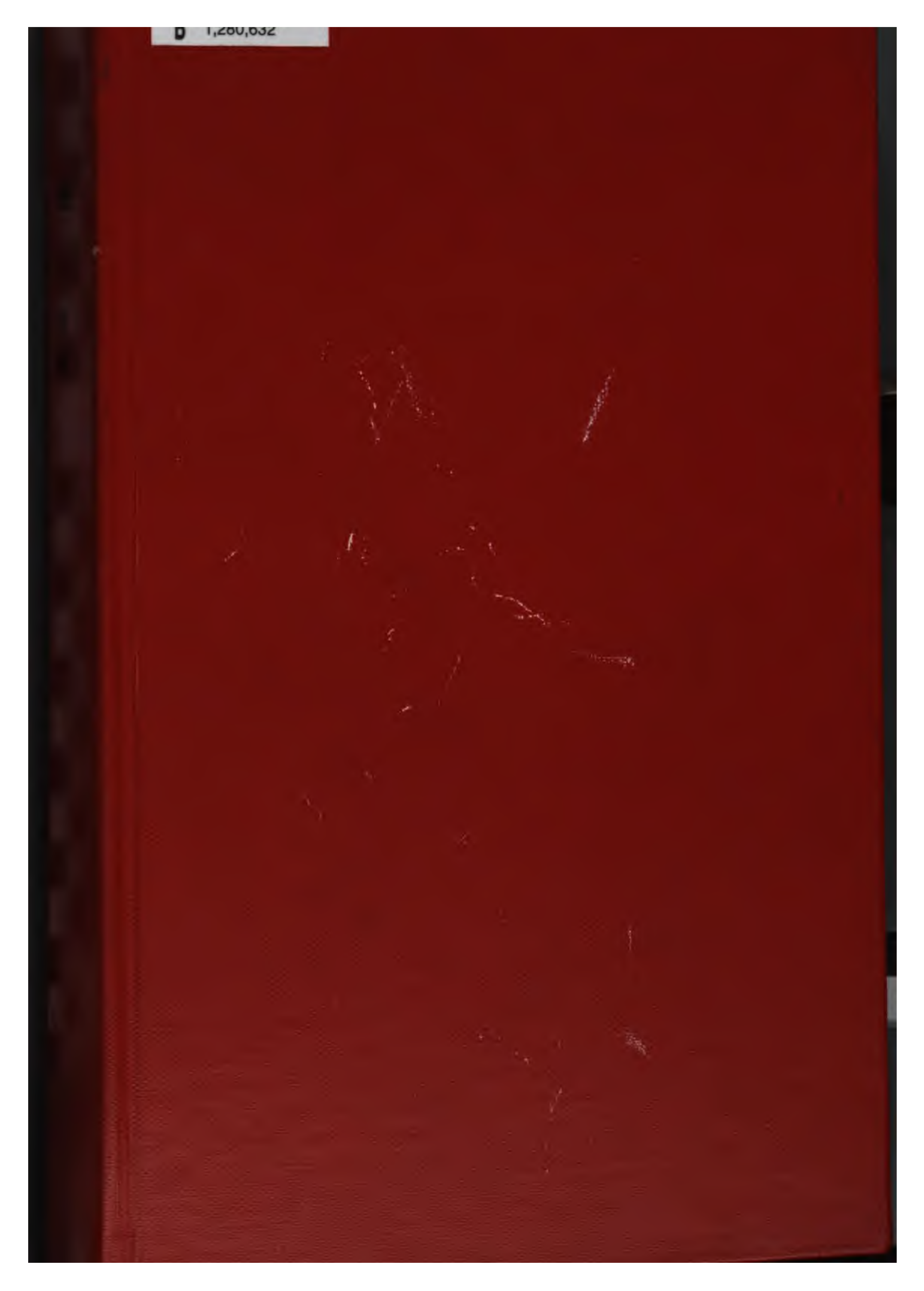



B 1,280,632


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

LE

VIEUX PARIS

FÊTES, JEUX ET SPECTACLES



Ed GARNIER delt — L. ROUSSEAU Sc.

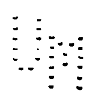
LE CHARLATAN FRANÇAIS

D'après une composition de Duplessi-Bertaux. (XVIIIe siècle.)

François **VICTOR FOURNEL**, 1829-1894

LE

VIEUX PARIS



FÊTES

JEUX ET SPECTACLES



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXVII

LE VIEUX PARIS

FÊTES, JEUX ET SPECTACLES

CHAPITRE I

REPRÉSENTATIONS PUBLIQUES DES MYSTÈRES

Les représentations dramatiques du moyen âge, quand elles commencèrent à se dégager nettement des cérémonies liturgiques et des premiers bégayements des jongleurs, offraient un caractère frappant de ressemblance avec les jeux solennels de l'ancienne Grèce. Organisés par toute une ville, et quelquefois par toute une contrée, à certaines dates qui restaient gravées comme de grandes époques dans la mémoire populaire, les mystères, drames religieux et nationaux à la fois, se déployaient avec ampleur devant une foule attentive, le plus souvent en plein soleil, sur le parvis ou sous le porche d'une église, dans un cimetière, sur une place publique, au haut d'une large rue montante, où se dressait l'immense échafaud avec tous ses étages, avec son monde de décorations sommaires et d'*entreparleurs*. Mais les choses ne se passaient ainsi qu'en province. A Paris il n'en était pas de même. Tant que les pèlerins de Jérusalem, de la Sainte-Baume et de Saint-Jacques de Compostelle se bornèrent à chanter des cantiques et des complaintes, la foule put les suivre, déambulant par les rues, ou arrêtés sur les places. Bourgeois et artisans s'amassaient autour de ces hommes, que leurs bourdons et leurs escarcelles, quel-

quefois les palmes qu'ils avaient rapportées de la terre sainte et tenaient en main comme des témoins authentiques de leurs voyages, désignaient à la curiosité et à la vénération publiques. On écoutait avec une avidité respectueuse les chants naïfs où les pèlerins redisaient la gloire du grand saint Jacques, les miracles de la Madeleine ou les outrages des mahométans au tombeau du Christ[1]. Le théâtre des Confrères de la Passion ne fut, dans l'origine, que la métamorphose de ces cantiques en actions dialoguées, aidées du grossier prestige d'un appareil scénique tout à fait élémentaire. Mais à peine les pèlerins se sont-ils organisés en confrérie dramatique, qu'ils s'isolent de la rue, s'enferment, et n'ouvrent plus leur porte qu'à beaux deniers comptants.

Ce fut seulement en 1398 que les Confrères de la Passion louèrent une salle à Saint-Maur pour s'y établir, et en 1402 qu'ils fondèrent, à l'hôpital de la Trinité, le premier théâtre fixe qu'on ait vu à Paris. Il ne faudrait pas croire toutefois que les mystères eussent attendu, pour naître et se produire, la création du théâtre de l'hôpital de la Trinité. Indépendamment des fêtes et représentations liturgiques où ils étaient contenus en germe, on les voit se développer dès le XIV[e] siècle, du moins à l'état mimique, dans les rues de Paris, principalement aux entrées des rois. Les vieux chroniqueurs nous ont transmis de précieux détails sur les mystères des rues, qui, faisant partie essentielle du cérémonial d'usage en ces sortes de solennité, formaient une véritable institution populaire.

Ces représentations aux entrées des rois étaient tantôt de simples tableaux vivants, tantôt des pantomimes où la parole était inutile. La musique concourait d'ordinaire à l'embellissement du spectacle : ici des anges entonnaient des cantiques sur un échafaud, et là des orgues jouaient *moult doucement*. Souvent aussi on plaçait, au bas de la scène, des personnages chargés d'expliquer au peuple les détails de la représentation. Il y avait des mystères fixes et des mystères ambulants; mais presque toujours chaque échafaud ne comprenait qu'un fragment de l'action, et celle-ci se déroulait par degrés sur toute la série des théâtres dressés le long des rues, dans la direction suivie par le cortège, qui, sans interrompre sa marche, jouissait ainsi de l'ensemble du spectacle en le parcourant d'un bout à l'autre, comme dans un panorama. Les diverses parties de la représentation restaient assez longtemps en permanence pour que le populaire pût la

[1] Voir le Mémoire de M. Victor Leclerc sur les *Pèlerinages au moyen âge*, dans le recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

contempler à son gré dans ses moindres détails, en la reprenant, au besoin, depuis le commencement.

Je glisserai rapidement sur les mystères *par signes* représentés aux diverses entrées des rois et des reines à Paris, pour éviter les répétitions monotones et les longueurs fatigantes[1].



Apprêts pour la représentation d'un mystère, d'après un tableau de Van-Bons peint en 1580.

Les fêtes et les spectacles offerts, durant toute une semaine, par Philippe le Bel à son gendre Édouard II d'Angleterre, en 1313, sont restés célèbres; ils eurent lieu sur un théâtre élevé au milieu de l'île

[1] On trouvera la plupart des relations de nos vieux chroniqueurs sur ce sujet réunies dans les frères Parfaict, t. II.

ou pré Notre-Dame. « On y voyait, dit Monteil d'après la *Chronique* de Godefroi de Paris, les scènes qu'offre la vie humaine dans les divers états, les artisans avec leurs instruments, les médecins avec leurs fioles, les gens de justice avec leurs écritoires, les gens de guerre ave: leurs épées, les gens d'église avec leurs chapes; on y voyait l'intelligence humaine personnifiée sous l'emblème de l'animal le plus intelligent, le renard : successivement apprenti, garçon, maître, chef de jurande; apothicaire, mire, chirurgien, médecin; procureur, avocat, juge, président; clerc, moine, abbé, évêque, archevêque, pape; et cependant toujours renard, toujours laissant sortir de dessous ses habits sa grande queue, ses petites oreilles, toujours montrant ses yeux vifs et spirituels, toujours croquant œufs, poussins et poules. Figurez-vous en même temps, çà et là, des groupes de rois de la fève, de ribauds, d'hommes sauvages entourés de jeunes Parisiens, de jeunes Parisiennes, formant différentes danses, différents branles, et à l'extrémité la vénérable figure d'Adam, regardant au XIVe siècle sa nombreuse race ainsi habillée, costumée, bariolée. » Le Christ figurait aussi dans cet étrange *mystère,* d'abord pendant son enfance, un chapelet au bras, causant, riant, mangeant des pommes avec sa mère, puis expirant sur la croix, enfin sortant de son tombeau et montant au ciel. On entendait le chant des anges dans le paradis. L'enfer était représenté comme un vaste lac de soufre, de poix et de feu, au milieu duquel s'ouvrait la bouche d'une effroyable caverne, par où sortaient et rentraient des légions de diables tout chargés d'âmes[1]. Peut-être est-ce à Philippe le Bel qu'on doit la première idée de cette farce, qui était de sa part une machine de guerre contre Boniface VIII, et ce n'est pas la seule fois que notre vieux théâtre est devenu un instrument politique entre les mains de la royauté. Le passage de Godefroi de Paris démontre clairement qu'il s'agissait d'un spectacle muet[2]. Les bourgeois et métiers qui s'étaient spécialement chargés de l'organisation de cette fête avaient jeté sur le bras de la Seine un pont large de près de sept toises, où ils défilèrent en ordre, richement parés, à pied et à cheval, au son des trompes, tambours, buccines, timbres et nacaires[3].

Ces *jeux de personnages,* ces défilés, par les rues de la ville et le Grand-Pont richement *encourtinés,* des bourgeois et des gens de

[1] Monteil, *Histoire des Français des divers états,* XIVe siècle; ép. 56.

[2] Godefroi de Paris, *Chronique* en vers, publiée par M. Buchon, du vers 5271 à 5380. — Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris,* t. IV, p. 57. — Magnin, *Journal des Savants,* janvier 1856.

[3] *Grandes chroniques de France,* publiées par M. Paulin Paris, t. V, p. 198.

métier vêtus de robes pareilles pour chaque corps, remplirent aussi un rôle important à l'entrée du roi Jean[1].

Le 20 juin 1389, à l'entrée d'Isabeau de Bavière, la ville se mit en frais extraordinaires et fit grandement les choses. Le spectacle commençait à la première porte Saint-Denis, où le décorateur avait figuré un ciel étoilé, rempli de jeunes anges qui chantaient, et où, dans les bras de Notre-Dame, le petit Jésus s'ébattait avec un moulin fait d'une grosse noix. Un peu plus loin, devant le *moustier* de la Trinité, les bourgeois de Paris représentaient sur un échafaud la grande bataille du roi Richard contre Saladin et les Sarrasins. A la seconde porte Saint-Denis, le cortège arriva derechef devant un ciel « nué et estoilé très richement », où siégeaient Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et, au moment où la reine passait avec sa litière sous la porte du Paradis, deux anges en descendirent et vinrent déposer sur sa tête, en chantant, une couronne d'or garnie de pierres précieuses. Enfin, après avoir joui d'un nouveau spectacle devant la chapelle Saint-Jacques, le cortège arriva à la porte du Châtelet, où l'on avait bâti un château de bois, surmonté d'un magnifique lit de justice sur lequel était couchée Madame sainte Anne. Un homme armé de toutes pièces gardait chacun des créneaux. Ce château contenait dans son enceinte une garenne et « grande foison de ramée », avec beaucoup de lièvres, lapins et oisillons. Du bois s'échappa, à l'approche de la reine, un grand cerf blanc, mû par un homme caché dans l'intérieur, et qui portait au cou les armes du roi; il se sauva vers le lit de justice, poursuivi par un lion et par un aigle; mais une douzaine de jeunes pucelles, tenant des épées nues en leurs mains, se précipitèrent devant ces animaux féroces, pour protéger le fugitif[2].

Nous en sommes encore à l'enfance de l'art, et c'est à peine si l'on commence à discerner, sous la pompe naïve de ce spectacle, les rudiments d'une représentation dramatique. Il n'en est plus de même quarante ans plus tard, lors de l'entrée à Paris du roi d'Angleterre Henri VI (1431). Dans l'intervalle, le théâtre des Confrères de la Passion avait donné l'élan, et les esprits avaient marché : aussi les bourgeois furent-ils en mesure cette fois d'offrir aux regards émerveillés du souverain, outre une chasse au cerf et plusieurs autres représentations figurées, les mystères de la Nativité de Notre-Dame, de son Mariage, de l'Adoration des trois Mages, du Massacre des

[1] *Grandes chroniques de France*, publiées par M. Paulin Paris, t. V, p. 198.

[2] Froissart, liv. VI, ch. I. *Grandes chroniques de France*, règne de Charles VI, ch. XLVIII.

Innocents, de la Parabole du semeur et de la Légende de saint Denis [1]. Déjà même, quelques années auparavant, à l'entrée du duc de Beaufort, en 1424, les *enfants de Paris* avaient représenté devant le Châtelet un « moult bel mystère du Vieil Testament et du Nouvel..., sans parler ne sans signer, comme se fussent ymaiges enlevées contre un mur [2] ». C'était là, on le voit, de véritables tableaux vivants.

Il en fut bien mieux encore quand, le 12 novembre 1437, Charles VII rentra à son tour dans sa bonne capitale, qu'il venait de reconquérir. Les Parisiens avaient à peine eu le temps de démolir les échafauds qui avaient servi lors de l'entrée solennelle de Henri VI; ils les relevèrent en toute hâte; mais il faut leur rendre cette justice qu'ils déployèrent plus de magnificence et d'imagination pour leur roi légitime qu'ils n'avaient fait pour l'usurpateur étranger. Ils organisèrent d'abord une sorte de mystère ambulant : derrière le prévôt des marchands, le prévôt de Paris et les échevins, venaient, à cheval, des personnages symboliques, représentant les sept Péchés mortels et les sept Vertus théologales et cardinales. Les scènes du Nouveau Testament étaient disséminées sur tous les points parcourus par le cortège, et remplissaient presque la ville. Ici, on voyait sainte Geneviève, entourée de saint Thomas, saint Denis, saint Maurice, saint Louis; ailleurs, saint Jean-Baptiste montrant l'*Agnus Dei,* avec un chœur de musiciens habillés en anges; là, la trahison de Judas; plus loin, la Résurrection et l'apparition à Madeleine, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, le baptême de Jésus. « Et ne parloient rien ceux qui ce faisoient [3]. »

Devant le Châtelet se déployait le plus beau mystère. On y avait dressé un grand rocher, couvert d'un bocage et d'un pâtis, où les bergers, en gardant leurs troupeaux, étaient avertis par l'ange de la naissance du Christ, et chantaient le *Gloria in excelsis;* au-dessous de l'arcade de ce rocher, sur un lit de justice, on apercevait trois personnages représentant la Loi de grâce, la Loi écrite et la Loi de nature; puis, contre les boucheries, le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer, avec saint Michel, pesant les âmes dans sa balance [4].

Les représentations données dans les rues de Paris aux entrées de Louis XI, de Charles VIII, de Louis XII, de Mme Claude, sa

[1] Enguerrand de Monstrelet, l. II, ch. CIX.
[2] *Journal d'un bourgeois de Paris,* collection Michaud et Poujoulat, III, 243.
[3] Monstrelet, l. II, ch. CCXIX.
[4] *Recueil des offices de France,* par Jean Chenu. — *Histoire de Charles VII,* par Alain Chartier.

fille[1], et de quelques autres reines de France, Anne de Bretagne, Marie d'Angleterre, Éléonore d'Autriche, etc., offrent toujours à peu près le même déploiement de personnages symboliques, de chasses,



Un mystère au XVI[e] siècle.
La Sibylle persique, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale fr. 2362.
(Mystère des Sibylles.)



Un mystère au XVI[e] siècle.
L'Apparition qui annonce la représentation, d'après le même manuscrit.
(Mystère des Sibylles.)

de batailles, de tableaux ou pantomimes. Quelques particularités seulement méritent d'être notées au passage.

Lors de l'entrée de Louis XI, s'il faut en croire la *Chronique* de

[1] On peut consulter, sur les fêtes de cette entrée, le manuscrit 10,326 (ancien fonds du roi), à la Bibliothèque nationale.

Jean de Troyes (année 1461), il y avait à la fontaine du Ponceau « trois belles filles faisant personnages de seraines (sirènes), et disoient de petits motets et bergerettes[1] ». A l'entrée de Charles VIII (1484), on mimait les scènes de la Passion et de la Bible, particulièrement celle de Goliath tué par David, comme une allégorie à l'adresse du jeune roi qui serait victorieux de tous ses ennemis, près de la Trinité, sur le Pont-au-Change, devant la porte Saint-Denis, sous les porches des églises. En 1502, l'entrée du légat, puis celle de l'archiduc, furent solennisées encore par des figurations semblables devant le Châtelet[2]. Ces scènes étaient toujours muettes, à l'exception des chants; mais, à l'entrée de la reine de Bretagne (19 novembre 1504), on trouve sur plusieurs points un acteur qui, sous prétexte d'expliquer le spectacle, adresse à la foule de véritables discours en vers.

A côté des mystères, les moralités ne tardent pas non plus à se montrer, avec tout leur cortège de personnifications métaphysiques : ainsi, déjà à l'entrée de Louis XII (1498), c'est d'abord Noblesse accompagnée d'Humanité, puis Richesse escortée de Libéralité, chacune avec ses attributs, qui jouent une sorte de moralité muette sur l'échafaud de la porte Saint-Denis. Devant le Châtelet, un roi est assis sur son trône, ayant à sa droite Bon Conseil et à sa gauche Justice; Injustice est couchée sous ses pieds. Près de lui, Puissance armée tient un voulge (épieu) contre la poitrine de Division, et à l'entour sont rangés Église, Peuple, Seigneurie, Pouvoir, Union et Paix. C'était tout un tableau décoratif et allégorique. A partir de ce moment, l'allégorie se fait une part chaque jour grandissante, et les mystères mimés en pleine rue, comme les autres, tournent de plus en plus à la moralité.

Pendant tout le règne de Louis XII, et encore aux entrées de François Ier et de Claude de France, c'est le charpentier Jean Marchand et maître Pierre Gringore, son compère, qu'on voit figurer sur les livres de comptes comme touchant de 100 à 115 livres pour avoir fait et composé lesdits mystères, en dressant les échafauds, en disposant les tapisseries, en habillant les personnages, en salariant les chantres et ménétriers, en choisissant les sujets, chacun suivant sa spécialité.

[1] On figura aussi à cette entrée une bataille contre les Anglais, « qui furent prins et gaignez, et *eurent les gorges coupées.* » La barbarie du temps, dit à ce propos Dulaure avec une gravité admirable, fait douter si cette scène fut fictive ou réelle.

[2] Petit de Julleville, *les Mystères*, t. II, ch. XVI, p. 198-202. On trouvera dans ce même chapitre l'indication et la description sommaire d'un grand nombre d'autres mystères sans paroles, célébrés dans les villes de province, presque toujours aussi pour des entrées de princes.

A l'entrée de Charles-Quint (1540), s'élevait, à la porte Baudoyer, un *parc françois* rempli de lis, avec deux portes aux deux bouts : l'une fermée et verrouillée, la porte de la Guerre; l'autre ouverte, la porte de la Paix, de laquelle sortait une belle nymphe nommée *Alliance*. Parfois l'imagination fougueuse des ordonnateurs de la fête ne connaissait pas de limites, mêlant tous les genres et tous les styles, le profane et le sacré, le symbolique et le réel, le christianisme et la mythologie, en un bizarre amalgame où elle jetait pêle-mêle, sans y chercher malice, tout ce qu'ils avaient appris dans les livres et tout ce qu'ils savaient faire, — comme à l'entrée de Marie d'Angleterre (1514), où l'on vit sur un échafaud dames Justice et Vérité, montant et descendant entre la terre et le trône céleste, entourées des douze pairs de France, et, au bas de l'échafaud, cinq personnages les plus étrangement assortis qui furent jamais, à savoir : Bon-Accord, Stella Maris, Minerva, Diana et Phœbus; tandis que devant la Trinité on représentait la visite de la reine de Saba à Salomon, et au Palais l'Annonciation, où le salut adressé par l'ange à la Vierge était une allusion gracieuse au nom de la souveraine.

Ces spectacles allèrent toujours croissant de magnificence jusqu'au règne de Henri II, après lequel on les remplaça par des arcs de triomphe[1]. Ils supposaient même une assez grande habileté de la part des machinistes qui en organisaient la partie matérielle, et je ne sais si nous voyons beaucoup mieux aujourd'hui dans nos grandes fêtes nationales et populaires. Outre les bourgeois et les corps de métiers, les confréries dramatiques prenaient part à ces représentations : comment eût-il été possible qu'elles s'abstinssent, en ces occasions solennelles, de ce qui était leur objet spécial? Nous savons, d'ailleurs, que les clercs de la Basoche étaient convoqués aux entrées des rois et des reines à Paris, pour contribuer à la pompe de la fête. Il est probable aussi que les échafauds dressés invariablement devant le Châtelet étaient desservis par la corporation dramatique des clercs du lieu; il est plus probable encore que ceux qui s'élevaient d'une façon

[1] Les frères Parfaict disent que les mystères de l'entrée des rois ne durèrent que jusqu'à François Ier, assertion qui a été naturellement répétée presque partout. Cependant, non seulement la reine Éléonore fit encore son entrée en 1530 au milieu de *mystères et jeux* (comme s'exprime Marot), parmi lesquels figurait une « bergerie moralisée », jouée par les Confrères de la Passion devant l'église de la Trinité, mais encore on lit dans les *Extraits des registres de l'Hôtel de Ville*, relativement à l'entrée de Henri II (*Archives curieuses de l'histoire de France*, Ire série, t. III, p. 447) : « ... A esté conclud, advisé et délibéré... quant aux joyeuses entrées du Roy et de la Royne... *qu'on fera de beaulx eschauffeaulx et mistères ès-porte Sainct-Denis le Ponceau, et autres lieux accoustumés;* et pour ce faire seront mandés peintres, inventeurs et gens de bon espreit pour composer et adviser auxdits mistères. »

non moins invariable devant l'hôpital de la Trinité étaient réservés aux Confrères de la Passion, qui n'avaient, pour ainsi dire, qu'une porte à ouvrir pour se transporter, avec leurs costumes et leurs décorations, du théâtre de l'intérieur au théâtre du dehors. Qui aurait eu l'audace d'aller représenter un mystère au seuil même des maîtres du genre, de ceux qui l'avaient créé et l'avaient élevé à son plus haut point de splendeur? Seulement ceux-ci se bornaient alors à une action figurée, transformant la pièce en pantomime, et ces circon-



Naissance de la Vierge Marie; Présentation; Annonciation, d'après le manuscrit du mystère de la Passion à Valenciennes. — Bibl. nat. fr. 12536, xvie siècle.

stances étaient à peu près les seules où les Confrères de la Passion jouassent en plein air.

Si ce n'est là qu'une conjecture fort vraisemblable pour les premières fêtes de cette nature, c'est une certitude pour toutes celles qui eurent lieu à partir de la fin du xve siècle. Dès l'entrée de Louis XII, en 1498, la relation conservée par le *Cérémonial françois* nous apprend que le sacrifice d'Abraham et le crucifiement de Jésus entre les deux larrons, représentés devant l'église de la Trinité, avaient pour auteurs et pour acteurs les Confrères, et les registres de l'Hôtel de ville répètent la même chose pour les entrées des reines Anne de Bretagne et Éléonore d'Autriche.

A ces grandes solennités bien des détails se rattachent de près ou

de loin dans les fêtes religieuses comme dans les fêtes publiques de certains corps de métiers et dans les processions dramatiques de certaines confréries. Il est souvent difficile de distinguer nettement les corporations des confréries, au moyen âge. Toute corporation est en même temps confrérie; beaucoup de confréries sont en même temps corporations. Les confréries se forment soit de gens du même métier, comme celles de Saint-Amand, de Sainte-Anne, de Saints-Crépin-et-Crépinien, de Saint-Martin-le-Bouillant, de Saint-Honoré,



Prédication de saint Jean et son arrestation par ordre d'Hérode, d'après le manuscrit du mystère de la Passion à Valenciennes. — Bibl. nat. fr. 12536, xvi[e] siècle.

de Saint-Michel, etc.; soit de gens du même quartier et de la même paroisse, comme celle de la Vierge de la rue aux Oues, réunis dans un dessein religieux, auquel s'associe fréquemment un but plus profane; quelquefois même, comme la grande confrérie de Notre-Dame, de gens qui ne sont ni de la même profession ni du même quartier.

Aussi bien que les corps de métiers, les confréries pures et simples avaient leurs fêtes publiques, leurs démonstrations solennelles, qui affectaient souvent la forme d'une sorte de représentation populaire, où le drame, voire la comédie, se déroulaient dans une pantomime naïve et passionnée. Telle était, par exemple, la fameuse procession des pèlerins, le jour de Saint-Jacques.

L'hôpital et l'église de *Saint-Jacques aux Pèlerins* avaient été

fondés par une confrérie de bourgeois de Paris qui avaient fait le pèlerinage de Saint-Jacques en Galice. Formée sur la fin du XIIIe siècle, cette confrérie conçut, dès 1317, le dessein d'ouvrir un hôpital pour y héberger les pauvres voyageurs des deux sexes, en particulier ceux qui allaient à Saint-Jacques ou qui en revenaient. Elle y réussit, après avoir surmonté une foule d'embarras et de tracasseries[1]. Chaque année, au mois de juillet, les confrères faisaient une procession magnifique, où leur patron était figuré « par un grand faquin vestu en saint Jacques, marchant avec la contenance d'un crocheteur qui veut contrefaire l'honneste homme[2] ». Ce personnage était habillé « d'un chapeau, bourdon, cannebasse, et d'une robe à l'apostolique, toute recoquillée, récamée par-dessus d'escailles et de moules de la mer[3] ». Tout le long du trajet, les pèlerins en procession, sous prétexte sans doute de couleur locale et pour mieux jouer leur rôle, remplissaient aux premiers cabarets venus les calebasses de cuir bouilli dont ils avaient eu soin de se munir, et les vidaient en pleine rue. La cérémonie se terminait naturellement par un banquet dans les salles de l'hôpital, et, durant tout le repas, le *grand faquin* qui représentait saint Jacques se tenait au haut bout de la table, entre deux hommes chargés de l'éventer respectueusement. Mais il payait cher cet honneur, car, sous prétexte que les saints ne mangent point, il était condamné à regarder les exploits des joyeux convives, sans toucher à un plat. — Avant la fin du XVIIe siècle, le pseudo-saint Jacques avait disparu de la cérémonie, mais le reste demeurait comme par le passé, et les confrères avaient si bien besogné, si bien fêté leur grand patron, qu'ils avaient ruiné entièrement la caisse.

Malgré cet accident, la confrérie tint bon : elle se borna à restreindre à de plus modestes limites la fête qu'elle célébrait d'abord avec un si grand éclat, et, tant qu'elle subsista, elle fit tous les ans, le lundi après Saint-Jacques le Majeur, une procession dans laquelle figuraient tous ses membres, le bourdon d'une main, un cierge de l'autre.

La confrérie des *chevaliers, voyageurs et palmiers du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, ou, plus simplement, la confrérie du Saint-Sépulcre, fondée en 1336, réunissait, comme son nom l'indique, d'autres pèlerins qui avaient accompli un voyage encore plus lointain et plus sacré que celui de Saint-Jacques de Compostelle. Tous les ans,

[1] V. Piganiol de la Force, *Description de Paris*, t. III, p. 171 et suivantes.

[2] Sauval, t. II, p. 620.

[3] *Le Franc-Archer de la vraie Église*, par Ant. Fusil, liv. II. — Il faut, néanmoins, se défier des renseignements donnés par ce prêtre apostat dans son livre, ou plutôt dans son libelle.

et même plusieurs fois par an, elle se dirigeait, en cortège solennel, de l'église des PP. cordeliers du grand couvent de Paris à l'église du Saint-Sépulcre, située rue Saint-Denis, là où s'ouvrit depuis la cour Batave. A partir de l'an 1727, elle prit l'usage de passer par le Grand-Châtelet, où elle payait les dettes d'un certain nombre de prisonniers, qui se joignaient aussitôt à la procession et l'achevaient avec leurs libérateurs [1].

Cette confrérie, qui avait disparu en 1789, ressuscita en 1814, et s'organisa en *Ordre royal, militaire, religieux et hospitalier du Saint-Sépulcre de Jérusalem,* qui eut son état-major, ses diplômes, ses chevaliers, et s'arrogea le droit de distribuer l'antique décoration dont les origines se rattachent aux croisades. Elle fit alors quelque bruit et jeta un certain éclat; mais une ordonnance du roi, vers 1824, mit fin à cette usurpation jusque-là tolérée [2].

Il est probable que diverses autres cérémonies figuratives, mi-religieuses, mi-dramatiques, étaient également représentées par des confréries spéciales, par exemple, le mystère du Juif, joué tous les ans, à la procession de l'Octave, en souvenir d'un sacrilège odieux, dont la mémoire resta vivante à Paris pendant plusieurs siècles. En 1298, un juif, ayant donné trente sols à une pauvre femme, à condition que, lorsqu'elle communierait, elle lui rapporterait l'hostie, se livra sur le corps du Christ à une série d'outrages qui furent révélés par son fils et qu'il expia par sa mort. Les principales péripéties de ce drame miraculeux étaient mises en scène dans la procession. On voyait le juif percer à coups de canif l'hostie, qui jetait du sang, et ce mystère en pantomime réchauffait la foi ardente du peuple, et le poussait à rendre de nouveaux hommages au saint sacrement promené en pompe par les rues [3].

Le mystère du Juif était aussi représenté parfois en d'autres processions que celle de l'Octave, comme nous l'apprend le *Bourgeois de Paris,* qui nous donne en même temps de précieux détails sur la manière dont on le mettait en scène. Il raconte que, le 15 mai 1444, une procession alla aux Billettes [4] chercher le canif dont le juif avait

[1] *Mercure de France* d'avril 1735. — Lemaire, *Paris ancien et nouveau,* t. Ier, p. 469.

[2] On trouvera de curieux détails, bien qu'un peu suspects, sur cette métamorphose de la confrérie, dans la *Chronique indiscrète du* XIXe *siècle,* 1825, lettre XXXIII.

[3] Félibien et Lobineau, *Histoire de Paris,* l. XVI, ch. LXXV.

[4] La chapelle des Carmes-Billettes, dite chapelle des Miracles, avait été bâtie, en 1302 sur l'emplacement de l'ancienne maison du juif; on y gardait tous les instruments du miracle le canif teint de sang, la chaudière où il avait fait bouillir l'hostie, qui était conservée elle-même à l'église Saint-Jean-en-Grève, etc. (Lemaire, *Paris ancien et nouveau,* t. Ier p. 406-409.)

déchiré l'hostie, et qu'on le porta en pompe, avec la sainte croix et beaucoup d'autres reliques, à Sainte-Catherine du Val des Écoliers, « et y avoit devant, ajoute-t-il, plus de cinq cents torches allumées,... et avoit après ces sainctes reliques tout le mystère du Juif, qui estoit en une charrette lié, où il avoit espines, comme se on le menast ardoir (brûler), et après venoit la Justice, sa femme et ses enfants, et parmi les rues avoit deux eschaffaulx de tres-piteux mystères, et furent les rues parées comme à la Saint-Sauveur[1]. »

Néanmoins, à mesure que la simplicité de la foi s'altérait et que le souvenir du prodige allait s'affaiblissant dans les cœurs, cette représentation perdit peu à peu aux yeux du peuple sa haute signification religieuse, et en vint à n'être plus pour lui qu'un amusement à peine caché sous le voile de la dévotion, une variété des mille et un spectacles de la rue. Dès lors elle donna lieu à de tels abus, que l'autorité ecclésiastique s'en préoccupa, et qu'elle fut défendue par plusieurs conciles[2].

Les confréries avaient aussi des cérémonies spéciales pour l'enterrement de chacun de leurs membres, et ces solennités atteignaient surtout un haut degré de splendeur à la mort d'un maître ou d'un grand dignitaire. Les confrères se rendaient aux obsèques et accompagnaient le corps avec des cierges et des torches. Le trésor de la communauté servait, au besoin, à défrayer les dépenses extraordinaires à l'aide desquelles on voulait honorer le défunt.

Beaucoup de confréries avaient été inspirées par la pensée de la mort, dans tous ses genres et sous ses physionomies les plus diverses. L'une des principales était spécialement instituée pour ensevelir les défunts et assister à leur enterrement[3]. Celle de la Très-Sainte-Trinité faisait processionnellement, chaque lundi, le tour du cimetière des Innocents. Les *pénitents* de toutes les couleurs accompagnaient souvent les condamnés à l'échafaud. A Paris, quand on menait les criminels à Montfaucon avec cet appareil qui faisait du dernier supplice un des spectacles les plus recherchés du populaire, on les arrêtait, pour recevoir l'eau bénite et baiser un crucifix de bois, dans la cour du couvent des Filles-Dieu, qui les entouraient en chantant les psaumes de la pénitence, et leur servaient le *dernier morceau du patient*, c'est-à-dire un verre de vin et trois fragments de pain bénit.

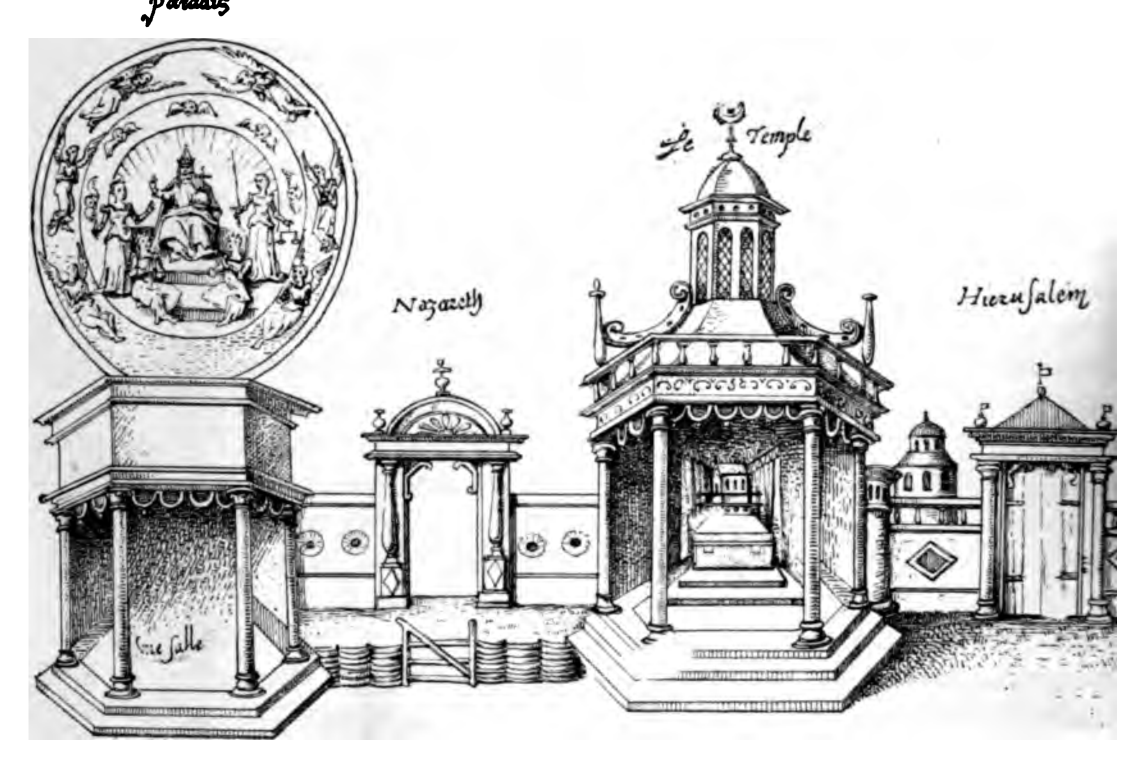
[1] Collection Michaud, t. III, p. 293, *Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VII.* — Voir aussi, *ibid.*, t. II, p. 653, *Journal... sous Charles VI.*

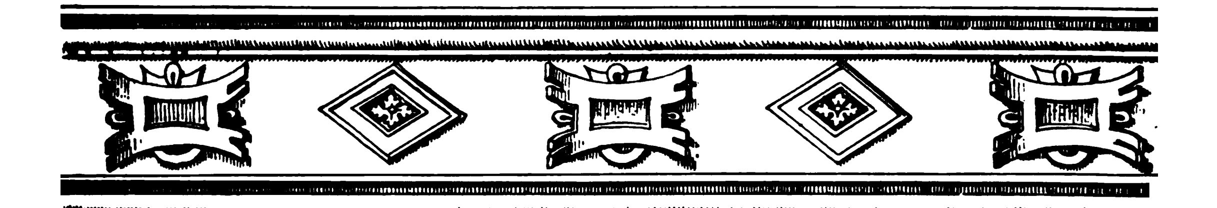
[2] L'abbé Thiers, *Traité des jeux et divertissements*, ch. XXXIII.

[3] Voyez les *Statuts* (manuscrits) *des confrères de la Compagnie de la Mort, établis par Henri III.* (Bibl. nationale, fonds des Célestins.)

Le téatre ou hourdement pourtraict cõme il esto

paradis





Un théâtre dressé pour la représentation du mystère



s le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 12536.

Après la mort de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, qui eut la tête tranchée en 1477, cent cinquante cordeliers vinrent chercher le corps, tenant en main des torches allumées, chantant des hymnes, et précédés d'un cercueil découvert, où l'on mit le cadavre du duc[1].

Faut-il rattacher à notre sujet les représentations symboliques de la *danse macabre* dont parlent plusieurs auteurs? La danse macabre, un des thèmes populaires de l'art au moyen âge, était destinée à rappeler l'égalité de tous les hommes devant la mort. Elle se déroule souvent sur les murs des cimetières, des cloîtres et des églises, comme sur les pages des livres de prières.

Le *Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VI et Charles VII* raconte que la danse macabre fut *faite* aux Innocents en l'an 1424, et il en parle encore en 1429. Beaucoup sont persuadés qu'il s'agit ici d'une véritable représentation[2]. Le théâtre, suivant cette interprétation, était adossé aux charniers du cimetière, lieu propice pour ce lugubre spectacle. La Mort, sous forme d'un squelette aux grands bras décharnés, cherchait à attirer vers la tombe chacun des divers états personnifiés. Pape, roi, cardinaux, princes, évêques, abbés, moines, avocats, médecins, ménétriers, laboureurs, clercs, docteurs, enfants, bourgeois et bourgeoises paraissaient successivement sur la scène et étaient saisis par la Mort, comme dans la composition d'Holbein, comme dans toutes les peintures qui reproduisirent à foison ce sujet, et dont on trouve encore des traces à Strasbourg, à Rouen, à Bâle et en bien d'autres lieux. En 1424, le mystère de la *danse macabre,* au milieu d'une des misères les plus profondes qui eussent désolé le peuple pendant les guerres de l'occupation anglaise, compliquées des luttes sanglantes entre Armagnacs et Bourguignons, était un divertissement tout de circonstance, et, si c'est bien d'une représentation dramatique qu'il s'agit, — ce que, pour notre part, nous n'osons affirmer, — il se prolongea du mois d'août au carême suivant, ne se jouant sans doute qu'aux dimanches et fêtes, peut-être se répétant plusieurs fois. Cette longue durée semblerait indiquer qu'il était

[1] Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris*, t. Ier, p. 117-118. — *Chronique* de Jean de Troyes. (Collection Michaud, t. IV, p. 333.) — Il en fut de même après le supplice du connétable de Saint-Pol. (*Ibid.*, p. 321.)

[2] Particulièrement Michelet, P. Lacroix, Langlois dans son *Essai sur les danses des morts.* Il faut l'avouer toutefois, le texte de ces deux passages autorise à croire que le chroniqueur n'a voulu désigner qu'une peinture et non un spectacle en action. C'est dans ce sens que se prononce Peignot (*Recherches sur la danse des morts*, 1828, in-8°), et son opinion semble confirmée par quelques lignes du *Journal* de l'Estoile (Collection Michaud, t. XV, p. 59). Mais, quoi qu'il en soit de ce cas particulier, il est permis de penser, quand on connaît les goûts et les habitudes du moyen âge, que ces peintures symboliques durent être transportées sur la scène et mises en drame.

représenté par une confrérie qui avait pour but spécial de jouer en public, — peut-être par les Confrères de la Passion eux-mêmes.

Le vendredi 10 mai 1591, jour de la Saint-Job, dit l'Estoile, les Wallons, faisant partie des troupes qui occupaient alors Paris, célébrèrent par les rues, à la mode de leur pays, un mystère ambulant, ou plutôt une mascarade de la patience de Job. Ils se promenèrent à travers la ville, avec force gens à moitié nus, qui avaient les bras sanglants et les corps peints; et, en ce bel équipage, ils accompagnaient avec des violons un homme monté à rebours sur un âne, et ayant à ses côtés un diable et une femme qui le couvraient de risées. Cet homme, qui représentait Job, donnait la bénédiction aux passants avec la queue de son âne. Cette farce sacrilège excita l'indignation du peuple de Paris, qui, sur le pont Notre-Dame, voulut jeter les acteurs à l'eau, et les força de se retirer plus vite qu'ils n'étaient venus[1]. Sauval nous raconte aussi que les paroissiens de Saint-Nicolas, le jour de la Fête-Dieu, *contrefaisoient* Jésus-Christ, les apôtres, Adam, Ève, Abraham, Isaac et Moïse, « mais avec des moqueries et des scandales si honteux, que le Parlement, par arrêt, condamna à deux cents livres parisis d'amende ceux qui, à l'avenir, profaneraient de la sorte une si sainte fête[2]. »

D'ordinaire, c'était simplement par leurs *cris* et *montres* que les mystères, moralités, soties, joués à Paris, se mettaient en rapports directs avec la rue. On connaît le *cri* de Gringoire pour le *Jeu du Prince des sotz et de Mère sotte*. Comme les Enfants Sans-Souci, les Confrères de la Passion, lors d'une représentation solennelle, parcouraient la ville en grand appareil et faisaient une proclamation à tous les carrefours. Rabelais nous a laissé[3] une description pleine de verve burlesque d'une de ces *montres*, où l'on voyait les diables du mystère, vêtus de peaux de brebis, de veau et de loup, portant des têtes de mouton et des cornes de bœuf, ceints de grosses courroies auxquelles pendaient des sonnettes, sauter et gambader par les rues, en criant, hurlant, jetant des fusées et des pétards sur leur passage. Cette description s'applique à une ville de province; mais, sans doute, les choses pouvaient se passer à peu près de même à Paris. Nous avons, du reste, un document détaillé qui nous dispense de recourir à des inductions toujours plus ou moins vagues : c'est la description du *cry* et de la *montre* qui eurent lieu le 16 décembre 1540, avant la représentation du *Mystère des Actes des Apôtres,* par les frères Gréban,

[1] *Journal* de l'Estoile (Collection Michaud, t. XV, p. 53).
[2] *Antiquités*, t. II.
[3] *Pantagruel,* liv. IV, ch. XIII.

afin d'annoncer la pièce et de recruter des acteurs de bonne volonté[1]. Voici quels étaient l'ordre et la composition du cortège.

D'abord marchaient six trompettes, ayant à leurs instruments des banderoles aux armes du roi, — et parmi eux le trompette ordinaire et le crieur juré de la ville. Puis un grand nombre de sergents et d'archers du prévôt de Paris, vêtus de leurs hoquetons paillés d'argent, aux livrées et armes tant du roi que du prévôt.



Le héraut annonçant la représentation.
(D'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 2362.)

Ensuite beaucoup « d'officiers de sergents de ville, tant du nombre de la marchandise que du Parloir aux bourgeois, vestuz de leurs robes my-parties de couleurs de ladicte ville, avec leurs enseignes, qui sont des navires d'argent ». Après, deux hommes *establis* pour faire la proclamation, avec des saies de velours noir, « portans manches perdues de satin de trois couleurs, assavoire jaulne, gris et bleu; » les deux directeurs du mystère, l'un ecclésiastique, l'autre laïque, « vestuz honnestement; » les quatre entrepreneurs, « vestuz de chamarres de taffetas armoysin et pourpoinctz de velours, le tout noir. » Il n'est pas besoin de dire que le cortège entier était à cheval. Par derrière s'avançaient quatre commissaires du Châtelet, montés sur des mules garnies de housses, puis un grand nombre de bour-

[1] *Histoire du Théâtre français*, par les frères Parfaict, t. II, p. 345-350.

geois en ordre, marchands et autres, « tant de longue robe que de courte. » A chaque carrefour la troupe s'arrêtait, et deux des entrepreneurs s'en détachaient pour se joindre aux deux hommes spécialement chargés de la proclamation. Les six trompettes sonnaient par trois fois; et, après une nouvelle fanfare, exécutée par le trompette ordinaire de la ville, les quatre personnages nommés ci-dessus criaient



Héraut à cheval. (D'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fr. 2362.)

de tous leurs poumons la longue proclamation qui nous a été conservée. Elle est tout entière en vers bizarres, où les jeux les plus puérils du rythme se donnent pleine carrière, comme dans les poésies *équivoquées* de Crétin, et nous n'avons pas le courage d'en citer une seule strophe.

Même lorsque les mystères eurent disparu devant la comédie, lorsque les Confrères délaissés eurent cédé la place aux Agnan, aux Valeran Lecomte et aux Gaultier-Garguille, il est probable qu'il resta, pendant un certain temps, quelque chose de la *montre* et du *cri* dans les usages des nouveaux maîtres de l'Hôtel de Bourgogne. Les premiers farceurs qui montèrent sur cette scène, illustrée un peu plus tard par les talents de Bellerose et de Floridor, n'étaient guère que

des saltimbanques peu différents de ceux des places publiques, et ils en avaient la plupart des habitudes. Comme nos baraques foraines d'aujourd'hui, l'Hôtel de Bourgogne, à ses débuts, faisait précéder ses représentations d'une espèce de parade à la porte, qui servait, pour ainsi dire, d'annonce et d'amorce au spectacle du dedans. Dans



Pathelin prenant la pièce de drap qu'il enlève au drapier.



Pathelin plaidant pour le berger devant le juge.

Fac-similé des gravures sur bois de la farce de Pathelin (considérée comme le type de la comédie qui a succédé aux mystères). Éd. de 1490.
(V. Paul Lacroix, *Les Sciences et les Lettres au moyen âge*, p. 555.)

la *Comédie des comédiens,* de Scudéry, qui est de 1634, nous voyons encore les meilleures troupes de province, même dans la seconde ville du royaume, à Lyon, envoyer un tambour, escorté d'un arlequin, pour battre le rappel par les rues avant la représentation. Nous ne dépasserons pas les bornes de la vraisemblance en conjecturant qu'il en avait été de même à Paris, au moins jusqu'aux premières années du XVIIe siècle, avant l'emploi des affiches, et peut-être concurremment avec elles.

CHAPITRE II

FÊTES ET JEUX PUBLICS DE L'UNIVERSITÉ

LES ÉCOLIERS DANS LA RUE

Comme toutes les corporations du moyen âge, l'Université de Paris avait ses solennités de famille, ses démonstrations, ses processions, ses *exhibitions* publiques; elle les avait même plus fréquentes et plus animées à cause de son importance spéciale, de ses privilèges et de la jeunesse innombrable, amie des plaisirs et du bruit, dont se composait l'armée de ses suppôts et écoliers.

Pas de mois, pour ainsi dire, qui ne ramenât périodiquement sa fête, et même qui n'en ramenât plusieurs. Nous allons passer les principales en revue, en suivant l'ordre chronologique.

Le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, les écoliers se livraient à des réjouissances qu'ils appelaient *regalia* dans le latin de l'Université, et qui étaient le digne pendant de la fête des Fous ou des Sous-Diacres. Toute surveillance cessait de plein droit : les portes des collèges restaient grandes ouvertes, et les élèves, souvent accompagnés des maîtres et régents, compagnons ordinaires de leurs jeux comme de leurs études, se répandaient par la ville en mascarades tumultueuses, couverts d'habits ridicules, de haillons, de robes retournées, ou parfois d'accoutrements somptueux. Réunis en un lieu propice, ils élisaient par acclamation un roi des fous, chargé de donner le branle à leurs amusements bouffons. Cette pratique était fort ancienne, et on n'en peut fixer la première origine.

La fête des Rois, en 1468, fut troublée par de graves désordres, et les écoliers, masqués et armés de bâtons, s'entre-battirent tout le jour dans les rues, si bien que le recteur dut aviser à des mesures sévères contre le retour de pareils abus [1]. Elle sembla un moment vou-

[1] Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 622.

loir se restreindre à l'intérieur des collèges et se passer en famille, en célébrant le roi de la fève par des chansons et des farces burlesques; mais les vieux usages ne tardèrent pas à reprendre le dessus, et, en 1488, la Faculté des arts, assemblée au lieu habituel de ses conférences, dans l'église Saint-Julien-le-Pauvre, pour procéder à une réforme devenue nécessaire, trouva le mal tellement enraciné qu'elle se résigna à lui faire des concessions. Les divertissements extraordinaires, interdits pour les fêtes de saint Martin, de sainte Catherine et de saint Nicolas, furent tolérés pour l'Épiphanie, à condition qu'ils ne commenceraient que la veille au soir et, le jour même, après vêpres; qu'ils ne nuiraient en rien aux offices et aux études; qu'ils se renfermeraient dans l'enceinte de chaque collège, sans que les jeunes gens pussent continuer à courir de l'un à l'autre, et enfin qu'on ne jouerait plus de comédie qui n'eût été soigneusement examinée d'abord. Une sanction sévère fut donnée comme garantie à ce règlement; car l'écolier coupable de l'avoir violé devait être battu de verges dans la cour du collège par quatre régents, sous les yeux du recteur et des procureurs, et en présence de ses camarades, solennellement assemblés au son de la cloche. Cette réforme ne dura pas. Deux ans après, on essaya d'enlever d'assaut la révocation du décret, qui résista à cette brusque attaque; mais peu à peu la vigilance des réformateurs s'endormit, et les écoliers recommencèrent à s'émanciper de telle sorte que, le 8 décembre 1525, le Parlement dut s'en mêler et défendre par un arrêt, renouvelé deux ans plus tard (4 janvier 1528), qu'on jouât dans les collèges, à la fête des Rois, « aucunes farces, momeries, ni sotise[1] ». Le Parlement ne fut pas plus heureux que ne l'avaient été les recteurs, et les jeux bouffons de la fête des Rois continuèrent leur cours à travers tous les obstacles, jusqu'à ce qu'enfin, lasse de ces excès, l'Université prit un grand parti et coupa court au mal en rayant définitivement l'Épiphanie des fastes académiques (décembre 1559)[2].

Quelques jours après l'Épiphanie arrivait la fête de saint Guillaume, patron particulier de la nation de France[3]. Elle était célébrée en

[1] Ces représentations, qui avaient lieu soit dans la grande salle, soit dans la cour des collèges, avaient remplacé peu à peu les mascarades des rues, avec moins de scandale au dehors sans doute, mais avec tout autant de licence et de désordres au dedans.

[2] Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II. — Du Boulay, *Historia univers.* Paris, t. V, p. 761-785; t. VI, p. 186, 204, 526.

[3] On sait que les écoliers de la faculté des arts étaient partagés en quatre nations: celles de France, de Picardie, de Normandie, et celle d'Angleterre, qui devint la nation d'Allemagne vers 1437, quelque temps après la mort de Jeanne d'Arc, suppliciée par les Anglais. Ces nations se divisaient elles-mêmes en provinces, qui se subdivisaient en diocèses.

grande pompe, avec messe solennelle, musique, déjeuner. En 1414, plusieurs princes du sang s'y rendirent; trois ans plus tard, le roi y vint lui-même, et, dans cette mémorable occurrence, la nation tint à se distinguer en donnant un grand repas aux chevaliers et écuyers de sa suite, ainsi qu'à ses propres suppôts. Les autres nations avaient



Sceau de l'Université de Paris, d'après l'original conservé aux Archives nationales, etc.

également leurs patrons particuliers, aux fêtes desquels reparaissaient toujours les mêmes divertissements et les mêmes folies. Aussi les réjouissances scandaleuses par lesquelles les écoliers des diverses nations déshonoraient les solennités de leurs patrons furent-elles l'objet d'une réforme particulière de la part de la faculté des arts [1], en décembre 1451, quelque temps avant la grande réforme du cardinal d'Estouteville [2].

[1] La faculté des arts, que nous appellerions aujourd'hui *des lettres*, la plus nombreuse de beaucoup, était la faculté inférieure, qui servait d'acheminement aux trois facultés supérieures : de théologie, de médecine et de décret ou droit canon. Elle comprenait tout ce qui n'avait pas atteint le grade de docteur. Ces facultés supérieures, réunies aux quatre nations de la faculté des arts, formaient les sept compagnies de la république universitaire. Les premières avaient pour chef, chacune un doyen; les dernières, chacune un procureur. Le chef suprême de l'Université était le recteur, en même temps chef particulier de la faculté des arts, et élu par elle seule, parce qu'elle formait le corps de l'Université proprement dit, et embrassait dans son cadre immense presque tout le personnel enseignant des collèges. Il faut lire Launoy (*Regii Navarræ gymnasii historia*) si l'on veut se mettre au courant du mécanisme administratif de l'Université.

[2] Crevier, *Histoire de l'Université de Paris*, t. III, p. 382; t. IV, p. 169.

Le 29 janvier, le recteur de l'Université, suivi des quatre facultés, allait offrir solennellement au garde des sceaux le cierge de la Chandeleur.

Le jour de Pâques et le lendemain étaient marqués par deux cérémonies, où l'Université s'offrait en spectacle dans les rues de Paris. Le premier jour, le recteur se rendait processionnellement avec un cortège, composé des procureurs des quatre nations et de la plupart des officiers et maîtres de l'Université, sur le Pré-aux-Clercs, tant pour le visiter que pour constater et confirmer son droit de propriété; le lendemain, il se dirigeait à l'église Notre-Dame-des-Champs, hors les murs, où, après avoir fait ses dévotions, il prenait part à un grand dîner. Le cortège reconduisait ensuite le recteur jusque chez lui. En 1526, la visite du Pré-aux-Clercs fut transférée au lundi de Pâques, par respect pour la sainteté de la plus grande fête du catholicisme, que troublaient souvent le tumulte et les extravagances auxquels cette démarche donnait lieu [1].

Le Pré-aux-Clercs servait aux jeux des écoliers pendant les jours et les heures de congé, et l'Université n'en tira jamais d'autre parti. Toute cette jeunesse turbulente s'y assemblait en foule pour se livrer aux divertissements innombrables dont Rabelais [2], les *Colloques* d'Érasme et un chapitre de Math. Cordier [3] ont dressé le curieux catalogue, et qui dégénéraient souvent en querelles où le sang coulait, où le guet lui-même n'était pas respecté. Dès 1473, les écoliers avaient si bien pris l'habitude de se réunir pour insulter les bourgeois et se battre entre eux, que la faculté des arts dut parer au mal par un décret rigoureux, qui allait jusqu'à interdire les promenades et récréations au Pré-aux-Clercs. Mais, deux à trois ans après, les désordres recommençaient de plus belle, et, le 7 août 1477, les écoliers se livrèrent, sur le théâtre ordinaire de leurs jeux, un combat en forme, où les maîtres mêmes prirent part, et où plusieurs furent assez grièvement blessés.

Ils avaient aussi de nombreuses querelles avec les moines de Saint-Germain-des-Prés, compétiteurs naturels de l'Université à la possession du Pré-aux-Clercs, et qui n'avaient jamais pu se résoudre à l'en

[1] Crevier, *Histoire de l'Université*, t. IV, p. 252-253; t. V, p. 192-194.

[2] *Gargantua*, liv. I, ch. XXII. L'abbé Thiers nous apprend, dans son *Traité des jeux et divertissements* (ch. XXIV), qu'une des récréations les plus ordinaires dans les petites écoles, — c'est-à-dire dans celles où l'on apprenait l'écriture, la lecture et les éléments de la grammaire latine, — était la joûte aux coqs, et que, bien qu'innocente par elle-même, elle avait été défendue sous peine d'excommunication par le concile de Cognac, en 1260, à cause de la perte de temps et des désordres qu'elle occasionnait.

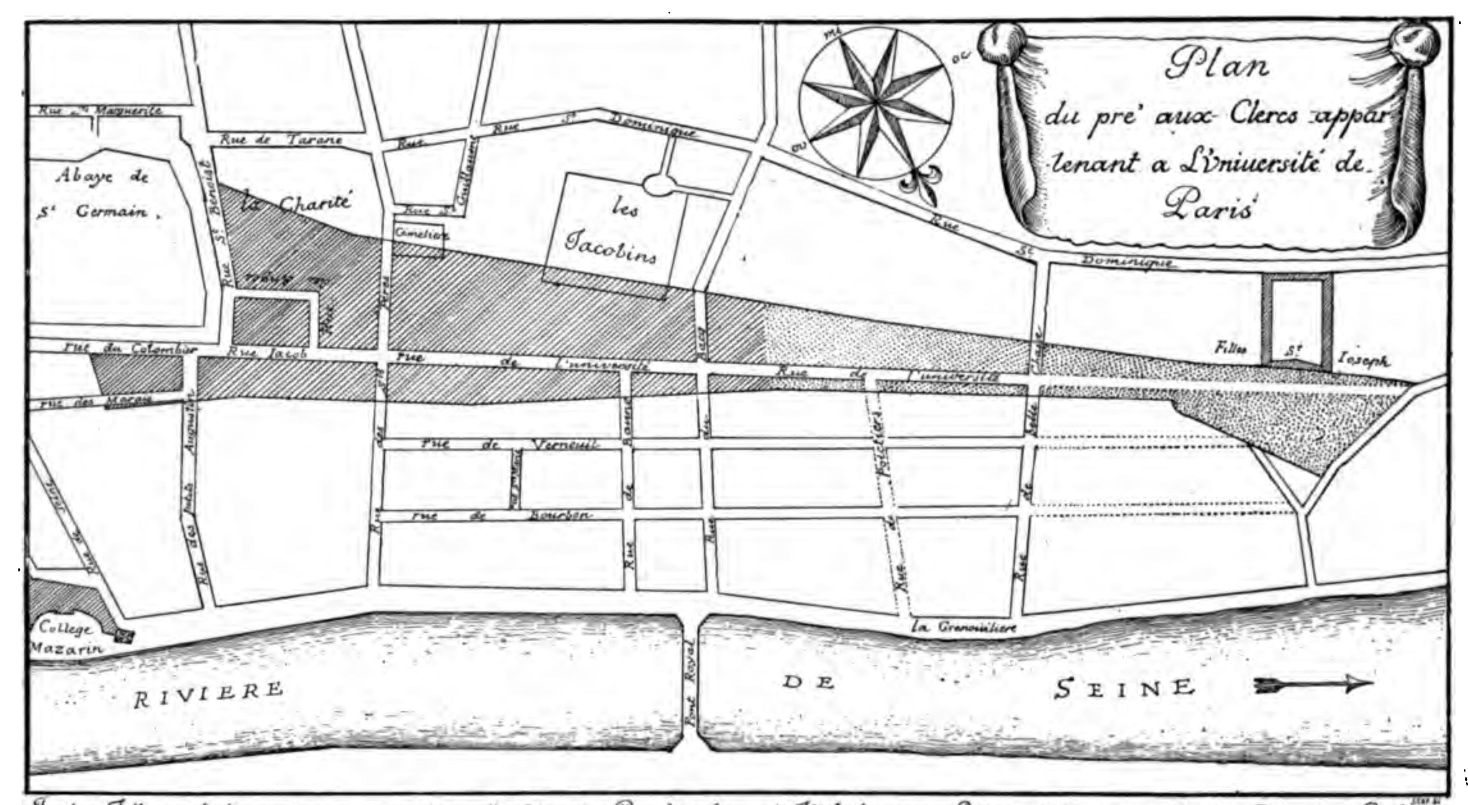
[3] *De corrupti sermonis emendatione*, p. 326.

laisser jouir paisiblement. Le 4 juillet 1548, excités d'ailleurs par une *déclamation* de Ramus, dans laquelle les usurpations des moines étaient l'objet d'ardentes invectives, ils se portent en armes contre l'abbaye, font brèche aux murs du grand clos qu'ils saccagent, et dévastent les propriétés de la maison pendant tout le jour. Il fallut que les religieux soutinssent un siège et organisassent, avec leurs gens, une défense qui coûta cher à bon nombre d'écoliers. Le Parlement, après avoir informé, consacra, par sa décision, les droits universitaires. Néanmoins les écoliers ne furent pas satisfaits de cet arrêt, qui leur paraissait resserrer les anciennes limites de leur patrimoine. Ils en voulaient surtout aux nouveaux édifices qu'on élevait sur le terrain du grand pré, sans respect pour l'espace et la liberté nécessaires à leurs ébats, et ils tentèrent à plusieurs reprises de les démolir.

Le 12 mai 1557, un écolier breton et un avocat, se promenant ensemble, furent tués de coups de feu partis d'une fenêtre ouverte sur le pré. Ce fut le signal d'une émeute formidable de l'Université. Pendant plusieurs jours les *artiens* s'assemblèrent en armes, attaquant les maisons, les détruisant par le fer et la flamme, maltraitant le lieutenant criminel et ses archers, quoiqu'on eût jeté en prison l'auteur présumé du crime. Le procureur général et le Parlement prirent alors des mesures rigoureuses, firent pendre au milieu du Pré-aux-Clercs un des plus séditieux parmi les écoliers, et informèrent le roi, qui se trouvait à cette époque éloigné de Paris. Comme les désordres continuaient, on ordonna de fermer les portes des collèges à six heures du soir, de murer ou de griller toutes les fenêtres des chambres basses qui donnaient sur la rue, enfin d'enlever toutes les armes offensives qu'on trouverait dans les chambres des étudiants. L'exécution de ces ordres donna lieu à de nouveaux soulèvements : il fallut la sévère intervention de l'autorité royale pour y mettre un terme, et depuis ce moment, grâce aux mesures prises, le Pré-aux-Clercs redevint le théâtre innocent et paisible des ébats scolaires[1].

L'Université était très jalouse de la possession du Pré-aux-Clercs. Elle y tenait comme à tous ses privilèges, et ne laissait passer sans protestation immédiate aucune tentative d'empiètement. Au besoin, elle se faisait justice elle-même. En 1539, le recteur ayant trouvé, dans sa visite annuelle, des moutons qui paissaient l'herbe sacrée de

[1] Pour tous ces faits, voyez Félibien, *Histoire de Paris*, t. II, p. 1025-1027; Crevier, *Histoire de l'Université*, t. IV, p. 358, 381 ; t. V, p. 423, 425; t. VI, p. 31. On peut consulter aussi un chapitre de la série publiée par M. Rathery dans le *Journal général de l'instruction publique* sur les *Anciens collèges de Paris*, année 1856, nos 58 et 97.



Jacobus Jollain Sculp. auctore et impulsore M. Edmundo Pourchot Senonensi I.V.L. Academiæ Rectore et Syndico ac Emerito Philosophiæ Professore 1694

Plan du grand Pré-aux-Clercs, dressé en 1694.

l'Université, fit saisir et enlever un des coupables. Une autre fois, en 1365, le recteur, escorté des maîtres et des élèves, était allé arracher le blé qu'un particulier avait eu l'audace de semer dans le domaine de la *fille aînée des rois*. Tout cela n'empêcha pas l'Université d'être expulsée peu à peu de ce domaine, jusqu'à ce qu'enfin elle en fut définitivement dépossédée, au XVIIe siècle, par les constructions qui le recouvrirent, et dut transporter aux Champs-Élysées, dans les plaines de Gentilly, au bois de Boulogne, le théâtre de ses ébats.



Bas-relief représentant une réparation publique faite en 1440 à l'Université et aux religieux augustins par les sergents du prévôt de Paris. — Ce bas-relief est aujourd'hui conservé à l'école des Beaux-Arts.

Les émeutes, rixes et violences des écoliers ne se produisaient pas seulement dans l'enceinte du Pré-aux-Clercs. Rien n'était plus fréquent que des faits de ce genre, et la turbulence indisciplinable de la nation universitaire, — surtout des *martinets,* c'est-à-dire des externes libres, vrais oiseaux de passage, qui logeaient dans les maisons bourgeoises, et des *galoches,* ainsi nommés de la chaussure qu'il leur fallait pour franchir les boues de la montagne Sainte-Geneviève, externes amateurs, souvent fort âgés, encore moins connus que les martinets par les principaux des collèges dont ils recevaient les leçons, — était passée en proverbe. Le cloître Saint-Benoît, le clos Bruneau, le carrefour Saint-Hilaire, comptaient parmi les lieux les plus dangereux de la ville. On conçoit tout ce qu'avait de redoutable une armée

d'écoliers qui pouvait se monter jusqu'à vingt mille hommes, dont beaucoup âgés de plus de trente ans. Dans l'origine, l'Université ne se chargeait que de donner l'instruction à ses élèves, obligés de se pourvoir à leurs risques et périls pour tous les besoins de la vie matérielle. Même quand la charité privée se fut occupée de leur fournir la nourriture et le logement par une foule de fondations, elles restèrent insuffisantes pour détruire entièrement un mal, d'ailleurs enraciné, et qui trouva de nouveaux aliments dans la multitude toujours croissante des écoliers et dans les privilèges exorbitants qu'on leur accordait, en compensation de la dureté de leur vie scolastique, et pour mieux les attirer.

La protection dont les rois, les papes, les légats entouraient l'Université n'était pour cette jeunesse ardente et orgueilleuse qu'une sorte d'encouragement aux excès. Un prévôt n'entrait pas en charge que l'Université ne le mandât devant elle et ne le forçât de jurer le respect de ses privilèges; en cas d'infraction, elle exigeait des amendes honorables et des châtiments sévères, qui allaient même jusqu'à la destitution. Quiconque essayait de lutter contre ce corps omnipotent était presque toujours brisé. A la première atteinte portée à ses droits ou à son orgueil, l'Université frappait Paris d'interdit, en suspendant leçons et sermons; et Dieu sait ce qu'il fallait d'arbitrages, de médiations, d'admonitions, d'enquêtes, de réparations, de bulles du souverain pontife, de promesses du roi et du Parlement pour obtenir le pardon. Elle abusa tellement de ce moyen dangereux, qu'elle finit par le discréditer et par lasser la patience même de ses protecteurs.

Ce serait une histoire interminable et qui exigerait plusieurs in-folio, que celle des actes de désordre et de violence dont les incorrigibles élèves de la faculté des arts désolaient Paris et les environs. En 1229, ils se livrèrent aux plus effroyables excès dans le bourg Saint-Marcel, à la suite d'une station prolongée devant les brocs d'un tavernier, qui osait leur demander le payement de ce qu'ils avaient bu. Quarante ans après, un arrêté de l'évêque de Paris prouve qu'ils n'avaient rien changé à leur manière de vivre. Il leur reproche leurs désordres de jour et de nuit, blessures, meurtres, enlèvements de femmes, séductions et persécutions de jeunes filles, violations des établissements hospitaliers, rapines, brigandages et une multitude d'autres crimes en horreur à Dieu [1]. Vers le milieu du XVIe siècle, les écoliers, chez lesquels Louis XI, en incorporant dans sa milice urbaine une compa-

[1] *Cartul. de N.-D.*, I, p. 161. — Springer, *Paris au* XIIIe *siècle*, traduit par M. V. Foucher, in-12, p. 121.

gnie d'universitaires, avait développé le sentiment belliqueux, étaient encore dans l'usage d'aller se promener à la campagne, formés en bataillons, avec armes, enseignes déployées, tambours, fifres et trompettes, se faisant escorter de soldats de louage, qui leur servaient de porte-respect, et tirant force coups de feu. Ils étaient souvent en compagnie de leurs principaux et de leurs régents, dont la présence n'arrêtait pas leurs folies; on les vit en quelques circonstances enfoncer les portes, piller et dévaster les vignes et les champs[1]. Ils engageaient des rixes innombrables avec les bourgeois, les bateliers, les archers, les soldats de la garde, etc. Durant le XVII[e] siècle même, les



Université de Paris. Sceau de la nation de France (XIV[e] siècle), d'après l'original conservé aux Archives nationales, etc.

écoles étaient une des grandes préoccupations de la police, et les *Registres du Parlement,* conservés en manuscrit à la bibliothèque de la Sorbonne, nous apprennent que les exécutions capitales étaient presque toujours le signal de nouveaux désordres parmi eux, et qu'il fallait se prémunir « contre les voyes de fait, violences et meurtres qui se commettent par les escoliers, estudiants en médecine et compagnons chirurgiens, qui, pour avoir les corps de ceux qui sont exécutez, attirent des vagabonds, pages et laquais, et les emportent par force[2] ».

Au moyen âge, les pauvres écoliers de Navarre et des Bons-

[1] Voyez particulièrement, sur ces dévastations des vignes, les *Contes d'Eutrapel,* par Noël du Fail, ch. XXIV. Est-ce à cause de ce penchant décidé des *artiens* pour le pillage des vignes que leurs vacances s'appelaient les vendanges?

[2] *Rapports* de M. Avenel (1[er] rapport), dans le *Bulletin des comités historiques du ministère de l'instruction publique.* Mars 1851.

Enfants mendiaient leur pain par les rues à haute voix ; au XVIIe siècle, il y avait des écoliers qui se faisaient tire-laine, et, non contents de lutter d'insolence avec les pages et de grossièreté avec les laquais, luttaient encore de dextérité et d'audace avec les voleurs de profession : il est vrai que ceux-ci se prétendaient souvent écoliers, quand ils étaient pris sur le fait, afin de donner à leur crime les apparences d'une simple espièglerie, et de profiter pour leur part des privilèges de l'Université[1].

Les écoliers se battaient souvent aussi entre eux : le tumulte était leur élément naturel, et ils se fussent exterminés les uns les autres plutôt que de renoncer à leur habitude favorite. Vers l'an 1278, il s'éleva une rivalité entre la *très constante* nation d'Angleterre et la *très fidèle* nation picarde, qui se disputaient le deuxième rang parmi les nations, et les choses s'envenimèrent de telle sorte que les suppôts d'Angleterre se jetaient dans la rue sur les Picards, les frappaient, les tuaient même, et que ceux-ci furent réduits à échapper par la fuite à leurs redoutables adversaires[2]. Une autre fois (1468), on voit les étudiants engager entre eux une bataille acharnée à coups de bâtons ferrés[3] et d'autres armes, en pleine rue du Fouarre, c'est-à-dire devant leurs écoles, et sous les yeux du recteur et des maîtres[4]. Cette bienheureuse rue était faite à souhait pour les rixes entre écoliers : elle affermissait les pieds et amortissait les chutes avec la paille dont elle était jonchée pour éteindre le bruit des chevaux et des voitures, et on finit par la fermer à chaque extrémité d'une barrière qui, en éloignant les profanes, en faisait une sorte de salle en plein air, où les écoliers passaient la journée à jouer, à manger, à se quereller. Ou bien c'étaient des guerres civiles de collège à collège, comme celle

[1] Ch. Sorel, *la Vraie histoire comique de Francion*, édition Delahays, p. 179. — *Les Caquets de l'accouchée*, édition Jannet, p. 70.

[2] Sur les hostilités réciproques de *nation à nation*, sur les railleries, les reproches et les injures dont elles se poursuivaient continuellement les unes les autres, voyez l'*Historia occidentalis* de Jacques de Vitry (cap. VII).

[3] Ces bâtons ferrés, armes favorites des étudiants, s'appelaient *tribars;* ils étaient épais et lourds, et pouvaient aisément briser une tête ou une armure.

[4] Ces batailles dans la rue n'étaient souvent que la suite naturelle des batailles dialectiques et des disputes acharnées commencées durant la classe, et qui faisaient ressembler l'intérieur d'une école à l'antre des tempêtes (Monteil, *Histoire des Français*, t. I, ép. XLVI). Les divers statuts des réformateurs de l'Université, dont rien n'égale la minutie, insistent d'une façon significative sur ce point, et recommandent aux maîtres, aussi bien qu'aux élèves, de s'abstenir d'injures les uns envers les autres dans les réunions et les classes.— Voy. *Statuts des cardinaux de Saint-Marc et de Montaigu* (1366), *Réforme du cardinal d'Estouteville* (1452), le *Règlement* du collège de la Marche, les *Dialogues* de Vivès, Nic. Mercier, *De officiis scolasticorum*, et tous ces traités et manuels à l'usage des écoliers, d'une naïveté si grande dans leurs prescriptions, et où l'on trouve tant de renseignements sur les mœurs et usages de l'Université.

qui s'éleva en 1522 entre Montaigu et Sainte-Barbe, et qui a fourni à Nicolas Petit le sujet d'un poème latin : *la Barbaromachie,* imprimé la même année[1].

Les cérémonies religieuses même n'étaient pas toujours respectées, et, par exemple, la distribution des cierges de la Chandeleur, qui se faisait avec une certaine pompe dans les églises et chapelles de l'Université, devenait quelquefois l'occasion de disputes et de scandales. En 1465, pendant la messe que la nation de France célébrait ce jour-là dans le collège de Navarre, à la suite d'une querelle survenue



Université de Paris. Sceau de la nation de Picardie (XIVe siècle), d'après l'original conservé aux Archives nationales, etc.

entre les écoliers, les cierges furent pillés et les ornements de l'autel déchirés en lambeaux.

Une des sources les plus fécondes et les plus fréquentes du tumulte dans le peuple des étudiants, c'était l'élection des recteurs. Les brigues, les cabales, les rivalités, l'agitation électorale enfin, comme on dirait aujourd'hui, se traduisaient souvent par des faits d'une violence inouïe, qui nécessitaient l'intervention du prévôt de Paris et du lieutenant criminel. On se battait avant l'élection, pour assurer le triomphe de son candidat ; on se battait après l'élection, pour le soutenir contre ceux qui l'attaquaient. Souvent les huées des mécontents accueillaient la proclamation de leur nouveau chef, et pierres et bâtons d'entrer aussitôt en danse. La faculté des arts lança à plusieurs reprises de vigoureux décrets contre ces guerres civiles ; mais la turbulence natu-

[1] Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe*, in-8°, t. I, ch. XVI.

relle à la gent universitaire prévalut toujours contre la sagesse et la sévérité de ses règlements. L'autorité civile elle-même essaya, à diverses époques, de prévenir le retour de semblables scènes, par des ordonnances qui témoignent suffisamment à elles seules de la juste défiance où elle tenait les habitudes des écoliers. On a déjà vu qu'elle les avait condamnés à une sorte de claustration, à la suite des événements qui avaient ensanglanté le Pré-aux-Clercs dans le mois de mai 1557. Dès 1318 on leur avait défendu de porter des armes : cette défense fut souvent renouvelée par la suite; et dans le XVIIe siècle on la voit reparaître coup sur coup, en 1604, 1619, 1621, 1623, 1635, etc. Bien mieux, le Parlement, en 1575, avait interdit aux maîtres d'escrime de demeurer dans le quartier des colléges; et en 1578, à la suite d'une nouvelle algarade des écoliers, l'Université, si attentive pourtant contre toute atteinte portée à son indépendance, prit une délibération où le Parlement était supplié de tenir la main à la stricte exécution de cet arrêt. Les *Lois et Statuts de l'Académie et de l'Université de Paris*, promulgués le 13 septembre 1598, portent en propres termes : « Les écoliers ne pourront apprendre l'escrime; et afin de retrancher toute occasion propre à les détourner de leurs études et à les jeter dans le dérèglement, les *maîtres d'armes*, les joueurs de flûte, les danseurs, les histrions videront les lieux dépendant de l'Académie et seront relégués au delà des ponts. »

L'enchaînement des idées nous a menés loin, sans pourtant nous faire dévier de notre route. Les troubles, les désordres, les émeutes et rébellions des écoliers sont mêlés par tous les points à l'histoire de la vieille Université, et nous les trouverons encore sur nos pas. Mais il est temps de fermer cette longue parenthèse et de revenir au cœur même de notre sujet.

La fête principale que nous rencontrons d'abord après la visite solennelle au Pré-aux-Clercs, c'est celle du Mai. Durant les derniers jours d'avril, les écoliers se répandaient dans la campagne pour enlever de grosses branches d'arbres et de jeunes chênes qu'ils rapportaient en triomphe et qu'ils allaient planter, le premier jour du mois suivant, tant devant les portes des dignitaires de l'Université que dans la cour de leur collége, en exécutant des danses tout autour. Cet usage, général d'ailleurs, non seulement au moyen âge, mais jusqu'à la Révolution, fut aboli pour l'Université en 1539, par le recteur Nicolas Godefroi.

On peut les lire à la suite de l'*Histoire de l'éducation en France*, par M. Théry, 2 vol. in-8°.

Le mois de juin ramenait l'une des plus grandes solennités universitaires, la procession du *Landit*. Mais, à ce sujet, quelques explications préalables sont nécessaires.

L'Université exerçait de vieille date un droit sur le parchemin [1], qu'on trouve établi par des témoignages authentiques dès avant la fin du XIII[e] siècle, et qui remonte probablement plus haut. Les parcheminiers de Paris ne pouvaient se fournir ailleurs qu'à la foire du Landit ou à la halle des Mathurins, qui était le dépôt général de tout le parchemin entrant dans la ville. Ces mesures avaient pour but de faciliter à l'Université l'exercice de son droit. Ainsi, quand la halle des Mathurins avait reçu une provision nouvelle, le recteur, averti, envoyait compter les bottes, qu'il faisait ensuite visiter et taxer par quatre parcheminiers jurés de l'Université, et sur chacune desquelles une redevance fixe lui était due. On ne devait vendre aux marchands qu'après vingt-quatre heures consacrées aux besoins des particuliers, et surtout des écoliers. Pour le Landit, les choses se passaient absolument de même : le recteur y visitait le parchemin, dont la vente était réservée d'abord aux maitres, aux écoliers et à quelques autres privilégiés. Ajoutons que, vers le milieu du XV[e] siècle, lorsque la foire du Landit, qui se tenait jusque-là entre la Chapelle et Saint-Denis, eut été transférée dans cette dernière ville, l'abbé de Saint-Denis en prit occasion de disputer à l'Université son droit de visite du parchemin, et tenta de le lui ravir. Ce fut dès lors un sujet de difficultés et de protestations continuelles, et, à partir de l'an 1600, les recteurs cessèrent d'aller au Landit, mais non les écoliers et les régents.

Le Landit était donc une sorte de foire universitaire, et il était naturel que l'Université s'y rendît en corps; mais l'usage n'avait pas tardé, comme toujours, à dégénérer en abus, et cette démarche était devenue le prétexte de réjouissances bruyantes où l'on oubliait toute discipline.

La foire du Landit s'ouvrait primitivement le premier lundi après le 11 juin, fête de saint Barnabé, et ne durait que trois jours; par la suite elle se prolongea beaucoup. Dès l'aube, les écoles étaient en grande rumeur. Étudiants et maitres accouraient de toutes parts se ranger sur la place Sainte-Geneviève, et de là, à la suite de son chef, l'immense cortège, accompagné de soudards en armes, mêlé de vagabonds, parfois même, dit-on, de femmes et de filles déguisées [2], et

[1] Tous les corps de métiers qui se rattachaient à la science et aux lettres, libraires, relieurs, enlumineurs, écrivains, dépendaient, comme les parcheminiers, de l'Université.

[2] Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, art. *Landit*.

escorté de bedeaux coiffés de leurs bonnets rouges tout neufs [1], cadeau obligé du recteur à chaque Landit, partait à cheval, marchant sur deux lignes, tambours battants, trompettes sonnantes et enseignes déployées. Pendant deux heures, la circulation était suspendue sur son passage. Nulle fête peut-être ne lâchait plus complètement la bride aux excès des écoliers; nulle ne donnait lieu à plus de désordres et de scandales, si bien que le mot *landit* était synonyme de divertissement licencieux et tumultueux [2]. Les recteurs et le Parlement s'en préoccupèrent; mais il se passa des siècles avant que leurs arrêts pussent réformer cette vieille licence, à laquelle la plupart des maîtres



Université de Paris. Sceau de la nation d'Angleterre (xiv[e] siècle), d'après l'original conservé aux Archives nationales, etc.

tenaient autant que les écoliers, et où ils prenaient largement leur part.

En 1539, le principal du collège Sainte-Barbe, Jacques de Govéa, armé des défenses du Parlement et de l'Université, voulant s'opposer à ce que son collège célébrât le Landit dans la forme ordinaire, les régents forcèrent les portes et les barrières, sortirent triomphalement à la tête de leurs élèves, avec armes et tambours, et rentrèrent le soir dans le même apparat et au milieu d'un tapage infernal [3]. En 1609

[1] Les bedeaux jouaient un rôle important, public et privé, dans l'Université : ils renouvelaient la paille et les jonchées d'herbe des écoles de la rue du Fouarre; ils les ornaient de tapisseries dans les occasions voulues; ils figuraient majestueusement dans les processions, cortèges, actes publics et toutes les cérémonies.

[2] Car quand frères de cloistre sont frères de *Landit*,
Leur bonne renommée forment en amendrit. Jean de Meung.

[3] Outre du Boulay et Crevier, voy. Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe*, t. I, ch. xxv.

seulement, après bien des arrêts et bien des décrets inutiles [1] qui n'avaient amené que des révoltes et des violences, on parvint à dompter l'opiniâtre résistance des sectateurs du Landit. A partir de ce moment, le voyage de la place Sainte-Geneviève à Saint-Denis sur deux files, avec tambours et trompettes, fut supprimé : il ne resta de la vieille fête qu'un grand congé, que les écoliers persistèrent longtemps encore à aller passer sur le champ de foire, en compagnie de leurs régents et de leurs maîtres particuliers. Jusqu'à la Révolution, vous les eussiez vus arriver fidèlement le jour de l'ouverture, qui à cheval sur une rosse étique, qui dans une carriole dé-



Université de Paris. Sceau de la faculté de théologie (XIVe siècle), d'après l'original conservé aux Archives nationales, etc.

bordante de rires et de cris, et dévaliser les boutiques des marchands, mettre les cabarets au pillage, dîner sur l'herbe, remplir Saint-Denis enfin de leur gaieté et de leurs folies [2].

Un rimeur du XIIIe siècle nous a laissé une description curieuse [3] de ce monde en miniature, de cette grande ville grouillante et fourmillante qui revenait chaque année camper pour quelques jours aux portes de Paris, ramenant en avalanches, de tous les points de l'Europe, des monceaux de parchemin, de lingerie, de pelleterie, de cuir,

[1] Notamment en 1558. En 1550, on avait voulu restreindre considérablement le cortège, en limitant le nombre des maîtres et écoliers à une douzaine par nation.

[2] Mercier, *Tableau de Paris*, ch. DV.

[3] Le *Dit du Landit*, qui date de 1290 à 1300. — Voy. encore Sauval, t. I; — Depping, introduction au *Livre des métiers*, d'Ét. Boileau, p. 38; — l'abbé Lebœuf, *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, in-12, t. III, p. 246.

de toiles, de tapisserie, de mercerie, d'habits vieux et nouveaux; et les changeurs, les orfèvres, les chaudronniers, les épiciers, les regrattiers, les marchands de chevaux, les marchands de drap, les marchands de vin, etc. etc. On conçoit que les écoliers tinssent à cette foire. Quant aux maîtres, ils avaient une autre raison pour y tenir davantage encore. Jusque dans les premières années du XVIIe siècle, les élèves payaient leurs régents en trois fois différentes, et le droit du Landit, se montant à cinq ou six écus d'or, était le plus considérable de tous : ils fichaient la somme dans un citron, que renfermait un verre de cristal, et l'apportaient aux régents, au bruit des fifres et des tambours; car rien ne se faisait sans tambours ou sans trompettes dans la vieille Université. Ceux-ci leur donnaient en retour le grand dîner d'usage, sous une tente dressée dans la plaine ou au cabaret. La suppression de ce droit par le Parlement excita parmi les régents une colère dont Nicolas Bourbon se rendit l'organe dans son *Indignatio valeriana,* qui lui valut quelques jours de prison. L'idée du Landit était si bien associée à celle de cette redevance, que le mot s'employait souvent pour désigner les honoraires des professeurs, et que, par un bizarre anachronisme, Malherbe s'en est servi en ce sens dans sa traduction du *De beneficiis* de Sénèque [1].

Outre le grand Landit du mois de juin, il y avait ce qu'on appelait le petit Landit, dans le mois d'août : on y venait apporter aux régents quelques écus avec les mêmes cérémonies que nous avons décrites, et ceux-ci répondaient derechef à cette civilité par un repas, dont ils avaient fait eux-mêmes les apprêts, et durant lequel des flûtes et des harpes enchantaient les convives des sons de leur harmonie. Le lendemain, les élèves tenaient à cœur de rendre aux maîtres dîner pour dîner, et parfois la lutte de courtoisie n'en finissait pas. Le petit Landit fut également l'objet de diverses réformes et prohibitions, qui eurent besoin de se renouveler longtemps avant d'atteindre leur but.

Le 25 août, jour de la Saint-Louis, au moment où allaient s'ouvrir les vacances de la faculté des arts, se célébrait dans chaque collège, au moins depuis le règne de François Ier, une cérémonie publique dans laquelle on peut voir le germe de la distribution des prix actuelle. On tendait la cour et les arbres de draps blancs sur lesquels étaient disposées, entre des guirlandes de feuillage, les bonnes pages d'écriture des jeunes élèves et les meilleures compositions des humanistes, calligraphiées avec art, et chacun se tenait près de son ouvrage, pour recueillir les remarques des invités, tandis que, dans la grande salle,

[1] *Origines* de Ménage, art. *Landit.*

les philosophes et les rhétoriciens se livraient à des exercices également publics par-devant une sorte de jury[1].

Le mois de novembre ramenait la Saint-Martin et la Sainte-Catherine, qui se passaient avec les désordres accoutumés. L'Université possédait, sous le vocable de ces patrons, deux églises, Saint-Martin-des-Champs et Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, où elle se rendait fréquemment en processions solennelles.

La Saint-Nicolas (6 décembre) était une des principales dates du calendrier universitaire, et des plus follement célébrées par les écoliers. Elle offrait plusieurs points de ressemblance avec les *Regalia* et avec la fête des Fous des clercs de Notre-Dame, autant qu'on en peut juger par les renseignements incomplets qui nous ont été transmis sur



Université de Paris. Sceau de la faculté de médecine (XIVe siècle), d'après l'original conservé aux Archives nationales, etc.

son compte. Ainsi, en 1275, la nuit comme le jour, tant à la Saint-Nicolas qu'à la Sainte-Catherine, les écoliers parcouraient les rues de la ville, couverts de masques, brandissant des torches, dansant, insultant les bourgeois. En 1276, le légat Simon de Brie les accuse de se livrer, dans certaines fêtes, absolument aux mêmes excès et aux mêmes folies qu'on reprochait aux diacres de l'église cathédrale dans la fête des Fous. — Le 5 décembre 1363, veille de la Saint-Nicolas, on voit écoliers et régents s'assembler pour élire un évêque burlesque. En 1365, les élèves de Saint-Nicolas du Louvre, qui prétendaient avoir droit de franchise dans toute l'enceinte de leur cour et des maisons dépendantes, poussent leurs bruyantes réjouissances jusque fort avant dans la nuit. Le guet, faisant sa ronde, s'émeut de ce tumulte, et, sur leur refus d'y mettre fin, les attaque et en emmène quelques-uns en prison. Les archers furent punis sévèrement

[1] Élie Vinet, *Schola aquitanica*. — Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe*, t. I, p. 90.

pour avoir violé les privilèges de l'Université; mais la *franchise* du collège n'en fut pas moins restreinte à la chapelle et au cimetière. Deux années plus tard, nous trouvons les écoliers renouvelant la cérémonie bouffonne de l'élection d'un évêque; en habits de prélats, ils le conduisent processionnellement chez le recteur, puis courent les rues la nuit entière avec des flambeaux allumés. Ils sont rencontrés par le guet, et il en résulte une rixe acharnée. Tous les délinquants furent condamnés à faire amende honorable à genoux et pieds nus, dans le chapitre des Mathurins [1].

Un des poètes latins les plus remarquables du XIIe siècle, Hilaire, a laissé une pièce de vers intitulée : *Papa scholasticus* (*le Pape des écoliers*), qui semble avoir été inspirée par cet usage, et qu'on pourrait prendre pour l'hymne d'inauguration et de triomphe chanté par les étudiants au sacre burlesque de leur évêque, le jour de la Saint-Nicolas ou de l'Épiphanie.

Il ne faut pas omettre non plus les fêtes et divertissements auxquels donnait lieu l'entrée dans l'Université des nouveaux étudiants, qu'on appelait les *béjaunes,* — terme emprunté au vocabulaire de la fauconnerie, où l'on désignait de la sorte les oiseaux au bec jaune, c'est-à-dire tout novices encore. Par extension, le mot *béjaune* s'entendait aussi du droit de bienvenue que devaient payer les nouveaux régents, mais surtout les nouveaux élèves.

Béjaune se disait *beanus* dans la basse latinité, qui formait la langue commune de toutes les nations universitaires. La définition du terme est dans son acrostiche, dit Lambecius [2], et il l'explique ainsi, en prenant chaque lettre pour l'initiale d'un mot : *Beanus Est Animal Nesciens Vitam Studiosorum.* Ménage l'explique de même dans ses *Origines,* à cette exception près qu'il substitue *Asinus* à *Animal,* variante qui a son importance! De tout temps le béjaune avait été considéré comme une matière exploitable et corvéable à merci, et les *brimades* d'aujourd'hui remontent haut. Saint Grégoire de Nazianze a décrit, dans un de ses discours, comment les nouveaux venus étaient reçus et bafoués dans les écoles d'Athènes. L'Université de Paris avait bien perfectionné ces pratiques : non contents de leur faire payer un droit d'entrée souvent fort élevé, il n'était pas de vexations, de railleries, de mauvaises niches, de farces ridicules et souvent cruelles dont les anciens ne régalassent ces malheureux. Ceux-ci formaient une confrérie particulière, qui avait pour chef l'abbé des

[1] Du Boulay, *Histor. univ. Paris.,* t. III, p. 431. — Sauval, t. II, p. 622.
[2] *Epistolæ obscurorum virorum.*

béjaunes, nommé par le suffrage universel, et le jour des Innocents, qu'on avait choisi par dérision, cet abbé, monté sur un âne, parcourait les rues de Paris à la tête de sa confrérie, se livrant à toute sorte d'extravagances. Le soir, il donnait le *baptême* aux béjaunes en les aspergeant avec des seaux d'eau sale. Il y avait des béjaunes même dans les classes de théologie, comme on le voit par une sentence de 1476, qui condamne à une amende de huit sols parisis l'abbé des béjaunes en théologie du collège de Sorbonne, pour avoir manqué à une partie de son devoir le jour des Innocents [1]. Puis tout le collège mangeait, buvait, jouait des momeries satiriques, se divertissait enfin aux dépens des pauvres diables, que l'impôt prélevé sur eux ne préservait pas des railleries, des injures et même des coups. Le 21 mars 1342, par un décret sévère, l'Université abolit le droit forcé du



Contre-sceau de l'Université de Paris (XIVe siècle), d'après l'original conservé aux Archives nationales, etc.

béjaune; mais les cérémonies bouffonnes dont nous avons dit un mot persistèrent longtemps encore, puisque, à la fin du XVe siècle (1493), les statuts du collège de Saint-Bernard les prohibèrent en des termes qui nous offrent en même temps quelques révélations sur la nature de cet abus. Ils interdisent les réceptions de béjaunes, *nec non bajulationes, librationes, reliquasque omnes insolentias... in capitulo, in dormitorio, in parvis scholis, in jardinis.* Ils cassent le titre et la charge d'abbé des béjaunes, et ordonnent de remettre au proviseur *omnia vasa, munimenta et instrumenta hujusmodi levitatibus dicata* [2].

L'Université avait encore, dans le mois de décembre, une quatrième fête publique : sa procession générale, qui revenait à époque fixe, indépendamment de toutes les autres, et où les écoliers se montraient

[1] L'abbé Lebœuf, II, LXXII.
[2] Ducange, *Glossarium*, art. *Bejanus*, *Bejaunium*.

si turbulents, qu'en 1489 on fut obligé d'abolir, ou du moins d'interrompre l'ancien usage d'après lequel beaucoup d'entre eux marchaient en tête du cortège, derrière des enseignes et bannières. Il y avait aussi une procession tous les trois mois, lors de l'élection du recteur. Ce chef suprême était d'abord nommé pour un mois, ou pour six semaines seulement : on ne tarda pas à voir les inconvénients des élections trop multipliées, et, en 1278, le cardinal légat, Simon de Brie, fit prolonger leur pouvoir pendant trois mois, ce qui était bien court encore. Quatre intrants, que les maîtres choisissaient dans les quatre nations, élisaient le recteur à la chandelle éteinte, c'est-à-dire qu'on plaçait une chandelle allumée sur la table pendant l'assemblée, et qu'il fallait que les intrants fussent tombés d'accord avant que la chandelle ne s'éteignît, sauf à être remplacés par d'autres dans le cas contraire. Une fois élu, le nouveau recteur était reconduit processionnellement chez lui, accompagné des nations et des membres des quatre Facultés, tous revêtus de leurs costumes. Lui-même portait ses habits de grande cérémonie : — une robe d'écarlate violette à manches froncées, une ceinture de soie de la même couleur, ornée de glands soie et or, un fort ruban passé en baudrier de gauche à droite, d'où pendait une escarcelle en velours violet, garnie de boutons et de galons d'or, et contenant le sceau de l'Université avec les clefs de la caisse commune; sur les épaules un mantelet d'hermine et sur la tête le bonnet carré [1]. Arrivé à son logis, le nouveau recteur, qui était souvent un simple régent de collège, offrait le vin et les épices à ceux qui l'avaient reconduit. Cette coutume était du moins en vigueur au milieu du XVe siècle.

Voici quels étaient, au XVIIe, l'ordre et la composition de la procession de l'Université lors de l'élection du recteur, qui avait encore lieu quatre fois par an.

En tête marchaient les mendiants : cordeliers, jacobins, augustins et carmes, avec la croix; puis deux bedeaux vêtus de robes noires à manches plissées, portant sur l'épaule des masses de vermeil, et le bonnet carré en tête. Ils étaient suivis des régents de tous les collèges, en robes noires à manches froncées et bonnet carré, et d'une vingtaine d'ecclésiastiques avec six religieux de Saint-Martin-des-Champs, tous revêtus de chapes et de surplis, pour chanter à la procession. Venaient ensuite le petit bedeau de la faculté de médecine, avec sa masse et sa robe noire, et les bacheliers de médecine en

[1] Pasquier, *Recherches de la France*, liv. IX, ch. XXII et XXIII. — Chéruel, *Dictionnaire des institutions*, art. *Recteur*.

épitoges fourrées; puis le petit bedeau de la faculté de droit, les bacheliers de la même faculté, avec leurs épitoges rouges doublées de fourrure blanche, et les bacheliers et docteurs des ordres religieux avec leur habit ordinaire de religion. Derrière eux, le petit appariteur de la faculté de théologie, en robe d'écarlate violette à manches froncées, sans masse, précédait les bacheliers et licenciés de cette faculté, couverts de longues chapes noires avec la fourrure blanche par-dessus. On voyait successivement ensuite les quatre procureurs des nations de la faculté des arts, en épitoges rouges, précédés de leurs bedeaux: le grand bedeau de la faculté de médecine, en épitoge bleue fourrée de vert, avec une masse de vermeil, marchant en tête des docteurs de la même faculté, vêtus de longues chapes d'écarlate rouge à fourrure blanche par-dessus; le premier bedeau ou greffier de la faculté de droit, en épitoge violette fourrée de blanc, et les docteurs de cette faculté, en robes d'écarlate avec le chapeau fourré, comme les conseillers du Parlement: le greffier ou premier appariteur de la faculté de théologie, en robe à manches froncées, d'écarlate violette, au collet rond et renversé, doublé d'une fourrure blanche; les docteurs en théologie, vêtus de grandes chapes noires, et, par-dessus, leurs fourrures et tours de col d'hermine blanche: enfin quatre bedeaux en robes noires à manches plissées, portant sur l'épaule des masses de vermeil, et marchant de front: et, pour fermer la marche, le recteur, avec la pompe et la majesté d'un roi, revêtu du costume que nous avons décrit plus haut. Le recteur avait d'ordinaire à sa gauche le doyen de Sorbonne, ou, à son défaut, le plus ancien docteur de la faculté.

Dans les cérémonies extraordinaires s'ajoutait au défilé, devant les procureurs des quatre nations, le clerc des Messageries, tenant un bâton d'azur semé de fleurs de lis d'or, couvert, par-dessus sa robe noire, d'une tunique de toile violette en forme de cotte d'armes, comme celle des hérauts, et portant devant et derrière les armes de l'Université[1]. Cette procession partait toujours des Mathurins pour se rendre de là dans une autre église.

Le recteur avait d'immenses prérogatives. Sa place était marquée aux premiers rangs dans les cérémonies publiques. Quand il mourait dans l'exercice de ses fonctions, on lui rendait les mêmes honneurs qu'aux princes du sang : il restait exposé huit jours sur le lit de parade; les cours étaient obligées de venir jeter l'eau bénite et d'assister à son service, et on l'enterrait à Saint-Denis. Les funérailles d'un recteur

[1] Lemaire, *Paris ancien et nouveau*, 1685, t. I, p. 435 et suiv.

mort vers l'an 1600 coûtèrent jusqu'à vingt-huit mille livres, somme énorme en tout temps [1]. Du reste, l'Université avait en grand souci les obsèques de ses moindres membres; il était réglé, par exemple, que la moitié des maîtres devaient rester jusqu'à la fin à celles d'un simple écolier des arts [2], et tous les étudiants étaient fortement engagés à assister en costume à celles de leurs camarades [3].



Bedeau de l'Université, d'après une pièce conservée au cabinet des Estampes. (Costumes et mœurs, Henri III, p. 113.)

En outre, les processions extraordinaires de l'Université revenaient fréquemment. On les ordonnait parfois comme spectacle, et c'est ce qui eut lieu particulièrement le 1er décembre 1476, où le cortège eut soin de passer sous les fenêtres du roi de Portugal, Alphonse V, venu à Paris pour y solliciter des secours, et logé par Louis XI dans la rue des Prouvaires [4]. Il ne se passait pas un événement de quelque importance que l'Université ne le célébrât de cette façon; il n'y avait

[1] *Journal* de Barbier, édit. Charpentier, t. II, xxxviii.
[2] Statut de Robert de Courçon (1215).
[3] Réforme du cardinal d'Estouteville.
[4] Jean de Troyes, *Chronique de Louis XI* (Collection Michaud, t. IV, p. 227).

pas un grand intérêt en jeu dans l'Église ou dans l'État, qu'elle n'ordonnât une procession pour implorer la protection de Dieu. Elle en entreprenait pour l'extinction du schisme, pour le maintien du concile de Bâle, pour célébrer la réduction de Paris sous l'autorité de Charles VII, pour la promotion d'un nouveau pape, pour demander le secours du ciel en faveur de François Ier contre Charles-Quint,



Le recteur de l'Université de Paris, d'après une pièce conservée au cabinet des Estampes. (Costumes et mœurs, Henri III, p. 109.)

pour faire amende honorable des sacriléges commis par les hérétiques, pour purifier le Pré-aux-Clercs, profané par les assemblées secrètes des huguenots[1], etc. etc.

Tout lui était prétexte à ces démonstrations publiques. Chargeait-elle le recteur d'aller rappeler aux généraux des aides ses priviléges d'exemption de tout subside, elle décidait qu'il se ferait accompagner d'un nombreux cortége, pour donner plus de poids à sa réclamation (1459). Maître Janotus de Bragmardo, quand il va redemander à

[1] Voir, sur ces processions particulières à l'Université, Crevier, t. IV, pp. 67, 81, 222, 273, 303; t. V, pp. 145, 212, 321; t. VI, pp. 64, 444, etc.

4

Gargantua les cloches de Notre-Dame, touche devant soi trois bedeaux à rouge museau, et traîne après soi cinq ou six maîtres bien crottés. C'est peu, et Rabelais raille l'Université, qui faisait mieux les choses. Avait-elle obtenu la délivrance de quelques écoliers retenus dans les prisons du lieutenant criminel, elle les ramenait chez eux en triomphe, avec un cortège qui montait bien vite à près d'un millier de personnes (1453). La moindre de ses démarches s'accomplissait avec la même pompe, le même étalage.

Des Mathurins le cortège se rendait presque toujours, soit aux Célestins, soit à Saint-Martin-des-Champs, soit à Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, et généralement un très grand nombre d'étudiants marchaient en tête, tenant en main des cierges allumés. Navarrais, Cholets, Bernardins, Lombards, Barbarains, Montacutiens; ceux des collèges de Harcourt, de Beauvais, de la Marche, de Dormans, de Justice, du cardinal Lemoine, de Bayeux, de Presles, de Narbonne, du Plessis, d'Arras, de Lisieux, de Boncourt, du petit collège de Hubant ou de l'*Ave-Maria* [1]; les graves *sententiaires* du parvis Notre-Dame, les turbulents *artiens* de la rue du Fouarre, et les suppôts de la *très salubre* faculté de médecine, les pauvres boursiers des Bons-Enfants et les humbles capettes de Montaigu, aussi bien que les *portionistes* et les *caméristes* [2], tous avec leurs longues robes traînant jusqu'aux talons et serrées d'une ceinture [3], avec leurs *tabards de brunette,* comme on disait alors, leurs chapes et leurs capuces, marchaient à leurs rangs respectifs, derrière les pennons et les bannières de chaque collège qui flottaient au vent, sous la conduite des principaux de chaque établissement et des procureurs de chaque nation. Dans la procession du 10 avril 1436, célébrée pour remercier Dieu de la rentrée de Charles VII à Paris, plus de quatre mille personnes, tant maîtres qu'écoliers, tenaient toutes un cierge à la main. Une autre, célébrée quelques années auparavant, était si

[1] Il avait été fondé vers 1346 pour six élèves boursiers. On en peut voir le règlement curieux dans un manuscrit du musée des Archives, dont les naïves enluminures nous font pénétrer dans la vie intime du collège.

[2] Les *portionistes* correspondaient aux pensionnaires d'aujourd'hui : ils payaient *pension* pour être logés, nourris, surveillés, instruits dans le collège. Les *caméristes* étaient des jeunes gens appartenant à des familles riches, qui vivaient en chambre, sous la direction particulière d'un pédagogue, se nourrissant à leurs frais, et ne recevant du principal de collège que le local, le feu pour leur cuisine et l'instruction.

[3] Chaque statut et règlement de l'Université fait une loi aux bacheliers, maîtres ès arts, etc., de ce vêtement long, décent, bien fermé, et interdit absolument les tuniques courtes, ouvertes, décolletées, retroussées, les bariolures dans les habits, les souliers recourbés en pointe, les nœuds de rubans, etc. La Réforme du cardinal d'Estouteville répète cette recommandation pour chacune des facultés.

nombreuse, que, lorsque les premiers rangs touchaient déjà à Saint-Denis, terme de la procession, le recteur se trouvait encore aux Mathurins. Plusieurs ordres religieux assistaient à ces cérémonies, et en 1565, dans la requête par laquelle ils demandaient à l'Université de les recevoir dans son sein, les jésuites proposaient de se rendre à ces processions et d'y envoyer un certain nombre de leurs élèves.

Les nations avaient aussi quelquefois leurs processions particulières : c'est ainsi que, le 10 juin 1415, la nation de France en fit une, se rendant aux Célestins, à l'extrémité de la rue du Petit-Musc, où elle allait célébrer un service solennel pour le duc d'Orléans, récemment assassiné par Jean Sans-Peur. La particularité la plus remarquable de cette procession, c'est que l'évêque de Paris y marcha à pied, côte à côte avec le procureur de la nation. L'Université tenait fort aux questions de préséance et n'était pas disposée à céder, fût-ce à l'évêque, ce qu'elle considérait comme son droit. Voici encore un fait qui le prouve d'une façon curieuse. En 1442, l'évêque de Paris et le recteur avaient indiqué pour le même jour une procession, l'un de tout son clergé à Notre-Dame, l'autre de l'Université à Saint-Magloire. Quand l'Université fut réunie aux Mathurins, avant la cérémonie, on discuta sur cette bizarre rencontre, et les facultés supérieures furent d'avis qu'on se joignit à la procession de l'évêque; mais la faculté des arts tint bon pour celle du recteur, soutenant que l'Université, fille aînée du roi, ne devait point céder à l'évêque, et que le contraire serait plutôt convenable. Elle l'emporta : non seulement la procession de l'Université eut lieu, mais il fut même grandement question de retrancher du corps le docteur qui avait prêché à celle de l'évêque.

L'Université prenait également part à toutes les processions générales; elle était convoquée à toutes les entrées de rois, de princes et de légats, en un mot, aux grandes cérémonies publiques. Partout elle portait la même susceptibilité ombrageuse pour la conservation de ses droits et privilèges, et il n'y avait, pour ainsi dire, pas une de ces circonstances qui ne donnât naissance à quelque dispute, souvent accompagnée de tumulte et de rixes. A l'enterrement de Charles V (1360), quand on apporta son corps du château de Beauté à l'abbaye Saint-Antoine, d'où la pompe devait partir pour Saint-Denis, le recteur voulut absolument marcher à côté de l'évêque, et comme on lui disputait cette place, les écoliers vinrent se ranger avec fracas autour de lui. Repoussés par les archers, ils se défendent, attaquent à leur tour et troublent la cérémonie. Il fallut en emmener plusieurs en prison. Le 14 juillet 1404, pendant une procession à Sainte-Catherine-

du-Val-des-Écoliers, les étudiants qui marchaient en tête rencontrent les pages du chambellan Charles de Savoisy. Ceux-ci veulent traverser les rangs avec les chevaux qu'ils menaient à l'abreuvoir; repoussés à coups de pierres par les écoliers, ils rentrent à l'hôtel, s'arment, amènent un renfort de valets, et la bataille s'engage. Ce fut un combat acharné, où le sang coula, où l'église même ne fut pas épargnée par les valets, mais qui, en définitive, coûta cher à Charles de Savoisy, car son hôtel fut rasé en expiation des violences de ses gens.

Aux funérailles de Charles VIII, l'Université accompagna processionnellement le corps à Saint-Denis, formant à elle seule toute la gauche du cortège : d'abord les écoliers de la faculté des arts, puis les nations et les facultés suivant leur ordre, jusqu'au recteur, qui, précédé par les bedeaux avec leurs masses, faisait vis-à-vis aux prélats. C'était un triomphe dont le corps se montra fier. Aussi, comme on avait fait imprimer un récit des funérailles où les choses n'étaient pas rapportées fidèlement, les députés de l'Université, transportés d'une indignation légitime, ordonnèrent que cet écrit serait brûlé dans une de ses processions.

Mais les droits du recteur et de l'Université n'eurent jamais tant de périls à subir et tant de combats à livrer que lors des obsèques de la reine Claude, en 1526. Du Boulay et Crevier ont rapporté, avec l'étendue et la gravité séantes, toutes les péripéties de cette lutte, où l'honneur du corps fut sauvé par l'inébranlable fermeté du recteur; et, quoi qu'en puissent penser les doctes historiens, cet épisode nous paraît à peu près de nature à fournir un pendant au poème héroï-comique du *Lutrin*.

On voit dans ce récit, ainsi que par bien d'autres passages encore, que l'Université considérait comme n'étant pas de sa dignité de sortir hors des portes de la ville pour aller au-devant du corps; qu'elle avait le droit de marcher sur une même ligne à la gauche du chapitre, en sorte que le recteur se trouvât au niveau du doyen; et qu'elle prétendait prendre le pas sur la chambre des comptes et la cour des aides. Lors de l'entrée du roi Henri II, l'Université essaya même d'introduire une innovation qui marque son désir de briller et de produire de l'effet : jusqu'alors elle attendait le roi, pour le saluer et le haranguer, devant Sainte-Geneviève-des-Ardents, peu distante de Notre-Dame; mais, ayant décidé cette fois qu'elle irait jusqu'au prieuré de Saint-Lazare, où le roi recevait les hommages des autres compagnies, elle résolut qu'elle s'y rendrait à cheval, et il fallut, pour l'empêcher, une lettre du roi sollicitée par les théologiens, les seuls

qui s'effrayassent à l'idée de cette cavalcade, dont les trois autres facultés ne voulaient pas démordre.

Que serait-ce si nous avions à parler de toutes les fêtes d'intérieur et de famille, pour ainsi dire; à décrire, par exemple, l'obit de Robert de Sorbonne, que chaque année elle célébrait solennellement en corps; les visites du recteur dans les collèges, qu'il devait inspecter une fois chaque mois; les bouffonneries satiriques, les cérémonies gro-



Université de Paris. — Réception d'un docteur, vers 1620. (D'après Crispin de Pas.)

tesques des *paranymphes*, qui furent abolies seulement au milieu du XVIIIe siècle, et tant d'autres divertissements renfermés dans les murs de tel ou tel collège, comme la *solennité du cardinal*, qui se célébrait les 12 et 13 janvier dans le collège du cardinal Lemoine[1]!

On voit que la vieille Université n'était pas seulement la mère du savoir, mais celle aussi « des jeux et des ris », et qu'elle aimait à marier *utile dulci*, suivant le précepte d'Horace. On se demande même comment, au milieu de tant de folies, dont la plupart subsistèrent simultanément durant de longues années, il pouvait lui

[1] Voir sur ces fêtes: Pasquier, *Recherches*, liv. IX, ch. XXIII; — du Boulay, t. VI, p. 709: *Mémoire pour la Faculté de théologie, au sujet des Paranymphes* (1745); — Crevier, t. IV, p. 309; t. VI, p. 238; — Dulaure, *Hist. de Paris*, t. II, p. 287; — Chéruel, *Dictionnaire des instit.*, art. *Moine (le)*, *Paranymphe* et *Recteur*.

rester du temps pour se livrer à l'étude, et on n'en est que plus pénétré d'admiration pour ces savants docteurs qui avaient trouvé le moyen de s'instruire *in utroque jure,* d'apprendre Aristote par cœur, et les deux Priscien, Ravisius Textor, Mathurin Cordier, les *Colloques* et les traités d'Érasme, la grammaire de Diomède, les huit auteurs moraux, le Despautère, les *Grands Synonymes,* le Donat, le Facet, Théodelet, *Alanus in parabolis*, le Doctrinal, et tous les livres énumérés par Rabelais en l'éducation de Gargantua, d'approfondir enfin le *trivium* et le *quadrivium,* à travers ce tourbillon de jeux, farces, momeries, processions, mascarades, cavalcades, rixes et batailles, qui aujourd'hui suffiraient largement à remplir toute une vie d'étudiant.

Mais il ne faut pas que la multitude de ces fêtes et l'entrain avec lequel on les célébrait fassent illusion : la discipline intérieure des collèges était très sévère, et souvent même rude; la journée entière était remplie par l'étude et les leçons dans leurs diverses formes, à peine entrecoupées par de courts moments de repos, qui n'étaient pas toujours des récréations[1]. Les statuts de la plupart des collèges sont d'une parcimonie excessive sur cette matière, et semblent moins reconnaître la nécessité hygiénique des jeux et des exercices corporels que les tolérer, en s'efforçant de les régler et de les restreindre le plus possible[2]. Une telle sévérité amenait naturellement la réaction. Il fallait bien que l'arc se détendît quelquefois, et alors les élèves apportaient dans leurs jeux publics la même ardeur impétueuse qu'ils mettaient dans leurs exercices scolaires. Ces hommes du moyen âge et de la Renaissance ne faisaient rien à demi. Et ce n'est pas seulement à l'impuissance de l'administration et à la mauvaise organisation de la police qu'il faut attribuer l'impunité fréquente et le continuel renouvellement de toutes ces fêtes bizarres, de ces désordres, de ces excès, de ces abus où l'orgueil et l'enivrement de son importance entraînaient l'Université; c'est encore et surtout au profond respect, à la vive admiration qu'on professait alors pour la science, et qui rejaillissaient jusque sur les clercs, en les protégeant dans leurs folies par le souvenir de leurs études.

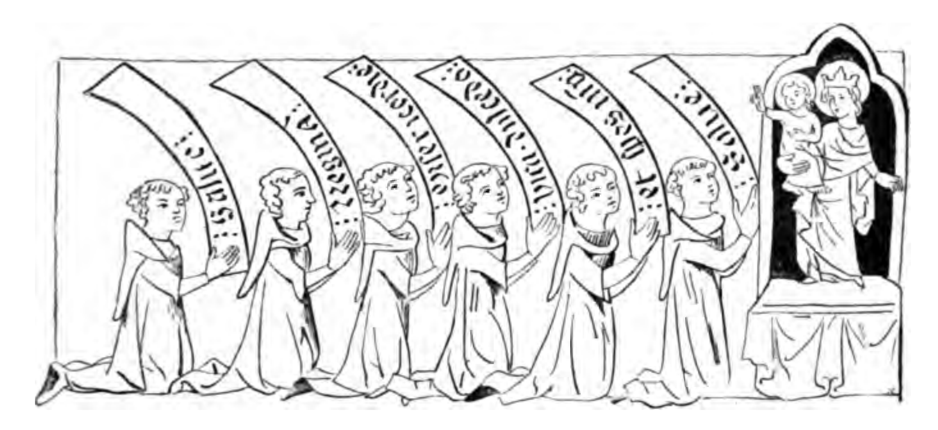
Ajoutons qu'on aurait une idée très fausse de la vie universitaire au moyen âge, si l'on n'en voyait que cette face, la seule que nous ayons abordée, parce qu'elle était la seule qui nous regardât. Les règlements n'oubliaient pas plus les devoirs religieux et charitables que les études des élèves, et les enluminures de plus d'un registre scolaire

[1] Rob. Goulet, *Heptadogma*, cap. IV. — Thurot, *De l'organisation de l'enseignement*, in-8°.

[2] Rathery, *Les anciens collèges de Paris* (*Journal général de l'instruction publique du* 2 février 1858).

nous les montrent visitant les prisons et les hôpitaux, faisant les prières, les offrandes et les aumônes de fondation.

Les seules fêtes de la vieille Université qui soient arrivées jusqu'à nous sont celles du grand concours et de la Saint-Charlemagne.



« Li enfant doivent dire chacun jor, après Matines dites, *Salve Regina* à genolx et jointes les mains devant l'ymage Notre-Dame. »



« Li premier des enfanz qui se veile de nuit doit soner la cloque et dire *Ave, Maria.* »

« Le semainier doit doner a boire es oyseaux chacun jor. »

La vie de collège dans l'Université de Paris à la fin du XIVe siècle; d'après le registre des Archives nationales MM 406 (collège de Hubant).

Le concours général entre tous les lycées et collèges de Paris, auxquels on adjoint celui de Versailles, a eu lieu pour la première fois en 1747, le 23 août, avec beaucoup de pompe et d'éclat, par suite d'un legs du chanoine Legendre, mort quatorze ans auparavant. Il avait fondé par testament des prix destinés aux auteurs des trois plus belles pièces de vers héroïques français, aux trois plus beaux morceaux de prose, aux trois meilleures odes latines, etc., et le bénéfice de ces dispositions testamentaires, vainement attaquées par des collatéraux, fut attribué par le Parlement de Paris à l'Université. Quelque temps

après, la fondation s'accrut successivement et coup sur coup par les donations Coffin, J.-D. Coignard et Collot[1].

Mais le concours général ne se rattache que très indirectement à notre sujet. C'est pourtant, aujourd'hui encore, un des spectacles du quartier latin. Le jour de la distribution des prix, qui a lieu invaria-



Les enfants du collège doivent donner chaque année « à la Toussaint, au Chatelet, à xxv prisoniers pouvres, à chacun quatre deniers ».



Les enfants doivent donner, chaque jour, « cinq escuelées de potage, en chacune escuele troys pièces de pain ».

La vie de collège dans l'Université de Paris à la fin du xiv[e] siècle; d'après le registre des Archives nationales MM 406 (collège de Hubant).

blement le premier lundi d'août dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, les curieux s'amassent, pour voir défiler le ministre de l'instruction publique, les hauts dignitaires, les professeurs en robes, les jeunes lauréats, les facultés précédées de leurs massiers, comme au temps de Boileau et de Molière, les invités, les parents, la musique.

[1] Jourdain, *Hist. de l'Université de Paris*, in-folio, liv. III, ch. v.

C'est par là seulement que cette cérémonie universitaire rentre dans le cadre du présent livre.

L'Université, qui se jugeait héritière et descendante de la fameuse École palatine, considérait le grand empereur d'Occident comme son fondateur, bien que, en réalité, elle n'eût été constituée définitive-



Les enfants doivent aller chaque année, le jour de la Toussaint, à l'Hôtel-Dieu, et donner à vingt-cinq pauvres, à chacun quatre deniers.



Les enfants doivent, le jour de la Fête-Dieu, porter devant Notre-Seigneur un cierge d'un quarteron de cire vierge.

La vie de collège dans l'Université de Paris à la fin du XIVe siècle; d'après le registre des Archives nationales MM 406 (collège de Hubant).

ment et à l'état de corps, avec ses statuts et ses privilèges, que par Philippe-Auguste. Charlemagne était le patron général de l'Université et le patron spécial de la nation d'Allemagne. A quelle époque l'Université s'est-elle placée sous la protection du grand « emperor à la barbe florie », canonisé par un antipape, mais laissé au nombre des saints par une tolérance dont tous nos lycéens sont reconnaissants envers l'Église, même les *cancres,* qui jouissent, ce jour-là au moins, d'un congé et des bénéfices de l'amnistie proclamée par le proviseur?

Louis XI, qui professait une dévotion particulière pour ce glorieux prédécesseur, avait commandé sous peine de mort, en 1479, d'honorer le jour de sa fête en s'abstenant de tout travail servile. Cette ordonnance était bien oubliée quand, en janvier 1629, le recteur le Maistre publia un mandement pour enjoindre de le célébrer le 28 jan-



Le jour de l'obit de leur fondateur, les enfants doivent prier liturgiquement pour le repos de son âme.



Procession des enfants « es galeries ».

La vie de collège dans l'Université de Paris à la fin du XIVe siècle; d'après le registre des Archives nationales MM 406 (collège de Hubant).

vier dans tous les établissements universitaires, et de donner congé aux élèves. Mais, dès l'année suivante, il n'était plus question de rien. En 1661 seulement, le recteur Egasse du Boulay, une des gloires de l'Université de Paris, rappela solennellement à tous les principaux des collèges leurs devoirs envers ce saint patron, avec l'injonction, qui devait être renouvelée chaque année, de fêter sa mémoire. Il allait encore, un peu plus tard, en 1674, fonder une messe et un panégyrique en son honneur. C'est donc à lui qu'il faut faire remonter la véritable origine de la Saint-Charlemagne[1]. Le ban-

Jourdain, *Hist. de l'Université de Paris*, in-folio, liv. I, ch. VI; II, IV.

quet où sont réunis aujourd'hui encore, avec les professeurs, les plus forts élèves de chaque classe, ne s'établit qu'après cette dernière date. Ce que le nom glorieux du fils de Pépin le Bref rappelle avant tout aux jeunes lycéens, c'est une orgie annuelle de veau, de poulet rôti, de nougat, d'oranges, de champagne à trente sous la bouteille et de vers latins. La veuve Clicquot laisse à désirer, mais le veau est authentique, et on peut redemander du vers latin; on le pouvait du moins jusqu'à ces derniers temps, et j'aime à croire que les réformes universitaires ne l'auront pas atteint dans ce lieu d'asile.

Du plus loin que le dîner de la Saint-Charlemagne se montre dans l'histoire, il apparaît composé des éléments invariables que nous venons de dire, sauf le vin de Champagne, produit de la civilisation moderne. Quelquefois, comme dans les banquets de Sainte-Barbe, le poulet est remplacé par un dindon, mets traditionnel dans la vieille maison de la rue de Reims. Et souvent les vers latins se doublent de vers français : joute courtoise et toujours classique entre la langue de Virgile et celle de Racine. En 1880, à Saint-Louis, comme on savait les vers latins condamnés à mort, deux élèves de rhétorique eurent l'idée ingénieuse de composer un dialogue où la muse latine et la muse française se répondaient, comme la lyre et la harpe de Victor Hugo :

Alternis dicetis, amant alterna Camœnæ.

Chacun défendait sa cause; l'alexandrin répondait à l'hexamètre, la rime luttait avec la césure, et cette grande dispute finissait par une réconciliation et un embrassement.

J'ai toujours été surpris qu'il ne se soit point trouvé encore un nourrisson de l'Université, élève, professeur ou maître d'étude, pour écrire l'histoire des banquets de la Saint-Charlemagne. Les documents écrits ne lui manqueraient pas, et les traditions orales moins encore. Il n'aurait qu'à interroger autour de lui et à recueillir les récits des anciens. Ces agapes scolastiques ont été marquées par des épisodes de toute espèce, généralement gais, quelquefois tragiques.

Si l'on nous eût, en particulier, conservé la collection des pièces inspirées par la Saint-Charlemagne, je m'assure qu'on y pourrait faire quelques trouvailles assez curieuses. Il est bien peu de jeunes gens destinés à la gloire littéraire, sous ses formes les plus diverses, qui ne se soient assis à cette table enviée, et il serait piquant de retrouver leurs premiers essais poétiques. Je donnerais quelque chose pour avoir une pièce de vers, même latins, du jeune Arouet, de Villemain, de Victor Hugo ou de Sainte-Beuve à l'âge de dix-sept ans.

Par malheur, toutes mes recherches n'ont abouti qu'à un maigre butin. En 1824, l'élève Benoît Rathery y prononça une parodie parfois assez ingénieuse de la troisième églogue de Virgile :

> Ah! comites,

s'écrie le jeune poète :

> rubicunda timete venena,
> Prudenter correcta licet, capitique bibentum
> Ignotura quidem, sciret si ignoscere Bacchus.

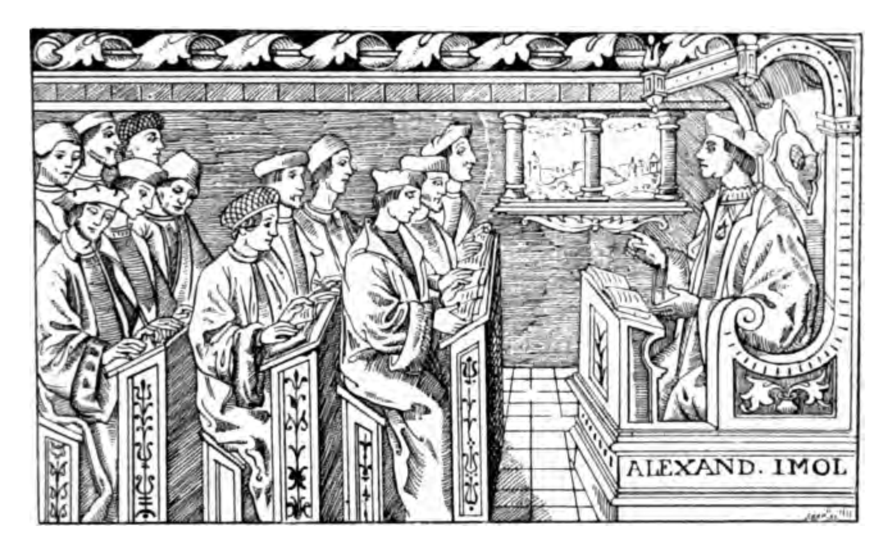
Prudenter correcta, comme synonyme d'*abondance,* est une périphrase aimable. Plus loin, le poète, entraîné par un élan gastronomique, ne craint pas de s'écrier, en un style digne de Vitellius :

> O comites, iterumque iterumque incumbite mensis;
> Totum, si liceat, venter turgescat in annum.

Venter turgescat est dépourvu d'atticisme et serait digne tout au plus des haricots universitaires. Mais justement la Saint-Charlemagne est le seul jour de l'année où l'élève soit sûr de ne point manger de haricots.

Cette même année, un grave incident signalait à Louis-le-Grand le banquet de la Saint-Charlemagne. En ce temps-là, Louis-le-Grand avait pour proviseur M. Berthot, dont la sévérité inflexible et les opinions très royalistes déplaisaient aux élèves. Ils l'en avaient déjà averti par les voies usitées : imitation des cris de divers animaux sur son passage, mutineries, révoltes contre l'autorité du maître d'étude, accès subits et interminables de toux, de coryzas et d'éternuements pendant les classes. Un soir, l'élève Morel-Fatio, — la plus belle conquête que la peinture de marine ait jamais faite sur les cancres de collège, — avait organisé le complot connu dans l'histoire universitaire sous le nom de *Conspiration des bouts de chandelle.* Chaque élève s'éclairait à l'étude avec un bout de chandelle fiché sur son pupitre. A un signal donné par lui, toutes les chandelles sont éteintes en un clin d'œil, et l'étude se trouve plongée dans les ténèbres. La salle voisine imite cet exemple, puis la suivante, et ainsi jusqu'à la dernière. En dix secondes, la nuit est partout, et le sabbat commence. Ce fut un grand jour pour les marchands de dictionnaires et de *Gradus ad Parnassum,* dont il se fit une effroyable consommation sur l'occiput et les épaules des maîtres d'étude. Le soir même, Morel-Fatio était réintégré dans la maison paternelle, d'où il transporta ses exercices au collège Bourbon.

L'insuffisance de ces moyens décida les élèves à frapper un grand coup. Au moment où les invités, — externes ou pensionnaires de Sainte-Barbe et des institutions voisines, — entraient au réfectoire, pour y célébrer la fête du patron de l'Université, les internes de Louis-le-Grand communiquèrent aux premiers rangs le mot d'ordre, qui se transmit de l'un à l'autre : « Défense de répondre au toast du proviseur. Faites circuler. » Au dessert, M. Berthot se lève sans soupçon, et d'une voix sonore porte le toast : « Au roi, Messieurs ! » Les



Université de Paris. Un cours public d'après une gravure du XVIe siècle conservée au cabinet des Estampes. (Vieux maîtres en bois.)
Cf. Paul Lacroix, *Les Sciences et les Lettres au moyen âge*, p. 5.

quelques professeurs qui l'entourent lui répondent; mais, troublés par le silence unanime des élèves, ils le font sans conviction et sans ensemble. Tout le réfectoire éclate irrespectueusement de rire à cette maigre et hésitante acclamation.

C'est ainsi que l'intelligente jeunesse préludait aux trois glorieuses !

La punition ne se fit pas attendre : elle fut inexorable. Le proviseur, d'abord atterré, ne recouvra ses sens que pour sortir précipitamment du réfectoire, et courir, fumant encore de colère, demander un arrêté d'expulsion contre tous les élèves qui s'étaient assis au banquet. Il l'obtint. Et comme ceux-ci étaient les vainqueurs des concours et les forts en thème, il décapita lui-même son collège. Les bannis allèrent porter leurs couronnes aux établissements voisins.

Où la politique va-t-elle se nicher?

Ce n'est pas la seule fois qu'elle se soit attaquée à cet innocent banquet. En sa triple qualité de saint, de despote et de ci-devant,

Charlemagne ne pouvait être épargné plus que ne l'avaient été la fête des Rois et les étrennes par la Révolution. En 1793, au moment même où Louis XVI venait de monter à la guillotine, il s'était trouvé à Paris un principal de collège, l'ex-abbé Forestier, qui n'avait pas craint de faire célébrer à ses élèves cette solennité, suivant l'antique usage. Quelques jours après, il pouvait lire le virulent article fulminé contre lui par les ***Révolutions de Paris :***

« Législateurs citoyens, vos prédécesseurs nous ont débarrassés de la Sorbonne et de l'Université; vous nous avez délivrés des rois et de la royauté : comment se fait-il que sous vos yeux, huit jours après l'exécution du jugement à mort porté contre le dernier de nos despotes, quinze jours après les honneurs rendus à un martyr de la République; comment se fait-il qu'un pédant, prêtre et docteur de Sorbonne, ait eu l'indécence ou la sottise de faire chômer, par les écoliers du gymnase public dont il est le chef, la fête de saint Charlemagne, roi de France?

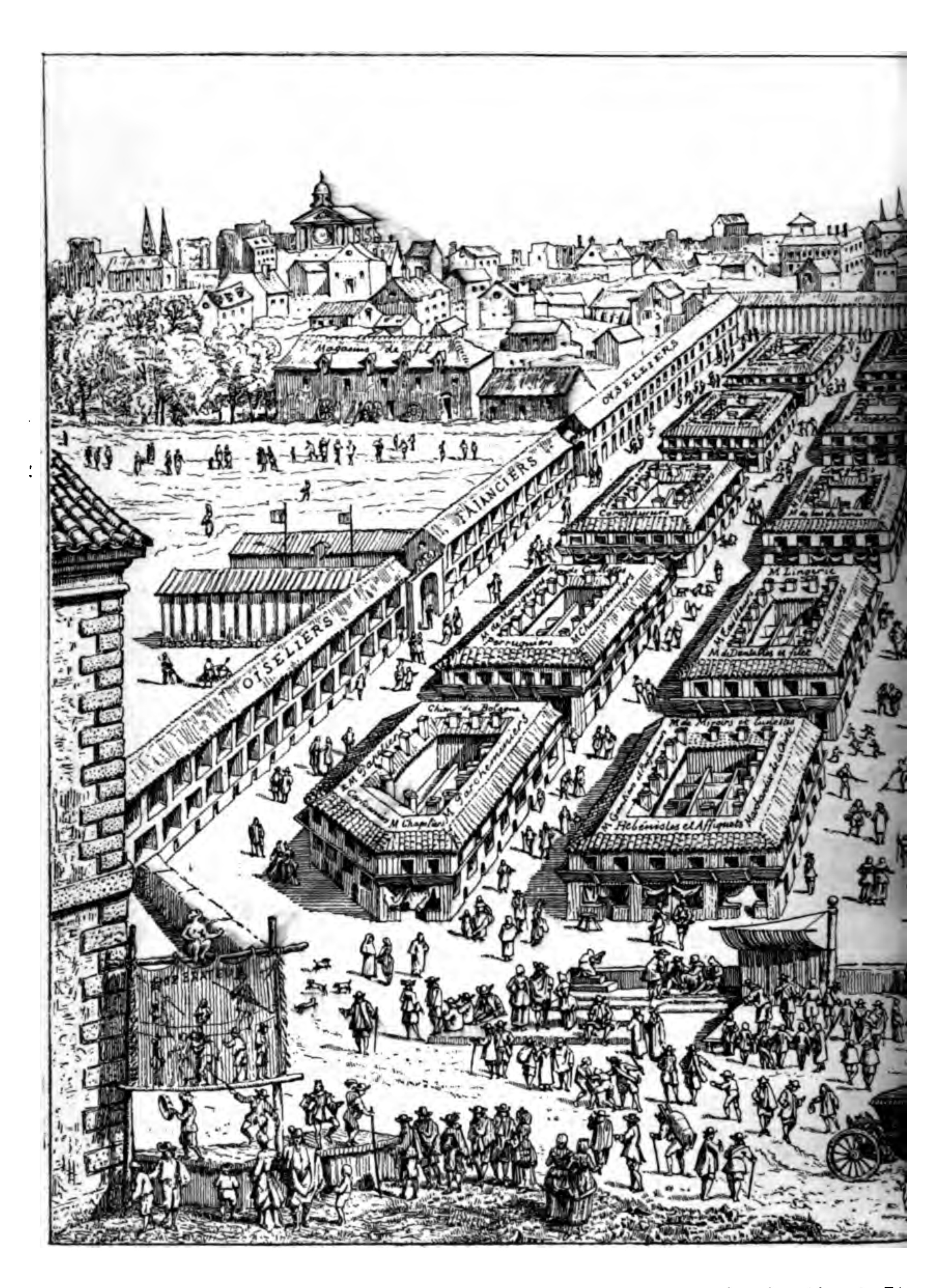
« Lundi dernier, le principal du collège des Quatre-Nations s'est permis ce scandale antirévolutionnaire, et sans doute a trouvé des imitateurs parmi ses dignes collègues. Imbécile esclave des anciens usages d'une vieille corporation qui n'existe plus, et dont il était membre, ce pédagogue suprême, sans respect pour l'esprit public et pour la jeunesse, lundi dernier, a fermé les classes de la maison d'éducation qu'il préside, a fait venir chez lui les premiers sujets de chaque classe, les a salués du titre d'*empereurs,* en mémoire d'un roi massacreur et corrupteur des mœurs publiques... Voilà le modèle qu'un chef de maison d'éducation a mis, cette année, sous les yeux de nos jeunes républicains !

« Nous croyons de notre devoir de ne point passer ce fait sous silence et de le dénoncer à toutes les autorités constituées, au département, à la municipalité, aux tribunaux et, avant tout, au comité d'instruction publique. Nous apprenons avec plaisir que le substitut du procureur de la Commune s'en occupe, et il y a urgence; car nous savons de bonne part qu'un grand nombre d'écoliers, pour peu qu'on tarde, se proposent de se faire justice eux-mêmes avec l'arme du ridicule, la seule permise aux individus contre la sottise doctorale. En conséquence, le susdit prêtre et docteur principal du collège des Quatre-Nations ne doit pas être surpris si, l'un des jours du carnaval où nous entrons, il voit arriver sous ses fenêtres un quadrupède à longues oreilles, qu'on le priera poliment de monter, la queue de l'animal d'une main, une férule dans l'autre et le bonnet de Sorbonne sur la tête. Il sera promené ainsi dans tout

Paris, un jeune héraut marchant devant lui et disant : « Citoyens, « c'est ainsi que doit être traité, pour la première fois, tout prêtre « ou docteur, principal de collège, qui invite les écoliers à célébrer « la fête d'un roi. »

Le substitut de la Commune qui avait dénoncé le principal du collège Mazarin et appelé sur lui la vindicte publique était Réal, — depuis le comte Réal et l'un des favoris de l'empereur. Le résultat de l'instruction, aussitôt commencée, fut que le citoyen Forestier avait obéi aux ordres du vice-recteur; « mais il a fait, ajoute le *Moniteur* qui rend compte de cette grosse affaire, tout ce qui dépendait de lui pour tourner au profit de l'esprit républicain ce reste gothique de l'ancien régime. La fète a changé de nom ; elle a été appelée *Fète de l'Émulation*. Des santés ont été portées à la liberté, à l'égalité et à la République. Le citoyen Forestier jouit dans sa section de la réputation d'un bon patriote et d'un républicain prononcé. »

Cette absolution ne satisfit pas Prudhomme, qui en appela à « un plus ample informé ». Le conseil général chargea son procureur de procéder à une nouvelle instruction sur le cas du vice-recteur et de lui en rendre compte. Mais je n'ai pu trouver son rapport dans la suite des procès-verbaux de la Commune, et sans doute cette affaire, qui avait failli prendre des proportions considérables, fut enterrée là.



Foire de Saint-Germain au XVIIe siècle, d'après une pièce du cabinet des Esta



ie de Paris, région du bourg Saint-Germain. Appendice, XII, p. 406.

CHAPITRE III

LES FOIRES DE PARIS
FOIRES DU LANDIT, DE BEZONS, SAINT-OVIDE, SAINT-LAURENT
FOIRE SAINT-GERMAIN. — LES FOIRES QUI SUBSISTENT

L'étude de nos vieilles foires parisiennes offre un grand intérêt, à des points de vue très divers : on peut dire qu'elles furent l'embryon



Momus montrant les Loges les Parades et les Jeux de la Foire.

'rontispice des *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire.* — Paris, 1743, in-8°.
(En-tête du premier volume : Bibl. du musée Carnavalet, n° 3676.)

les expositions universelles, — avec des différences notables sans loute, mais aussi avec certaines analogies, telles que les divisions

par branches d'industrie et les classements d'objets par pays de provenance, — car on s'y rendait de toutes les parties de l'Europe et quelquefois du monde. L'opéra-comique y eut son berceau; quoi qu'en puisse penser son orgueil de parvenu, c'est bien là qu'il est né et qu'il a commencé à grandir, entre les marionnettes, les veaux à deux têtes, les escamoteurs et les danseurs de corde.

Si aujourd'hui les foires tendent à disparaître, par suite de l'extinction des privilèges, de la rapidité des communications, de la diffusion de l'industrie et de cent autres raisons analogues, elles étaient autrefois une des nécessités principales d'un commerce encore au berceau. Outre ses grands marchés, Paris en avait de vastes et nombreuses, dont quelques-unes jouissaient d'une réputation européenne.

I

De ce nombre était, par exemple, la foire du Landit, ou, pour suivre une orthographe plus conforme à l'étymologie, de l'Indict, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Aux environs de Paris se tenait également une foire beaucoup moins ancienne et moins importante, mais qui ne fut pas moins populaire en son genre : celle de Bezons, petit village qui fait actuellement partie du département de Seine-et-Oise. Elle avait lieu le premier dimanche de septembre, et les Parisiens s'y rendaient en foule. Gabriel de Saint-Aubin nous en a laissé un vif croquis dans une de ses plus curieuses estampes (1750) : c'est un fouillis, une cohue pittoresque de tentes sous les arbres, d'acheteurs, de badauds, de carrioles sur lesquelles sont juchées des caravanes entières de visiteurs et de personnages travestis. La prairie de Bezons voyait bien des folies de toutes sortes pendant la durée de cette foire, véritable renouveau du carnaval, où l'on allait en partie fine comme au Moulin de Javelle et au Port-à-l'Anglais :

Haut le pied, belle Alizon !
Pour gambader, rire et boire,
Vive la foire
De Bezons !
On y danse
En cadence ;
On s'y balance
Sur le gazon [1].

[1] Dancourt, *la Foire de Bezons*, 1695. — V. aussi *le Retour de la foire de Bezons*, par Gherardi (*id.*). — Cabinet des Estampes : Topographie de la France, Seine-et-Oise, I (2 estampes).



La foire de Bezons, d'après une gravure conservée au cabinet des Estampes. (Topographie de la France : Seine-et-Oise, canton d'Argenteuil).

Les jeunes seigneurs, les muguets, les *plumets* et le petit peuple qui étaient allés s'égayer à ce grand rendez-vous à la mode, revenaient en cortège triomphant à Paris, et l'avocat Barbier nous apprend dans son *Journal* (septembre 1720) que les bourgeois de la bonne ville avaient coutume de se réunir à l'Étoile, au bout des Champs-Élysées,



La foire de Bezons.
« Le bac et la parade, » d'après une gravure conservée au cabinet des Estampes.
(Topographie de la France, Seine-et-Oise, canton d'Argenteuil.)

pour assister au joyeux retour, j'allais dire à la *descente* de cette foire, véritable défilé de masques; car il était d'usage de s'y rendre sous des déguisements divers.

Parmi celles qui se tenaient à Paris même, et qui ont disparu, nous citerons : la foire du Temple, pour les fourrures et les merceries; la foire Saint-Clair, qui s'échelonnait pendant huit jours le long de la rue Saint-Victor, à partir du 18 juillet, et qui était très fréquentée par les joueurs de marionnettes et les montreurs d'animaux; la foire du Saint-Esprit, qui se renouvelait tous les lundis sur la place

de Grève, au XVIIIe siècle; puis deux autres plus fameuses : les foires Saint-Ovide et Saint-Laurent.

Au XVIIe siècle, la foire Saint-Ovide avait lieu place Vendôme. Sa première origine ne remonte pas plus haut que l'an 1665, où, le duc de Créqui ayant donné aux capucines de cette place le corps de saint Ovide, qu'il avait reçu du pape Alexandre VII, il s'ouvrit aux abords du couvent une petite foire de pâtisseries, de pains d'épice, de jouets, de bijoux enfantins, d'objets religieux, pour profiter du concours des fidèles. Cette foire s'augmenta vite avec l'affluence populaire. Il s'y établit des tentes, des cabarets, des guinguettes, à l'usage spécialement des gens de la campagne, mais dont les Parisiens ne se firent pas faute de profiter non plus. Elle durait un mois, du 14 août au 15 septembre. En 1764, un industriel obtint de faire construire autour de la place des loges de charpente pour les marchands et d'autres pour les spectacles forains [1]; ce qui n'empêcha pas la foire Saint-Ovide, quelques années après, en 1772, d'émigrer sur la place Louis XV, où elle fut incendiée en 1777. C'était la réunion populaire et plébéienne par excellence. Tous les baladins, danseurs de corde, montreurs de curiosités et de phénomènes, saltimbanques vulgaires, avaient fini par en faire le centre de leur industrie. Cependant il ne faudrait pas croire que là se bornât le cercle de ses exhibitions : la foire Saint-Ovide avait aussi son public aristocratique, qui y venait par curiosité. Les fournisseurs en vogue, les modistes, les coiffeurs en profitaient pour y exposer le fruit de leurs doctes méditations, et, en 1772, on y vit figurées, sur de grands mannequins, dans un des nombreux cafés qui la remplissaient, les gigantesques coiffures à la *Monte-au-ciel*, que le peuple s'attroupait pour saluer de ses applaudissements ironiques [2].

C'est à la foire Saint-Ovide que le rédacteur des *Mémoires secrets* rencontra un jour ce saltimbanque qui, après avoir exécuté différents tours de passe-passe, s'arrêta tout à coup avec recueillement et interpella les spectateurs en ces termes :

« Messieurs, je vous prie de prêter une attention toute particulière au tour qui va suivre. Je l'ai appris à Ferney, de ce grand homme qui fait tant de bruit ici, de M. de Voltaire, — notre maître à tous! »

Et il se découvrait respectueusement.

Plusieurs établissements religieux avaient le privilège d'ouvrir des boutiques dans leur enceinte. Les fêtes patronales de la plupart des

[1] Hurtaut et Magny, *Dictionnaire historique de la ville de Paris*, III, 48.

[2] *Mémoires de la république des lettres*, t. XXIV. — E. et J. de Goncourt, *la Femme au XVIIIe siècle*, in-8°, p. 314.

paroisses de Paris donnaient également lieu à de petites foires qui s'établissaient aux alentours de chaque église, à peu près comme celle qu'on voit aujourd'hui près Saint-Étienne-du-Mont, aux premiers



La foire Saint-Laurent. (Reproduction d'une pièce UNIQUE de la collection Bonnardot publiée dans le livre de M. Heulhard, *La Foire Saint-Laurent*).

jours de janvier, durant la neuvaine de Sainte-Geneviève. On y vendait des images et tableaux de sainteté, des chapelets, des bouquets, des heures et livres de piété, des objets de dévotion, et aussi toutes sortes de ***babioles*** pour les enfants, pain d'épice et pain mouton (c'est-

à-dire du pain mollet doré avec du jaune d'œuf et mélangé de sucre et d'anis), oublies et gaufres historiées de sujets pieux. Une des plus renommées parmi ces petites foires était celle qui revenait le 24 août, devant l'église Saint-Barthélemy, située vis-à-vis des galeries du palais de justice. Le premier jour de l'an était aussi précédé, accompagné et suivi d'une grande exhibition de baraques foraines, où les friandises, les jouets et les almanachs remplissaient un rôle important[1]. Une plus longue description de cette foire aux étrennes, qui autrefois s'étalait sur le Pont-Neuf, et qui aujourd'hui occupe surtout la ligne des grands boulevards, serait parfaitement inutile.

La foire Saint-Laurent a été rejetée dans l'ombre par la foire Saint-Germain, dont elle n'égala jamais ni la gloire ni les magnificences, mais à côté de laquelle néanmoins elle mérite une histoire spéciale. C'était une foire d'été, et l'autre une foire d'hiver. Elle se tenait à l'extrémité opposée de Paris, dans un enclos dont le boulevard de Strasbourg traverse aujourd'hui l'emplacement, et sa durée, d'abord d'un seul jour, finit par s'élever jusqu'à trois mois, du 28 juin au 30 septembre.

Elle était issue de la foire Saint-Lazare ou Saint-Ladre, concédée par Louis le Gros, dans les premières années du XIIe siècle, aux religieux de la léproserie de Saint-Lazare, et qui s'étendait d'abord dans des terrains vagues sur la route de Saint-Denis, puis qui se rapprocha peu à peu des faubourgs. En la rachetant au prieuré de Saint-Lazare (1181) pour la transférer aux Halles, Philippe-Auguste constitua à ce prieuré, en guise d'indemnité, une rente perpétuelle de trois cents livres, que le domaine royal acquittait encore au XVIIe siècle. De là naquit la foire Saint-Ladre en Paris, qui végéta à la pointe Saint-Eustache jusqu'à la fin du XVIe siècle. Mais l'ancienne foire, un moment interrompue, ne fut cependant point définitivement supprimée, et ne tarda même pas à reprendre l'avantage sur celle qui devait la remplacer.

Nous ne pouvons la suivre dans toutes ses péripéties originelles. Il suffit de dire que c'est en 1663 qu'elle se fixa enfin, entre les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin, au-dessus de l'église Saint-Laurent, sur un emplacement invariable disposé tout exprès pour elle, et couvert de constructions définitives. Jusque-là elle n'avait occupé que des échoppes faites à la hâte, des établis découverts et des parcs jonchés de paille. En 1663, les prêtres de Saint-Lazare, à qui elle appartenait, firent bâtir dans un enclos l'espèce de petite ville foraine

[1] Fr. Colletet, *les Tracas de Paris*.



Place Louis-le-Grand, où se tenait la foire Saint-Ovide, d'après une pièce du cabinet des Estampes.
(Topographie de Paris, premier arrondissement, quatrième quartier.)

que l'on voit figurer, avec ses divisions par quartiers, rues et préaux, dans les plans de Paris postérieurs à cette date. On y pénétrait par quatre portes, qui s'élevèrent par la suite au nombre de six. A l'enclos proprement dit s'adjoignaient deux importantes dépendances : le préau des Carrosses et le préau des Spectacles. Les rues bien pavées de cette ville de bois étaient plantées de beaux arbres, acacias et marronniers, qui leur donnaient un aspect riant et champêtre. Elle avait la forme d'un échiquier coupé par dix rues transversales, dont chacune portait un nom. Le quartier du commerce comprenait douze carrés de corps de boutiques, où s'ouvraient environ deux cents soixante loges, sans compter les nombreux appentis adossés au mur d'enceinte. La poterie, qui était à la foire Saint-Laurent, avec la faïence, l'objet d'un commerce très étendu, se vendait à part. En 1678, la duchesse de Cleveland y fit exposer et mettre en vente sa magnifique collection de porcelaines chinoises, et ce fut un événement dont tout Paris s'occupa beaucoup.

A peine la nouvelle foire Saint-Laurent était-elle inaugurée, que Loret se hâta d'en donner une description dans sa *Muse historique,* en faisant ressortir le contraste qu'elle présentait avec l'ancienne :

Cette foire n'étoit jadis
Qu'un assez mal-plaizant taudis,
Où les patins, robes et cottes
Amassoient souvent bien des crottes :
Mais on y voit présentement,
Par un grand accommodement,
Avec des structures égales,
Quatre assez spacieuses halles [1].

Deux ans après, François Colletet en donnait une description burlesque, mais peu précise, dans son *Tracas de Paris* [2]. Tous les chroniqueurs contemporains appuient sur le caractère populaire de cette foire, sur le tapage, et particulièrement sur le bruit des tambourins et des sifflets qui en remplissaient l'enceinte. Les sifflets étaient pour la foire Saint-Laurent ce que furent plus tard les mirlitons pour celle de Saint-Cloud. « Il n'est fils de bon père et de bonne mère à qui on n'en achète, » dit Sauval.

Sa position presque suburbaine en faisait le rendez-vous des paysans de la banlieue, comme des gens de moyenne et basse condition. Le public brillant et spécial de la foire Saint-Germain, les grands sei-

[1] Lettre du 25 août 1663.
[2] On peut parcourir aussi, pour le commencement du XVIII[e] siècle, *la Foire Saint-Laurent*, comédie de Legrand.

gneurs et les grandes dames, les petits maîtres, les pages, les écoliers, les laquais, ne venaient là que par accident, et le genre des transactions s'y ressentait naturellement de la différence du public. Cependant au commerce primitif s'adjoignit par degrés un commerce plus relevé, à mesure que l'importance de la foire augmentait et qu'elle se peuplait de spectacles plus nombreux et plus variés, qui y attiraient les amis du plaisir. Les orfèvres, bijoutiers, peintres, tabletiers, ébénistes, marchands de cabinets et d'objets curieux s'y établirent peu à peu auprès des forains primitifs.

Rien n'égalait donc, en son beau temps, la joyeuse et bruyante animation de ce rendez-vous populaire. Tandis que les faïenciers, potiers, vanniers, miroitiers, merciers, carrossiers, lingères, modistes, épiciers, couteliers, quincailliers, servaient leurs clients, les montreurs de *raretés* et de *curiosités*, les figures de cire, les sauteurs, les singes et chiens savants, l'homme sans bras, les femmes fortes et l'innombrable variété des spectacles forains attiraient la foule des désœuvrés. On se groupait devant les parades, on entrait dans les cafés et cabarets, la plupart doublés de jardins, et, jusque bien avant dans la nuit, on s'attardait chez les montreurs de marionnettes, les limonadiers, les marchands de liqueurs, les pâtissiers, et le long des boutiques brillamment illuminées.

La réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie italienne en 1762, puis l'importance croissante du boulevard du Temple, cette foire perpétuelle ouverte à sa porte, frappèrent d'un coup mortel la foire Saint-Laurent. Elle fut même entièrement privée de représentations en 1773, et ne fit plus guère que languir, avec des alternatives diverses, jusqu'à sa mort définitive. Pourtant l'incendie de la foire Saint-Ovide, en 1778, et, deux ou trois ans après, la fondation de la *Redoute chinoise*, où l'on avait réuni tous les genres de divertissements, et qui excita d'abord une vive curiosité, lui donnèrent un regain de succès. Mais ce ne fut qu'un temps d'arrêt dans une décadence tellement précipitée, que la Révolution n'eut même pas la peine de la tuer : elle n'existait plus depuis deux à trois ans. D'une requête adressée par Nicolet au lieutenant de police, en 1784[1], il ressort que généralement les directeurs des spectacles du boulevard étaient libres de se transférer à la foire, au moment où elle s'ouvrait, ou bien de rester sur les *remparts*. Nicolet avait reçu l'ordre, qu'il considérait comme ruineux, de fermer son spectacle du boulevard pour se rendre à la foire Saint-Laurent, et son désespoir prouve quelle était la décadence de celle-ci.

[1] Catalogue Léon Sapin, n° 263.



Le grand concert des Aveugles, à la foire Saint-Ovide,
d'après une gravure du temps,

En 1815, le vieil enclos servit de refuge aux habitants de la Chapelle et de la Villette, fuyant devant les troupes alliées. En 1826, on ouvrit deux rues sur cet emplacement, et en 1835 on construisit un marché, qui a été détruit par le percement du boulevard de Strasbourg, de sorte qu'il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige de la vieille foire[1].

II

Nous voici arrivés maintenant à la foire Saint-Germain, l'archétype de toutes ces grandes réunions d'affaires et de plaisirs, celle qui en résumait les splendeurs en elle seule, et pour laquelle nous avons dû réserver une foule de détails qui lui sont communs avec toutes les autres, afin d'éviter les répétitions.

La foire Saint-Germain était sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, comme la foire Saint-Laurent relevait des religieux de Saint-Lazare. Quoique postérieure à la première forme de celle-ci d'environ quatre siècles, elle l'emporta bien vite sur elle, grâce à sa position plus centrale, à ses plus vastes aménagements, à ses galeries couvertes, qui protégeaient visiteurs et marchands contre l'intempérie des saisons.

Sous Louis XI, vers 1486, les religieux à qui le terrain et le privilège de la foire avaient été concédés quatre années auparavant y firent bâtir trois cent quarante loges. Elle s'ouvrait alors le 1er octobre et durait huit jours; mais les moines de Saint-Denis prétendirent qu'elle ferait tort à la leur, qui commençait le 9 du même mois, et réussirent à en faire reporter la date au mois de février. En 1511, les loges primitives furent remplacées par des constructions plus régulières. Dès 1630, elle durait six semaines. Plus tard, elle fut étendue du 3 février à la veille du dimanche des Rameaux, ce qui, en certaines années, lui donnait une existence de deux mois et demi, partagée entre le carnaval et le carême, sans compter qu'elle était assez souvent prolongée par ordonnance du roi[2]. C'était l'époque où la cour, et avec elle les gens riches et de qualité, se trouvaient à Paris. Au XVIIe siècle, elle se tenait à peu près où l'on voit aujourd'hui le marché Saint-Germain, mais sur une plus large échelle, entre les rues Guisarde, du Four, des Boucheries, des Quatre-Vents, de Tournon et des Aveugles.

[1] M. Heulhard a publié en 1878 une très intéressante monographie de *la Foire Saint-Laurent*, 1 vol. in-18, où nous avons beaucoup puisé.

[2] L'Estoile, *Journal de Henri IV*, en 1607, 23 février.

Elle comprenait deux halles d'une longueur de cent trente pas, sur une largeur de cent environ, recouvertes d'une toiture fort exhaussée, dont on regardait l'immense charpente comme un chef-d'œuvre, et percées de neuf voies tirées au cordeau qui les partageaient en vingt-quatre portions, « sans autre pavé que la terre, qui est aussi inégale que possible : on aurait peine à y marcher si on n'était porté par la foule... C'est un vrai trou au milieu du faubourg. Vous y descendez de tous côtes, et en certains endroits il y a jusqu'à douze marches, en sorte que le sol est de six à huit pieds plus bas que celui de la ville[1]. » Çà et là étaient ménagés des cours et des puits pour le feu[2]. Dans l'intervalle des foires, les loges et boutiques étaient louées par des ouvriers qui en faisaient des magasins.

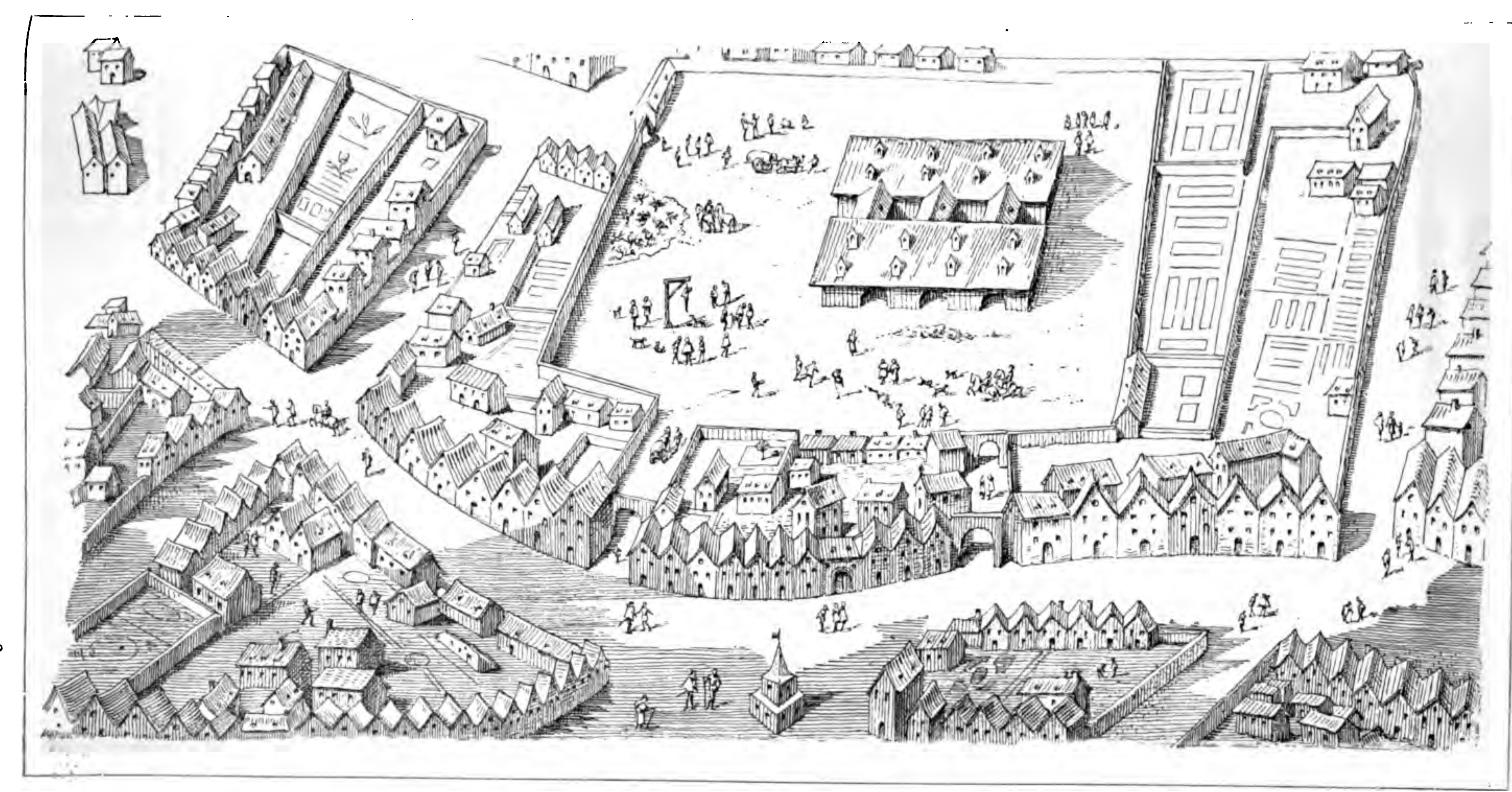
L'Estoile parle très fréquemment de la foire Saint-Germain. Scarron nous en a laissé une description burlesque, un peu avant le milieu du XVIIe siècle. Sauval et Loret s'en sont occupés au long. Regnard et Dancourt donnèrent, en 1695 et 1696, des comédies sur le même sujet[3]. Grâce à ces documents originaux et à beaucoup d'autres du même genre, parmi lesquels nous citerons nombre de mazarinades et de *plaquettes* sur les plaisirs du carnaval et des jours gras, il est possible de reconstituer, sans trop de peine, la physionomie de ce marché célèbre.

Pendant toute la durée de la foire, que venaient ouvrir solennellement le prévôt de la ville et le lieutenant général de police, une foule immense s'y pressait de tous les coins de Paris et des environs. C'était, entre les boutiques, dans les ruelles débordant de boue et de crotte, un effroyable tohu-bohu, un va-et-vient incessant de cavaliers à moustaches en crocs et à larges panaches, de belles dames étalant le fard de leurs joues et le luxe de leurs déshabillés galants, de soldats à la longue rapière, de pages à l'affût d'une niche, de laquais courant après les querelles, de filous, de mendiants, de badauds et de filles. Les équipages se croisaient, les vinaigrettes renversaient les chaises à porteurs, les cochers se disputaient de la voix, du geste et du fouet, et il fallait quelque bravoure pour s'engager résolûment

[1] Lister, *Voyage à Paris*, en 1698, édit. de la société des Bibliophiles, 1873, in-8°, p. 161. M. Clément de Ris commet une grosse erreur dans sa note sur ce passage, où il dit que la foire Saint-Germain fut supprimée en 1736.

[2] Ces précautions n'empêchèrent pas la foire Saint-Germain d'être consumée, le 17 mars 1762, par un terrible incendie qui porta un coup mortel à sa prospérité. G. de Saint-Aubin a gravé cet incendie et ses suites dans une série de six estampes.

[3] En 1607, on dansa au Louvre un ballet intitulé : *l'Accouchement de la foire Saint-Germain*. — De Beauchamps mentionne, en 1606, un *Ballet de la foire Saint-Germain*, qui est peut-être le même.



Plan de la foire Saint-Germain.
(Topographie de Paris; plan de Quesnel. — Cabinet des Estampes : Topographie de Paris, région du bourg Saint-Germain, p. 160.)

dans cette marée humaine, où parfois un mouvement de reflux et d'irrésistibles poussées produisaient des catastrophes tour à tour grotesques et terribles. Joignez-y le concert des sonnettes, des flûtes, des mirlitons, des sifflets, des tambourins et des trompettes; le vacarme des industries tapageuses qui encombraient les abords du marché, les cris des oublieux, des limonadiers et des marchands de tout genre, le bruit infernal des conversations, des discussions, des injures, des rixes, des mousquetaires voulant entrer dans les loges sans payer, des provinciaux criant au voleur, des infirmes sollicitant la charité publique, des jeunes seigneurs rossant la garde et de la garde rossée par les jeunes seigneurs, et vous aurez une très légère idée de ce qu'on entendait à la foire Saint-Germain.

Le jour était surtout réservé au peuple; mais la nuit, après la comédie et l'opéra, amenait avec elle une assemblée plus brillante. C'était le moment choisi par la noblesse et les grandes dames pour faire leur apparition au milieu des merveilles du marché, et le roi lui-même ne dédaignait pas de s'y montrer souvent. Henri III y vint à plusieurs reprises. Henri IV et la reine n'y manquèrent pas un seul jour, nous apprend l'Estoile, en l'année 1608, et ils avaient une loge où étaient dressés la table et le tapis pour jouer au brelan. Le petit Dauphin, leur fils, y fut conduit trois fois en 1609 et s'y amusa fort. Interdite en 1611 par suite de l'assassinat du roi, elle fut suppléée par une foire qui s'ouvrit au jardin des Tuileries pour les marchands de Flandre et d'Allemagne, qu'on ne voulut point condamner à avoir fait un voyage inutile[1]. A la clarté des milliers de flambeaux allumés à chaque boutique et qui transformaient la foire en une sorte de palais enchanté, allait lentement de long en large, comme au Cours, cette foule bariolée d'éclatants costumes, les dames couvertes du masque de velours noir. Alors surtout les tire-laines et les coupe-bourses faisaient leur office; alors aussi se nouaient les intrigues. Si l'on voulait tracer une histoire complète de la célèbre foire, il y aurait là tout un chapitre scabreux que je laisse écrire à d'autres.

La foire Saint-Germain était un lieu de rixes et de combats non moins que de plaisirs et d'affaires. Les désordres de tout genre y étaient incessants, et les arrêts de police pour les prévenir ou les réprimer sont innombrables[2]. J'en ai déjà touché un mot; quelques extraits de l'Estoile montreront que je suis loin d'avoir exagéré.

« En 1579, le roi fut insulté à la foire par une troupe de jeunes

[1] **Héroard, *Journal,* t. II, 52-3.**
[2] **V. Léon Roulland, *la Foire Saint-Germain,* dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris,* t. III.**

gens qui, le croyant à Chartres, singeoient son costume avec de longues fraises de papier, en criant : « A la fraise on connoît le « veau. »

En 1587, le duc de Mayenne et la duchesse de Montpensier avaient formé le projet de l'enlever pendant qu'il s'y promèneroit, après avoir dîné à l'abbaye Saint-Germain. Prévenu du complot, il envoya à sa place le duc d'Épernon, qui fut insulté et obligé de fuir.

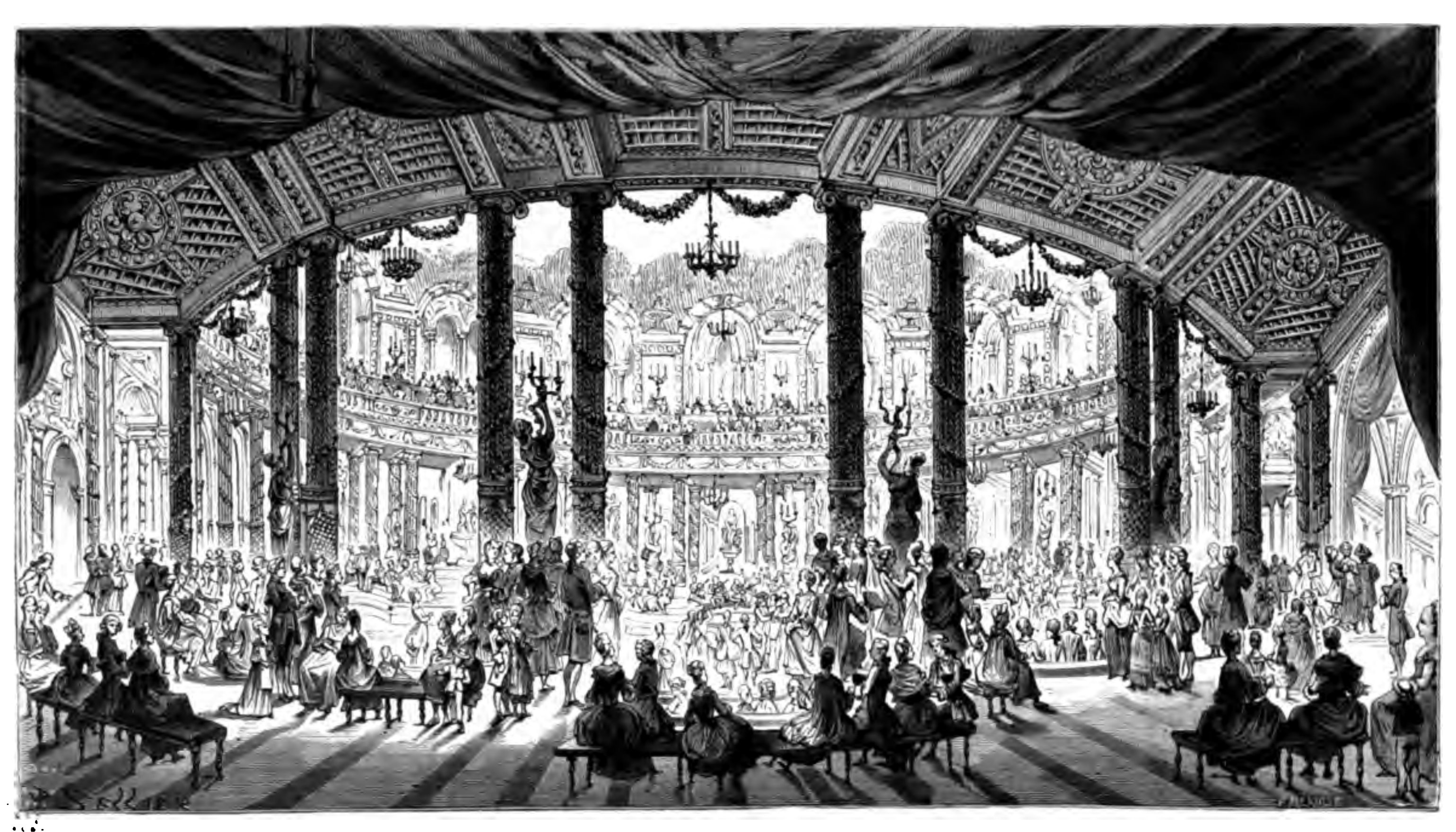
« Le 10 février 1597, le duc de Nemours et le comte d'Auvergne allèrent à la foire, où ils commirent dix mille insolences : un avocat y perdit son chapeau, et fut bien battu par les gens du comte d'Auvergne... »

« Pendant la foire Saint-Germain de cette année (1605), où le roi alloit ordinairement se pourmener, se commirent à Paris des meurtres et excès infinis, procédant des débauches de la foire, dans laquelle les pages, les laquais, écoliers et soldats des gardes firent des insolences non accoutumées, se battant dedans et dehors comme en petites batailles rangées, sans qu'on y pût ou voulût donner autrement d'ordre. Un laquais coupa les deux oreilles à un écolier et les lui mit dans sa pochette, dont les écoliers mutinés, se ruant sur tous les laquais qu'ils rencontroient, en tuèrent et blessèrent beaucoup. Un soldat des gardes ayant été attaqué desdits laquais au sortir de la foire, et atterré par eux de coups de bâton sur les fossés de Saint-Germain, s'étant enfin relevé, en tua deux et les jeta tout morts dans les fossés, puis s'en alla et se sauva. Voilà comme les débauches, qui sont assez communes en matière de foire, furent extraordinaires en icelle. »

Au siècle suivant, les choses n'avaient pas changé. Barbier, dans son *Journal* (mars 1721), nous raconte en détail une lutte terrible entre les pages du roi et des princes du sang et les pages des seigneurs et ambassadeurs étrangers, à qui les premiers voulaient interdire l'entrée sur la scène dans la loge de je ne sais quel bateleur. Cette rixe sanglante se prolongea trois jours, et il fallut pour y mettre fin la sérieuse intervention de la force armée.

Les accidents n'étaient guère moins rares au milieu de cette foule immense et tumultueuse, pressée en tous sens dans les rues innombrables du champ forain. L'entrée, du côté de la rue de Tournon en particulier, était une gorge étroite, à pente rapide, où les piétons ne trouvaient ni recoin ni allée pour se garer des voitures dont les roues effleuraient les murailles.

Je ne vois pas que Louis XIV ni Louis XV se soient rendus à la foire, comme avaient fait leurs prédécesseurs; mais le Dauphin, Mon-



Foire Saint-Germain. Le Wauxhall, d'après une pièce du cabinet des Estampes. (Topographie de Paris, VIe, 22.)

sieur et les autres princes du sang ne manquaient guère de s'y montrer. Cela était indigne de la majesté du premier. Le second n'eût pas mieux demandé, seulement il n'osait. On y suppléait en organisant des foires à la cour; ce fut même là un divertissement à la mode sous son règne. Le 7 septembre 1750, Collé donna dans le jardin d'Etioles, « pour le bouquet de Mme de Meulan, » la *Foire du Parnasse,* et il décrit longuement dans son *Journal* cette fête, en vue de laquelle le jardin avait été arrangé en véritable foire, avec parades, loges de danseurs de cordes, spectacles, curiosités, magasins, cabarets. En 1775, pour fêter le jeune archiduc Maximilien, on disposa à Versailles, sur le terrain du Manège, une foire, avec sept rues couvertes, bordées de boutiques, cafés, baraques de saltimbanques, y compris la salle de Nicolet, où l'on joua devant Leurs Majestés un opéra-comique spécialement arrangé par Glück pour la circonstance[1].

Que vendait-on à la foire Saint-Germain? On y vendait de tout. Les commerçants sérieux y accouraient de toutes les villes de France. Quant à Paris, il fournissait surtout les boutiques de luxe, de modes, de jeux et de rafraîchissements. Chaque objet de commerce avait son quartier distinct, et chaque carré était consacré à la même industrie[2]. Les robes de chambre de Marseille, les draps de Rouen, de Gournay, de Darnetal, les chemises de toile de Hollande, les bonnets à la siamoise, les points-coupés de Gênes, les diamants d'Alençon, les peintures de Flandre s'étalaient à tous les yeux. Ici, c'était un Portugais vendant des chinoiseries, de l'ambre gris, de la porcelaine fine; là, un Provençal débitant des oranges et des citrons; de ce côté, un Turc, vrai ou postiche, avec son baume de Perse, ses marchandises du Levant, ses eaux de senteur de Constantinople; plus loin, un Arménien annonçant à grands cris qu'il tenait boutique de thé, chocolat et café[3]. Lingers, épiciers, merciers, bijoutiers, orfèvres, chapeliers, bottiers, armuriers, couteliers, quincailliers, oiseliers, parcheminiers, marchands de jouets, peintres surtout (comme on appelait les marchands de tableaux), ébénistes et sculpteurs s'y succédaient en ordre méthodique et classés par groupes. Les barbiers, chirurgiens et arracheurs de dents n'y manquaient pas non plus. Dieu sait tout ce

[1] *Journal* de Collé, à la date. — *Spectacles des foires*, pour l'année 1777.

[2] Entre les rues Garancière et de Tournon se trouvait le *Champ crotté*, destiné à la vente des bestiaux.

[3] Le premier café de Paris fut établi à la foire Saint-Germain par l'Arménien Pascal, qui alla se fixer ensuite quai de l'École. Plus tard, au moment où la mode du café commençait à se passer, suivant la prédiction de Mme de Sévigné, le Sicilien Procope s'établit à la même foire, et le remit en vogue par la magnificence de sa boutique et la bonne qualité de la liqueur qu'il servait.

qui s'y vendait de fromages de Milan, de petits chiens de Bologne, de vins d'Espagne, de *rosolio,* d'oranges de Portugal, de sucreries coloriées et de dragées de Verdun! On y coudoyait à chaque pas les gaufriers, confituriers[1], pâtissiers français et limonadiers italiens. On y trouvait à foison les jeux de dés (qui y furent interdits peu d'années après la mort de Louis XIV), vrais coupe-gorge où trônaient les chevaliers d'industrie, — et les *blanques*[2], logées dans le pavillon des marionnettes, des *voltigeurs,* des marchands d'orviétan, et amassant la foule au son retentissant de la trompette. Les salles de bal n'y manquaient pas non plus, comme on peut croire.

Quant aux cabarets, richement tapissés, ornés de glaces, de tableaux et de lustres, ils écoulaient des centaines de tonnes de ratafia, hypocras, aigre de cèdre, muscat, vins de Saint-Laurent, de la Verdée, de Rivesaltes, de Malvoisie, eau de cannelle, eau de Forges et de Bourbon, etc. Dans les premières années du XVIIe siècle, lorsque le tabac commença à se répandre, la foire Saint-Germain lui fit grande fête, et les amateurs entraient aux cabarets, rien que pour priser et fumer la *nicotine,* servie des mains de l'hôte.

A défaut des descriptions ultra-familières de Scarron et de François Colletet, le poète crotté, — trop longues pour trouver place ici, — nous croyons devoir reproduire le léger croquis que Loret a laissé de ce lieu de délices, à la date du 22 février 1664 :

On y voit de tous les côtés
Cent plaisantes diversités;
Car, outre les orfèvreries,
Outre les riches pierreries,
Quantité de bijoux fort beaux
Qui brillent, le soir, aux flambeaux;
Outre mainte belle marchande,
Outre les toiles de Hollande,
Les beaux rubans, les fins mouchoirs,
Les porcelaines, les miroirs,

[1] Chez lesquels on faisait souvent la partie d'aller manger des confitures tout son soûl. (Boursault, *Lettres à Babet.*)

[2] Les *blanques* étaient des loteries où le billet blanc perdait : les billets gagnants portaient la désignation de leurs gains. (*Recherches* de Pasquier, liv. VII, ch. XL.) Ce fut une des grandes modes du XVIIe siècle. L'Estoile et le *Mercure de France* nous apprennent qu'un nommé Jonas avait loué jusqu'à 1,400 livres pour quinze jours une maison où il voulait installer une blanque, pendant la foire Saint-Germain (1609). L'année précédente, un arrêt du Parlement avait défendu à cette foire les jeux de cartes, dés, quilles et tourniquets. Cette mesure était urgente, car tout le monde, depuis le plus petit bourgeois jusqu'aux plus grands seigneurs, venait risquer sa fortune dans les académies de jeu qui y fourmillaient, et, le 23 février 1607, Henri IV lui-même, le roi économe qui marchandait si âprement les boutiquiers de la foire, et leur offrait dix-huit livres quand ils en demandaient soixante, y avait perdu sept cents écus contre M. de Villars.



Incendie de la foire Saint-Germain, d'après une pièce du musée Carnavalet (portefeuille 54).

Les tableaux et les antiquailles
Qui ne sont pas pour des canailles,
Les confitures et douceurs,
Marionnettes et danseurs :
Outre les animaux sauvages,
Outre cent et cent batelages,
Les Fagotins et les Guenons,
Les mignonnes et les mignons,
On voit un certain habile homme
(Je ne sais pas comme on le nomme)
Dont le travail industrieux
Fait voir à tous les curieux
Non pas la figure d'Hérodes,
Mais du grand colosse de Rhodes,
Qu'à faire on a bien du temps mis :
Les hauts murs de Sémiramis,
Où cette reine fait la ronde ;
Bref, les sept merveilles du monde,
Dont très bien des yeux sont surpris,
Et que l'on voit à juste prix.

Ces derniers vers nous servent de transition naturelle pour passer des bagatelles de la porte, que nous avons examinées jusqu'à présent, au principal attrait de cette bienheureuse foire, « raccourci de toutes les merveilles et délices du monde, » comme la qualifie la légende d'une grande estampe du XVIIIe siècle. Elle était naturellement le paradis des saltimbanques, farceurs, opérateurs, bateleurs, montreurs de *raretés* et de *curiosités*[1], diseurs de bonne aventure, et de toute la confrérie de Bohême. Ah ! les belles choses qui sollicitaient de toutes parts, dans ce joyeux quartier qu'on trouvait tout à l'entrée, les regards et l'argent du badaud ! Aimait-il le merveilleux, il avait le choix entre maître Gonin avec ses tours de gibecière, et l'Égyptienne qui l'attirait en un coin pour lui prédire, d'après l'inspection de sa ligne de vie, qu'il mourrait centenaire ; il marchait entre une double rangée de sanctuaires magiques, décorés de crapauds, de chats noirs, de squelettes, de grands lézards empaillés, où, moyennant un sou, le sorcier en chapeau pointu lui faisait prédire l'avenir par des Bouches de Vérité en carton. Aimait-il les monstruosités de la nature, dès lors comme aujourd'hui il ne manquait pas de veaux à deux têtes, de nains et de géants[2]. S'il avait du goût pour l'histoire et pour les arts, il allait voir les momies, les automates ou les figures de cire, ce que l'on

[1] On donnait plus spécialement alors le nom de *curiosités* à des questions adressées à un prétendu sorcier, pour connaître l'avenir.

[2] Mme de Sévigné n'a pas dédaigné de mentionner la *grande diablesse de femme* qu'on y montrait en 1671 (lettre du 13 mars).

appelait le Cercle, c'est-à-dire une réunion de personnages groupés en rond, d'une façon vivante et expressive. Préférait-il les tours de force ou d'adresse, cinq cents loges se disputaient l'honneur de sa présence au son du clairon, du tambour et du tambourin à sonnettes. Bon Dieu! que de sauteurs! que d'hommes grimpés sur des échasses! que d'animaux savants! que de meneurs d'éléphants, d'ours et de lions! que de danseurs de corde!

Et n'allez pas croire que les saltimbanques du XVIIe siècle fussent de petits garçons à côté des nôtres! Non, en vérité : ils auraient pu sans crainte affronter le public blasé du Cirque ou de l'Hippodrome. Il y avait bien quelques fraudes, et les saltimbanques du temps passé n'étaient pas plus scrupuleux que les nôtres en fait de phénomènes. Mercier nous apprend, dans son *Tableau de Paris*[1], qu'en plein XVIIIe siècle, on y créait des géants à l'aide d'un ingénieux système de coiffure et de brodequins au talon élevé; des animaux extraordinaires et uniques, avec des ourses rasées, épilées, auxquelles on avait passé des chemises, vestes et culottes; des colosses de bois qui parlaient, grâce à un petit garçon caché dans leur ventre. Si nous connaissions les secrets des baraques foraines du XVIIe siècle, nous y trouverions sans doute nombre de tours analogues; mais il resterait pourtant bien des choses vraiment singulières.

Ainsi, que dites-vous de l'industriel qui avalait un seau d'eau claire tout entier, puis le rendait par la bouche en lui donnant la couleur demandée? Que dites-vous des rats qui dansaient sur la corde, et de la guenon qui signait son nom? L'acrobatie et les animaux savants étaient alors, comme aujourd'hui, le spectacle classique de la foire, et la danse de corde surtout persista toujours, en se perfectionnant sans relâche, même après l'établissement des théâtres réguliers.

C'est aussi à la foire Saint-Germain que le rhinocéros apparut pour la première fois en France (1749), et le naïf Barbier nous a conservé dans son *Journal*[2] le souvenir de l'impression produite par cet animal, qui rapporta une petite fortune à l'heureux propriétaire de la loge où on le montrait.

Tous ces spectacles étaient, bien entendu, — comme ceux que l'on voit encore aujourd'hui sur certaines places, les jours de fêtes publiques, — précédés de parades à la porte; et ces parades, destinées à allécher la foule, n'en formaient point la partie la moins divertissante. On y voyait des sauteurs, des jongleurs, des équilibristes.

[1] Tome III, ch. LXXX (Amsterdam, 1782, in-12).
[2] Édit. Charpentier, t. IV, p. 356.



« Foires et Promeneurs, » d'après une pièce du cabinet des Estampes. (Costumes et Mœurs, Louis XVI, Oa 34.)

Sur le devant des théâtres de marionnettes, Polichinelle, avec sa *pratique,* conviait le public à la représentation; ou bien de grands gaillards, habillés en arlequins, agaçaient un singe, lui faisaient exécuter mille grimaces et mille cabrioles autour d'un bâton. Devant les théâtres plus relevés, Gilles, Scaramouche et Colombine se livraient à des dialogues bouffons, entremêlés de claques et de coups de pied, au milieu desquels éclataient les rugissements du porte-voix, proclamant à la foule ébahie les splendeurs du spectacle et le prix des places[1].

A mesure qu'on avance vers la fin du siècle, le théâtre se fait de plus en plus sa place à la foire. Il est toujours mêlé de danses, de sauts, de tours de force, de parades; mais on ne se borne plus à ces exercices physiques : on abandonne les spectacles d'agilité, d'adresse et de dislocation pures aux loges de saltimbanques; on montre l'ambition de s'élever au-dessus par une action qui se déroule dans une pantomime, ou même dans un vaudeville, dans une pièce mêlée de chants. Les simples baladins avaient conservé leur royauté à la foire Saint-Ovide, ou à quelque autre d'aussi mince valeur; mais, relégués à l'arrière-plan sur ce terrain plus illustre, ils s'y étaient effacés devant de vrais comédiens des théâtres réguliers, qui possédaient leurs troupes, leur répertoire, leurs auteurs.

Comment cette transformation s'était-elle opérée? Il est facile de le comprendre. On avait débuté par les marionnettes, et d'un théâtre de marionnettes à un théâtre d'acteurs en chair et en os il n'y a qu'un pas, assez large, il est vrai. Aussi fut-on longtemps à le faire. C'est à l'année 1595, autant qu'il est possible de fixer une date, qu'on peut rapporter la première origine du spectacle de la foire; mais quel théâtre! un véritable spectacle *forain* dans toute la rigueur du terme. Quoi qu'il en soit, les comédiens de province qui s'y étaient établis s'y maintinrent, en dépit des Confrères de la Passion et de l'hôtel de Bourgogne, auquel on les obligea seulement, par sentence du 5 février 1596, à payer une redevance annuelle de deux écus. Sous Henri IV, nombre de troupes ambulantes profitèrent aussi des franchises de la foire Saint-Germain pour s'y établir.

En 1650, par suite de la permission du lieutenant civil, le fameux Brioché, premier du nom, qui avait le siège principal de ses exercices à la porte de Nesle, s'y installa avec ses acteurs de bois et y fit merveille. Mais il y avait déjà des marionnettes auparavant, nous l'avons

[1] Tout cela menait tel tapage et chômait si peu d'un bout à l'autre de la foire, que les voisins avaient beaucoup à en souffrir. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, le curé de Saint-Sulpice obtint un moment la cessation des jeux et spectacles forains les dimanches et jours de fête.

dit, et Scarron en parle dans sa *Description burlesque*. Bientôt les saltimbanques, pour varier leur spectacle, avaient mêlé timidement à leurs exercices quelques farces au gros sel, puis des fragments de vieilles pièces italiennes. Loret nous apprend[1] qu'on voyait, à la foire Saint-Laurent, à côté des arlequins, des géants et des sauteurs ordinaires, d'agréables ballets et même de petites comédies. Dès 1661, le sieur Raisin, organiste de Troyes, y était venu montrer une épinette à trois claviers, dont l'un paraissait répéter tout seul les airs que l'on jouait sur les deux autres. Le roi, charmé et effrayé, voulut savoir le secret de ce prodige, qui s'accomplissait par le moyen du fils cadet de Raisin, caché dans l'intérieur de l'épinette. Non content de le combler de présents, Louis XIV accorda au père la permission de jouer la comédie avec une troupe désignée sous le nom de *troupe du Dauphin*. Au jeu de l'épinette, Raisin joignait une sarabande exécutée par ses trois enfants, et la représentation à tour de rôle de deux petites pièces : *Tricassin Rival* et *l'Andouille de Troyes*. On sait que ce théâtre, après avoir eu un succès extraordinaire, fut fermé quelques années après, lorsque Molière obtint un ordre du roi pour enlever le jeune Baron à la veuve Raisin, qui, du reste, ne s'était pas maintenue à la foire.

Enfin, en 1678, la troupe d'Allard et de Maurice, logée dans le jeu de paume d'Orléans, à la foire Saint-Germain, exécutait un divertissement comique à trois intermèdes : *les Forces de l'Amour et de la Magie*, bizarre assemblage de dialogues plus ou moins plaisants, de sauts périlleux, de machines et de danses. C'était une pièce assez singulière, mais enfin c'était une pièce. La troupe, qui se composait de vingt-quatre sauteurs de tous les pays et des plus habiles, trouvait presque entièrement son emploi, soit dans le cours, soit dans les intermèdes de cette comédie bouffonne, mêlée d'apparitions de crapauds, de démons, de magiciens, qui fournissaient une occasion naturelle d'y intercaler les exercices les plus variés et les plus périlleux.

A la fin du XVIIe siècle, les troupes d'Allard, de Maurice et de Bertrand étaient définitivement établies aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain, où, conjointement à leurs tours de force et d'agilité, qu'elles n'abandonnèrent jamais et qui faisaient le fond de leurs représentations, elles jouaient les pièces des anciens comédiens italiens, avec les types de Gilles, Scaramouche, Arlequin et autres, qui se prêtaient si bien à la pantomime. Un détail indiquera de quelle façon était alors composé leur personnel d'acteurs : ceux d'Alexandre Bertrand recevaient vingt sous par jour, et la soupe lorsqu'ils jouaient.

[1] *Muse historique*, lettre du 27 août 1663.

A partir de ce moment, le théâtre de la Foire est constitué. Il eut à supporter sans doute beaucoup de luttes et de vexations de tout genre. Il eut à se défendre successivement contre la tyrannie de l'Opéra, qui exigeait de lui des redevances exorbitantes, et contre les réclamations de la Comédie française, qui, après avoir fait interdire la parole à ses



Théâtre de la foire Saint-Laurent au XVIIIe siècle. — Une scène du *Monde renversé*, d'après une gravure du *Théâtre de la Foire*, par Le Sage (1737).

acteurs, obtint, en 1719, la suppression (instantanée) de tous les spectacles forains, sauf les montreurs de marionnettes et les danseurs de corde[1], très souvent confondus ensemble; enfin contre les rigueurs de l'administration, les interdictions, les saisies, la censure, les démolitions par ordre. Et cependant, à force de prudence, d'adresse et

[1] L'Opéra-Comique, comme on l'appelait, fut rétabli en 1724, après un interrègne que la Comédie italienne avait vainement essayé d'exploiter à son profit, et où avaient eu lieu diverses tentatives de résurrection; et il dura ainsi, sauf une nouvelle suspension (de 1745 à 1752), jusqu'en 1762, époque de sa réunion à la Comédie italienne.

d'audace combinées, en sachant céder à propos pour se redresser ensuite, en trouvant sans cesse de nouvelles ressources et des expédients ingénieux dans les moments les plus désespérés, il en vint peu à peu à un état de prospérité remarquable, surtout vers le milieu du XVIIIe siècle, après l'avènement de Monnet. Dès 1741, on voyait à



La danse des bouquetières, dans l'*Impromptu du Pont-Neuf*, d'après une gravure du *Théâtre de la Foire*, par Le Sage (1737).

la foire Saint-Laurent une ancienne actrice de la Comédie française, Mme d'Arimath, qui fut la mère de Mlle Duroncy. Sophie Arnould débuta à la foire Saint-Germain de 1758. Le théâtre de la Foire avait dès lors non seulement de belles salles et des décors où Servandoni mettait quelquefois la main, mais des ballets splendides, des pièces régulières et des auteurs illustres. C'est lui qui a donné naissance à la fois à l'Opéra-Comique et aux spectacles des boulevards. Quand la foire se fermait, il émigrait aux *remparts;* dès qu'elle se rouvrait, il revenait à la foire. Au fond, foire et boulevard étaient la même chose :

pas un petit théâtre d'ici qu'on ne retrouve là à son jour, depuis Curtius jusqu'à Nicolet[1].

Avec tant d'agréments divers, on comprend sans peine la passion du peuple de Paris pour la foire Saint-Germain. Cependant elle chômait quelquefois dans les temps difficiles. Elle ne fut pas tenue pen-



Théâtre de la foire Saint-Laurent au XVIIIe siècle.
Une scène du *Rappel de la foire à la vie*,
d'après une gravure du *Théâtre de la Foire*, par Le Sage (1737).

dant une grande partie de la Ligue, de 1566 à 1574, et on ne la rétablit qu'en prenant les précautions les plus minutieuses contre les désordres qui pourraient s'y produire. Les troubles de la Fronde en occasionnèrent la suppression en 1649. Ce fut un grand deuil, qui fit explosion dans plusieurs mazarinades[2]. Je ne sais si la privation

[1] Les frères Parfaict, des Boulmiers, Monnet, etc., ont écrit l'histoire du *Théâtre de la Foire*. Il faut parcourir aussi le recueil de documents publiés par M. Campardon, sous le titre de *Spectacles de la Foire*, 2 vol. in-8°.

[2] Notamment dans les *Plaintes du carnaval et de la foire Saint-Germain*.

même du pain de Gonesse fut plus sensible aux Parisiens. En 1668 aussi, la peste en empêcha l'ouverture, comme déjà en 1580. Toutes ces dates restèrent marquées de noir dans les annales de la ville.



Bouffonnerie de foire, par Taunay.
Cabinet des Estampes. (Costumes et Mœurs Louis XVI, Oa 34.)

L'importance croissante des boulevards eut pour conséquence naturelle de diminuer d'autant celle des théâtres forains. La suppression de l'Opéra-Comique et l'incendie de la foire Saint-Germain, en 1762,

leur avaient déjà porté un grand coup sans doute. Les parades à la porte des baladins, chères aux filous et aux libertins, furent supprimées très peu de temps après par la police, suivant Restif de la Bretonne, qui nous a donné, sur les abus favorisés par ces grossiers spectacles de la porte et la cohue qu'ils amassaient, des détails cyniquement indignés; la dernière eut lieu à la foire Saint-Ovide, en 1777.

La Révolution, cette grande fosse commune de toutes les anciennes institutions de la monarchie, supprima les foires : elle avait supprimé bien autre chose! Mais, pour ne pas aggraver ses torts, il convient de faire remarquer que celle de Saint-Germain, comme si elle eût prévu ce qui devait arriver, s'était éteinte dès l'année 1786, à peu près en même temps que la foire Saint-Laurent.

III

Complétons ce chapitre par un coup d'œil sur quelques foires aujourd'hui subsistantes, soit dans les environs de Paris, soit à Paris même.

Il n'est pas un des innombrables villages faisant à l'immense capitale une ceinture d'ombrages, de fleurs et de guinguettes, qui n'ait sa foire annuelle, dont la fête de son patron donne généralement le signal. Nous ne nous arrêterons qu'aux deux plus célèbres : à la fête des Loges et à celle de Saint-Cloud.

La foire des Loges se tient pendant trois jours, à partir du premier dimanche de septembre, dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye, sur la vaste pelouse qui précède la maison d'éducation des Loges, destinée aux filles des membres de la Légion d'honneur. Elle a pour origine, comme tant d'autres, et comme la promenade de Longchamp, un pèlerinage auquel elle a survécu.

Il y avait là jadis un monastère de religieux, fondé en 1323, et reconstruit en 1644 par les libéralités d'Anne d'Autriche. Cette faveur de la reine lui avait déjà valu une certaine célébrité, quand, le 9 janvier 1602, à la demande des habitants de Saint-Germain, la confrérie de Saint-Fiacre, patron des jardiniers, qui venait d'être instituée par le pape Innocent X, fut établie dans l'église placée sous le patronage de Notre-Dame de Grâce, mais habituellement désignée, ainsi que le couvent lui-même, sous le nom de *Loges,* à cause des loges ou cabanes de bûcherons qui s'élevaient de temps immémorial sur ce point de la forêt. Il s'ensuivit un beau pèlerinage, où l'on

venait en foule de Paris et des alentours. Les pèlerins campaient sous les arbres du bois et dînaient sur l'herbe, avec les provisions qu'ils avaient emportées. De là l'origine des rôtisseurs en plein vent et marchands de victuailles qui constituent aujourd'hui encore le côté caractéristique de la foire des Loges : l'effet a survécu à la cause. La Révolution même ne put interrompre l'habitude prise par la population parisienne depuis plus d'un siècle; seulement le pèlerinage devint une simple fête champêtre, comme le rendez-vous aux Ténèbres de Longchamp était devenu un simple défilé d'équipages et de toilettes.

Un historien de Saint-Germain-en-Laye comptait dans la foire des Loges, en 1829, dix bals à grand orchestre, douze spectacles variés, dix jeux de bagues et cent quatre-vingts marchands de jouets d'enfants, de pain d'épices, de menue mercerie; il y ajoute cinquante restaurants et marchands de vin. La statistique établissait qu'on buvait pendant la fête, rien que dans les établissements ci-dessus, dix-huit mille deux cents bouteilles de vin, dix-huit cents bouteilles de bière, cent trente bouteilles d'eau-de-vie, — et cela indépendamment des bouteilles apportées par les promeneurs dans leurs voitures et dans leurs paniers.

« De tous les villages environnants, et même de la capitale, on y accourt avec l'empressement que donne l'espoir du plaisir. Deux cents à deux cent cinquante fiacres, cabriolets de place, voitures et charrettes conduisent la petite propriété de Saint-Germain au lieu du rassemblement, pendant que plus de trois cents voitures de maîtres, attelées de coursiers fringants, y portent avec rapidité la classe distinguée. Sur des tapis de mousse et de gazon et sous des ormes et des chênes antiques, s'élèvent une multitude de tentes, qui donnent à la fête l'aspect d'un campement militaire. Devant des feux allumés sur la terre tournent le gigot, la pièce de bœuf ou de veau que fera bientôt disparaître l'appétit des amateurs. De tous les côtés, des tables, dressées en plein vent, appellent les buveurs. Leurs saillies, leurs prétendus bons mots, l'air d'hilarité répandu sur leur figure, leurs poses grotesques, amusent l'observateur qui vient tourner autour de leurs groupes, et qui y trouve mille sujets de tableaux pour le pinceau d'un nouveau Téniers. D'un autre côté, tous les saltimbanques et les farceurs des places de Paris s'y trouvent réunis pour lever un impôt sur la curiosité publique et la badauderie [1]. »

Je n'ai pas cité cette description pour la richesse ou la nouveauté de son coloris, mais parce qu'elle se trouve encore exacte aujourd'hui :

[1] Goujon, *Histoire de la ville et du château de Saint-Germain-en-Laye.*

la foire des Loges n'a pas changé de caractère; seulement elle est déchue. Il y a un demi-siècle, il n'en était pas de plus fameuse, de plus bruyante et de plus connue dans les environs de Paris. Ah! les belles parties qu'on faisait aux Loges sous le règne de Louis-Philippe! On arrivait par longs et folâtres cortèges, d'une gaieté résolue, d'une



La foire des Loges au siècle dernier, d'après Jean-Michel Moreau.

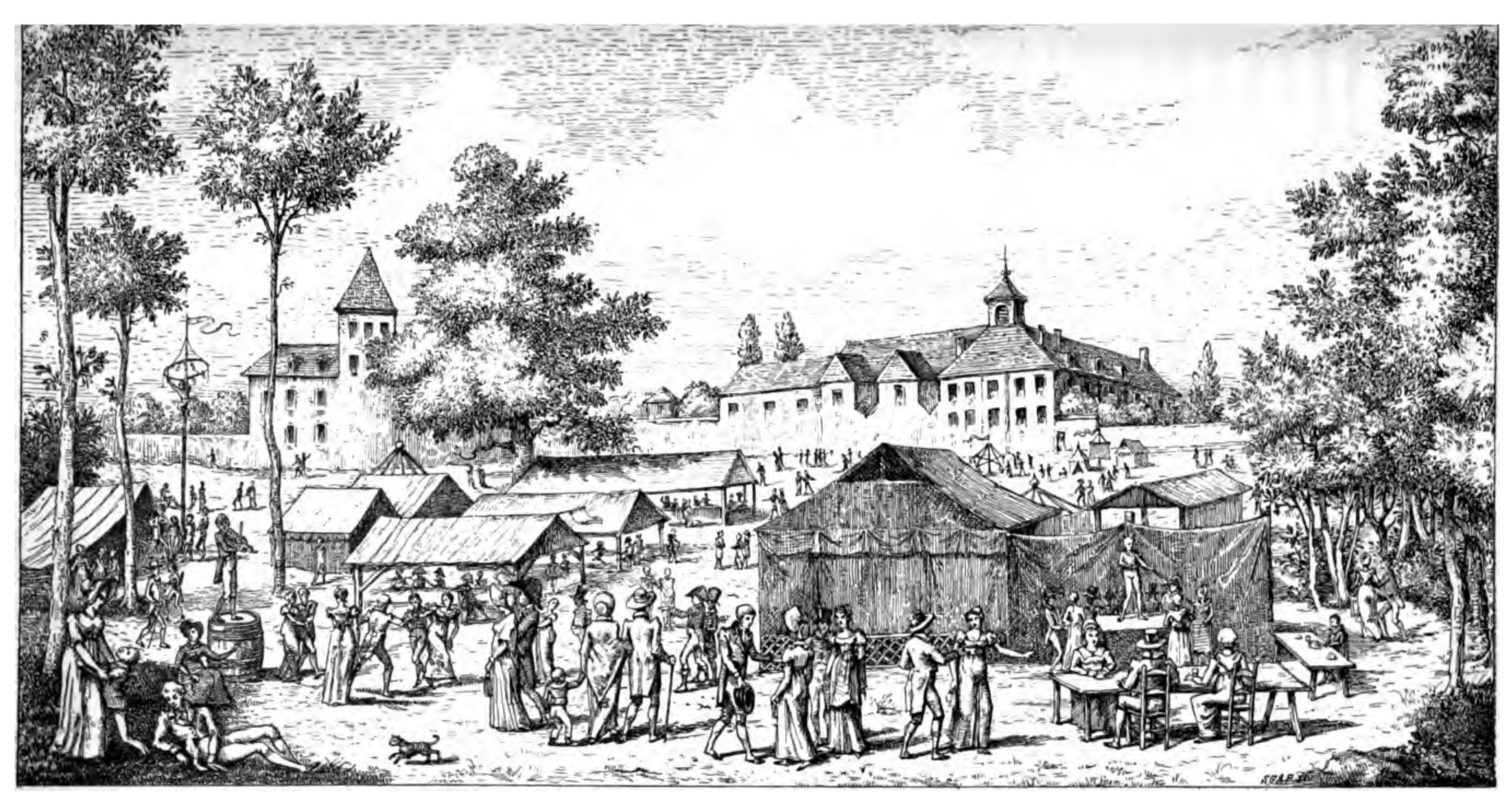
expansion turbulente. Les chevauchées sur les rosses des loueurs d'alentour, les cavalcades à dos d'âne rivalisaient avec les classiques tapissières. Par l'avenue qui conduit du château de Saint-Germain aux Loges roulait impétueusement, comme le Rhône au sortir du lac de Genève, un flot continu d'omnibus, de coucous, de pataches, de chars à bancs, de cabriolets détraqués, de citadines dépenaillées, de berlingots remontant aux croisades, dans un tourbillon de cris, de chansons, de disputes, de coups de fouet, de rixes joyeuses, quelquefois de culbutes dans les fossés de la route. Les tables des cabarets et des

restaurants en plein air étaient prises d'assaut. On allait décrocher son poulet à la broche, qui tournait du matin au soir devant le grand mur en briques ou en terre sèche élevé pour lui servir de foyer. On choisissait laborieusement, sur l'étagère décorée de feuillage, son cantaloup, que les membres de la société venaient flairer tour à tour. Les raffinés mangeaient, en guise de pain, de la galette toute chaude, fabriquée sans interruption par les pâtissiers voisins, et qui donnait un goût exquis au suresnes du restaurant.

Après le dîner, le champ de foire était envahi : on cassait une poupée au tir, on gagnait une douzaine de macarons, une demi-douzaine de salières et de coquetiers au jeu du tourniquet ou de la toupie hollandaise, quelquefois un lapin au jeu de boule, ce qui mettait le comble à la belle humeur. On allait dire bonjour à la femme colosse, — la plus belle créature de l'univers, — voir travailler l'équilibriste sans pareil, écouter la harangue de M[lle] Eloa, dentiste-pédicure brevetée par S. M. l'empereur du Maroc et du Congo. On contemplait les illuminations, on se répandait sous les arbres, et jusqu'au matin, dans la forêt changée en campement, retentissait derrière la charrette du bohême, ou sous la tente des nomades, le bruit des rires et des chants, des libations et des danses.

Voilà du moins ce que racontent les anciens, *laudatores temporis acti*. On entrevoit un tout petit coin de cette fête légendaire des Loges dans le *Lion amoureux* de Frédéric Soulié; on la retrouverait au long en feuilletant les œuvres complètes de Paul de Kock et autres romanciers populaires, ses émules. Nos *pères* étaient plus gais que leurs *neveux*. Nous sommes une génération mélancolique. La politique est sombre; le monde et les foires deviennent ternes. Impossible de se le dissimuler : la fête des Loges est en pleine décadence, quoique les morceaux en soient encore bons, et qu'elle ait des restes dont se contenterait mainte fête des environs de Paris, parmi les plus huppées.

L'aspect général est resté le même. Devant la gare de Saint-Germain, à la grille du château, sur tous les chemins de la forêt, deux cents véhicules des formes les plus bizarres, parfois conduits par des postillons à gilets rouges, se disputent les visiteurs. La foire se tient toujours dans son cadre incomparable, autour du vénérable chêne de Diane de Poitiers, et vous y pourrez saluer au passage la bannière du Grand-Fiacre, ressouvenir des origines religieuses de la fête. Le quartier des victuailles, les fabricants de gaufres et galettes, les broches à contrepoids tournant devant la flamme qui dore les flancs du poulet, les étalages formés de draps et de rideaux de lit où s'entrelacent des guirlandes de gigots et de fleurs, de branchages et de



Fête des Loges à Saint-Germain, d'après un dessin d'Antoine Chazal conservé au cabinet des Estampes.
(Topographie de la France, Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles.)

longes de veau; les piles de saucissons, de jambonneaux et de langues fourrées; les rangées de tables blanches avec l'hôtelier rubicond de Maisons, de Conflans ou de Poissy trônant près du comptoir, réjouissent l'œil et l'odorat. Mais, hélas! malgré la colonie parisienne qui a pris depuis quelques années Saint-Germain et ses alentours pour lieux favoris de villégiature, les tables sont trop souvent vides et les poulets tournent mélancoliquement dans la solitude, surtout en dehors du dimanche et si le temps est douteux.

Le cadre de la fête de Saint-Cloud, qui a lieu à la même époque sous les arbres du parc, et se prolonge pendant tout le mois de septembre, n'est pas moins admirable. Grâce à la facilité des moyens de communication, elle est toujours fréquentée et n'a rien perdu de sa vogue. Les Parisiens y vont en partie de plaisir manger de la galette, voir les parades et acheter de gigantesques mirlitons, sur lesquels ils exécutent en chœur, lorsqu'ils reviennent par le chemin de fer, des concertos à faire aboyer tous les chiens au passage. La foire de Saint-Cloud est la plus brillante et la plus populaire qui se tienne autour de la grande ville pendant la belle saison; mais elle n'a pas les origines historiques de celle dont nous venons de parler et ne se rattache guère à l'histoire du vieux Paris.

La foire au jambon se tenait au moyen âge sur le parvis Notre-Dame, le mardi saint; elle a passé de là au quai des Augustins, puis au boulevard Bourdon, où elle est restée longtemps. Elle s'établit aujourd'hui, depuis quelques années, sur le boulevard Richard-Lenoir, pendant les premiers jours de la semaine sainte, et elle se complète par un bazar aux vieilles ferrailles qui n'offre aucun intérêt.

Il n'en est pas de même de la foire au pain d'épice, dont la place du Trône et les avenues voisines sont le théâtre pendant la quinzaine de Pâques. Par la place énorme qu'y occupe sous toutes ses formes, — en carrés, en rectangles, en losanges, en pavés, en couronnes, en bonshommes, à l'angélique, au citron, aux amandes, — la pâtisserie populaire dont elle a pris son nom, et aussi par la variété de ses amusements, par le nombre de ses charlatans et de ses saltimbanques, elle est la véritable héritière de la foire Saint-Ovide, qu'on appela souvent d'ailleurs la foire au pain d'épice lorsqu'elle se fut transportée place Louis XV. C'est, en réalité, la seule qui, dans l'intérieur de Paris, présente une certaine image, au point de vue pittoresque, des grandes foires du temps passé.

Qui n'a pas vu, qui n'a pas entendu la foire au pain d'épice par une belle journée de Pâques, ou le lendemain lundi, n'a rien vu ni rien entendu. On en sort le tympan brisé, la tête rompue par le

vacarme infernal où se réunissent, sans se confondre, les deux ou trois douzaines d'orgues de Barbarie, jouant à la fois, qui la *Marseillaise,* qui l'air des *Cloches de Corneville,* qui *Tout à la joie;* les orchestres vertigineux de cinquante baraques de saltimbanques, la sonorité déchirante des cuivres, le nasillement enragé de la clarinette, les roulements des tambours, les interjections de la grosse caisse, les rugissements du porte-voix, les cymbales, les cloches, les *boniments,* les cris d'appel et les décharges des carabines dans trois ou quatre douzaines de tir; énervé, ahuri, ivre de couleurs et de mouvements, roulé par la foule comme un grain de sable dans les vagues de l'Océan, et voyant flotter, virer, bondir devant ses yeux un chaos tourbillonnant de chevaux de bois, de manèges décorés de flammes, de vélocipèdes, de chemins de fer, de balançoires, de gondoles, de montagnes russes, de toupies hollandaises, de tourniquets.

A défaut de la foire elle-même, le public est à lui seul un spectacle. Aux grands jours, on peut suivre, depuis Neuilly et Chaillot, ses courants qui convergent de toutes parts vers le vaste champ forain : par la rue Saint-Honoré, par la rue de Rivoli, par le boulevard, par les quais, le flot coule dans le même sens, en remontant le cours de la Seine. Le faubourg Saint-Antoine est noir comme une fourmilière. Deux mille personnes s'agitent sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois derrière les tramways du cours de Vincennes. C'est ce public populaire des dimanches de printemps et d'été qui prend possession de Paris, qui envahit les fêtes de la banlieue, qui sort des boutiques, des bureaux, des administrations, des loges de concierges, des ateliers, avec l'intention formelle de s'amuser, de s'amuser jusqu'à extinction de forces vitales.

Le trait qui caractérise cette héritière de la foire Saint-Ovide est le luxe de plus en plus effréné des grands établissements de saltimbanques, car nous ne pouvons plus nous permettre de les qualifier de baraques. Cocherie jette l'argent par les fenêtres. Becker et les frères Legoix luttent de prodigalités pour leurs pièces, comme l'Opéra et le Châtelet : ils exhibent dans les parades de la porte des rangées de guerriers, des bayadères, des casques, des boucliers, des lances, des hallebardes, des manteaux de velours brodés d'or, dignes de *Michel Strogoff* et des *Mille et une Nuits.*

Aucune industrie ambulante ne s'est plus transformée que celle des théâtres forains. Quelques-uns représentent des mises de fonds considérables. Le saltimbanque qui les dirige n'est plus le bohême famélique d'autrefois ; c'est un capitaliste, un entrepreneur, un gros commerçant, qui fait des frais considérables, ne recule pas devant

l'électricité et la vapeur, réalise des recettes énormes et parfois édifie une grosse fortune.

Les chevaux de bois eux-mêmes semblent saisis de vertige et prennent le mors aux dents. Qu'y avait-il jadis de plus modeste, de plus humble que le cheval de bois? Cet honnête coursier, toujours taillé par des artistes primitifs suivant des formes consacrées, presque hiératiques, tournait au moyen d'une manivelle élémentaire et au son d'un orgue de Barbarie, dans un manège d'une simplicité spartiate. Aujourd'hui les chevaux de bois sont remplacés par des sirènes, des lions, des hippogriffes et autres animaux fantastiques, étagés sur trois rangs; les petites voitures ont des airs de gala qui intimident la couturière; l'intérieur du manège est tapissé de glaces, de draperies, de velours et de soie; la manivelle est remplacée par une locomotive dont les flots de vapeur, au lieu de se rabattre sur la tête des clients, sont expulsés au moyen d'un long tuyau, et l'orgue de Barbarie par un orchestre complet, qui joue la *Marseillaise* dans les entr'actes.

Devant ce faste asiatique je regrette la simplicité de nos pères; mais il était écrit que rien n'échapperait à la funeste passion du luxe, pas plus les chevaux de bois que les almanachs et les poupées.

CHAPITRE IV

LES BOULEVARDS — LE BOULEVARD DU TEMPLE

I

Nous n'avons pas à retracer l'histoire fort compliquée des anciens remparts de Paris. Ceux qui subsistaient au XVIIe siècle dans la partie nord, à peu près sur la ligne des boulevards actuels, avaient été construits à la hâte sous le règne de François Ier, pour opposer une barrière à l'ennemi, dont les reitres et les lansquenets dévastaient déjà la Champagne. En 1670, un arrêt du conseil d'État ordonna l'ouverture d'un boulevard de la Bastille à la porte Saint-Denis; l'avenue devait être composée de trois rangées d'arbres, et l'allée du milieu large de près de cent pieds. L'année suivante, on décréta la continuation des travaux jusqu'à la nouvelle porte Saint-Honoré, et enfin d'autres ordonnances complétèrent, en 1684 et 1685, le plan d'ensemble de la grande ligne des boulevards, dont le nom rappelle les fortifications auxquelles ils ont succédé [1].

Ce premier boulevard formait une sorte de terrasse d'où l'on dominait d'une part les rues voisines, condamnées ainsi à se métamorphoser en cloaques, de l'autre la campagne. C'est seulement dans les premières années du XVIIIe siècle qu'on songea, en égalisant les niveaux, à assainir et à purifier les voies limitrophes. L'établissement de ce nouveau *cours* devint le point de départ d'une foule de belles constructions, qui s'élevèrent d'abord à peu près exclusivement du côté de la ville. La porte Richelieu, démolie, et ses environs firent place à des hôtels princiers, dont les jardins s'étendaient le long des boulevards et d'où l'on apercevait non seulement l'oseille, la laitue, les moissons d'artichauts et les couches de champignons de la Grange-

[1] *Mercure* du mois d'août 1811.— Ed. Fournier, *Paris démoli : la Grange-Batelière*, ch. I.

Batelière chantés par Regnard, qui avait justement sa maison par là, mais encore les cimes de Montmartre, avec leur groupe de moulins à vent, leurs deux églises et leur dôme, « perspective qui n'a pas sa pareille, » comme s'exprime l'historien de Paris, Sauval.

Toutefois les anciens boulevards, à vingt pas desquels on trouvait la campagne et que bordaient presque sur toute la ligne de grands



Vue du Jeu de paume du comte d'Artois sur les boulevards, d'après une estampe conservée au musée Carnavalet. (Portefeuille 28.)

jardins du côté de la ville, restèrent longtemps déserts et silencieux. Ce ne fut guère que vers le milieu du XVIIIe siècle qu'ils commencèrent à prendre vraiment la physionomie d'une promenade publique. Les cafés, les théâtres et spectacles de tout genre, les boutiques de traiteurs avec leur musique, leurs bosquets illuminés, leurs guirlandes de fleurs, donnent alors aux boulevards une animation particulière et y attirent la foule. « Je trouve le rempart charmant, dit vers cette date le chevalier d'un proverbe de Carmontelle, *la Maison du boulevard.* On n'a pas besoin de sortir pour voir tout Paris : il vient passer



La promenade aux remparts, d'après le dessin d'A. de Saint-Aubin.

tous les jours sous vos fenêtres. » Et la comtesse est tout à fait de cet avis; seulement elle est gênée par les arbres, qui l'empêchent de bien voir, et elle voudrait les détruire.

A mesure que Paris s'étendait de l'autre côté, les boulevards prenaient une importance plus grande, en devenant un centre de réunion pour les habitants des deux zones. Bientôt le commerce y suivit les spectacles, et de brillants magasins s'ouvrirent. En 1753, date importante dans leur histoire, le prévôt des marchands, M. de Barnage, y attira la foule par ses améliorations et ses embellissements. On arrosa quotidiennement la grande allée; les allées latérales furent sablées et garnies de bancs de pierre. Aussi, comme dit la chanson:

Le marquis, le robin, le page
Y vont tous les jours
A cheval ou dans l'équipage,
Comme l'on fait au Cours [1].

Quelques années après, un ouvrage curieux et peu connu décrit en termes piquants la physionomie des boulevards et la foule qui s'y pressait :

« Nous nous acheminâmes au rempart, où l'on nous avait promis de superbes monstruosités. L'affluence y était excessive, et les femmes y portaient un air de crainte. J'en vis trente animées de la peur d'être renversées ou de voir leurs carrosses réduits en morceaux. Les unes criaient, d'autres faisaient la grimace, et quelques-unes se ramassaient dans le fond de leurs voitures. Cependant elles paraissaient toutes jolies et se ressemblaient : l'œil n'avait pas le temps de fixer leurs traits. On ne voyait que des figures enluminées et des diamants. Elles avaient l'éclat d'un pastel sous une glace, et je conçus que la promenade devait s'accréditer, parce qu'il y avait beaucoup à gagner pour les laides.

« Nous nous promenâmes dans la contre-allée, sans pouvoir un instant décrire une ligne directe. Nous étions à chaque minute coudoyés rudement, et j'apprêtai à rire en tombant deux ou trois fois dans le fossé qui bordait l'avenue. Je commençais une phrase, et j'attendais un quart d'heure avant que mon camarade pût me rejoindre pour la finir. Nous ne parlions qu'en mots coupés. Au bout de deux heures, nous nous sentîmes harassés, moulus de corps et altérés par l'excès de la poussière que nous avions avalée. Nous déplorâmes l'em-

[1] *Chansonnier historique du* XVIII[e] *siècle*, publié par E. Raunié, t. VII, p. 224. — *Journal* de Barbier, 1753.

pire de la mode qui l'emportait sur la raison et la commodité, et nous nous promîmes bien de ne plus venir respirer un air étouffant et chargé d'exhalaisons pestilentielles. Le bruit des bateleurs nous avait assourdis, la poudre nous avait aveuglés et desséché le palais; notre odorat était gonflé de vapeurs suffocantes... La lassitude nous invita à prendre des chaises, et nous attendîmes la nuit[1]. »

Tant qu'ils ne furent point pavés, c'est-à-dire jusque dans les commencements du règne de Louis XVI, ils furent, surtout les mercredis et les vendredis, une des promenades favorites des gens à équipages. Vers 1780, les boulevards du Nord, avec leurs parades extérieures,



L'Opéra à la fin du XVIII[e] siècle,
d'après une pièce du cabinet des Estampes (topographie de Paris, X[e], 39).

avec Nicolet, avec les figures de Curtius, avec leurs chanteurs et leurs vielleuses, avec leur aspect de foire perpétuelle, étaient déjà une des plus grandes attractions de la capitale. « Les dimanches et les jeudis, écrivait Dulaure en 1786, sont le rendez-vous des plus jolies femmes de Paris; deux longues files de voitures, plus brillantes les unes que les autres, y forment un coup d'œil toujours nouveau[2]. » Et M[me] de Genlis, dans son *Dictionnaire des étiquettes :* « Depuis le règne de Louis XV jusqu'à la Révolution, la promenade du bon air, le soir, durant les beaux jours de l'été, après l'Opéra, était les boulevards. On voyait là, dans de superbes voitures à sept glaces, les plus jolies femmes de la cour et de la ville, et toujours magnifiquement parées. Les voitures formaient deux longues files, allant gravement au petit pas; l'entre-deux des files était occupé par les jeunes

[1] *L'esprit et la chose,* par Marchand et Desboulmiers, 1767, in-18, ch. VIII.

[2] *Nouvelle description des curiosités de Paris.* — Voy. aussi Mercier, *Tableau de Paris : le spectacle des boulevards* (1781); — Prud'homme, *Miroir de Paris,* VI, XXXIX.

gens les plus élégants, qui s'y promenaient à pied, et par de jeunes bouquetières portant d'immenses corbeilles remplies des plus belles fleurs de la saison. C'était un spectacle unique. » Les carrosses non seulement marchaient au pas, mais s'arrêtaient même souvent, afin de permettre la conversation, les invitations, les échanges de nouvelles.

Sous la Révolution, les boulevards furent encombrés de tentes de limonadiers, de larges auvents, de barrières placées devant les maisons pour les protéger contre les immondices et sans doute aussi contre les désordres de la rue. La suppression de ces annexes en fut prononcée par la Commune de Paris, dans la séance du 25 juillet 1793, sur l'avis de Chaumette et de Réal, et malgré la vive opposition de plusieurs membres.

Après la Terreur, la réaction thermidorienne commença à rendre aux boulevards un peu de vie et d'éclat. Sous le Directoire, ils reprirent à peu près l'aspect qu'ils offraient sous le règne de Louis XV, mais avec les modifications amenées par le changement social. Les grands seigneurs d'autrefois étaient remplacés par les parvenus; avec tout autant de licence, les mœurs avaient plus de grossièreté; le luxe s'étalait avec plus d'ostentation et d'arrogance. Les rapports de police de l'an IV signalent les propos et les murmures du peuple devant le faste scandaleux des équipages et des toilettes; ils ajoutent que le boulevard du Temple, en particulier, offrait, comme le Palais-Égalité, le spectacle du plus hideux libertinage.

Les *incroyables* et *merveilleux* des deux sexes établirent surtout leur centre de réunion dans la partie du boulevard qui s'étendait de la rue Drouot à la rue de la Chaussée-d'Antin, et qu'on surnomma alors le Petit-Coblentz. Les larges cravates, les oreilles de chien, les breloques colossales, les gourdins noueux s'y croisaient avec les robes à la grecque et les toilettes transparentes; sur les six rangs de chaises de paille qui garnissaient les côtés, on étalait des jambes chaussées de bas de soie aux fleurs de lis d'argent, et les épigrammes, les quolibets, les chansons contre Barras circulaient de groupe en groupe. Le Petit-Coblentz, comme on l'a dit, était un Paris dans Paris, « la promenade des jolies femmes, le camp du bon ton, la galerie de la mode, la protestation des élégantes, le rendez-vous des mécontents. »

II

Mais le boulevard du Temple demande une monographie spéciale : il ne saurait être confondu avec les autres, car, dès l'origine, il eut son existence propre et sa physionomie à part, qu'il garda pendant plus d'un siècle, malgré des modifications diverses et même profondes.

Tous les Parisiens d'âge moyen et aussi une foule de provinciaux se rappellent très nettement encore l'aspect si pittoresque, si vivant et si caractéristique que présentait, jusqu'en septembre 1862, avant les démolitions et les remaniements qu'entraîna l'ouverture du boulevard du Prince-Eugène, ce coin grouillant de la grande ville. Tous les théâtres populaires semblaient s'y être donné rendez-vous; ils s'y suivaient à la file et parfois sans aucune interruption. A quelques pas en avant, le théâtre de la Porte-Saint-Martin et le vieil Ambigu semblaient ouvrir la marche. Puis venaient, les uns sur les autres, le théâtre Lyrique, le Cirque-Olympique, les Folies-Dramatiques, la Gaieté, les Funambules, les Délassements-Comiques, et, fermant le défilé, l'humble Petit-Lazari. Tous ces théâtres étaient situés sur le côté gauche du boulevard en venant de la Madeleine, sauf les Folies-Nouvelles, ou Déjazet, le seul qui se soit jamais élevé sur le flanc droit, à moins qu'on n'y veuille joindre la salle du physicien Robin. Au delà des Délassements, en mettant le pied sur le boulevard des Filles-du-Calvaire, on entrait brusquement dans la solitude.

Le boulevard du Temple était lui-même silencieux pendant le jour. Mais, dès que tombait le soir, toutes ses façades s'allumaient; des guirlandes de gaz éclairaient les inscriptions et les affiches gigantesques; des transparents lumineux dessinaient au-dessus des portes la principale scène du drame ou de la comédie; par ses innombrables affluents débouchait une foule empressée; des queues immenses, d'où partaient des cris, des rires, des interpellations joviales, des réclamations, des bruits de dispute, s'allongeaient devant chaque théâtre, se recourbant en replis tortueux, s'embrouillant parfois les unes dans les autres, surveillées par les gardes municipaux et les sergents de ville. On entendait retentir de toutes parts la sonnette des marchands de coco, la voix grave ou aiguë, enrouée ou perçante des marchands de programmes, des marchands de lorgnettes, des marchands de limonade polonaise et de glace à deux liards le verre, des

marchandes d'oranges, de chaussons aux pommes et de sucre d'orge, des marchands de billets moins chers qu'au bureau. Puis tout s'engouffrait dans les salles. Ceux qui n'avaient pas trouvé place dans l'une se repliaient sur la voisine, plutôt que de perdre leur soirée; les riches alimentaient les pauvres de leur superflu, et il s'établissait entre tous ces théâtres une sorte d'égalité de courant. Jusqu'après minuit, l'animation restait en permanence sur le large boulevard, entretenue par les curieux, les flâneurs, les ramasseurs de bouts de cigare, les acheteurs de contremarques, tous les petits industriels, parasites de l'art dramatique, vivant aux abords des théâtres, blottis à leur ombre; et sans cesse renouvelée sur quelque point par les bruyantes sorties des entr'actes, qui déchaînaient de nouveau la tempête des cris d'appel et des tintements de clochette.

Eh bien, ce spectacle unique en son genre, dont les curieux ne se lassaient pas, qu'on allait voir comme on fût allé visiter le Panorama ou la Lanterne magique, n'était rien, à ce qu'il paraît, auprès de celui que présentait l'ancien boulevard. Les regrets que nous éprouvons en pensant à ce boulevard de 1860, les vieillards de 1860 les éprouvaient, eux aussi, en se remémorant celui de la Restauration; et pour les vieillards de la Restauration le boulevard du Temple était lui-même en décadence depuis la chute de l'ancien régime. J'ai connu, dans les premières années du second empire, un octogénaire dont les souvenirs d'enfance remontaient avec délices au boulevard de 1780, et qui me disait en parlant de celui de 1855 : « Ce n'est rien, rien, à côté de l'autre. Voilà celui qu'il fallait voir et que les splendeurs du Paris moderne n'ont jamais pu effacer de ma mémoire. » Qu'il confondit un peu, comme il arrive, le charme de ses souvenirs avec le charme de sa jeunesse envolée, c'est possible; mais il est certain que, parmi les boulevards du Nord, dont Paris s'engoua sous le règne de Louis XV, il n'en est pas un dont il se soit plus épris alors, et que, dans la dernière moitié du siècle, il exerça une séduction et une fascination croissantes, qu'il est d'ailleurs facile de s'expliquer, d'après les récits et les descriptions des chroniqueurs.

En 1750, le boulevard du Temple est planté de cinq rangées d'arbres, et les bateleurs commencent à s'y montrer. Dès le mois de juin 1753, l'avocat Barbier écrit dans son *Journal,* en notant la vogue naissante des boulevards :

« Il y a principalement, les fêtes et dimanches, un concours étonnant de carrosses qui font cours en plusieurs files, depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à celle du Pont-aux-Choux. Il y a aussi, dans cet espace, plusieurs cabarets et des loges de marionnettes; cela fait

spectacle et presque foire. Et un grand monde à pied dans les contre-allées. »

La faveur populaire restera désormais fidèle au boulevard du Temple : non pas seulement la faveur populaire, mais aussi celle du plus beau monde. « C'est aujourd'hui de grand air, dit Grimm en 1754 [1], d'aller, après souper, sur les boulevards voir les marionnettes. » Il s'agit bien du nôtre, on le voit par ces derniers mots. En un mot, le boulevard est la *folie du jour,* comme le qualifient diverses



Le Petit-Coblentz. — Promenade du boulevard des Italiens, en 1797, d'après une estampe conservée au musée Carnavalet. (Portefeuille 28.)

brochures de la même date [2]. Les étrangers y couraient comme les Parisiens, qu'ils fussent de simples touristes ou des souverains tels que Joseph II. Le 27 juin 1756, le Dauphin n'y résiste plus : il vient, avec la Dauphine et Mesdames de France, accompagné d'une suite de dix à douze carrosses, se promener sur les boulevards jusqu'à la maison d'eau, et s'amuse surtout de la quantité de boutiques, de loges, de cafés, de cabarets, de pâtisseries, bâtis sur les fossés de la porte du Pont-aux-Choux. Il y avait un monde infini, dit Barbier;

[1] *Correspondance*, édit. Tourneux, in-8°, t. II, p. 400.

[2] *Critique sur la folie du jour*, 1754, in-12. — *La folie du jour ou la promenade du boulevard* (s. l. n. d.), in-4°.

les voitures s'étaient rangées des deux côtés le long des arbres, pour assister immobiles à la promenade du Dauphin.

La renommée des nouveaux boulevards avait dès lors reçu sa consécration. Rien de plus rare et de plus flatteur que ces visites princières, en un temps surtout où la cour ne quittait presque jamais Versailles. Les princesses Louise et Sophie n'étaient jamais venues à Paris, quand, quelques années après, le 3 juillet 1761, elles renouvelèrent la promenade du Dauphin, dont elles ne furent pas moins



Les boulevards. — En face des Variétés et des Panoramas. — Une séance de saltimbanques, d'après les *Tableaux de Paris* de Marlet.

charmées que lui. Dans un genre bien différent, le très joli opéra-comique en vaudeville donné par Favart en 1758, tout en prouvant à quel point les boulevards en général et le boulevard du Temple en particulier étaient déjà à la mode, ne fit qu'accroître encore leur popularité.

Dès l'origine, les bateleurs, les saltimbanques, les acrobates, les montreurs d'animaux savants, de marionnettes, de curiosités, étaient accourus de toutes parts. En 1759 s'y installa le seul d'entre eux qui soit devenu célèbre en son genre, ce Nicolet dont le nom est resté légendaire.

Jean-Baptiste Nicolet fut le plus illustre de toute une dynastie. Il s'était déjà fait une réputation dans les foires avec ses marionnettes quand il vint s'établir au boulevard du Temple. Il y réalisa de si belles recettes, que, dès 1763, il était obligé de se déplacer et de s'agrandir, sans quitter, bien entendu, son cher boulevard. Ce théâtre

ne portait alors que le nom de son propriétaire-directeur. *C'est ici Nicolet,* lisait-on en lettres d'or sur le fronton de la loge. Et il n'en fallait pas davantage, car dès le début Nicolet avait habitué son public à le voir aller *de plus fort en plus fort.* A ses marionnettes ne tardèrent pas à se joindre des acteurs en chair et en os. Cette troupe hétéroclite jouait pêle-mêle des ouvrages de tous les genres, farces, pièces italiennes, vaudevilles, où l'on parlait, où l'on chantait, où l'on dansait; on y joignait des tours de force et d'adresse, des exercices sur la corde, des sauts périlleux. Bref, c'était, dans cette première période, un salmigondis des spectacles les plus divers.

Mais, en 1772, Louis XV, à force d'entendre parler de Nicolet, témoigna le désir de voir une de ses représentations, et le baladin, mandé à Choisy, s'évertua si bien à divertir le monarque blasé, qu'il obtint l'autorisation d'appeler désormais son théâtre *les Grands Danseurs du roi.* Ce fut la seconde période. Pour répondre à ce titre pompeux, il perfectionna et régularisa son spectacle, choisit mieux ses acteurs, les habilla plus proprement, eut de jolis décors, reçut des pièces et pantomimes faites avec soin, qu'il s'étudiait à varier et qu'il renouvelait souvent[1]. C'est précisément à partir du moment où le spectable de Nicolet s'appela *les Grands Danseurs du roi* qu'on n'y dansa plus, ou du moins que la danse n'y fut plus qu'un accessoire. En 1792, il prit le nom de théâtre de la Gaieté : c'était sa troisième évolution.

Son rival le plus fameux et le plus redoutable au boulevard fut Audinot, ancien acteur de l'Opéra-Comique et de la Comédie italienne. Comme Nicolet, Audinot avait débuté à la foire par un spectacle de marionnettes; il n'y avait paru qu'une fois, en 1769, mais il avait si complètement réussi du premier coup, qu'il eut tout de suite l'idée d'aller s'établir au rempart. Dès le mois de juillet de la même année, le futur Ambigu-Comique s'élevait dans le voisinage de la future Gaieté. Les comédiens de bois n'eurent pas un succès moindre sur le boulevard qu'à la foire Saint-Germain, et bientôt la petite salle d'Audinot devint un vrai théâtre, avec une troupe d'enfants, parmi lesquels brillait sa propre fille. Il fit graver au frontispice de son théâtre cette devise latine en calembour : *Sicut infantes audi nos,* qu'il était bien capable d'avoir trouvée lui-même, car c'était un lettré. On lui doit plusieurs pièces et un opéra-comique.

Nicolet avait un singe savant; Audinot eut le sien aussi. Nicolet avait Taconnet, le roi des savetiers; Audinot eut l'arlequin Bordier,

rival de l'illustre Janot[1], qui voulut, sous la Révolution, mais un peu trop tôt, s'élever jusqu'aux rôles tragiques et s'en trouva mal. Nicolet avait joué à Choisy devant le roi et la du Barry; Audinot y joua également et charma la favorite. Le succès de ses représentations sur le boulevard balança aussitôt, et même dépassa souvent celui de son voisin. C'était d'ailleurs un succès d'un autre genre, moins exclusivement populaire. Il attirait d'abord un public spécial, dont Delille a parlé dans un vers souvent cité :

> Chez Audinot l'enfance attire la vieillesse.

Puis il s'adressait à des fournisseurs connus, et il donnait volontiers des pièces hardies et satiriques, qui, surtout jouées par des enfants, offraient le ragoût d'une curiosité piquante à cette société blasée et désœuvrée. Grands seigneurs et grandes dames faisaient la partie d'aller s'encanailler chez Audinot, comme aux bals de la Nouvelle-France.

Le cours d'une telle prospérité ne pouvait manquer d'être interrompu par de nombreuses traverses. Un jour, la Comédie-Française se plaignait de ces incursions sur un domaine qui lui était réservé, et obtenait qu'on le réduisît à la bouffonnerie et à la parade. Une autre fois, c'est l'Opéra désert qui s'élève contre ses usurpations, lui fait interdire le chant ainsi que la danse, et rogner la moitié de son orchestre. Puis, c'est quelque riche particulier, quelque puissant du jour, furieux d'une boutade, d'une épigramme qu'il croit dirigée contre lui ou quelqu'un des siens, qui jure de faire périr Audinot sous le bâton. Ou bien encore c'est l'archevêque de Paris qui réclame contre l'audace avec laquelle cet histrion a osé mettre sur la scène les cérémonies et les habits sacerdotaux. Audinot se débat, plaide, écrit des mémoires. Il n'était point d'un tempérament à se laisser faire. Il paraît même avoir eu un caractère processif et batailleur. En 1784, quand un arrêt du conseil d'État attribua le privilège des spectacles forains à l'Académie royale de musique, avec le droit d'en concéder le bail et le privilège à qui elle voudrait, moyennant une redevance, Nicolet, souple et adroit, se tira de ce mauvais pas à force d'argent; mais Audinot ne voulut point se soumettre : il publia notes sur notes, mémoires sur mémoires, disputa le terrain pied à pied; et lorsqu'il eut été évincé, le 1er janvier 1785, il continua ardemment la lutte contre ses adversaires et ses spoliateurs. Les brochures

[1] Volange, dit Janot, s'il n'était pas précisément sur le boulevard du Temple, attirait du moins la foule tout près de là, au coin de la rue de Bondy.

ou les articles violents échangés alors entre Nicolet, de l'Écluse, directeur des *Variétés amusantes,* Audinot, Parisau, l'un de ses anciens fournisseurs, directeur des élèves de l'Opéra, et son souffleur Gabiot de Salins, furent un des amusements de la curiosité publique[1]. Enfin, après avoir lutté et plaidé tant qu'il put, il dut passer sous les fourches caudines et se soumettre aux conditions qu'on lui imposait afin de rentrer en possession de l'Ambigu (octobre 1785), qu'il quitta deux ans après pour prendre sa retraite[2].

Nous venons de nommer le sieur de l'Écluse (qu'on écrit aussi Lécluse). Il avait eu une vie plus accidentée encore que celle de Nicolet et d'Audinot. Ancien acteur de l'Opéra-Comique, il s'était fait dentiste après la fermeture de son théâtre en 1745, était allé à Ferney soigner Mme Denis, en même temps qu'il donnait des leçons de déclamation à Mlle Corneille, ce qui lui a valu d'occuper une place dans la correspondance de Voltaire et dans sa polémique avec Fréron; s'était établi à Genève et avait même eu l'honneur d'être nommé chirurgien-dentiste du roi de Pologne. En 1775, déjà âgé de soixante-quatre ans, il sollicita et obtint l'autorisation de fonder, auprès de l'Ambigu, le *Spectacle du sieur de l'Écluse,* qui devint ensuite les *Variétés amusantes*[3], nom porté d'ailleurs par quantité d'autres théâtres. C'était un comédien d'un grand talent, mais il manquait de fonds et ne put soutenir son entreprise. Il fit faillite, et dut abandonner à deux danseurs de l'Opéra la salle des Variétés, qui fut démolie en 1784.

Le 7 janvier 1779, un ancien danseur de l'Opéra, Abraham, et un ancien acteur de province, Tissier, fondèrent sur le boulevard du Temple, vis-à-vis de la rue Charlot, le théâtre des Élèves de l'Opéra. Ils obtinrent d'abord un vif succès, grâce à une tragédie pantomime, *la Jérusalem délivrée,* qui mettait en scène une multitude de personnages, avec force marches militaires, combats, changements à vue, de belles décorations, de riches costumes et une musique agréable. La salle était charmante, et l'entreprise semblait sûre de l'avenir. Quatre-vingts jeunes gens des deux sexes composaient le personnel de ce théâtre, qui annonçait la prétention de former des élèves chantants et dansants pour l'Académie royale de musique. Mais l'argent faisait défaut pour monter des pièces nouvelles, et le public ne tarda pas à se lasser de voir toujours la même chose. Au bout de quelques mois,

[1] Voir les *Mémoires secrets*, mai 1785.

[2] Sur Nicolet et Audinot, voir Campardon, *les Spectacles de la foire,* 2 vol. in-8°.

[3] M. Campardon dit en 1778 et à la foire Saint-Laurent; je m'en rapporte aux *Mémoires secrets*, qui sont contemporains. Voir à la date du 21 mai 1785.

Abraham et Tissier furent contraints de céder leur privilège à Parisau, qui se remua beaucoup et ne fut pas plus heureux. Traqué par ses créanciers, après avoir déployé des prodiges de stratégie pour leur échapper, il dut fermer son spectacle en septembre 1780. Dès lors, la malheureuse salle passa par les péripéties les plus diverses sans pouvoir se relever. On vit s'y succéder coup sur coup les ***Jeux pythiques***, les ***Beaujolais***, chassés du Palais-Royal par le privilège accordé à la Montansier, le *Lycée dramatique*, qui vivait au jour le jour et en était venu à ne plus jouer qu'une ou deux fois la semaine. Enfin l'arlequin Lazari s'y fixa en 1792 et en releva la fortune.

Le *Spectacle des associés* fut fondé en 1774 par le sieur Beauvisage, et un ancien arlequin du même théâtre, Gabriel Sallé. On y jouait des drames et des tragédies de façon à faire pouffer de rire. S'il faut en croire les méchants propos du *Chroniqueur désœuvré*, d'ailleurs très sujet à caution, les acteurs étaient recrutés parmi des commissionnaires, et la salle n'était remplie que par la canaille. Vienne, dit Visage ou Beauvisage, sans doute à cause de son extrême laideur, avait été d'abord aboyeur chez Nicolet. Puis il se fit grimacier, et débuta sur une chaise, « à la générosité de l'auditoire ». Peu à peu il joignit à ses grimaces un jeu de marionnettes, qu'il remplaça ensuite par des acteurs, et enfin, son ambition croissant toujours, il finit par jouer la tragédie au théâtre qu'il avait fondé et dont il était le directeur.

Le dernier théâtre proprement dit dont nous ayons à parler est celui des Délassements-Comiques, qui s'ouvrit en 1785, à côté de l'hôtel Foulon, à peu près sur l'emplacement occupé depuis par le Théâtre Historique et le Théâtre Lyrique. Il avait pour fondateur un original, auteur et comédien à la fois, très actif, très intrigant, peu scrupuleux, Plancher-Valcour. Après un incendie qui avait dévoré la salle encore toute neuve, les Délassements, reconstruits, prirent un tel essor, grâce à la remuante habileté de leur directeur, que les grands théâtres, jaloux, lui firent intimer l'ordre par le lieutenant de police de ne représenter que la pantomime, de n'avoir jamais plus de trois acteurs en scène, et de jouer derrière une gaze. Mais Plancher-Valcour parvint à éluder quelques-unes de ces prohibitions, que la Révolution allait bientôt mettre à néant.

Par leurs parades, leurs annonces, leurs crieurs, ces théâtres faisaient presque autant de bruit au dehors qu'au dedans, et amusaient le public gratuit de la rue non moins que le public payant. Parfois le directeur lui-même joignait ses invitations à celles de l'aboyeur. « Entrez, Messieurs, Mesdames, criait Sallé. Grande représentation extra-

ordinaire! Prrrenez vos billets. Le *Grand festin de Pierre, ou l'Athée foudroyé,* sera joué ce soir par M. Constantin, premier sujet, avec toute sa garde-robe... Faites voir l'habit du premier acte. Entrez! entrez! M. Constantin changera douze fois de costume. Il enlèvera la fille du Commandeur avec une veste à brandebourgs et sera foudroyé avec un habit à paillettes[1]. »

Les théâtres avaient naturellement entraîné les cafés à leur suite. Le boulevard du Temple en était rempli, et beaucoup de ces cafés



Les politiques au café Turc, d'après une pièce conservée au musée Carnavalet.

étaient eux-mêmes des spectacles, des concerts, qui avaient leur scène, leur orchestre, leur troupe et leur répertoire. Citons pêle-mêle les cafés et restaurants Bancelin, le Cadran bleu, Henneveu, Gaussin, Sirgent, Yon, Goddet, Alexandre, Armand, Crété, l'Hôtel de Navarre, le jeu de paume de Chorier, où les habitués de Nicolet allaient jouer aux cartes et au billard, et bien d'autres encore, sur lesquels l'*Espion du boulevard du Temple* nous a prodigué les détails les moins édifiants.

Tout en prenant de l'orgeat ou de l'eau-de-vie, de l'eau d'or, de l'eau de Barbade, du punch, quelque liqueur des îles, du café, du ratafia, de la bière avec des échaudés, des meringues ou des maca-

[1] Brazier, *Chronique des petits théâtres. Les Cent et un*, t. IX, *le boulevard du Temple.*

rons, les habitués partageaient leur attention distraite et bruyante entre le spectacle de l'estrade et le spectacle de la rue, entre la musique criarde et glapissante de l'orchestre et celle des vielleuses, qui poursuivaient les clients jusque dans les salles des cafés ou des traiteurs, et circulaient sans cesse à travers les tables.

Le café Turc mérite une mention toute spéciale parmi ces établissements. C'était le plus vaste et le plus beau du boulevard, celui où



Les chanteurs du boulevard.
Scène populaire, d'après une pièce conservée au musée Carnavalet.

l'on était le mieux servi. Il était renommé pour ses glaces excellentes. On y pouvait promener ses rêveries à travers deux jardins charmants, causer politique ou nouvelles du jour avec quelque bon vieux rentier du Marais assis sur un banc, jouer aux échecs, aux dominos, aux dames sur une table du café, ou bien à la toupie, au tonneau, à la balançoire sous les frais ombrages.

Ah! le merveilleux spectacle que présentait à certaines heures du jour, depuis les dernières années de Louis XV jusqu'à la Révolution, surtout le jeudi, jour à la mode, le *beau boulevard*, comme on aimait à l'appeler, comme l'appelle sans cesse Restif de la Bretonne! C'est son époque la plus populaire, la plus bruyante, mais hélas! aussi,

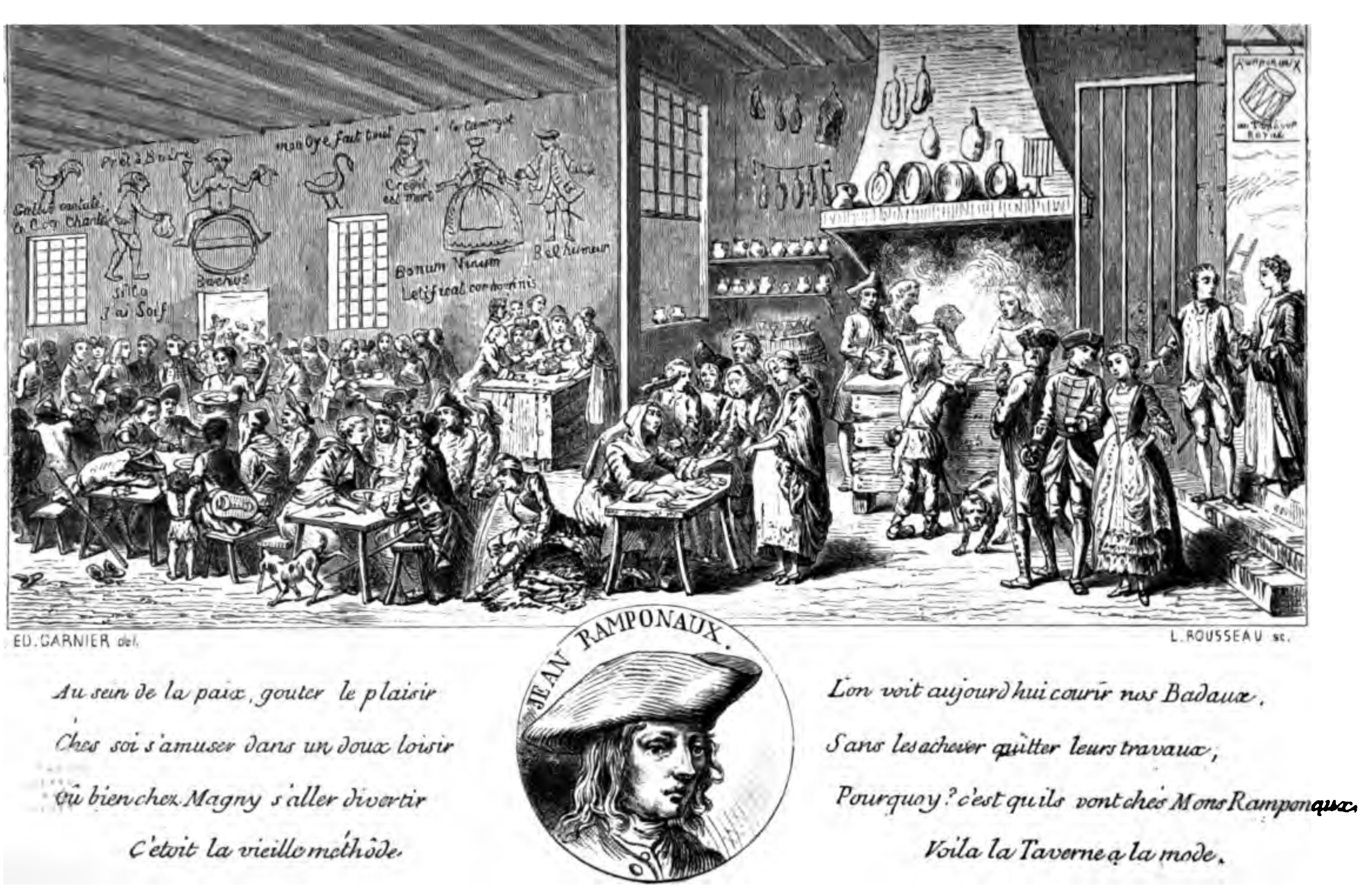
la plus licencieuse. Entre deux triples rangées de chaises remplies par des officiers, des robins, des gentilshommes, des financiers, de petits maîtres, des abbés, de belles curieuses étalant toutes les fantaisies de la mode, fort occupées à regarder et à se laisser voir, et même, à l'endroit du café Turc, par de vieilles femmes du Marais, aux joues plaquées de rouge, quel tourbillon de chevaux, de livrées, d'équipages, — cabriolets, diables, *culs-de-singe*, désobligeantes, dormeuses, vis-à-vis, sabots, gondoles, allemandes, que sais-je



Les musiciens italiens sur le boulevard, d'après les *Tableaux de Paris*, de Mariet.

encore! Les voitures vont et viennent, ou stationnent le long des allées, et des jeunes gens à cheval caracolent autour d'elles. On se lorgne, on se salue, on s'appelle, on glose les uns sur les autres, tandis que les chanteuses du café Gaussin glapissent d'une voix fausse, que les paradeurs allument le public par leurs grimaces et leurs plaisanteries salées, que de toutes parts retentissent les appels des aboyeurs, de la grosse caisse, des tambours et des trompettes, la vielle ou le triangle des Savoyards à marmotte dansant devant les tables en plein air, la flûte et le tambourin des Catalans faisant sauter leurs marionnettes, et la gamme étourdissante des marchandes de plaisirs et des petites marchandes de nougat, des merciers et *clinquailliers* ambulants, des bouquetières, des chanteurs de complaintes et de couplets grivois.

En dehors des quatre ou cinq théâtres que nous avons cités, les seuls qui existassent sur le boulevard du Temple avant la Révolution,



Le cabaret de Ramponneau, d'après une estampe conservée au musée Carnavalet. (Portefeuille 78.)

jusqu'à ce que la loi de 1791 eût proclamé la liberté de l'industrie dramatique, il faut tout au moins tirer de la cohue anonyme des innombrables spectacles qui donnaient tant d'animation et de gaieté populaires au boulevard, le fameux Curtius, avec son cabinet de figures de cire, et le non moins illustre Comus, prédécesseur de Robert Houdin et grand-père d'une célébrité d'un tout autre genre, M. Ledru-Rollin[1]. Mais autour d'eux comment essayer d'énumérer les équilibristes, les puces et les chiens savants, les animaux féroces, les nains, les géants, les femmes colosses et les femmes sauvages, les hercules, les tireurs de cartes, les faiseurs de tours, les avaleurs d'étoupe enflammée, les marionnettes, les monstres, les phénomènes et les curiosités de toute sorte?

Sur ce perpétuel champ de foire se succédaient sans interruption les variétés innombrables de baladins et d'escamoteurs, cette multitude de saltimbanques de tout genre, croqués un peu plus tard au passage par l'alerte crayon de Carle Vernet, de Boilly et de Duplessis-Bertaux. On y voyait des Indiens rouges de la tribu des grands Osages, des singes, des chiens tondus et peints de façon à passer pour des animaux extraordinaires; des hommes squelettes, comme cet Ambroise Seurat qui donna le spectacle de sa maigreur phénoménale un peu après 1830; des gens qui avalaient des serpents, des cailloux, des fourchettes; des enfants qui buvaient de l'huile bouillante ou qui marchaient sur des barres de fer rouge.

D'un bout à l'autre se pressaient des équilibristes, tireurs de cartes, astrologues et astronomes, physiciens en plein vent, faisant tourner des machines électriques et donnant le choc pour deux sous, montrant des chambres noires ou des télescopes miraculeux qui laissaient parfaitement voir tout objet placé à leur extrémité, même lorsqu'on les bouchait par un chapeau ou une planche. Çà et là, parmi ces saltimbanques scientifiques, se glissait un montreur de microscope, essayant par tous les moyens possibles d'allumer la curiosité du cercle de populace dont il était entouré. « Messieurs, disait-il, qu'un d'entre vous veuille bien me confier un *insecte,* si petit qu'il soit, et pour un sou je vous le ferai voir aussi gros que mon poing. » Par malheur pour le pauvre industriel, l'insecte se trouvait toujours dans son auditoire beaucoup plus vite que le sou[2].

Les grimaciers y abondaient aussi, et avec la même résolution que nous venons de mentionner l'homme à l'insecte, nous n'hésiterons

[1] Voir nos chapitres VII et VIII.

[2] Pujoulx, *Paris à la fin du* XVIII[e] *siècle,* 1801, in-8°, p. 34. — *Paris as it was and as it is,* 1803, *letter* XXVII, p. 315.

pas à nous arrêter un moment devant le plus fameux de ces *artistes* du boulevard. Dugazon se vantait d'avoir trouvé quarante manières de remuer le nez; rien qu'en chantant un couplet de la *Belle Bourbonnaise,* sa complainte de prédilection, un autre grimacier du boulevard du Temple remuait de cinquante façons au moins son nez énorme, chargé de gigantesques besicles de carton sans verre, qui se balançaient éperdument en zigzags tumultueux, avec un grand bruit de grelots. Les gesticulations extravagantes, exclamations, rires et larmes, petits cris, gloussements, gémissements, se succédaient comme la grêle, en guise d'accompagnement harmonique aux décompositions les plus effroyables et les plus réjouissantes du *facies,* aux dislocations les plus baroques de tout le corps. Ce grimacier camard était tout un poème à lui seul, et il avait élevé sa profession à un point qu'on atteindra peut-être encore, — car les ressources de l'art sont infinies, — mais qu'on ne dépassera certainement jamais. Il s'appelait Val-Souani, dit l'Italien. Son costume était une merveille de fantaisie : pantalon rose, souliers jaunes à larges bouffettes, veste de soie à gros boutons comme celle de Pierrot, perruque de filasse bouclée, bâton orné d'une vessie dont il se servait en guise de violon. Il désopila la rate des bons Parisiens jusqu'au commencement du premier Empire, et après sa mort il eut un successeur digne de lui qui charma longtemps les habitués de Tivoli, et que le gouvernement impérial n'oubliait jamais d'inscrire dans le programme des réjouissances publiques [1].

A. de Saint-Aubin nous a donné deux vues du boulevard à sa belle époque, qui en disent plus que des pages de description [2]. C'était un *pandæmonium divertissant,* comme l'appelait Delille, qui, devenu vieux et presque aveugle, demandait encore à y être conduit, assurant qu'il devinerait et saurait reconstituer tout le spectacle rien qu'en entendant les inflexions de voix, et que, si ses yeux lui faisaient défaut, il verrait par ses oreilles.

Tous les mondes se mêlaient sans cesse en un courant bariolé, sur ce boulevard essentiellement populaire et pourtant fréquenté avec prédilection par l'aristocratie. On y organisa des courses de traîneaux

[1] *Musée de la caricature.* — Gouriet, t. II, p. 82 et suiv. D'après Mercier, avant de devenir représentant du peuple et de jouer le rôle que l'on sait sous la Révolution, Poultier avait été non seulement « joueur de gobelets et stentor de spectacles forains », mais encore « acteur chez *le Grimacier* ».

[2] Voir sa *Promenade des remparts de Paris* et ses *Portraits à la mode.* Voir aussi, pour le tableau général du boulevard du Temple, la *Folie du jour,* déjà citée; la *Soirée des boulevards,* de Favart; Mercier, Restif, *passim;* Brazier, dans le tome IX des *Cent et un* et dans sa *Chronique des petits théâtres;* Mme Vigée-Lebrun, *Mémoires,* lettre III.

pendant le rude hiver de 1777. Quelques années après, Cagliostro venait demeurer à sa porte. On y rencontrait les hommes de lettres et les philosophes à côté des grands seigneurs et des comédiens : Vanloo entre Palissot et Linguet, Condorcet auprès de Villette et de Dazincourt, Lauraguais et Turgot, Grandménil et d'Argenson, Ducis et de Machault, Houdon et Maurepas, Montgolfier et Mesmer, Lavoisier et Cagliostro. Franklin l'appelait le club des Quatre-Nations. Grimod de la Reynière disait à Diderot, en parcourant avec cet amateur de la rue le boulevard du Temple : « Je crois faire le rêve bizarre de deux échantillons coupés en plein drap dans la société parisienne pour habiller un polichinelle. » Et Mme de Pompadour au duc de Choiseul, qui l'avait entraînée vers les mêmes parages : « Il semble que la cour et la ville se soient donné le mot pour renverser la cloison[1]. »

A ce point de vue, le boulevard du Temple, qui l'eût cru! était comme un symbole et un symptôme de la Révolution prochaine.

III

Le décret de 1791 sur la liberté des théâtres doubla ou tripla presque immédiatement le nombre des spectacles. Ce fut tout d'abord une folie, un délire. Quelques mois après le décret, la commune de Paris n'avait pas reçu moins de soixante-dix-huit soumissions de théâtres. Ces projets, conçus dans l'effervescence de la première heure, furent loin d'aboutir tous. Il fallut en rabattre dès qu'il s'agit de les mettre à exécution. Mais Paris n'en compta pas moins un moment trente-cinq théâtres en 1791, et plus tard ceux-ci s'élevèrent à près d'une cinquantaine. Le boulevard du Temple en eut pour sa part cinq ou six nouveaux : les *Élèves de Thalie*, les *Petits Comédiens français*, le *Théâtre Minerve*, les cafés Godet et de la Victoire, où l'on jouait la comédie, sans parler des marionnettes, des curiosités, des spectacles de tout genre. Mais aucun de ces nouveaux établissements n'arriva à la réputation des premiers.

Au lendemain de la prise de la Bastille, Plancher-Valcour, directeur des Délassements-Comiques, déchira en pleine représentation, au cri de : *Vive la liberté!* le rideau de gaze qu'il avait été condamné à interposer entre le public et ses acteurs. Ce bizarre personnage, prêt à toutes les besognes, auteur et comédien en même temps que direc-

[1] Ch. Maurice, *Feu le boulevard du Temple*, in-8°, 1863.

teur, qui allait, sous le nom d'Aristide Valcour, remplir de ses élucubrations en prose et en vers le *Journal de la Montagne,* où il rédigeait spécialement les séances des Jacobins, puis devenir juge de paix sous le Directoire, pour rentrer ensuite au théâtre, a écrit un grand nombre de *sans-culottides,* dont l'une des plus connues est *le Vous et le Toi.* Mais, dès 1792, il avait laissé à un nommé Colon la direction de son spectacle. Les Délassements-Comiques firent tout leur possible pour lutter contre les troubles du temps. L'escamoteur Perrin y alternait avec la *Constitution villageoise* et autres vaudevilles patriotiques; mais les affaires n'étaient pas brillantes. Deharme les releva, et l'on y vit alors des acteurs qui s'appelaient Joanny et Potier [1].

A la Gaieté, Nicolet s'était empressé, lui aussi, de se mettre au pas, ce qui ne l'empêcha point d'être arrêté en janvier 1794, comme coupable d'avoir fait jouer un ouvrage obscène [2]. C'était le moment où la Révolution décrétait les bonnes mœurs et mettait la vertu à l'ordre du jour. En dehors de ses pièces patriotiques, Nicolet avait profité de la liberté des théâtres pour jouer des comédies de Molière, qui enthousiasmaient tellement le public, qu'il lui arriva plus d'une fois d'en réclamer à grands cris l'auteur. En 1795, il céda son entreprise au *factotum* Ribier, dont l'activité dévorante était proverbiale, et qui la garda jusqu'en 1798, où elle revint à la veuve de Nicolet. Il avait changé le nom de la Gaieté pour l'appeler *Théâtre d'émulation,* et il y avait fait jouer des pièces comme le *Moine,* les *Pénitents noirs,* le *Mariage du Capucin.*

A l'Ambigu, on donnait *la Journée de Varennes, ou le Maître de poste de Sainte-Menehould,* avec exhibition de Drouet et de son compagnon Guillaume, annoncés sur les affiches; *Dorothée,* grande pantomime où se déroulait une procession magnifique, avec prêtres en aube, chantres en chape, évêques, cardinaux, enfants de chœur, religieuses, châsses, croix, bannières et tous les signes de la religion défilant au milieu des cris, des rires, des huées, préparant ainsi le peuple aux mascarades du culte de la Raison; enfin, pour nous borner là, *le Gâteau des Tyrans, ou le Hasard distributeur des couronnes,* dont le titre suffit à indiquer la nature.

Le théâtre des Associés devint d'abord le *Théâtre patriotique,* et fit tous ses efforts pour justifier ce titre. Puis il s'appela le *Théâtre sans prétention,* sous l'administration du brave père Prévôt, qui était à la fois directeur, acteur, régisseur, souffleur, décorateur, buraliste, lampiste, machiniste, etc.

[1] Brazier, *Chronique des petits théâtres,* édit. Rouveyre, t. I, p. 108 et suiv.
[2] De Goncourt, *Société sous la Révolution,* in-12, p. 234.

L'ancien théâtre des *Élèves de l'Opéra*, devenu les *Variétés amusantes* et le *Théâtre de Lazari*, donnait la *Liberté des Nègres* et les *Brigands de la Vendée*, la *Noblesse au village*, l'*Ombre de J.-J. Rousseau*, la *Mort de Saint-Fargeau*, l'*Ami du Peuple ou la Mort de Marat*, les *Déserteurs prussiens*, le ballet-pantomime des *Sans-Culottes*, etc. Mais on se perd alors dans les théâtres des Variétés amusantes. Il y en a partout. La plupart ne durent qu'un moment et sont aussitôt remplacés par un autre du même nom. Quand Gaillard et Dorfeuille eurent acheté le spectacle du sieur de l'Écluse, ils le transportèrent d'abord au Jardin de la Révolution, c'est-à-dire à l'ex-Palais-Royal, sous le titre de *Variétés amusantes*. Monvel, étant venu se joindre à eux, en éleva le répertoire et leur fit concevoir l'idée d'une spéculation plus vaste. Ils bâtirent donc le théâtre de la rue Richelieu, qui s'appela d'abord *Théâtre du Palais-Royal;* puis, quand les comédiens émigrés du théâtre de la Nation s'y furent réunis, *Théâtre français de la rue Richelieu*, enfin *Théâtre de la République*. Ainsi le bouffon l'Écluse, ancien dentiste, pourrait, jusqu'à un certain point, revendiquer pour son spectacle l'honneur d'avoir été, de métamorphose en métamorphose et de migration en migration, la souche de la Comédie-Française actuelle.

Toute cette histoire est d'ailleurs fort embrouillée. Pendant que le grimacier l'Écluse s'en allait au Palais-Royal, puis à la rue Richelieu dans la personne de ses successeurs et de ses acquéreurs Gaillard et Dorfeuille, son ancienne salle de la rue de Bondy, démolie d'abord et remplacée par une manufacture de papier, était rebâtie sous le titre de *Théâtre français comique et lyrique*, qui devait s'appeler plus tard le Théâtre des jeunes artistes. C'est là que Beffroy de Reigny, plus connu sous le nom de Cousin Jacques, fit jouer en 1790, avec un succès prodigieux, *Nicodème dans la lune, ou la Révolution pacifique*, une des plus jolies et des plus ingénieuses pièces de circonstance, une des plus modérées aussi que les événements d'alors aient produites.

Dans la seule année 1793, le Lycée des Arts, ancien Cirque, représentait coup sur coup le *Café des Patriotes*, l'*École du républicain*, l'*Échappé de Lyon*, la *Prise de Toulon*, la *Tigresse du Nord*, le *Mariage aux frais de la nation*, l'*Histoire du genre humain*, grande pantomime nationale et civique; que sais-je encore [1]?

Si nous voulions pousser jusqu'au théâtre du Marais, dans le voisinage, nous y rencontrerions un des plus grands succès de l'époque, *Robert chef de brigands*, où la Martelière avait mis en scène d'hé-

[1] Les *Spectacles de Paris*, année 1794. Suite de la 43e partie.

roïques bandits, redresseurs de torts, frappant comme des justiciers des hommes pervers épargnés par le glaive de la loi.

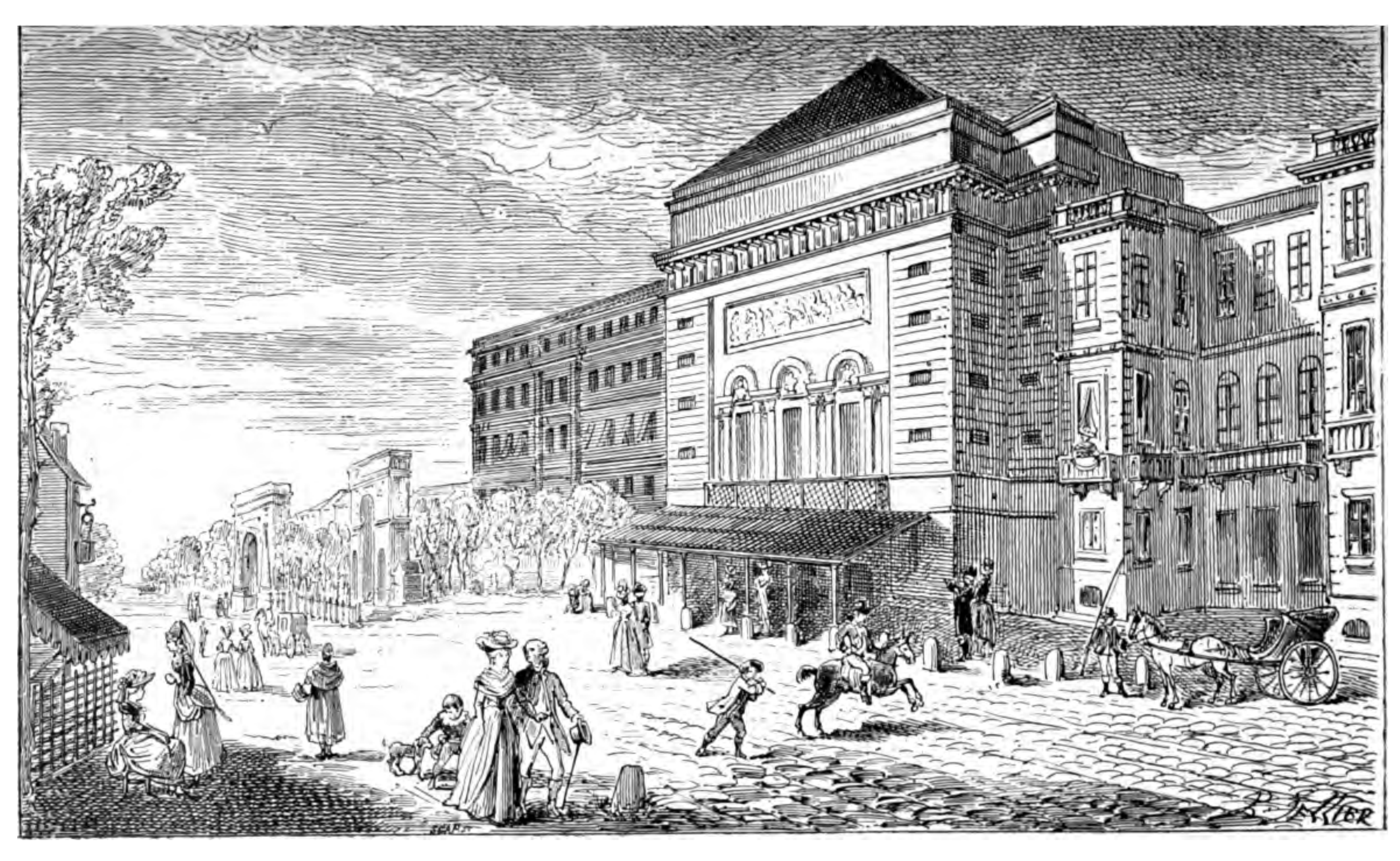
Indépendamment de leurs propres pièces, les théâtres du boulevard étaient parfois autorisés par d'autres, et spécialement par le théâtre du Vaudeville ou des Italiens, à leur emprunter celles qui avaient eu de grands succès chez eux, afin de mieux répandre parmi le peuple les sentiments patriotiques. « C'est ainsi, dit Brazier, que j'ai vu représenter à l'Ambigu et aux Délassements l'*Heureuse Décade*, la *Nourrice républicaine*, *Encore un curé*, la *Fête de l'Égalité*. » Tous les théâtres étaient des instruments de propagande et se faisaient les porte-voix de la Révolution. Les sans-culottes se pressaient naturellement de préférence dans les théâtres populaires du boulevard du Temple, qu'échauffait encore le voisinage de la Bastille et du faubourg Antoine.

Beaucoup d'acteurs et d'auteurs du boulevard, comme Plancher-Valcour, Cammaille Saint-Aubin, Gassier Saint-Amand, se remuèrent pour s'attribuer une importance politique. Brazier raconte que, dans une fête patriotique en 1794, il vit le petit Moreau, véritable nain, haut de quatre pieds, qui avait joué à l'Ambigu, puis aux Jeunes-Artistes, descendre le faubourg Saint-Martin, habillé à la romaine, en escortant avec une gravité et une importance risibles une Raison qui le dépassait de toute la tête et de la moitié du buste.

Mais, après le 9 thermidor, le boulevard du Temple ne fut pas moins prompt à la palinodie. Sur toute la ligne ce fut une grande émulation pour insulter les idoles qu'on avait adorées, culbuter les bustes de Marat et de Lepelletier. De même que jadis on y chantait le *Ça ira* et la *Carmagnole*, on exigeait maintenant des acteurs que, chaque soir, ils chantassent le *Réveil du peuple*. Au théâtre des Jeunes-Artistes, Martainville, qui du moins n'avait pas attendu qu'il n'y eût plus de danger pour attaquer les terroristes, donnait, en 1797, les *Assemblées primaires*, où les Jacobins étaient fort maltraités, et faisait placarder à la porte du théâtre et dans les rues un récit gouailleur de sa conversation avec le citoyen Limodin, secrétaire de la police, qui l'avait mandé après la représentation pour lui faire retirer sa pièce[1].

L'Ambigu raillait les parvenus, les enrichis de l'agiotage, les poissardes qui avaient pris la place des grandes dames d'autrefois en disant avec orgueil : « C'est nous maintenant qui *sont* les princesses, » dans *Mme Angot au sérail de Constantinople*, qui fut le plus éclatant succès du théâtre de la Révolution, avec *Nicodème dans la lune* et *Robert chef de brigands*.

[1] Th. Muret, *Hist. par le théâtre*, t. I, 160.



Théâtre de la Porte-Saint-Martin, d'après une pièce du cabinet des Estampes. (Topographie de Paris, X^e, 33.)

Le 5 vendémiaire an VII, les Délassements-Comiques offrirent au public un spectacle dont la composition peut passer pour un admirable résumé de la période révolutionnaire : la *Souveraineté du peuple,* comédie, suivie des *Horreurs de la misère,* drame, et de la *Débâcle,* parade mêlée de couplets : « Si le hasard seul a présidé à cette affiche, dit Brazier, admirons le hasard ; si c'est une plaisanterie faite à plaisir, avouons qu'elle est d'autant plus sanglante que l'autorité n'aurait jamais osé s'en apercevoir. » Là, comme à Feydeau, on se battait au parterre ; les sifflets luttaient de leur mieux contre les applaudissements, et la jeunesse dorée, les jeunes gens à collet vert et à cadenettes rossaient les jacobins, sans préjudice des coups d'épée qu'on échangeait parfois le lendemain.

Les cafés avaient subi les mêmes métamorphoses et passé par les mêmes vicissitudes que les théâtres. Chacun d'eux, sans pouvoir rivaliser avec les cafés politiques du Palais-Royal, est devenu un forum où l'on s'égosille, où l'on casse la vaisselle, où l'on échange des coups de poing et des coups de canne. Les patriotes trônent au café Gibet, porte Saint-Antoine, et au café du grand Guillaume. Le café Turc se ruine à force de faire crédit à ses habitués jacobins, qu'il n'ose mettre à la porte, et le café Chinois recueille son héritage. Plusieurs, comme le café des Arts, essayent de faire diversion aux querelles intestines et d'imposer silence aux braillards en établissant des scènes. Le chansonnier Déduit, Orphée du ruisseau, donne au café Yon un *Nicodème dans le soleil,* en concurrence avec la pièce du Cousin Jacques.

Au café Godet, le propriétaire, capitaine de la garde nationale, offre en lui un mélange intime du limonadier et du patriote, sans que l'un nuise à l'autre : « Capitaine, lui crient les consommateurs, viens essuyer la table. Capitaine, apporte-nous un verre de rogomme. » Et le bruit des discussions entre fayettistes et maratistes, des querelles, des batteries, les cris des marchands d'oublies et des bouquetières, le grincement des vielles, les hurlements des vendeurs de canards, la mélopée des chanteurs de la rue, couvrent son orchestre et le mettent en déroute.

Quelle décadence et quelle chute pour le boulevard du Temple ! Il n'avait jamais brillé par l'atticisme et la délicatesse ; mais les parades sont devenues plus ignobles, les cafés sont des antres où l'on beugle ; les *jeux et les ris* ont pris la fuite, les bouquetières et les vielleuses ressemblent à des furies de la guillotine ; on y sent partout la royauté de la borne et du ruisseau. La Révolution s'étale jusque dans le cabinet des figures de cire de Curtius. Les spectacles vulgaires et grossiers ont pris le haut du pavé. C'est partout un débordement de

tapage, de saltimbanques et de charlatans cyniques, de monstres hideux, de spectacles vulgaires aux bruyantes annonces, d'histrions crapuleux, d'ivrognes et de prostituées [1].

La multiplication des théâtres a causé leur ruine. Ils ne font plus leurs frais, ils ne payent plus leurs auteurs ni leurs employés. Le personnel se met en révolte. Au théâtre du Marais, qui annonce une salle chauffée, on en est réduit à remplacer le feu dans les poêles par des lampions. Beaucoup sont fermés et à vendre. Il n'en restait plus guère qu'une vingtaine dans tout Paris en 1807, quand Napoléon, d'un trait de plume, comme d'un coup de sabre, les réduisit à neuf, ne laissant au boulevard du Temple que l'Ambigu et la Gaieté.

« Ah! disait avec amertume le père Prévôt, directeur du *Théâtre sans prétention,* cet homme m'a bien trompé. C'est un grand coup d'État qu'il vient de faire. Nous verrons où cela le mènera. Pauvre France! »

En 1809 et en 1816, on laissa s'ouvrir ou se rouvrir deux nouveaux théâtres, sinon sur notre boulevard même, du moins dans le voisinage : d'abord le cirque du Faubourg-du-Temple, où l'on se mit à représenter des mélodrames militaires; puis la salle de la Porte-Saint-Martin, qui devint le théâtre des Jeux Gymniques et put représenter, par simple tolérance, des pantomimes et des vaudevilles à deux acteurs. On démolit les Délassements, en laissant debout la façade et le vestibule, sous lequel s'installèrent successivement des animaux savants, des nains, des géants, des phénomènes, des figures de cire. Ce vestibule était l'une des grandes curiosités du boulevard. Après être resté fermé environ deux ans, le *Théâtre sans prétention* rouvrit sous le nom de *Café d'Apollon;* en buvant une bouteille de bière, on pouvait y entendre chanter une ariette, voir jouer quelques scènes détachées, une pantomime, une arlequinade. C'est là que s'établit, peu après, le théâtre de Mme Saqui, d'abord simple spectacle acrobatique, mais qui, d'empiétement en empiétement, ne tarda pas à jouer la pantomime d'abord, ensuite le vaudeville et la comédie.

Le *Théâtre de Lazari* ou des *Variétés amusantes* avait été brûlé en 1798, et la façade, sur laquelle se lisait encore ce dernier titre, subsista jusqu'en 1836. Le *Théâtre des jeunes Artistes* de la rue de Bondy fut remplacé par un magasin et un atelier d'opticien. Celui des *Nouveaux Troubadours* disparut sans espoir de résurrection. Mais le décret avait laissé debout plusieurs spectacles du genre forain : il arriva çà et là que ces spectacles se substituèrent à quelques-uns

[1] De Goncourt, *Société sous la Révolution*, 199-200; *sous le Directoire*, 60-62, in-18.

des théâtres fermés par le décret. Plusieurs se transformèrent ou se déplacèrent, mais aucun de ceux qui attiraient la foule ne périt. Aux premières années de la Restauration, la jeune Malaga, acrobate pleine de grâce et de distinction, était encore un des attraits du boulevard du Temple, bien que le spectacle qui portait son nom eût été supprimé en 1807. A la fin du premier empire, on constate sur notre boulevard l'existence d'un spectacle tenu par le sieur Dromale, sous le nom



La parade du boulevard du Temple,
d'après une estampe conservée au musée Carnavalet (portefeuille 78).

de *Théâtre des Pygmées ou le Monde en miniature;* grâce à ses marionnettes très bien articulées, à ses pièces mécaniques, à ses métamorphoses, à ses tableaux marins reflétés dans des glaces qui prolongeaient la mer à l'infini; grâce surtout aux deux pitres fameux, Bobèche et Galimafré, qui faisaient la parade devant la porte, le spectacle des Pygmées ne désemplissait pas.

Voici quelle était à peu près, à cette date, la physionomie du boulevard. A gauche, en venant de la porte Saint-Martin, on rencontrait d'abord le café Hainsselin et le restaurant Henneveu, qui jouissaient d'une certaine célébrité; puis l'hôtel Foulon, sur lequel planait encore le souvenir sanglant de son propriétaire, massacré en 1789; le vestibule des anciens Délassements, où était installé en particulier le

célèbre éleveur d'oiseaux Dujou ; le café de l'*Épi-Scié*, tout récemment ouvert et qui ne tarda pas à devenir le rendez-vous des chevaliers d'industrie et des rôdeurs du grand genre ; le théâtre des *Jeunes Troubadours*, fermé, et les *Ombres chinoises* de Hurpin, avec leur paillasse Louis Leborgne ; le théâtre de la Malaga, appelé d'abord des Patagoniens ; le café Chinois, fondé par un sergent des guides de la garde ; l'Ambigu, qui n'était pas alors à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui, et, séparé par un café seulement, la Gaieté. Venaient ensuite le salon des figures de cire de Curtius, le café d'Apollon, le théâtre des Pygmées avec ses désopilantes parades, le café-théâtre de la Victoire, ancien café Godet ; le père Laplace, pâtissier populaire, qui était le *Coupe-toujours* du temps ; les automates de Thévenélin et deux nouveaux cabinets de figures de cire, appartenant tous deux au même propriétaire, entre lesquels s'ouvrait l'ancien café Yon, maintenant café-théâtre du Bosquet. La fin du boulevard était encore occupée par une série ininterrompue de pâtisseries, d'estaminets et de cabarets : il suffira de citer la Galiote, d'antique renom, et Bancelin, de fondation plus récente et très recherché par les amateurs de parties fines.

Le côté droit était à peu près complètement délaissé par les saltimbanques et même par les limonadiers et les traiteurs. On n'y pouvait guère signaler, d'un bout à l'autre, que la rotonde et le jardin de Paphos ; puis le café Turc, qui fut si longtemps, malgré ses diminutions successives, une des curiosités de Paris et des joies de nos pères. Jamais il n'eut plus de vogue. Dans les kiosques aux verres de couleur, dans les pavillons, dans la grande allée garnie de sophas, sous le pont chinois, dans les petits bosquets, dans les cabinets de verdure et les charmilles à jour qui bordaient l'enceinte du jardin, se pressaient force provinciaux et étrangers, mêlés aux Parisiens de tous les quartiers et aux habitués du voisinage, aux ébénistes du faubourg Saint-Antoine, aux marchands de bois du boulevard Bourdon, aux épiciers de la rue Porte-Foin ou de la rue Charlot, aux petits rentiers du Marais, qui s'installaient à quatre heures, après le dîner, et ne bougeaient pas jusqu'à onze heures du soir.

Sous la Restauration, l'aspect du boulevard du Temple, avec son avenue d'arbres séculaires et ses petits fossés creusés par intervalles, sa foule bruyante et bariolée circulant entre les curiosités et les spectacles divers, se bousculant aux parades à partir de midi, demeure d'abord à peu près le même. En 1816, peu après l'ouverture en titre du théâtre de M[me] Saqui, un sieur Bertrand lui fait concurrence en fondant le spectacle des Funambules, qui, à l'origine, comme son

nom l'indique, n'offrait à son public que des danses de corde. Quand le théâtre de Dromale, dit des Pygmées, dut fermer ses portes à cause du départ de Bobèche et de Galimafré, — à moins que ce ne soient Bobèche et Galimafré qui aient dû partir à la suite de la déconfiture de Dromale, — un pauvre diable, nommé Provot, fonda dans sa baraque un théâtre archipopulaire, auquel il donna le nom de *Petit-Lazari*, en souvenir de l'Arlequin fameux qui avait créé les Variétés amusantes. Le souvenir du Petit-Lazari, qui payait ses pièces trois francs et faisait payer ses places vingt-cinq centimes, qui eut jusqu'à la fin un aboyeur à la porte et dont les acteurs maniaient pendant le jour le rabot ou le marteau, est demeuré légendaire.

En 1821, Alaux l'aîné, frère du peintre, obtint le privilège d'un nouveau théâtre, qu'il fit bâtir proche des ex-Variétés amusantes, et qu'il baptisa *Panorama Dramatique*. La salle était belle, et, malgré les restrictions du privilège, qui ne permettait que deux acteurs en scène, elle semblait ouvrir sous les plus heureux auspices, car elle avait des fournisseurs et des acteurs connus, un comité de lecture où se rencontraient des noms comme Taylor, de Latouche, de Cailleux, Merville et Ch. Nodier. Cependant l'entreprise ne vécut guère que ce que vivent les roses. Les efforts inouïs du directeur ne purent empêcher le spectacle d'être fermé en 1823, après deux ans et trois mois d'existence, et démoli aussitôt pour faire place à une grande maison de six étages.

L'incendie de l'Ambigu, dans la nuit du 13 au 14 juillet 1827, à l'issue d'une répétition où l'on avait essayé l'effet d'un feu d'artifice, fut suivi du déplacement de ce théâtre, que l'on reconstruisit à l'endroit qu'il occupe encore aujourd'hui. Tels furent les principaux changements que subirent, durant cette période, les théâtres du boulevard du Temple. J'allais oublier l'ouverture, le 31 mars de la même année, du nouveau Cirque Olympique, qui remplaçait le théâtre du faubourg du Temple, également dévoré par les flammes l'année précédente.

Sur d'autres points, quelques modifications s'étaient opérées aussi. On perça, en 1820, le passage Vendôme. De nouveaux cafés et de nouveaux restaurants s'élevèrent : entre autres, Deffieux, qui eut si longtemps la spécialité des banquets de noces. Bonvalet fit son apparition sous la forme modeste d'une boutique de marchand de vins traiteur, fréquentée par la population ouvrière du quartier. En même temps, le *Cadran bleu* et les *Vendanges de Bourgogne* servaient de rendez-vous aux repas de corps, aux grandes réunions gastronomiques, et conquéraient ce renom dont la décadence devait commencer vers la fin du règne de Louis-Philippe. Rogné de toutes parts,

rétréci, privé de ses principaux moyens de séduction, le café Turc voyait baisser sa vogue, malgré les travaux par lesquels il essayait de dissimuler la diminution de son jardin, malgré la richesse de son comptoir et le brillant de sa décoration. Il n'était plus guère fréquenté que par les élégants du Pont-aux-Choux, les beautés des Filles-du-Calvaire, les bons vieux bourgeois des Enfants-Rouges, clientèle surannée qui lui donnait un aspect vieillot sous son ornementation



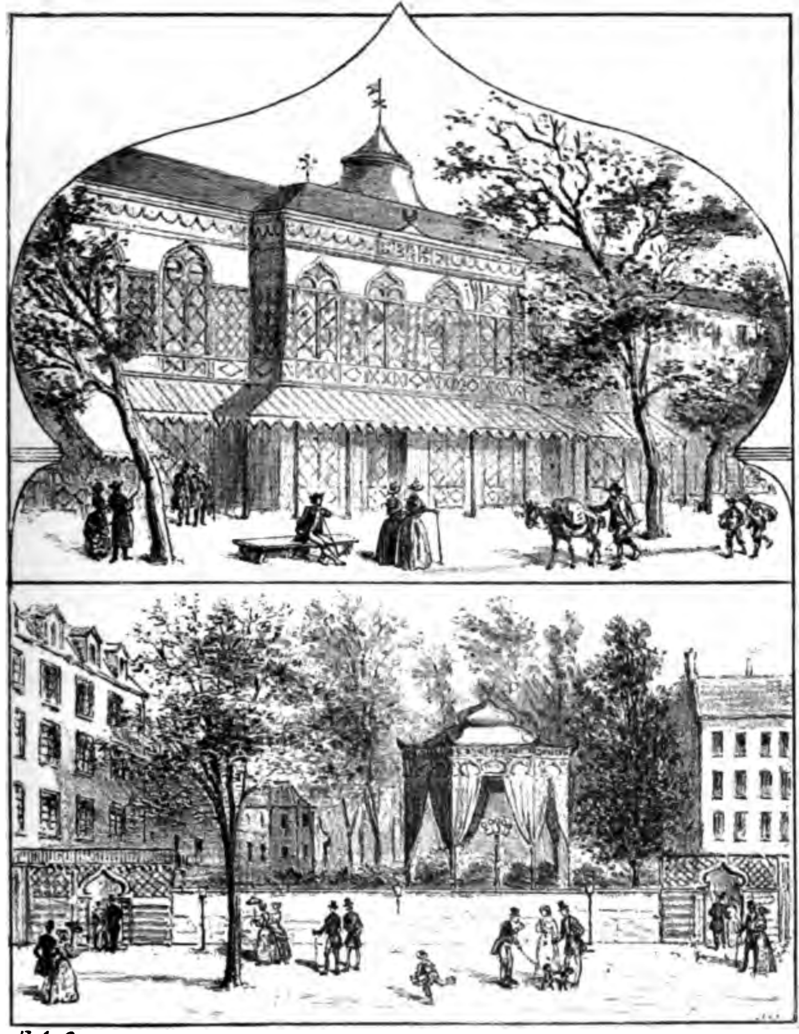
Les montagnes russes, d'après une estampe du temps.

luxueuse, et la foule se partageait entre le café Chinois, le café du Bosquet, surtout le café des Princes, longtemps son rival obscur, mais qui s'était mis à la mode du jour en élevant dans son enceinte quelques-unes de ces montagnes factices de plâtre, de bois et de toile peinte, du haut desquelles on se laissait rouler jusqu'en bas dans un traîneau qui passait avec la rapidité et le bruit de la foudre.

C'est probablement aux débuts de la Restauration que se rapporte le gai tableau tracé par Désaugiers dans sa chanson de *Cadet Buteux au boulevard du Temple :*

La seul' prom'nade qu'a du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule où j' m'en donne, où je ris,
C'est l' boulevard du Temple, à Paris...

Y a l' spectacle de mam'sell' Rose,
Qui, sans jamais s' donner d'efforts,
Moyennant queuq' sous, c'est peu de chose,
Fait tout c' que l'on veut de son corps...



Boulevard du Temple : 1° le café Turc en 1786; 2° le jardin Turc en 1840. D'après deux estampes du temps. (Musée Carnavalet, portefeuille 28.)

L' café d'Apollon est tout contre :
Une espèce d' petit salon,
Où l'univers, que l'on y montre,
A trois pieds d' large et deux pieds d' long...

Qu'est c' donc qu' j'entends ? C'est d' la musique.
V'là tous les dindons du quartier
Qui s' pressent, s' foulent ; mais, bernique !
Ils ont beau faire, je suis l' premier.

« D' mon Barbaro, v'nez voir l'adresse :
« V'nez voir l'esprit d' mon petit ânon :
« V'nez voir mon lapin batt' la caisse ;
« V'nez voir mon s'rin tirer l' canon. »

Et la trompette qui résonne,
L'ivrogn' qui jur', l' tambour qui bat,
Les chiens qui jouent, la cloch' qui sonne,
Et moi d' crier, pendant c' sabbat.

Mais, tandis qu' pour voir tant d' bamboches,
Je m' tords l' jarret, les yeux et l' cou,
Me v'là, quand j' fouillons dans mes poches,
Sans mouchoir, sans montre et sans l' sou.

Cette poésie peu lyrique donne bien l'idée du mouvement populaire et du tapage assourdissant qui régnaient sans cesse d'un bout à l'autre de ce boulevard, plein de tabagies, de tripots, de guinguettes, de jongleurs, de grimaciers, de petits industriels, de chanteurs, d'animaux savants, de parades et aussi de filous. Et les filous n'étaient point, par malheur, les seuls personnages suspects qu'on y rencontrât. Il faut bien dire, sans appuyer, que les parades surtout y attiraient souvent fort mauvaise compagnie.

Vers la fin de la Restauration, la physionomie du boulevard s'était peu à peu modifiée profondément. On avait comblé les fossés, construit des maisons, garanti les boutiques par des grilles, adapté des auvents aux théâtres, pavé les devantures. La suppression des parades par ordonnance de police ne contribua pas peu non plus à donner un aspect plus décent, mais aussi plus monotone, au vieux boulevard populaire, qui perdit en gaieté ce qu'il gagna en élégance.

Sous le gouvernement de Juillet, le changement va s'accentuant de plus en plus. Le boulevard se garnit de larges trottoirs; les masures font place à de belles maisons. Les automates de Thévenelin et les deux cabinets céroplastiques de Mme Georges disparaissent, et sur leurs ruines s'élève le grand café des Mille colonnes, rendez-vous des joueurs de poule, d'écarté, de piquet, de lansquenet, et d'ailleurs fréquenté par une population aussi peu choisie que le vieil *Épi-scié*. Lazari et les Funambules montent en grade : le premier substitue à ses marionnettes primitives des acteurs en chair et en os; le second remplace la danse de corde par des vaudevilles et des pantomimes, où allait s'illustrer le roi des Pierrots, Debureau. En 1831 s'ouvre le théâtre des Folies-Dramatiques, ce Palais-Royal du boulevard, administré jusqu'à sa mort, en 1857, par le directeur Mouriez, qui y ramassa des millions, et où Frédérick Lemaître attira quelque temps tout Paris dans *Robert Macaire*. Dix ans après, le nom des Délasse-

ments-Comiques renaissait dans un petit théâtre qui cultiva le même genre sans atteindre le même succès, et qui, plus tard, se fit une spécialité des revues de fin d'année. Enfin, au déclin du règne, le grand Dumas obtenait le privilège du théâtre Historique, qui devait d'abord s'appeler théâtre Montpensier et qu'il se proposait d'alimenter à lui seul. La nouvelle salle s'ouvrit, en 1847, sur l'emplacement de l'ancien hôtel Foulon, avec des acteurs comme Mélingue, Bignon et Rouvière.

Tels furent les principaux changements matériels apportés sous ce règne dans les théâtres du boulevard. Joignons-y, pour être complet tout en restant sommaire, l'incendie en 1835 de la Gaieté, qui profita de cet accident, si commun aux salles de spectacles pour revêtir une armature de fer, et qui parvint à rouvrir dans le courant de la même année. Joignons-y encore la disparition, après l'ordonnance qui supprimait les maisons de jeux à partir du 1er janvier 1837, de la Rotonde de Paphos, où la roulette s'était installée comme à Frascati, et son remplacement par le magasin de nouveautés : *Au pauvre Jacques*. Le jour de l'attentat de Fieschi, le jardin Turc avait été pacifiquement envahi, avant le passage du roi, par les gardes nationaux de la 7e et de la 8e légion, et sa terrasse encombrée de belles et élégantes curieuses. L'explosion de la machine infernale transforma en ambulance et en morgue ce lieu de délices. A peine débarrassé des blessés et des cadavres qu'on avait entassés à la hâte sur ses pelouses et dans ses bosquets, il retrouva quelques mois de grande vogue, grâce aux concerts excentriques et bruyants organisés par Jullien, qui eut le premier l'idée de faire entrer le canon au nombre des instruments de son orchestre. Mais on se lasse de tout, et, après le départ de Jullien, le propriétaire du jardin Turc, voyant son café retomber dans la solitude, vendit encore une notable partie du terrain, sur laquelle on éleva deux maisons. Dès lors ses brillantes destinées furent bien finies.

Le répertoire des théâtres populaires du boulevard du Temple subit des modifications plus profondes que leur physionomie matérielle. Le Directoire, l'Empire, la Restauration surtout avaient été la véritable époque du *boulevard du Crime,* l'âge d'or du mélodrame naïf et convaincu, solennel, sacerdotal, de la tour du nord, du torrent de la vallée, des souterrains du château, de la croix de ma mère, de la jeune fille innocente et persécutée, du traître puni, de la vertu récompensée. En ce temps-là, on croyait aux brigands de Cuvelier et de Loasel-Théogate; jamais on ne se fût permis de traiter de *bénisseur* le vertueux M. Marty; Frénoy, Ferdinand, Defresne, Mlle Bourgeois

faisaient frémir sincèrement le gamin; et le niais obligé, le niais des anciens jours, sous les traits de Dumesnil et de Raffile, dilatait toutes les rates et semblait l'idéal du comique. Mais peu à peu l'auditoire même de la Gaieté et de l'Ambigu s'était fait sceptique et blasé. Il épluchait son plaisir; il devenait difficile, exigeant; il ne croyait plus que *c'était arrivé*. L'apparition du romantisme parut devoir porter un coup mortel au mélodrame. Du premier coup il en modifia profondément les conditions et le style : aux brigands de la montagne et aux tyrans farouches il substitua les empoisonneurs, les adultères, les parricides et les fratricides; aux traitres, les truands; la dague à l'*hache; Damnation!* à *Merci, mon Dieu!* la fièvre à l'intérêt; Frédérick et Dorval à Tautin et Adèle Dupuis; la *Tour de Nesle* à la *Pie voleuse*. Néanmoins le mélodrame s'en releva; il reprit son cours en se pliant aux conditions nouvelles et avec des éléments nouveaux. Si Corsse était mort et si le Racine du boulevard, Caigniez, n'écrivait plus, la Gaieté et l'Ambigu avaient encore leur Corneille dans la personne de Pixérécourt; Dennery se levait déjà à l'horizon, et Bouchardy allait apparaître, toujours aussi sincère, sinon aussi naïf que ses prédécesseurs.

Après la révolution de 1848, nous entrons dans la période contemporaine, et beaucoup de nos lecteurs n'ont plus qu'à consulter leurs propres souvenirs. Bornons-nous donc à mentionner rapidement, sans nous arrêter, la création du théâtre Lyrique : d'abord sous le titre d'Opéra national, dans la salle du cirque Olympique; puis dans celle du théâtre Historique, tombé en faillite. Ce fut à peu près le seul changement qui s'opéra sur cette rive, jusqu'à la démolition de 1862. De l'autre côté, s'ouvrit en 1852 le petit théâtre des Folies-Meyer, qui s'appela ensuite les Folies-Nouvelles, et qui finit par devenir le théâtre Déjazet, après avoir été fort en vogue dans le monde du plaisir, puis délaissé par le public frivole et volage qui l'avait adopté. Plus loin, le physicien Robin créa sous l'Empire un spectacle qui fit concurrence à celui de Robert-Houdin et qui joignait aux tours d'escamotage des expériences de science amusante. En dépassant quelque peu les parages du boulevard du Temple, nous trouvons encore, à gauche, le grand bâtiment du Cirque d'Hiver, inauguré en 1852 sous le nom de cirque Napoléon, et à droite le théâtre Beaumarchais, ancien théâtre Saint-Antoine, auquel son nouveau patron n'a pas plus porté bonheur que l'ancien. Peut-être y faudrait-il ajouter les cafés chantants : ce fut une mode du second empire, mais cette mode n'était qu'une résurrection. Le café du Géant, qui attira si longtemps la foule aux environs du passage Ven-

dôme, par l'exhibition d'un et même de plusieurs colosses dans les entr'actes de ses concerts, était l'héritier des anciens cafés d'Apollon et de la Victoire.

Le 15 juillet 1862 peut être considéré comme le dernier jour du vieux boulevard du Temple, quoique les démolisseurs eussent accordé un répit à la Gaieté jusqu'à la fin du mois. Les Funambules et les Folies donnèrent des pièces d'adieu, composées expressément pour la circonstance. Le cirque Olympique et le théâtre Lyrique se transportèrent dans les nouvelles salles de la place du Châtelet. La Gaieté émigra au square des Arts-et-Métiers. Le Petit-Lazari disparut pour toujours. Après quelque intervalle, les Folies-Dramatiques allèrent se réinstaller dans le voisinage, rue de Bondy, et les Délassements sur le nouveau boulevard du Prince-Eugène. Les Funambules, bien plus tard, essayèrent de ressusciter boulevard de Strasbourg et n'en purent venir à bout. Ce vieux centre de tous les spectacles populaires de Paris n'a gardé absolument que le théâtre Déjazet, le dernier venu de tous et un des plus modestes. Désormais il n'a plus de physionomie et plus d'histoire.

CHAPITRE V

LONGCHAMP DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

Tout le monde connait l'origine très logique de l'usage très bizarre qui faisait des trois jours de la semaine sainte, le mercredi, le jeudi



Avant que Longchamp fixât la mode :
« Galant » à la mode de 1647 et 1648, d'après une estampe du temps.
(Comme contraste, on a placé près de lui un ouvrier avec son costume de 1649.)

et le vendredi, la grande fête du luxe et de la vanité, la pompeuse cavalcade où s'exhibaient avec fracas toutes les nouveautés et toutes

les folies des modes printanières. On sait que cette promenade eut pour point de départ un pèlerinage à l'abbaye de Longchamp, fondée par Isabelle de France, sœur de saint Louis, et où ses restes mortels opéraient des miracles. Personne n'ignore comment cette abbaye, gâtée par sa puissance et sa richesse, par les privilèges dont les papes et les rois s'étaient plu à la combler, tomba peu à peu dans un état de



Avant que Longchamp fixât la mode :
« Galant » à la mode de 1647 et 1648, d'après une estampe du temps.

décadence, d'indiscipline et de dérèglement, contre lequel saint Vincent de Paul s'élevait avec une force tout apostolique, au XVIIe siècle; comment ensuite elle imagina de combattre le discrédit où ses désordres l'avaient réduite, et de reconquérir l'affluence publique autour du tombeau de sainte Isabelle, par ses offices de la semaine sainte en musique. A la fin du XVIIe siècle, les *Ténèbres* de Longchamp avaient déjà la vogue, et il était de mode parmi les courtisans de s'y rendre.

En 1727, la retraite de Mlle le Maure, fameuse cantatrice du grand

Opéra, qui était allée y prendre le voile, accrut cette mode jusqu'aux proportions d'un engouement inouï. Pendant les trois ans qu'elle y resta, la beauté extraordinaire de sa voix, étendue, puissante et moelleuse, l'art de sa diction et l'accent pathétique qu'elle savait mettre dans son chant, attirèrent aux offices de la semaine sainte un immense, mais très profane public, heureux de retrouver ainsi une



Avant que Longchamp fixât la mode :
Louis XIV en justaucorps (1671), d'après une estampe du temps.

favorite si vivement regrettée. Le jour où elle se fit entendre pour la première fois, on s'écrasa dans la nef, dans la tribune et jusque dans la galerie qui conduisait à la chapelle, dont il fut impossible de fermer les portes. L'habitude persista après son départ, grâce au soin que prit l'abbaye de recruter partout, et même jusque dans les chœurs de l'Opéra, dit-on, les voix les plus pures et les plus parfaites, pour soutenir la réputation de ses concerts religieux. La mode était fixée. Pendant un mois d'avance, pas une femme du grand monde ou du demi-monde, si l'on peut employer cette expres-

sion sans anachronisme, qui ne songeât jour et nuit à la façon victorieuse dont elle s'y prendrait pour *faire Ténèbres,* selon le mot consacré, au prochain Longchamp.

L'auteur anonyme de l'*Histoire de Laurent Marcel, ou l'Observateur sans préjugés,* publiée en 1779, mais dont les observations remontent à quelques années plus haut, a parlé de ces concerts et



Avant que Longchamp fixât la mode :
Pages (1662); le duc d'Orléans, frère du roi (1663); d'après les estampes du temps.

décrit leur physionomie très mondaine. « La célébrité des lamentations de Longchamp nous détermina à les aller entendre, et ce fut de toutes nos pratiques de piété celle dont je fus le moins content. Il se forme à ces sortes d'assemblées une émulation de voix et d'instruments qui ne paraissent se surpasser que pour briguer de nombreux suffrages. Les musiciens s'y rendent comme à l'Opéra, avec un extérieur d'effronterie qui révolte. La moitié des assistants oublient l'objet qui devrait les y attirer, pour ne s'occuper que de la mélodie des sons et de la beauté des vibrations et des roulades; on y parle, on y

rit, on y éclate avec aussi peu de ménagement que dans un marché. Une quêteuse, entre autres, s'y fait voir dans une parure peu faite pour exciter la dévotion. »

L'usage survécut à la cause qui lui avait donné naissance, et quand l'archevêque de Paris Christophe de Beaumont, scandalisé de voir la



Avant que Longchamp fixât la mode :
Dames en conversation aux Tuileries, fin du règne de Louis XIV,
d'après un dessin de Bonnart (cabinet des Estampes, Modes diverses, II, Oa, 62).

foule se donner rendez-vous dans une chapelle comme à un théâtre, la fit fermer au public, celui-ci n'en continua pas moins à défiler, pendant les trois jours saints, dans les Champs-Élysées et dans l'allée du bois de Boulogne qui conduisait à Longchamp. On garda la promenade et l'exhibition dont le chant des Ténèbres n'était plus depuis longtemps que le prétexte. On ne fit plus Ténèbres; on fit Longchamp toujours : c'était le principal. On n'avait plus la fatigue et l'ennui de descendre du carrosse où l'on était si bien, où l'on s'éta-

lait en une pose si savamment calculée pour mettre dans tout leur jour les avantages de sa personne et de sa toilette, de s'étouffer dans l'église, au risque d'y gâter sa dentelle et d'y friper son falbala. Au lieu d'entrer dans la chapelle, on en fit le tour, et ce fut là tout le changement.

Les règnes de Louis XV et de Louis XVI furent l'âge d'or de Longchamp. C'était à qui s'y montrerait avec la toilette la plus écra-



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Une famille de la haute bourgeoisie en tenue de promenade, d'après une estampe du temps.

sante, l'équipage le plus riche et le plus original, les bijoux les plus éblouissants. La cour et la ville, comme on disait alors, banquiers, fournisseurs, traitants, fermiers généraux, grands seigneurs, princes du sang, envahissaient le chemin de l'abbaye. Les bourgeois mêmes réservaient pour ces jours-là ce qu'ils avaient de plus frais et de plus beau. On y inaugurait les inventions nouvelles. C'était le grand concours des modistes, des couturières, des marchands de chevaux et de voitures.

Les carrosses à la file, allant, avançant au pas, reculant, embrouillés les uns dans les autres, offrent tous les états confondus, disent

les chroniqueurs du temps. Lorsqu'on est parvenu au bout de l'allée, on retourne sur ses pas, pour revenir encore et recommencer ainsi tant qu'on a quelque chance d'exciter l'admiration ou la jalousie. Les gens à pied et à cheval, pêle-mêle, lorgnent toutes les femmes. Les princes y font voir les dernières inventions des selliers, et guident quelquefois eux-mêmes; mais il leur est interdit de rompre la file. Le milieu de la chaussée leur est réservé, ainsi qu'aux pairs, aux ambas-



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Un ancien militaire en habit de ville, vers 1760, d'après Joseph Vernet.

sadeurs, aux ministres. Les fiacres délabrés, avec leurs rosses, font valoir les équipages somptueux Les commis et les clercs galopent de leur mieux sur des chevaux loués. Des faubouriens narquois, juchés sur des ânes et des groupes poissards, apostrophent les beautés surannées et les toilettes extravagantes. Le peuple rit, chante, boit, et s'enivre. L'église est déserte et les cabarets sont pleins : c'est ainsi qu'on pleure la passion du Christ [1].

Prudhomme rapporte encore qu'on vit des ducs et des marquis

[1] Mercier, *Tableau de Paris*, ch. *Longchamp*. — Prudhomme, *Miroir de Paris*, VII, p. 367. — Cuisin, le *Petit Diable Boiteux*, ch. *Longchamp*. — Du Coudray; *Nouveaux essais sur Paris*, t. VI, p. 275.

s'endetter de 25 à 30,000 livres avec leurs carrossiers pour briller à ce rendez-vous de toutes les hautes élégances. D'après les exemples que nous allons citer, ce chiffre n'a rien d'étonnant.

« On prêtait très souvent des calèches et des chevaux pour y aller, écrit Mme de Genlis dans une note de son *Dictionnaire des étiquettes de la cour*. Mme de ***, une veille de Longchamp, sachant que M. le vicomte de V*** en avait deux, lui en fit demander une : il avait disposé



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp : Costumes de bal en 1762, d'après Saint-Aubin.

de l'une et de l'autre; mais sur-le-champ il en fit acheter une de la plus grande élégance, uniquement pour la prêter trois heures à Mme de ***. Cette galanterie parut fort aimable, mais elle n'étonna point. »

Les femmes de théâtre, surtout, allaient y étaler leur luxe insolent, un luxe asiatique, comme dit Prudhomme. En 1742, Mlle le Duc s'y montre toute couverte de diamants, dans un carrosse à six chevaux, puis dans une microscopique calèche bleue et argent, attelée de six chevaux pas plus gros que des ânes. « Un petit postillon et un petit hussard richement habillés, l'un en veste rouge toute couverte de galons d'argent, avec une plume bleue au chapeau; l'autre en robe

bleue, le sabre et le bonnet tout garnis de plaques d'argent, » et deux valets de pied déguisés complétaient l'équipage, que la le Duc conduisait elle-même, ayant sa sœur et la Carton à côté d'elle. « Plusieurs autres actrices remplissaient trois carrosses de la suite et portaient ses couleurs : bleu et blanc. La plupart des coureurs de Longchamp, à cheval, en carrosse et en calèche, firent cortége à cette troupe de vestales, autant par curiosité que par amusement. » Cela fit grand



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Costumes de bal en 1762, d'après Saint-Aubin.

scandale. La le Duc reçut avis de ne point reparaître le lendemain, si elle ne voulait être culbutée avec sa calèche, et elle fut chansonnée de toutes parts [1].

En 1753, au plus fort des luttes de l'autorité royale contre le Parlement et contre le Châtelet, qui avait déclaré que, durant l'exil de celui-ci, il connaitrait à sa place des refus de sacrements et en poursuivrait les auteurs; au moment où l'on parlait de supprimer l'un et l'autre et où la fermentation de Paris était à son comble par suite de l'arrestation de plusieurs conseillers, le luxe de carrosses, de magni-

[1] *Mélanges* de Boisjourdain. — *Journal* de Barbier, éd. Charpentier, III, 342.

fiques livrées, de parures et de diamants déployé dans ce cortège de la mode parut une sorte de bravade aux esprits agités[1]. Quelques années après, en face du carré Marigny, la Deschamps recevait, de la part de la reine, l'ordre de se retirer de Longchamp, où son luxe effronté faisait scandale. En 1768, Mlle Guimard, la danseuse, attirait tous les regards par un char d'une élégance exquise, décoré d'armes parlantes : un *marc* d'or d'où sortait un *guy* de chêne, dans un écusson supporté par les Grâces et couronné par les Amours[2]. En 1774, Mlle Duthé et Mlle Cléophile, toutes deux de l'Opéra, se disputaient



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp ;
« Coiffures ridicules » sous le règne de Louis XVI, d'après les pièces conservées au cabinet des Estampes. (Costumes et Mœurs, Louis XVI, Oa 34.)

la palme de la magnificence. Le jeudi, la première l'avait emporté avec son carrosse à six chevaux, doré sur tranche, à harnais empanachés; le vendredi, Mlle Cléophile l'écrasa avec un équipage ciselé, découpé à jour, travaillé comme une pièce d'orfèvrerie. Chevaux et gens avaient des diamants jusqu'à leurs cocardes, et les brides, raidies par des incrustations en pierres de couleurs, se prêtaient à peine au mouvement que leur imprimait le cocher[3]. Mlle Renard s'y montra aussi en voiture à quatre chevaux, dont les harnais étaient tout couverts de pierres qui brillaient comme des diamants; il est vrai qu'elles étaient fausses, mais il n'y en avait pas moins pour beaucoup d'argent[4].

[1] Barbier, *Id.*, VI, 23. — D'Argenson, VIII, 278.
[2] *Mémoires secrets*, 31 mars 1768.
[3] *Mémoires* de Fleury, ch. XII.
[4] *Souvenirs* de Mme Vigée-Lebrun, lettre III.

Les femmes du monde avaient parfois le mauvais goût de vouloir lutter contre ces créatures qui étalaient leur honte en étalant leurs richesses. Elles étaient naturellement vaincues. Plus le siècle avançait, plus la licence croissante des mœurs et la fortune scandaleuse des fermiers généraux assuraient le triomphe à leurs rivales. Au Longchamp de 1780, qui fut très brillant malgré le froid, et où la file des équipages se prolongeait sans interruption de la place Louis XV à la porte Maillot, entre deux haies de soldats du guet, la duchesse de



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
« Coiffures ridicules » sous le règne de Louis XVI, d'après les pièces conservées au cabinet des Estampes. (Costumes et Mœurs, Louis XVI, Oa 34.)

Valentinois produisit une sensation énorme en se promenant dans un carrosse de porcelaine attelé de chevaux gris pommelé, aux harnais de soie cramoisie brodés en argent. Mais une simple figurante de l'Opéra, Mlle Beaupré, éclipsa la duchesse : son carrosse, également en porcelaine, et traîné par quatre chevaux isabelle harnachés de velours bleu foncé que rehaussait une somptueuse broderie d'or, était décoré de peintures représentant Diane et Endymion :

Belle Valentinois,

s'écriait à ce propos un poète,

laissez sous la remise
Ce carrosse fragile, avec raison vanté :
La vertu d'opéra doit, en toute entreprise,
L'emporter en fragilité.

Longchamp servait alors de théâtre à des exhibitions de tout genre, même en dehors de la mode. Les *Mémoires secrets* de Bachaumont nous apprennent, en 1782, que l'aéronaute Blanchard avait eu bien des fois l'idée d'y montrer la voiture marchant sans chevaux qu'il avait imaginée, mais n'avait pas encore eu le temps de faire. Il la fabriqua un peu plus tard, et on la vit fonctionner plus d'une fois peut-être pendant le fameux défilé des jours saints, dans la grande avenue des Champs-Élysées[1]. Les inventeurs ne pouvaient trouver d'occasion plus propice pour se faire connaître.

Un Anglais parut à Longchamp dans un carrosse d'argent, dont les roues étaient rehaussées de pierres précieuses et les chevaux ferrés du même métal. C'était à qui étalerait le plus de richesse dans les



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Coiffures du temps de Louis XVI, d'après le *Jeu du costume et des coëffures des dames.*
(Collection Hennin, t. III, avant-dernier f°.)

équipages, le plus d'élégance dans les attelages, le plus de faste dans les livrées. Des masques élégants, représentant les personnages dramatiques en vogue, sillonnaient la foule. On voyait *Jeannot,* avec son bonnet rouge et sa lanterne; la famille *Jérôme Pointu, Cadet Roussel,* etc. etc. La mode, du haut d'un char que traînaient des papillons, dictait ses arrêts, que la foule s'empressait de recueillir, pour les transmettre, de province en province, jusqu'aux extrémités de l'Europe.

Les approches de la Révolution ne changèrent rien à l'usage reçu. La cavalcade de 1786 fut des plus brillantes, et Mlle Adeline, de la Comédie-Italienne, dont la dépense en cette occasion s'éleva jusqu'à mille louis, y éclipsa tout le monde par la magnificence de sa voiture, de son attelage et du harnachement de ses chevaux[2].

L'année suivante, la mode délaissa, pendant les trois jours, la

[1] *Mémoires secrets,* XX, 164. — Dupuis-Delcourt, *Manuel d'aérostation.*
[2] *Mémoires secrets,* XXXI, p. 257.

route sablonneuse de l'abbaye, qu'on avait suivie jusque-là, en y substituant l'allée qui va de la Muette à Madrid. Il n'en fallut pas davantage pour raviver l'éclat de Longchamp. Beaucoup de personnes s'étaient fait faire un équipage différent pour chacun des trois jours.



le Bonnet en Cascade


l'Agréable


le Chapeau en Coquille

Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Coiffures du temps de Louis XVI, d'après le *Jeu du costume et des coëffures des dames*.
(Collection Hennin, t. III, avant-dernier f°.)

La foule se pressait surtout autour d'un char satirique dont l'idée était attribuée au marquis de Villette : l'attelage, composé d'un ânon que dirigeait un jockey, les marionnettes des deux sexes assises dans l'intérieur et saluant d'un mouvement continu la Folie avec sa ma-


le Chapeau au Bonheur du Siècle


la Therese


le Bonnet à la Glaneuse

Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Coiffures du temps de Louis XVI, d'après le *Jeu du costume et des coëffures des dames*.
(Collection Hennin, t. III, avant-dernier f°.)

rotte, qui surmontait la voiture, furent regardés comme une piquante parodie de la célèbre promenade.

En 1789 même, après un carnaval superbe, Longchamp fit encore merveille. Jamais on n'avait vu plus de luxe et d'originalité dans les modes. Les *wiskis,* mis en vogue par l'anglomanie croissante, envahirent les Champs-Élysées, et on se livra à une véritable orgie de souliers à la chinoise, de caracos de satin, de culottes de velours, d'habits à doublures de couleur, de boucles aux *nœuds d'amour* et

aux *coquilles,* de redingotes à double collet[1], etc. etc. Le peuple n'avait pas encore pris la Bastille et laissait faire.

Néanmoins quelques scènes préludèrent d'une façon assez significative aux troubles révolutionnaires. Mme Vigée-Lebrun raconte, dans ses *Souvenirs*[2], qu'elle donnait un concert ce jour-là, et que ses invités arrivaient consternés, lui racontant que le matin, à la barrière de l'Étoile, la populace avait insulté de la façon la plus effrayante les gens qui passaient en voiture. Des misérables montaient sur les marchepieds en criant : « L'année prochaine, vous serez derrière vos carrosses et nous serons dedans. »



la Diligente *la Lévite*

Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Costumes du temps de Louis XVI, d'après le *Jeu du costume et des coëffures des dames.*
(Collection Hennin, t. III, avant-dernier f°.)

Ces menaces furent mises çà et là à exécution au Longchamp de 1790, par le peuple, qui connaissait alors toute sa force. Au nom de l'égalité, il contraignit un laquais en livrée, debout derrière un carrosse, de prendre, dans l'intérieur de la voiture, la place de son maître, qui fut installé en son lieu primitif; et comme un certain nombre d'aristocrates avaient fait coiffer leur domestique avec une queue, pour se moquer de la milice, les domestiques se virent battus comme plâtre par la foule[3].

Ce fut le dernier effort de Longchamp sous la Révolution. Dès lors, il se tint coi. On n'avait plus guère le loisir d'y songer. Sous la Terreur, en 1793, tout ce qui rappela le nom de la fameuse promenade,

[1] Challamel, *Histoire-Musée de la République,* 3e édit., p. 22-23.
[2] T. I, p. 183; lettre XII.
[3] De Goncourt, *la Société française sous la Révolution*, 3e édit., p. 62, 74.

ce fut une caricature intitulée : *Modes de Longchamp,* où l'on voyait d'élégants promeneurs et des promeneuses en grandes toilettes, qui, de l'air le plus aristocratique du monde, portaient leurs têtes coupées sous le bras. Cette allégorie n'avait rien d'engageant.

L'année 1797, après avoir rétabli le premier jour de l'an, ramena



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp.
Modes de 1795. — D'après une gravure du temps.

aussi la cavalcade de Longchamp dans sa gloire d'autrefois, quoique le vieux monastère eût été vendu et dépecé par la bande noire. Sans atteindre les splendeurs du règne de Louis XV, le Directoire y afficha un luxe assez grand pour irriter les derniers jacobins, assistant avec une indignation farouche à cette résurrection du passé. Dans les voitures légères du jour, qui avaient remplacé les lourds et imposants équipages d'autrefois, dans le cabriolet, le *bockei,* inventé par Gagnant, le phaéton, le *soufflet,* le *carrick,* le vis-à-vis, emportés comme des coquilles de noix par des chevaux fringants ; — parmi les cavaliers,

les ***beaux***, les ***muscadins***, les ***agréables***, les ***admirables***, les ***incroyables***, les ***inconcevables***, les ***inimaginables***, et les amazones sanglées sur leurs selles avec des courroies de Hongrie, s'étalent, en costumes grecs et en déshabillés hardis, les parvenues du jour et les beautés à la mode, depuis Mlle Lanxade, la danseuse; Mlle Lange,



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Modes de 1796 : coiffure à la Grecque. — D'après une estampe du temps.

l'actrice de Feydeau; Mlle Mézerai, de la Comédie-Française; jusqu'à Mme Tallien, Mme Hainguerlot, Mme Hamelin et la jeune Mme Récamier, qui préludait alors à ses éclatants succès.

Tous les fiacres de Paris se sont donné rendez-vous aux Champs-Élysées, malgré la colère des ***anglo-cavalcadours***, qui sans cesse en bousculent et en rompent la file. A travers la cohue circule la ***gondole*** de Franconi, chargée de musiciens, précédée et suivie de toute sa troupe à cheval. Et dans cette grande mascarade où Longchamp

prend d'un coup la revanche de son éclipse de six ans, le vieil esprit gaulois, sorti intact des griffes de la Terreur, se dédommage à son tour par des épigrammes en action. Regardez, au milieu des voitures élégantes, ce vieux fiacre tout ouvert et tout disloqué, suspendu sur des cordes nouées et renouées en vingt endroits, avec ses roues tom-



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Une « Merveilleuse » en 1798. — D'après le *Tableau des modes de Paris.*

bant en ruines et rafistolées tant bien que mal, attelé de six haridelles étiques et poussives, trainant six hommes en habits râpés, plus maigres et plus lamentables encore que leur véhicule et que ses chevaux ! La foule s'écrase pour approcher de cet étrange équipage, et elle éclate de rire en lisant en grosses lettres, sur les panneaux sales et à demi défoncés du fiacre : *Char des rentiers* [1].

L'empressement avec lequel on s'était porté à Longchamp équiva-

[1] Goncourt, *Société française sous le Directoire*, id., 202.

lait à une manifestation antirévolutionnaire. Personne ne s'y trompa, et le gouvernement moins que personne. D'ailleurs le bruit avait couru que le Longchamp de 1797 devait servir de couvert à une grande conspiration aristocratique, et le gouvernement l'avait fait surveiller de près par ses troupes et ses agents de police mêlés à la foule.



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Redingote à l'Allemande et casque à la Minerve. (1793.) — D'après le *Tableau des modes de Paris.*

Il existe aux Archives[1] un rapport au Directoire, du 23 ventôse an VII, contre cette fête dont le retour approchait. Elle est considérée comme dangereuse, parce que les partisans de l'ancien ordre de choses, dit l'auteur du rapport, la solennisent avec beaucoup de pompe. « Cette ancienne institution que créa la superstition de nos pères est d'autant plus difficile à abolir, qu'elle offre un assez grand attrait. Elle a perdu,

[1] Carton F[Ic] 87-89.



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp. — « Incroyables et Merveilleuses, » d'après Carle Vernet.

il est vrai, son caractère religieux, mais elle rappelle d'antiques erreurs, et les ennemis du gouvernement citent pour preuve de l'attachement du peuple aux anciennes coutumes l'ardeur avec laquelle il s'y rend. » En conséquence, l'ingénieux fonctionnaire propose un moyen très simple de l'empêcher. Comme les élections doivent occuper les citoyens pendant toute la décade prochaine, pour éloigner d'eux les distractions malséantes et contraires au devoir civique, on pourrait



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Modes de 1799. — Les physionomies du jour, par Nodet. (Collection Hennin.)

interdire généralement, jusqu'au 10 germinal, toutes les grandes fêtes *champêtres*.

Longchamp ne fut pas interdit et eut son éclat habituel. L'expédition d'Égypte fournit même à la mode de nouvelles armes, et beaucoup de femmes se montrèrent revêtues de costumes orientaux, d'étoffes rapportées du Caire et d'Arabie.

On avait fondé sur le Longchamp de l'année 1800 des espérances qui ne furent pas tout à fait réalisées; néanmoins, les descriptions que nous en trouvons dans les journaux du temps présentent quelques traits curieux : « Une multitude innombrable de spectateurs, dit l'*Ami des Lois*, couvrait la route et les allées du bois de Boulogne. Qu'ont-ils vu? La plupart des fiacres de Paris, qui se suivaient à la file et sur une seule ligne; de temps en temps des voitures de maître assez bien

vernissées, mais aussi simples que les personnes qu'elles renfermaient : il en faut cependant excepter une douzaine qui, par leur élégance et la beauté de leur attelage, ont mérité de fixer les regards des curieux. Ils se sont arrêtés avec plaisir sur plusieurs calèches : l'une d'elles, traînée par deux beaux chiens parfaitement enharnachés, renfermait six jolis enfants qui semblaient un essaim d'Amours... La route du bois de Boulogne, depuis l'entrée des Champs-Élysées jusqu'aux envi-



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Modes de 1799. — Les physionomies du jour, par Nodet. (Collection Hennin.)

rons de la barrière, était bordée d'un triple rang de chaises, occupées par un très grand nombre de jeunes et jolies curieuses, élégamment vêtues... La plupart des jeunes gens, qui étaient à cheval ou en voiture, portaient l'uniforme. Quelques-uns cependant, mais en très petit nombre, avaient adopté le costume du jour, demi-bottes, pantalon jaune, habit gris, collet noir plissé et formant l'échelle.

« Le peuple, qui remplissait la grande allée, a joui complètement du privilège qu'il conserve, de temps immémorial, de maltraiter ceux qui l'éclaboussent. Il n'a été distrait de ce plaisir que par un très petit nombre de caricatures. La plus remarquable était un mannequin représentant une femme très sommairement vêtue, placée dans un cabrio-

let à côté d'un jeune homme qui paraissait transi de froid, malgré un bon habit de drap, un gilet croisé, une triple cravate qui lui cachait les oreilles et le nez. Dieu sait les quolibets que le mannequin a reçus. Combien y ont été trompés et ont pris ce buste de cire peinte pour une dame à la mode! »



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Modes de 1799. — Les physionomies du jour, par Nodet. (Collection Hennin.)

C'était à peine une caricature, en effet, et il fallait une certaine attention pour discerner du premier coup ce couple de tous ceux qu'on pouvait voir autour de lui : l'homme en lourd habit carré qui lui donnait l'air d'un mastodonte, la femme en robe de linon moulant la taille et presque transparente. Par un contraste étrange, ces cavaliers grotesques et ces femmes à peine habillées, qui avaient assisté le matin à la grande revue du premier consul, ne parlaient que de la guerre prochaine, et les noms de Bonaparte, de Moreau, de Masséna,

prononcés avec l'accent mignard et le zézaiement à la mode, circulaient de bouche en bouche.

A mesure que le Consulat s'éloignait de la République pour s'acheminer à l'Empire, la vieille fête aristocratique reprenait de plus en plus son essor d'autrefois.

Le Longchamp de 1801 fut brillant, quoi qu'en dise, dans son *Journal des Dames et des Modes,* la Mésangère, que ses souvenirs et ses regrets des Longchamps de l'ancien régime rendent très difficile.



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp :
Modes de 1799. — Les physionomies du jour, par Nodet. (Collection Hennin.)

Mme Récamier, que l'*Ami des Lois* signalait déjà l'année précédente comme faisant depuis plusieurs années l'ornement de ces réunions mondaines, assise dans une calèche découverte à deux chevaux, que l'encombrement forçait d'aller au pas, remporta « un véritable triomphe [1] ». Millevoye, bien jeune alors, — il n'avait que dix-neuf ans, — a chanté le Longchamp de 1801 dans des vers légers et satiriques qui n'annonçaient guère le futur poète élégiaque de la *Chute des feuilles :*

J'ai vu cette brillante fête,
Fête des Grâces, des Amours,
Que trois mois d'avance on apprête,
Et dont on s'occupe trois jours.

[1] *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier,* in-18, I, 17.

J'ai vu la beauté sous les armes,
Rassemblant tous ses traits vainqueurs,
Doubler le pouvoir de ses charmes
Pour venir assiéger les cœurs.

J'ai vu tour à tour d'autres belles,
Se livrant à des goûts nouveaux,
Oser, amazones nouvelles,
Caracoler sur des chevaux.

J'ai vu la tournure grossière
Des parvenus en chars brillants;
Ces messieurs se tenaient dedans
De l'air dont on se tient derrière.

« Par une sorte de réserve et de convenance, dit le *Bon Genre* en traçant la caricature de deux *incroyables* montés au Longchamp de 1801 sur des chevaux de brasseurs, le peuple ne se mêle point aux beaux messieurs et aux belles dames. » On était pourtant encore en République, et on sortait à peine de la Révolution. Ce renseignement un peu optimiste, donné à distance, et qu'on pourrait prendre pour un conseil déguisé, n'est guère d'accord avec un passage de l'*Ami des Lois* que nous citions tout à l'heure.

Armand Gouffé a décrit en vers assez piquants le Longchamp de 1802, où la foule fut énorme et l'étalage de toilettes exorbitant :

A Longchamp je vais en berline:
De toutes parts on m'examine,
Et je tâche d'avancer pour
Examiner tout à mon tour.
Hélas! ma peine est inutile;
Il faut au pas suivre la file;
Je me trouve, par ce moyen,
Fort bien vu..., mais je ne vois rien.

Mon Dieu! que de riches parures!
Mon Dieu! que de belles voitures!
Combien de messieurs élégants,
Et combien de chevaux fringants!
Que de fiacres! que de dentelles,
De bijoux et de demoiselles!
Que d'or, quel éclat, que d'appas
De ma place je ne vois pas!

Le même sujet inspira aussi, la même année, quelques vers satiriques à la muse de Luce de Lancival, qui n'était pas toujours guindée sur le ton tragique :

Célèbre qui voudra les plaisirs de Longchamps;
Pour moi, je choisis mieux le sujet de mes chants.

Mon pinceau se refuse à la caricature:
J'abandonne à Callot la grotesque figure
Du dédaigneux Mondor, brillant fils du hasard,
    Pompeusement assis au même char
Dont naguère il ouvrait et fermait la portière,
Ce fat, tout rayonnant de son luxe éphémère,
Et qui pour trois louis s'estime trop heureux
De louer un coursier qui sera vendu deux...
Tout Paris à Longchamp vole. Qu'y trouve-t-on?
Maint badaud à cheval, en fiacre, en phaëton,
Maint piéton vomissant mainte injure grossière,
Beaucoup de bruit, d'ennui, de rhume et de poussière.



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp:
Modes de 1799. — Les physionomies du jour, par Nodet. (Collection Hennin.)

On a remarqué sans doute ces épigrammes contre les parvenus qui reparaissent dans toutes les descriptions de Longchamp, et qui indiquent, en effet, l'un des traits les plus caractéristiques de la société nouvelle issue de la Révolution. Elles ne manquent pas non plus dans une chanson de Désaugiers, à peu près de la date : *Cadet Buteux à Longchamp,* leste et libre revue, en un pot-pourri d'une douzaine de couplets, du spectacle tapageur et bariolé qu'offrait alors cette promenade, véritable cohue d'équipages, de fiacres, de piétons, de cavaliers, — parfois même montés sur des ânes, — et d'amazones, de bourgeois, de muscadins, de marchands, de beautés aristocratiques,

de beautés boutiquières, etc., qui tenait à la fois de la mascarade et de la foire, et dont la licence jurait outrageusement avec la sainteté des jours où elle avait lieu :

Paix donc ! m' dit un passant :
C'te dame est un' ci-devant...
Oui, ci-d'vant blanchisseuse ;
J' li conseillons d' fair' sa dédaigneuse !



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp
Modes de 1804. — D'après la Mésangère.

En 1803, après l'arrestation de Georges Cadoudal, la police fit fermer les barrières pour rechercher les complices de Georges et empêcher leur fuite. Cette mesure inquiéta les Parisiens, mais à un point de vue unique : Longchamp était proche, et comment faire la promenade traditionnelle si la barrière de l'Étoile restait fermée ? Heureuse-

ment on découvrit, le dimanche des Rameaux, les deux derniers complices, et Paris poussa un soupir de soulagement [1].

On s'occupa beaucoup par avance du Longchamp de 1805. Le *Journal* de la Mésangère (15 germinal an XII) rapporte une conversation de deux femmes sur ce sujet, qu'il a saisie au vol quelques jours avant la fameuse promenade :

« Eh bien, ma chère, tes préparatifs sont-ils faits? — Pour Longchamp, ma chère amie? Pas du tout... On veut que, ma voiture comptée, je ne dépense ce jour-là que 20,000 fr. — Ah! que c'est mesquin! Moi, j'ai tout ce qu'il me faut. Ma voiture découverte est déjà sous ma remise; car, tu le sais, il est décidé qu'à Longchamp, pluie ou vent, une jolie femme ne pourra se montrer qu'en calèche bleu pâle. »

Ce fut, en effet, la couleur adoptée par les carrossiers pour toutes les calèches du grand ton. Il y eut, cette année-là, large exhibition de modes nouvelles dans tous les genres : les joailliers imaginèrent une nouvelle forme de peignes d'une exécution très recherchée; les chapeaux de paille à jour, dentelés sur le bord et dont la calotte formait une étoile, — d'écailles de poisson, de bois tissu très léger, avec bouquets de brins d'avoine et touffes de marronniers entourées de feuilles de houx, fleurs de la saison brodées en laine de couleur et rubans *nués* à raies écartées, rivalisaient de luxe et d'élégance. Léger s'était surpassé dans les coupes des habits masculins. Garchi avait réservé l'ouverture de ses nouvelles salles pour le retour de Longchamp. Frascati inaugura également un magnifique salon le premier jour de la fête, et Brunet lui-même voulut concourir au succès de ces trois grandes journées en faisant jouer à la Montansier *M. Commode, ou la Soirée de Longchamp*. Du reste, pendant toute la durée de l'Empire, la promenade dont nous écrivons l'histoire fut brillante. Il était d'usage alors de commencer vers onze heures du matin le défilé, qui ne cessait pas jusqu'à la nuit [2].

En 1816, on avait fait de grands préparatifs pour Longchamp, forcément suspendu les années précédentes : on avait ferré à neuf l'avenue de Neuilly pour les voitures, égalisé les contre-allées, remplacé les arbres dévastés par les chevaux des bivouacs. Le salon de Mars, le salon de Flore, tous les limonadiers et restaurateurs des Champs-Élysées s'étaient fait repeindre, du rez-de chaussée aux combles. Les carrossiers de la rue de la Paix étalaient, dès la mi-

[1] Musnier-Descloseaux, *Indiscrétions et souvenirs, tirés du portefeuille d'un fonctionnaire de l'Empire.*

[2] *Lettres de Paris*, Heidelberg, 1809, in-12, p. 160.

carême, des cabriolets et des calèches du genre le plus léger et le plus gracieux. On parlait d'équipages somptueux et bizarres, particulièrement d'un attelage « appartenant à un étranger de marque », dont l'équipement, du plus bel acier, devait produire un effet merveilleux sous les rayons du soleil. Malheureusement le soleil manqua; le temps nuageux était plein de menaces; les dames, craignant de gâter leurs toilettes, ne se montrèrent qu'en demi-négligé, et Longchamp ne tint pas ce qu'il avait promis.

L'année suivante, au contraire, la promenade fut favorisée par un soleil superbe. Les brillants équipages affluaient dans l'allée centrale, les promeneurs élégants dans la contre-allée de droite, qui leur était réservée d'un accord tacite, et le peuple se pressait dans la contre-allée de gauche. Les chaises, quoiqu'on les fît payer ce jour-là quinze ou vingt sous, étaient garnies de spectateurs. Au Longchamp de 1819, pour forcer la recette, les loueuses eurent même l'aplomb de tendre, de distance en distance, des morceaux de toile qui cachaient la vue des équipages aux piétons. Jamais on n'avait assisté à plus imposante levée en masse de chapeaux d'une conception nouvelle, de robes blanches brodées, de spencers roses ou lilas. Les petits maîtres étalaient avec complaisance les boutons d'or mis récemment à la mode [1].

Grâce à la beauté exceptionnelle du temps, le Longchamp de 1825 fut un des plus animés et des plus féconds en modes nouvelles qu'on eût jamais vus. On y inaugura particulièrement des voitures à six places tenant un peu du droschki. De grands personnages anglais s'y promenèrent le vendredi, avec des postillons et des cochers qui portaient des bouquets de fleurs naturelles à la boutonnière de leur habit ou de leur veste. Les élégants caracolaient, en pantalons collants de peau blanche, en habits couleur brou de noix, à un seul rang de boutons de métal jaune *irisés,* en gilets à schall de casimir fleur de pêcher, en cravates à petits bluets et chapeaux à larges bords. On remarqua surtout, parmi les cavaliers, un jeune Arménien, âgé de vingt ans, neveu d'un des ministres de Méhémet-Ali, arrivé à Paris depuis peu, dont le costume excita vivement la curiosité de la foule; parmi les équipages, un char romain, bleu et or, traîné par deux chevaux blancs et conduit par deux hommes debout, qui portait les initiales de son propriétaire, en lettres de métal gothiques, sur la housse du siège des cochers.

Jusqu'à la fin de la Restauration, malgré l'inclémence assez fré-

[1] La Mésangère, *Journal des Dames*, 1816, pp. 146, 154, 167; 1817, n° du 10 avril; 1819, 15 avril.

quente de la température, la promenade de Longchamp eut généralement beaucoup d'éclat. En 1830, comme pour marquer l'approche du règne des banquiers, les trois équipages les plus remarqués furent les fastueuses calèches à la Daumont de MM. Boomfil, banquiers anglais, et de « M. le baron de Rothschild, banquier allemand », puis la voiture en glaces, à quatre chevaux andalous, livrée bleu-barbeau et argent, de M. Aguado, « marquis de Marismas, banquier espagnol[1]. » Les amazones portaient toutes des manchettes à la Dorsay, récemment mises en vogue par le beau comte qui était dès lors le type du dandysme.

Pendant plusieurs années après la révolution de juillet, l'inquiétude des esprits, les troubles politiques, le choléra, le froid et la pluie semblèrent se concerter pour enlever tout éclat à cette fête de la mode et de la vanité. Pour la première fois en 1838, un vrai soleil de juillet luisit sur ces trois journées. Néanmoins, en dépit d'une température presque hivernale et du vent piquant qui ne cessa de souffler, l'année 1835 marque une éclaircie dans l'histoire assez terne du Longchamp de la branche cadette. Mistress Trollope, qui en fut témoin lors de son voyage à Paris, l'a décrit dans son livre. Elle admira beaucoup la richesse élégante des voitures et des attelages, dignes des plus beaux de Hyde-Park, et les toilettes des dames qui, bravant les bronchites et les fluxions de poitrine, se tenaient héroïquement en costumes printaniers dans leurs calèches découvertes. La famille royale, les ministres et plusieurs légations étrangères étaient représentés par des équipages magnifiques. Les cinq chevaux attelés à la voiture de lord Seymour et montés par des jockeys à livrée verte et blanche, attirèrent aussi beaucoup l'attention. On admira surtout, le jeudi, qui était le grand jour, ses domestiques chamarrés de velours et d'or. Un riche négociant américain, M. T***, se montra avec deux voitures, deux énormes chasseurs à plumets, deux attelages de quatre chevaux richement caparaçonnés, et poussa le luxe, dit-on, jusqu'à renouveler sa livrée à chacun des trois jours. A coup sûr, cela ne valait pas les carrosses en porcelaine, ou ciselés et dorés sur tranches, ni les chevaux ornés de marcassites qu'on y voyait avant la Révolution; mais pour un règne bourgeois comme celui de Louis-Philippe, c'était encore très joli!

Lord Seymour, dont les équipages faisaient l'ornement indispensable de Longchamp aussi bien que du carnaval, brillait à celui de 1838, où se montrèrent aussi le duc et la duchesse de Wurtem-

[1] La Mésangère, nº du 20 avril.

berg, le duc et la duchesse d'Orléans, et où, à l'ombre de deux énormes voitures à six roues articulées, montées par plus de cinquante personnes, trottait une calèche en miniature, attelée de chèvres, que dirigeait un enfant.

Les années suivantes, le mauvais temps ou le froid revint se jeter à la traverse d'une façon presque continue, au grand désespoir de



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp : Petit-maître « en chenille ». — D'après l'*Album du bon ton*.

Humann, de Mme Herbault, de Gagelin, de tous les fournisseurs attitrés de la mode. Le *Journal des Dames*, le *Petit Courrier des Dames* se lamentent chaque année sur la décadence progressive de cette promenade. Mme de Girardin a peint à plusieurs reprises, avec son esprit ordinaire, dans les *Lettres parisiennes* du vicomte de Launay, l'agonie de Longchamp, entrecoupée de quelques soubresauts, de quelques rapides éclairs de vie :

« Nous revenons de Longchamp, écrit-elle le 17 avril 1840;

c'étaient de véritables Champs-Élysées! Des ombres errantes traversaient à pas lents des nuages de poussière.

« Première apparition : un prince russe à quatre chevaux. — Seconde apparition : une dame bleu de ciel, robe décolletée, écharpe iris,... ombrelle chinée... en *milord découvert* (car il y avait peu de lords, mais beaucoup de *milords*). — Troisième apparition : une célèbre étrangère à quatre beaux chevaux, avec courrier, postillons et voiture de suite. – Quatrième apparition : un fiacre tout neuf du meilleur goût, n° 518. — Cinquième apparition : calèche découverte à quatre jolies femmes; une capote vert-pomme délicieuse; une autre paille et velours adorable... — Sixième apparition : voiture prétentieuse, livrée fantastique, cocher nègre. – Septième apparition : une tapissière, toutes voiles déployées, contenant des passagers innombrables; pilote cramoisi. — Huitième apparition : cavalcade d'élégants; chevaux de pur sang; cheveux et barbe poudrés. — Neuvième apparition : douze voitures de briquets phosphoriques[1]. — Dixième apparition : une belle femme avec un joli enfant dans une calèche anglaise. — Onzième apparition : un landau peuplé de chiens et de manchons, chenil roulant... — Douzième apparition : une grosse femme en grand deuil, riant aux éclats dans un cabriolet de louage. »

Au Longchamp de 1844, Mme de Girardin remarque qu'il y avait plus d'étrangères que de Françaises, et que d'ailleurs, depuis quelques années, le véritable jour de Longchamp a été reculé jusqu'au dimanche de la Quasimodo. Trois ans après, elle enterre définitivement l'antique promenade en écrivant que non seulement elle est passée de mode, mais que c'est la mode de n'y pas aller.

La république de 1848 n'était pas faite pour la ressusciter. Sous le régime qui suivit, quelques grandes dames excentriques essayèrent vainement de galvaniser la coutume défunte. On assure que l'impératrice avait conçu, en 1869, l'idée de rétablir l'abbaye de Longchamp, ce qui aurait eu peut-être pour conséquence très profane de rendre au défilé son antique éclat. Les événements l'empêchèrent de donner suite à son projet. Non seulement Longchamp est bien mort, mais il est enfermé et scellé dans sa tombe. On n'y voit même plus ces véhicules commerciaux et ces défilés mercantiles qui le composaient presque tout entier à la fin, sous les premières années du second Empire.

[1] Longchamp a toujours servi de théâtre aux réclames des industriels, qui n'avaient garde de négliger un moyen d'exhibition si favorable. En 1845, Barnum s'empressa de faire figurer dans le défilé l'équipage en miniature de Tom Pouce, qui accapara les regards de tous les badauds.

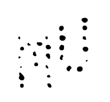
Si la compétence ne nous faisait absolument défaut, cette histoire de Longchamp eût pu devenir sous notre plume celle de la mode elle-même, surtout de la mode féminine, dans ses fantaisies les plus caractéristiques et ses plus extravagantes variations. D'année en année, Longchamp a marqué les principales étapes et parfois les grandes révolutions de la mode, — les modes à la *comète*, au *rhinocéros*, à la *Pompadour*, à la *Tronchin*, à la *hollandaise*, à l'*anglaise*, à la *romaine*, à la *grecque*, à la *girafe*. On y retrouverait, à leur date, le grand déballage des robes couleur *Opéra brûlé*, *entrailles de petit-maître*, *soupir étouffé*, *vive bergère*, *boue de Paris*, *merde d'oie*, *caca Dauphin* et *couleur puce*, celle-ci décomposée en une douzaine de nuances par des teinturiers en délire : *vieille puce* et *jeune puce*, *dos de puce*, *cuisse de puce*, *tête de puce*, *ventre de puce en fièvre de lait*; des rubans à la *Cadière*, à l'*allure*, au *passage du Rhin*, au *quadrille de la Reine*, aux *soupirs de Vénus*, à la *Cagliostro*; du vertugadin et du panier en *gondoles*, *à coude*, *à guéridon*, du *demi-panier* ou *janséniste*, de la *considération*, du *falbala*, du *pouff*, du *pet-en-l'air*, du *quésaco*, de la *polonaise*, de la *circassienne*, des *lévites*, des *caracos*, des chemises à la *Floricourt*, des *manches à gigot*; de la *coque*, du *chignon*, du *bouillon*; des boucles *biaisées*, *frisées*, *brisées*, *renversées*, en *marrons*, en *béquilles*, en *coquilles*, en *rosette*, en *colimaçon*; des coiffures à la *circonstance*, à l'*inoculation*, à la *candeur*, à la *frivolité*, en *moulin à vent*, en *bosquets*, en *taillis*, en *jardin du Palais-Royal*, en *bois de Boulogne*, en *ruisseau*, en *mer agitée*, avec des bouillons de gaze et une flotte de chiffons, à la *mappemonde*, au *zodiaque*, à l'*aigrette-parasol*, au *cabriolet*, à la *monte-au-ciel*, en *chasseur*, en *moutons*, à l'*ingénue*, à l'*enfant*; des plumes, du panache, du diadème, du turban; des mille et une variétés de bonnets, depuis le *battant-l'œil*, noué d'un *désespoir* coquet, qui était le bonnet familier du coin du feu et ne se montrait guère à Longchamp, jusqu'aux bonnets à la *débâcle*, à la *révolte*, à la *clochette*, à la *moissonneuse*, à la *Gertrude*, aux *navets*, aux *cerises*, au *parterre*, au *parc anglais*, à l'*hérisson*, au *Colysée*, à la *Gabrielle de Vergy*, à la *grenade*, à la *Thisbé*, à la *pouponne*, à la *crèche*, au *berceau d'Amour*, à la *Belle-Poule*, à la *d'Estaing*, au *Port-Mahon*, à la *caisse d'escompte*, à la *Montgolfier*, aux *relevailles de la Reine*, à la *Jeannette*, au *compte rendu*; enfin des chapeaux au *char de Vénus*, à l'*oiseau royal*, à la *Corse*, à la *Caravane*, au *cabriolet*, à la *Ramponneau*, au *colin-maillard*, à la *Boston*, à la *Philadelphie*, à la *bergère*, à la *laitière*, et, comme si ce n'était pas assez pastoral encore, à la *vache!*

C'est à Longchamp que se montrèrent pour la première fois les *incroyables* et les *merveilleux*. C'est au Longchamp de 1802 que le pantalon vainquit définitivement la culotte; au Longchamp de 1811 que la botte se cacha sous le pantalon, au lieu de s'étaler par-dessus, comme elle le faisait jusqu'alors; au Longchamp de 1822 que le corsage court, avec la ceinture sous le sein, fut relégué parmi les modes surannées; au Longchamp de 1826, que s'étalèrent les premières barbes romantiques et qu'il fut constaté qu'on pouvait être à la fois élégant et barbu.

Arrêtons cette nomenclature qui, même abrégée et réduite à sa plus simple expression, rappelle déjà les énumérations homériques. Non seulement la chronique de Longchamp se confond avec celle de la mode, mais la mode elle-même n'est que l'expression fugitive et frivole, mobile, éphémère, incessamment renouvelée, de tous les courants qui traversent nos idées, nos opinions et nos mœurs. Prenez-y garde, et sous cette avalanche de noms arides, vous retrouverez tous les faits, petits ou grands, de notre histoire politique, morale ou sociale en ces deux derniers siècles : les roueries de la Régence et les idylles de Trianon, l'incendie de l'Opéra et le succès d'une pièce de Sedaine ou de Dubelloy, l'invention des aérostats et la naissance du Dauphin, les victoires du maréchal de Richelieu et l'insurrection américaine, la haine des jésuites, l'amour de la philosophie et de la nature, l'affolement pour les charlatans et les imposteurs de haute volée, les émeutes du peuple de Paris, et jusqu'au compte rendu de Necker. On voit à quelles proportions pourrait s'élargir une histoire de Longchamp. Mais il me suffit d'entr'ouvrir cette perspective, et mon humble ambition se contente d'avoir esquissé un croquis sommaire, qui pourra servir de canevas à l'historien futur.



Histoire de la mode dans ses rapports avec Longchamp. — Longchamp sous la Restauration, d'après les *Tableaux de Paris*, par Marlet.



CHAPITRE VI

OPÉRATEURS — CHARLATANS - EMPIRIQUES — ARRACHEURS DE DENTS

I

NOTIONS GÉNÉRALES ET PRÉLIMINAIRES

Il a toujours existé de ces hommes bienfaisants et méconnus qui se sont imposé pour mission de mettre le grand art de guérir à la portée de toutes les bourses comme de toutes les intelligences, et qui, si l'on me permet cette ambitieuse métaphore, proportionnée à l'importance du sujet, promènent de ville en ville et de rue en rue la science divine d'Esculape sur l'humble tombereau de Thespis.

Dès le XIII[e] siècle, l'existence et les hauts faits des *mires* ambulants sont attestés par quelques-uns des plus anciens monuments de notre littérature. Des personnages mi-bouffons et mi-médecins parcouraient les villes et les campagnes avec leurs drogues, qu'ils débitaient sur la place publique. Ces drogues étaient surtout des herbes de la Saint-Jean, vendues par l'*herbier* à grand renfort de lazzi et de grimaces, comme on peut voir dans le *Dit de l'herberie,* de Rutebeuf.

Vers la fin du moyen âge, les Mauloüe, les Malassegnée, les Malassis s'étaient acquis une renommée légitime sur les places publiques de Paris, et principalement sans doute sur la place de Grève, qui était alors le grand théâtre de tous les divertissements populaires; mais, quelle que fût leur habileté, ils n'en étaient encore qu'à l'enfance de l'art, et les Tabarin, les Barry, les Orviétan, allaient bientôt replonger leurs noms dans l'oubli.

Du modeste *mire* ambulant du moyen âge au glorieux *opérateur* du XVII[e] siècle, il y a loin, — aussi loin que de la ville de boue de Philippe-Auguste à la ville de marbre de Louis XIV. Ce titre d'opérateur a lui-même je ne sais quoi de majestueux, qui est tout à fait

en rapport avec la littérature de la grande époque. On voit bien poindre, dès les premières années du XVIIe siècle, le nom injurieux de charlatan, qui aujourd'hui a définitivement prévalu; mais ce sont surtout les docteurs de la Faculté qui l'emploient contre leurs heureux rivaux de la rue, tandis que la foule persiste à les traiter d'opérateurs, et qu'eux-mêmes s'appellent pompeusement médecins *chimiques* ou *spagiriques,* par opposition aux *galéniques* de la Faculté. Et pourquoi eussent-ils courbé la tête sous l'indignation des Diafoirus et des Desfonandrès? Ils étaient aussi habiles qu'eux, ils payaient patente pour exercer leur profession en public [1]; s'ils tuaient quelquefois le client, c'était du moins en le faisant rire, et la foule les préférait de beaucoup à leurs solennels et lugubres confrères.

Dès 1610, Courval-Sonnet, docteur en médecine, avait cru nécessaire de publier une satire contre les charlatans qui pullulaient déjà dans Paris. En 1619, parurent *les Tromperies des charlatans découvertes,* qui ne sont guère qu'une reproduction de cette satire, avec quelques variantes. En 1622, un autre médecin, qui ne s'est fait connaître que par ses initiales, lançait contre eux le *Discours de l'origine des mœurs, fraudes et impostures des charlatans,* c'est-à-dire tout un docte, grave, solennel traité, qui mettait en jeu à la fois les injures et les raisonnements, le sentiment et la rhétorique, l'Écriture, les saints Pères et les philosophes, pour pulvériser ces baladins et triacleurs, si dommageables à la Faculté.

A plusieurs reprises, l'autorité, mise en défiance par les dénonciations de la médecine officielle, comme aussi par leur vie essentiellement nomade et leurs mœurs équivoques, voulut sévir contre eux. Ainsi, pour nous borner à ces deux exemples, auxquels il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres, un règlement du 30 mars 1635, assimilant les opérateurs ambulants aux saltimbanques du dernier ordre, portait ce qui suit : « Sont aussi faites défenses... à tous vendeurs de thériaques, arracheurs de dents, joueurs de tourniquets, marionnettes et chanteurs de chansons, de s'arrêter en aucun lieu et faire assembler du peuple. » Vers la fin du siècle suivant, ce fut pis encore : le premier médecin du roi faisait chasser de Paris tous les empiriques, docteurs en bonnets fourrés et marchands d'orviétan, au grand désespoir de Mercier et des autres amateurs du pittoresque. Toutefois ces ordonnances ne furent jamais exécutées bien rigoureusement, ou du moins elles n'eurent dans la pratique qu'une durée fort éphémère, comme le prouvera surabondamment ce chapitre.

[1] *L'Anti-caquet de l'accouchée* (1662).

A Paris, durant le XVIIe siècle, les opérateurs avaient choisi pour centre de leurs travaux le Pont-Neuf et ses abords.

Vous, rendez-vous de charlatans,

s'écrie le poète Berthod, dans la *Ville de Paris en vers burlesques,*

Pont-Neuf, ordinaire théâtre
De vendeurs d'onguent et d'emplastre,
Séjour des arracheurs de dents,...
D'opérateurs et de chymiques
Et de médecins spagyriques.

Il y en avait de toutes sortes et de tous étages, depuis le pauvre diable qui portait lui-même sa boite à médicaments sous le bras, jusqu'à celui qui traînait à sa suite toute une bande d'auxiliaires. Les plus riches possédaient de vraies troupes de comédiens, qui eussent pu lutter sans désavantage contre celles des principales villes de province, et ils attiraient le public à leurs drogues en l'amusant par des lazzi, des chansons, des danses[1], des parades et des farces, sans oublier les *prospectus* pompeux qu'ils faisaient distribuer à foison dans les alentours du cheval de bronze[2], et les affiches dont ils tapissaient tous les coins de rues.

Ces troupes avaient leurs éléments essentiels et indispensables, dont tout opérateur qui se respectait ne se fût pas plus passé que de ses drogues : c'était surtout le singe et le Marocain. Le singe égayait la galerie par ses grimaces; le Marocain, vrai ou faux, plus souvent faux que vrai, agissait sur les imaginations crédules et simulait assez bien le diable. A défaut du Marocain, l'opérateur mis en scène par Scarron, dans le *Roman comique,* avait du moins une vieille servante moresque. En outre, il se faisait nommer Ferdinando Ferdinandi, gentilhomme vénitien, quoiqu'il fût natif de Caen : ce genre d'imposture était fort en usage parmi les charlatans, pour se donner plus de prestige auprès du populaire, et il n'était pas un triacleur picard ou normand[3] qui ne se prétendit pour le moins, à défaut de mieux, élève des chirurgiens, saigneurs et dentistes italiens. Les meilleurs spagiriques passaient pour venir d'Italie, et c'était même, s'il faut en croire de graves érudits, le bourg de Cœretum, près Spolète, qui

[1] Il y avait encore de ces opérateurs avec entrechats et ballets à la porte, en plein XVIIIe siècle. (Noverre, *Lettres sur la danse,* 1760, in-12, p. 48.)

[2] Furetière, le *Roman bourgeois,* édit. Asselineau et Fournier, p. 234. — Brueys, les *Empiriques,* 1697, I, sc. II.

[3] La Picardie et la Normandie fournissaient la plupart des charlatans français. Ceux de Chauny, en Picardie, étaient particulièrement connus comme « grands jaseurs et beaux bailleurs de balivernes ». (Rabelais, *Gargantua,* ch. XX.)

avait envoyé en France ses premiers charlatans[1]. Charles Sorel introduit aussi, au dixième livre de son curieux roman de *Francion,* un opérateur normand qui se fait passer pour Italien, bien avant l'époque où la Bruyère nous apprend que l'émulation d'un illustre spagirique de cette nation, Caretti, avait peuplé le monde médical de noms en *o* et en *i,* « noms vénérables, ajoute-t-il, qui en imposent au malades et aux maladies[2]. » Il y a toujours dans une physionomie étrangère quelque chose qui attire plus fortement la curiosité de la foule. Aussi, indépendamment de leur singe, de leur Marocain et du masque italien dont ils s'affublaient personnellement, les charlatans avaient-ils soin de choisir des femmes qui pussent compléter la physionomie exotique de la troupe. Celle de l'opérateur de Scarron était Espagnole; le fameux Barry eut tour à tour des compagnes italienne, anglaise, flamande, etc. Ces messieurs aimaient la bariolure et la variété, et leurs courses en tous pays les mettaient à même de satisfaire largement ce goût. Très souvent ils s'associaient des comédiens italiens, et les Baratins, les Zani, les Grisigoulins, les Gratians, faisaient merveille sur leur théâtre: celui-ci avec son pédantisme doctoral, ceux-là avec leurs bouffonneries grotesques.

Les opérateurs du dernier ordre se recrutaient surtout dans le corps des trompettes, qui, après les guerres, profitaient des loisirs que leur faisait la paix pour courir les villages en exécutant des tours de gobelets et en débitant des drogues[3]. Ils avaient soin de revêtir un costume bizarre et voyant, nuancé de toutes les couleurs. Montés sur un cheval, s'ils n'avaient pas de tréteaux, ou parfois sur un simple banc, ils commençaient par attirer la foule, tantôt au son du clairon, tantôt au son de la guitare, du violon, du rebec ou de quelque autre instrument. Puis ils commençaient à vanter leurs drogues, où l'antidote connu alors sous le nom de *mithridate,* en souvenir de ce roi de Pont que les poisons ne pouvaient entamer, tenait presque toujours la première place. On juge bien que les panacées ne manquaient pas non plus. Ils y joignaient des emplâtres, opiats pour les coliques et

[1] Suivant Calepin (*Discours de l'origine des ciarlatans,* 1619, p. 16-22) et Furetière, c'est du nom de ce bourg que viendrait le mot charlatan; suivant d'autres, dont l'opinion semble beaucoup plus naturelle, il viendrait simplement de l'italien *scarlatano,* pour désigner la couleur du costume dont ils s'accoutraient.

[2] Nous n'aurons point à parler dans ce chapitre de Caretti, non plus que du chevalier Talbot, de Barbereau, du prieur de Cabrières, du frère Ange, de Christophe Ozanne, d'Amonio, du chevalier Digby; au siècle suivant, de Willars, de Vinache, de Michel Schuppart, du soldat Printemps, de Pittara, du thaumaturge de la rue des Moineaux, de Mochine, et de cent autres empiriques, précurseurs du *docteur Noir* et du zouave Jacob, mais qui, comme eux, n'ont pas opéré dans la rue.

[3] Sorel, *Francion,* édit. Delahays, p. 403.

le mal de mer, huiles pour guérir les anciennes surdités et toutes les vieilles douleurs; poudres, racines et électuaires contre le mal de dents ; pommades pour les crevasses du sein et les mules au talon; breuvages, baumes et onctions contre la gale, la rogne, la pierre; graisses pour les brûlures ; onguents de toute sorte, mitonnés à grand renfort de beurre, d'huile, de cire, joints au jus de quelques herbes innocentes et, disaient-ils, à la graisse de phénix et d'oiseau de paradis ; de la terre de Bethléhem (trouvée à Ménilmontant) pour donner du lait aux nourrices ; des bols de terre sigillée de Lemnos et d'Arménie, fabriqués avec de la terre de Blois. Ils arrachaient les dents, guérissaient les plaies et raccommodaient les membres cassés. « Les uns remettent les dents tombées, et les autres font des yeux de cristal. Il y en a qui guérissent des maux incurables; celui-ci prétend avoir découvert la vertu cachée de quelques simples ou de quelques pierres en poudre pour blanchir et embellir le visage; celui-là assure qu'il rajeunit les vieillards. Il en est qui effacent les rides du front et des yeux, qui font des jambes de bois, etc.[1]. » On vendait, nous apprend Guy Patin, des remèdes *antiécliptiques* et *anticométiques*, contre les maladies prophétisées par les éclipses et surtout par la comète de 1664. Les moins ambitieux, mais ils étaient rares, se bornaient à des fards et parfums, savonnettes, poudre à blanchir les dents et tuer les souris, pâtes pour les cors, anneaux pour la crampe.

Dans *la Maison des jeux*, de Ch. Sorel[2], on trouve un récit intitulé : *Secrets merveilleux d'un philosophe et opérateur*. C'est un conte, mais qui a le mérite de nous tracer une espèce de tableau idéal de la profession, et d'indiquer, dans son exagération même, les secrets les plus admirables dont se targuaient les adeptes. Les eaux et pâtes souveraines contre les ulcères, brûlures, plaies de tous genres, n'étaient que leurs moindres merveilles; ils rendaient la vue, ils faisaient repousser les dents. « Quant au nez, quelqu'un l'a fait autrefois revenir en faisant une incision dans le bras d'un faquin ou esclave, et l'attachant après contre la partie offensée de celuy qui avoit perdu l'une des principales pièces de son visage. » Cette idée ne paraîtrait plus aussi bouffonne aujourd'hui qu'elle le semblait à Sorel. Son phénoménal opérateur confectionne aussi des breuvages qui embellissent, d'autres qui rajeunissent ; il fait des talismans; il guérit par l'application de ses remèdes au pus d'un ulcère, au sang d'une plaie envoyé dans un linge, ce qui est une anticipation sur la poudre sympathique du chevalier Digby.

[1] *Traduction d'une lettre italienne contenant une critique agréable de ce temps*, vers 1645.
[2] T. Ier, p. 121 et suiv., 1642.

Voulez-vous avoir une idée de l'éloquence de ces habiles gens, qui, du reste, n'a guère varié depuis? Lisez le prologue de l'*Opérateur Barry,* comédie de Dancourt : c'est tout à fait cela, en faisant la part de quelques bouffonneries, qui même ne laissent pas de contribuer pour leur part à la couleur locale. On y trouve jusqu'aux réflexions grotesques par lesquelles le valet, comme le paillasse de nos jours, intervenait dans les discours de son maître.

« Vous voyez, Messieurs et Mesdames, vous voyez, dis-je, le plus grand personnage du monde, un virtuose, un phénix pour sa profession, le parangon de la médecine, le successeur d'Hippocrate en ligne directe, le scrutateur de la nature, le vainqueur des maladies et le fléau de toutes les Facultés. Vous voyez, dis-je, de vos propres yeux, un médecin méthodique, galénique, hippocratique, pathologique, chimique, spagirique, empirique.

JODELET. — Et un médecin qui sait la médecine ; cela n'est pas commun.

BARRY. — En quels lieux de l'univers n'ai-je point été? Quelles cures n'ai-je point faites? Informez-vous de moi à Siam : on vous dira que j'ai guéri l'éléphant blanc d'une colique néphrétique. Que l'on écrive en Italie : on saura que j'ai délivré la république de Raguse d'un cancer qu'elle avait à la mamelle gauche. Que l'on demande au grand Mogol qui l'a sauvé de sa dernière petite vérole : c'est Barry. Qui est-ce qui a arraché onze dents mâchelières et quinze cors aux pieds à l'infante Atabalippa? Quel autre pourrait-ce être que le fameux Barry [1]?

JODELET. — Pour peu que vous en doutiez, allez vous-mêmes sur les lieux : on vous en dira des nouvelles.

BARRY. — Mais, me direz-vous, je n'ai que faire de vos remèdes : je me porte bien ; je ne suis, Dieu merci, ni pulmonique ni asthmatique ; je n'ai ni pierre, ni gravelle, ni fluxion, ni catarrhe, ni rhumatisme. Hé! tant mieux! le ciel en soit loué! c'est ce que je demande. Est-ce l'intérêt qui me fait agir? Non, signori, non : j'ai piou de bièn que je n'en veux. Mais j'ai d'autres secrets où le beau sexe ne sera peut-être pas insensible. Je vous apporte, Mesdames, —

[1] Les opérateurs se couvraient volontiers du nom des princes et des magistrats les plus lointains. Ils étaient toujours munis d'attestations et lettres patentes signées des potentats régnant dans les terres australes (Palaprat, *Lettre sur la comédie des Empiriques*). L'*her-*
[illegible] par Ruteboeuf avait soigné le *sire* du Caire. » Mais c'est chose plaisante,
[illegible]*latans*, de voir l'artifice dont se servent ces médecins de

hé quoi? le trésor de la beauté, le magasin des agréments, l'arsenal de l'amour...

JODELET. — C'est lui qui m'a rendu beau comme vous me voyez.

BARRY. — Je porte avec moi un baume du Japon qui noircit les cheveux gris et dément les extraits baptistaires; une pommade du



L'arracheur de dents, d'après Roelants.

Pérou qui rend le teint uni comme un miroir; une quintessence de la Chine qui agrandit les yeux et rapproche les coins de la bouche, fait ressortir le nez à celles qui n'en ont guère, et le fait rentrer à celles qui en ont trop. »

Tout triomphant que soit ce *pallas,* celui du charlatan de Sorel, un simple arracheur de dents cependant, l'emporte de beaucoup encore. C'est celui-là qu'il faut lire, pour apprendre à mépriser les vulgaires praticiens de nos jours, qui déracinent une molaire à la pointe du sabre et croient avoir accompli une grande prouesse. Cet opérateur

s'arrête au bout du Pont-Neuf et commence à parler à son cheval pour amasser la foule :

« Viens çà, dis, mon cheval, pourquoi est-ce que nous venons en cette place? Si tu savois parler, tu me répondrois que c'est pour faire service aux honnêtes gens. Mais, ce me dira quelqu'un, gentilhomme italien, à quoi est-ce que tu nous peux servir? A vous arracher les dents, Messieurs, sans vous faire aucune douleur, et à vous en remettre d'autres avec lesquelles vous pourrez manger comme avec les naturelles. Et avec quoi les ôtes-tu? Avec la pointe d'une épée? Non, Messieurs, cela est trop vieil; c'est avec ce que je tiens dans ma main. Et que tiens-tu dans ta main, seigneur italien? La bride de mon cheval... Je guéris les soldats par courtoisie, les pauvres pour l'amour de Dieu, et les riches marchands pour de l'argent. Voyez ce que c'est d'avoir une dent gâtée, viciée et corrompue, et à quoi cela nuit : vous irez recommander un procès chez un sénateur; penserez-vous parler à lui, il se détournera et dira : « Ah! la putréfaction! tirez-vous « de là, mon ami; que vous sentez mauvais! » Ainsi il ne vous entendra point, et voilà votre cause perdue. Mais vous me direz : « N'as-tu « point quelque autre remède? » Oui-da, j'ai d'une pommade pour blanchir le teint; elle est blanche comme neige, odoriférante comme baume et comme musc... Je ne suis ni médecin, ni docteur, ni philosophe; mais mon onguent fait autant que les philosophes, les docteurs et les médecins. L'expérience vaut mieux que la science, et la pratique vaut mieux que la théorie[1]. »

On ne s'étonnera plus maintenant que les *poètes crottés* allassent entendre assidûment les bateleurs du Pont-Neuf, pour se former à l'éloquence[2].

Rien ne manque à ce curieux échantillon, ni les apostrophes, ni les axiomes classiques et le ton sentencieux, ni même le compère; car le charlatan, à l'appui de son discours, arrache à un gueux six dents, qu'il avait eu soin de lui ajuster auparavant, et ledit gueux, en guise de sang, crache de la peinture rouge qu'il tenait dans sa bouche. Je me trompe pourtant; il y manque quelque chose, je veux dire les citations grecques et latines, les phrases italiennes et espagnoles dont les opérateurs aimaient à émailler leurs discours, pour éblouir l'auditoire. Après ces harangues mirifiques, débitées quelquefois avec accompagnement d'harmonie, pompeusement déclamées ou même

[1] *Francion*, liv. X.
[2] *Œuvres de Saint-Amant*, édition elzévirienne, t. Ier, p. 215.

chantées [1], il fallait voir gants et mouchoirs, parfois même souliers et chapeaux, voler vers l'éloquent triacleur, renfermant, qui une pièce de cinq sols, qui une pièce de huit, qui un teston, et revenir avec l'onguent, la poudre aux vers ou l'orviétan demandé.

Dans les troupes complètes d'opérateurs, ces allocutions se faisaient tantôt avant, tantôt après la représentation ; ou plutôt elles se faisaient avant, après et même pendant. Le spectacle, où les danses, les concerts, les divertissements, les tours de gibecière, jouaient un large rôle, était habituellement gratuit [2], n'ayant d'autre but que de servir d'appât à la vente, et il n'est pas besoin d'ajouter que, loin de briller par la décence et le bon goût, il tombait facilement dans la grossièreté et pis encore.

Les opérateurs vivaient en bonne intelligence et confraternité avec les comédiens, qui alors n'étaient pas toujours beaucoup au-dessus d'eux. Le *Roman comique,* en plusieurs passages, rend témoignage de ces relations amicales, et après lui le *Voyage de Guibray* (1704), curieux et rarissime petit livre qui fait comme la suite naturelle du *Roman comique*. Quelle différence pouvait-on voir, je vous le demande, entre Gaultier-Garguille ou Turlupin, et Tabarin ou Barry? Des deux côtés, mêmes grimaces, mêmes quolibets, même accoutrement, même jeu et à peu près mêmes pièces. Aussi les opérateurs et les comédiens s'empruntaient-ils réciproquement des sujets, et passaient-ils de l'un à l'autre genre d'existence avec la plus grande facilité du monde. Galinette de la Galine, de l'Hôtel de Bourgogne, ne croyait pas compromettre sa dignité en comparaissant sur les planches à côté d'*il signor Hieronymo,* le célèbre empirique; d'un autre côté, Guillot-Gorju, Bruscambille et Jean Farine ne faisaient qu'un saut de leurs tréteaux à l'Hôtel de Bourgogne, lequel même, à ce que nous apprend encore le *Voyage de Guibray*, se remontait à fond en dépouillant Mondor de ses plus excellents bateleurs. Dancourt a donc pu supposer, sans trop d'invraisemblance, que sa comédie de *l'Opérateur Barry,* jouée sur le Théâtre-Français en 1702, était une farce représentée devant les spectateurs par ce grand homme lui-même.

Mais s'ils étaient en rapports suivis avec les comédiens, ils ne l'étaient pas moins avec tous les vagabonds des grandes routes. Le même *Voyage de Guibray* nous les montre, à plusieurs reprises, as-

[1] Molière, l'*Amour médecin*, acte II, sc. VII.

[2] Suite du *Roman comique*, chap. IV (t. II, p. 150 de notre édit. chez Jannet). R. Poisson, l'*Après-souper des auberges*, scène VII. Mais pas toujours pourtant (Poisson, le *Poète Basque*, scène II) : il arrivait parfois, en effet, que l'opérateur se laissait absorber par le directeur de troupe, et que les drogues n'étaient que le prétexte ou le masque de la comédie.

sociés à des troupes d'Égyptiens, comme on disait alors, jusqu'à leur acheter des femmes, ou emprunter leur aide pour voler des enfants. Il y a, dans le *Discours de l'origine des ciarlatans,* un chapitre entier qui roule sur leurs mœurs dépravées, et qui les accuse d'être coureurs, parjures, babillards, libertins, joueurs, menteurs, *passefins,* piliers de tavernes et cabarets. Le tableau n'est pas flatté, quoique nous l'ayons adouci en le reproduisant. Nous aimons à croire que l'auteur, en digne médecin *galénique,* a chargé quelque peu les couleurs dont il a peint ses adversaires.

II

BARRY ET L'ORVIÉTAN

Barry brillait à Paris dans la première moitié, et même dès les premières années du XVII[e] siècle. C'est à tort que M. Édouard Fournier, dans son *Histoire du Pont-Neuf,* l'a fait contemporain de la comédie à laquelle Dancourt a donné son nom (*l'Opérateur Barry,* 1702). En lisant avec soin le prologue dont elle est précédée, on aurait pu voir que l'auteur lui fait dire de lui-même : « Il y a quatre-vingt-treize ans, je faisois un bruit de diable à Paris, » ce qui reporte à 1609 l'époque dont il est question. Ce renseignement, d'ailleurs, concorde avec deux autres, que nous puisons dans l'*Histoire de Barry, Filandre et Alison,* publiée à la suite du *Voyage de Guibray* (1704). En effet, nous y lisons d'abord que, lors de son dernier voyage à Rome, postérieur à son séjour à Paris, le pape fit frapper en son honneur une médaille qui portait le millésime de 1644. Il est fâcheux qu'on ne trouve pas d'autres dates dans ce curieux récit, mais celle-là suffit à peu près à notre but. En outre, on y raconte que peu de temps après, et vers la fin de sa vie, lorsqu'il était déjà âgé d'environ soixante-dix ans, il se rencontra à Rouen avec les débris de la troupe de Mondor, dont l'Hôtel de Bourgogne s'était approprié la meilleure partie[1]. Or, c'est de 1618 à 1635, et peut-être même plus tard, que

[1] M. Ed. Soulié a trouvé la trace de l'opérateur Gilles Barry en 1655 à Lyon, où il demande l'autorisation de monter son théâtre en place publique. Si c'est bien le nôtre, comme il est probable, on voit qu'il survécut à son voyage de Rome plus longtemps que ne le feraient supposer les expressions du récit que nous analysons ici, et qui se soucie peu de l'exactitude chronologique. M. Jal l'a confondu, dans son *Dictionnaire critique,* avec Antoine Barry, joueur d'instruments.

Mondor brillait sur le Pont-Neuf: cette nouvelle date ne peut donc que confirmer les deux précédentes. Ainsi rien ne s'oppose, — bien au contraire, — à ce que, suivant Dancourt, Barry fit « un bruit de diable » à Paris en 1609, époque où il aurait eu quelque chose comme trente-cinq ans.

Suivant le même Dancourt, l'illustre opérateur portait l'harmonieux et imposant prénom de Melchisédech. Là se bornent à peu près tous les renseignements biographiques qu'il nous donne sur son compte; mais nous avons, pour y suppléer, l'*Histoire de Barry,* dont nous parlions tout à l'heure, histoire qui est racontée dans le plus grand détail par la propre fille de l'habile médecin chimique. C'est ce document que nous suivrons pas à pas, au risque, pour cette fois, de nous éloigner beaucoup de Paris.

Donc Barry était un grand homme de fort bonne mine, ce qui n'est pas indifférent quand il s'agit d'un opérateur. Portant la barbe longue et les cheveux courts, il était habillé d'une soutane de satin noir avec des boutons d'or, et d'un manteau traînant de la même étoffe. A Paris, il se tenait sur la place Dauphine. Notre héros voyageait beaucoup; il fit, entre autres, plusieurs excursions à Rome. La dernière fois qu'il s'y rendit, la peste y exerçait d'horribles ravages, et les cardinaux mêmes se disposaient à fuir. Barry alla trouver le saint-père, obtint la faveur de lui parler, et, comme Dieu l'avait doué d'éloquence, il lui vanta avec tant de chaleur la vertu de son antidote, qu'il le détermina à rester, ainsi que les cardinaux et seigneurs qui n'étaient pas encore partis. Aussitôt il fit bâtir un magnifique théâtre sur la place Navone, et travailla si bien avec ses remèdes, qu'en moins de quinze jours il arrêta le cours de la maladie. Rome changea de physionomie, grâce au miraculeux opérateur, qui se vit comblé d'honneurs et de biens. Le pape lui fit présent d'une grande médaille d'or, frappée en son honneur, où l'on voyait d'un côté son effigie, et sur le revers l'inscription suivante:

INNOCENTIUS DECIMUS BARRIDO, URBIS SANATORI,
ANNO SALUTIS 1644

Après avoir laissé en Italie une Anglaise qui l'avait suivi, Barry quitta la Ville éternelle avec deux belles Romaines, les *signore* Morini et Colombina, qui ne purent se séparer de lui. Il était fort inconstant dans tous ses goûts, et d'une humeur libertine que déplore amèrement sa fille. Il rentra en France et arriva, après nombre de stations intermédiaires, à la célèbre foire de Guibray, qui se tient, comme on

sait, dans un faubourg de Falaise. Il avait ramené d'Italie une troupe admirable, qui s'était récemment augmentée d'un Trivelin, fils naturel qu'il avait eu d'une Égyptienne. Ce Trivelin était un grand garçon fait au tour, et le premier qui ait dansé sur la corde sans balancier. En outre, les riches décorations qu'il avait rapportées de Venise, l'excellence et la grande réputation de ses remèdes, la beauté et la variété de ses pièces italiennes, jouées par des acteurs hors ligne, lui attiraient une foule innombrable. Un jour, on allait commencer la pièce et ses comédiens achevaient de s'habiller, pendant qu'il était resté avec la signora Morini à entretenir l'auditoire de la vertu de son antidote et des effets merveilleux qu'il en avait obtenus, tout en jouant avec des crapauds, des aspics et des vipères qu'il tenait dans ses mains, pour montrer à quel point il dédaignait les morsures des bêtes venimeuses, quand un homme apporta une fiole et un billet à la demoiselle Morini, et se perdit dans la foule. Le billet était un défi d'expérimenter le poison contenu dans la fiole. Le glorieux Barry lut ce défi tout haut, l'accepta, et pour qu'on ne pût croire que c'était un tour concerté d'avance, il fit avaler une seule cuillerée de la liqueur à un chien, qui creva sur-le-champ. Sans se laisser effrayer par ce résultat terrible ni arrêter par les larmes de sa troupe, il versa le contenu de la fiole dans un verre, et son Marocain lui prépara un peu d'orviétan, qu'il prit dans une boite tirée au hasard parmi celles qu'on vendait. Barry avala alors le poison, dont l'effet fut si instantané, malgré la promptitude qu'on mit à lui administrer le remède, qu'il enfla extraordinairement et tomba en défaillance. On le crut mort. Par bonheur, son fidèle Marocain le fit mettre aussitôt entre deux matelas, et il en fut quitte pour quelques jours d'indisposition, qui ne l'empêchèrent pas de paraître en public. On juge du débit prodigieux qu'obtint alors sa marchandise.

Ce poison avait été composé secrètement par la Morini, qui était jalouse et se croyait moins en faveur que la Colombina. Voyant son coup manqué, et craignant d'être découverte, elle corrompit le Trivelin, et l'amena à profiter de la confiance de son père pour lui voler tout ce qu'il avait d'or et d'argent.

De Guibray Barry descendit à Rouen, alors désolé par le pourpre. Reçu avec une bienveillance particulière par le premier président du Parlement, il délivra en peu de jours la ville de cette maladie, aussi dangereuse que la peste. Puis il alla courir le royaume et les pays étrangers, sans rien changer de son genre de vie, quoiqu'il fût septuagénaire. Ce fut à Amiens qu'il termina son existence aventureuse. Un sauteur, qu'il avait amené de Portugal, le vola de concert avec

Colombina, puis tous deux se sauvèrent en Hollande. Barry, cette fois, avait été si complètement dépouillé qu'il dut congédier sa troupe. Ce dernier malheur lui donna le coup mortel; son esprit même y succomba, et entraîna dans sa chute un corps ruiné par quatre-vingts ans de travaux et d'excès. Le grand Barry, le favori des princes, le vainqueur de la mort, s'en fut mourir à l'hôpital, où, touché enfin de la grâce, il pleura sincèrement ses fautes et eut la fin la plus édifiante.

Son contemporain, *il signor* Hieronymo Ferranti d'Orviéto[1], avait primitivement son théâtre dans la cour du Palais[2], d'où il semble s'être transporté plus tard aux abords du Pont-Neuf[3]. Le spectacle du seigneur Hieronymo était un des mieux organisés et des plus courus. Aux quatre coins de la scène se tenaient quatre excellents joueurs de viole qui faisaient merveille, assistés de l'unique bouffon Galinette la Galina, célèbre par ses grimaces et l'énorme plume rouge qui coiffait son bonnet pointu. Au milieu *il signor* Hieronymo, debout, en superbe équipage, une grosse chaîne d'or au cou, célébrait, dans un langage tout de miel et de sucre, et plein de la plus artificieuse rhétorique, les propriétés admirables de ses onguents, baumes, huiles, extractions, quintessences, distillations et calcinations. Ce qui fit surtout sa célébrité, ce fut la mise en lumière d'une drogue, extrêmement compliquée, dont la thériaque formait la base, et qui s'appelait l'orviétan, du nom de la ville où elle avait été inventée et composée, dit-on, par un *chimiste* nommé Lupi. Peut-être Hieronymo l'avait-il perfectionnée, ou laissait-il croire volontiers qu'elle était de son fait.

[1] De son vrai nom Christophe Contugi, d'après la découverte faite par M. Ravenel dans les registres de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. M. Jal, qui a rencontré, sur le registre de 1670 à 1676, plusieurs signatures de *Christophe Contugi, dict l'Orviétan*, est du même avis. Cependant on pourrait contester ce point, s'il en valait la peine, et essayer d'établir que ce nom était plutôt celui d'un successeur de l'Orviétan, d'un de ceux qui avaient hérité de son titre en même temps que de son secret. (Voir une note de M. Bonnardot, p. 147 du *Paris ridicule et burlesque*, publié par M. P. Lacroix.) Il est fort douteux que l'Orviétan dont il est ici question exerçât encore en 1676, et même en 1670, et il ne l'est pas qu'avant lui d'autres *antidotaires* eussent pris le même surnom, par exemple, Jacques Ovyn, qui avait également son théâtre sur le Pont-Neuf ou au quartier de Nesle. Bien plus, on voit ce sobriquet porté par le frère de J. Ovyn, curé de Saint-Simon, qui se qualifie Nicolas Ovyn de l'Orviétan, dans l'acte de baptême d'un sien neveu et filleul en 1635 (Jal, artic. *Contugi*). Les questions de dates et de noms sont fort embrouillées dans la biographie de ces bohèmes, et avec des documents aussi peu précis, aussi mal tenus que les actes du temps.

[2] *Les tromperies des charlatans découvertes*, par le sieur Courval (1769).

[3] Peut-être la cour du Palais est-elle ici, par abréviation, pour la *cour de l'île du Palais*, et alors elle désignerait la place Dauphine, qui est dans *l'île du Palais*, comme on appelait souvent la Cité au XVII[e] siècle (Lemaire, *Paris ancien et nouveau*, t. III, p. 313), et qui avait toute la physionomie d'une cour. L'explication est vraisemblable; si elle est vraie, Hieronymo n'aurait pas changé de place.

Ce mot est resté comme terme générique; quelques années après, on l'employait indifféremment pour désigner un charlatan ou sa drogue, et même le lieu où il la débitait [1]. L'orviétan eut une popularité immense; il obtint, à la date du 9 avril 1647, un privilège renouvelé près d'un siècle plus tard, après un nouvel examen; fut même approuvé solennellement, en 1653, par douze docteurs de la Faculté, que leurs collègues s'empressèrent d'accabler de leur indignation [2], et conserva très longtemps une vogue extraordinaire. On en faisait un grand débit dans une boutique de la rue Dauphine, vis-à-vis le Pont-Neuf, à l'enseigne du *Soleil,* où allaient s'approvisionner beaucoup de marchands qui la débitaient en plein air.

Hieronymo, pour expérimenter un de ses remèdes, se brûlait publiquement les mains avec un flambeau jusqu'à ce qu'elles fussent couvertes d'ampoules; puis, par l'application de son onguent, il se guérissait en deux heures. Mais le sieur de Courval nous apprend qu'il avait eu soin d'abord de se laver secrètement avec une eau artificielle, qui garantissait de la flamme les parties fraîchement imbibées, tout en lui permettant de produire à l'épiderme des pustules sans aucune consistance. Voici qui était plus fort : il se donnait des coups d'épée à travers les muscles de l'épigastre, principalement ceux qui sont situés vers les hypocondres; puis il appliquait son baume sur les plaies, dont le lendemain on n'apercevait plus que la cicatrice presque entièrement fermée. Mais, dit encore le sieur de Courval, « c'étoit une guérison palliative, une cure charlatanesque et trompeuse, pour piper le monde, car lesdites plaies étoient encore toutes fraîches et récentes en leur fond, et n'étoient guéries qu'en apparence et superficiellement. » Il est permis de trouver l'explication insuffisante. Et lorsque le sieur de Courval raconte la même chose de plusieurs charlatans d'Avignon [3], qui se perçaient les bras avec des poignards, pour faire croire au peuple qu'ils se guérissaient en vingt-quatre heures par la seule application de leur onguent, tandis qu'en réalité au bout de huit jours la blessure, amendée à la surface, restait fort irritée à l'intérieur, je ne puis m'empêcher d'admirer le courage de ces hommes, et à quel point ils se dévouaient au martyre pour la

[1] *Histoire du poète Sibus*, 1661.

[2] Lettre de Guy-Patin, du 6 janvier 1654. Il y donne de piquants détails sur cette affaire.

[3] Avignon était une ville renommée pour ses opérateurs : le voisinage de l'Italie avait influé sur elle. Nous apprenons, par une plaquette intitulée *le Clairvoyant intervenu sur la réponse de Tabarin* (1619), qu'il y avait alors un opérateur connu particulièrement sous le titre de l'Avignonnais, lequel vendait une drogue baptisée du nom prétentieux de *poly-*

propagation de leurs drogues. A supposer même que l'effet en fût purement extérieur, c'était déjà quelque chose qu'un remède qui, du jour au lendemain, savait cicatriser, au point de la rendre à peu près invisible, une plaie profonde faite avec le poignard ou l'épée.

Il signor Hieronymo brilla à Paris durant plus de trente ans. Comme ses confrères, il jouait des farces et parades. Le nom de sa drogue était devenu le sien, et ce nom se trouve souvent usurpé par les pamphlétaires d'alors, qui abritaient leurs ouvrages compromettants sous sa signature. On a les *Sanglots de l'Orviétan sur l'absence du car-*



Le charlatan, d'après une pièce de la collection Hennin.

dinal Mazarin, le *Dialogue de Jodelet et de l'Orviétan sur les affaires du temps* (1649), etc.

Le Boulanger de Chalussay a fait jouer un rôle à l'Orviétan, comme à Barry (qu'il écrit Bary) dans sa comédie d'*Élomire hypocondre,* publiée seulement en 1670, et dont l'action ne peut se passer qu'un petit nombre d'années auparavant, postérieurement à 1665, puisqu'il y est question de l'*Amour médecin,* joué cette année-là, et qu'elle peut être considérée comme une riposte de la Faculté, bafouée dans cette pièce. Mais il ne faut pas sans doute en conclure absolument que ces deux grands hommes exerçassent encore à cette date; seulement ils vivaient toujours dans le souvenir populaire, et ils étaient passés à l'état de types. Le Boulanger de Chalussay les a mis en scène pour mieux humilier Molière, qu'il nous présente comme leur élève. Angélique, qui n'est autre que Madeleine Béjart, raconte devant

toute la troupe du Palais-Royal la jeunesse de Molière; après avoir dit que son père le fit recevoir avocat, elle ajoute :

Cependant, sçavez-vous ce que faisoit le drolle?
Chez deux grands charlatans il apprenoit un rolle :
Chez ces originaux, l'Orviétan et Bary,
Dont le fat se croyoit déjà le favory.

ELOMIRE

Pour l'Orviétan, d'accord; mais pour Bary, je nie
D'avoir jamais brigué place en sa compagnie.

ANGÉLIQUE

Tu briguas chez Bary le quatrième employ;
Bary t'en refusa, tu t'en plaignis à moy,
Et je me souviens bien qu'en ce temps-là mes frères
T'en gaussoient, t'appelant le mangeur de vipères;
Car tu fus si privé de sens et de raison
Et si persuadé de son contre-poison,
Que tu t'offris à luy pour faire ses épreuves,
Quoy qu'en nostre quartier nous connussions les veuves
De six fameux bouffons crevez dans cet employ.
Ce fut là que chez nous on eut pitié de toy,
Car mes frères, voulant prévenir ta folie,
Dirent qu'il nous falloit faire la comédie[1].

Plus haut (acte Ier, scène III), le Boulanger de Chalussay nous avait montré Molière en tête à tête avec l'Orviétan et Barry, et refusant de s'asseoir dans un fauteuil devant eux, parce qu'il se souvient

Que l'un et l'autre fut *son* maistre.

Il ne nous dit pas pourtant en propres termes qu'il soit monté sur leurs tréteaux et qu'il ait mangé des couleuvres en place publique; il faut lui en savoir gré. Sous l'exagération haineuse d'un ennemi, il pourrait bien y avoir un fond de vérité dans ces assertions, en ce sens du moins que Molière, qui, non content d'étudier Scaramouche et Gaultier-Garguille, avait également tiré parti du théâtre de Tabarin, dut ne pas dédaigner davantage les parades de Barry et de l'Orviétan.

Le Boulanger de Chalussay prête à ceux-ci un langage sentencieux, emphatique et farci de citations, qui n'a rien que de très vraisemblable. L'Orviétan s'exprime en un baragouin mi-tudesque, mi-italien, qui ajoute un charme particulier à ses hâbleries :

Ma, foussiez-vous larté d'aspics et de vipères,
Lio forte et l'arsénic proulast-il fos fiscères,
Déjà fos intestins en foussent-ils ronchez,
Et foussiez-vous mordou de cent chians enrachez,
Né craindé pu la mort, ny que le mal empire:
Foicy moy l'Orfiétan, et cela c'est tout dire.

[1] *Elomire hypocondre,* scène II du *Divorce comique,* intercalé dans le IVe acte.

Il est permis de croire qu'il a un peu forcé la note; surtout quand il parle des six bouffons crevés dans l'emploi de mangeurs de vipères chez Barry, en dépit de son contrepoison, je n'hésite pas à croire à une calomnie. Il faut se rappeler que l'auteur était probablement un membre de la Faculté, comme semble le prouver le sous-titre de sa pièce (*les Médecins vengez*) et cent détails qui s'y trouvent disséminés : en cette qualité, il devait en vouloir aux deux illustres opérateurs non moins qu'à Molière, et ils ont la gloire d'avoir été calomniés en même temps que lui.

III

MONDOR ET TABARIN. — PADELLE. — GILLES LE NIAIS

Sur cette liste immense des saltimbanques et des artistes de la rue, qui commence avec le monde et qui ne finira qu'avec lui, si MM. les préfets de police le veulent bien permettre, est-il un nom plus illustre, un nom qui sonne plus joyeusement à l'oreille que celui de Tabarin? Dans le cercle épique des charlatans du XVIIe siècle, Tabarin passe de la tête tous ses compagnons, comme la déesse Calypso au milieu de ses nymphes. Le Savoyard est assurément un grand homme, Gaultier-Garguille fut un grimacier de génie, Turlupin a mérité que son nom se changeât en proverbe, Bruscambille sera l'éternel désespoir de nos pitres les plus ambitieux; mais tous disparaissent devant Tabarin, comme les étoiles devant le soleil.

Aujourd'hui, après plus de deux siècles, Tabarin a encore ses fanatiques. Il s'est formé, parmi les érudits et les bibliomanes, une petite secte de tabarinistes, semblables à ces homéristes de la Grèce qui se prétendaient sortis d'une côte du chantre d'Achille, et allaient partout récitant ses poèmes. On l'a mis en comédie, en vaudeville, en drame, en roman, en prose, en vers et en musique; il a récemment paru sur les scènes illustres du Théâtre-Français et de l'Opéra; des fantaisistes et des savants lui ont consacré de copieuses notices; on a écrit cent fois sa biographie et sa bibliographie, et publié coup sur coup, il y a une vingtaine d'années, deux éditions complètes de ses œuvres, avec notes et commentaires, comme ont fait, mais avec infiniment moins d'étendue et de zèle, Servius pour Virgile et Brossette pour Boileau. On voit donc qu'il reste à peine quelques épis à glaner dans ce champ moissonné à pleines mains et mis au pillage. Je n'aborde à mon tour Tabarin qu'avec le frisson que ressent tout

honnête écrivain, quand il se voit en face d'un gros lieu commun qu'il lui est impossible de tourner : ne pouvant passer sous silence un tel nom dans l'histoire des rues de Paris, j'avertis du moins le lecteur que j'ai peu de goût pour répéter ce qui se trouve partout, et je le renvoie à quelques-uns de mes prédécesseurs [1], s'il est curieux de renseignements plus amples.

Vers l'an 1618, un opérateur, nommé Mondor [2], avait établi son théâtre sur la place Dauphine. D'où venait Mondor? A en croire quelques mots recueillis çà et là dans deux ou trois plaquettes du temps [3], il serait venu d'Italie, l'inépuisable patrie des charlatans; mais il est probable que ce n'était qu'un Italien de contrebande, comme la plupart de ses confrères. *Mondor* a toute la physionomie d'un pseudonyme. Il paraît s'être appelé de son vrai nom Philippe Girard, et il était frère d'un autre opérateur, nommé Antoine Girard, mort longtemps avant lui. Il se qualifia docteur en médecine sur l'acte de baptême de la fille de Gaultier-Garguille [4].

Mondor avait commencé par courir le monde avec son baume et ses onguents [5]. A peine est-il fixé à Paris, qu'on le trouve en compagnie de Tabarin, qui pouvait bien avoir été son valet d'abord, comme le dit une note de Brossette sur l'*Art poétique* de Boileau, mais qui devint certainement ensuite son associé, et même le principal personnage de l'association [6].

[1] Spécialement à M. Leber (*Recherches d'un homme grave sur un farceur*) et aux deux derniers éditeurs de Tabarin, qui ont eu la pudeur de se déguiser sous les pseudonymes *Aventin* et *G. d'Harmonville*.

[2] On trouve aussi son nom écrit Montdort et Mont d'or.

[3] *Le Clairvoyant intervenu sur la réponse de Tabarin* (1619). *Le Parlement nouveau*, par Daniel Martin (1637.)

[4] *Dictionnaire* de Jal, artic. *Mondor* et *Tabarin*. J'ignore sur quelle autorité se fonde M. Chardon (*La troupe du Roman comique*, 1876, in-8°), pour reconnaître Tabarin dans cet Antoine Girard et en faire ainsi le frère de Mondor. Suivant M. Jal, le vrai nom de Tabarin était Jean Salomon; mais la longue dissertation à laquelle il se livre pour l'établir n'est guère concluante; suivant M. Leber, il était Italien et s'appelait Tabarini. Deux causes d'erreurs continuelles en pareille matière, sans parler de beaucoup d'autres, c'est de prendre au sérieux, dans les facéties de ces personnages, de pures fantaisies, et de conclure, de la ressemblance de deux noms, à l'identité de deux personnages, sans compter que beaucoup de ces farceurs ont porté des noms qui avaient été pris avant eux et qui ont été repris après. Il en est très probablement ainsi du nom de Tabarin, qui doit avoir été un nom générique, particulièrement illustré par l'associé de Mondor, dont le rayonnement a absorbé les autres.

[5] « J'ay autrefois voyagé, dit-il lui-même, j'ay veu une partie de l'Europe, tantost à pied, tantost à cheval... (Œuvres de Tabarin, *Fantaisie et Dialogue XVI*.) J'ay veu les Espagnes et traversé une grande partie des Allemagnes. » (*Recueil général des rencontres et questions de Tabarin*, Ire partie, question XXV.)

[6] Brossette paraît avoir confondu le rôle de valet, toujours rempli par Tabarin sur la scène, avec sa position réelle vis-à-vis de Mondor. Tabarin jouait les valets, comme tant d'autres comédiens qui n'en sont pas moins indépendants pour cela dans leur vie privée : c'est dans ce sens restreint qu'il faut prendre évidemment la question XXVI de la Ire partie du *Recueil général*, où il se présente d'un bout à l'autre comme le valet de Mondor.

C'était un homme de belle mine, de mine vénérable même, avec ses longs cheveux et sa grande barbe blanche, et tout à fait propre à séduire la foule par ses agréments extérieurs, aussi bien que par son éloquence. Les témoignages abondent sur ce point : « Quant à Mondor, dit le *Discours sur l'origine... des ciarlatans,* 1619 (ch. VIII), il a de l'esprit et un peu de lettres, et serait capable, s'il vouloit, d'une vocation plus honorable. Il est civil et courtois, ostant son chapeau bien honnestement et avec un doux souris, quand il renvoye le mouchoir ou le gand. » Les commères des *Caquets de l'accouchée* (troisième journée) parlent aussi de sa bonne mine, qui, en 1622, lui faisait encore débiter abondamment sa marchandise, comme s'il ne fût arrivé que de la veille à Paris. L'*Épître dédicatoire* de l'*Inventaire universel des Œuvres de Tabarin,* un peu suspecte, il est vrai, s'étend également sur le *bien dire* qui lui est naturel, sur l'éloquence par laquelle il ravit les oreilles de ses auditeurs, et le sonnet en tête de l'*Inventaire,* jouant agréablement sur son nom, s'écrie dans une métaphore ambitieusement lyrique :

Ainsi, Monsieur, vous êtes le Mont d'or,
D'où l'éloquence, espanchant son trésor,
Par cent canaux se distille en nos âmes.

Dans les parades de Tabarin où Mondor figure, il abonde en citations de toutes sortes, latines, voire grecques, et en aphorismes tirés des philosophes : « Ce n'est pas mon exercice d'estre capitaine, dit-il quelque part[1]; dès le plus tendre de mon enfance, j'embrassay les lettres et me mis à l'abry des lauriers d'Apollon. » Pourquoi ce savant homme n'a-t-il pas écrit son *Apologie* de sa propre main, au lieu de la laisser faire à d'autres?

Les drogues de Mondor avaient une grande renommée, non pas seulement chez le bas peuple, mais parmi les riches bourgeois et les seigneurs. On voit dans le *Pasquil de la cour* (1622) que les courtisans croyaient à ses remèdes et en usaient. Il expose lui-même, dans une des *questions* du recueil tabarinique[2], la nature et l'efficacité de son baume et de sa pommade :

« A la vérité, dit-il, il faut que je confesse, sans philautie ou ostentation, que mon bausme est un des plus rares secrets que la nature ait jamais descouverts, tant pour les expériences qu'il a fait paroistre, tant à Paris qu'ès autres villes de France, où je l'ay distribué, que

[1] *Fantaisie et dialogue XXVIII* de l'*Inventaire universel des Œuvres de Tabarin.*
[2] Ire partie, question LI, p. 73 de l'édition Delahays.

pour les événemens et guarisons admirables qui en sont réussis, outre mesme mon attente. Il est très bon aux douleurs de teste, aux migraines, vertige, ténébrosités du cerveau; il est singulier pour le mal d'estomach, sincope, vomissemens, palpitations et autres incommoditez qui naissent en cette partie; il est rare pour l'obstruction du foie, pour l'opilation de la ratte, pour mal de reins, de fluctions catareuses et pour les sciatiques : il ne faut qu'en engraisser la partie malade avec un linge bien chaud; on en voit des effets admirables... Pour le mal de teste, il se faut graisser les deux temples, la nuque et la suture coronale... »

Comme tous les opérateurs importants, Mondor avait une troupe comique, un orchestre, et des représentations. Une estampe du temps, placée en tête des *Œuvres* de Tabarin, représente son théâtre avec ses accompagnements élémentaires et indispensables : une estrade, décorée dans le fond d'un lambeau de tapisserie; sur le devant, Tabarin et Mondor; derrière eux, un joueur de violon, un joueur de rebec, et un valet qui ouvre un coffre pour passer les fioles et boîtes à Mondor. Les séances avaient lieu tous les jours, surtout vers le soir, et les vendredis les représentations extraordinaires. Dans son ensemble, le spectacle se composait généralement de deux parties. C'était d'abord une sorte de parade, se rapprochant de celles de nos pîtres d'aujourd'hui, de ces conversations impossibles, farcies de quolibets et de coq-à-l'âne, qu'ils engagent avec leurs maîtres pour mettre le public en train. Toutes ces parades sont jetées dans le même moule : Tabarin commence par poser quelque question saugrenue à Mondor, qui donne tête baissée dans le piège, et répond avec une gravité docte et prolixe, comme un professeur de philosophie parlant *ex cathedrâ;* puis, lorsqu'il a terminé sa dissertation, désarçonné plus d'une fois par les boutades irrévérencieuses de Tabarin, celui-ci énonce à son tour, à la grande indignation de son maître, qui le traite de vilain, de lourdaud et de *gros porc,* une solution burlesquement cynique, destinée à faire éclater de rire chaque joyeux compère de l'auditoire, « depuis le talon gauche jusqu'à l'oreille droite. » Le sujet ne change guère plus que le plan. L'imagination de Tabarin n'a pas un vol élevé; comme Gaultier-Garguille, comme le Savoyard, comme Bruscambille, il se contente d'un idéal qui déconcerterait le plus éhonté des paillasses de nos jours. Il piétine en pleine ordure comme un enfant dans un tas de boue; il a pour les plaisanteries scatologiques un penchant qui fait songer à certain insecte sur lequel roule une des *questions* de son recueil; il vous couvre, il

vous asperge, il vous inonde de ses déplorables gouailleries, avec une verve endiablée et une abondance si congruente au sujet, qu'il ne reste aux délicats que la ressource de se sauver à toutes jambes en se bouchant le nez.

Essayons de détacher quelques échantillons de son style, parmi la demi-douzaine de *questions* et de *fantaisies* où l'on peut se hasarder à choisir :

TABARIN. « Mon maistre, lequel des deux a le plus grand jugement, l'asne ou l'homme?

LE MAISTRE. — Voilà la question d'un asne, Tabarin... As-tu oublié que l'homme est l'honneur et le premier des animaux, et qu'il les passe d'autant en excellence que son esprit est relevé par-dessus leur nature terrestre? etc.

TABARIN. — Vous avez beau conter tout ce que vous voudrez : si est-ce que je prouve qu'un asne a bien plus de jugement qu'un homme.

LE MAISTRE. — En quoy, Tabarin?

TABARIN. — Premièrement en ce que, si un homme mène un asne au marché pour porter sa charge, l'asne, comme plus judicieux, marchera devant; si son maistre luy fait le moindre signe, à dia ou à hue-hau, l'asne l'entend. Ne sont-ce pas là des traits d'un grand jugement? Il en a bien plus que l'homme; car, s'il vient à entonner son langage et parler en langue asinique, son maistre n'a pas l'esprit de l'entendre seulement; luy, au contraire, il entend le langage de son maistre. »

La question que Tabarin pose à Mondor à la page suivante est celle-ci : « Quelle est la chose du monde la plus hardie? » Sur quoi Mondor répond d'un ton lyrique :

« C'est la mort, Tabarin : il n'y a rien de plus hardy ni de plus audacieux; elle combat, renverse et terrasse les plus foudroyans monarques et les princes les plus sourcilleux. Les dieux mesmes (pour parler avec les anciens) ont craint de l'offenser; elle affronte les plus puissans empereurs, bouleverse leurs desseins. La mort ravit, pille, emporte et saccage tout... »

Mais Tabarin coupe court à ce beau développement oratoire, en prouvant que la chose la plus hardie du monde, « c'est la chemise du meusnier, parce qu'elle prend tous les jours un larron au collet. »

Un peu plus loin, il demande à son maître « pourquoy les femmes ne répondent pas à la messe », et il lui démontre que la vraie raison

c'est que, partout où elles se trouvent, elles veulent toujours avoir le dernier mot, et qu'on s'est aperçu que le *Kyrie,* par exemple, ne finirait jamais si on les laissait répondre.

Encore une citation, choisie parmi les *fantaisies et dialogues :*

TABARIN. « Mon maistre, esguisez le tranchant de vos résolutions, je m'en vay emmancher la serpe d'une subtile demande : si vous aviez enclos dans un grand sac un sergent, un musnier, un tailleur et un procureur, qui est-ce de ces quatre qui sortiroit le premier si on lui faisoit une ouverture?



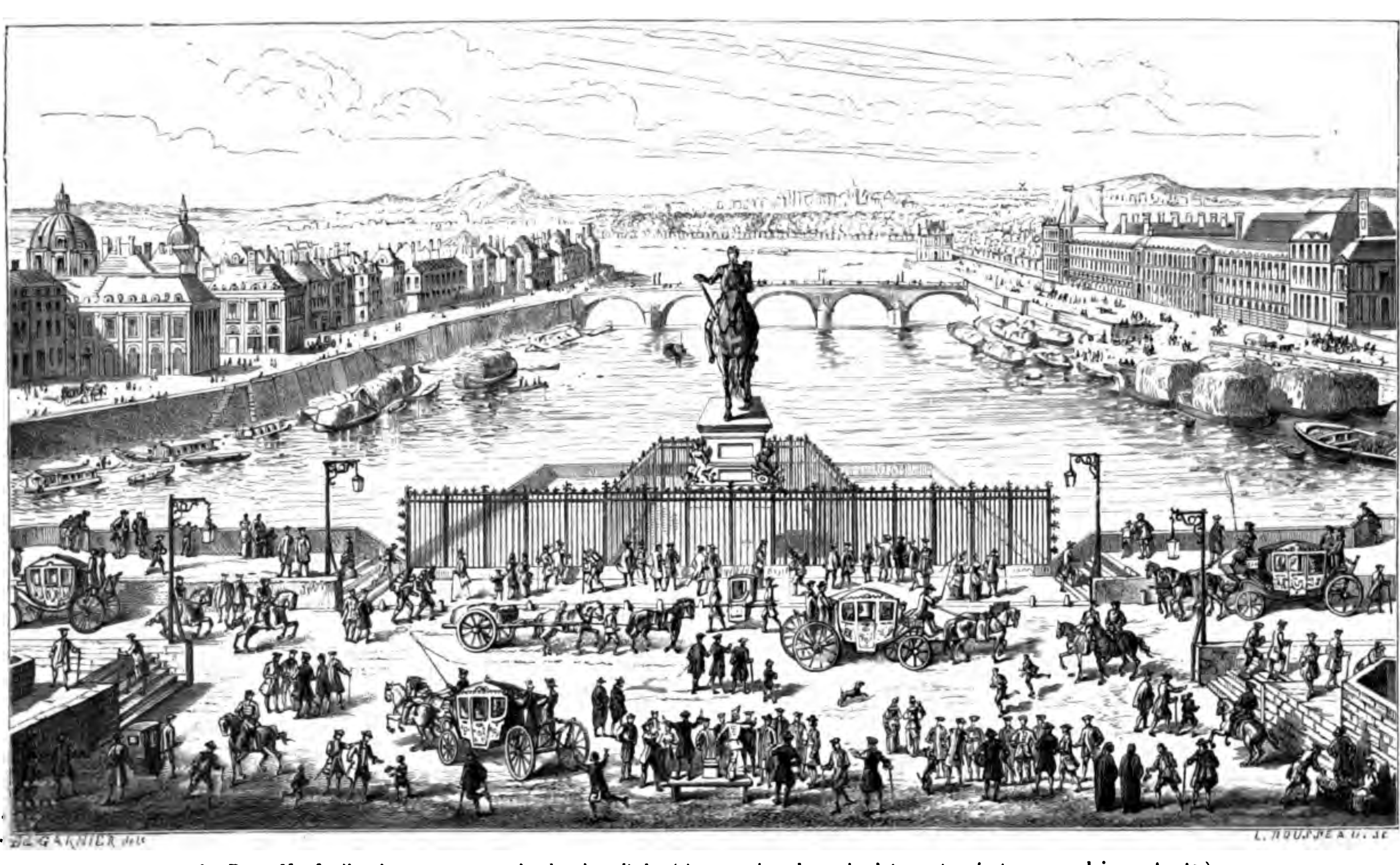
Tabarin et Mondor, d'après une estampe placée en tête des *Œuvres* de Tabarin.

LE MAISTRE. — A la vérité, Tabarin, il faut que je confesse ingénuement que je suis bien empesché à résoudre cette demande, veu que je ne voy surgir aucune raison qui me fasse connoistre lequel des quatre sortiroit le premier; cela est indifférent, et les actions qui sont indifférentes ne peuvent pas se résoudre facilement, car les philosophes disent que toutes les fois que deux causes sont tellement préparées à produire un effet, que *non est major ratio unius quam alterius, tunc non datur actio,* l'effect ne suit pas... Je ne rencontre aucune raison formelle pourquoy l'un sortiroit plus tost que l'autre, puisque *omnia sunt paria,* sinon que je dis que celuy qui seroit le plus proche de l'embouchure du sac sortiroit le premier.

TABARIN. — Je voy bien qu'il faut que je vous enseigne ce secret, mon maistre, à la charge que vous payerez pinte.

LE MAISTRE. — Il n'y a chose qu'un homme vertueux ne doive pratiquer pour apprendre quelque science.

TABARIN. — Le premier qui sortiroit du sac, si un sergent, un mus-



Le Pont-Neuf, d'après une estampe du dernier siècle. (Au premier plan, charlatans et opérateurs en plein vent, etc.)

nier, un tailleur et un procureur estoient dedans, c'est un larron, mon maistre. »

Je ne donne pas ces extraits comme le *nec plus ultra* de la verve de Tabarin : il en a bien autrement quelquefois ; mais, par malheur, c'est toujours dans les sujets scabreux et de *citation* impossible.

La seconde partie du spectacle se composait d'une farce. On nous a conservé aussi quatre ou cinq échantillons de ces fœtus de comédies, qui ressemblent assez aux premières œuvres de Molière : *la Jalousie du Barbouillé* et *le Médecin volant*. Elles en ont la licence, les lazzi et les jeux de scène ; comme elles, ce ne sont que des canevas destinés à être remplis au hasard du moment, et sur lesquels brodait à sa guise, dans l'entraînement du jeu et sous le feu des rires, l'imagination de l'acteur.

Les personnages qui reparaissent dans ces imbroglios sont toujours à peu près les mêmes. Il y en a une demi-douzaine : Tabarin, le vieux Piphagne, Lucas Joffu ou Joufflu, le capitaine Rodomont et son valet Fristelin ; enfin une femme, qui est tantôt Francisquine et tantôt Isabelle. On voit que Mondor avait toute une petite troupe comique. C'était lui qui remplissait le rôle de Rodomont : « Dedans votre nom de Mont d'or, lui dit Tabarin en l'une de ses *questions* [1], il y a bien Rodomont, si on le veut anagrammatiser (aussi faites-vous aucune fois son personnage en vos tragédies). » La femme de Tabarin, commère dessalée, preste à la riposte, et qu'un gros mot n'effrayait pas, jouait la verte Francisquine, les deux poings sur les hanches, ou la jeune et coquette Isabelle, avec des airs penchés et la bouche en cœur. Quant à Lucas, c'était le plus connu parmi les acteurs secondaires de ce théâtre burlesque en plein vent. Il a prêté son nom comme éditeur, ou on le lui a pris, lors de la publication des *Arrêts admirables et authentiques du sieur Tabarin* (Paris, chez Lucas Joffu, rue des Farces, à l'enseigne de la Bouteille) et des *Étrennes admirables du sieur Tabarin* (chez Lucas Joufflu, la même année). C'était l'usage d'indiquer ainsi des adresses plus ou moins bouffonnes de libraires fictifs au bas de ces facéties, et nous verrons encore la même chose se produire pour Trostole, un des acteurs du théâtre de Grattelard. Lucas était même devenu assez célèbre pour que les auteurs de livrets satiriques s'abritassent quelquefois derrière ce masque bouffon [2]. Dans la *Descente de Tabarin aux enfers* (1621),

[1] Ire partie, question XXXVIII.

[2] Plusieurs pièces qui font partie des *Caquets de l'accouchée*, espèce de satires en prose assez piquantes de la première moitié du XVIIe siècle, ont paru sous la rubrique : *De l'imprimerie de Lucas Joffu, comédien ordinaire de l'île du Palais.*

une des innombrables facéties inspirées par le grand farceur populaire, il est question de Lucas Joffu comme d'un des auxiliaires les plus célèbres de Tabarin.

C'était celui-ci qui composait lui-même ses parades et ses farces; au besoin, lorsque l'imagination lui faisait défaut, il mettait sans façon au pillage le répertoire de l'Hôtel de Bourgogne, qu'il lui suffisait de modifier bien peu pour le rendre digne de ses tréteaux. Ainsi la seconde farce du *Recueil tabarinique,* où l'on voit Lucas, en partant pour les Indes, confier la garde de sa fille à Tabarin, est en grande partie une imitation de celle de Turlupin et de Gros-Guillaume[1], à moins toutefois que ce ne soit celle-ci qu'il faille prendre pour une imitation de celle-là : l'incertitude des dates de ces deux chefs-d'œuvre ne nous permet pas de résoudre nettement la question, et nous nous y résignons sans trop de peine. L'Hôtel de Bourgogne de Gros-Guillaume et le petit théâtre de l'Ile du Palais, c'est absolument la même chose, ou les différences sont tellement imperceptibles, qu'il faut prendre un microscope pour les apercevoir. L'auditoire est le même, les acteurs ont étudié à la même école, ils sont de la même famille[2]. Gaultier-Garguille ne trouve rien de mieux à faire, quand il veut se marier, que de demander la fille de Tabarin, et quand paraît le *Recueil général des rencontres et questions* de son beau-père, lui et Gros-Guillaume, « docteurs régens en l'université de l'Hostel de Bourgongne, » signent en tête une approbation burlesque.

Ah! les joyeuses soirées que ménageait Tabarin aux habitués de sa verve comique! Pages, clercs, écoliers, laquais, crocheteurs, filous, petits boutiquiers en goguette, soldats du roi affamés de plaisirs gratuits, toute la séquelle du cheval de bronze et de la Samaritaine, tous les chevaliers d'industrie, les badauds, les nouvellistes, bohémiens, archers, cavaliers, chambrières, porteurs d'eau, ramoneurs, gentilshommes, chanteurs ambulants, pâtissiers, crieurs des rues, toute cette population bigarrée que la pointe de La Belle fixait, quelques années plus tard (1646), dans sa vue du Pont-Neuf, tout cela se pressait, se haussait, grimpait sur les bornes, se bousculait pour mieux voir et mieux entendre. En ces moments, la place Dauphine était le paradis des tire-laine. Et comme on riait *à gueule bée,* avant le premier mot, dès qu'on apercevait sur la scène, par-devant les deux musiciens et le Marocain préposé au coffre des remèdes, à côté du

[1] Citée par les frères Parfaict, t. IV, p. 254 et suiv.
[2] V. la *Rencontre de Gaultier-Garguille avec Tabarin en l'autre monde* (1634).

vénérable Mondor en habit court et tout chargé de clinquant, l'inénarrable Tabarin avec son pantalon large, son *tabar* négligemment drapé sur ses épaules, son épée de bois passée dans sa ceinture, sa barbe « en trident de Neptune[1] », ses longues moustaches, et sur la tête cet immense, ce fantastique chapeau, ce protée aux mille formes, qu'il pétrissait comme une cire entre ses doigts et qui faisait à lui seul une grande partie de la popularité de son maître[2]!

Il était impossible que tant de joyeusetés, de baliverneries et de bons contes fussent perdus pour la postérité. J'aime à croire que Tabarin ne polissait pas lentement ses œuvres dans le silence du cabinet, avant de les débiter sur les théâtres, et qu'à tous les mérites de gaieté et de belle humeur qu'il faut lui reconnaître, il ajoutait celui de l'improvisation. Mais, parmi ses auditeurs de chaque jour, il s'en trouva un qui, à force d'entendre toutes ces admirables choses, finit par les savoir à peu près par cœur; il les réunit, non peut-être sans y mettre quelque peu du sien pour combler les vides de sa mémoire, et le *Recueil général des rencontres et questions tabariniques* parut en 1622 chez Sommaville. La même année, il s'en fit une deuxième édition, augmentée, qui ne devait pas être la dernière, et, l'année suivante, le libraire, affriandé par son succès, donna la seconde partie du *Recueil général,* qui s'accrut, dans une réimpression, de deux *farces tabariniques*. Dès le début, la concurrence s'était mise de la partie, et un mois à peine après la première publication de Sommaville, paraissait l'*Inventaire universel des œuvres de Tabarin, contenant ses fantaisies, dialogues, paradoxes, gaillardises, rencontres, farces et conceptions, le tout curieusement recherché et recueilly,* dont trois éditions se succédèrent coup sur coup. A en croire le *Francion* de Sorel[3], c'est à un cuistre de collège qu'on devrait le Recueil des farces tabariniques, « livre de si bonne chance, ajoute celui qui raconte le fait, qu'on en a vendu vingt mille exemplaires, au lieu que d'un bon livre à peine en peut-on vendre six cents. » Mais je ne veux point entrer dans le dédale de la bibliographie tabarinique, ni examiner en détail le degré d'authenticité de cette multitude de petites pièces, mises alors sous le nom du glorieux farceur, et où l'on a poussé l'aberration mentale jusqu'à le faire intervenir gravement dans des questions théologiques.

De temps à autre, Mondor et Tabarin quittaient Paris pour faire

[1] V., parmi les pièces tabariniques, la *Descente de Tabarin aux enfers*.

[2] Le *Parlement nouveau*, de Daniel Martin. — *De l'Antiquité du chapeau de Tabarin* — Les *Fantaisies plaisantes et facétieuses du chapeau à Tabarin*, etc.

[3] Livre XI.

des excursions en province[1], et tous les échos du Pont-Neuf pleuraient leur absence; tous les écoliers et suppôts de l'université de la place Dauphine regardaient à l'horizon jusqu'à ce que le joyeux couple fût revenu parmi eux. Les parades et les farces reprenaient alors avec un succès plus vif. Pourtant, à partir de 1625, le nom de Tabarin cesse d'occuper au même degré l'attention publique; on ne le voit presque plus reparaître dans les plaquettes et les facéties volantes, et l'on pourrait croire que, dès ce moment, il était retiré du théâtre, si l'on ne savait, par un renseignement positif[2], qu'il le quitta seulement vers l'année 1630.

Diverses légendes ont couru sur les causes de sa retraite. Quelques-uns l'ont attribuée à son chagrin d'avoir été trahi par sa femme; j'ai même lu à ce propos, dans un historien sentimental, qu'il mourut de douleur, au milieu d'une misère profonde, n'ayant jamais pu se consoler du départ de son Eurydice. Suivant un autre, dont la fable ingénieuse mêle avec plus d'adresse à une dose égale de sentiment quelque ressouvenir du vrai caractère de Tabarin, il aurait cherché à noyer son chagrin dans une farouche ivresse, et serait mort au cabaret, sous la table, à la suite d'un duel bachique avec un colporteur piémontais. Il est impossible, comme on voit, de souhaiter de plus minutieux détails; le malheur est que l'auteur les a pris dans son imagination et non dans la réalité. On rit de cet apocryphe Tabarin d'opéra-comique, de ce tourtereau sensible et fidèle, quand on connaît l'homme. On aura voulu évidemment calquer après coup cette légende sur l'histoire de Molière et d'Armande Béjart. Tous ces contes bleus ont été détruits par la *découverte* d'un document contemporain, que j'ai déjà cité : *le Parlement nouveau,* de Daniel Martin (1637). On y lit que Tabarin, après s'être enrichi dans sa profession, acheta une seigneurie près de Paris et s'y retira. Jusque-là rien que de naturel : les charlatans étaient assez coutumiers de faire fortune, et Tabarin le méritait certes plus à lui seul que tous les autres ensemble. — Mondor, de son côté, devint sieur de Coteroye et de Frety. — Daniel Martin ajoute que les voisins du farceur, gentilshommes de la vieille roche, humiliés d'avoir pour égal un personnage de ce genre, le tuèrent à la chasse. La chose est romanesque et quelque peu invraisemblable, et l'on s'étonne qu'un si cruel dénouement à la vie d'un homme qui avait tellement occupé la renommée n'ait pas laissé de trace ailleurs que dans ce livre fort inconnu; mais nous citons nos auteurs : libre à ceux qui nous lisent de les contester.

[1] *L'Adieu de Tabarin au peuple de Paris* (1623.)
[2] Avertissement de l'*Amphitrite* (cinq actes en vers) de M. de Monléon (1630).

En tout cas, il semble que Tabarin était mort en 1633[1], et il est au moins probable qu'il ne survécut pas longtemps à sa retraite. Dès 1630, il était remplacé, comme nous l'apprend encore M. de Monléon, — ce qui est le plus grand mérite de sa tragédie, — par un nommé Padelle, ou Padel. Toutefois Padelle avait exercé auparavant et s'était déjà fait connaître à Paris, concurremment avec celui dont il devait recueillir l'héritage : ce point est prouvé par un document qui a échappé, je crois, à tous les biographes de Tabarin et de son successeur, je veux dire le *Testament du P. Garasse*, pièce satirique publiée en 1626. L'auteur fait ainsi parler le fameux jésuite : « Je donne mes rencontres, mes facéties, les brocards, allusions, contre-pèteries, qui sont dans mon livre de la *Doctrine curieuse*, à Tabarin ou à Padelle, pour s'en servir sur le théâtre et récréer les Parisiens. »

Ainsi dans cette pièce, non seulement Tabarin et Padelle sont nommés à côté l'un de l'autre, comme des farceurs tous deux en exercice, mais encore Padelle est mis en scène plusieurs années avant la date reçue comme celle de la retraite de Tabarin et de sa propre apparition sur le théâtre.

Il est nommé aussi, et encore sur la même ligne que Tabarin, dans l'*Elomire hypocondre*, de Le Boulanger de Chalussay (1670) :

Les Taparins et les Padelles
Ne seroient que fos écoliers,

dit l'Orviétan à Molière (I, sc. III). D'après quelques autres témoignages, et particulièrement un passage des *Reigles, statuts et ordonnances de la Caballe des filous réformez*[2], où il est fait allusion à l'habileté avec laquelle il débitait ses drogues, on voit que Padelle n'était pas trop indigne de succéder à Tabarin, quoiqu'il soit loin d'avoir jamais atteint sa réputation.

Après le départ de son associé, Mondor continua courageusement son débit d'éloquence et de drogues. En 1634, il trônait encore à la place Dauphine[3], mais avec moins de majesté et de vogue que par le passé. L'*Histoire de Barry, Filandre et Alison* (1704, in-12), nous le

[1] *Rencontre de Gaultier-Garguille et de Tabarin en l'autre monde* (1634). — Au contraire, suivant les frères Parfaict (*Hist. de l'ancien théâtre italien*, p. 58-59), il vivait encore vers la fin de l'année 1659, époque où Mazarin fit venir de Vienne en Autriche Dominique Biancolelli, qui jouait alors, disent-ils, dans la troupe du fameux Tabarini ou Tabarin, le même qui était venu en France sous Louis XIII. Comme ils n'indiquent pas leurs sources, les moyens de contrôle nous manquent.

[2] *Variétés historiques et littéraires*, édit. Éd. Fournier, t. III, p. 151.

[3] *Testament de feu Gaultier-Garguille* (1634).

montre, un peu après 1644, à Rouen, avec les débris de sa troupe, dont l'Hôtel de Bourgogne lui avait pris les meilleurs acteurs. Depuis, on le perd de vue.

Même lorsque Mondor eut définitivement disparu, la place Dauphine ne chôma pas, comme on peut croire. Sous la régence d'Anne d'Autriche, les tréteaux de Tabarin étaient occupés par un farceur connu sous le nom de Gilles le Niais, mais qui n'a pas marqué une trace plus profonde dans l'histoire que son prédécesseur Padelle. Et pourtant Gilles le Niais a laissé un Théâtre, volume rarissime que M. Leber avait dans sa bibliothèque. S'il faut en croire les *Véritables prétieuses,* comédie de Somaize[1], Gilles le Niais s'appelait de son vrai nom le sieur de la Force; il se vantait d'être le disciple de Guillot-Gorju, et après avoir représenté en plein air, voyant que le théâtre du Petit-Bourbon lui enlevait ses chalands, il forma le projet de jouer dans un lieu fermé, et de faire payer à la porte en entrant. Il avait une véritable troupe pour représenter les farces qu'il composait lui-même. Somaize lui fait remplir un rôle dans sa comédie, ainsi qu'à deux de ses acteurs.

On lit dans le *Rôle des présentations faites aux grands jours de l'éloquence françoise*[2] : « S'est présenté Gilles le Niais, sieur de Tourniquet, l'un des ordinaires du cheval de bronze, ayant procuration du *Filou* et du *Lanturlu* (chansons du temps fort à la mode dans le peuple), requérant que les mots de *vraiment, çamon, voilà bien de quoi,* et autres, qui se trouvent dans les chansons du Pont-Neuf, soient approuvés pour bon françois. » D'après ce passage, dont plusieurs termes sont assez obscurs, on voit du moins que Gilles le Niais tenait ses séances près du cheval de bronze, en l'année 1646, qui est donnée pour date à la scène reproduite par l'auteur du livret, et que les chansons populaires formaient un élément essentiel de ses représentations. A moins, ce qui est fort probable, que ce nom de Gilles le Niais ne fût un sobriquet typique, appliqué à plusieurs personnages[3].

Parmi les mazarinades, il y en a plusieurs qui ont paru sous le nom

[1] Scène VIII.

[2] Du moins dans le texte tel qu'il fut imprimé à la suite d'une des premières éditions de la *Comédie des académistes*, de Saint-Évremond.

[3] Il était passé en proverbe. Après la satire de Gilles Boileau contre Ménage, on disait, — écrit Tallemant des Réaux dans l'historiette qu'il consacre à celui-ci : « Gilles a trouvé Gilles, mais Ménage est Gilles le Niais. » Et il ajoute : « Un enfariné que l'on appelait ainsi. » On voit par le Dictionnaire de Furetière que le nom, illustré par le premier qui le porta, devint générique et s'appliqua à tous les bouffons des danseurs de cordes et de charlatans, de même que celui de l'Orviétan était porté par tous les débitants d'antidotes, et celui de Jean Farine par les bouffons enfarinés dont naquit notre Pierrot.

de ce farceur. Ce sont, par exemple, le *Dialogue burlesque de Gilles le Niais et du capitan Spacamon* (1649), les *Entretiens sérieux de Jodelet et de Gilles le Niais, retourné de Flandre, sur le temps présent* (même année), le *Véritable Gilles le Niais en vers burlesques* (s. l. n. d.) : il y adresse ses plaintes à la *Gazette* sur l'absence prolongée du roi, qui le prive de son gagne-pain. Comme tous ses confrères, Gilles le Niais avait eu beaucoup à souffrir, pendant la Fronde, des troubles de la rue et de l'éloignement de la cour.

IV

DESIDERIO DESCOMBES ET LE BARON DE GRATTELARD

En même temps que Tabarin trônait sur la place Dauphine, Desiderio de Combes ou Descombes (car il porte ces deux noms, et même le premier plus souvent que l'autre, dans les facéties de l'époque) avait ses tréteaux tout près de là, à l'entrée du Pont-Neuf et de la rue Dauphine.

Desiderio Descombes était un empirique d'origine italienne, ou qui du moins cherchait, suivant l'usage, à se faire passer pour tel, tant par son nom que par son jargon mêlé d'expressions transalpines. D'après la légende, il était élève du docteur Montalto de Florence, et s'était rendu en France à la suite du fameux astrologue et physicien Cosme Ruggieri. Son estrade se distinguait de celles de ses confrères par un grand étalage de serpents en bouteilles, et ses exercices pour capter la confiance publique consistaient à avaler du poison, dont il contrebalançait aussitôt les effets par son antidote, et à se faire mordre, comme les jongleurs indiens, par des animaux venimeux, tels qu'aspics et vipères. Le *Discours de l'origine des ciarlatans,* qui nous révèle ces particularités en son chapitre v, les explique d'une façon plus ou moins suffisante. Dans le premier cas, s'il faut l'en croire, l'opérateur avait soin, soit de substituer adroitement des morceaux de sucre-candi à l'arsenic; soit, deux heures avant l'expérience, de manger une grande quantité de laitue avec beaucoup d'huile, ou, à défaut de laitue, des tripes grasses, jusqu'à ce que son estomac devînt enflé et tendu comme un tambourin, et cela afin que les conduits des veines mésaraïques en fussent bouchés, et que le poison ne pût pénétrer au dedans du corps. Le poison pris, il avalait son antidote aussitôt, comme s'il en eût eu grand besoin; puis, une fois seul, il vomissait et revomissait tout ce qu'il avait dans l'estomac,

et, pendant un jour entier, ne faisait autre chose que de boire du lait.

Le moyen nous semble aussi incommode que peu rassurant, et nous croyons qu'il est plus prudent de ne pas trop s'y fier.

Ces charlatans dressaient leurs valets à simuler tous les symptômes de l'empoisonnement, à rouler les yeux, à tordre le cou, tirer la langue d'un pied de long, se changer la couleur du visage en retenant leur haleine; ils leur arrêtaient même le pouls et le battement des artères, en leur serrant fortement les bras au moyen d'une boulette de fer cachée au-dessus du coude et correspondant à un lien placé autour des membres. Le pauvre patient émerveillait les spectateurs lorsque, sur le point d'expirer, il ressuscitait aussitôt après avoir pris sa thériaque.

Le même *Discours* explique aussi le jeu des serpents par les artifices qu'employaient les charlatans du temps de Galien, et qu'il suppose pareils à ceux que mettaient encore en œuvre les opérateurs du XVIIe siècle. Avant de manier les bêtes venimeuses, ils se frottaient les mains d'un onguent, composé surtout de suc de serpentaire, de suc de racines d'asphodèles et de cervelle de lièvre. Ils avaient soin, d'ailleurs, pour plus de sûreté, de se mettre en quête de vipères et d'aspics au fort de l'hiver, alors qu'engourdis par le froid ils sont moins capables de nuire; puis ils leur faisaient décharger leur venin sur une pièce de viande, incessamment exposée à leurs morsures, ou ils empâtaient leurs dents, les leur cassaient et arrachaient, leur coupaient les vésicules contenant le poison, etc.

Ainsi s'y prenait Desiderio Descombes : « Et je voudrois, dit l'auteur du *Discours,* que l'on fit en son endroit ce qu'autrefois j'ai vu à l'endroit d'un autre pour découvrir l'imposture. Un apothicaire fut commandé par l'un des magistrats de porter à un charlatan une pièce de sublimé, parce qu'il se vantoit d'en manger, et à un autre qui se faisoit mordre par des serpents, lui fit porter une vipère; mais cet imposteur se garda bien de toucher ni au sublimé ni à la vipère, témoignage évident que ce sublimé qu'ils mangent est sophistiqué, et que leurs vipères sont sans venin. »

Un peu plus loin, nous apprenons que plusieurs empiriques osaient se dire issus de la lignée de saint Paul, et qu'ils vendaient de la terre de Malte contre les morsures des bêtes venimeuses, — en souvenir de la vipère qui avait piqué l'apôtre dans cette île, et qu'il avait secouée au feu sans en éprouver aucun mal [1]. L'auteur se garde bien de nier

que la terre de Malte « n'ait quelque souveraine vertu contre les poisons » ; toute son indignation vient de ce que les charlatans trompent honteusement le peuple sur la provenance de celle qu'ils lui vendent, et il propose sérieusement au grand maître de Malte de remédier à cette perfidie « à la façon du Grand Turc, lequel en ses terres fait sceller de son sceau le bol Armène et la terre sigillée ».

C'est avec une pareille candeur que le médecin auquel on doit ce *Discours,* et qui n'a rien de l'esprit fort qu'on reproche aux docteurs de nos jours, combat pied à pied tous les usages des charlatans, n'attaquant leurs drogues que pour y substituer d'autres drogues, ne battant en brèche l'ignorance et les préjugés de la médecine empirique qu'au nom de l'ignorance et des préjugés de la médecine officielle.

Revenons à Desiderio Descombes.

Il avait un théâtre comme tous ses grands confrères, et surtout un bateleur, valet ou associé, qui est resté célèbre sous le nom de baron de Grattelard. C'est à tort qu'on a fait de Grattelard un charlatan distinct et indépendant ; quelques-uns aussi l'ont confondu avec Desiderio Descombes lui-même[1] ; mais il est bien prouvé que c'était son compagnon, car dans les parades qui nous en restent, et dont nous parlerons tout à l'heure, on voit Grattelard jouer le rôle de valet vis-à-vis de celui qui s'appelle le *maître;* et, en un endroit, il caractérise Desiderio Descombes et le désigne clairement en rappelant l'habitude qu'il avait de se faire mordre par des serpents.

Malgré toutes ces ressources, ses farces et ses parades, sa haute taille, son bel habit rouge écarlate, sur lequel tranchait la pâleur de son visage, la longue chaîne d'or à laquelle il portait suspendus les portraits des souverains des quatre parties du monde, et la façon extraordinaire dont il se jouait des poisons et des serpents, Desiderio Descombes faisait assez piètre figure près de ses voisins Mondor et Tabarin. Il n'était pas doué de cet extérieur imposant et de ce babil affilé qu'il faut pour séduire la foule. Son étalage d'érudition pédantesque et de termes de l'art, encore alourdi par un accent étranger, n'était pas propre à charmer le public, que la renommée de ses drogues attirait seule autour de ses planches. Aussi les commères qu'un auteur du temps nous a montrées jacassant à qui mieux mieux, dans les *Caquets de l'accouchée*[2], après s'être étendues avec complaisance sur la belle mine de Mondor, ne cachent-elles point leur

[1] Entre autres, M. Aventin, dans son édition de Tabarin (*Bibliothèque elzévirienne,* t. II, p. 159), mais toutefois en exprimant un doute, — et l'auteur de la Postface d'une autre édition de Tabarin, publiée chez Delahays.

[2] Troisième journée.

aversion pour ce maussade personnage : « L'on n'en peut dire autant de Desiderio de Combes, que l'on nomme Charlatan, car il n'a pas bonne trogne, et de bien dire il lui en manque autant; on dit aussi qu'il le sait bien confesser. En cela l'on peut croire qu'il n'est pas charlatan, si ce n'est que l'on veut dire qu'il use de mots étranges pour mieux vendre et débiter ses drogues. »

« Quant à de Combes, dit plus rudement le *Discours de l'origine... des ciarlatans* (ch. VIII), il est grossier et rustaud; il ne sait lire, ni écrire, ni parler, et le peu d'audience qu'on lui donne le fait tenir, comme il est, pour le plus ignorant ciarlatan et le plus effronté menteur qui ait monté jamais en banc. » Mais cette invective est suspecte par son origine. Desiderio Descombes, qui raillait sans cesse la Faculté et se vantait de pouvoir tout guérir, sauf l'ignorance, la sottise et l'orgueil des médecins patentés, était tout particulièrement en butte à la haine de ces messieurs, qu'il ruinait, d'ailleurs, par l'incalculable débit de ses panacées; car les gens sérieux savaient distinguer en lui l'orateur médiocre de l'opérateur excellent. On raconte qu'ils le firent arrêter, comme ont fait leurs successeurs pour un fameux empirique de nos jours; mais, plus heureux que le *Docteur noir,* il gagna sa cause, et remonta triomphant sur son théâtre.

On aura remarqué, dans le premier des passages cités plus haut, que le nom de charlatan, commun à toute une classe d'hommes, semble avoir été spécialement réservé, et comme par excellence, à Desiderio Descombes, sans doute à cause de son costume (*scarlatano,* écarlate). Ce nom et quelques autres indices nous autorisent à croire que c'est de lui aussi qu'il est question dans un des chapitres précédents du même livre. Nous citons cet endroit pour les quelques renseignements qu'on y trouve :

« Je me fis conduire sur le Pont-Neuf, où je tâchois à aller le petit pas; mais il me fut impossible, pour être poussé et foulé par une multitude de petit peuple de toutes sortes d'états, qui avoient quitté leur boutique pour venir voir le *charlatan :* les uns y menoient leurs enfants plus soigneusement qu'au sermon; les autres étoient *huyés* par leurs femmes, qui se lamentoient de n'avoir point de pain à la maison et néanmoins que leur méchant mari s'amusoit à la farce plutôt qu'à sa besoigne; et bref, quand je fus arrivé sur le lieu, j'y vis une si grande confusion, mêlée de querelles et de batteries, pour les coupe-bourses qui s'y rencontrent, que je n'eus le loisir d'entendre trois ou quatre mots de leur science, qui m'étonnèrent de prime face, parce que le charlatan promettoit de guérir toutes sortes de maux en vingt-quatre heures, pour une pièce de huit sols.

« Je suis bien miséréralble, ce dis-je alors, d'avoir dépensé tant « d'argent à me faire médeciner, et avoir eu tant de mal, puis-« qu'avec si peu d'argent on peut recouvrer sa santé. » Et comme je me plaignois, marmottant entre mes dents, un homme de la troupe qui m'écoutoit me toucha sur l'épaule et me dit : « Ne vous fâchez « point de n'avoir usé de ses drogues : j'en ai acheté plusieurs fois, « et pour beaucoup d'argent, pour me guérir le mal d'estomac, les « dents et les catarrhes; j'ai trouvé, pour en avoir usé, mon mal « être augmenté. C'est pourquoi je l'abandonne et le donne au diable « avec mon argent. »

Des dialogues en façon de parades que récitait Desiderio Descombes avec son bateleur il nous reste un recueil, publié vers l'an 1623, sous ce titre affriolant : *Les Rencontres, fantaisies et coq-à-l'asne facétieux du baron de Grattelard, tenant sa classe ordinaire au bout du Pont-Neuf; ses gaillardises admirables, ses conceptions inouïes et ses farces joviales*[1]. Par malheur, le texte est loin de répondre aux promesses de l'étiquette. C'est un plat, grossier et piètre recueil de balourdises, conçu, comme les dialogues tabariniques, sur un invariable patron : Grattelard adresse une interrogation biscornue à son maitre, qui y répond de la façon la plus solennelle et la plus doctorale, et Grattelard finit par donner sa propre solution, presque toujours aussi ordurière que possible. A en juger par cet opuscule, Grattelard n'aurait pas eu plus que son maitre le don de l'imagination et de la belle parole, car sur les quatorze questions qui le composent sept, dont une seule avec une solution différente, ont été textuellement empruntées au Recueil de Tabarin. Ce sont les moins mauvaises. Il est difficile d'en donner des extraits suivis. Nous essayerons pourtant de détacher quelques lignes de celles qui lui appartiennent en propre, pour que le lecteur ait une idée du genre.

La demande XIII[e] est intitulée : *A quoi on peut connoître un âne entre cent brebis.* Je passe toutes les vilenies du commencement. Le maître répond à la question avec gravité :

« Outre que la nature a discerné et distingue abondamment chacune espèce des animaux par les propriétés essentielles que toutes ont, chacune en son particulier, la forme extérieure et superficielle du corps les peut aisément faire reconnoître. Premièrement l'âne est plus grand qu'une brebis.

[1] A Paris, de l'imprimerie de Julien Trostolle, vis-à-vis du cheval de bronze, et se vendent en la galerie du Pont-Neuf.

GRATTELARD. — Voilà une belle distinction; il y a des ânes de toutes qualités, mon maitre, et à tous âges.

LE MAÎTRE. — Les ânes ont les oreilles plus longues.

GRATTELARD. — Oh! pour cette raison-là, elle n'est point trop impertinente. Ce n'est point leur faute, mon maitre : c'est que leur mère ne leur a pas mis de béguin dès leur jeunesse... Mais la seule chose à quoi on puisse discerner un âne dans un troupeau de brebis, c'est à l'œil, mon maitre.

LE MAÎTRE. — Voilà une grande subtilité. Est-ce qu'ils ont les yeux plus gros?

GRATTELARD. – Non pas. Vous les reconnoîtrez à l'œil, car si vous étiez aveugle, vous ne pourriez les reconnoître. »

La demande VII[e] : *Si Dieu a fait quelque chose de mauvais,* a probablement inspiré à la Fontaine sa belle fable du *Gland et la Citrouille,* et il n'en faut pas davantage pour nous faire beaucoup pardonner à Grattelard.

« GRATTELARD. — En me promenant dans le jardin, j'ai aperçu une grosse citrouille (par ma foi, c'était un vrai tambour de Suisse), qui étoit pendue en l'air. J'admirois comme la nature avoit eu si peu d'esprit de dire qu'un si gros fruit fût soutenu d'une si petite queue. Mais, quand j'ai été plus avant dans le bois, qui est à l'autre extrémité du jardin, j'ai bien changé d'avis et d'opinion.

LE MAÎTRE. — Tu as reconnu enfin que la nature ne produit rien qu'avec grande considération.

GRATTELARD. — Par la mordienne! j'étois perdu si elle eût fait autrement; car, en passant par-dessous un grand chêne, j'entendois chanter un oiseau qui, par son doux ramage, m'arrêta tout court; et comme je voulois regarder en haut, un gland me tomba sur le nez. Je fus contraint alors d'avouer que la nature avoit bien fait; car, si elle eût mis une citrouille au sommet du chêne, cela m'eût cassé le nez. »

Voilà le fumier d'où la Fontaine a tiré sa perle; mais enfin cette perle, toute brute qu'elle fût encore, se trouvait dans ce fumier. Ajoutons toutefois que Grattelard lui-même n'en est certainement pas l'inventeur. Ces livrets ne sont que la mise en œuvre, coulée dans un moule particulier, d'un fonds à peu près invariable de gaudrioles et de facéties où se sont alimentés tous nos vieux conteurs, et le bouffon du *charlatan* n'a probablement servi que de prête-nom à l'éditeur nouveau de ces plaisantes *Rencontres.*

Grattelard joue aussi un rôle très actif dans la *Farce des Bossus,* qu'ont réimprimée les deux éditeurs récents des œuvres de Tabarin,

et qui appartenait certainement au théâtre de Desiderio Descombes. On peut la lire, pour voir ce qu'étaient les pièces dont cet empirique amusait son auditoire : des espèces de parades grossières et rapides, où tout était sacrifié à la bouffonnerie de l'action, et qui se terminaient par une bataille générale, comme les comédies jouées chez Polichinelle ou Guignol. Un des personnages se nomme Trostole; il est à croire que c'est le même que le prétendu imprimeur-libraire dont on lit le nom au bas des *Rencontres, fantaisies et coq-à-l'asne,* d'autant plus qu'il y indique sa demeure comme située vis-à-vis le cheval de bronze. Pareille chose se faisait souvent, nous l'avons déjà dit. Trostole était donc, selon toute probabilité, un des farceurs de Desiderio Descombes.

Une facétie de 1622[1] attribue le curieux et piquant pamphlet des *Caquets de l'accouchée* au baron de Grattelard, qu'elle qualifie d'homme fort sujet à médire des actions d'autrui. Cette opinion ne peut se soutenir un moment : nous avons vu que les *Caquets de l'accouchée* traitent avec un grand dédain le maître de Grattelard, et d'ailleurs, à défaut d'autre preuve, la lecture seule de cet ouvrage, sérieux sous sa forme légère, suffirait à prouver qu'il ne peut être de cet infime bateleur.

Le nom de Grattelard s'est perpétué jusqu'à nous, grâce aux bienfaits du colportage. Dans ces dernières années, on réimprimait encore, pour les répandre par milliers parmi les villageois amis du gros rire, un mince livret portant pour titre : *Les Entretiens facétieux du sieur baron de Grattelard, disciple de Verboquet, propres à chasser la mélancolie et à désopiler la rate.* Ce nom de Verboquet est sans doute un sobriquet allégorique ou simplement bouffon, qui s'applique à quelque autre héros de la rue, peut-être à Descombes lui-même. Nous glissons sur ce mystère sans tenter de l'approfondir.

V

QUELQUES *DII MINORES*

Après ces rois de l'empirisme, ces orateurs et ces poètes illustres de la médecine ou de la chirurgie en plein vent, il resterait encore bien des noms moins célèbres à glaner dans la vaste galerie dont nous avons inscrit le titre en tête de ce chapitre. Il n'est pas donné à tous

[1] *La Sentence par corps obtenue par plusieurs femmes de Paris contre l'auteur des* Caquets.

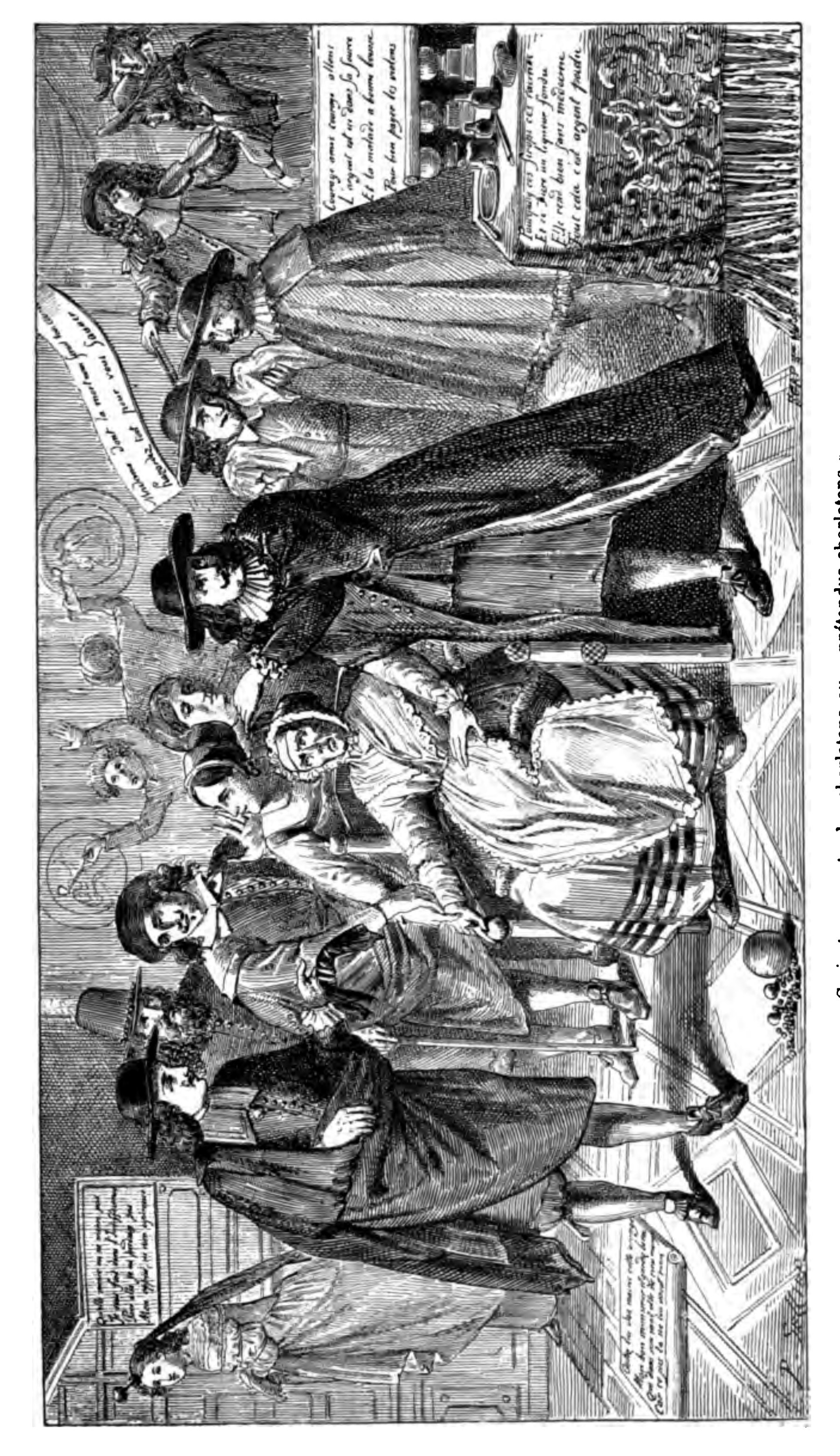
d'arriver à la gloire; d'ailleurs la postérité, qui, comme toute femme, a ses caprices, n'adopte pas toujours les renommées d'un jour ou d'un siècle.

Parmi les victimes de ces caprices de la postérité, dont il convient du moins de sauver les noms d'un oubli définitif, nous citerons tout



Le marchand d'orviétan, d'après le frontispice du livre intitulé : *De charlatanaria eruditorum declamationes duæ.*

d'abord Martin Crocquesole, farceur et opérateur sans pair des premières années du grand siècle, « brave, et plaisant, et fort regretté, le plus renommé de son temps, » disent les ***Fantaisies du chapeau à Tabarin.*** Il me semble que voilà une oraison funèbre qui doit donner à réfléchir sur les injustes oublis de l'histoire. L'ombre de Crocquesole aura du moins été consolée par ce magnanime hommage, sorti d'une plume si compétente. C'était un ancien écorcheur de génisses, que son mérite, et son mérite seul, avait élevé sur le pinacle. Il mourut, au grand regret de l'humanité souffrante, sans avoir révélé à personne les secrets de son art.



Caricatures contre les charlatans ou « prétendus charlatans ».
Les médecins, d'après l'*Almanach de 1673* (Bibliothèque nationale, cabinet des Estampes, Histoire de France, Qb 197).

Le *Discours de l'origine des ciarlatans* nous apprend le nom d'un autre grand opérateur, Denys l'Escot ou Lescot, « qui se vantoit qu'en dix ans qu'il faisoit le métier de ciarlatan, il avoit gaigné cinquante mil escus[1]. » En vrai médecin de la Faculté, l'auteur s'en indigne. S'il n'est pas mort trop tôt, il a pu s'indigner à plus juste titre, car beaucoup d'autres, plus célèbres, avaient bien dépassé ce chiffre, si respectable qu'il soit.

Cabotin, opérateur ambulant de la première moitié du XVIIe siècle, était aussi un fort habile homme, qui associait même l'art d'Apollon à celui «de son docte bâtard», comme s'exprime Casimir Delavigne; car il s'entendait à tourner un vers burlesque aussi bien que Dassoucy en personne[2]. Ce personnage, qui promenait dans tous les coins de la France et autres lieux ses tréteaux de bouffon et de charlatan, et qui jouait des farces en vendant des drogues, a peut-être servi de patron aux comédiens nomades baptisés du même nom que lui, et qu'on appelait aussi quelquefois alors des *gandolins,* du nom de guerre d'un acteur bouffon du Marais.

Au commencement du XVIIe siècle, l'opérateur Cavanel vendait un baume fort recherché du peuple, qui le nommait le baume à Simone, du nom d'une guenuche que cet empirique avait toujours avec lui, et qui exécutait des tours surprenants. Une estampe populaire[3], qui est à peu près du même temps, ou même antérieure de quelques années, nous montre le fameux opérateur Turpin, debout sur ses tréteaux, près du cheval de bronze, entre ses auxiliaires Pierrot et Scaramouche, et débitant ses drogues avec accompagnement de parades et de grimaces. Ce n'était pas là son seul profit, si l'on en croit la légende irrévérencieuse placée au bas de l'image, qui l'accuse

D'attraper aussi son lopin
Des filous ses affidez
Et même ses associez,

perdus dans la foule des spectateurs naïfs. Un peu plus tard, Toscano, qui avait fait partie de l'ancien Théâtre-Italien, puis débuté dans les rôles d'Arlequin à la foire de 1716, rompit ses engagements et devint le plus riche et le plus illustre opérateur du royaume. Il parcourait surtout la province, où il faisait tout à fait brillante figure.

[1] V. encore l'*Anti-caquet de l'accouchée,* 1622. — Le *fameux orviétan* Lescot, dont parle Palaprat dans son *Discours sur les empiriques* (édition de ses œuvres en 2 vol. in-12, 1712), était sans doute un descendant de celui-là.

[2] *Bibliothèque poétique* de Viollet-le-Duc, Ire partie.

[3] *Les véritables cris de Paris,* à Paris, chez Daumont, rue Saint-Martin.

Un petit livre curieux, *le Charlatan ou le docteur Sacroton*[1], nous donne des renseignements authentiques sur la manière d'être des opérateurs de place publique à une date un peu postérieure, et trace un amusant tableau de leurs habitudes : « Comptes-tu pour rien de voyager partout, » dit le docteur à l'élève qu'il initie au grand art du charlatanisme, « de porter le sabre au côté, les pistolets à l'arçon, le bonnet fourré en tête; d'avoir un char qui, arrivé sur la place, se métamorphose tout à coup en théâtre avec la rapidité d'une décoration d'opéra; et là, semblable aux orateurs romains, de parler au public? Qui est-ce qui parle aujourd'hui au public? Personne, mon ami, personne excepté nous. » Regardez le charlatan que G. de Saint-Aubin a représenté en si triomphant arroi dans une de ses plus jolies eaux-fortes, debout, en manchettes de dentelles, sur le devant d'une voiture à deux chevaux, haute comme une maison, et dites-nous si le tableau du docteur Sacroton est flatté.

Sous la Révolution, et surtout sous le Directoire, les charlatans faisaient rage sur les quais de l'École et de la Mégisserie, ainsi que sur la place des Victoires, qui n'était plus qu'un vaste cabinet de consultations, quelque chose comme le quartier général de la médecine populaire et empirique, un repaire de charlatans, tout bariolé d'enseignes et d'affiches. Les guérisseurs de maladies secrètes s'affichaient en plein soleil, vantant et distribuant leurs remèdes au son des cymbales, des clarinettes, des cors de chasse. La licence de l'époque favorisait l'impudence de ces industriels en plein vent : jamais ils n'avaient pris aussi effrontément le haut du pavé, jamais ils n'avaient fourmillé et pullulé en nombre pareil, débitant sans vergogne comme sans aucune entrave des drogues plus nuisibles qu'utiles[2].

Les premières années de ce siècle produisirent le Grand-Suisse et le Docteur napolitain. Le premier parcourait la ville en cabriolet, suivi d'un second char que remplissait une troupe de virtuoses magnifiquement vêtus et exécutant une musique militaire. Le Grand-Suisse, personnage à longues moustaches, à large chapeau, à manteau galonné en or, haranguait ainsi la foule à chaque station de sa marche triomphale :

« Messieurs, Mesdames, c'est le véritable vulnéraire suisse, ou thé suisse, que j'ai l'honneur de vous annoncer. Votre serviteur a l'honneur de vous prévenir que ce vulnéraire a la vertu et les propriétés

[1] Comédie-parade en un acte, Paris, veuve Ballard, 1780.

[2] Mercier, *le Nouveau Paris*, édit. Poulet-Malassis, 1862, p. 411.— J. Rosny, *le Péruvien à Paris*, 1801, t. II, p. 137.— De Goncourt, *la Société française sous le Directoire*, 3e édit.,

sûres de purifier la masse du sang; qu'il fait transpirer, — par les sueurs et les urines; — qu'il enlève toutes les jaunisses; qu'il fait sortir toutes les vermines ou vers du corps humain; qu'il guérit du poumon, lorsqu'on s'y prend à temps; qu'il enlève toutes les fièvres, etc. »

Après quoi, la musique exécutait une fanfare, et le public s'empressait d'acquérir ce précieux et universel vulnéraire[1].

Le fameux *dottor napolitano*, qui exerçait encore sous la Restauration, avait choisi la place du Louvre pour principal théâtre de sa faconde. Il fallait le voir sur son cabriolet découvert, avec son nez de perroquet, son bel habit écarlate à brandebourgs d'or, sa veste brodée, ses larges manchettes de Flandre, les doigts chargés de bagues et le chef coiffé d'une énorme perruque poudrée à blanc. Chacun de ses flacons *d'honneur* lui revenait à six francs; il le vendait six sous. On se sentait déjà guéri rien qu'en regardant et en écoutant ce philanthrope si bien mis[2].

Le règne de Louis-Philippe, la deuxième république, les premières années du second empire ont vu dans les rues de Paris le marchand de vulnéraire suisse qui, revêtu d'un ancien uniforme de chevalier de Malte, débitait comme une panacée infaillible des bouteilles d'eau de Cologne, et Lartaud, chirurgien-pédicure de l'empereur du Maroc, dont la calotte enguirlandée de médailles, l'habit tout chargé de cœurs et de christs brodés en blanc sur la poitrine, la voiture aux deux chevaux empanachés, les harangues chaleureuses et pleines d'onction où il déployait une éloquence vraiment émue pour vendre son *précieux baume*, sont encore présents à la mémoire de la plupart des Parisiens qui ont dépassé la cinquantaine. Ce sont à peu près les seuls *opérateurs* de nos jours qui soient parvenus à se faire une place dans la galerie des célébrités de la rue.

Pour être complet, ce chapitre devrait finir par l'historique d'une certaine classe d'opérateurs plus modestes, généralement domiciliés sur la place des Victoires ou, mieux encore, sur le Pont-Neuf, qui consacraient leurs talents à la guérison de la gent animale, en particulier de la race canine, ainsi que l'attestait une enseigne professionnelle représentant un caniche dont le sang coulait dans un vase. L'illustre Lyonnais, qui, après avoir eu l'honneur de guérir la chienne de Mme de Pompadour et d'obtenir le titre de médecin-consultant des chiens de S. M. Louis XV, finit par acheter un château et une seigneurie en Bourgogne, est la plus glorieuse figure de ces praticiens

[1] Gouriet, t. II, p. 329.

[2] Jouy, *l'Ermite de la Chaussée d'Antin*, IV, 142. — Kotzbue, *Mes souvenirs de Paris*, 1805, I, 133.

en sous-ordre. Mais il est douteux qu'il ait jamais opéré dans la rue, et, parmi les *sous-vétérinaires* du Pont-Neuf, aucun n'a conquis une personnalité distincte et ne se détache de la foule anonyme.

VI

LES ARRACHEURS DE DENTS

La grande tribu des arracheurs de dents n'est qu'une branche de la famille plus vaste encore des opérateurs ; nulle autre n'occupe une plus belle place dans la légende des charlatans historiques.

L'origine des arracheurs de dents, est-il besoin de le dire? « se perd dans la nuit des temps ». Les *herbiers* et les *mires* du moyen âge savaient, au besoin, faire sauter une molaire et guérir une bouche malade, tout comme ils étaient capables de mettre en fuite l'épilepsie, l'apoplexie et la paralysie. Mais, ne nous sentant pas de force à débrouiller l'obscurité qui cache à tous les regards les débuts et les premiers progrès de ces utiles praticiens de la rue, nous ne remonterons point au delà du XVIIe siècle. C'est à partir de cette époque seulement qu'on les voit avec netteté apparaître au grand jour, et que l'historien peut, sans trop de peine, les surprendre et les étudier dans l'exercice de leur noble fonction. Même à cette date pourtant, ils se confondent souvent encore avec les opérateurs proprement dits, dont il n'est pas toujours facile de les distinguer.

Ainsi, l'un des premiers et en même temps des plus illustres que nous connaissions, c'est le seigneur Hieronymo Ferranti, dit l'*Orviétan,* que nous avons déjà présenté à nos lecteurs. Ce mémorable empirique ne se bornait pas, en effet, pour écouler son inappréciable baume, à se brûler les mains avec un flambeau et à se transpercer les muscles de l'épigastre à grands coups d'épée, comme nous l'avons vu : Courval nous apprend encore que, pour mieux s'achalander et par pur amour de l'art, il arrachait aussi les dents de qui voulait, sans douleur, et sans employer d'autres instruments que le pouce et l'index. Mais auparavant, dit le sieur de Courval, jaloux à lui seul comme la Faculté tout entière, « il touchoit la dent de ses deux doigts, au bout de l'un desquels il mettoit subtilement, en babillant, un peu de poudre narcotique ou stupéfactoire, pour endormir ou engourdir la partie, afin de la rendre stupide et sans aucun sentiment; et à l'autre doigt il mettoit une poudre merveilleusement caustique, laquelle

étoit d'opération si soudaine, qu'en un moment elle faisoit escarre et ouverture en la gencive, déchaussant et déracinant tellement la dent, qu'aussitôt qu'il la touchoit de ses deux doigts seulement, il l'arrachoit, et quelquefois tomboit sans y toucher. » Nous ne voyons pas en quoi cette merveilleuse poudre peut diminuer le mérite du *signor* Hieronymo, et il est permis de souhaiter que nos dentistes d'aujourd'hui en retrouvent la recette : tout le monde y gagnerait.

Le charlatan dont il est question au Xe livre de l'*Histoire comique de Francion,* par Ch. Sorel (1622), faisait quelque chose de plus prodigieux encore, nous l'avons vu, puisqu'il déracinait les dents (il s'en vantait du moins) non pas avec ses doigts, non pas même avec l'épée qu'il portait au côté droit, moyen déjà devenu banal, mais avec la bride de son cheval.

D'autres arracheurs de dents florissaient également à la même époque. Nous citerons, en particulier, toujours sur le Pont-Neuf, l'Anglais à la fraise jaune, qui vendait aussi un onguent souverain contre les cors aux pieds, et maître Arnaut, qui, pour convaincre ses clients qu'il soignait les râteliers des potentats et qu'il était en relations intimes avec les têtes les plus illustres de la chrétienté, avait fait peindre autour de son portrait, servant de montre à sa boutique, le pape et le consistoire des cardinaux, chacun avec un emplâtre noir sur la tempe[1]. Un peu plus tard, les Brioché, établis à la porte de Nesle, se distinguèrent aussi dans la profession[2]; mais il est certain du moins que ce ne fut jamais là pour eux qu'un accessoire, et ils sont surtout connus de la postérité par leurs marionnettes.

On juge bien que les empiriques du temps passé, comme ceux de notre temps, n'avaient garde d'oublier les compères. L'un faisait marché avec un gueux, à qui il arrachait sans effort une demi-douzaine de dents qu'il avait eu soin de lui mettre préalablement lui-même dans la bouche. L'autre payait un pauvre diable sur lequel il opérait publiquement, afin qu'il protestât ne sentir aucun mal. Ce dernier cas est justement relaté tout au long dans un curieux petit livre de 1661, tableau fidèle de la littérature *crottée* d'alors : l'*Histoire du poète Sibus,* qui met en scène Cormier, un des plus fameux charlatans du milieu du XVIIe siècle[3].

Cormier était venu s'établir, vers 1630, sur le bout du Pont-Neuf qui regarde la rue Dauphine, et il savait à merveille attirer les

[1] *Francion,* liv. X. *Étrennes admirables de Tabarin* (1623).

[2] Brossette, note sur le v. 104 de l'épître VII de Boileau. — V. notre ch. VIII.

[3] Il ne faut pas le confondre, comme a fait M. C. Moreau dans la table de sa *Bibliographie des Mazarinades,* avec le non moins fameux cabaretier du même nom.

badauds par ses cris, ses grimaces et ses tours de gibecière. Au temps de la Fronde, il avait déjà acquis une notoriété assez grande pour qu'on fit circuler quelques mazarinades sous le couvert de son nom. On vit paraitre, en 1649, les *Entretiens du sieur Cormier avec le sieur la Fleur, dit le Poitevin*[1], *sur les affaires du temps.* Dans



L'arracheur de dents, d'après Lucas de Leyde.

une autre, *le Ministre d'État flambé,* publié la même année, on le cite parmi ceux qui avaient été ruinés par les troubles. C'est avec cet habile homme que le famélique poète Sibus, voyant que ses dents ne lui étaient point d'un grand usage, avait fait marché de s'en laisser arracher deux en public moyennant dix sols, afin qu'elles lui servissent au moins à quelque chose.

L'auteur nous montre d'abord Cormier amusant la foule aux bagatelles de la porte, et tenant d'une main un verre plein d'eau, de l'autre

[1] Charlatan et marchand de curiosités, dit M. Moreau.

un papier qui avait la vertu de teindre l'eau en rouge, de manière à la faire passer pour du vin. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici sa harangue, mi-solennelle et mi-familière, mélangée d'expressions et de tournures qui semblent trahir en Cormier une origine rustique, à moins que ce ne fût simplement un genre adopté par lui pour mieux



Le singe charlatan, d'après Daret.

agir sur le peuple. Nous nous bornerons à la scène qui rentre le plus directement dans le cadre de ce chapitre :

« Le charlatan ayant ainsi expliqué l'utilité de sa poudre, on croyoit qu'il en alloit faire l'expérience, quand il changea tout d'un coup de discours pour tenir toujours son monde d'autant plus en haleine, et se mit à faire une longue digression sur l'expérience qu'il avoit acquise par ses voyages à tirer les dents sans faire aucune douleur. Il n'eut pas plus tôt achevé la parole, qu'on ouït sortir du milieu de la foule la voix d'un homme qui disoit : « Pardieu ! je voudrois qu'il m'eût coûté

« dix pistoles et que ce qu'il dit fût vrai. Il y a plus d'un mois que « je ne dors ni nuit ni jour, non plus qu'une âme damnée. » Cette voix étoit celle du poète, qui prenoit cette occasion de paroître, ainsi qu'il avoit été accordé entre eux. Le charlatan lui dit qu'il falloit donc qu'il eût quelque dent gâtée et qu'il s'approchât. Et pour ce que Sibus feignoit d'en faire quelque difficulté : « Approchez, vous dis-je, réitéra « le fin matois ; notre vue ne vous coûtera rien. Je ne sommes pas « si guiable que je sommes noir ; s'il n'y a point de mal, je n'y en « mettrons pas. » Notre petit homme s'avança donc, et l'autre, lui ayant fait ouvrir la bouche et lui ayant longtemps farfouillé dedans, lui dit qu'il ne s'étonnoit pas s'il ne pouvoit dormir ; qu'il avoit deux dents gâtées et que, s'il n'y prenoit garde de bonne heure, il couroit fortune de les perdre toutes. Après plusieurs autres cérémonies que je passerai sous silence, Sibus le pria de les lui arracher ; mais quand ce fut tout de bon, quelque propos qu'il eût fait de gagner ses dix sols de bonne grâce, la douleur qu'il sentoit étoit si forte qu'elle lui faisoit à tous moments oublier sa résolution. Il se roidissoit contre son charlatan ; il s'écrioit, reculant la tête en arrière ; puis, quand l'autre avoit été contraint de le lâcher : « Ouf! continuoit-il portant « la main à sa bouche et crachant le sang ; ouf! il ne m'a point fait « de mal. » C'étoit donc un spectacle assez extraordinaire de voir un homme, les larmes aux yeux, vomissant le sang par la bouche, s'écriant comme un perdu, protester néanmoins en même temps que celui qui le mettoit en cet état et le faisoit plaindre de la sorte ne lui faisoit aucune douleur. »

Aussi, malgré le marché conclu, Cormier ne lui arracha-t-il qu'une seule dent. Le poète fut fort aise de se voir quitte à si bon compte ; mais lorsqu'il se rendit, le soir, chez son homme pour toucher son salaire, celui-ci le lui refusa net, alléguant qu'il ne lui avait rien promis qu'à certaines conditions qui n'avaient pas été tenues, et que ses cris l'avaient forcé de s'arrêter à la première dent. Là-dessus grande querelle : le poète, enragé de perdre le fruit de son martyre, se plaint que le charlatan lui a arraché une gencive et l'appelle bourreau ; mais celui-ci s'en moque, et répond en riant que de bons témoins lui ont entendu dire à lui-même qu'il n'avait point de mal. Par bonheur, l'auteur de l'histoire vint alors à passer, et, pour consoler le pauvre homme, il l'emmena dîner chez lui avec les dents qui lui restaient.

Daniel de Cosnac parle, dans ses *Mémoires* [1], d'un certain Cormier,

directeur de troupe ambulante, qui faillit l'emporter sur Molière pour jouer au château de Lagrange, près Pézenas, devant le prince de Conti, et qui l'eût même emporté définitivement sans sa généreuse insistance et celle du poète Sarrasin. M. Édouard Fournier, dans les notes de ses *Variétés historiques et littéraires*[1], a émis l'opinion que ce doit être de notre Cormier qu'il s'agit dans ce passage. La chose est très possible : les opérateurs, surtout parvenus à ce degré de réputation, avaient des troupes complètes à leur disposition, et, comme les comédiens de Paris, ils faisaient des excursions en province. Il serait piquant sans doute, — et triste à la fois, — de voir notre grand poète comique aux prises avec un arracheur de dents, et presque vaincu par lui ; néanmoins il faudrait d'autres preuves pour adopter cette opinion, qui doit jusqu'à présent rester à l'état de simple conjecture. Le nom de Cormier n'était pas rare alors ; d'autre part, les représentations des opérateurs, destinées seulement à servir d'amorce pour leurs drogues, étaient habituellement gratuites, et il ne semble guère probable que le prince de Conti prît des engagements avec la troupe d'un charlatan, si bien montée qu'elle fût. Mais, encore une fois, malgré ces sujets de doute, la chose est très possible, et peut-être la découverte d'un document nouveau la rendra-t-elle certaine un jour.

A la même date à peu près que Cormier, florissait un autre arracheur de dents, dont la vogue, un moment très bruyante, alla bientôt déclinant, et dont la célébrité éphémère n'est pas venue jusqu'à la postérité. C'était l'opérateur Dupont, un homme d'intrigue et de ressource, ce que nous appellerions aujourd'hui un *faiseur*. Les deux grands chroniqueurs des petits événements du XVIIe siècle, Tallemant des Réaux et Loret[2], nous ont conservé quelque trace des exploits de cet ambitieux dentiste, qui, pour attirer la foule chez lui, avait ouvert à la Roquette un jardin public, où il donnait de grandes fêtes, accompagnées de musique, danses, feux d'artifice, et, un peu plus tard, de joutes et combats à la barrière[3].

Le premier de tous les arracheurs de dents du XVIIe siècle fut, sans contredit, l'incomparable Carmeline, un grand *praticien* et un magnifique discoureur. Il avait dressé sa tente en face du cheval de bronze, vis-à-vis le Savoyard, ce roi des chanteurs du Pont-Neuf. Le *Chevræana* et la comédie d'*Elomire hypocondre* nous apprennent qu'il

[1] T. VII, p. 104.

[2] *Historiettes*, édit. Paulin Pâris, in-8°, t. VI, p, 90; t. VII, p. 480. — *Muze historique*, 1re lettre de juin 1664.

[3] Castil Blaze, *Molière musicien*, t. Ier, p. 156-157.

avait fait mettre sur son portrait, exposé à la fenêtre de sa boutique, l'inscription suivante empruntée à Virgile : *Uno avulso non deficit alter.* « L'un étant arraché, l'autre ne manque pas[1]. » Ce fragment d'hexamètre, appliqué par le poète latin au rameau d'or, avait été ingénieusement détourné par Carmeline à son art, dont il exprimait les deux faces : l'art d'extirper les molaires, et l'art de les remplacer. Cela n'était pas mal lettré pour un arracheur de dents. La foule ne bougeait d'autour de lui, séduite par son éloquence gasconne et sa dextérité.

Une mazarinade de 1649, l'*Agréable récit des barricades,* nous peint Carmeline prenant part à l'émeute contre le Mazarin, et gardant, avec une troupe fidèle, le poste du cheval de bronze. Cette pièce le décrit :

Vêtu d'un collet de senteur,
Chausses de damas à ramage,
La grosse fraise à double étage,
Bas d'attache, le brodequin
De vache noire ou maroquin,
Le sabre pendant sur la hanche,
Et sur le tout l'écharpe blanche,
Tenant en main bec de corbin,
Monté sur un cheval aubin.

Il est probable qu'il avait aussi, comme la plupart de ses confrères, le chapelet de dents enfilées autour du cou, — signe caractéristique de la profession. L'auteur nous le montre dirigeant la construction d'un retranchement bizarre, où entre tout l'arsenal de sa boutique. De l'un à l'autre pilier, on étend d'abord un râtelier de dents; puis, par-dessus, on entasse des mâchoires, des brayers, des suppositoires, des pélicans (tenailles pour arracher les dents), des bistouris, des boîtes de poudre d'iris, et, pour couronner le tout, deux crocodiles empaillés, qui paraissaient vivants.

On voit, par quelques points de cette énumération, que Carmeline ne se bornait pas à arracher les dents. Mais, s'il empiétait sur les fonctions des autres opérateurs, la plupart de ceux-ci empiétaient également sur les siennes, comme nous l'avons déjà dit.

N'oublions pas d'ajouter que l'illustre Carmeline eut pour successeur son neveu Carante ou Quarante, dont le nom, beaucoup moins glorieux, est parvenu jusqu'à nous porté sur l'aile du sien[2].

Il faut ensuite franchir le siècle avant de lui trouver un rival de

[1] Mais *uno avulso non deficit alter,*
Comme dit doctement votre ami Carmeline.
(*Élomire hypoc.*, acte I, scène III.)

[2] Abrah. du Pradel, *Livre commode des adresses* (1691).

gloire et de renommée. Avec le gros Thomas, ou plutôt, comme l'appelle Barbier dans son *Journal* et comme il est généralement désigné alors, le grand Thomas, l'étoile des arracheurs de dents du Pont-Neuf, quelque temps éclipsée, revit d'un plus brillant éclat. Il semble avoir débuté vers 1711. Dès 1728, sa gloire était en plein épanouissement, et déjà le récit de ses hauts faits courait les nouvelles à la main. Il avait établi le centre de ses opérations sur le terre-plein du Pont-



Le grand Thomas sur le Pont-Neuf, d'après une estampe du temps.

Neuf, et là, monté sur son échafaud mobile en acier, qu'entourait une rangée de garde-fous[1], il y débitait, au prix modique de cinq sous, la médecine universelle, et tirait au besoin l'horoscope des personnes qui voulaient bien l'honorer de leur confiance. Il entreprenait la guérison des maladies de foie et de reins, à ce que dit, ou plutôt à ce que chante la burlesque *apothéose* faite en son honneur quand il mourut; et cette pièce, qui n'est peut-être qu'une calomnie, raconte même en termes narquois qu'il ordonnait tout bonnement la même dose pour les hommes et pour les chevaux. Il soignait aussi la fièvre

[1] Le grand Thomas a été souvent gravé de pied en cap, et la sculpture même s'en est occupée. Nous avons vu sa statuette, moitié ivoire, moitié bois, portant la date de 1734, et le représentant assis dans un large fauteuil, à côté de son singe, qui, armé d'une longue pince, arrache une dent à un chien. On le peignait également, ainsi que son singe, sur les boîtes et les tabatières.

et la goutte. Mais la mâchoire humaine était surtout son fait : nulle dent ne résistait à ce terrible artiste, qui abusait de son énorme force musculaire pour réduire les rebelles à l'obéissance. Si elle y mettait de la bonne volonté, le grand Thomas l'extirpait sans douleur, avec souplesse et dextérité; mais, pour peu qu'elle s'entêtât, il s'entêtait à son tour, faisait agenouiller le patient, et pesant de toutes ses forces sur la mâchoire inférieure, le soulevait de terre avec la vigueur d'un taureau, jusqu'à ce qu'il eût remporté la victoire.

C'était un philanthrope et un cœur d'or que le gros Thomas. De temps à autre, il se rendait à l'Hôtel-Dieu pour y exercer gratis son bienfaisant ministère. On lit dans les *Nouvelles à la main*[1], à la date du 30 novembre 1728 : « Le grand Thomas, voulant témoigner sa joie sur le rétablissement de la santé de Sa Majesté, a arraché gratis, pendant trois jours, les dents au public, sur le Pont-Neuf, et il a été dans les prisons et les hôpitaux les arracher gratis. » En 1729, lors de la naissance du Dauphin, il fit mieux encore, car, le jour même où l'heureux événement fut connu, il annonça qu'il exercerait pour rien et distribuerait gratuitement ses marchandises durant quinze jours entiers, et il tint parole[2]. Le bruit courut que le roi lui avait donné une pension, et c'est par un accès de reconnaissance bien légitime de la part de l'opérateur que l'avocat Barbier explique, dans son *Journal*, le nouveau trait de munificence que nous allons raconter. Du haut de son char de triomphe, il avertit les badauds assemblés devant lui que le lundi suivant, 19 septembre, il donnerait sur le Pont-Neuf un grand repas à tout le peuple. Il se mit en mesure d'accomplir sa promesse : déjà il avait terminé tous ses préparatifs, acheté un bœuf, des moutons, des oies, et fait imprimer l'annonce et le menu de son repas, avec permission, quand le conseil de police réfléchit et prit peur. Le dimanche soir, défense lui fut signifiée de passer outre. Le lundi, toute la canaille s'assembla : le Pont-Neuf, la place Dauphine et les quais débordaient. Ne voyant rien venir, elle ne tarda point à passer des murmures à la colère, et, peu après, tous ces gens, rassemblés d'abord pour dîner à la table du grand Thomas, allaient tumultueusement briser les vitres de sa maison. Il fallut envoyer la garde pour le protéger[3].

Voilà la popularité!

[1] Publiées par le *Bulletin du Bibliophile*, juillet 1846.

[2] Le gros Thomas ne fut pas le seul des industriels de la rue à manifester ainsi son allégresse en cette mémorable occurrence : Mercier nous apprend, dans son *Tableau de Paris* (ch. CDXLV), qu'un décrotteur du Pont-Neuf imita son exemple en nettoyant les chaussures de tous ses clients pour l'amour du nouveau-né.

[3] *Journal* de Barbier, à la date indiquée.

Le surlendemain paraissait une chanson populaire qui raillait cruellement la mésaventure du grand Thomas et de ses clients affamés. Les Orphées du Pont-Neuf ne se firent pas faute de venir chanter à sa barbe ces couplets satiriques qui le livraient à la risée de ses précédents admirateurs. Nous avons eu la bonne fortune de retrouver ce *monument* inconnu des historiographes de notre héros, et nous n'en voulons point priver la postérité.

CHANSON NOUVELLE

SUR LE REPAS DU GRAND THOMAS

Sur l'air : *Du haut en bas.*

Sur le Pont-Neuf
Un grand repas devoit paroître,
Sur le Pont-Neuf
On devoit y servir un bœuf;
Douze moutons y devoient être.
Thomas nous a trompés, le traître!
Sur le Pont-Neuf.

Quel déplaisir!
Je comptois y remplir ma panse,
Quel déplaisir!
Je n'ai pu remplir mon désir.
Vain espoir, trompeuse espérance.
Point de cervelas ni d'éclanche :
Quel déplaisir!

De toute part
Tout le peuple accouroit en foule,
De toute part,
De Paris et de Vaugirard,
De Ménilmontant et du Roule,
Croyant que le bon vin y coule,
De toute part.

Consolez-vous,
Gens invités à cette fête,
Consolez-vous :
Allez-vous-en manger les choux
Que votre ménagère apprête;
Ma foi, vous n'êtes que des bêtes :
Tant pis pour vous [1]!...

Heureusement la gloire du grand Thomas n'était pas de celles qu'un choc suffit à briser. Elle survécut à cette rude épreuve, comme le soleil qui reparaît plus éclatant dès que le nuage a passé.

[1] Permis d'imprimer et distribuer, ce 21 septembre 1729. HÉRAULT.

Le grand Thomas était superbe à voir, debout, à côté de son singe, sur le char ou l'estrade qui lui servait de trône, avec sa taille gigantesque, plus grosse pourtant qu'élevée, le panache éclatant qui flottait sur son tricorne, son justaucorps à grandes basques et son gilet long, que bordaient une multitude de boutons entassés



Bonnet du grand Thomas, d'après une pièce conservée au cabinet des Estampes.
(Costumes et Mœurs, Louis XV, Oa 29.)

les uns sur les autres comme les perles d'un collier, sa cravate blanche à nœud large et solennel, son épée avec la poignée à tête d'animal, sa plaque sur la poitrine, son visage grave, doux et vénérable, orné d'un beau nez aquilin, débitant d'une voix mâle et forte ses éloquentes harangues.

C'était un personnage magnifique en toutes choses, et dans certaines occasions importantes il déployait le luxe d'un prince. Un jour qu'il alla rendre visite au roi à Versailles, on le vit défiler par

les rues au milieu d'une pompe tout à fait orientale. Monté sur un cheval superbe qu'un valet conduisait par la bride, il était coiffé d'un bonnet en argent massif (dont le portrait nous a été conservé par la



Un opérateur... sur les bêtes.
Le marchand de mort-aux-rats (dessin de Gavarni).

gravure), ayant à son sommet un globe couronné d'un coq; il portait un habit écarlate et un plastron d'argent, représentant un soleil si lumineux, qu'on ne pouvait le regarder de face, et il défilait au milieu d'une escorte, salué par les acclamations du peuple.

Cet illustre empirique brilla sur le Pont-Neuf au moins pendant

vingt-cinq ou vingt-six ans, c'est-à-dire sûrement jusqu'en 1737[1], et peut-être encore plus tard. Sa statuette en pied, qui porte pour suscription, dans une guirlande : « Je suis de 1734, » semble se rapporter à un événement célèbre de sa vie. Trois ans après, une pièce de vers, écrite en alexandrins solennels, célébrait encore ses talents et ses vertus sur le ton le plus enthousiaste. Voici ce fragment épique, dont nous avons retrouvé un exemplaire :

A M. THOMAS

DES EMPIRIQUES DU SIÈCLE LE PLUS ILLUSTRE ET LE SEUL CHARITABLE

Digne fils d'Esculape, au temple de mémoire
Ma muse se hasarde à chanter votre gloire,
Et dans ce haut dessein trop longtemps suspendu,
Elle va vous donner l'encens qui vous est dû.
Phœbus, viens seconder mon zèle téméraire,
Et daigne me prêter ton flambeau salutaire :
L'illustre GRAND THOMAS, l'honneur de l'univers,
Est enfin aujourd'hui le sujet de mes vers.
Tu sçais bien qu'autrefois, aux rives de la Seine,
La Mort, la sombre Mort vivoit en souveraine,
Et, prévenant toujours la lente guérison,
Elle portoit partout son funèbre poison ;
D'un deuil continuel elle faisoit parade,
Et tout enfin mouroit avant qu'être malade.
Mais l'illustre THOMAS, par ses divins secrets,
Paroît sur ce rivage, arrête ses progrès...
Alors le GRAND THOMAS, triomphant, plein de gloire,
Nous invite à goûter l'effet de sa victoire,
Et loin de ravilir son secours généreux
Par un sordide gain, ainsi que nos ayeux,
Par un soin libéral autant que charitable
Il donne le remède au mal du misérable.
La fièvre devant lui disparoît en tremblant,
La goutte pour jamais s'enfuit en clopinant,
Et tous les maux bannis par son art salutaire
Laissent goûter en paix les plaisirs de la terre
Enfin tout l'univers l'admire et le bénit,
Et ma muse, à chanter manquant de voix, finit[2].

Cette pièce, imprimée sur feuille volante, comme un prospectus, faisait probablement partie de celles que le grand Thomas distribuait lui-même à la foule du haut de son trône; et à son style noble et

[1] Et non pas seulement jusqu'en 1733, comme le dit M. Éd. Fournier dans son *Histoire du Pont-Neuf*, t. Ier, p. 251.

[2] Vu l'approbation du sieur Pagel. Permis d'imprimer, colporter, ce 15 décembre 1736.
HÉRAULT.

solennel je croirais volontiers qu'il l'avait commandée à l'un de ses poètes ordinaires, à moins que, supposition moins injurieuse à sa gloire, elle n'eût été inspirée par la reconnaissance à quelque pauvre diable de rimeur guéri par ses soins.

Ce grand homme eût pu amasser facilement cinquante mille livres de rente; mais sa bienfaisance et ses prodigalités le réduisirent à une modeste aisance, avec laquelle il finit par se retirer du métier. Il mourut fidèle à l'empirisme et sans avoir demandé les secours de la Faculté.

Le grand Thomas eut des successeurs, mais non des héritiers, et personne n'est digne de prendre place à sa suite dans cette histoire. Rappelons pourtant le nom du dentiste Lécluse, ce type curieux de la Bohême scientifique et artistique, que nous avons déjà rencontré. Mercier a exalté Catalan[1], *praticien* d'une habileté extraordinaire, le Désirabode et le Fattet de son temps. Si, de la rue Dauphine qu'il habitait, Catalan eût eu l'esprit de faire un saut jusqu'à son voisin le Pont-Neuf, il aurait enrichi d'une belle figure de plus cette trop courte galerie des arracheurs de dents; mais il resta chez lui comme un aristocrate, et nous n'avons pas à nous occuper des dentistes en chambre. De nos jours, Duchesne père et fils ont fait quelque figure parmi les dentistes forains. Vers 1850 et dans les années suivantes, Duchesne fils se signalait sur les places publiques par son éloquence imagée, fougueuse et passionnée : « Messieurs, disait-il avec une irrésistible conviction, d'autres vous arrachent les dents; moi, je les cueille! »

[1] *Tableau de Paris*, 1782, t. IV, ch. XXV.

CHAPITRE VII

ESCAMOTEURS. — PRESTIDIGITATEURS. — VENTRILOQUES
JONGLEURS. — DEVINS. — TIREURS DE CARTES

Ce chapitre tient au précédent, comme le saltimbanque tient au charlatan. Presque toujours les deux industries marchent de front. Les escamoteurs, jongleurs et tireurs de cartes ne font pas généralement profession de vendre la santé; mais au besoin ils adjoignent volontiers cette branche à leur commerce, révèlent une maladie et en indiquent le remède comme ils prédisent l'avenir; — surtout les fabricants de panacées, d'élixirs de longue vie, d'antidotes occultes et souverains, ne sont presque jamais que des prestidigitateurs. Parfois on aurait peine à dire si c'est le jongleur ou le thaumaturge qui domine en eux, et on ne sait trop dans quelle catégorie les ranger.

I

Si haut et si loin qu'on recherche dans notre histoire intime, on y rencontre le faiseur de tours de passe-passe. Les trouvères et ménestrels du moyen âge mêlaient à leurs récits et à leurs chants tous les amusements qui pouvaient charmer la foule ou les seigneurs, particulièrement les tours d'adresse, les jeux de gobelets et toutes les souplesses du corps et de la main. On les voyait avaler des épées, jeter en l'air des poignards qu'ils recevaient par le manche, jouer avec des boules, exécuter enfin ces actes de dextérité auxquels la tradition, qui pourrait servir de preuve à elle seule, a spécialement conservé jusqu'à nos jours le nom de *jonglerie,* lorsque les autres attributs de cet art ont disparu pour toujours. Tout ce que font aujourd'hui nos *jongleurs* de places publiques, les jongleurs lettrés du moyen âge le faisaient aussi dans les entr'actes de leurs plus nobles exercices; et

parmi les conseils qu'un poète du XIIe siècle donne à un ménestrel de son temps, se rencontrent ceux-ci : « Sache jeter et retenir de petites pommes avec les couteaux, imiter le chant des oiseaux, faire des tours avec des corbeilles, etc. »

Les escamoteurs et prestidigitateurs, comme on dit de nos jours, remplissaient leur rôle parmi les spectacles ordinaires des rues de Paris, et figuraient même dans les représentations qui avaient lieu aux entrées des rois. On lit dans la relation en vers que nous a conservée le *Cérémonial françois* de l'entrée de Charles VIII, le 8 juillet 1484 :

Plus avant, à la Porte aux Peintres,
Vis le Galiffre de Braudas [1],
Qui engouloit, sans nulles feintes,
Enclumes de fer, à grands tas,
Dénotant que tels Goulias
En France ont fait grand'mangerie.

Ce Galiffre de Braudas est évidemment un aïeul des industriels de nos places publiques que nous voyons chaque jour avaler des montagnes d'étoupes et de grands plats de cailloux.

La première apparition des bohémiens en France et leur arrivée aux portes de Paris, en 1427 [2], avaient déjà beaucoup contribué à étendre et à populariser les pratiques de la magie blanche. Tout Paris alla voir ces mystérieux vagabonds, à physionomie diabolique, dans le village de la Chapelle-Saint-Denis, où on les avait logés, et ils exploitèrent largement à leur profit la curiosité et la crédulité de la foule. Les femmes surtout disaient la bonne aventure, effrayaient les imaginations simples par leurs tours d'escamotage, et faisaient comparaître le diable au besoin. Ils étaient si experts en sorcellerie, disaient les bourgeois, que, si on leur donnait la moindre pièce de monnaie, toutes celles qu'on avait en poche s'envolaient aussitôt à la suite et couraient rejoindre leur compagne; ce qui tendait à prouver que ces grands magiciens étaient surtout de fort habiles et fort peu scrupuleux escamoteurs.

Le plus ancien prestidigitateur peut-être dont la réputation soit parvenue jusqu'à nous, c'est ce maître Gonin qui vivait sous Fran-

[1] C'est-à-dire le calife de Bagdad, personnage qui joue un grand rôle dans les romans chevaleresques du moyen âge où l'on guerroie contre les Sarrasins, et qui est un ressouvenir des batailles de Charles Martel et des croisades. C'est par un calembour qui s'explique dans les vers suivants que le poète, du mot *calife*, a fait *Galiffre*, c'est-à-dire goulu, *goulias*, comme il le dit lui-même un peu plus loin.

çois I[er], « homme fort expert et subtil en son art, » dit Brantôme[1], qui nous parle de ses « inventions, illusions, sorcelleries et enchantemens », et qui rapporte à l'appui de son assertion un trait digne de tous ceux dont il a rempli son livre. Cet excellent bateleur et faiseur de tours a légué son nom à ses successeurs. On a fait toutes sortes de conjectures, dont aucune n'est pleinement satisfaisante, sur l'origine et l'étymologie de ce nom, qui devint à partir du XVI[e] siècle la désignation patronymique de tous les escamoteurs. Rien ne s'oppose absolument à ce qu'il ait été dans l'origine un nom propre, le nom de famille d'un enchanteur illustre, qui aurait si bien incarné en lui l'art de la magie blanche que ce nom serait devenu synonyme du genre, et qu'on ait dit un maître Gonin comme on dit un Bayard, un Alexandre, un Crésus. L'étymologie donnée par Bodin, qui, dans sa *Démonomanie,* fait dériver maître Gonin de l'hébreu *megonim,* « maître sorcier, » prouve seulement l'habileté extraordinaire de cet homme, qui n'a pas permis au célèbre démonographe de l'oublier dans sa galerie, et l'impuissance où étaient beaucoup de gens de s'expliquer tant de tours incroyables autrement que par un commerce avec l'esprit malin. Pareille méprise dut arriver souvent alors, et il est probable que nombre de personnages regardés, poursuivis et brûlés comme sorciers, étaient simplement des prestidigitateurs et des escamoteurs. Qu'étaient-ce autre chose, par exemple, que Ruggieri, César et tant d'autres? La Voisin, dont les enchantements et les divinations firent si grand bruit dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, n'était qu'une adroite joueuse de tours de passe-passe, qui avait mérité le bûcher par ses empoisonnements, mais non par ses sortilèges[2].

Revenons à maître Gonin. Son nom ne se transmit pas seulement aux autres escamoteurs, en France et même à l'étranger : il prit une extension et une signification beaucoup plus grandes; il passa en proverbe pour désigner les hommes fins et rusés[3], adroits et souples, même les pronostiqueurs, les *gabeurs,* les diseurs de bons contes. Par une analogie naturelle et fâcheuse, il devint aussi le synonyme de ce que nous appelons maintenant un *grec,* et les personnages trop habiles de leurs mains, les filous, les pipeurs, les tricheurs, ceux qui corrigeaient le sort aux jeux de cartes ou de dés, se vantaient de

[1] *Hommes illustres.*

[2] Sur la Voisin et la Vigoureux, sa complice, on peut lire le t. V des *Lettres* de M[me] de Sévigné (édit. Ad. Régnier, in-8°, *passim*) et *la Devineresse,* comédie de Th. Corneille et de Visé.

[3] *Dictionnaire* de Furetière. Il garde ce sens même en plein XVIII[e] siècle. Bordelon a publié en 1713 *les Tours de maître Gonin* (2 vol. in-12), où j'avais cru d'abord trouver quelques renseignements, mais qui ne sont rien autre chose que la fort insipide histoire d'un polisson qui passe sa vie à mentir, à mystifier et à attaquer les gens.

combattre sous les étendards de maître Gonin [1]. Enfin ce nom avait eu la gloire de fournir matière à une foule de dictons, qui se retrouvaient à chaque instant dans la bouche du peuple ou sous la plume des écrivains populaires.

Dans la même page où il parle du maître Gonin qui florissait à la cour de François Ier, Brantôme nous révèle également l'existence de son petit-fils, un habile homme aussi, quoique bien inférieur à son aïeul. Ce second maître Gonin abusa, à ce qu'il paraît, de son talent pour l'escamotage et les tours d'adresse, puisqu'il finit par être condamné à la potence, sous le règne de Charles IX. Il est vrai qu'il ne tiendrait qu'à nous de croire, d'après le savant théologien Delrio, docteur ès arts magiques, et l'un des classiques de la démonographie, qu'il échappa à ce désagrément par une autre invention de son métier, en jetant un enchantement sur les yeux du public et du bourreau, qui pendit en sa place, sans s'en apercevoir, la mule du premier président; mais ce dernier tour nous semble d'une authenticité douteuse, même pour un personnage dont la gibecière était si bien fournie [2].

Quoi qu'il en soit de ce point, ce maître Gonin exerçait son art dans les rues de Paris, et il convoquait au son de la trompette les badauds et les curieux, qui se pressaient en foule autour de lui : « Je ne pense point, écrivait Ramus en 1568, que si maistre Gonin avoit sonné sa trompette aux quatre coins de Paris, qu'il assemblast plus de fol peuple. » C'est évidemment de notre personnage qu'il s'agit ici : on le voit à la date, antérieure de quelques années seulement à celle où l'attendait la potence. — Est-ce de lui aussi, ou de son père, ou de son aïeul, qu'il est question dans un livret de l'an 1622 : *la Chasse au vieil Grognard de l'antiquité?* Parlant des *délectations du temps passé,* sur lequel il daube à cœur joie, l'auteur s'exprime ainsi sur le compte de nos ancêtres : « ... Ou bien suivoient pas à pas maistre Gonin, qui avec sa robe mi-party, le nez enfariné, jouant de sa cornemuse, faisoit danser son chien Courtault, ou, par une subtilité de la main, courir sur son bras sa petite beste faicte d'un pied de lièvre, qu'ils croyoient fermement estre vivante, tant ils avoient l'esprit innocent. » Si ce n'est lui que désigne ce passage, c'est donc quelqu'un des siens, et voilà une demi-douzaine de lignes qui font revivre d'une façon assez piquante la physionomie pittoresque de ce type classique des rues de Paris.

[1] Dassoucy, *Aventures*, ch. III.

[2] C'est peut-être à ce sorcier et à son supplice que se rapporte le dicton recueilli par Adrien de Montluc dans sa *Comédie des proverbes* (acte II, sc. II) : « Maître Gonin est mort, le monde n'est plus grue. »

A la suite de ces deux maîtres Gonin de la même famille, le nom est devenu générique. Néanmoins il semble avoir été plus particulièrement appliqué, au XVIIe siècle, à un célèbre joueur de gobelets du Pont-Neuf, qui exerçait à quelques pas des tréteaux de Tabarin et de tous ces autres escamoteurs, bouffons ou faiseurs de tours de force et d'adresse, qu'énumère l'auteur du *Ministre d'État flambé* (1649) :



Cagliostro consulté sur la Loterie. — D'après une gravure du temps.

Cardelin, le Coutelier, la Roche, etc. Cet habile homme excitait l'admiration des chambrières, des écoliers, des laquais et des pages, des bourgeois et des mousquetaires, par la dextérité avec laquelle il faisait disparaître la muscade, et changeait instantanément en fleurs la poudre magique qu'il pétrissait dans ses mains. Avec son chapeau encombré de plumets, ses longues moustaches, sa large fraise, la grande escarcelle où il renfermait tous les instruments de son art, ses bras nus jusqu'au-dessus du coude pour éviter tout soupçon de fraude, et son intarissable faconde, maître Gonin était

superbe à voir et à entendre. Au son retentissant de sa trompette, — car alors, comme du temps de Ramus, la trompette était encore l'instrument ordinaire des saltimbanques, charlatans et faiseurs de tours de passe-passe[1], — la foule accourait, et tandis que maître Gonin s'escrimait sur sa petite table, les filous, ses confrères clandestins, travaillaient de leur mieux dans les poches de ses admirateurs.

Un des tours ordinaires de ces escamoteurs était le tour des sonnettes, que Sorel a pris la peine de nous expliquer dans sa *Maison des jeux,* mais en termes qui pourraient être plus clairs : « Les charlatans, dit-il, se servent aussi quelquefois de deux sonnettes et vous montrent qu'il y en a une dans chaque main; puis ils vous les font passer toutes deux dans une seule, vous éblouissent par leur mouvement continuel, et vous étourdissent en même temps de leur babil. Pour vous abuser aussi davantage, ils ont une autre sonnette attachée à l'un des bras, qui est celui de la main vide; et pour vous faire croire qu'il y a toujours une sonnette à chaque main, ils font sonner celle-là en même temps que les autres; et après, si l'on gage qu'il y en a une dans chaque main, ils les ouvrent et vous font voir que vous avez perdu. »

Vers 1642, un escamoteur, connu sous le nom de *Buveur d'eau,* se fit connaître à Paris par des tours d'un autre genre, mais peut-être plus merveilleux encore, et, en tout cas, d'une espèce plus rare que ceux de maître Gonin. Cet homme avalait un seau d'eau et le rendait immédiatement après, soit en forme de girandole, soit en partageant le tout entre plusieurs bouteilles, avec l'odeur et la couleur de l'eau-de-rose, de l'eau d'ambre, et de toutes les variétés d'eau possibles; ou, quand il le voulait, avec la couleur, l'odeur et les autres propriétés apparentes de l'eau-de-vie. Spectacle étonnant, et que néanmoins le XVIIe siècle n'admirait pas à sa valeur, peut-être, comme le remarque philosophiquement Sauval[2], parce que l'homme prenait peu d'argent! C'est probablement l'industriel que Jacques Lagniet a pourtraicturé sous le titre du *Maltois, insigne buveur d'eau,* avec ce quatrain :

Le Maltois rend par sa science
Tant d'eaux de différente odeur,
Qu'il semble qu'il ait en sa panse
La boutique d'un parfumeur.

Ces tours sont surprenants, mais ils sont authentiques et mieux

[1] *Remontrance de Pierre de la Ramée,. . touchant la profession royale en mathématique,* in-8°, p. 39.

[2] *Antiquités de Paris,* t. II, p. 545. On a fait sur ce personnage la *Bouffonnerie d'un buveur d'eau* (1642), mentionnée par Beauchamps dans le 3e volume de ses *Recherches sur les théâtres.*

prouvés, j'en atteste Niebuhr, que tous les faits de l'histoire romaine. Appuyé sur cette base solide, nous pouvons dès lors considérer comme un véritable tableau de mœurs qui se rattache à notre sujet, en complétant nos indications, et non pas seulement comme une fantaisie de poète macaronique, la description que nous a laissée l'auteur de *Merlin Coccaïe* des exploits d'un escamoteur populaire. Cette peinture curieuse n'est pas celle d'un homme, c'est celle d'un type; nous la citons d'autant plus volontiers que l'Italie, où se passe la scène, était la terre nourricière, le point de départ de la plupart des saltimbanques du monde civilisé, et qu'elle fournissait à Paris la fine fleur de ses escamoteurs comme de ses charlatans et de ses empiriques. Boccal le Bergamasque, chanté par la muse bouffonne de Folengo, est l'exemplaire original de tous nos maîtres Gonin. Le poète nous le montre, la gibecière pendue au côté droit de la ceinture, les manches de la chemise et du pourpoint retroussés jusqu'aux coudes, installé devant une petite table qui repose sur deux tréteaux. Il commence par les menues bagatelles du métier, escamotant de petites muscades avec ses gobelets de cuivre, les multipliant, les faisant disparaître, etc. Il se fait apporter ensuite une bouteille de malvoisie, la boit jusqu'au fond et jette le bouchon dans la mer; puis, après avoir ouvert la bouche pour montrer qu'il n'y a rien dedans, il serre les dents, souffle de toutes ses forces et tire de son gosier des poignées de farine dont il asperge les assistants. En même temps on voit pendre au cou de l'un d'eux le bouchon qui avait été jeté dans la mer. Boccal fait encore beaucoup d'autres tours merveilleux : il met un morceau de pain dans la bouche d'un spectateur, et quand celui-ci veut le cracher, il n'a plus que des crottes de cheval entre les lèvres; il tire les aiguillettes d'un autre sans les rompre, et ordonne de les chercher dans la poitrine de son voisin, d'où l'on extrait successivement une bouteille, un miroir, une écritoire, une sonnette, une semelle de soulier, une étrille, toute une foire. Il dit à un autre de souffler du nez, et soudain, de ce nez remué par trois ou quatre éternuements successifs il sort avec un grand bruit un taon, suivi d'un grillon et de mieux encore [1].

En 1696, un paysan dauphinois, nommé Jacques Aymar, fit grand bruit à Paris par l'emploi d'une merveilleuse baguette divinatoire, à l'aide de laquelle il découvrait non seulement les trésors, les sources et les bornes déplacées, mais les maléfices, les voleurs et les assas-

[1] *Histoire macaronique de Merlin Coccaïe*, t. XIII, p. 235-7, édition G. Brunet et P. Lacroix, in-16.

sins. Il opéra tant de merveilles que, durant plusieurs années, il ne fut pas question d'autre chose à Paris. Ce qui l'avait surtout mis à la mode, c'était la découverte, très dramatiquement graduée et arrangée avec un véritable génie de mise en scène, des meurtriers d'un marchand de vin de Lyon. Le flair merveilleux de sa baguette, qui lui avait fait suivre les coupables à la piste pendant plusieurs jours, malgré toutes les complications de leur fuite, avait été solennellement attesté par les certificats en bonne et due forme des magistrats et des autorités de Lyon. Du mois de juillet au mois de septembre, le *Mercure* et la *Gazette* sont pleins de ces attestations et de ces récits. On publia toutes sortes de pièces, de relations et d'explications sur son compte. Les philosophes et les théologiens s'en préoccupèrent, attribuant ces prodiges, les uns aux émanations des corpuscules, les autres, comme Malebranche et le P. Lebrun, au pouvoir du diable. Aymar était simplement un personnage adroit, une espèce de Cagliostro en herbe, dont le charlatanisme très habile finit par être découvert. Mandé à Paris, mis à l'épreuve par le prince de Condé, par d'autres grands personnages et par la police, il commit bévues sur bévues, perdit bien vite la réputation qu'il s'était acquise, et retourna s'ensevelir dans sa province.

Mais la baguette de coudrier était devenue à la mode, et un grand nombre d'adeptes, des femmes même, se mirent à la faire tourner [1]. En 1782, un nommé Bleton, compatriote d'Aymar, renouvela, au grand émoi des savants, ce prodige de la baguette divinatoire, mais seulement pour la découverte des eaux souterraines. Il faillit être étouffé par l'affluence de la foule, au moment où sa baguette de coudrier tournait pour indiquer la présence d'une source dans la partie jusqu'alors la plus aride du jardin du Luxembourg. Quand il se trouvait au-dessus d'un cours d'eau, il éprouvait des symptômes nerveux, spasmodiques et convulsifs, qui communiquaient un mouvement de rotation à la baguette de métal supportée par ses deux index. On le promena dans tous les jardins de Paris et des environs, sans pouvoir jamais le prendre en défaut; après quoi, la curiosité publique, satisfaite, le laissa de côté [2].

La baguette divinatoire n'était qu'une application particulière de cette baguette magique, instrument professionnel des fées du bon

[1] *Mercure* de 1692-3. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, art. *Baguette divinatoire*. Bordelon, *Molière aux Champs-Élysées*, p. 64. Tallemant, édit. P. Paris, III, 98. C'est la baguette d'Aymar qui a inspiré à Regnard la comédie de la *Baguette de Vulcain*.

[2] *Mémoires secrets*, t. XX, 11 et 14 mai 1782. Paul Lacroix, *Dix-huitième siècle : Lettres, sciences et arts*, in-4°, p. 51.

vieux temps, des astrologues, et encore aujourd'hui des sorciers des places publiques. Pour avoir toute sa puissance, elle devait être de la pousse de l'année, et il fallait qu'on la coupât le premier mercredi de la lune, aux environs de minuit, en prononçant des paroles cabalistiques.

Le XVIII[e] siècle mérite d'occuper une place importante dans les annales de la *jonglerie* et de la prestidigitation, bien que la plupart des héros et des exploits qu'il a produits en ce genre ne rentrent pas dans l'humble cadre de ce chapitre, où je ne m'occupe que des magiciens populaires et des saltimbanques de la rue. Sous le règne de M[me] de Pompadour, la sorcière Bontemps, femme d'un soldat aux gardes, et dont la fille épousa le président Beaudoin, renouvela, mais d'une façon plus innocente, les exploits de la Voisin. Elle lisait l'avenir dans le marc de café, et vendait un élixir de beauté. Les plus grands personnages allaient souvent la consulter et se montrèrent fort contents de ses révélations sur leur passé et de ses prédictions [1]. Les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard, pauvres dupes menées par quelques dupeurs, le comte de Saint-Germain, Mesmer avec ses baquets, Cagliostro enfin, pourraient nous fournir une ample moisson, si nous n'avions volontairement restreint dans un cercle plus étroit et plus sûr le champ de nos recherches historiques. Pourtant Cagliostro nous appartient par quelques points de sa biographie. Cet illustre charlatan, durant ses trois séjours à Paris, exerça quelquefois en plein air : tantôt, en habile ventriloque, il faisait entendre dans la rue ou en rase campagne des voix qui venaient du ciel; tantôt, empirique en même temps que prestidigitateur, il distribuait publiquement son vin d'Égypte, ses poudres et ses pommades. Du haut de la terrasse de sa maison, rue Saint-Claude, au Marais, il se montrait à la foule attroupée, prête à l'adorer comme un dieu, la haranguait, lui révélait ses mystères. Ce siècle esprit-fort, père de l'*Encyclopédie,* qui ne croyait pas en l'Évangile et qui ne croyait guère en Dieu, crut à Saint-Germain et à Cagliostro.

Esquissons la biographie de ce dernier, en le prenant comme type : elle nous dispensera de nous arrêter aux autres.

L'état civil de Joseph Balsamo, malgré tout le soin qu'il prit pour entourer son origine de ténèbres mystérieuses, est parfaitement établi, et Gœthe n'a pas dédaigné d'y concourir lui-même par ses recherches. Il était né à Palerme, le 8 juin 1743, de Pierre Balsamo et de Félicité Bracconeri. Le nom de Cagliostro, qu'il prit plus tard,

[1] *Mémoires* de M[me] du Hausset, édit. Barrière, p. 105 et 138-142.

en l'enrichissant du titre de comte, était le nom du mari de sa marraine. Dans la généalogie qu'il se fabriqua, il se donnait pour l'un des descendants de Charles Martel, et cette idée lui avait sans doute été suggérée par le nom de son arrière-grand-père du côté maternel, Matthieu Martello. C'est ainsi que la plupart des fables imaginées par cet aventurier reposaient sur un fond réel, défiguré à plaisir et paré des plus fastueuses couleurs.

On assure qu'il prit les premières notions sur les diverses branches de la médecine, dont il devait par la suite tirer si bon parti, dans le couvent des frères de la Miséricorde, à Cartagirone, où il entra à l'âge de treize ans et gagna l'affection du frère pharmacien. Il s'en fit chasser à la suite de plusieurs mauvais tours, et revint à Palerme mener une vie d'expédients où on le voit commencer déjà, non sans succès, l'exploitation de la niaiserie humaine. La plus jolie et la plus impudente de ses farces fut peut-être celle-ci. Il avait soutiré à l'orfèvre Murano la somme de soixante onces d'or, par la promesse de lui faire découvrir dans une caverne un trésor immense confié à la garde des génies. A peine arrivé dans la caverne, le pauvre Murano fut entouré par une demi-douzaine de diablotins habillés de rouge, qui le houspillèrent et le bâtonnèrent de la bonne façon, et il s'enfuit sans demander son reste.

Après s'être rendu impossible à Palerme, Balsamo passa à Messine, où il fit la connaissance d'un certain Altolas, qui est devenu plus tard le sage Althathas de son autobiographie fabuleuse. Voici ce qu'il racontait. D'après ses plus lointains souvenirs, il avait été élevé à Médine au milieu d'une pompe princière par le sage Althathas; puis il s'était rendu à la Mecque avec son instituteur et ses innombrables domestiques, et il y avait vécu trois ans, chez son parent le shérif. De là il était passé en Égypte, où il avait recueilli la sagesse primitive de la bouche des prêtres, dans les souterrains de Memphis et dans l'intérieur des Pyramides. A Malte, où le sage Althathas était mort, il avait été recueilli avec éclat par le grand maître, dont quelques paroles mystérieuses l'autorisaient à croire qu'il était le fils d'une princesse de Trébizonde. Enfin le grand maître avait désigné le chevalier d'Aquino pour l'accompagner à Naples, où s'ouvrit sa carrière publique. — Et voici la vérité : Altolas était un aventurier, fourbe et prestidigitateur. Il avait déjà parcouru l'Orient, et y entreprit une nouvelle tournée avec le jeune Balsamo, qu'il initia à sa science d'escamoteur. Grâce à ses heureuses dispositions naturelles, l'élève dépassa bientôt le maître, et, chemin faisant, il serra dans sa mémoire, qui ne laissait rien perdre, force bribes de langues orientales

et tout ce qu'il put attraper de particularités sur les religions, les rites, les légendes merveilleuses de l'Égypte, de l'Asie Mineure, etc. A Malte, il eut en effet des rapports avec le grand maître, mais uniquement parce que celui-ci nourrissait pour l'alchimie une passion malheureuse, que Balsamo sut adroitement exploiter.

Il obtint du crédule grand maître des lettres de recommandation pressantes pour Rome et pour Naples, et, à Rome, l'envoyé de l'ordre de Malte près le saint-siège, le baron de Bretteville, le présenta chez les plus hauts personnages. Mais nous ne pouvons le suivre pas à pas dans l'existence la plus enchevêtrée, la plus ténébreuse et la plus vagabonde qui fut jamais. Pendant dix ans, Balsamo, qui venait d'épouser la belle et intrigante Lorenza Feliciani, fille d'un très humble artisan, voyage de pays en pays, changeant sans cesse de nom et de condition, dupant et escroquant les badauds de son mieux, se perfectionnant enfin, par une pratique assidue et une observation pénétrante de toutes les formes de la crédulité, dans ce grand art du charlatan dont il devait bientôt offrir l'exemple le plus extraordinaire.

Il était venu deux fois à Paris pendant quelques mois, comme pour tâter le terrain; mais ce n'est qu'en 1785 qu'il s'y fixa et y obtint le succès éclatant que l'on sait. Dans l'intervalle il avait déjà fait grand tapage à Londres et à la Haye. C'est de Londres que datent vraiment sa célébrité historique et sa puissance. A partir de ce moment, on le voit mener grand train, se mouvoir dans les hautes sphères, imprimer à son industrie un cachet de nouveauté et de hardiesse qui frappe les imaginations. On portait, dit l'un de ses historiens, son portrait et celui de Lorenza sur des éventails, des bagues et des médaillons; on vendait son buste, avec l'inscription : *Divo Cagliostro,* — car il avait dès lors pris définitivement ce nom.

A Londres, Cagliostro s'était fait recevoir franc-maçon, et les loges tinrent dès lors une place considérable dans sa vie. A la Haye, il en fonda une à l'usage des dames, et, à partir de ce moment, il s'occupa de propager un nouveau système de franc-maçonnerie, qu'il tenait des prêtres égyptiens des Pyramides, lesquels le tenaient eux-mêmes d'Énoch et d'Élie. Au lieu de s'appeler *le Vénérable,* il s'appelait *le Grand Cophte;* il se prétendait né d'un ange et d'une femme, et envoyé sur la terre pour conduire les fidèles à la perfection par la renaissance physique et morale.

Les adeptes de Cagliostro ne s'occupèrent jamais beaucoup de la renaissance morale; mais, pour la renaissance physique, ce fut autre chose. Il en avait donné la recette; seulement elle n'était pas des plus

faciles à suivre. Il fallait se retirer, avec un ami sûr, dans une retraite absolue, où l'on commençait par jeûner rigoureusement pendant dix-sept jours. Le dix-septième, après s'être fait saigner, on avalait six gouttes d'une certaine mixture blanche, dont on augmentait ensuite la dose de deux gouttes par jour. Le trente-deuxième jour, à la suite d'une saignée nouvelle, on se mettait au lit et l'on absorbait le premier grain de la *materia prima,* qui amenait une syncope de trois heures avec convulsions. Le lendemain, le deuxième grain amenait la fièvre, le délire, la chute des cheveux, des dents et de la peau. Au trente-sixième jour, le troisième grain vous faisait tomber dans un long et profond sommeil, pendant lequel repoussait tout ce qu'on avait perdu. Le trente-neuvième, on prenait un bain et l'on buvait un verre de vin auquel dix gouttes de baume du Grand Cophte avaient communiqué une vertu merveilleuse. Le quarantième jour enfin, on rentrait dans le monde, rajeuni de cinquante ans. Il fallait recommencer tous les demi-siècles, et l'on pouvait atteindre ainsi l'âge de 5,557 ans; mais l'honnête Cagliostro ne vous cachait pas qu'il lui était impossible de dépasser ce chiffre fatidique.

Avec l'amour de la vie, l'amour de l'or fut la passion sur laquelle Cagliostro s'appliqua le plus à fonder son empire. Il savait que ce sont les deux sentiments les plus vivaces de l'homme. L'élixir de longue vie et la pierre philosophale furent les principaux instruments de son règne. Il y joignait les relations avec le monde surnaturel, la prédiction de l'avenir et les apparitions. Pour évoquer les ombres des grands hommes, les anges et les prophètes de l'Ancien Testament, il avait à sa disposition tout un arsenal de *trucs,* tout un répertoire de fantasmagories qui eussent fait envie à Dunglas Home et aux frères Davenport, mais que Robertson, Robin et Robert Houdin ont depuis longtemps dépassé. Ce thaumaturge était un spirite avant la lettre, un *medium* de première catégorie, complétant son industrie par l'emploi du magnétisme et de l'escamotage. Un de ses exercices favoris et des plus saisissants consistait à faire lire dans un vase rempli d'eau par une *voyante,* c'est-à-dire par une petite fille en état d'innocence parfaite, née sous une constellation favorable, ayant les yeux bleus, l'âme sensible et les nerfs délicats. Cela se faisait à grand renfort de prières et de paroles cabalistiques; l'eau se troublait et s'agitait; il s'y formait des figures que la voyante, non sans tomber en convulsions, décrivait à l'auditoire effrayé.

Les plus grands personnages, depuis le cardinal de Rohan jusqu'au comte d'Estaing, surtout les femmes les plus distinguées par leur naissance et leur fortune, comptèrent parmi les adeptes de Cagliostro.

Mais ces merveilleuses jongleries aboutirent à une fin misérable. Impliqué dans l'affaire du Collier, Cagliostro fut jeté à la Bastille, puis banni de France le 8 mai 1786. Il erra encore quelque temps à travers l'Europe, cherchant à ressaisir son prestige détruit. Le saint-office le fit arrêter à Rome, le 27 novembre 1789, et conduire au château Saint-Ange. Les pièces de son procès, qui réveilla vivement



Le diseur de bonne aventure, d'après une pièce du cabinet des Estampes. (Costumes et Mœurs, Louis XVI, Oa 34.)

la curiosité de l'Europe, ont été publiées. Il confessa la plupart de ses impostures, tout en soutenant la vérité des apparitions qu'il évoquait par l'intermédiaire de la voyante. On sait qu'il fut condamné à mort, et que le pape Pie VI commua la peine capitale en une détention perpétuelle. Les génies qu'il avait à son ordre ne vinrent point le délivrer, et il mourut en prison, probablement en 1795, suivant quelques-uns en 1797, à peu près oublié de tous ses fanatiques.

Ainsi était déjà mort le comte de Saint-Germain; ainsi devaient mourir Mesmer et, de nos jours, Dunglas Home. Ainsi s'éteignent tous ces grands feux de paille qui illuminent le triste chapitre des supersti-

tions humaines, ne laissant après eux qu'un peu de cendre noircie dans les bas-fonds de l'histoire.

Laissons là ces charlatans de salon, ces escamoteurs ambitieux, qui ont méprisé le gobelet, la muscade et la boîte à double fond, et ont préféré une réputation troublée, pleine d'orages et de mécomptes, à la gloire pure et tranquille dont ils eussent pu jouir sur la place publique.

Heureusement nous pouvons revendiquer à cette époque des noms plus innocents que ceux-là, de vrais successeurs de maître Gonin, qui n'ont pas cherché à se poser en envoyés de la Providence et en images de la Divinité.

Aux foires du milieu du siècle, le *Paysan de la Nort-Holland* convoquait les curieux à des exercices de magie blanche dont ses affiches donnent la plus haute idée. Nous citerons particulièrement le *pot de fleurs philosophe*, où, à l'instar des escamoteurs indiens, il faisait, sous les yeux du public, croître un arbre qui se couvrait ensuite de fleurs, puis de fruits, qu'on distribuait aux spectateurs; le changement d'une personne de la compagnie « en tel animal que l'on souhaitait, à deux ou quatre pieds », le changement d'un objet tenu par l'un des spectateurs dans sa main en un animal vivant; les pièces de monnaie métamorphosées en créatures vivantes; la résurrection d'un coq ou d'une poule, à laquelle un assistant avait lui-même coupé la tête; vingt tours de bagues, de cartes, de mouchoirs, plus surprenants les uns que les autres; enfin celui-ci, que nous donnons textuellement d'après son affiche : « Il suspend un pigeon vivant par la tête à un ruban ou à une corde tendue; à la faveur d'une chandelle ou d'une lampe, l'ombre du pigeon se réfléchit sur une toile attachée à la muraille; dès qu'il touche avec la pointe de son poignard l'ombre de cet oiseau, le pigeon, dont il est cependant fort éloigné, exprime par ses mouvements qu'il est sensible à ses piqûres. Il perce l'ombre, et le sang du pigeon coule dans un plat qu'on a mis sous lui, comme si l'animal avait été frappé lui-même par le coup. Enfin le Paysan de la Nort-Holland donnera trois coups du tranchant de son poignard dans l'ombre du col du pigeon; au troisième coup, le corps du pigeon tombe, la tête reste au cordon sans que personne ait touché l'animal, ou qu'il ait reçu aucune impression d'ailleurs. » Le Paysan de la Nort-Holland faisait payer, en 1751, ses places jusqu'à quarante sols au premier rang[1].

[1] Campardon, *Spectacles de la foire*, II, 216-9. Les escamoteurs abondaient d'ailleurs dans les baraques des foires, comme on l'a déjà vu au chapitre III.

Un escamoteur juif, nommé Jonas, exécutait des tours étonnants, et donnait des leçons de son art, en 1774, au Vauxhall d'hiver, qui avait été construit cinq ans auparavant dans la partie occidentale de l'enclos de la foire Saint-Germain. — Une dizaine d'années plus tard, Pinetti, qui avait commencé sa réputation dans les rues de Rome, brillait à Paris de manière à éclipser tous ses rivaux. Les *Mémoires secrets* constatent son habileté extraordinaire, la fécondité et la variété de son imagination, et ajoutent que le roi en fut si satisfait, qu'il lui permit de donner des représentations sur le théâtre de



Jongleurs indiens, d'après le *Bon genre*, nº 88.

l'hôtel des Fermes. Parmi ses tours, on remarquait ceux de la *Tête d'or,* qui devinait tout ce qu'on lui demandait, en l'indiquant par des signes; du *Bouquet philosophique,* renouvelé du Paysan de la Nort-Holland; du pigeon auquel il coupait la tête, sans répandre une goutte de sang, avec une bande de papier ordinaire, et cent autres pareils.

Au moment où sa vogue commençait à se ralentir, il trouva moyen de la raviver en faisant publier contre lui, par un confrère qui signait *de Cremps,* un opuscule intitulé *la Magie découverte ou les Tours du célèbre Pinetti mis au jour,* et en arrangeant avec lui une représentation où il le confondit si bien, que le parterre se jeta sur le pseudo-contradicteur, le battit comme plâtre et le força d'aller demander pardon à genoux, sur la scène, à celui dont il avait voulu détruire la renommée. Pinetti transporta le public d'admiration par la générosité

avec laquelle, après avoir réduit au silence son calomniateur, il prit sa défense, le releva, l'embrassa et le fit sortir par une porte de derrière, en lui glissant dans la main, avec des précautions ostensibles, une poignée d'écus[1]. On voit que cet illustre escamoteur avait plus d'un tour dans son sac à malices.

Une anecdote authentique, ou du moins qui fut alors racontée partout sans trouver de contradicteurs, prouva encore mieux son habileté. Le duc de Chartres venait d'entrer à son spectacle, accompagné de quelques autres seigneurs. Pinetti s'avance vers Son Altesse, et fait un geste d'étonnement : « Qu'est-ce donc? demande le prince. — Monseigneur, je vous avoue que je suis surpris de vous voir sans chemise au milieu d'un cercle si brillant. » Le duc de Chartres se regarde, et s'aperçoit avec saisissement qu'il est, en effet, sans chemise. « Serait-il possible que vous me l'eussiez escamotée? demande-t-il à Pinetti. — Non pas moi, Monseigneur, mais bien M. de Fitz-James, à qui vous vous fiez, et qui l'a dans sa poche. » M. de Fitz-James se fouille, et ramène la chemise. Pinetti la prend, la jette dans un brasier, et lorsqu'elle est consumée par la flamme, le prince la retrouve sur son corps. Un pareil prodige nous dispense de parler des autres; mais nous ne voulons pas du moins négliger d'ajouter que cet escamoteur exerça dans la rue, et que le Pont-Neuf fut pendant quelque temps le théâtre de sa gloire.

Vers la même époque, même un peu auparavant, l'illustre Ledru-Comus, grand-père d'un homme qui devait acquérir de nos jours une célébrité d'un autre genre, — Ledru-Rollin, — faisait également, par ses expériences de physique amusante, l'admiration de Louis XV, qui lui avait donné le titre de professeur de physique des enfants de France, et des Parisiens les plus blasés. Les *Mémoires secrets;* l'*Espion du boulevard du Temple; Paris, Versailles, les provinces au* XVIIIe *siècle,* et tous les ouvrages de même nature ne tarissent pas sur les talents de ce personnage, qui voulut même joindre la gloire d'Esculape à celle de maître Gonin.

Ledru-Comus eut un concurrent qui lui vola son pseudonyme, pour créer entre eux deux une confusion qui ne pouvait que lui être très profitable. Ce second Comus, qui s'intitulait « premier physicien de France » était un pur et simple escamoteur, mais très habile. Sa renommée date surtout de la mort de Comus-Ledru (1807), dont il sembla l'héritier et le continuateur. Parmi ses exercices favoris, signalons le coup *de piquet,* un tour de carte qu'il exécutait les yeux

[1] *Paris, Versailles,* etc., t. II, p. 171.

bandés, en faisant son adversaire repic et capot; les huit montres jetées en l'air qu'il suspendait au plafond d'un coup de pistolet; et le tour du verre de vin changé en fleurs, qu'il se vantait sur ses affiches d'avoir exécuté devant Sa Majesté Impériale. Avant de mourir pauvre et oublié en 1820, Comus avait subi, au milieu de ses succès, la peine du talion, en se voyant voler à lui-même, sauf une seule lettre (*Conus* au lieu de *Comus*), son glorieux pseudonyme, par le sieur Cote, acte de concurrence indélicate auquel il fut très sensible.

Ledru-Comus avait pour voisin sur le boulevard le physicien Noël, bien inférieur à lui, et qui n'était guère fréquenté que par les valets de ses spectateurs habituels [1]. Le *fameux Romain,* comme l'appelait une estampe populaire, escamotait un enfant, un boulet de 48, une bête à quatre pattes. En 1791, Perrin donnait des représentations de ses prestiges dans la salle des Délassements-Comiques, où il alternait avec les acteurs. Il y exécutait, entre autres, les tours de l'*encrier parfaitement isolé qui fournit à volonté de l'encre de toutes les couleurs,* de *la colombe qui rapporte une bague mise dans un pistolet véritable et tiré par une croisée,* de *la montre pilée dans un mortier et retrouvée aussi belle qu'auparavant,* et dix autres non moins prodigieux. Val, excellent bouffon, et le premier homme du monde pour faire sauter la coupe, exerçait à la satisfaction générale, en 1797, dans le jardin du pavillon de Hanovre.

Il faudrait parler encore de Philippe, de Bienvenu, d'Olivier, dont *Cadet Buteux* a chanté les bons tours dans une des plus jolies chansons de Désaugiers; de Lebreton, dont le cabinet de physique et de fantasmagorie, situé rue Bonaparte, eut quelque renommée sous le premier empire [2], et de vingt autres pareils. Mais ces physiciens en chambre nous entraîneraient trop loin. Quelques escamoteurs de la rue luttaient de célébrité avec de si puissants rivaux. En 1776, le sieur Rupano, Vénitien avantageusement connu dans plusieurs cours de l'Europe, et ayant eu l'honneur, en passant à Fontainebleau, de faire voir plusieurs tours de physique et de mathématiques à la famille royale, vint s'établir sur le Pont-Neuf et fit l'admiration de la foule.

[1] *Le Chroniqueur désœuvré, ou l'Espion du boulevard du Temple,* 1782, 2e édition, t. I, ch. VII.

[2] Voir pour tous ces noms : Dulaure, *Histoire de Paris,* v, 310; — Bachaumont, *Mémoires secrets,* janvier 1784; — Gouriet, *Personnages célèbres,* t. II, p. 324; — Brazier, *Chronique des petits théâtres,* t. I, p. 100; — *Petite chronique de Paris,* pp. 78, 88, 95; — Rougemont, *le Rôdeur,* t. II, p. 276; — Prud'homme, *Miroir de Paris,* t. IV, p. 208; — *Nouveau Pariseum,* 1810, p. 194, etc.

En outre, il vendait une encre invisible, qui ne paraissait que sous l'action d'une poudre mystérieuse, des plumes d'une nouvelle invention, de la cire dont un très petit morceau suffisait pour cacheter plus de mille lettres sans lumière, de la poudre excellente pour nettoyer et blanchir les dents sans attaquer l'émail, une composition pour la guérison radicale des cors aux pieds, oignons, durillons, enfin tout un arsenal de belles et bonnes choses, tout un magasin de secrets.

Un peu plus tard, Augier brillait à la tête des escamoteurs de la rue, dont il était à la fois le doyen et le vainqueur. Ce personnage, vénérable par son grand âge et les longues méditations à l'aide desquelles il avait perfectionné son art, joignait au talent d'exécuter des tours de passe-passe et de gibecière celui d'écrire des opuscules, où il enrichissait les secrets du grand et du petit Albert du résultat de ses propres découvertes.

Parmi les tireurs de cartes les plus recherchés venait alors en première ligne Aliette, plus connu sous le nom d'Etteila, qui est l'anagramme de son nom. Le grand Etteila, comme on l'appelle dans la langue des adeptes, est encore aujourd'hui le patron des cartomanciens et de la cartomancie, dont il a tracé le code. Les plus hauts personnages allaient le consulter dans le taudis qu'il occupait, à un cinquième étage de la rue Fromenteau [1], et sa réputation était aussi bien établie dans la cour de Louis XVI que le fut plus tard celle de Mlle Lenormand à la cour impériale. Etteila était assez riche pour habiter un appartement et une rue plus convenables; mais, en restant dans son bouge de la rue Fromenteau, il ne faisait que suivre une tradition constante du métier. Les sorciers, spécialement ceux du vieux temps, ont toujours aimé les galetas sombres et sales, comme par affinité avec l'antre des Sibylles [2].

Le fameux devin du Directoire, Martin, logeait aussi dans une sorte de taudis, situé au premier étage de la rue d'Anjou-Dauphine, nº 173. C'était un cul-de-jatte, ne pouvant remuer qu'à l'aide de béquilles, qu'il manœuvrait d'ailleurs avec une prestesse extraordinaire. Cette difformité même n'était pas sans influence sur la vogue dont il jouissait. L'imagination aime à concevoir les sorciers sous une

[1] *Œuvres choisies* du prince de Ligne, in-8º, t. II, p. 240. — V. également Cuisin, *Paris en miniature*, p. 287.

[2] Cuisin (1822, p. 290-1) constate aussi cette tradition des devins antérieurs à la Révolution : « Autrefois, dit-il, la tireuse de cartes habitait les greniers; » mais il ajoute que maintenant elle rend ses oracles dans un salon, sur un fastueux sopha; qu'elle fait faire antichambre; qu'elle a sa police occulte, qui lui procure toutes les informations utiles à prix d'argent, etc.

figure bizarre et monstrueuse : les magiciennes du moyen âge étaient des vieilles ratatinées, tordues et rabougries comme des racines de mandragore; les sorcières de *Macbeth* n'ont plus physionomie humaine; le diable a des cornes et une tête de bouc, et Asmodée est boiteux. Martin possédait donc tout à fait la mine de son emploi. Homme ignorant, mais convaincu, plein d'une assurance tranquille et profonde, il avait foi en son art et savait communiquer cette foi à son innombrable clientèle. Tous les jours, sauf le dimanche, qu'il réservait pour de mystérieuses promenades, dont un jour il ne revint plus, son appartement ne désemplissait pas, et il n'était point rare de voir une longue queue se former dans l'escalier et dans la cour. Les cabriolets et les berlines stationnaient en foule à sa porte. On ne venait la première fois que pour donner son nom à l'huissier et savoir son jour d'audience. Et afin qu'on n'oubliât pas le chemin de son antre, sans cesse un marmot, à l'œil bleu, aux cheveux blonds bouclés, peut-être son fils, sautillait par les rues, criant et tendant à tous l'adresse du devin :

« Le citoyen Martin, Italien, demeure toujours rue d'Anjou. Il prévient ses concitoyens et ses concitoyennes qu'ayant parcouru les quatre parties de l'Europe, il a étudié, depuis l'âge de quinze ans, la physique, et, par le moyen d'une carte de chiromancie, il dit le présent, le passé et l'avenir. Il dit aussi quand les mariages doivent avoir lieu, de même que les divorces; il dépeint les objets que l'on doit avoir. Il observe qu'il fait ce travail dès sa plus tendre jeunesse, de père en fils, par expériences physiques. »

Il réalisait aisément des recettes de six à sept louis par jour. Les prix variaient suivant la nature des choses qu'on voulait savoir : chaque avenir avait son tarif, et la cote de l'ambition n'était pas la même que celle de l'amour. On le consultait non seulement pour les mariages, pour les effets perdus, pour la connaissance des choses futures, mais surtout pour les vols : c'était sa spécialité, et le devin, après avoir battu et mêlé son jeu d'une main rapide, et consulté le destin sur une carte géographique, toujours étendue devant lui, prononçait l'oracle avec un accent italien qui n'était peut-être qu'un charlatanisme de plus. Il racontait avec un grand sang-froid, à qui voulait l'entendre, qu'il était venu du Piémont dans un char volant, attelé de deux dragons [1].

Après Aliette et Martin, les tarots de Mme Villeneuve, rue de Lan-

[1] Mercier, *le Nouveau Paris*, ch. LXIII. — Les journaux du temps. — E. et J. de Goncourt, *Histoire de la société sous le Directoire*, p. 234 et suiv. — *Mémoires* de Fleury, t II, p. 369 et suiv.

cry[1]; les blancs d'œufs de Mme Michel et la poule noire de Mlle Lenormand héritèrent de l'inépuisable crédulité des badauds parisiens[2]. Au sortir de la révolution, la foule désorientée se jetait à plein corps dans la superstition la plus extravagante, comme dans un refuge contre l'athéisme. C'est l'âge d'or de la sorcellerie. Il n'est plus question que de fantômes et de revenants, de ruines fantasmagoriques et de souterrains mystérieux, dans les romans et les drames; les petits livres de secrets magiques fourmillent à tous les étalages, les philtres reviennent à la mode; la plus vulgaire matrone à qui il prend fantaisie de changer son escabeau en trépied passe en un clin d'œil à



Le sorcier de Tivoli, d'après les *Tableaux de Paris*, de Marlet.

l'état de sibylle. Tous les murs sont recouverts d'affiches imprimées et manuscrites annonçant les moyens infaillibles de gagner à la loterie et de faire fortune, l'art de deviner les gens sur leur écriture[3], la clef des songes et l'explication des pronostics. Tous les carrefours, toutes les places et tous les boulevards sont remplis d'astrologues et de devins des deux sexes. Il y en a plus de cinquante établis en plein air, de la Madeleine à la rue Vieille-du-Temple, les uns avec des tables que surmonte une bannière aux devises mystérieuses, les autres avec des espèces de guéridons tournants, divisés en compartiments divers pour chaque âge et chaque profession; d'autres encore

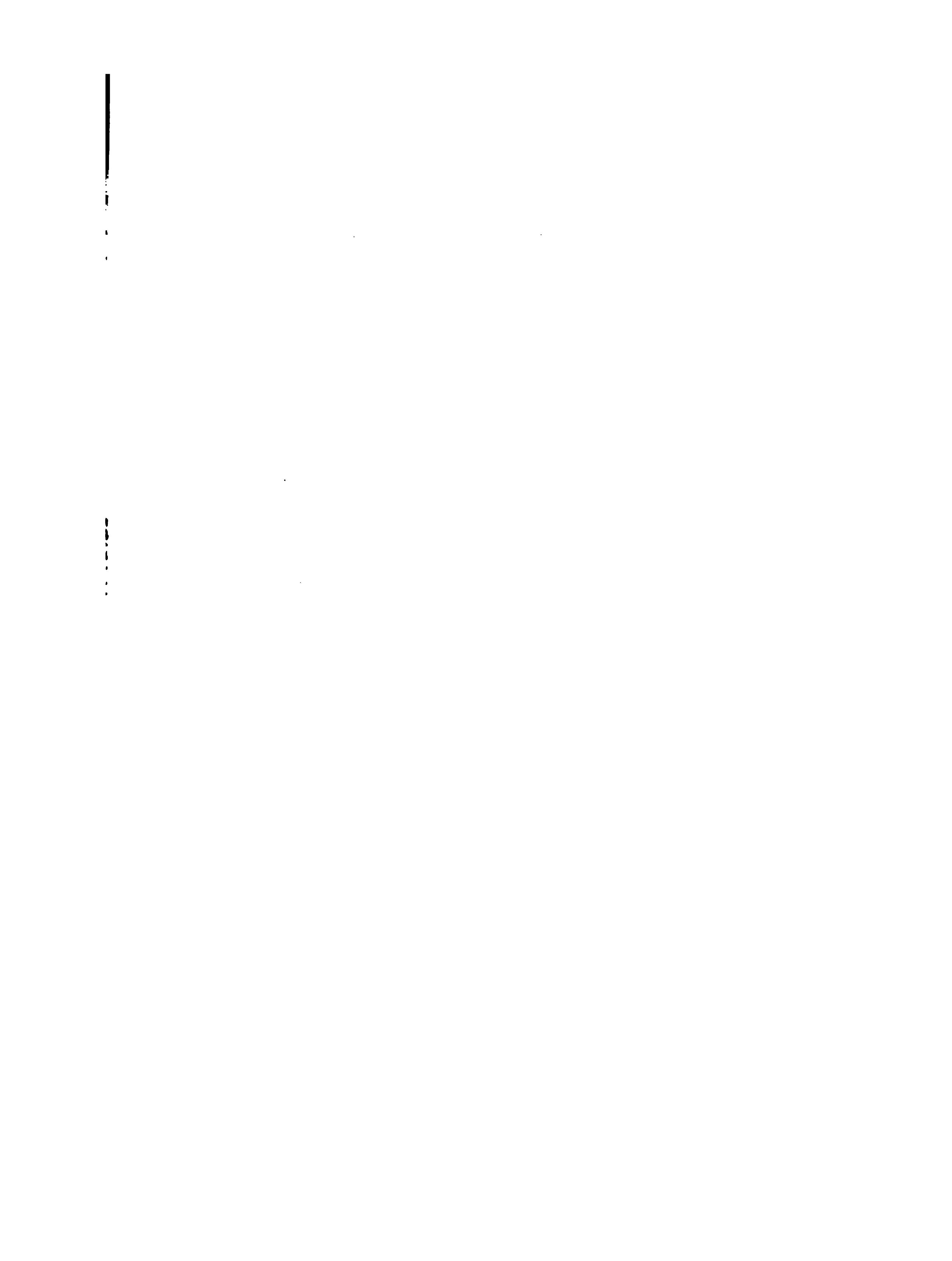
[1] C'est à elle que Bourienne, dans ses *Mémoires* (II, 76), attribue la fameuse prédiction faite à Joséphine, qui serait allée la consulter pendant l'expédition d'Égypte.

[2] Rougemont, *le Rôdeur*, t. I, p. 295.

[3] E. et J. de Goncourt, *Société française sous le Directoire*, p. 237.



Les Devineresses, d'après l'*Almanach de 1680*.
Bibliothèque nationale, cabinet des Estampes, *Histoire de France*, Qb 197.



avec de longues robes couvertes d'hiéroglyphes, ou perchant sur leur attirail quelque hibou, symbole de leur savoir magique, que l'ignorance de certains badauds leur fait prendre pour un animal curieux venu des contrées les plus lointaines. Ces sorciers disent la bonne aventure à travers un long tube qu'ils appliquent à l'oreille du client; ou bien ils lui font prendre au hasard un petit carré de papier blanc, qui se couvre d'écriture aussitôt qu'ils le jettent dans un bocal paraissant vide, mais où est renfermé un agent chimique dont l'action fait ressortir les caractères jusque-là invisibles [1].

Mais ces magiciens en plein vent se consacraient principalement à l'indication des numéros qui devaient sortir au prochain tirage de la loterie, par le moyen, tantôt d'une roue de fortune, tantôt d'un zodiaque divisé en quatre-vingt-dix cases, sur lequel une poupée tournante venait désigner, en abaissant sa baguette, le chiffre qu'on devait prendre et le mois où il fallait tenter la fortune. Kotzebue a décrit en détail [2] toutes ces sibylles et ces devins qui remplissaient les ponts et les rues sous le Consulat.

Revenons aux *physiciens* proprement dits.

Le plus célèbre peut-être de tous ces prestidigitateurs et dupeurs de sens fut Robertson, dont le spectacle fantasmagorique et nécromantique, ouvert d'abord au pavillon de l'Échiquier, dans les premiers jours de germinal an VI, puis installé peu de temps après dans l'ancien couvent des Capucines (rue de la Paix), excita vivement, durant plusieurs années, la curiosité parisienne. Robertson était un physicien de mérite et un mécanicien habile; il arrivait aux effets les plus saisissants par l'étude profonde qu'il avait faite des lois de la lumière, et par la combinaison des moyens scientifiques avec tous les prestiges de la mise en scène. Il avait soin de préparer les esprits aux impressions qu'il voulait produire. Ce n'était qu'après plusieurs détours sous les cloîtres silencieux de l'ancien couvent, décorés de sombres peintures, que le spectateur arrivait à la salle, fermée par une porte de forme antique et couverte d'hiéroglyphes, qui semblait annoncer l'entrée des mystères d'Isis : « On se trouvait alors, ajoute Robertson lui-même en ses *Mémoires* [3], dans un lieu sombre, tendu de noir, faiblement éclairé par une lampe sépulcrale, et dont quelques images lugubres annonçaient seules la destination. Un calme profond, un silence absolu, un isolement subit au sortir d'une rue

[1] *Paris as it was and as it is.* London, 1803; in-8°, t. I, p. 311.
[2] *Souvenirs de Paris en* 1804.
[3] Publiés seulement en 1830, t. I, p. 278.

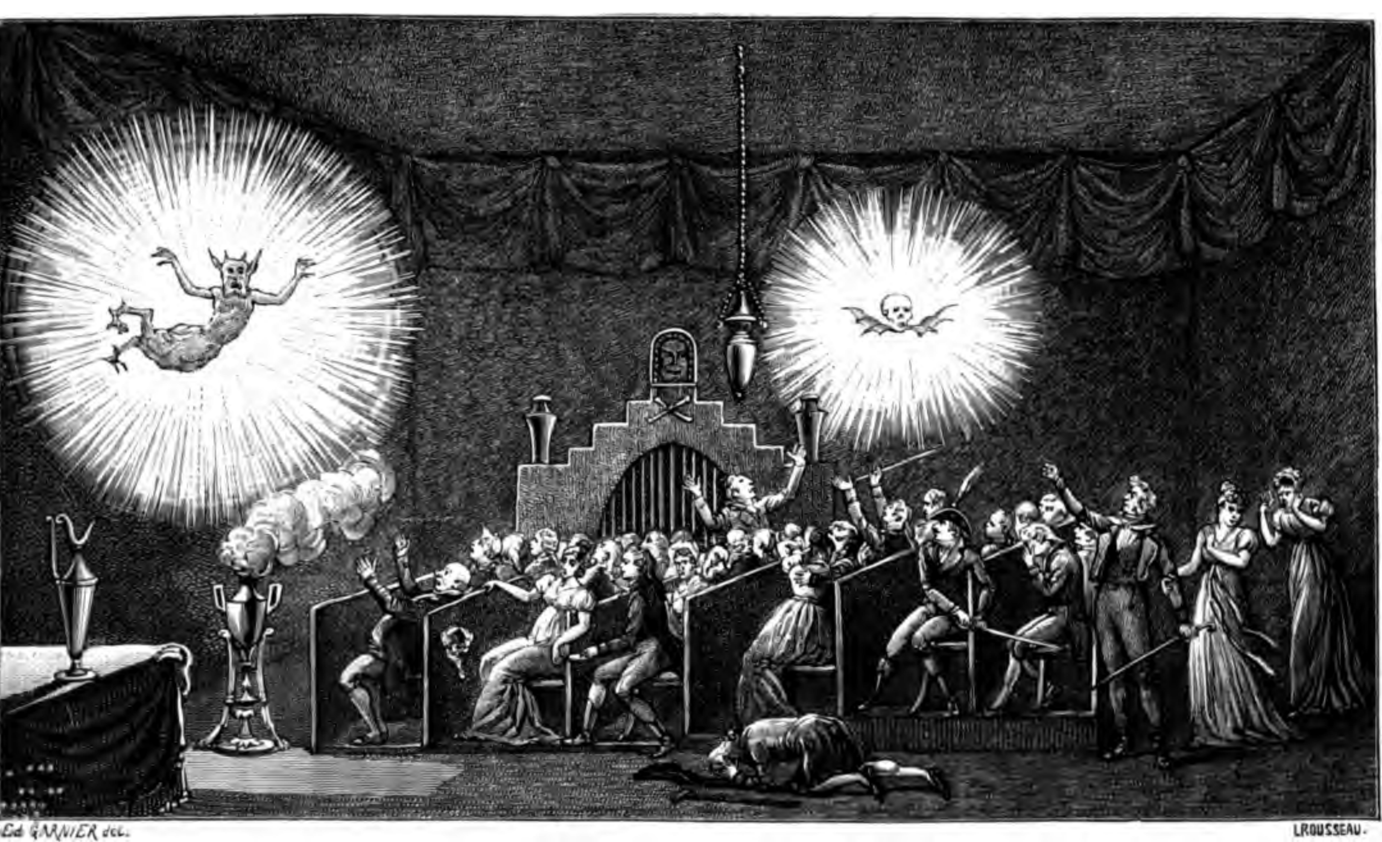
bruyante étaient comme les préludes d'un monde idéal. Déjà le recueillement commençait, toutes les physionomies étaient graves, presque mornes, et l'on ne se parlait qu'à voix basse. »

Après un petit discours préliminaire de Robertson, dont l'air solennel, la maigreur et la pâleur s'appropriaient parfaitement à la circonstance, tout à coup la lampe s'éteignait, plongeant toute l'assemblée dans des ténèbres profondes : « Au bruit de la pluie, du tonnerre, de la cloche funèbre évoquant les ombres de leurs tombeaux, succédaient les sons déchirants de l'harmonica; le ciel se découvrait, mais sillonné en tous sens par la foudre. Dans un lointain très reculé, un point lumineux surgissait; une figure, d'abord petite, se dessinait, puis s'approchait à pas lents, et à chaque pas semblait grandir; bientôt d'une taille énorme, le fantôme s'avançait jusque sous les yeux du spectateur et, au moment où celui-ci allait jeter un cri, disparaissait avec une promptitude inimaginable. » D'autres fois, les spectres sortaient tout formés d'un souterrain et se présentaient brusquement; un squelette apparaissait tout à coup sur un piédestal. Les principales scènes étaient d'ordinaire empruntées à l'événement du jour. Robespierre entr'ouvrait son tombeau et voulait se dresser, mais la foudre tombait sur lui et le réduisait en poussière[1]. Ou bien, au milieu du chaos, parmi les éclairs, on voyait se lever une étoile brillante avec cette inscription au centre : *Dix-huit brumaire,* et les nuages, en se dissipant, laissaient apercevoir Bonaparte offrant une branche d'olivier à Minerve, qui l'arrondissait en couronne pour la placer sur sa tête.

Dans le répertoire fantasmagorique de Robertson, on distinguait particulièrement le *Cauchemar,* les *Préparatifs du sabbat, Young enterrant sa fille, Macbeth et les trois sorcières,* la *Nonne sanglante,* la *Danse des sorciers,* tous sujets, comme on voit, propres à agir fortement sur les nerfs et à frapper de terreur les imaginations faibles. Il y avait aussi des thèmes gracieux et comiques, sans parler des sujets philosophiques, d'accord avec les tendances de l'époque et avec celles de Robertson lui-même, qui se vante orgueilleusement d'avoir fait de son spectacle un instrument de guerre contre les superstitions et les préjugés !

A ces fantasmagories, qui composaient le fond de ses représentations et qui, grâce au soin qu'il prenait de les renouveler et de les étendre sans cesse, attirèrent tout Paris pendant plus de six ans, il joignait de très curieuses expériences de physique, d'acoustique,

[1] *Courrier des spectacles* du 4 ventôse, an VIII.



Une séance chez Robertson, d'après un dessin de Robertson lui-même, qui forme le frontispice de ses *Mémoires*.

de galvanisme, de mécanique et d'automatie; son spectacle était vraiment une réunion de toutes les merveilles et de toutes les féeries de la science.

Pendant un voyage de Robertson, les frères Aubée, qu'il avait employés dans ses exhibitions, profitèrent de son absence pour s'installer au pavillon de l'Échiquier, qu'il venait de quitter lui-même, et pour organiser un spectacle rival, auquel ils donnèrent le nom barbare de *Fantasmaparastasie*. Robertson, qui s'était muni en toute hâte d'un brevet d'invention, leur intenta un procès qui se traîna dans d'interminables longueurs, mais où les procédés les plus secrets de son art durent être divulgués. Dès lors les représentations fantasmagoriques devinrent très communes à Paris : on les compta par douzaines, principalement sur les quais. Robertson dut porter sa science ailleurs, et chercher successivement dans l'exploitation des aérostats, des jardins publics, des illuminations et des feux d'artifice, un nouvel aliment à son activité, un nouveau moyen d'accroître une réputation et une fortune dont ses fantômes avaient déjà fait la meilleure part.

Deux ans après l'établissement de Robertson (an VIII), on installa avec grand fracas, dans une salle du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, un spectacle annoncé par un prospectus d'un charlatanisme pompeux et solennel, sous le nom de *Découverte de l'invisibilité du corps humain*, et plus généralement désigné sous celui de *la Fille invisible*. C'était simplement une expérience d'acoustique très ingénieuse, au moyen de laquelle on voulait persuader aux spectateurs qu'une personne qui entendait les moindres mots prononcés à voix basse et y répondait, sans qu'on pût la voir, était placée au milieu d'eux. On ne saurait croire à quel point ce phénomène intrigua la curiosité populaire et même celle des savants : il se produisit sur le compte de *la Fille invisible*, dans les brochures et les journaux, autant de conjectures que sur la statue sonore de Memnon. Robertson eut bientôt pénétré le mystère, et il s'appropria cette expérience, en l'améliorant et en l'enjolivant[1]. Quelque temps après, il enrichit son spectacle d'une nouvelle expérience analogue d'acoustique et d'invisibilité, en s'adjoignant le fameux ventriloque Fitz-James, qui ne s'était pas encore produit en public.

[1] Il faut chercher les détails et l'explication de tous ces faits dans le t. Ier des *Mémoires* de Robertson, à partir de la p. 195.

II

La ventriloquie a de tout temps formé l'une des branches les plus curieuses du commerce des escamoteurs et des charlatans de tout genre. Dieu nous garde de traiter la question au point de vue technique et scientifique, comme a fait au dernier siècle le docte abbé de la Chapelle[1]. Nous ne doutons pas qu'on ne puisse expliquer par là bien des supercheries, bien des prétendus prodiges et de faux oracles, mais cela ne nous regarde pas. Nous n'avons affaire qu'aux ventriloques qui se sont donnés en spectacle.

Le premier, je crois, dont il soit question dans nos vieux auteurs, est celui dont parle Étienne Pasquier dans ses *Recherches* (liv. VI, ch. XXXIX) : « Il n'y a pas douze ou treize ans qu'il est mort un bouffon, nommé Constantin, qui représentoit presque toutes sortes de voix, tantost le chant des rossignols, qui n'eussent pas mieux seu desgoiser leurs ramages que luy, tantost la musique d'un asne, tantost les voix de trois ou quatre chiens qui se battent, et enfin le cry de celuy qui, pour estre mordu par les autres, se va plaignant. Avec un peigne mis dans sa bouche, il représentoit le son d'un cornet à boucquin : toutes ces choses si à propos, que ny l'asne, ny les chiens en leur naïf, ni un homme jouant du cornet à boucquin n'eussent eu l'avantage sur luy. J'en parle comme celuy qui l'ay veu souventesfois en ma maison. Mais surtout étoit admirable qu'il parloit quelquefois d'une voix qu'il tenoit tellement enclose dans son estomac sans ouvrir, que bien peu, les balevres, à manière qu'estant près de vous, s'il vous appeloit, vous eussiez cru que c'estoit une voix qui venoit de bien loin, et ainsi ay-je veu quelques miens amis trompés par luy. »

Sans nous arrêter maintenant ni à Louis Brabant, le valet de chambre de François Ier, ni à Collet, l'*Esprit de Montmartre,* dont Tallemant des Réaux a raconté quelques-uns des bons tours[2], ni même à son quasi-contemporain Verdelet, « aveugle et joueur de musette, engastrimythe et ventriloque, qui amusa et étonna les badauds tant qu'il voulut[3], » ni davantage au comte de Saint-Germain,

[1] *Le Ventriloque ou l'Engastrimythe*, 1772; IIe partie, in-12.
[2] Édition P. Paris, in-8°, t. V, p. 94-96.
[3] Bernier, *Anti-Menagiana,* 1693, in-12.

à l'épicier Saint-Gilles [1] et à dix autres, nous nous bornerons à mentionner, antérieurement à Thiémet et à Fitz-James, l'*homme ventriloque* qui est désigné dans les Mémoires manuscrits de Francœur comme payant une redevance annuelle de quarante livres à l'Opéra, et la *Poupée parlante* produite à Paris en 1783. C'était évidemment par la ventriloquie que s'expliquait ce dernier prodige, qui intrigua



Le ventriloque au café Borel, d'après une estampe du temps.

tant les Parisiens. On n'en douta plus, en voyant l'année suivante l'auteur produire un ventriloque octogénaire, qui, prenant l'automate

[1] On raconte quelques anecdotes curieuses sur cet épicier de Saint-Germain-en-Laye. Un jour, dit Castil-Blaze (*Molière musicien*, t. I, p. 280), il entre dans le réfectoire des cordeliers de cette ville, et dit en jetant sa grosse voix sur une statue de saint François : « Il vaudrait mieux prier. » Aussitôt les révérends pères, consternés, quittent la table et courent à l'église. — « M. de Saint-Gilles, écrit l'abbé de la Chapelle, me fit entrer dans une petite chambre au rez-de-chaussée, que l'on appelle, je crois, arrière-boutique; et chacun de nous occupa un coin d'une petite cheminée qui nous chauffait; une table à côté de nous. Nous étions seuls. Mes yeux ne quittaient pas son visage, que je vis presque toujours en face. Il y avait près d'une demi-heure qu'il me racontait des scènes très comiques causées par son talent de ventriloque, lorsque, dans un moment de silence de sa part et de distraction de la mienne, je m'entendis appeler très distinctement : « Monsieur de la Chapelle! » mais de si loin et avec un son de voix si étrange, que toutes mes entrailles en furent émues.— « Vous venez, lui dis-je, de me parler en ventriloque? » Il ne me répondit que par un sourire; mais, dans le même temps que je lui montrais la direction de la voix, je m'entendis dire bien distinctement, avec le même caractère et le même timbre : « Ce n'est pas de ce côté-là! » Et alors la voix me parut partir d'un coin de la chambre, comme si elle fût venue de la terre même. » — Saint-Gilles fut examiné par les commissaires de l'Académie des sciences, et mandé dans le sein de l'Académie elle-même, le 22 décembre 1770.

dans ses bras et le berçant comme un enfant, entretenait avec lui un dialogue auquel on se fût mépris [1].

Le comédien Lécluse possédait aussi en ce genre un talent distingué, qu'il utilisa d'abord à la foire, puis dans la salle élevée par lui, en 1779, au coin des rues de Bondy et de Lancry. Grâce à ce talent et à son art d'imitation, il pouvait reproduire, de manière à faire une illusion complète, les bruits les plus divers et les plus bizarres : celui d'un forgeron battant son fer sur l'enclume, d'un postillon faisant claquer son fouet, du rouet d'une fileuse, et dix autres pareils, sans parler de tous les cris de Paris. Tant de talents, joints à une verve naturelle qui lui permettait d'arranger ses imitations en petites scènes de comédie, ne l'enrichirent pas, et, après avoir à diverses reprises touché à la fortune, le pauvre ventriloque, criblé de dettes, dut vendre son théâtre.

Thiémet, le bouffon par excellence, l'homme aux imitations d'une vérité et d'une verve prodigieuses, faisait le principal ornement des fêtes données par Wentsell, sous le Directoire, dans le pavillon de l'Échiquier, et les chroniques de la fin du siècle ne tarissent pas sur ses talents de farceur et d'amuseur. Quand il jouait à lui seul la *Chasse du moulin*, l'*Arracheur de dents* et surtout les *Moines gourmands*, il eût déridé lord Spleen en personne [2]. C'était à la fois un ventriloque, un grimacier et un mystificateur de première force, et le premier de ces talents lui aidait beaucoup à exercer le dernier. Le valet de chambre de Napoléon Ier, Constant, raconte dans ses *Mémoires* qu'au retour de l'expédition d'Égypte plusieurs grands personnages, entre autres Eugène de Beauharnais, se plaisaient à faire venir Thiémet à leur table, pour mystifier les convives à l'aide de ses exercices de ventriloquie, et il rapporte en particulier une scène de dispute comique engagée par lui avec Dugazon, où il jouait le rôle d'un bègue et d'un sourd [3].

Thiémet était l'oncle et le parrain de Gavarni, auquel il avait légué quelque chose de son comique à froid. Le célèbre artiste a raconté aux frères de Goncourt que, lorsqu'on le baptisa à l'âge de trois ans, Thiémet dérida jusqu'au curé de Saint-Nicolas en imitant les vagissements d'un filleul de six semaines, tant il était incapable de se défendre contre le besoin de mystifier [4] !

[1] *Mémoires secrets*, t. XXIV, p. 231 ; t. XXV, p. 182. Cet exercice de l'homme à la poupée s'était perpétué au café des Aveugles jusqu'à sa fermeture, il y a quelques années.

[2] Henrion, *Encore un tableau de Paris*, ch. XXIII. — E. et J. de Goncourt, *la Société sous le Directoire*, p. 145.

[3] *Mémoires* de Constant, t. I, p. 118.

[4] *Gavarni*, par E. et J. de Goncourt, ch. I, p. 4-5, 1873, in-8°.

Ne faut-il pas aussi ranger parmi les ventriloques *Mlle l'unique et incomparable Joséphine*, comme elle s'appelait elle-même avec un juste sentiment de ses propres mérites, qui avait reçu de la Providence le talent naturel d'imiter « tous les instruments à vent et organisés, serinettes et rossignols »? Mais nous craindrions de rabaisser ce génie universel, qui se qualifiait dans ses prospectus « première artiste académicienne de France, auteur, vérificateur et professeur de tous les genres d'écriture », et, entre autres talents divers, avait celui d'exécuter « à main levée, des deux mains à la fois, d'un doigt de chaque main, à poing fermé, renversé du coude, de la main gauche et sans voir, les traits les plus corrects ».

Personne n'a poussé plus loin que Fitz-James, qui se prétendait fils d'un grand seigneur, et qui eut l'honneur de se faire tuer, le 30 mars 1814, sur les buttes Montmartre, en défendant Paris contre les cosaques, le singulier don de produire par la voix une illusion complète et absolue. Il en abusait en société, tantôt pour faire croire à la présence d'un individu renfermé dans la cheminée et se sauvant sur les toits, tantôt pour lier une conversation mystérieuse et pourtant animée avec un voleur caché sous le lit ou sous la table. La vérité était si parfaite que ceux mêmes qui le connaissaient s'y laissaient toujours prendre, et qu'on envoya plus d'une fois chercher la garde pour arrêter les prétendus voleurs. Dans ces sortes de scènes, on n'apercevait même pas le mouvement de ses lèvres. Sur le théâtre de Robertson, ses principaux exercices, qu'il exécutait habituellement derrière un paravent pour mieux duper l'oreille, étaient ceux du *dentiste* arrachant successivement toutes les dents saines au lieu de la dent gâtée; d'une querelle entre quatre ou cinq personnes; du *malade;* du *couvent,* où les spectateurs entendaient, de la manière la plus distincte et la plus surprenante, le tintement de la cloche, le son de l'orgue, le chant des chœurs; du comité révolutionnaire, où il imitait à lui seul cinq ou six orateurs, le bruit des pas, des discussions et des clameurs du peuple assemblé[1].

Borel, son élève, atteignit presque à sa célébrité. Sous l'empire, Fitz-James et Borel étaient tous deux propriétaires, au Palais-Royal, le premier dans la galerie de Virginie, le second dans un des caveaux de la galerie de Valois, de cafés portant leur nom, où ils attiraient beaucoup de monde, surtout des provinciaux et des étrangers. Sur le théâtre lilliputien qui s'élevait au fond de son café et où l'on ne pouvait se tenir debout sans toucher les frises, Fitz-James jouait de

[1] Robertson, *Mémoires*, t. I, ch. xv. — *Lettres sur Paris*, Heidelberg, 1809, p. 82-84.

petites scènes élémentaires et d'un comique plus facile que profond, qui commençaient invariablement par une allocution burlesque au public, se poursuivaient par un chant de même nature, exécuté avec un compère dont le fausset aigu répondait à sa basse-taille, et s'achevaient par les scènes de ventriloquie. Il savait également décomposer son visage et prendre le masque qu'il voulait.

Sous le Directoire il était de mode d'aller se faire mystifier au café Borel. On y amenait un ami, dont on donnait secrètement le nom et l'adresse au comptoir. Un instant après, Borel descendait, agitant une sonnette et demandant à haute voix s'il ne se trouvait pas un monsieur de tel endroit parmi les assistants. L'interpellé, naturellement, se levait, et Borel lui annonçait qu'un individu, porteur d'une lettre à son adresse, le priait de monter. Mais au même moment une voix criait par le soupirail : « Ne vous dérangez pas, je suis très pressé, et je vais vous jeter la lettre. Tendez votre chapeau. » Le malheureux mystifié obéissait à l'injonction, tendait son chapeau et ne recevait rien. Il montait ensuite dans la galerie et n'apercevait personne. Ces scènes eurent quelquefois des dénouements presque tragiques, et la police fit fermer le café [1].

Après eux vint Comte, qui n'était pas seulement un ventriloque, mais aussi un physicien et un escamoteur de première volée. On sait qu'il finit par organiser un théâtre, où à ses tours de passe-passe et à ses apparitions fantasmagoriques il joignait la représentation de pièces enfantines. Ce personnage, dans les diverses péripéties de sa carrière aussi longue qu'accidentée, mériterait de nous arrêter quelque temps. Chacun de ses voyages en province ou à l'étranger était marqué par une scène de mystification, où son rare talent de ventriloque jouait un grand rôle, et qu'il faisait servir adroitement de réclame à ses représentations. Comte était né à Genève, d'un père français, en 1788. Il arriva à Paris pour la première fois en 1809; mais la place était prise par Olivier, Borel, Fitz-James, et il n'obtint d'abord aucun succès. Il alla se perfectionner en province et revint en 1814. Il fonda alors un théâtre dans un caveau de l'*hôtel des fermes,* rue de Grenelle-Saint-Honoré, qui avait été occupé avant lui par Bienvenu et Olivier.

Après plusieurs déménagements successifs, Comte alla s'installer au passage Choiseul, où il créa définitivement, en 1825, son théâtre des Jeunes-Élèves, un des plus aimables souvenirs de notre enfance, remplacé depuis par le théâtre des Bouffes-Parisiens, qui ne s'a-

dresse qu'aux grandes personnes. Le *père Comte,* qui avait été décoré par le gouvernement de Juillet, se retira en 1834, et mourut cinq ans après.

III

Le théâtre de la rue de Grenelle, fondé d'abord par Comte, devint un réservoir inépuisable de tours et de jongleries de toute sorte, et



Jacques de Falaise, d'après le *Bon genre,* n° 93.

ce fut là qu'on vit, en 1816, ce prodigieux Jacques de Falaise, qui fit oublier bien vite les jongleurs indiens dont Paris pleurait le départ. Jacques de Falaise avalait une épée de dix-huit pouces de long, sans faire plus de grimaces que si c'eût été du macaroni, des noix intactes avec leurs coques, un fourneau de pipe, un gros moineau vivant, une souris blanche, et terminait par un serpent vivant. Les plaisants faisaient courir le bruit qu'il devait avaler un chat pour chercher la souris dans son estomac, et que, si le chat tardait trop à revenir, il avait un chien tout prêt pour l'aller prendre et le rapporter.

Une mention également à l'*Homme insensible,* ou, comme l'appelle l'*Ermite de la Chaussée d'Antin* (I, 311) qui ne l'a pas oublié parmi les curiosités de Paris sous l'Empire, à l'*Homme incompréhensible,* si toutefois ces deux portraits se rapportent bien au même original.

L'Homme incompréhensible, après avoir longtemps avalé des cailloux, se nourrit ensuite de baguettes de vingt-huit pouces de long, qu'il enfonçait tout entières dans son estomac. L'Homme insensible s'introduisait dans l'œsophage une perche flexible qui devait pénétrer jusqu'à l'*ultima Thule* de ses intestins, et même y décrire une courbe, car, à en croire Gouriet, elle était plus longue que le coffre de cet étonnant personnage. Pour seconde expérience, il se traversait la joue avec une épingle, la recourbait en dehors de manière à en former un crochet, auquel il suspendait une montre. Enfin il prenait et gardait dans ses mains une barre de fer rougie au feu devant les spectateurs. L'Académie de médecine ne dédaigna pas de s'occuper de ce phénomène, auquel le *Journal des Arts* surtout fit une sorte de célébrité.

Ne serait-ce pas le même que l'Espagnol Lionetto, plus généralement connu sous le nom de l'*Homme incombustible*, qui, non content de se passer un fer rouge sur le talon et la pointe du pied, allait jusqu'à se le passer sur la langue, où il plaçait également un peu de plomb fondu qu'il maniait avec ses doigts, et jusqu'à boire une cuillerée d'huile bouillante. La science a donné l'explication très naturelle de ces phénomènes magiques, et les exercices de Lionetto ne furent pas étrangers aux recherches et aux premières découvertes sur les moyens de rendre la peau insensible à l'action de la chaleur. M. Boutigny (d'Évreux) a prouvé de la manière la plus concluante la vérité de sa découverte en plaçant sa main droite sous un jet de fonte liquide, et la gauche dans une cuve pleine de bronze incandescent. Une autre fois même, il se plongea tout entier dans une fosse remplie de fonte ardente, et sortit intact de ce bain infernal, qui eût fait jadis et ferait peut-être encore la fortune d'un charlatan.

On avait déjà vu à Paris, au siècle précédent, le charlatan Gaspard Toulon se frotter les mains avec du plomb fondu, et, dès le XVIIe siècle, un autre *Homme insensible* marcher sur des barres de fer toutes rouges, avaler de l'huile bouillante, se faire couler de la cire d'Espagne fondue sur la main et sur la langue, sans en être plus ému que si c'était de l'eau. Mme de Sévigné en parle dans sa lettre du 30 juin 1680 à Mme de Grignan, en lui racontant qu'elle a vu imiter tous ces prodiges par un ancien laquais de M. de Coulanges, qui l'est venu visiter aux Rochers. Kotzebue en vit également un en 1804, qui aspirait un grand trait d'huile bouillante et s'en rinçait la bouche, comme si c'eût été de l'eau fraîche, avant de la rejeter, puis employait le reste de cette huile à se laver les bras, le visage et les yeux ; après

quoi, il se promenait pieds nus sur des barres de fer rouge, qu'il léchait pour dernier exercice.

Les physiciens Miette et Maillot, sous le premier empire, attiraient la foule à leurs cabinets ambulants de la rue Madame et des boulevards. Le nom de Miette surtout, ou du *Dragon de Paris,* comme il s'appelait et comme on l'appelait, mériterait à lui seul les honneurs d'un chapitre : c'est un des plus glorieux que puisse revendiquer l'histoire des artistes en plein vent. De père en fils et de frère en frère, la famille Miette a régné près d'un demi-siècle dans les rues de Paris. Le dernier des Miette, l'un des sept fils du *Dragon de Paris,* a exercé pendant vingt-cinq ans sur le quai des Augustins, où il arrivait régulièrement chaque jour dès que cinq heures sonnaient à l'horloge de la Vallée. Inventeur de la *poudre persane* pour nettoyer la *boche,* blanchir les dents et corriger la mauvaise haleine, « toutefois et quantes, ajoutait l'inventeur, la mauvaise haleine n'est point le produit de la putréfaction de l'estomac, » sans préjudice de divers autres produits merveilleux qu'il vendait tous au prix de deux sous, Miette émaillait sa harangue de tours de gobelets pour pousser à la vente; il tuait et ressuscitait un lapin, pilait une montre et coupait un mouchoir en quatre, pour les remettre ensuite dans leur état primitif, faisait pondre une douzaine d'œufs à son *sac à malices,* etc. etc.; mais son adresse de prestidigitateur faisait tort à son éloquence d'empirique, et il se pressait plus d'admirateurs que d'acheteurs autour de sa table. « Messieurs, déclarait Miette de sa voix insinuante, je ne vous dirai pas que je suis élève de Mlle Lenormand : Mlle Lenormand n'a jamais fait d'élèves. Je ne vous dirai pas que je suis le gendre ou le successeur du célèbre Moreau : *mossieu* Moreau n'a jamais eu de gendre ni de successeur. — Mais qu'es-tu donc alors? — Messieurs, je n'emprunte mon nom à personne : je suis Miette. Feu mon père était escamoteur, mon frère était escamoteur, je suis escamoteur[1]. » J'aime cette noble et laconique fierté d'un saltimbanque indépendant, qui sent ce qu'il vaut, et qui a conscience de la gloire acquise à son nom par de longues années d'exercice dans les rues de Paris.

Miette avait un émule, qu'on appelait l'Esprit, — émule sur tous les points, comme escamoteur et comme empirique. L'Esprit, aussi maigre que l'indiquait son nom, et toujours vêtu d'une veste de hussard trop courte, faisait des tours de passe-passe pour arriver à vendre ses petits paquets de poudre vermifuge, et il s'engageait à

[1] Texier, *Tableau de Paris,* I, 252. — Champfleury, *les Excentriques.*

changer sa muscade en autruche dès que sa provision serait épuisée; mais, hélas! elle ne s'épuisait jamais.

Le piquant historiographe des personnages célèbres dans les rues de Paris, Gouriet, nous présente encore quelques physionomies dignes de mention parmi celles qui charmaient les badauds, en 1811, lorsqu'il écrivait son livre. Il y avait, par exemple, des tireurs de cartes, comme Gomard et comme ce sorcier du Pont-Neuf qui combinait la divination par l'eau avec la divination par les cartes, c'est-à-dire, en



L'escamoteur du Château-d'Eau, d'après les *Tableaux de Paris*, de Marlet.

termes techniques, l'hydromancie avec la cartomancie. Le Devin du Pont-Neuf était un vieillard déjà courbé, un *ancien des âges*, qui semblait avoir conversé avec Paracelse et Agrippa. Sur la petite table placée devant lui s'alignaient plusieurs vases remplis d'une eau transparente. Ceux qui le consultaient prenaient au hasard quelques cartes dans le jeu qu'il leur présentait; le Devin alors lisait dans l'eau limpide les cartes que vous aviez prises et les événements que vous réservait l'avenir. Il y avait encore l'*Aveugle du bonheur,* qui, tout le jour, courait Paris et les quais adjacents dans sa petite voiture, désignée de loin au regard par une image de la Fortune debout sur la roue du Destin. Il disait la bonne aventure, et délivrait des billets de loterie à l'aide d'un mécanisme ingénieux, où la roue du Destin jouait admirablement son rôle. Après avoir été longtemps une des curiosités de Paris, l'Aveugle du bonheur, égaré par une passion

violente pour la jeune fille qui traînait sa petite voiture, tenta de la faire périr parce qu'elle en aimait un autre, et monta sur l'échafaud : dénouement tragique qu'il n'avait point su prévoir, lui qui disait si bien la bonne aventure aux autres. Kotzebue n'a pas dédaigné de s'en occuper assez longuement dans le récit de son voyage à Paris en 1804, et Gouriet lui a consacré dans sa galerie une notice qu'il eût dû faire plus longue.

Je ne veux pas non plus oublier le bâtonniste, en même temps



Un prédécesseur des bâtonnistes du XIXe siècle. — Le joueur de baguettes, d'après le *Bon genre*, n° 92.

marchand de billets de loterie, — artiste au poignet agile et au coup d'œil sûr, qui, en faisant le moulinet avec son bâton, enlevait délicatement une petite pièce de monnaie placée en équilibre sur le nez d'un enfant; ni M. Préjean, personnage vénérable à cheveux blancs et tout de noir habillé, comme un parfait notaire, qui jonglait dans la perfection avec des boules d'ivoire. La supériorité de Préjean dans ce noble exercice, que le capitaine Cook vit pratiquer à Tongataboo lorsqu'il y aborda pour la première fois, était si bien connue, que le gouvernement impérial l'employait dans la plupart de ses fêtes, comme un élément de réjouissance publique. Préjean occupait d'ordinaire un des bosquets des Champs-Élysées, avec le grimacier dont les contorsions phénoménales amusaient la populace.

L'Italien Bosco, né à Turin en 1793, est venu à diverses reprises exécuter à Paris des tours merveilleux, auxquels son costume de velours brodé d'or, sa figure grassouillette et joviale, son intarissable

faconde et son accent italien donnaient un grand charme de plus. Bosco aimait fort la réclame, et à chacune de ses visites le bruit de ses tours courait les journaux tout autant que les bons mots du corniste Vivier. C'était le plus cosmopolite et le plus vagabond des escamoteurs : il est mort à Dresde en 1862, laissant un fils qui n'a pas atteint à l'illustration paternelle.

De nos jours, l'art du *physicien* a fait de nouveaux progrès. Robert Houdin, dont le nom est resté proverbial, n'a certainement jamais été dépassé par aucun prestidigitateur. C'est en 1845 qu'il avait ouvert au Palais-Royal son petit théâtre des Soirées fantastiques, qu'il transporta par la suite sur le boulevard des Italiens, et où se sont succédé après lui, — quand, en 1856, il fut envoyé chez les Arabes par le gouvernement pour détruire leurs illusions sur les miracles de leurs marabouts, — son beau-frère Hamilton, puis M. Lahire, dit Cleverman, Brunet et Robert Houdin fils. Robert Houdin a inauguré dans son théâtre l'habitude d'opérer en habit noir, sans aucun prestige de costume et sans aucun trompe-l'œil. Il a écrit des *Mémoires,* comme Robertson, et laissé divers écrits sur son art.

En 1864, deux enchanteurs chinois, Arr-Hée et Sam-Humg, donnèrent au cirque Napoléon une série de représentations très courues. Ils commençaient par jongler avec des boules de cuivre, en portant dans cet exercice une agilité, une adresse et une précision extraordinaires. Puis Sam-Humg avalait devant le public une quantité énorme d'étoupes enflammées, qui lui sortaient ensuite de la bouche avec des torrents de fumée, métamorphosées en quatre cents mètres de ruban blanc, deux cents mètres de ruban bleu, deux cents de ruban rose, un grand et gros cierge allumé, plus un canard qui se mettait à courir dans l'enceinte du cirque.

En énumérant les plus célèbres escamoteurs, n'oublions pas Alfred de Caston, Robin, dont le théâtre du boulevard du Temple et les tours de prestidigitation scientifique eurent un grand succès sous le second empire ; le docteur Epstein, qui faillit être victime, en 1869, d'une de ses expériences, et reçut en pleine poitrine une baguette de fusil qu'on avait oublié de retirer du canon avant de le viser.

Parmi les prestidigitateurs d'un plus haut vol, qu'on eût offensés grièvement en les traitant d'escamoteurs et qui se prétendaient en communication avec le monde des esprits, comment oublier le célèbre médium américain, ou plutôt écossais, — car il était né à Édimbourg et n'était passé en Amérique qu'à l'âge de neuf ans, — Dunglas Home? En 1856 et 1857, Home remplit Paris et la France du

bruit des prodiges qu'il opérait, ou plutôt qui s'opéraient par son intermédiaire; car il se prétendait purement passif dans ces faits extraordinaires. Il s'était déjà fait connaître depuis plusieurs années aux États-Unis, en Angleterre et en Italie, par les manifestations auxquelles il servait d'instruments, lorsqu'il arriva à Paris pour la première fois, au mois de juin 1856, et presque aussitôt la chronique commença à s'occuper de lui. Home ne donnait pas de séances publiques et payantes, comme un charlatan vulgaire ; il opérait dans les salons, dans les châteaux, chez des amis, presque toujours du grand monde, et, depuis Cagliostro, jamais thaumaturge n'avait passionné à ce point la curiosité et l'imagination. Il fut même présenté aux Tuileries et chez les plus hauts personnages de la cour, où il produisit des phénomènes merveilleux. D'après ses adeptes, Home ne se bornait pas à mettre des tables en mouvement par l'imposition des mains et à converser avec elles, à évoquer et à interroger les esprits, à les faire répondre et même écrire; non seulement les sonnettes s'agitaient et des frappements mystérieux se produisaient autour de lui, lorsqu'il était en possession de sa puissance, mais il opérait des cures instantanées, il rendait les esprits visibles, il était soulevé en l'air, et des femmes s'évanouissaient de terreur devant ses expériences.

Après un séjour de quelques mois, il disparut subitement, et les bruits les plus contradictoires circulèrent sur les causes de ce brusque départ. Mais il revint en 1857, comme pour les démentir. Cette fois, la curiosité était déjà un peu émoussée, et l'on s'occupa moins de lui [1]. Il faut se rapporter aux journaux du temps si l'on veut savoir à quel point il absorbait l'attention. Beaucoup crurent en lui ; d'autres s'acharnèrent à trouver des explications, souvent bizarres et inadmissibles : on s'accorda généralement à le considérer comme un mystificateur sérieux, qui avait poussé fort loin l'art de la prestidigitation. Après avoir paru vouloir remuer le monde, Home avait si bien sombré dans l'oubli, que lorsqu'il est mort à Paris, en juin 1886, dix personnes à peine ont suivi son cercueil.

En 1865, les frères Davenport, Américains, vinrent renouveler chez nous, mais dans un cadre restreint et sans crainte de se donner en spectacle comme de simples escamoteurs, les miracles de Home. Eux aussi se prétendaient doués d'un pouvoir surnaturel et en rapports directs avec les esprits. Nous nous arrêterons un peu plus longuement à ces prétendus médiums, en raison du tapage

[1] Voyez Dunglas Home, *Révélations sur ma vie surnaturelle*, 1864, ch. v-vii.

que fit leur armoire mystérieuse et du caractère théâtral de leur exhibition.

Après avoir obtenu d'éclatants succès en Angleterre et, dit la légende, accompli des prodiges au château de Gennevilliers, ils arrivèrent, au mois de septembre 1865, à Paris, où devait expirer leur prestige. Dès leur première soirée publique, le 14 septembre, ils se heurtèrent contre une incrédulité tellement bruyante, que le commissaire de police dut faire évacuer la salle. Un ingénieur impétueux, se précipitant vers l'armoire dans laquelle ils étaient liés, avait brisé la planche qui leur servait de banc, prétendant qu'elle était à bascule, ce qui leur permettait de se détacher. Sans comprendre au juste, le public s'était mis à siffler et à bafouer les frères Davenport. Ils continuèrent néanmoins leurs séances, lorsqu'il eut été reconnu que cette prétendue explication n'expliquait rien.

Le 22 septembre, j'allai voir les frères Davenport dans leur petit sanctuaire de la salle Herz. Qu'on me permette de reproduire ici, en l'abrégeant, le compte rendu détaillé que j'envoyai alors, au sortir de la séance, à un journal étranger.

L'armoire mystérieuse occupe le fond de la salle, adossée à la muraille, et je puis, comme tout le monde, l'examiner à loisir. C'est un meuble de huit à dix pieds de large sur trois pieds de profondeur environ, garni à l'intérieur d'un banc qui en fait le tour. Elle repose sur trois tréteaux. Elle a trois portes, dont chacune se compose de plusieurs replis assujettis par des crochets et des verrous mobiles; celle du milieu est percée, dans sa partie supérieure, d'une ouverture en losange, recouverte en dedans d'une étoffe de drap noir. Il y a sur le plancher un tapis, qu'on peut soulever à son aise. Les cloisons sont minces, et ne permettent pas de supposer la moindre communication avec le dehors : ce n'est évidemment pas là qu'il faut chercher le *truc*.

A terre gisent les cordes : j'en compte neuf bouts, de longueur et de grosseur inégales. Sur le banc du centre reposent un cornet en cuivre, deux sonnettes, deux guitares, un violon, un tambour de basque.

MM. Ira et William Davenport font leur entrée sans aucune espèce de solennité : la musique manque au spectacle. Ce sont deux jeunes gens, l'un de vingt-six, l'autre de vingt-quatre ans, en habits noirs, comme des gentlemen. Ils sont maigres et se ressemblent fort. Ils ont l'air bénin, presque timide. Ces messieurs vont s'asseoir sur les bancs de l'armoire mystérieuse, et deux commissaires, tirés au sort

dans l'assistance, les lient de leur mieux, en passant les cordes par les trous pratiqués dans le banc. Les bras et les mains sont enchaînés aussi bien que le corps. On ferme les portes, et, avant même que celle du milieu ne soit poussée, le cornet de cuivre, placé sur le banc, saute dans la salle. On rouvre les portes précipitamment ; les deux médiums sont toujours enchaînés.

Ce tour se renouvelle cinq ou six fois de suite. Je ne tarde pas à remarquer une chose : bien que les deux commissaires se tiennent près de l'armoire, ce ne sont pas eux qui ferment les portes ; toutes les fois qu'ils s'en approchent, un aide se joint à eux ; on les laisse bien y toucher, mais c'est toujours l'aide qui achève. Quelqu'un en fait l'observation à haute voix. L'aide, qui ne parle qu'anglais, en abuse pour ne pas comprendre, et continue de plus belle. La personne qui sert d'intermédiaire entre MM. Davenport et le public français assure que cette particularité n'a aucune signification ; que les commissaires ne peuvent fermer les portes eux-mêmes, parce qu'il faut tirer en dedans des verrous qu'ils ne sauraient pas mettre. Mais pourquoi ne pourraient-ils faire tout ce que peut l'aide lui-même? Pendant cette discussion, l'expérience va son train, mais toujours avec le concours de l'aide. Un des commissaires me confie qu'il a voulu fermer la porte, et qu'il a été repoussé par une main mystérieuse. Il y a là plusieurs messieurs qui paraissent convaincus que c'est la main d'un esprit, — l'esprit qui comparait tous les jours à huit heures et demie du soir, sauf les dimanches, moyennant trente francs par personne, pour faire sauter des cornets, donner des pichenettes, enlever des guitares, jouer du tambour de basque, et se livrer à toute sorte d'exercices de même catégorie.

Après cette première série, on referme l'armoire. Des bruits, des craquements. Trois minutes se passent, montre en main. Les portes se rouvrent, et William Davenport apparaît délié, tandis qu'Ira est toujours captif sous ses cordes. Ira répète ensuite le tour pour son propre compte. Les portes sont closes derechef, et, après trois nouvelles minutes, on les retrouve liés tous deux sur leurs bancs, plus solidement qu'ils ne l'avaient été par les deux commissaires, mais d'une autre façon. L'expérience serait plus concluante, s'ils apparaissaient liés de la même manière. Il n'en coûterait rien de plus aux esprits, et du moins ils ne laisseraient pas au public la ressource de dire que ces messieurs ont un procédé pour faire autour de leurs corps tels ou tels nœuds, mais ceux-là et pas d'autres.

On pourrait ajouter que Tolmaque se déliait et se reliait lui-même dans un sac, à l'Hippodrome, sans le secours des esprits. Quoi qu'il

en soit, ce tour, qui est la base des expériences de MM. Davenport, est remarquable dans son genre, et je comprends les assistants qui ont battu des mains, en criant : « Bravo ! c'est très bien exécuté. » Si ces messieurs avaient la bonne foi, qui serait en même temps de l'habileté, de se présenter comme de simples escamoteurs, nous serions les premiers à les applaudir, en leur conseillant seulement une mise en scène plus riche et plus amusante, moins d'amour pour les ténèbres, et un peu plus de diversité dans les tours. Ce sont des Robert Houdin du nouveau monde, qui, n'ayant qu'un répertoire peu varié, quoique très remarquable, ont imaginé d'en relever la saveur en l'attribuant aux esprits.

Nous passons ensuite à l'exercice du concert dans l'armoire. Les deux médiums, liés, font un sabbat modéré avec les instruments qu'ils ont sous la main. On remarque que le vacarme ne commence que deux à trois minutes après la fermeture des portes, et va diminuant, jusqu'à ce qu'il s'éteigne tout à fait, deux à trois minutes avant leur réouverture. Il faut bien que les esprits laissent aux médiums le temps de se lier et de se délier. Le tapage manque d'entrain et de *furia,* et cette partie de la représentation est beaucoup plus amusante chez Robin.

De temps à autre, passe par la lucarne une main agitant une sonnette, qu'on peut à peine distinguer dans l'obscurité propice de la salle ; puis un bras décharné, affichant l'intention de simuler un bras de fantôme, et ressemblant beaucoup à un bras en carton ou en cire. Un des assistants s'efforce de le happer : après plusieurs tentatives inutiles, il reçoit sur la tête la sonnette que la main vient de laisser tomber, et se rejette précipitamment en arrière. C'est ainsi qu'on décourage les incrédules qui veulent y regarder de trop près.

L'un des commissaires se laisse ensuite enfermer dans l'armoire : il est assis sur le banc du milieu, une main liée sur l'épaule d'Ira, l'autre sur le genou de William, tous deux garrottés. Comme les frères sont aux deux extrémités de l'armoire, le patient a les deux mains étendues à une assez grande distance de son corps. Tous les instruments sont empilés sur ses genoux. Les portes fermées, nous entendons des bruits vagues, un frou-frou de cordes, un fracas de guitares et de violons qu'on tracasse, puis une conversation à demi-voix, puis de la musique et des tapages divers. Quand on rouvre, le commissaire est coiffé d'un tambour de basque, et il a la guitare sur les épaules, entre son cou et la cloison. Invité à s'expliquer, il raconte qu'il a senti les instruments voyager autour de lui, et frôler sa figure. Une main douce lui a caressé les cheveux, on a

défait le nœud de sa cravate : s'il avait eu des lunettes, elles n'auraient pas manqué, suivant l'usage invariable, de passer sur le nez d'un des médiums.

Les voix qu'on a entendues sont la sienne et celles d'interlocuteurs invisibles, qu'il priait de faire doucement et sans le blesser. Par malheur, il ne connaît pas la voix des frères Davenport, et n'a pu la comparer à celle des esprits ; personne ne la connait, car ils ne parlent pas, ce qui est une grande force : le silence est d'or. D'ailleurs, l'éducation de ces médiums serait bien incomplète s'ils n'y pouvaient joindre au besoin un peu de ventriloquie. Il n'a senti remuer aucun des deux frères. Rappelons seulement, sans prétendre expliquer à fond ce tour vraiment curieux, qu'il avait la main droite liée sur une épaule de l'un, et la main gauche sur un genou de l'autre, ce qui, en admettant cette faculté de se délier, ou du moins de sortir des nœuds, qui est le point de départ nécessaire de toute explication, laissait libre tout le bas du corps du premier et tout le haut du second, sans qu'il pût rien vérifier par lui-même, puisqu'il n'avait pas la libre disposition de ses mains.

C'est à ce moment que se place l'expérience de la farine. On remplit de farine les mains des médiums garrottés, et quand on rouvre l'armoire, leurs liens sont à terre, sans qu'un grain de farine ait glissé sur leurs habits ou sur le plancher. C'est du moins ainsi en théorie, et même en pratique dans presque tous les cas; mais il n'en a pas été tout à fait de même cette fois. Je vérifie, et je signale un petit tas de farine derrière le banc. Il faut bien se résoudre à en convenir, mais on m'explique que ce tas a dû tomber au moment où on leur mettait la farine dans les mains. Il est fâcheux que personne ne s'en soit aperçu alors, pour couper court d'avance à tout fâcheux commentaire.

On passe à la seconde partie de la représentation : *Une heure dans les ténèbres*. Une table est placée au-devant de l'armoire mystérieuse, séparée du premier rang de spectateurs par une barrière à claire-voie. M. William Davenport et leur associé, M. Fay, un Allemand à bonne figure grasse et placide, s'asseoient de chaque côté et se laissent attacher, les pieds sur un morceau de papier, où je trace les contours de leurs bottes avec un crayon. Ira Davenport va se placer dans l'assistance, près d'un sergent de ville, qui s'assure de sa personne. Obscurité complète. On recommande le silence, et les spectateurs reçoivent l'ordre d'établir la chaîne des mains. Quelques minutes se passent; un bruit de cordes se fait entendre, puis tout à coup je reçois un habit en plein visage. On rallume. M. Fay est toujours atta-

ché à sa chaise, mais en manches de chemise. Je dépose la redingote sur la table. Nouvelle obscurité. Un certain temps se passe, pendant lequel j'ai entendu le bruit des cordes et le froissement du drap. Sur l'invitation du cornac de ces messieurs, j'ordonne à l'habit d'aller sur le corps de M. Fay. On rallume, et, en effet, le médium apparaît revêtu de l'habit; mais les cordes qui lui attachent les poignets sont par-dessous et non par-dessus les manches.

L'aide me pousse du coude et me passe la chandelle pour vérifier que les pieds sont toujours enfermés dans le contour au crayon, et que, par conséquent, ces messieurs n'ont pas bougé. Je jette un coup d'œil vague du côté de M. Fay, et un léger cri d'étonnement me monte à la bouche. J'ai tracé moi-même le contour, et je sais bien que chaque papier dépassait par derrière comme par devant : or en voici un qui ne va maintenant que jusqu'aux talons. Faut-il croire que, pour masquer les mouvements qu'ils ont faits dans l'ombre, ils ont retourné leurs papiers en retraçant eux-mêmes un contour de l'autre côté?

« Attendez! »

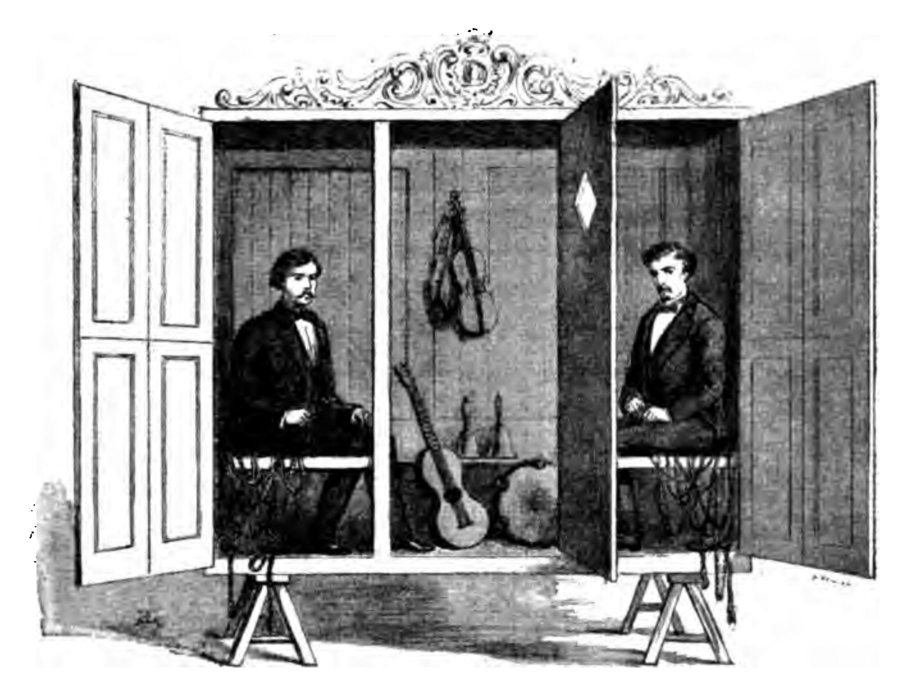
Je me précipite. Mais déjà ces messieurs ont levé les pieds, et l'aide a ramassé le papier suspect. Il est décidément très commode pour eux de ne pas comprendre le français. Enfin, n'insistons pas, puisque nous n'avons pu vérifier, et tâchons d'étouffer tout soupçon malséant.

Encore l'obscurité absolue. Quelque chose de supra-mystérieux se prépare. Je lâche à mi-voix une plaisanterie d'incrédule endurci, qui fait rire mes voisins, et je sens une main furtive qui passe sur la mienne en me serrant les doigts; elle a disparu, avant que j'aie pu la saisir. Simple avertissement des esprits d'avoir à être plus recueilli et plus convaincu.

On sent circuler comme un souffle de l'autre monde : cet effet-là n'est pas bien difficile à produire dans l'ombre. Voici un bruit d'instrument qui semble se mettre en voyage par les airs. Une guitare cogne mon chapeau ; pendant que je cherche à la saisir, une main m'empoigne l'oreille gauche et une touffe de cheveux. En jetant mon bras droit à la rencontre de la main mystérieuse qui m'a tiré l'oreille, je donne un coup dans l'œil de mon voisin de derrière, qui pousse une exclamation de douleur contenue, et se penche aussitôt vers moi pour me prévenir à l'oreille que ceci n'est pas une plaisanterie, et qu'il vient d'être touché!

Le fracas se calme; on rallume, et un chapeau blanc apparaît sur la table. Un monsieur de bonne mine le réclame, et déclare qu'il lui

a été enlevé avec force par une main invisible. Le même monsieur, qui semble d'un excellent caractère, se charge de cacheter les cordes des médiums pour la dernière opération, — soin superflu, et qui n'empêche nullement les mains de se dégager des nœuds et d'y rentrer. Les guitares sont enduites de phosphore, et presque aussitôt on les voit tracer dans l'air des cercles lumineux et désordonnés. On nous prévient de ne point faire partir d'allumettes chimiques, sous



L'armoire des frères Davenport, d'après une photographie.

peine de malheurs graves, car les guitares tomberaient droit sur la tête des assistants, et pourraient les blesser, comme cela est justement arrivé la veille, à ce qu'il paraît. L'assemblée est docile, et ne fait point partir d'allumettes chimiques, mais elle rit aux éclats, en se garant comme elle peut. Je n'aurais jamais cru qu'une séance d'esprits pût être aussi gaie. Mais je suis un profane, et l'un de mes voisins, spirite hagard et bientôt mûr pour Charenton, gémit sur mon incrédulité, qu'il compare à celle de saint Thomas.

Enfin l'une des guitares s'abat sur les genoux d'un spectateur du deuxième rang, l'autre je ne sais où. On rallume. Applaudissez, Parisiens du XIXe siècle : la farce est finie, et les acteurs ont bien joué. L'habile escamoteur M. Hamilton, non loin duquel j'étais assis, avouait ne rien comprendre à ce truc surprenant du vol des guitares, et j'aurais mauvaise grâce à prétendre que j'y comprends

quelque chose. Cela n'est pas du tout nécessaire, et je n'ai jamais rien compris non plus à la bouteille inépuisable de Robert Houdin, sans me casser la tête pour si peu [1].

Voilà, tout au juste, ce que les frères Davenport ont fait dans la soirée du 22 septembre, sous mes yeux, si je puis employer ici cette expression qui, vu l'obscurité de la salle, ressemble furieusement à une métaphore. Il paraît qu'ils en ont fait bien d'autres en Amérique et en Angleterre : vous pourrez consulter à ce propos, si vous êtes friand de ce genre de régal, les *Phénomènes des frères Davenport,* un livre écrit par un croyant, le bon docteur Nichols; traduit par une adepte, Mme Bernard-Derosne, et annoté par un pontife de la doctrine. La lecture en est divertissante. Il constitue, avec les *Révélations* de M. Home, les *Actes des apôtres* du spiritisme. Il vous démontrera comme quoi les esprits peuvent donner des représentations publiques, travailler à heure fixe, aller en ville, et comment on peut baser non seulement une doctrine, mais une religion nouvelle, sur ces manifestations de fantômes que Dieu envoie de l'autre monde pour convertir les âmes en faisant des niches aux incrédules, en ouvrant et en promenant des parapluies dans les airs, en vidant des lits de plume sur la tête des aubergistes, en portant de la vaisselle du buffet sur la table et de la table sur le buffet, en noircissant les lèvres et en enlevant les lunettes des spectateurs récalcitrants, en produisant enfin toutes sortes d'autres phénomènes d'un ordre aussi élevé, et d'une utilité morale et sociale aussi recommandable.

Bref, l'hostilité du premier jour se changea bien vite en une indifférence tellement profonde, que les frères Davenport durent renoncer aux vastes espoirs qu'ils avaient fondés sur la curiosité des Parisiens et abandonner des séances dont pas une seule n'était parvenue à remplir leur petite salle d'un public sérieux, ayant payé sa place au bureau.

Après Home et les frères Davenport, il serait intéressant de présenter au lecteur M. Stuart Cumberland et ses expériences de lecture dans la pensée, données au Grand-Hôtel en 1884. Mais cette date toute contemporaine le dérobe au cadre de notre travail, et nous devons laisser à notre successeur le soin d'adjoindre sa figure à la galerie qui se déroule dans le présent chapitre.

[1] On peut voir l'explication donnée par Robert Houdin lui-même dans sa *Magie et physique amusantes*, de ces tours qui furent imités par Robin dans sa petite salle du boulevard du Temple.

CHAPITRE VIII

MARIONNETTES. — PANTINS. — FIGURES MÉCANIQUES[1] OMBRES CHINOISES ET FIGURES DE CIRE[1]

Beaucoup de gens vont trouver ce sujet bien frivole, et pourtant ce frivole sujet débute d'une façon très grave.

Les représentations liturgiques de l'Église, qui donnèrent chez nous naissance au théâtre, furent également, si l'on peut s'exprimer ainsi, le berceau des marionnettes. C'est là qu'on voit apparaître la première trace de ces figures mobiles de cire ou de bois qui devaient avoir par la suite des destinées si diverses. Il est facile de comprendre l'effet qu'on en pouvait tirer pour représenter les scènes de l'Évangile, et particulièrement la passion du Christ, dans les âges heureux où la foi des fidèles permettait encore l'emploi de ces moyens naïfs. A défaut d'autres preuves, cet usage serait suffisamment constaté par les décrets de certains conciles ou synodes que provoquèrent ses abus. Il subsista d'ailleurs en France, même bien au delà du moyen âge. A Dieppe, dans l'église Saint-Jacques, les fêtes de l'Assomption, de Noël et l'Ascension étaient célébrées par de grandes pantomimes religieuses, où les statues à ressort et les figures remuées par des fils jouaient un rôle considérable : Louis XIV et la régente y assistèrent en passant par cette ville (1647), et eurent la barbarie d'en ordonner la suppression, au grand désespoir des Dieppois[2].

C'est dans les processions de la Fête-Dieu et des Rogations, comme dans celles qu'on avait instituées en souvenir de certains événements miraculeux, que ces simulacres mobiles, sous forme de mannequins colossaux, persistèrent le plus longtemps. On connaît la Tarasque de

[1] M. Ch. Magnin a presque épuisé la partie la plus importante de ce sujet dans sa savante *Histoire des Marionnettes*, à laquelle nous empruntons beaucoup de détails de ce chapitre, en y ajoutant le résultat de nos propres recherches.

[2] Vitet, *Histoire de Dieppe*, p. 35-47.

Tarascon, la Gargouille de Rouen, la Grand'Gueule de Lyon, et bien d'autres. A Paris, jusque vers 1730, le clergé de Notre-Dame promena en pompe, durant les Rogations, un immense dragon d'osier à gueule béante, et sans doute mouvante, qui représentait la bête monstrueuse tuée jadis par saint Marcel[1].

En dehors de l'Église, à peine les premiers rudiments du théâtre se montrent-ils, qu'on voit également apparaître les marionnettes, en prenant le mot dans son sens le plus étendu. Plusieurs auteurs du moyen âge y font des allusions évidentes ; quelques autres les ont expressément décrites. Un manuscrit de la bibliothèque de Strasbourg, qui remonte à la fin du XIIe siècle (*Hortus deliciarum*), nous montre dans une miniature un spectacle de marionnettes réduit à sa plus simple expression. Nul doute que les jongleurs ambulants ne complétassent souvent par de pareils spectacles leurs séances sous les porches des églises, sur les places publiques, dans les assemblées et les foires.

Les figures mobiles se rencontrent çà et là dans les fêtes et mystères donnés par la ville de Paris aux entrées des rois et des reines, par exemple, à celle d'Isabeau de Bavière où, sur l'échafaud de la porte du Châtelet, un grand cerf blanc, mû par un homme caché dans l'intérieur de son corps, s'échappa d'un bois à l'approche de la reine et se sauva vers le lit de justice, poursuivi par un aigle et par un lion, qui étaient sans doute mus aussi de la même manière[2]. Grâce aux marionnettes, pendant que Paris avait les confrères et chaque grande ville de province ses troupes locales et indigènes, les villages eux-mêmes pouvaient jouir du spectacle des mystères.

D'après quelques mazarinades[3], il semble que, vers le milieu du XVIIe siècle, les Théatins, appelés d'Italie par le cardinal, étaient encore dans l'usage de donner au peuple la représentation de la *Crèche* à l'aide de petites figures à ressort. Ils conservèrent assez longtemps ces habitudes théâtrales, qu'ils avaient sans doute apportées de leur pays. La Bruyère y a fait allusion dans un passage de ses *Caractères*[4].

Au XVIIIe siècle, cette représentation était passée en d'autres mains; mais elle avait toujours lieu régulièrement, à Noël, sur le

[1] Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 620.

[2] On pourrait donner une autre explication; mais celle-ci est la plus plausible et la seule qui satisfasse, en y regardant de près. Du reste, les *machines* s'employaient fréquemment dans les représentations publiques aux entrées des rois, et les récits des chroniqueurs nous montrent que les machinistes étaient d'une certaine habileté dans leur art.

[3] Le *Passeport de Mazarin*, et surtout la *Lettre au cardinal burlesque* (1649).

[4] *De quelques usages*. — Voir aussi L. de Laborde: *Le Palais Mazarin*, note 161.

pont de l'Hôtel-Dieu ; et à Pâques on représentait les souffrances et la mort du Christ au même endroit[1]. Qui de nous n'a vu, soit au fond de la province, soit à Paris, les jours de fêtes publiques, les restes de ces spectacles primitifs, qui se sont perpétués jusqu'à nous avec la *Passion,* le drame de *Geneviève de Brabant* ou la *Tentation de saint Antoine?*

Il se pourrait que le nom de marionnettes vînt de Marie (Marion), qui autrefois était souvent figurée dans les cérémonies religieuses par des statues animées, plutôt que d'un certain Marion, personnage douteux et plus ou moins légendaire, qui les aurait définitivement implantées en France sous Charles IX. Quoi qu'il en soit, dès la fin du XVIe siècle, on voit les théâtres de marionnettes établis chez nous et baptisés du nom qui leur restera. Seulement, au lieu d'offrir à cette date la même galerie de figures invariables qu'on y retrouve toujours aujourd'hui à travers les déguisements et les altérations, ils avaient emprunté à leur temps des types particuliers, parmi lesquels Polichinelle se dessine déjà sous la figure du « badin ès farce de France, *bossu*[2] ».

Le premier joueur de marionnettes dont l'histoire ait recueilli le nom reste aussi jusqu'à présent le plus illustre de tous. On devine que je parle de Brioché. Voilà le véritable ancètre du genre. Si Corneille est le fondateur du théâtre français, Brioché peut être considéré comme le créateur du théâtre des marionnettes.

Il y eut deux Brioché, nous dit Brossette dans son *Commentaire sur la VIIe Épître de Boileau.* « Fanchon ou François Brioché était fils de Jean Brioché, arracheur de dents, qui est regardé comme l'inventeur des marionnettes, quoiqu'il n'ait fait que les perfectionner. » Il y en eut même plus de deux, comme on pourra s'en convaincre en lisant le *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire* du savant M. Jal. M. Jal a eu l'honneur de débrouiller quelque peu la généalogie confuse de ces personnages illustres dont on avait retrouvé le vrai nom avant lui[3], mais dont il a établi l'état civil à l'aide d'un grand nombre d'actes. Nous ne le suivrons pas dans les détails minutieux de sa notice ; qu'il nous suffise de résumer très sommairement le résultat de ses découvertes en disant que le premier Brioché, celui que Brossette a le tort d'appeler Jean, fut Pierre Datelin, né en 1567, décédé au Château-Gaillard le 25 septembre 1677, dans sa cent dixième année, comme le dit en propres termes son

[1] V. les *Affiches de Paris,* des 4 avril et 29 décembre 1746.
[2] G. Bouchet, 18e *série.*
[3] *Correspondance littéraire* du 25 octobre 1862.

acte d'inhumation, et que ce patriarche du genre eut huit enfants, parmi lesquels une fille, qui épousa en 1663 un autre joueur de marionnettes, Jean-Baptiste Archambault, et François ou Fanchon, le plus fameux de tous, qui devait faire oublier son père, — né le 9 septembre 1620, « mort au bout du Pont-Neuf », le 31 mars 1681. On ne sait d'où leur vient le surnom sous lequel ils sont universellement connus. Dans un acte de la Cour des Monnaies, nous apprenons que Pierre Datelin (ou d'Aitelin) avait pignon sur rue et possédait une maison rue de la Lune; le métier était lucratif, et je ne jurerais pas que Brioché ne possédât encore d'autres immeubles sur le pavé de Paris. Il est qualifié dans le même acte : « joueur des menus plaisirs du roi, » et dans plusieurs autres, son fils porte le même titre, auquel il ajoute celui de « joueur des menus plaisirs de Mgr le Dauphin ». Il allait donner des représentations à la cour « pour divertir les Enfants de France »: que de titres! que de fonctions! que d'honneurs! et l'on voit, dans les registres du trésor royal, qu'il fut mandé en 1669 à Saint-Germain-en-Laye pour amuser le Dauphin, et qu'il reçut en rémunération la somme de 1,365 livres.

Ce n'est pas tout. Le père et le fils étaient *opérateurs pour les dents*. Ils semblent aussi avoir exécuté des tours de passe-passe et d'escamotage[1], et nous apprenons d'autre part qu'ils vendaient des drogues et des parfums, dans les entr'actes de leurs représentations. Par là, ils se rattachaient à la grande famille des charlatans et des farceurs de la rue. En somme, c'étaient des *opérateurs* d'une physionomie particulière, qui employaient des comédiens de bois, au lieu d'acteurs en chair et en os, et encore n'est-il pas bien sûr qu'ils n'aient pas eu quelquefois recours à ceux-ci. Mais tous leurs autres titres se sont effacés devant celui de joueurs de marionnettes.

D'autres Brioché ont également marqué dans l'histoire des marionnettes, notamment deux frères puînés de François : l'un, qui portait le même nom; l'autre, qui s'appelait Jean, et vécut au moins jusqu'à la fin du siècle. On voit que ce fut toute une dynastie. Il s'est établi naturellement une certaine confusion entre eux, et il serait difficile de dire à quelle époque précise l'un a cédé la place à l'autre, si même ils n'ont pas exercé simultanément. Mais ces questions embrouillées n'auraient qu'un intérêt secondaire pour nos lecteurs. Sans chercher à démêler dans la poussière des manuscrits des vestiges effacés et confondus par le temps, tenons-nous-en au personnage

[1] Ainsi qu'un godeno, que de fine manière
Brioché fait sortir hors de sa gibecière.
(Tristan, *le Parasite*, V, IV.)

collectif que ces individus d'une même famille composent à eux tous. Il y a plusieurs Brioché pour les érudits; il n'y en eut qu'un pour le peuple, et il n'y en a qu'un non plus pour la postérité : le Brioché typique et légendaire, célébré par Boileau, Molière et la Fontaine; le Brioché qui remplit tout le XVIIe siècle de sa gloire, qui brillait déjà au Château-Gaillard sous Mazarin, et probablement sous Richelieu (peut-être même avait-il débuté sous Henri IV), et qui y était encore en 1695, comme on le voit dans une pièce adressée par Gacon à Regnard, après le succès du *Joueur,* et dont l'allusion ne peut plus désigner Fanchon, mais désigne sans doute Jean, encore en pleine activité au mois d'octobre 1696 [1]. Cette famille des Brioché est la souche, le tronc d'où tout part, auquel tout vient se rattacher. Grâce à cette succession de père en fils, à la longue carrière de chacun d'eux au point central occupé par leur théâtre; à leur habileté, à la foule qu'attiraient chaque jour la souplesse des acteurs, la beauté des costumes et des décorations, les lazzi de l'*impresario,* la variété et la bonne humeur du répertoire, le nom de Brioché devint en quelque sorte le nom même du genre, et leurs marionnettes passèrent en lieu commun.

En 1649, il y avait déjà certainement un Brioché établi près la porte de Nesle, non loin du Pont-Neuf, et fort couru du populaire; on le sait par une mazarinade curieuse : *Lettre de Polichinelle à Jules Mazarin,* où l'on voit aussi que le nom classique de Polichinelle avait enfin pénétré alors dans le petit domaine dramatique dont il ne devait plus sortir. A en juger par une lettre d'Hamilton [2], un peu postérieure à cette date, le gaillard avait dès lors cette humeur narquoise et facétieuse qui le caractérise encore aujourd'hui. Mais c'est là à peu près tout ce que nous savons de certain : on ne peut faire que des conjectures pour les autres types, et quant au répertoire, il a disparu tout entier, et il ne reste pas même un seul titre de pièce. Il en est du théâtre de Brioché comme de celui de Thespis : *Etiam periere ruinæ.*

A défaut de ses pièces, nous pouvons du moins reconstituer jusqu'à un certain point la physionomie extérieure de ses représentations, grâce surtout à un opuscule du temps, qui renferme quelques détails curieux sur notre héros [3]. Le personnage principal de son spectacle était, comme on a pu le deviner d'après ce qui précède, seigneur Polichinelle, « petit Esope de bois, remuant, tournant, virant, dan-

[1] Jal, *Dictionnaire critique,* p. 472.
[2] *Œuvres* d'Hamilton (1825), t. I, p. 382.
[3] *Combat de Bergerac avec le singe de Brioché*, plaquette publiée vers 1655.

sant, riant, parlant,... hétéroclite marmouset, drolifique bossu; » puis un singe sans pareil, resté célèbre dans l'histoire sous le nom de Fagotin. L'habitude des montreurs de marionnettes fut toujours d'avoir un singe, dont les grimaces, les gambades et les sauts par-dessus un bâton amassaient la foule aux bagatelles de la porte [1]. « Ce singe étoit gros ainsi qu'un pasté d'Amiens, grand comme un petit homme, bouffon en diable. Brioché l'avoit coiffé d'un vieux vigogne, dont un plumet cachoit les trous, les fissures, la gomme et la colle; il lui avoit ceint le col d'une fraise à la Scaramouche; il lui faisoit porter un pourpoint à six basques mouvantes, garni de passements et d'aiguillettes, et lui avoit concédé un baudrier orné d'une lame sans pointe, » dont il lui avait appris à se servir pour se mettre en garde et porter quelques bottes. Voilà un maître singe pourtraicturé de pied en cap, et dont le costume est mieux connu que celui de Charlemagne. Il en coûtait six blancs pour pénétrer dans l'intérieur de la loge et y jouir du spectacle des marionnettes, que Brioché dirigeait prestement lui-même, tandis que son compère, comme il se pratique encore aujourd'hui dans quelques théâtres en plein vent des Champs-Élysées, accompagnait leurs danses et leurs trémoussements sur son violon. Les spectateurs se tenaient debout, entassés les uns sur les autres, au grand profit des filous [2].

On a déjà vu quelle était l'habileté de Brioché; on va le voir encore par l'anecdote suivante, qui, malgré son invraisemblance, offre tous les caractères de l'authenticité.

Brioché faisait de fréquentes excursions en dehors de son théâtre de la porte de Nesle, ou, comme on désigne plus souvent cet endroit, du Château-Gaillard [3]. Il ne se bornait pas alors à faire jouir de son spectacle récréatif les habitués des foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Un jour, après avoir longtemps amusé Paris et la province, voulant se faire connaître à l'étranger, il arriva en Suisse, et ouvrit son théâtre à Soleure, une ville arriérée, qui n'avait jamais ouï parler de marionnettes. La foule accourut. Mais, à la vue de ces petites figures qui marchaient et qui parlaient, l'étonnement, puis l'effroi s'emparent des spectateurs. Le mot de sorcellerie circule bientôt dans toutes les bouches. Du soupçon à la certitude il n'y avait pas loin en

[1] Colletet, *le Tracas de Paris en vers burlesques*, réimprimé par M. Paul Lacroix dans son *Paris ridicule*, p. 200.

[2] Colletet, *le Tracas de Paris*.

[3] La porte de Nesle fut détruite vers 1649. On peut voir le Château-Gaillard dans le *Pont-Neuf* de Pérelle : c'est une maison isolée, à peu près à l'endroit où aboutit aujourd'hui la rue Guénégaud.

pareille matière. On tient conseil, et, après mûre délibération, on conclut que notre héros n'est ni plus ni moins qu'un magicien dangereux, courant le monde avec une bande de diablotins. On le dénonce au magistrat, qui se hâte de l'appréhender au corps et de le mettre en prison. Le procès s'instruit; des témoins sérieux et dignes de foi attestent avoir ouï jargonner, parlementer et deviser des poupées de



Polichinelle, d'après Bonnart.

bois qui ne peuvent avoir été animées que par un secret infernal. Brioché allait payer de sa vie le tort d'avoir été trop habile dans la pratique de son art, lorsque, par bonheur, un capitaine aux gardes suisses, nommé du Mont, arrivé à Soleure pour y faire recrue, voulut voir le sorcier. Il le reconnut, expliqua la bévue aux magistrats et le fit remettre en liberté[1].

[1] *Combat de Bergerac*, déjà cité. L'abbé d'Artigny, *Nouveaux Mémoires*, t. V, p. 123. Cette aventure est racontée aussi dans l'*Histoire de la musique* (mss.) par dom Caffiaux. Vers la même époque, le mécanicien Alix, d'Aix en Provence, fut moins heureux que Brioché : il avait inventé un squelette jouant de la guitare qui, malgré toutes ses explications, lui valut bel et bien une condamnation à mort. Il fut pendu, en compagnie du squelette (1664), puis brûlé en place publique comme sorcier. — V. Bonnet, *Hist. de la Musique*, p. 82; — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

Tel fut à peu près l'unique accident qui troubla l'heureuse carrière de Brioché. Je me trompe : la mort violente de son cher compagnon Fagotin, ce singe de bonne race, dont le nom avait fini par devenir proverbial, et que Molière et la Fontaine ont immortalisé [1], lui porta un coup plus sensible encore. Nous avons vu que Brioché habillait Fagotin en homme et lui avait appris à se poser en spadassin : ce fut ce qui amena sa perte. Cyrano de Bergerac, grand ferrailleur, ayant un jour engagé bataille avec une troupe de laquais amassée devant le petit théâtre de la porte de Nesle, qui l'avait insulté au passage, et voyant ce personnage, vêtu comme ses ennemis, qui faisait mine de le transpercer, l'embrocha tout net d'un coup de sa terrible flamberge. Cyrano ne plaisantait pas sur le point d'honneur, et il était myope! La facétie qui nous raconte cette catastrophe, et qui n'est peut-être qu'une invention burlesque, nous montre Brioché « larmoyant comme un veau » sur le cadavre de son ami, qu'il apostrophe des plus pathétiques lamentations. Le lendemain, il se lève altéré de vengeance, intente procès au coupable et réclame cinquante pistoles de dommages-intérêts. « Bergerac se défendit en Bergerac, c'est-à-dire avec des écrits facétieux et des paroles grotesques. Il dit au juge qu'il payeroit Brioché en poète, ou en monnoie de singe; que les espèces étoient un meuble que Phébus ne connaissoit point. Il jura qu'il apothéoseroit la bête morte par une épitaphe apollinique. Sur les raisons alléguées, Brioché fut débouté de ses prétentions; on lui défendit même de laisser vaguer à l'avenir le singe qui succéderoit au défunt, crainte d'accident [2]. »

S'il faut en croire encore le passage déjà cité de Brossette, Brioché, quoiqu'il eût perfectionné le mécanisme des marionnettes, avait été dépassé sur ce point par un étranger, un Anglais, qui « avoit trouvé le secret de les faire mouvoir par des ressorts et sans corde; mais on préféroit celles de Brioché, à cause des plaisanteries qu'il leur faisoit dire ». Ce passage est obscur, et le scoliaste de Boileau aurait eu bien besoin lui-même d'un commentateur.

Il est certain toutefois qu'en 1676 Brioché vit se lever contre lui un rival redoutable dans la personne d'un nommé la Grille, qui fonda un théâtre de marionnettes perfectionnées, connu d'abord sous le nom de *Théâtre des Pygmées*, puis sous celui de *Théâtre des Bamboches*, qu'il prit dès l'année suivante. C'était même une concurrence à l'Opéra, car les Bamboches du sieur la Grille jouaient des pièces ornées de

musique, de machines volantes et de changements à vue, comme s'exprime le programme d'ouverture. Ces ambitieuses marionnettes, hautes de quatre pieds et richement costumées, avaient l'air de chanter elles-mêmes, tant leurs gestes et tous leurs mouvements s'adaptaient aux voix partant de la coulisse. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'elles dansaient à merveille, ce qui a toujours été le talent particulier des marionnettes. Le mécanisme en avait été amélioré de telle sorte qu'elles produisaient illusion. Elles jouaient des tragi-comédies, des pastorales, de grandes pièces en musique, et se remuaient sur la scène sans qu'on les tînt suspendues [1]. Ce spectacle attira la foule pendant environ deux ans dans le quartier du Marais du Temple; puis l'ombrageuse jalousie de l'Opéra, toujours en garde contre la moindre atteinte portée à ses privilèges, en réclama et en obtint la suppression. De Visé avait prévu ce dénouement fatal, quand il écrivait dans le *Mercure* [2] : « Celles du Marais se sont déjà perfectionnées; elles ne dansent pas mal, mais elles chantent trop haut pour pouvoir chanter bien longtemps [3]. »

Les marionnettes allaient souvent donner des représentations à domicile. Les petits bourgeois, les commerçants, les provinciaux, les mandaient chez eux dans les grandes circonstances. Elles étaient de la plupart des fêtes de famille. Dorine dit à Marianne, en lui faisant le tableau ironique du bonheur tranquille dont elle jouira dans sa petite ville, après avoir épousé M. Tartuffe :

Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes.
(Acte II, scène III.)

Ce sont aussi des marionnettes que le Gascon de l'*Après-soupé des auberges,* farce de Raymond Poisson, amène à la société de voyageurs à laquelle il a eu l'imprudence de promettre la comédie. Elles

[1] M. J. Claretie a trouvé aux Archives et publié dans son volume sur *Molière* le privilège accordé par le roi à Dominique de Mormandin, écuyer, sieur de la Grille, pour sa « nouvelle invention de marionnettes, qui ne sont pas seulement d'une grandeur extraordinaire, mais mesme représentent des comédies avec des décorations et des machines imitant la danse et faisant la voix humaine, lesquelles serviront non seulement de divertissement au public, mais serviront d'instruction pour la jeunesse ».

[2] Année 1677, mars, p. 39.

[3] V. la lettre écrite par Colbert au lieutenant de police la Reynie, pour faire cesser les empiétements des marionnettes, sur la réclamation de Lulli. (*Mémoires* mss. *pour servir à l'histoire de l'Académie royale de musique,* par Amelot, p. 29.) Ce n'est pas la seule fois, à beaucoup près, que Colbert et l'autorité supérieure aient dû mettre un frein aux prétentions des marionnettes. François Brioché lui-même avait été tracassé par la police, et il fallut l'intervention du roi pour le protéger. *Correspondance* de Colbert, 29 janvier 1671.

ne se bornaient pas à cette clientèle bourgeoise. Tallemant des Réaux nous les montre en exercice à Meudon, chez le duc de Guise, petit-fils du Balafré[1], et nous les avons déjà vues à la cour de Saint-Germain.

Mais c'est la foire qu'on peut considérer comme la vraie patrie des comédiens de bois. Il est déjà question des marionnettes de la foire Saint-Germain dans le *Francion* de Sorel[2], qui nous apprend qu'il en coûtait un sol d'entrée aux amateurs, et l'on peut croire qu'elles y avaient précédé tous les autres spectacles. Nous les retrouvons dans une description de la même foire par Scarron en 1643[3], et en 1646 le lieutenant civil Aubray leur accordait une autorisation formelle. Toutefois ce n'est que sur la fin du siècle qu'on y peut constater leur établissement fixe et définitif. Vers 1686, un célèbre doreur et fabricant de marionnettes, Alexandre Bertrand, conçut l'idée de diriger lui-même les petites figures qu'il s'était borné jusque-là à tailler pour les autres. Il loua donc une loge (c'était le terme reçu) dans l'impasse de la rue des Quatre-Vents, puis, en 1690, s'établit dans le préau même de la foire Saint-Germain. Mais, ayant voulu renforcer son spectacle, déjà mêlé de sauteries et de danses de corde, en y adjoignant une troupe d'enfants des deux sexes, il se perdit par cette tentative ambitieuse, et, sur la plainte des comédiens français, sa nouvelle loge fut démolie. Bertrand alla cacher sa honte à la foire Saint-Laurent. En dépit de cet échec, la suppression de la Comédie italienne, en 1697, réveilla si bien ses prétentions et ses espérances, qu'il osa s'établir dans le local abandonné par elle, et qui n'était ni plus ni moins que l'ancien hôtel de Bourgogne, cet illustre berceau du Théâtre-Français. Ainsi, par un coup de fortune qui ne se renouvela plus et qui forme comme le point culminant de leur histoire, on vit les marionnettes s'étaler sur la scène de Corneille et de Racine. Mais, au bout de quelques jours, un ordre du roi mit fin, par leur expulsion, à ce triomphe insolent.

La disgrâce de la Comédie italienne avait de tous les côtés donné l'éveil à l'ambition des comédiens de bois, et c'est surtout à cette date que se rattache la longue et opiniâtre lutte soutenue contre les grands théâtres par les spectacles forains. Les entrepreneurs de ces spectacles n'étaient autorisés que pour les marionnettes et les danses de corde; mais ils cherchaient sans cesse à agrandir le cercle de ces modestes attributions, et l'on sait ce qu'il fallut de temps et d'efforts

[1] *Historiettes*, 2e édition, t. VII, p. 119.

[2] Au moins dans l'édition de 1632 (liv. V), car nous n'avons pu voir la première, qui est antérieure de dix ans.

pour arrêter leurs empiétements. C'est aussi l'époque où, dans un esprit de vengeance qui s'accordait fort bien avec leurs intérêts matériels, les théâtres des comédiens de bois formaient leur répertoire presque tout entier de parodies des grandes scènes (opéras ou tragédies), parodies généralement fort libres. Pour sauver les apparences, ces pièces étaient précédées d'un jeu pur et simple de marionnettes, en guise de lever de rideau.

Après bien des péripéties, Alexandre Bertrand mourut en 1725, à peu près ruiné, ne laissant à sa fille Anne et à son fils Nicolas, pour toute fortune, qu'une réunion de figures de cire servant à représenter la Crèche et qu'ils exploitèrent rue de la Bûcherie, sous le passage servant d'entrée au pont de l'Hôtel-Dieu [1].

En 1717, on voit poindre, pour achever Bertrand, le sieur Bienfait, qui devait acquérir une véritable illustration dans son genre. En 1719, la suppression des théâtres forains laisse le champ libre aux seuls joueurs de marionnettes, et, dans les années suivantes, tandis qu'on apportait toute sorte d'entraves aux autres pièces, les marionnettes restent libres de tout dire, et usent de la permission. Rien n'égale, je ne dis pas seulement la licence graveleuse, mais les libertés satiriques qu'elles se permirent. C'était d'ailleurs une constante tradition du genre. Polichinelle fut de tout temps un personnage narquois et gouailleur, d'allure délibérée, prompt à l'épigramme et intempérant dans ses propos. Cet immortel précurseur de M. Mayeux, maligne incarnation de Jacques Bonhomme, qui doit être d'origine gauloise, quoi qu'on en ait dit, et que les deux Brioché, en tout cas, façonnèrent si bien à l'esprit français, a traversé notre histoire en clignant de l'œil d'un air goguenard et en ricanant tout bas, quelquefois tout haut. Aujourd'hui, ne pouvant faire mieux, il se borne à rosser le commissaire et à narguer l'autorité dans la personne des gendarmes. Jadis il n'était pas très rare qu'il allât plus loin, et le lieutenant de police dut plus d'une fois réprimer ses excursions téméraires à travers les événements du jour.

Durant la première moitié du XVIII[e] siècle, les marionnettes, non contentes d'être devenues, dans toute la rigueur du terme, un instrument de mordante critique littéraire, s'élevaient même jusqu'aux hardiesses de l'opposition politique, si bien qu'on finit par astreindre les canevas de leurs pièces à la censure [2]. Aristophane revivait sur les

[1] Campardon, *Spectacles de la foire*, art. *Bertrand* (Alexandre-Nicolas-Anne).

[2] En février 1753, le bruit courut que Polichinelle avait été mis à la Bastille, dans la personne de son maître, pour s'être permis de railler sans vergogne le parlement à la foire Saint-Germain.

tréteaux des successeurs de Brioché. Il en fut ainsi surtout quand Fuzelier, d'Orneval et le Sage, qui étaient alors dans toute la vigueur du talent, irrités d'avoir vu refuser à leur protégé Francisque le privilège de l'Opéra-Comique, qu'ils avaient en quelque sorte créé sur ses planches, et ne voulant pas se plier aux entraves imposées par les grands théâtres, prirent le parti de porter leur verve et leur talent aux marionnettes de la Place. Ils firent peindre au bas du rideau un Polichinelle avec la devise : « J'en valons bien d'autres. » Tout Paris s'empressa dans leur loge, et l'une de leurs pièces surtout, *Pierrot-Romulus,* parodie d'une tragédie de la Motte, eut tant de succès qu'on la jouait sans interruption de dix heures du matin à deux heures après minuit, et que même le Régent fit recommencer un jour la dernière séance pour lui.

Pendant ce temps, Francisque, après avoir essayé des pièces en monologues, où il n'avait la permission de faire parler qu'un seul acteur en chair et en os, finissait par recourir lui-même aux marionnettes, mais à des marionnettes gigantesques, et Piron, en leur confiant, à la foire Saint-Laurent, des opéras-comiques de sa composition, augmentait de son nom fameux la petite pléiade des illustres du genre, auxquels il faut joindre encore Carolet, le plus inépuisable de tous, et Favart, qui débuta par là, à la foire de 1732.

L'Anglais John Riner, dont le spectacle était situé dans le jeu de paume de la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, ne doit pas être oublié parmi les plus célèbres successeurs de Brioché ; non plus que Fourré et Nicolet père, qui essayèrent, avec quelque succès, de lutter contre la vogue absorbante de Bienfait, le roi de la partie.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, peut-être par suite de l'introduction de la censure dans le répertoire des marionnettes, on voit peu à peu la verve et l'esprit faire place aux effets matériels et aux surprises de la mécanique. Il en est de ce théâtre absolument comme des autres, où le plaisir passe des oreilles aux yeux, quand vient la décadence :

..... Jam migravit ab aure voluptas
Omnis ad incertos oculos et gaudia vana.

Ce fut encore Bienfait qui se distingua le plus dans cette nouvelle voie, où toutefois quelques-uns de ses rivaux, tels que Prévost et Levasseur, le suivirent de près, et où plus tard, en pleine révolution, le théâtre des Pantagoniens se distingua par l'habileté et la variété de ses transformations. Les loges foraines se mirent à rivaliser avec les *trucs* de l'Opéra, et chacune d'elles eut son Servandoni et son

Vaucanson. De cette époque date le commencement de la fin. Bienfait lui-même n'eut pas à s'applaudir de son innovation : sa loge, avec ses appartenances et dépendances, fut saisie et vendue en 1750. Il se releva néanmoins de ce rude coup, et après lui son fils, qui lui faisait concurrence depuis plusieurs années, reprit sa succession, mais sans hériter de sa gloire.

Lorsqu'on eut ouvert le boulevard du Temple, les marionnettes transférèrent leur quartier général sur ce nouveau champ d'asile, véritable héritier de la Foire. Fourré fils y fit bâtir par Servandoni, vers 1756, un petit théâtre, où, concurremment avec ses acteurs de bois, il exploita le genre des pièces à machines, et quatre ans après il céda sa loge à Nicolet cadet, le plus fameux du nom, qui se transporta, en 1769, à l'endroit où s'éleva, jusqu'en 1862, le *théâtre de la Gaieté*. Nicolet le jeune avait fait une courte et peu fructueuse apparition vers 1766 dans la salle bâtie par l'architecte Antoine sur la butte de Montparnasse, et il y avait eu pour successeur, quelques années après, les marionnettes du sieur Gaudon et Cie, déjà fort avantageusement connues sur les foires. On voulait essayer d'achalander ces nouveaux boulevards, mais la tentative de Gaudon ne réussit pas mieux [1]. Nicolet fut plus heureux sur le boulevard du Temple. Il eut un rival redoutable, à partir de 1770, dans les grandes marionnettes d'Audinot. La célébrité de celui-ci et la vogue extraordinaire du spectacle auquel il avait donné le nom d'Ambigu-Comique, pour caractériser la variété de ses amusements, datent surtout de l'époque où il remplaça ses acteurs de bois par des enfants, et dès lors il n'appartient plus au cadre de ce chapitre. Mais ce changement ne se fit pas tout d'un coup : pendant quelque temps Audinot mêla les deux spectacles, et l'on vit sur la scène de l'Ambigu un Arlequin en chair et en os, le nain Moreau, donner la réplique à un Polichinelle de bois, de la même taille que lui; ou bien des personnes placées dans la coulisse parlaient pour la marionnette, qui faisait les gestes sur la scène [2].

A partir de cette date, les marionnettes, profitant du nouveau théâtre que venait de leur ouvrir le boulevard du Temple, commencent à émigrer des foires principales, tout en persévérant à se montrer dans les autres, et spécialement à la foire Saint-Ovide, qui avait été de tout temps le séjour favori des baladins subalternes. En outre du boulevard du Temple, une nouvelle foire perpétuelle, mais plus aris-

[1] Du Coudray, *Nouveaux Essais sur Paris*, I, 131.

[2] Rétif de la Bretonne, *Les nuits de Paris*, 118e nuit, p 1869; 168e nuit, p. 3213. — Sur Nicolet et Audinot, voir notre ch. IV.

tocratique, s'ouvrit au Palais-Royal vers 1784, et les marionnettes en prirent possession avec les *Petits comédiens* ou les *Comédiens de bois du comte de Beaujolais,* qui deux ans après cédèrent la place à d'autres acteurs à peu près de leur taille, mais cette fois vivants. Pendant vingt-quatre ans, les pantins délaissés dormirent dans les greniers de la salle, d'où Mlle Montansier les tira en 1810 pour les faire remonter sur la scène; ce *théâtre des Jeux forains* (tel était le nom modeste qu'il avait pris) n'obtint pas grand succès, malgré le concours du spirituel Martainville et le luxe déployé par le costumier. En 1785, les *fantoccini*[1] de Caron passèrent du boulevard du Temple au Palais-Royal. C'étaient des bonshommes presque microscopiques. Caron eut beau se multiplier, il ne put longtemps attirer la foule.

Carlo Perico fut plus heureux avec ses *fantoccini* italiens que Caron avec ses *fantoccini* français. On le suit à la piste de foire en foire, puis sur le boulevard du Temple, à partir de 1762, et l'on connaît quelques pièces de son répertoire, comme : *Arlequin ramoneur, astrologue, statue, enfant, squelette, perroquet, lune,* et le *Combat des fourberies entre Arlequin et Scapin.* Ce petit théâtre était assez fréquenté pour donner deux représentations par jour, où il faisait payer les places 30 sols aux premières et 24 sols aux secondes, ce qui était tout à fait respectable et le serait encore aujourd'hui pour un théâtre de marionnettes. Mme Vigée-Lebrun en a très favorablement parlé dans ses *Souvenirs :* « Longtemps après mon mariage, dit-elle (elle s'était mariée en 1776), j'ai vu sur le même boulevard (du Temple) divers petits spectacles. Le seul où j'ai été souvent et qui m'amusait beaucoup était celui des *fantoccini* de Carlo Perico. Ces marionnettes étaient si bien faites et leurs mouvements si naturels, qu'elles faisaient parfois illusion. Ma fille, qui avait au plus six ans et que j'y menais avec moi (remarquez la nuance : elle ne dit pas qu'elle y allât à cause de sa fille; ce n'était pas la fille qui l'y menait, mais la mère qui l'y menait avec elle), ne doutait pas d'abord que ces personnages ne fussent vivants. Quand je lui eus dit le contraire, je me rappelle que je la menai peu de temps après à la Comédie-Française : « Et ceux-là, maman, me dit-elle, sont-ils vivants[2]? »

[1] Ce fut quelque temps une mode d'italianiser les marionnettes, comme pour retremper leur popularité. Les *Puppi napolitani* jouèrent aussi un rôle assez important dans les dernières années du premier empire; mais les *Puppi* étaient vraiment italiens, et parlaient la langue de leur pays. Nous avons aujourd'hui les *Pupazzi* de M. Lemercier de Neuville.

[2] Campardon, *Spectacles de la Foire;* art. *Perico.* Les Fantoccini italiens, notés dans les *Mémoires* inédits de Francœur comme payant à l'Opéra une redevance annuelle de 345 livres, tandis que les humbles marionnettes du sieur Second payaient 48 livres seulement, étaient-ils ceux de Perico, ou ceux de Castagna au Palais-Royal?

Le décret sur la liberté des théâtres, en 1791, donna naissance à quelques nouveaux spectacles de marionnettes. C'est ainsi que le petit Moreau, qui avait été, au début, le seul acteur vivant sur la scène d'Audinot, profita de ce décret pour ouvrir au Palais-Royal un spectacle dit des *Comédiens de bois*, qui ne dura pas longtemps. Mais les marion-



Polichinelle, d'après Charlet.

nettes elles-mêmes durent professer les opinions du jour et marcher au pas. Dans la dernière charretée de victimes conduites à la guillotine le 9 thermidor, il y avait un couple de braves gens (les Loison) condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire pour « manœuvres coupables », parce qu'ils avaient, suivant les uns, exposé une figure en cire de Charlotte Corday; suivant d'autres, joué, dans leur *guignol* des Champs-Élysées, une pièce où elle avait son rôle et criait : A bas Marat[1].

[1] *Mémoires* de miss Elliot. — Sorel, *Le couvent des Carmes sous la Terreur*, p. 248. — Vatel, *Charlotte de Corday*, t. I, p. 189 : Introduct.

Le XVIIIe siècle avait été vraiment l'âge d'or des marionnettes. On les rencontrait partout : sur le Pont-Neuf, à toutes les foires, sur les boulevards, sur les quais, particulièrement sur le quai de la Ferraille, ce grand rendez-vous des chanteurs, des racoleurs, des marchands d'orviétan et des farceurs populaires [1]. Elles devinrent même un divertissement de société consacré par la mode. A la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, elles avaient tenu une grande place dans les amusements de la cour de Sceaux. Le maître de cérémonie de ces fêtes ingénieuses, Malezieu, composa en 1705, avec le duc de Bourbon, pour les marionnettes de la duchesse du Maine, une petite pièce satirique, la scène de *Polichinelle et le Voisin*, où était tournée en ridicule l'Académie française, quoiqu'il en fît partie depuis quatre années. Ce fut le signal d'une véritable guerre d'épigrammes et de mordantes répliques, et pendant quelque temps Malezieu dut se tenir à l'écart du docte corps qu'il avait offensé et qui lui gardait rancune. La même année, les mêmes marionnettes jouèrent encore à l'hôtel de Tresmes une farce qui fut le point de départ d'une nouvelle agitation. Une autre fois, peu après la victoire de Denain, elles osèrent mettre en scène, aux applaudissements des courtisans et du maréchal en personne, les fanfaronnades de Villars. Ce thème fut exploité à Sceaux, à Versailles, et même à la foire Saint-Germain, où il fallut un certain jour répéter la représentation cinq ou six fois dans une seule soirée, pour satisfaire à la curiosité de la foule [2].

Plus d'un noble personnage et d'un spirituel écrivain se passèrent la fantaisie de faire jouer les marionnettes de la cour de Sceaux. C'est ainsi que l'on vit, au milieu du siècle, dans une séance mémorable, le comte d'Eu, grand-maître de l'artillerie, les diriger de sa propre main, puis céder la place à Voltaire. Sous l'influence de ce dernier, Polichinelle se métamorphosa aussitôt en parfait courtisan, et adressa au comte un beau compliment en vers impromptu. Voltaire, du reste, n'en était pas à ses débuts. La correspondance de Mme de Graffigny (11 décembre 1738) nous apprend que les marionnettes avaient pénétré au château de Cirey, en compagnie de la lanterne magique, et qu'elles amusaient l'auteur de *la Henriade* non moins vivement que l'auteur des *Institutions de Physique* et la traductrice de Newton,

[1] On peut lire à ce propos, dans la *Bibliothèque des théâtres* de Maupoint et le *Dictionnaire des théâtres* de Léris, comment Ponteuil, qui devait plus tard se distinguer sur la scène française, devint comédien, pour ainsi dire, dès le sein de sa mère, à cause de l'attention avec laquelle celle-ci, qui demeurait sur le quai, regardait de sa fenêtre les bateleurs de la rue, et comment il débuta, dès sa plus tendre jeunesse, par des représentations de marionnettes, dont l'une faillit lui devenir fatale.

[2] Nemeitz, *Séjour de Paris*, Leyde, 1727, in-12, t. I, p. 175.

Mme du Châtelet[1]. Jamais les marionnettes n'avaient été à pareille fête.

L'exemple de la cour de Sceaux porta ses fruits. Pendant plusieurs années, les comédiens de bois ne surent plus où donner de la tête. Polichinelle, son compère et son chien Gobe-mouche couraient tous les salons. Il fallait faire queue et s'inscrire chez les directeurs pour arriver à les avoir à ses soirées. Grâce à son riche assortiment, Bienfait était celui qui pouvait satisfaire le plus aisément aux demandes de l'aristocratique clientèle. Il faisait annoncer dans les *affiches* qu'il allait en ville, « en l'avertissant un jour devant, » et cette annonce ne s'adressait pas seulement aux collégiens en vacances, comme l'inscription qui surmonte de nos jours le théâtre de Guignol, mais aux salons du plus grand monde. Mlle Pélissier, de l'Opéra, poussa le luxe jusqu'à faire quelque temps une pension à un directeur de marionnettes pour lui jouer deux parades par jour dans son hôtel. Était-ce amour immodéré pour ces innocentes créatures? Hélas! Mlle Pélissier n'avait point les goûts si naïfs. C'était uniquement désir de se poser en grande dame et de singer la duchesse : personne ne s'y méprit.

Pauvres marionnettes! Dieu sait l'abus qu'on en fit dans ces sociétés équivoques du XVIIIe siècle, et tout ce que leurs lèvres de bois furent condamnées à répéter en ces réunions d'amateurs blasés, où le libertinage du rire ne connaissait pas de limites! On composa à leur intention une sorte de répertoire occulte, dans lequel les parades de Collé se mêlaient aux maximes de l'Encyclopédie, pour égayer les soupers des petites maisons. Polichinelle lisant Diderot et commentant d'Holbach, Pierrot inspiré par Voltaire, dame Gigogne devenue libre penseuse et tenant salon d'athéisme comme Mme Doublet, n'était-ce pas le renversement du monde, et ne voyait-on pas bien que la révolution était proche? Pauvres, pauvres marionnettes!

Ce goût fut poussé si loin, qu'il donna naissance à une manie bizarre dont les écrits du temps nous rendent témoignage, en particulier le *Journal* de l'avocat Barbier, sous la date de janvier 1747. Il s'agit de la mode des pantins et *pantines,* petites figures peintes sur du carton, et mises en mouvement par des fils, qu'il devint de bon ton, d'abord vers 1725 ou un peu plus tard, puis surtout en 1747, lorsque les découpures eurent fait leur temps, de porter avec soi partout. Les boutiques d'étrennes en étaient remplies. Ces pantins représentaient des figures de fantaisie ou des types de la Comédie

[1] Dans une autre lettre, on voit qu'il se montrait jaloux de leur *Enfant prodigue.*

italienne, et là aussi le libertinage du siècle se donnait carrière. Ils ne tardèrent point à passer, comme toutes les modes, de Paris dans les provinces. Les plus communs se vendaient vingt-quatre sols; d'autres atteignaient des prix fabuleux, et plusieurs peintres célèbres ne dédaignèrent pas de tirer parti de cette mode singulière. La duchesse de Chartres paya 1,500 livres un pantin peint par Boucher[1]. La verve satirique des faiseurs de couplets et de pièces s'exerça largement sur ce grave sujet.

Que Pantin serait heureux
S'il avait l'art de vous plaire!

Ces deux vers d'une chanson inspirée par la mode bizarre dont nous parlons se sont transmis, pour ainsi dire, de bouche en bouche jusqu'à nous. Les modistes et les couturières habillaient les dames *à la pantin:* « La postérité, dit d'Alembert, aura peine à croire qu'en France des personnages d'un âge mûr aient pu, dans un accès de vertige assez long, s'occuper de ces jouets ridicules, et les rechercher avec un empressement que dans d'autres pays on pardonnerait à peine à l'âge le plus tendre. » Partout, dans la rue, dans les salons, où ils étaient à demeure pendus à la cheminée; à la cour, dans les spectacles, dans les promenades, on voyait, en effet, non seulement des enfants et des femmes, mais jusqu'à des vieillards, tirer des pantins de leurs poches et les faire danser le plus sérieusement du monde.

Plus tard, on exploita encore cet inoffensif jouet en le transformant, et de loin en loin il reprit faveur sous l'empire de certaines circonstances passagères. « Des marchands de la foire Saint-Ovide, écrit Bachaumont dans ses *Mémoires secrets,* à la date du 7 septembre 1762, ont imaginé de faire de petites figures habillées en jésuites, qui ont pour base une coquille d'escargot; cela a pris comme les pantins. A l'aide d'une ficelle, on fait sortir et rentrer le jésuite dans sa coquille. C'est une fureur. Il n'y a point de maison qui n'ait son jésuite. » La société de Jésus venait d'être expulsée de France par le ministère Choiseul, et les pantins, en vrais pantins qu'ils étaient, sautaient pour le pouvoir du moment, comme tous les pantins présents, passés et futurs.

Revenons à nos marionnettes pour finir.

Les marionnettes auront toujours un charme particulier pour les

[1] Il n'y a rien d'exorbitant à cela, quand on songe qu'en 1722 le roi avait fait présent à l'Infante, qui venait d'arriver à Paris pour l'épouser, d'une poupée de vingt mille livres. (*Journal de Barbier*, I, 198.)

intelligences droites et les cœurs simples : c'est à ce titre qu'elles font la joie des enfants, et ce privilège devrait suffire à leur valoir toutes nos sympathies. Mais on n'a pas assez remarqué combien de gens d'esprit, de savants et d'artistes illustres ont aimé et recherché les marionnettes. Il y a des grands hommes dont le cœur redevient enfant à certaines heures; il y en a d'autres, et cela vaut mieux, dont le cœur reste toujours enfant. Je ne parle pas des marionnettes



Les petites marionnettes, d'après un dessin colorié conservé au musée Carnavalet. (Mœurs, petit portefeuille.)

philosophiques de l'Encyclopédie, et je me défie de celles que Voltaire faisait jouer à Cirey. Mais il reste beaucoup d'exemples moins suspects. Euler passait des heures entières à les contempler avec une admiration ingénue. Haydn composa cinq opérettes pour les fantoches du prince Esterhazy. Gœthe a raconté son enthousiasme juvénile pour le même divertissement; il se fit à plusieurs reprises directeur et fournisseur d'un théâtre de marionnettes, d'abord dans la maison paternelle, puis à la cour de Weimar. Ce sont les représentations des marionnettes qui lui ont fourni la pensée première et plusieurs traits saillants de la légende de Faust; c'est d'elles aussi que s'est inspiré Lessing dans les fragments qu'il avait composés sur le

même sujet. Si nous rentrons en France, d'autres enseignements nous attendent. Les marionnettes populaires peuvent s'enorgueillir d'avoir souvent compté dans leur auditoire de hauts fonctionnaires, comme Français de Nantes, ou des hommes d'esprit et de talent, comme Henri de Latouche et Charles Nodier; d'avoir eu pour historien un grave érudit, un ancien professeur de Sorbonne, un membre de l'Institut, M. Ch. Magnin, qui n'a pas dédaigné d'étudier leurs origines, comme il avait fait pour celles du théâtre lui-même, et de suivre leurs transformations et leurs progrès avec autant de soin qu'en eût pu mettre un de ses confrères à combler les lacunes de la dynastie des Lagides; enfin d'avoir inspiré à George Sand les meilleurs et les plus irréprochables de ses ouvrages. Les marionnettes de Nohant rappellent les marionnettes de Cirey, — et par plus d'un point. Pour ma part, je leur sais gré d'avoir fait écrire la *Nuit de Noël* à cette main qui venait de signer *Mlle la Quintinie,* et je reconnais là leur bienfaisante influence. « Il n'y a pas que les enfants qui s'amusent aux marionnettes, a écrit M. l'abbé Bautain, et tout philosophe que j'étais, avant d'entrer dans les ordres, je me suis plus d'une fois arrêté sur les boulevards ou dans un champ de foire, pour entendre les bons mots de Paillasse ou de Polichinelle. »

Mais, malgré ces illustres exemples et ces efforts de réhabilitation, les marionnettes sont maintenant bien déchues de leur vieille gloire, et il est à craindre qu'elles ne se relèvent jamais complètement de leur décadence. Un siècle raisonnable et positif comme le nôtre n'a pas de temps à perdre à ces futilités. Nous n'avons plus de grands seigneurs, nous n'avons plus que des gens riches qui s'occupent de leur fortune ou de leur plaisir. Les théâtres de marionnettes qui essayent de se fonder çà et là n'ont pas de physionomie propre et vivent de compromis; ils ouvrent et ils ferment sans qu'on s'en aperçoive. Seules les marionnettes de la rue servent de centre de ralliement aux derniers fidèles, et réunissent autour d'elles l'inébranlable auditoire de bonnes, de soldats et d'enfants, les seules personnes en France que la politique ou la Bourse n'ait pas encore gâtées.

On sait que Polichinelle a été détrôné par le Lyonnais Guignol. Ce canut narquois et voltairien est aujourd'hui en pleine possession de tous ces petits théâtres en plein air des Champs-Élysées et autres lieux où se pressent les enfants et leurs bonnes, entourés d'un cercle de badauds. Polichinelle se borne à ouvrir la représentation par un prologue qui, pour être toujours le même et toujours absolument incompréhensible, n'en obtient pas moins un succès soutenu. Il y a une trentaine d'années, on avait essayé de ressusciter Polichinelle,

et pendant quelque temps on le vit tous les jours dans son petit théâtre, voisin du Palais de l'Industrie, avec son chien, son ami Pierrot, sa femme, les gendarmes, la potence et le diable, qui venait l'enlever à la fin. Mais le goût du public n'y était plus, et cette tentative archaïque ne put durer.

En 1861, on ouvrit au jardin des Tuileries un luxueux théâtre de marionnettes, dont la presse s'occupa comme s'il se fût agi d'une nouvelle scène de drame. Les costumes étaient magnifiques, les



Guignol au pont des Arts, d'après les *Tableaux de Paris*, de Marlet.

têtes avaient été ou devaient être dessinées par Daumier; un machiniste était chargé des changements à vue; on avait engagé, au prix de 150 francs par mois, de vrais acteurs pour donner le ton aux dialogues, et demandé des pièces aux écrivains connus, par exemple, au poète Fernand Desnoyers, qui écrivit particulièrement le prologue en vers. La critique était convoquée aux premières, et les marionnettes des Tuileries, qui n'épargnaient d'ailleurs ni affiches ni annonces, figuraient dans plus d'un feuilleton du lundi. Tant d'efforts ne purent soutenir cette fastueuse entreprise, qui avait eu le tort de méconnaître la modestie essentielle du genre. Elle se traîna jusqu'en 1867, et ce fut justement l'année de l'exposition, sur laquelle elle comptait sans doute pour se relever, qui acheva sa ruine.

II

On avait tellement usé et abusé des marionnettes, que, vers la fin du xviiie siècle, le genre s'épuisait : il fallait le rajeunir par une tentative hardie, et c'est alors qu'on voit apparaître les *ombres chinoises*.

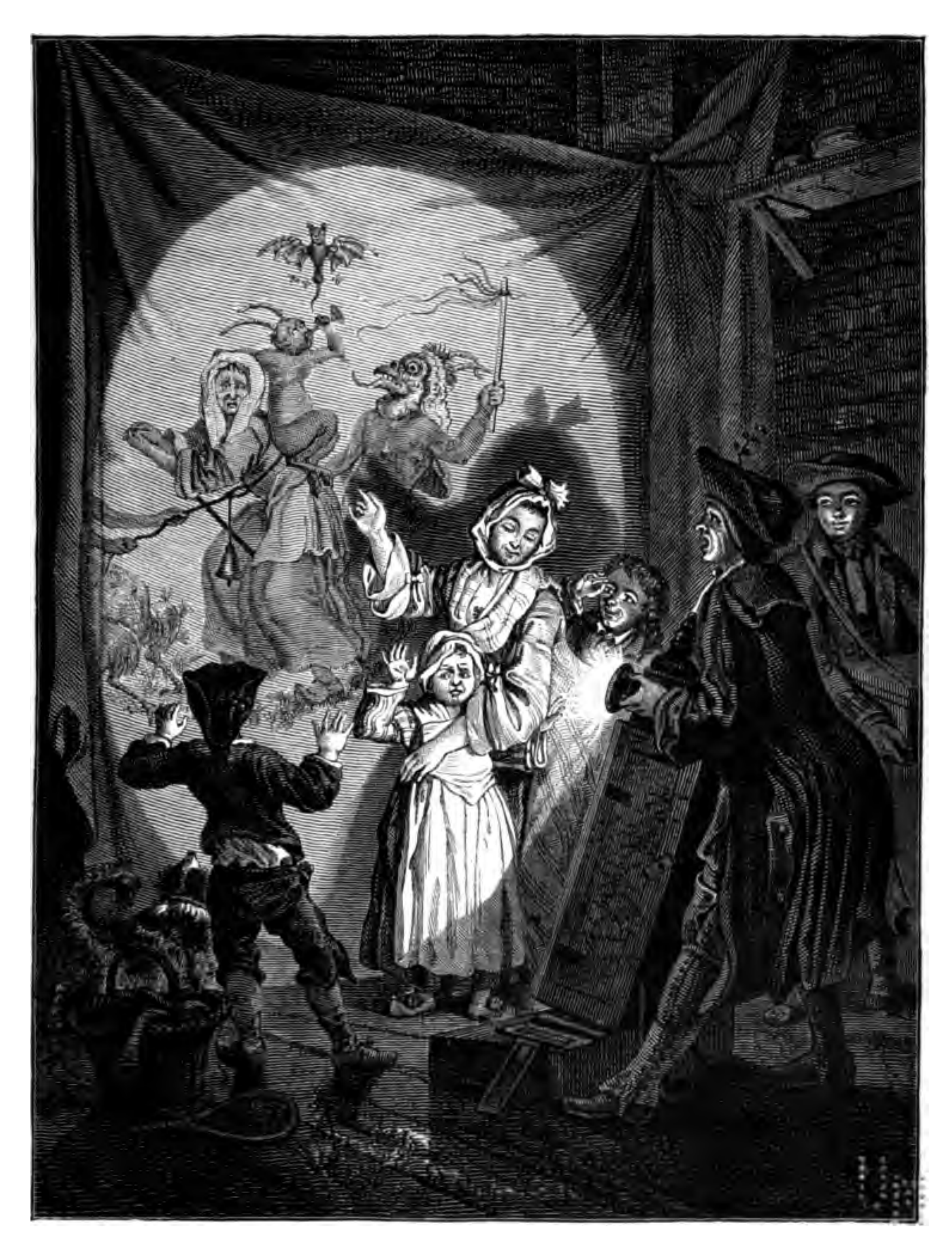
On sait en quoi ce divertissement consiste. Entre une toile blanche ou un papier huilé et les lumières posées par derrière, une main fait



Séraphin (Dominique-François),
d'après une eau-forte placée en tête de *Feu Séraphin*, Lyon, 1875, in-8°.

mouvoir, au moyen de tiges menues, des figures plates, de carton ou de cuir, dont l'ombre se projette en noir sur le transparent. L'Italie et l'Allemagne connaissaient depuis assez longtemps les ombres chinoises. En 1770, le spectacle des *Ombres à scènes changeantes*, dont Grimm a dit quelques mots[1], avait préparé les voies. En 1775, s'ouvrit le *théâtre des Récréations de la Chine* du sieur Ambroise, dont les annonces promettaient monts et merveilles, tout ce qu'on pouvait rêver de plus curieux en fait d'ombres mouvantes et de machines maritimes : l'aurore avec le soleil levant, la mer en fureur, des vaisseaux en marche, etc. etc. Malgré toutes ces belles choses, Ambroise ne réussit guère, et son nom est bien éclipsé par celui de Séraphin Dominique-François (né à Longwy, le 15 février 1747), qui s'établit au Palais-Royal, dans le local occupé il y a peu d'années encore par ses héritiers[2].

[1] *Gazette littéraire*, 15 août 1770.
[2] C'est la petite nièce de Séraphin qui est restée sur le pont jusqu'au bout.



La lanterne magique au XVIIIe siècle, d'après une estampe du temps.

Avant de se transporter à Paris, le sieur François, qui avait pris tout d'abord pour nom de guerre son prénom de Séraphin, était venu à Versailles dès l'année 1772. Admis à jouer trois fois la semaine, pendant le carnaval, devant la famille royale et la cour, moyennant une somme de 300 livres, il profita de son succès pour obtenir le titre de *Spectacle des Enfants de France*, puis l'autorisation de s'établir à Paris, sans payer aux grands théâtres la rétribution d'usage[1]. Il ouvrit le 8 septembre 1784, dans les nouvelles galeries que venait de faire construire le duc d'Orléans, et obtint vite un grand succès, constaté par plusieurs ouvrages du temps.

A défaut du petit peuple, qui y allait peu, les bourgeois, la bonne compagnie même et les abbés s'y pressaient, en compagnie des enfants. Kotzebue, qui s'est d'ailleurs montré d'une maussaderie fort teutonne pour ce joli spectacle, visité par lui en 1790, s'accorde avec tous les contemporains à dire que la salle « était remplie à étouffer[2] ». On y jouait tous les soirs, les dimanches et jours de fête deux fois par jour.

Malgré cette illustre origine, l'innocent théâtre, qu'on eût dû croire bien à l'abri de la politique, n'échappa point, sous la Révolution, à la contagion républicaine, et, tandis que les marionnettes de la rue s'amusaient à donner des répétitions de la guillotine en coupant le cou à Polichinelle; tandis que les pantins élémentaires, dont les Savoyards dirigeaient les évolutions à l'aide d'une ficelle attachée à leur genou, dansaient la carmagnole au son de la flûte et du tambourin, comme de vrais sans-culottes, les ombres chinoises représentaient, dès la fin de 89, l'*Apothicaire patriote,* où l'on célébrait les 5 et 6 octobre, puis la *Fédération nationale*, la *Démonseigneurisation,* œuvre de Guillemin et de l'auteur des *Janot,* Dorvigny, qui passait, comme on sait, pour fils de Louis XV; enfin, en 1794, la *Pomme à la plus belle ou la Chute du Trône*, de Landrin.

Non content d'aider à la révolution avec son spectacle, ou plutôt de faire tous ses efforts pour retenir sa clientèle en se mettant au diapason du jour, Séraphin voulut même l'encourager de sa plume, ce qui me le gâte un peu plus. Lisez le *Gouffre infernal des Aristocrates,* pièce publiée en mai 1790, par Séraphin le Cadet, « premier inventeur

[1] *Mémoires* de Cléry. On peut voir aux Archives, dans un registre de la secrétairerie d'État (section administrative), le brevet accordé au sieur Séraphin par le roi, le 22 avril 1784, pour l'établissement à Versailles d'un « spectacle d'ombres chinoises et de farce arabesque », afin « d'être toujours à portée de contribuer aux amusements des Enfans de France, toutes les fois qu'il en seroit requis ». Ce brevet le dit natif de Metz.

[2] *Ma fuite à Paris.* — V. aussi le *Tableau du Palais-Royal,* brochure antérieure de quelques années.

des ombres chinoises. » Il était membre de la Société populaire des Tuileries, et, en 1793, forcé de quitter le territoire de ladite section, il lui demandait comme une grâce de rester toujours membre de la Société, ce que celle-ci lui accorda en considération de ses preuves de civisme.

Mais, heureusement, le directeur n'écrivit pas seul pour ce mignon théâtre : sans parler des emprunts faits à de plus hautes scènes et accommodés à ses jeunes auditeurs, Séraphin avait ses pièces à lui, composées exclusivement pour lui. Plusieurs écrivains de quelque renom, comme Guillemin et Dorvigny, déjà nommés, comme Gabiot de Salins et dix autres, ne dédaignèrent pas de travailler à son répertoire.

Séraphin, mort en 1800, eut pour successeur son neveu, homme zélé, qui joignit au spectacle classique des ombres chinoises des transformations mécaniques. Il mourut à son tour en 1844 et fut remplacé par son gendre, qui s'efforça d'étendre et de varier ses représentations.

Quel est le Parisien quinquagénaire qui ne se rappelle le petit théâtre de l'impresario des ombres chinoises? Dans un entresol du Palais-Royal, grand comme une bonbonnière, on avait trouvé le moyen de construire deux ou trois rangs de loges, des fauteuils d'orchestre, un parterre, — toute une salle de spectacle en miniature. C'était un vrai bijou, taillé sur des mesures venues évidemment de Lilliput. Les fauteuils d'orchestre étaient destinés à recevoir des spectateurs de dix ans; aussi, quand ils se présentaient escortés d'un grand-papa doué d'un embonpoint exceptionnel, l'administration du théâtre faisait enlever les bras de deux ou trois stalles, et le grand-papa ne payait pas plus d'une place entière, tout comme son petit-fils : Séraphin se piquait d'être un homme prévenant.

La salle pleine, on éteignait tous les quinquets : le rideau se levait et un transparent lumineux se détachait dans l'obscurité. Le jeune public était tout yeux, tout oreilles. Derrière le transparent se dessinaient de noires silhouettes, et elles mimaient un drame saisissant, que quelques couplets, chantés du fond de la coulisse, rendaient plus saisissant encore.

De ce répertoire, qui charma tant de générations, il est une pièce dont le titre au moins passera à la postérité. Eschyle a fait *les Perses*, Sophocle a fait *Œdipe à Colone*, Corneille a fait *le Cid*, Racine a fait *Athalie*, Shakespeare a fait *Macbeth* et *Othello*, — Séraphin a fait le *Pont Cassé*. On a attribué ce chef-d'œuvre à Dorvigny; je n'en crois rien : Dorvigny avait trop d'esprit. On dit aussi qu'il vient d'un ancien

fabliau. En tout cas, Séraphin se l'est tellement approprié et y a si bien mis sa touche, que l'œuvre est devenue sienne.

Le *Pont-Cassé* réunit les trois grandes unités de la tragédie classique : *unité de lieu, unité de temps, unité d'action.*

Unité de lieu, — tout le drame se passe entre les deux piles d'un pont dont le milieu vient d'être démoli. *Unité de temps,* — la scène se déroule dans l'espace d'un quart d'heure. *Unité d'action,* — je n'imagine rien de moins compliqué que ce dialogue échangé d'un bord à l'autre de la rivière entre deux personnages... Il est le drame à lui tout seul! Mais après ce chef-d'œuvre il faut tirer l'échelle!

Un bon bourgeois arrive au bord de la rivière; le pont s'est rompu : un maçon achève d'en abattre les piles. Le bourgeois s'étonne, s'émeut; il hèle le maçon : « Hé! l'ami, peut-on passer l'eau? » Le *maçon* chante :

Les canards l'ont bien passée,
Tire lire lire,
Les canards l'ont bien passée,
Lire lonfa!

Le *bourgeois* : Hé! l'ami, vend-on du vin à la maison là-bas?

Le *maçon* :

On en vend plus qu'on n'en donne,
Tire lire lire,
On en vend plus qu'on n'en donne,
Lire lonfa!

Le *bourgeois* : Hé! l'ami, le vin est-il bon?

Le *maçon* :

Il est si bon, qu'il se laisse boire,
Tire lire lire,
Il est si bon, qu'il se laisse boire,
Lire lonfa!

Le *bourgeois* : Hé! l'ami, veux-tu que je te paye chopine?

Le *maçon* : Bourgeois, dès lors que vous payez chopine, il y a moyen de s'entendre. Ho! père l'Éperlan! viens donc passer dans ton bateau un brave bourgeois qui veut payer chopine. »

L'Éperlan arrive avec son bateau : le bourgeois passe l'eau et, au lieu de *payer chopine,* il rosse le maçon à coups de canne; le maçon se rebiffe et rosse à son tour le bourgeois à coups de pioche.

Quel drame, juste ciel! Et, si nous voulions l'analyser de près, n'y aurait-il pas de quoi provoquer toutes les rigueurs de la censure? Ce dialogue et cette mimique soulevaient dans le jeune auditoire des transports frénétiques : il y avait les partisans du *bourgeois* et les

partisans du *maçon :* les bébés battaient des mains avec fureur pour l'acteur de leur choix, et, dans l'entr'acte, les parents avaient toutes les peines du monde à empêcher ces messieurs d'échanger leurs cartes, comme le faisaient jadis, au foyer de l'Opéra, les Gluckistes et les Piccinnistes.

Après avoir longtemps coulé des jours prospères grâce aux ombres chinoises, Séraphin s'aperçut un jour que son public se refroidissait. Il imagina de joindre des marionnettes à ses silhouettes primitives. Les marionnettes étaient attifées avec goût, revêtues d'oripeaux bien pailletés; n'importe, elles ne parvinrent pas à galvaniser l'indifférence publique, et le vide se fit peu à peu autour de Séraphin. Alors, quittant le Palais-Royal, il alla s'établir (le 8 septembre 1858) en plein boulevard Montmartre, au coin du passage Jouffroy, où il fut remplacé ensuite par le Théâtre-Miniature. Hélas! le succès l'avait définitivement abandonné. Le *Pont Cassé* n'avait plus le don d'appeler le jeune auditoire; la salle demeurait vide, et le joyeux *lire lire lire* des anciens jours retentissait dans cette solitude avec une navrante mélancolie. La mort de son directeur, l'année suivante, lui porta le dernier coup. Après avoir essayé de lutter encore quelque temps, sous la direction de sa veuve, le théâtre Séraphin passa de vie à trépas le 15 août 1870, au milieu de nos premiers revers [1]. Perte irréparable pour la bonne gaieté française! A qui la faute, sinon à ces ingrats bébés qui s'avisent de vouloir être des hommes avant d'avoir perdu leurs dents de lait, et qu'on mène à l'Opéra à l'âge où nous nous contentions d'applaudir les *Canards l'ont bien passée?*

Entre autres originalités, Séraphin en avait une qui était un des derniers vestiges des habitudes théâtrales d'autrefois : on faisait le *boniment* à sa porte. Jusqu'à la fin de son séjour au Palais-Royal, le boniment a été fait par un grand vieillard, vêtu d'un manteau couleur de muraille, que tout Paris connaissait. Ce personnage pittoresque se promenait mélancoliquement chaque soir sous les arcades, scandant d'une voix vibrante, sur une sorte de rythme solennel qui remplissait la galerie, cette bizarre mélopée que l'on n'entendra plus : « Entrez voir les ombres chinoises de MONSIEUR Séraphin. Ce soir, le *Pont Cassé,* suivi d'*Ali-Baba ou les quarante voleurs*. Entrrrez chez MONSIEUR Séraphin! »

Après le salon de l'Allemand Curtius, cette grande curiosité classique du boulevard du Temple, Séraphin était le seul, avec le Petit-Lazari, qui eût conservé son aboyeur à la porte. Il est mort

d'anémie, et Lazari est démoli. C'est ainsi que toutes les traditions se perdent.

A peu près au moment où Séraphin se faisait connaître par ses ombres chinoises, le lecteur et l'ordonnateur des fêtes du duc d'Orléans, Carmontelle, imaginait, pour divertir la société de Bagnolet et des Folies de Chartres, ses *transparents*, tableaux sur papier très fin, où étaient représentés les sujets les plus divers, paysages, animaux, scènes de genre, caricatures, qu'il déroulait devant une vitre en bandes longues parfois de plus de cent pieds et pendant des heures entières, comme une comédie en action, plaisante, malicieuse, satirique, où le talent de l'auteur des *Proverbes* était complété par celui du portraitiste et du dessinateur.

Les ombres chinoises tiennent, par un lien bien ténu et quelque peu artificiel, je l'avoue, aux autres spectacles d'optique. C'est le moment de dire un mot de la lanterne magique, inventée par le P. Kircher, et dont il a donné la description dans son *Ars magna lucis et umbræ,* en 1645. On la voit déjà fonctionnant en France dix ans plus tard. Dans sa lettre du 13 mai 1656, Loret raconte ce qu'il a vu le mardi précédent, c'est-à-dire le 9, à l'hôtel de Liancourt. On fit, dit-il, « étendre en l'air une toile unie en laquelle on ne voyoit rien,

Et toutefois, à l'instant même
On y vit d'assez beaux palais,
Des gens qui dansoient des ballets,
Des gens qui, d'estoc et de taille,
Sembloient se livrer la bataille...
J'y vis des lueurs un peu sombres,
Des corps légers comme des ombres;
Mais ce qui me mit en sursaut,
C'est qu'ils avoient les pieds en haut,
Et ne faisoient dans leurs allures,
Danses, combats, tours et postures,
(Non plus que les astres la nuit)
Aucun tintamarre ni bruit.
Enfin, voyant cette magie
Agir avec tant d'énergie,
Certes, je fis, à plusieurs fois,
Quantité de signes de croix. »

C'est évidemment la lanterne magique dont il s'agit ici : on n'en saurait douter. Mais la profonde surprise du gazetier démontre à quel point ce spectacle était nouveau. Comment ne l'eût-il pas été alors, puisqu'il l'était encore un siècle après? Le *Journal du citoyen* (1754) décrit comme une nouveauté le mécanisme de cet appareil, que des

Piémontais et des Savoyards promenaient la nuit dans les rues de Paris et sur les foires, en s'annonçant aux sons d'un orgue de Barbarie [1].

Des industriels ambulants promenaient aussi des *optiques*, espèces de boîtes montées sur quatre pieds, où, par la combinaison d'un miroir plan incliné à quarante-cinq degrés et d'un verre doublement convexe, on faisait paraître les objets grossis et renversés.

L'*optique* nous achemine le plus naturellement du monde au Cosmorama, qui a eu pour successeurs de nos jours les panoramas et les dioramas. Ouvert le 1er janvier 1808, dans la galerie vitrée du Palais-Royal, le Cosmorama avait la prétention d'offrir en une série de tableaux, qui se renouvelaient de mois en mois, la représentation du monde, les vues des principaux sites et les monuments les plus remarquables, anciens et modernes, de l'univers entier. On y remarquait surtout la basilique de Saint-Pierre, qui restait exposée en permanence (vue intérieure, avec plus de deux mille figures), le *Panthéon d'Agrippa*, le *Grand Amphithéâtre*, etc. [2].

[1] V., dans notre chapitre VII, ce que nous disons des expériences de fantasmagorie de Robertson.

[2] Prospectus du Cosmorama, 1888, revu et réimprimé en 1825. Ajoutons ici quelques mots sur le Diorama, et le ou plutôt les Panoramas, qui ne se rattachent que très indirectement au sujet du chapitre actuel. Le premier Panorama parisien avait été peint par Fontaine, Prévost et Constant Bourgeois, par suite d'un brevet concédé à Robert Fulton, en 1799. C'était une *Vue de Paris*, qu'on exhiba dans une rotonde construite sur le boulevard Montmartre. Le succès fut tel, qu'on bâtit aussitôt deux autres rotondes, où l'on montra le *Camp de Boulogne*, les *Vues de Toulon*, de *Tilsitt*, et de tous les lieux illustrés par les victoires de Bonaparte. On exhiba successivement dans ces rotondes, et dans celle que Prévost ouvrit en 1812 sur le boulevard des Capucines, des vues de Rome, de Naples, de Florence, de Jérusalem, d'Athènes, etc., qui frappèrent le public d'étonnement et d'admiration; Chateaubriand n'a pas dédaigné de rendre hommage à l'exactitude et à la puissance d'illusion de ces deux dernières vues, et de les invoquer en quelque sorte à l'appui de son *Itinéraire*. L'honneur de cette création en France doit être surtout reporté à l'activité et à l'intelligence artistique de Prévost, qui mourut de fatigue et de langueur en 1823, à la suite de son voyage en Orient. L'engouement général pour ce spectacle s'accrut encore quand Bonaparte fut venu voir *Tilsitt* avec ses aides de camp. Lui-même en fut si frappé, qu'il ordonna à l'architecte Cellerier de dresser les plans de sept panoramas qui devaient être bâtis dans le grand carré des Champs-Élysées, mais qui restèrent à l'état de projet. Ce sont les rotondes du boulevard Montmartre qui ont donné leur nom au passage dont la première galerie fut ouverte en 1800. Elles subsistèrent jusqu'en 1831. Le panorama du colonel Langlois, aux Champs-Élysées, leur succéda. On y vit l'*Incendie de Moscou*, puis la *Bataille d'Eylau* et la *Bataille des Pyramides*. Exproprié pour les travaux de la première exposition universelle, il rouvrit en 1858 dans le bâtiment nouveau qu'il occupe encore aujourd'hui. Les Panoramas se sont multipliés à Paris depuis quelques années. — Le diorama, qui produisait un effet si merveilleux par les changements de lumière et de perspective, était de l'invention de Daguerre et de Bouton. Il débuta en 1822 rue Samson, derrière le Château-d'Eau, par la *Messe de minuit dans Saint-Étienne-du-Mont*, où l'on apercevait d'abord l'église en plein jour et vide, puis envahie peu à peu par la nuit, puis s'éclairant par degrés et enfin remplie par la foule des fidèles. Ce sujet est resté le plus célèbre de tous ceux qu'on y montra. Consumé par un incendie en 1839, le Diorama se transporta boulevard Bonne-Nouvelle et fut encore réduit en cendres dix ans après. Depuis lors, il ne parvint jamais à reconquérir son ancienne vogue.

III

Le XVIIIe siècle ne fut pas seulement l'âge d'or des marionnettes; il fut aussi la grande époque des automates et des pièces mécaniques. Vaucanson avait donné le signal avec son flûteur et son canard digérant, dont le premier fut exposé dès 1738 : le troupeau des imitateurs se jeta sur ses traces. Defrance exposait en 1746 des flûteurs et des



L'automate joueur de flûte et l'automate tambourin de Vaucanson, d'après une gravure de la collection Hennin.

oiseaux mécaniques dans une salle des Tuileries, et Lagrelet, après avoir acheté ces pièces, les exhiba à la foire Saint-Germain en 1750, avec plusieurs autres curiosités du même genre. Les *Ouvriers automates* de Bourgeois de Châteaublanc, parmi lesquels un cyclope à sa forge, parurent à la foire de 1748, après s'être montrés hôtel de Jabach et rue de Condé. A la même date, le Palais magique obtenait grand succès, et la foule se pressait surtout auprès de trois automates représentant : l'un, une paysanne ayant sur la tête un pigeon dont le bec jetait du vin rouge ou blanc à volonté, quand elle en approchait un verre qu'elle tenait à la main; l'autre, un épicier assis à son comptoir et se levant pour fermer ou rouvrir sa boutique et apporter toutes les marchandises demandées; le troisième, un Maure qui donnait un

concert en frappant d'un marteau sur une petite cloche. En 1775, les frères Droz, habiles mécaniciens suisses, montraient, entre autres pièces curieuses, un jeune garçon trempant sa plume dans l'encre et écrivant tout ce qu'on lui dictait, en espaçant les mots, mettant les majuscules et passant d'une ligne à l'autre. Un autre enfant dessinait des portraits, des paysages, des animaux et généralement tout ce qu'on lui demandait de reproduire. Il y avait aussi une petite joueuse de clavecin; enfin un paysage, où l'on voyait un villageois s'avancer avec son âne et entrer au moulin, un chien aboyer, des oiseaux chanter, des chèvres brouter, des dames danser le menuet, un berger sortir d'une grotte, éveiller une bergère en jouant un air de flûte que l'écho répétait doucement, puis celle-ci prendre sa guitare et exécuter un concert avec lui [1]. Mais on n'en finirait pas d'énumérer toutes les pièces physiques et mécaniques de ce genre à la même époque [2].

On vit paraître en 1783 l'automate joueur d'échecs, de l'invention de M. de Kempelen, gentilhomme hongrois, montré par M. Anthon. Cet automate, de grandeur naturelle, jouait une partie avec le premier amateur venu; quand il le faisait échec, ou si celui-ci jouait de travers, l'automate l'avertissait par un signe de tête. Il répondait aux demandes en indiquant successivement les lettres de l'alphabet qui, réunies, formaient la réponse. L'échiquier était posé devant l'automate sur une commode qu'on ouvrait pour montrer qu'elle ne contenait que des rouages et qu'il n'y avait personne de caché dans l'intérieur; mais, pendant toute la partie, le démonstrateur se tenait debout près de la machine, qui ne pouvait jouer que dix à douze coups sans être remontée. Il fut impossible aux membres de l'Académie des sciences et aux plus fameux mécaniciens de découvrir le secret [3].

L'automate de Kempelen reparut à Paris en 1819 et en 1820 dans le passage des Panoramas, avec les plus ingénieux perfectionnements, dus à l'habileté de l'illustre mécanicien allemand Léonard Maelzel, à qui le baron Kempelen l'avait cédé. Jamais pièce mécanique n'excita une curiosité plus grande et plus universelle, et l'on en fit paraître une multitude d'explications, dont aucune n'est suffisamment claire et catégorique [4].

[1] Légende accompagnant la gravure originale de la pièce mécanique.

[2] V. Campardon, *Spectacles de la foire*, art. *Automates* et les renvois.

[3] *Mémoires secrets*, t. XXII, p. 214, 262; t. XXIII, p. 3-5. — *Journal de Paris*, du 18 avril 1782.

[4] Voir dans les *Histoires grotesques et sérieuses* d'Edgar Poe, traduites par Baudelaire, le *Joueur d'échecs de Maelzel*, et le *Magasin pittoresque*, t. II, 155. Le prétendu automate était dirigé, bien entendu, par un homme très habilement caché à l'intérieur, comme l'épinette Raisin, qui excita une curiosité si ardente à la foire et à la cour, en 1661.

En 1778, un abbé Mical avait fait, à l'instar de l'*androïde* d'Albert le Grand, une tête parlante, qu'il brisa parce qu'il n'en était pas satisfait; en 1783, il en produisit deux autres, qui prononçaient distinctement plusieurs phrases, dont l'une très longue : « Le roi fait le bonheur de ses peuples, et le bonheur de ses peuples fait celui du roi [1]. »

A la fin de la même année, on vit une autre figure parlante qui répondait à toutes les questions, et dont on ne put également deviner le secret. « Pour que l'on ne soupçonne aucune communication, disait le *Journal de Paris* (6 octobre 1783), la figure est suspendue en l'air par un ruban ou un cordon. D'ailleurs, sans être suspendue, elle parle également dans les mains. » Il est probable que c'était un ventriloque qui prêtait sa voix à la poupée. L'année suivante, les badauds parisiens purent contempler dans les baraques du boulevard un automate dansant sur la corde [2].

Je regrette de ne pouvoir parler ni de Noël et de son siège de Gibraltar exécuté par un habile mécanicien, ni des *automates* de Thévenelin, qui firent merveille sur le boulevard du Temple pendant l'Empire et la Restauration; ni de l'éléphant automate du Palais-Royal, de taille demi-nature; ni du spectacle mécanique de MM. Maillardet père et fils, dont on admirait encore sous l'Empire les prodiges au même lieu; ni du *Spectacle pittoresque* et mécanique de Pierre, où l'on voyait, entre autres tableaux merveilleux, *le Lever et le coucher du soleil, l'Hôpital de Greenwich, la Tempête*, et qui attirait la foule à la même époque dans la rue du Port-Mahon; ni de l'automate du cabinet-musée de Pelletier, qui jouait à la fois de la flûte, du galoubet et du tambourin [3]; ni de bien d'autres plus rapprochés de nous.

Cependant nous ne voulons point finir ce paragraphe sans accorder une mention toute spéciale au *Muséum mécanique* du sieur Gaglardi, établi pendant la Restauration sur le boulevard Saint-Martin, à côté de l'Ambigu, qui tenait à la fois des figures de cire et des marionnettes, ou plutôt des automates. Ce cabinet se recommandait en outre par un heureux choix des motifs les plus pittoresques. C'était le moment de la guerre d'Espagne et de l'insurrection de Grèce, — admirable matière à mettre en figures de cire : Gaglardi n'eut garde de négliger une si belle occasion. Mais laissons parler une petite

[1] *Mémoires secrets*, t. XXIV, p. 39, et t. XXVI, p. 257. — *Journal de Paris*, 1er mai 1778.
[2] *Mémoires secrets*, t. XXIV, p. 231, et t. XXVI, p. 183.
[3] Prud'homme, *Miroir de Paris*, t. V, p. 166 (1807). — *Le nouveau Pariseum* (1810, in-12), p. 194 et 280.

notice enthousiaste, que l'auteur a eu la modestie de signer simplement de ses initiales J. B. On serait inexcusable de chercher à refaire de pareils morceaux.

Voici donc ce qu'on voyait d'abord sur la façade extérieure :

« Au-dessus de la porte d'entrée, un brigand espagnol, *assis sur un rocher,* et dans la pose la plus heureuse, contemple *avec une satisfaction passionnée* un portrait qu'il tient dans sa main gauche. Le mouvement lent et gradué de son bras, qui rapproche de ses yeux *ce souvenir d'amour,* se trouve brusquement arrêté par un bruit soudain qu'il a cru entendre dans l'éloignement, et vers lequel il porte des *regards à la fois inquiets et farouches;* mais ce bruit n'est qu'une illusion, la crainte a cessé, et ses yeux reviennent se reposer avec douceur sur les traits de celle qu'il aime.

« Ce contraste des sentiments tendres et des cruelles habitudes du métier, *de ces émotions amoureuses dans un cœur de brigand,* de ce portrait et de cette arme homicide *qui reluit à ses pieds,* offre un mérite de composition qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. »

Assurément. Et pourtant le voilà bien décrit. L'artiste, comme l'écrivain, a fait là un de ces tableaux complets qu'on n'oublie plus.

« A gauche de la porte, un Grec sur une colline (admirez le tact exquis du style : le brigand espagnol était *sur un rocher,* comme il sied à un brigand, mais le généreux Grec est *sur une colline*), le mousquet à la main, le poignard au côté, un genou posé à terre, le corps en avant, promène vivement ses regards sur un bas-fond par où doit passer l'ennemi. L'arme est déjà prête, son cœur brûle de vengeance, le coup ne tardera pas à se faire entendre; on sent qu'il va partir. — Expression de bravoure, traits fortement prononcés, physionomie éminemment grecque. »

A droite, on voyait un lancier polonais en sentinelle. Le Polonais ne pouvait être oublié, il achevait le coup d'œil de cette incomparable façade.

Dans l'intérieur du salon étaient disposées trois scènes, dont les deux premières reproduisaient encore des épisodes de l'insurrection grecque. L'une mettait en œuvre la reddition de la place de Modon à l'armée française. Elle montrait successivement Ibrahim, « dans toute la richesse du faste oriental, » prenant la dépêche du général Maison « avec le mouvement de la fierté blessée »; puis « un intrépide Hellène, ayant trompé la vigilance des gardes », qui levait le poignard pour le frapper, mais que désarmait un esclave éthiopien. « Cette scène s'anime de plus en plus par la présence de la femme

de l'audacieux Grec, qui, accourant avec son enfant, vient demander à genoux, les cheveux épars, les yeux humides, les traits altérés, la grâce de son époux. De l'autre côté du tableau, le vieux gouverneur de Coron, ouvrant ses bras dans l'attitude la plus suppliante, cherche à déterminer Ibrahim à rendre la place et à éviter les horreurs qui accompagnent la prise d'une ville enlevée d'assaut. Il semble en même temps implorer sa clémence en faveur de la pauvre Grecque. Sa poitrine est oppressée, la crainte d'un refus se peint sur toute sa physionomie... La touchante attitude de ce respectable vieillard, qui vient de triompher de la dureté du satrape, jette sur cette scène l'intérêt le plus vif et dispose le cœur à de tendres émotions. »

La deuxième scène représentait Canaris et Miaoulis méditant, renfermés dans le silence du cabinet, devant une table couverte de dépêches. Sur le front sévère de Miaoulis, « *on croit* lire les nobles sentiments du héros, et tout à la fois le flegme stoïque de l'homme de guerre et l'impassibilité du géomètre et du mathématicien. Comme sa tête inclinée se lève graduellement et sans effort! Comme on la voit penser! Comme cette scène muette intéresse! Comme elle réveille les souvenirs mythologiques de cette ancienne patrie de l'héroïsme et de la liberté! Comme elle excite à un silence religieux! Comme on craint de troubler d'aussi graves, d'aussi importantes méditations! »

Comme cela est écrit! ajouterai-je à mon tour. Quel style académique! quels traits de feu! et quel art profond chez le sieur Gaglardi et chez son interprète, pour chatouiller toutes les fibres du cœur humain et du cœur français!

La troisième et dernière scène offrait la décollation de saint Jean-Baptiste, vaste composition où l'on voyait un des grands officiers du roi, au milieu d'un nombreux cortège de *satellites,* saisissant par les cheveux, en jetant *un regard scrutateur et farouche* sur l'assemblée, cette tête pâle dont la mort s'empare peu à peu sans lui rien faire perdre de sa douceur; le corps s'agitant dans les dernières convulsions aux pieds de l'exécuteur, « dont la sombre figure porte l'empreinte de la férocité et du remords; » un ami de Jean, *la poitrine haletante,* consolé par un jeune disciple; la mère de la princesse, qui a voulu se donner *le barbare plaisir* d'assister au supplice; la princesse elle-même, « dont la jeunesse et la beauté contrastent si péniblement avec la cruauté de son cœur; » des esclaves, des courtisans, composant leur figure d'après l'impression des princesses; un *sicaire,* « les bras croisés, le sabre nu suspendu à l'un d'eux, qui contemple cette scène avec un sourire ironique et brutal; » des négresses, un vieux capitaine, des gardes, « l'œil sec, la figure im-

passible; » enfin un ange voltigeant au-dessus de Jean pour lui apporter l'immortelle couronne du martyre.

« Quelle scène! quel tableau! » s'écrie ici le narrateur, vaincu par son enthousiasme. Certes, nous eussions été bien coupable de ne pas accorder à une telle réunion de chefs-d'œuvre une des plus belles places de notre galerie.

IV

Le *Muséum mécanique,* où l'art de Curtius se trouvait réuni à celui de Brioché, nous servira de transition naturelle pour passer aux figures de cire, qui de tout temps disputèrent aux marionnettes le premier rang dans la faveur populaire. Déjà, au XVII[e] siècle, la popularité de Brioché et de sa famille avait été presque atteinte par celle de Benoît.

Le Bourguignon Antoine Benoît, surnommé Benoît du Cercle, se fit un nom et une fortune en exhibant ce qu'on appelait alors un *cercle.* Un mot de La Bruyère semblerait autoriser à croire que les figures dont il se composait étaient mobiles, puisqu'il les désigne sous le nom de *marionnettes*[1]; divers passages de M[me] de Sévigné, qui en parle plusieurs fois dans ses *Lettres,* en les prenant pour termes de comparaison, donnent, au contraire, à entendre qu'elles étaient immobiles et inanimées. « Si vous étiez hors de ma pensée, écrit-elle à sa fille, le 11 avril 1671, je serois vide de tout comme une figure de Benoît. » Et le 24 janvier 1680 : « Ce procédé a si excessivement saisi la Bertillac, qu'elle en est devenue une image de Benoît. »

En outre, le mot *marionnettes* avait jadis une signification moins restreinte qu'aujourd'hui, et nous devons nous rappeler qu'on faisait souvent de vraies marionnettes en cire, comme celles qui représentaient la *Crèche* et la *Passion* sur le pont de l'Hôtel-Dieu.

Quoi qu'il en soit, il est certain, par le témoignage de La Bruyère et par bien d'autres, que Benoît faisait fortune à son commerce. Les curieux affluaient à son Cercle royal de la rue des Saints-Pères, vis-à-vis la rue Taranne, ou dans sa baraque de la foire. Il avait mis les *Cercles* à la mode, et Dancourt n'a pas manqué d'en montrer un au dénouement de sa *Foire Saint-Germain.* C'était un homme de

[1] *Des Jugements,* édit. Lefèvre, in-16, p. 349.

grand talent dans sa spécialité, et les portraits en cire qu'il exécutait (surtout ceux des courtisans) étaient d'un réalisme, d'une vérité extraordinaires, comme on peut en juger par un magnifique médaillon de Louis XIV à l'âge de soixante ans, conservé à Versailles. L'illustre graveur Abraham Bosse faisait un cas tout particulier de son habileté, et l'abbé de Marolles l'a chanté dans un de ses quatrains. Bosse pratiquait d'ailleurs lui-même avec succès l'art du modelage en cire. En 1675, Mme de Thianges, sœur de Mme de Montespan, donna au duc du Maine une chambre dorée qui portait cette inscription : *Chambre du sublime.* C'était une espèce de Temple du goût, au dedans duquel on voyait un grand nombre de personnages en cire groupés de façon à former une composition allégorique. Abraham Bosse avait fait de ses mains le duc du Maine assis dans un fauteuil, près duquel Bossuet se tenait debout, donnant des vers à examiner à La Rochefoucauld[1].

Antoine Benoît, qui figure dans le Livre des Adresses (1692), en compagnie de Mlle Benoît, s'était livré d'abord à la peinture avec succès, et avait été reçu membre de l'Académie comme portraitiste. Il mourut en 1717, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, laissant plusieurs enfants, dont l'un, Gabriel, cultiva les arts comme lui : on le voit par la qualité de *peintre du roi,* qu'il prend au bas de l'acte d'inhumation de son père. Mais tout autre témoignage nous fait défaut à ce sujet; car c'est d'Antoine sans doute et non de Gabriel, comme on pourrait le croire de prime abord, que parle Nemeitz dans son *Séjour de Paris,* dont la première édition française ne parut qu'en 1724, mais avait été traduite sur l'édition allemande de 1718, qui rapportait elle-même les souvenirs d'un voyage antérieur. Nemeitz le qualifie d' « incomparable ouvrier en cire », et nous apprend qu'un grand nombre de personnages les plus importants de la cour et la famille royale d'Angleterre avaient place dans sa collection[2].

Un peu plus tard et pendant une grande partie du siècle, on pouvait aller voir à l'Estrapade, le mercredi, moyennant un écu, le fameux cabinet de Mlle Biheron, dont les figures anatomiques en cire étaient

[1] La céroplastique était cultivée depuis longtemps et avait été poussée très loin. L'usage était de faire figurer l'effigie en cire de chaque monarque à son enterrement. Sous Henri IV, l'usage des portraits en cire était fort répandu, et il est question à chaque instant, dans le *Journal* de Jean Héroard, de ceux que *tiraient* Jean Paolo, du Pré, ou même le petit Dauphin. Le Syracusain Zambo, qui était venu en France après avoir travaillé pour le grand-duc à Florence, et qui fut enterré à Saint-Sulpice en 1701, avait acquis la réputation d'un artiste hors ligne pour ses figures anatomiques en cire, dont il avait enrichi surtout le cabinet fondé rue de Tournon par le chirurgien Guillaume des Noves.

[2] Voir la notice de M Eudore Soulié sur Benoît et le *Dictionnaire critique* de M. Jal, art. *Benoît.*

modelées avec une telle perfection de détails, que le chevalier Pringle, après les avoir vues, lui dit : « Il n'y manque que la puanteur. » C'est une physionomie bien originale que celle de cette vieille fille, très modeste, très dévote, mais qui n'en avait pas moins suivi, pendant près de quarante ans, avec une véritable passion, partagée d'ailleurs en ce siècle par des femmes du plus grand monde, telles que la comtesse de Coigny, des cours de dissection dans les amphithéâtres pour se perfectionner dans son art. « Elle avait toujours, dit Mme de Genlis, dans un cabinet vitré au milieu de son jardin, qu'elle appelait son petit boudoir, des cadavres qui lui servaient de modèles. » En 1771, elle eut l'honneur d'être appelée à faire des démonstrations anatomiques avec ses figures dans l'Académie des sciences, sous les yeux du roi de Suède. Mais, quoique son cabinet fût donné en spectacle à certains jours, je ne veux point rabaisser cette originale et savante personne aux proportions d'une simple montreuse de figures de cire [1].

Sous le règne de Louis XVI, on voit apparaître un nom demeuré illustre dans les annales du genre et que personne n'a fait ni ne fera oublier, pas même Mme Tussaud, de Londres, qui a transporté la royauté de la *céroplastique* au delà des mers [2]. Curtius, Allemand d'origine, qui s'appelait en réalité Creutz, s'était révélé en modelant les belles figures du cabinet Aubin, boulevard du Temple. Il avait débuté, vers 1770, au boulevard Saint-Martin et au Palais-Royal. Vers 1780, on le trouve au nº 52 du boulevard du Temple [3]. Mais, en même temps que ce nouveau cabinet, il garda celui du Palais-Royal, près du café Corazza, sous les arcades. Une des pièces les plus intéressantes de son spectacle était alors le groupe de Pyrame et Thisbé, avec cette particularité bizarre qu'on pouvait ouvrir le corps de Thisbé pour en examiner l'intérieur [4]. Son cabinet renfermait aussi toutes les célébrités du jour, et toutes les cours de l'Europe, voire l'empereur de la Chine. On y rencontrait pêle-mêle l'acteur Volange, qui avait popularisé sur la scène le type bouffon de *Janot*, Voltaire et Jean-Jacques, l'empoisonneur Desrues, le géant de la foire, l'avocat Linguet, le saint-père et le Grand Turc, la Lescombat et le comte d'Estaing, Mesmer, Cagliostro et Mlle Contat.

[1] *Mémoires* de Mme de Genlis, t. I, p. 309. — *Correspondance* de Grimm, 1er avril 1771.

[2] Le cabinet Tussaud, de Londres, est en grande partie notre ancien cabinet Curtius : l'Angleterre s'est enrichie de nos dépouilles. C'était un sieur Tussaud qui tenait le cabinet de Curtius sous l'Empire. Les Tussaud sont de la famille des Curtius.

[3] *Mémoires secrets*, t. XXII, 11 mai 1703. Comme tous les théâtres du boulevard, il suivait les foires.

[4] Thierry, *Le Voyageur à Paris*, 1790, t. I, p. 128. — Kotzebue, *Mes souvenirs de Paris en 1804*, traduction française, 1805, t. II, p. 221.

Mais le morceau principal, la pièce de résistance, c'était le *Grand Couvert,* où l'on voyait la famille royale tout entière, et l'empereur à côté du roi, assis autour d'une vaste table chargée de mets habilement imités. « Entrez, Messieurs, criait-on à la porte, venez voir le



Le salon de Curtius, d'après une gravure d'un almanach de 1782.
(Collection de M. le baron J. Pichon.)

Grand Couvert : c'est tout comme à Versailles. » Après le *Grand Couvert,* ce qui attirait le plus la curiosité de la foule était la *Caverne des grands voleurs,* c'est-à-dire la salle où il avait réuni les principaux scélérats de France et de l'étranger [1]. « Ces jours derniers,

[1] Un sieur Clément Lorin tenait également, vers la même date, sur le boulevard, un cabinet de figures de cire qui portait le même titre.

racontent les *Mémoires secrets*, à la date du 11 mai 1783, l'aboyeur criait à l'ordinaire : « Messieurs, entrez. Venez voir les grands vo- « leurs! » Le marquis de Villette passoit, il demande tout haut : « M. le prince et Mme la princesse de Guéménée y sont-ils? » On lui répond que non. « Tant pis; votre collection n'est pas complète, j'aurois donné six livres pour les voir [1]. » Il n'en coûtait que deux sous par personne, et le public entrait si bien que le sieur Curtius encaissait quelquefois des recettes de cent écus par jour [2].

Curtius avait un fonds de figures immuables qui formaient le corps de bataille de sa collection et restaient en permanence à leur place. Mais les célébrités du moment, une fois leur vogue passée, reculaient peu à peu vers les derniers rangs, jusqu'à ce qu'on les débaptisât pour leur faire jouer de nouveaux rôles sous de nouveaux costumes. Sous la révolution surtout, Curtius, qui était devenu un patriote farouche, — tout comme Séraphin, — capitaine du bataillon de Nazareth et étonnant la Convention elle-même par l'originalité de ses communications républicaines [3], Curtius, qui avait proposé de remplacer la vieille foire Saint-Germain par un *temple à Cérès*, et de créer un corps de garçons boulangers sous le titre de *Volontaires du Comité des subsistances* [4], eut fort à faire pour se tenir au courant, et il lui fallut autant d'activité que d'adresse pour ne jamais se laisser surprendre par les événements. Chacune des péripéties révolutionnaires avait son contre-coup dans son salon, où les changements à vue se succédaient comme en une féerie. Le *Grand Couvert* présenta successivement à l'admiration du badaud Louis XVI et son auguste famille, le Comité de salut public, le Directoire, les consuls; puis Napoléon Ier, les souverains alliés, Louis XVIII, Charles X, enfin Louis-Philippe, tous avec leurs augustes familles. Seule ne changeait pas la table autour de laquelle venaient s'asseoir les uns après les autres tant d'augustes personnages, avec les assiettes de fruits disposées symétriquement devant eux et où s'était incrustée la poussière de soixante ans.

Il n'était pas jusqu'au factionnaire planté à la porte derrière l'aboyeur, entre deux lampions, ce factionnaire farouche qu'admirait

[1] Le prince de Guéménée venait de faire sa fameuse banqueroute.

[2] Mercier, *Tableau de Paris, spectacle des boulevards*. — *Le Chroniqueur désœuvré ou l'Espion du boulevard du Temple*, 1782, t. I, ch. XXX. — Théveneau de Morande, *la Gazette noire*.

[3] Mortimer-Ternaux, *Histoire de la Terreur*, t. IV. Malgré ses opinions avancées, notons que Curtius exposait encore au salon de 1791 un buste colorié du prince royal, en cire.

[4] Goncourt, *la Société pendant la révolution*, p. 54, 3e édition.

Cadet Buteux en tremblant[1], qui n'eût subi, suivant les régimes, un nombre incalculable de métamorphoses : « Je l'ai vu soldat aux gardes-françaises, écrivait Brazier en 1832[2], hussard chamboran, grenadier de la Convention, guide consulaire, lancier polonais, chasseur de la garde impériale, tambour de la garde royale, sergent de la garde nationale ; dimanche dernier il était garde municipal. — Quand vous entrez dans le salon, ajoute-t-il, vous le trouvez tel qu'il était dans l'origine, noir et enfumé. Les figures nouvelles relèguent par derrière les figures anciennes, comme le roi qui arrive à Saint-Denis fait descendre son prédécesseur dans la tombe, pour prendre sa place sur la dernière marche du caveau. Cependant vous y retrouvez, comme à la porte, des visages de votre connaissance... Je crois qu'on a plus souvent changé les habits que les visages. Je ne serais pas surpris que Geneviève de Brabant fût devenue la bergère d'Ivry ; que Charlotte Corday eût prêté son bonnet à la belle écaillère ; que Barnave représentât aujourd'hui le général Foy, et que la moustache de Jean Bart eût servi à faire celle du maréchal Lannes. » Un jour, en effet, Pujoulx, entrant à la *foire* Saint-Laurent dans la baraque de Curtius, qui exhibait une bande de voleurs dont on parlait beaucoup alors, reconnut, derrière les chefs, les seuls qui fussent ressemblants, dans le fretin des bandits enchaînés, couverts de haillons et couchés sur la paille, le portrait fort ressemblant de Linguet, qui, quelques mois auparavant, figurait avec honneur parmi les illustrations du grand cabinet, mais qui avait eu le tort de passer de mode dans l'intervalle. Quiconque s'était fait modeler par Curtius courait risque de retrouver sa figure en compagnie aussi compromettante quand il avait besoin de comparses.

Mme la comtesse de Bassanville, dans son amusant ouvrage sur les *Salons d'autrefois* (t. III, p. 6), raconte que, visitant en 1815 un magnifique cabinet de figures de cire, — probablement celui de Curtius, — elle entendit de ses deux oreilles le démonstrateur dire en montrant la figure de Marie-Louise : « Vous voyez cette malheureuse archiduchesse qui fut enlevée et contrainte à épouser cet homme que la pudeur m'empêche de nommer. » On voit qu'il n'était même pas

[1] *Cadet Buteux au boulevard du Temple*, chanson de Désaugiers. Indépendamment de ce factionnaire, on voyait aussi à l'entrée, au moins plus tard, un homme-affiche, d'une immobilité absolue, que les personnes non prévenues prenaient pour une figure de cire, mais qui d'heure en heure s'animait au grand ébahissement des badauds. (Ch. Maurice, *Feu le boulevard du Temple.*)

[2] *Le boulevard du Temple* dans les *Cent et un*, t. IX.— V. aussi sa *Chronique des petits théâtres*, t. I, pp. 299, 310-3.

toujours nécessaire de débaptiser les personnages : il suffisait d'en changer l'épithète. Ainsi Napoléon, en 1815, était l'*Ogre de Corse.* Curtius entendait la politique aussi bien que certains directeurs de journaux.

Au besoin, il faisait sans vergogne un brigand d'un roi ou un roi d'un brigand. Les triomphateurs de la veille pouvaient être exhibés comme victimes le lendemain. Les vainqueurs de la Bastille devenaient, après le 10 août, les vainqueurs des Tuileries. Le vertueux Maximilien, l'incorruptible, pouvait encore servir, après le 9 thermidor, sous le nom de l'infâme Robespierre. Necker et Bailly, La Fayette et Mirabeau, les Girondins, Marat, passaient chez lui, comme dans la réalité, du Capitole à la roche Tarpéienne, du Panthéon aux gémonies. Dans le numéro 188 des *Révolutions de Paris,* Prudhomme le tance vertement parce que, à la date du 16 février 93, il ne montrait pas encore le supplice de Louis XVI, et il lui rappelle toutes les exhibitions anti-civiques dont il s'est jadis rendu coupable : « En expiation de ce délit, écrit-il, si Curtius est patriote, il s'empressera de modeler encore Louis Capet guillotiné : c'est le moyen d'achalander un cabinet que déserteraient les patriotes, si cet artiste refusait plus longtemps de procurer ce spectacle à ceux de ses concitoyens qui n'ont pu assister au supplice du dernier de nos tyrans. La république ne souffre les arts dans son sein que sous la condition qu'ils concourront tous à consacrer les événements heureux et les bons principes. » Il est probable que Curtius, en homme prudent, ne se le fit pas dire deux fois. Autant que tous les autres spectacles, les figures de cire, les marionnettes même étaient surveillées avec un soin vigilant ; on les considérait comme propres à diriger l'esprit public, et les *observateurs* notaient leur plus ou moins de patriotisme. Il leur en eût coûté cher de ne pas se montrer suffisamment civiques.

On mit à plusieurs reprises son cabinet à contribution dans les journées révolutionnaires et les fêtes de la république, par exemple, le 12 juillet 89, où l'on alla prendre chez lui, sur le boulevard, les bustes de Necker et du duc d'Orléans pour les promener par les rues, et aux obsèques solennelles de Lazowski, le 28 avril 1793, où l'on porta son effigie du populaire commandant des canonniers [1].

L'histoire ancienne et l'histoire moderne, l'histoire sacrée et l'histoire profane se coudoyaient dans ce musée naïf, qui fit si longtemps l'éducation du gamin de Paris. On y admirait la mort d'Holopherne à côté du sacre de Napoléon ; mais on y voyait aussi d'autres sujets

[1] Renouvier, *Histoire de l'art pendant la révolution*, t. II, p. 420.

beaucoup plus *profanes,* et qui eussent été mieux dans un boudoir ou dans un cabinet d'anatomie. Curtius ne reculait même pas, il faut bien l'avouer à sa honte, devant le commerce plus ou moins clandestin de petits groupes licencieux, dont la vente formait la plus large part de ses revenus. Comme tant d'autres artistes, il déshonora plus d'une fois, par l'emploi qu'il en faisait, l'habileté, le talent même qu'il avait acquis dans son art.

C'était lui qui modelait et coloriait ses figures de ses propres mains. Le plus souvent, le bas du corps n'était guère qu'un informe mannequin, assez exactement drapé de riches costumes; mais les bustes étaient parfaits, et la tête reproduisait la nature vivante de façon à produire illusion [1]. Le salon de Curtius exhibait aussi une momie parfaitement conservée, la chemise sanglante de Henri IV [2] et des moulages faits sur le vif d'après des personnages fameux, surtout d'après les grands criminels morts sur l'échafaud. Un jour, dans les dernières années de l'Empire, David entra chez Curtius, avec son jeune élève Étienne Delécluze, qui nous a conservé le récit de cette curieuse anecdote. Le démonstrateur de l'établissement, voyant qu'il avait affaire à des connaisseurs, interrompit ses explications pour offrir de leur faire voir quelques pièces curieuses qu'on ne montrait pas à tout le monde, et, ayant levé le couvercle d'un coffre posé dans un renfoncement du salon, il produisit à leurs yeux les têtes moulées en cire de plusieurs révolutionnaires, entre autres celles d'Hébert et de Robespierre, en faisant remarquer sur cette dernière la présence du bandeau qui retenait la mâchoire quand il se fut tiré un coup de pistolet. David, conservant le plus grand calme, imposa silence au garçon d'un signe de la main, examina longuement les têtes où tous les accidents qui résultent du supplice étaient minutieusement rendus, et se contenta de dire à mi-voix en s'en allant : « C'est bien imité, c'est très bien fait [3]. »

Les autres cabinets de figures de cire ne méritent pas d'être nommés à côté de celui de Curtius, pas même ceux du citoyen Orsy au Palais-Égalité, qui allait jusqu'à donner, avec ses figures de cire, des représentations de l'assassinat de Marat et de Lepelletier; et du sieur Devains, qui s'efforçait, avant la révolution, de suivre de loin ses traces. Pour faire apprécier d'un mot toute la différence qui séparait Devains de Curtius, il suffira de dire qu'il ne payait que trente-six

[1] *Le Désœuvré mis en œuvre, ou le revers de la médaille,* 1782, ch. xxxv. — De Jouy, *l'Ermite de la Chaussée d'Antin*, t. I, p. 313.
[2] Prud'homme, *Miroir de Paris*, t. VII, p. 74.
[3] Delécluze, *David, son école et son temps*, p. 343.

livres de redevance à l'Académie royale de musique, tandis que celui-ci était astreint à en payer cent cinquante.

La fermeture du cabinet de Curtius porta un coup fatal aux figures de cire. Ce spectacle démodé se réfugia en province et ne sortit plus guère des foires. Pour ressaisir quelque faveur, il essaya plus tard de prendre ou d'afficher un caractère scientifique, et, sous ce couvert, se livra maintes fois à des exhibitions répugnantes. Dans ce genre, un des cabinets les plus célèbres et les plus riches fut celui qui s'intitulait ambitieusement *Musée Hartkoff,* installé en 1865 dans la salle Beethoven, passage de l'Opéra, et dont certaines pièces anatomiques eussent donné le cauchemar au carabin le plus bronzé. On sait qu'une société constituée sous le nom du spirituel illustrateur Grévin a essayé, dans ces derniers temps, de reconstituer le cabinet de Curtius sur le boulevard des Italiens, en plein centre de Paris élégant, avec toutes les conditions de luxe et de progrès matériel exigés par l'état actuel de la civilisation. Mais le Musée Grévin appartient au Paris contemporain, et nous devons nous arrêter sur le seuil sans chercher à le franchir.

CHAPITRE IX

ACROBATES ET SAUTEURS

La danse de corde est un art méconnu par l'opinion. Marcher entre terre et ciel, avec la légèreté du sylphe, sur un fil à peine visible; se promener dans les airs et monter vers la nue, comme pour y regarder les étoiles face à face; se heurter en passant à l'aile effarouchée des oiseaux, qu'on pourrait prendre en étendant la main; lutter avec le vertige, braver la mort à chaque mouvement, dans de superbes gambades et d'orgueilleuses cabrioles à travers l'infini; tenir tout un peuple haletant à la fois d'admiration et de terreur, et toujours, au milieu des angoisses de la foule, des cris d'épouvante, des éblouissements, des applaudissements, lorsque les plus braves eux-mêmes parmi les spectateurs ferment les yeux pour se dérober à la peur qui les gagne, reparaître calme, intrépide, souriant, inébranlable, voltigeant dans une atmosphère lumineuse, comme une vision de l'autre monde : voilà le sort et voilà la gloire de l'acrobate. Les Grecs, maîtres et arbitres du beau, qui se connaissaient en arts élégants et nobles, honoraient la danse de corde d'une particulière estime, dans ces jeux où ils cherchaient à développer à la fois la force du corps, la souplesse des mouvements, la grâce des attitudes et l'audace de l'âme. Les *schœnobates,* qui se suspendaient par les pieds. ou le cou et tournaient autour de la corde, comme la roue autour de l'essieu; les *acrobates,* qui, les bras et les jambes tendus, volaient de haut en bas le long de la corde appuyée sur leur estomac; les *oribates* et les *neurobates,* qui couraient sur la corde horizontale et y formaient tous les pas de la danse au son de la flûte, avaient porté chez eux ce grand art à un degré de perfection que n'atteignirent jamais, malgré la protection de l'empereur philosophe Marc-Aurèle et du divin Héliogabale, prêtre du Soleil, les funambules du grossier peuple romain.

J'admire notre inconséquence. Une danseuse de l'Opéra qui fait des entrechats et des pirouettes sur le *plancher des vaches,* avec une robe aussi courte par en haut que par en bas, c'est une artiste : les Dorat et les Gentil-Bernard la chantent dans leurs petits vers, et on la paye cent mille francs par année; un acrobate, qui fait tout cela et bien d'autres choses encore, à cinquante pieds du sol, sur un fil de la grosseur du petit doigt, où un moineau même ne se pourrait hasarder sans que la tête lui tournât, c'est un saltimbanque, et il aura bien de la peine à gagner de quoi vivre de pain sec et d'eau claire! Est-ce donc parce qu'à l'élégance, à la grâce, à la souplesse des autres danseurs, il faut nécessairement qu'il joigne une adresse quasi surhumaine, un courage et un sang-froid extraordinaires? est-ce pour cela que l'opinion, tout en l'admirant, le méprise? Et les danseuses, qui s'offenseraient d'un rapprochement avec ces modestes héros de la corde raide, trouvent-elles qu'il soit plus déshonorant de tourbillonner dans l'espace comme un atome, comme une étincelle, comme un rayon, en jouant sa vie le sourire aux lèvres, que de sauter prosaïquement sur des planches où le plus grand risque qu'on puisse courir est d'attraper une entorse? Est-ce le péril qui fait leur infériorité? est-ce leur courage qu'on méprise en eux? Saltimbanques pour saltimbanques, — ou artistes pour artistes, — je me déclare résolument, quant à moi, en faveur des plus vaillants, et au vaudeville du corps de ballet je préfère le drame de la danse de corde.

Les exercices des acrobates remontent incontestablement chez nous à la plus haute antiquité. Les Francs de la première race, amoureux de la danse pittoresque et caractérisée, comme tous les peuples et tous les siècles à demi barbares, et fort experts en intrépidité, devaient se plaire à ce spectacle gracieux et mâle à la fois, qui, par malheur, a manqué alors d'historiens. En tout cas, il est certain qu'on le trouve en usage dès l'établissement des foires : les danseurs de corde suivent de ville en ville ces grands marchés populaires, et vont dresser leur théâtre sur la place publique, sur le champ forain. Souvent ils s'associent à un montreur d'ours, à un *mire* ou *herbier* ambulant, à quelque jongleur d'ordre infime, et déploient leur talent dans les entr'actes de la vente des drogues ou du chant d'un poème. La représentation a presque toujours lieu en plein air, et elle est suivie de la quête [1].

A partir du milieu du XIIIe siècle, nous marchons un peu moins à tâtons, et les chroniqueurs commencent à s'occuper des faits et gestes de nos héros, que nous pouvons dès lors suivre, pour ainsi dire, à

[1] Spon, *Recherches curieuses des antiquités*, 1683, in-4°.

la piste. Albéric des Trois-Fontaines nous apprend qu'aux noces de Robert d'Artois, frère de saint Louis, un ménestrel traversait les airs sur une corde. Sous Charles V, on vit dans le même genre, à Paris, quelque chose de bien plus merveilleux, et la docte Christine de Pisan n'a pas dédaigné d'en transmettre le récit à la postérité. Nous allons lui laisser la parole :

« Il y avoit un homme à Paris, du temps du sage roi Charles, qui



Les bateleurs, d'après une gravure de Caudes-Venne, 1620.

avoit une telle industrie qu'il sautoit merveilleusement, tomboit et faisoit, sur des cordes tendues haut en l'air, plusieurs tours qui sembleroient chose impossible si on ne l'avoit vu ; car il tendoit des cordes bien menues, allant depuis les tours de Nostre-Dame de Paris jusques au Palais et plus loin, et par-dessus ces cordes sautoit et faisoit des tours de souplesse, si bien qu'il sembloit voler ; aussi l'appeloit-on *le Voleur*. Je le vis, et beaucoup d'autres aussi. On disoit qu'il n'avoit jamais eu son pareil en ce métier... Il vola ainsi par plusieurs fois devant le roi. Et comme, quelque temps après, le roi apprit que cet homme, en volant, avoit manqué la corde qu'il devoit prendre avec le pied, et qu'il étoit tombé de si haut qu'il s'étoit entièrement

broyé : « Certes, dit-il, il est impossible qu'à la fin il n'arrive malheur « à un homme qui présume trop de son sens, de sa force, de sa légè« reté ou de toute autre chose [1]. »

Cette réflexion philosophique est venue très à propos pour relever un sujet que beaucoup de gens trouveront bien futile. J'en pourrais moi-même hasarder quelquefois de semblables ; je prie néanmoins le lecteur de m'en dispenser : celle du sage Charles V est de taille à servir pour tout le reste du chapitre.

Sous le règne de son successeur, Paris vit se renouveler ce spectacle extraordinaire, dans des circonstances et avec une mise en scène qui lui ajoutaient un intérêt nouveau. On a raconté mille fois le trait de ce Génois (ou Génevois) qui, à l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris (1385), se laissa couler, en chantant, sur une corde tendue depuis le haut des tours de Notre-Dame jusqu'au faîte de la maison la plus élevée du pont Saint-Michel, selon Froissart, ou, selon Juvénal des Ursins, jusqu'au Pont-au-Change, sur lequel passait la reine; puis entra par une fente pratiquée à l'étoffe de taffetas d'azur, semée de fleurs de lis d'or, dont le pont était recouvert, et, après avoir déposé une couronne sur la tête de la nouvelle souveraine, repartit par le même chemin, comme s'il fût remonté au ciel. Pour dissiper l'obscurité naissante, le Génois tenait de chaque main un flambeau allumé, et les villageois des environs de Paris, qui aperçurent, dit-on, à trois ou quatre lieues à la ronde cette illumination mouvante, pensèrent qu'un ange était descendu du paradis tout exprès pour saluer la reine à son entrée dans sa bonne ville. Les plus sceptiques durent croire tout au moins à quelque lumineux météore, complice de la joie universelle, ou présage d'un grand événement public.

Dulaure, qui a découvert dans l'histoire de Paris tant de choses étonnantes qu'on n'y avait jamais soupçonnées, a fait aussi sa petite découverte sur ce point particulier de notre histoire nationale [2]. Il dit que ce funambule est sans doute le même que *le Voleur* dont a parlé Christine de Pisan. Je suis tout disposé à le croire, mais une difficulté m'arrête, et je me demande comment un homme qui s'était « entièrement broyé » dans une chute, sous le règne de Charles V, se trouvait si ingambe sous le règne de Charles VI. A moins que l'esprit fort Dulaure ne croie aux miracles de Sganarelle, qui ressuscitait les enfants tombés du haut d'un clocher, et les envoyait aussitôt jouer à la marelle et à saute-mouton.

[1] Christine de Pisan, *le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles*, IIe part.,

Dans le cours du XVe et du XVIe siècle, on voit la danse de corde répandue et cultivée partout : l'étranger rivalise avec la France, et la province avec Paris. Les historiens du temps, moins dédaigneux que ceux du nôtre, semblent avoir compris l'importance de ce grand art, et ils ne manquent pas d'en transmettre avec admiration les exploits à la postérité, comme avaient déjà fait avant eux Christine de Pisan, Froissart, Juvénal des Ursins, et d'autres encore. Matthieu de Coucy, dans son *Histoire de Charles VII,* parle d'un *Portugalois* qui faisait des tours extraordinaires devant les ambassadeurs du roi de France à Milan, sur une corde tendue à cent cinquante pieds de haut. Jean d'Authon a gravement enregistré dans sa chronique les prodiges exécutés à Mâcon, sous le règne de Louis XII, par le funambule George Menustre : c'était un jeune homme qui, deux soirs de suite, exécuta les gambades les plus audacieuses, les danses en vogue, les *morisques* les plus échevelées, sur une corde à vingt-six toises du sol, qui allait de la grosse tour du château de Mâcon jusqu'aux clochers des Jacobins, et à laquelle, de temps à autre, il se suspendait par les pieds ou par les dents.

Que nos grands acrobates du XIXe siècle ne soient donc pas trop fiers : leurs ancêtres les valaient bien. Blondin a traversé sans balancier la cataracte du Niagara ; était-il beaucoup moins difficile pour l'époque, et vu l'état peu avancé de la civilisation, de traverser Mâcon en se cramponnant à la corde par la force de la mâchoire, ou de se laisser glisser du haut des tours de Notre-Dame jusqu'au Pont-au-Change avec un flambeau à chaque main?

A la fin du XVIe siècle, un illustre acrobate, Italien d'origine, Archange Tuccaro, consigna dans un ouvrage curieux le grave résultat de ses méditations pratiques sur son art. Né à Aquila, dans les Abruzzes, il avait suivi en France Élisabeth d'Autriche, fille de Maximilien, mariée à Charles IX. Il eut l'honneur de danser à Mézières devant la cour, et d'accompagner dans son voyage en Touraine le jeune souverain, qui, charmé de ses talents, lui décerna le titre de *Saltarin* du roi. Enivré d'un tel honneur, Tuccaro fit imprimer *Trois dialogues de l'exercice de sauter et voltiger en l'air,* avec des figures (Paris, 1599, in-4°), composés, dit-il, pour plaire au monarque, « qui étoit désireux au possible de s'exercer à ces sauts périlleux, ès quels j'avois l'honneur de lui servir de maître. » Charles IX était mort depuis longtemps ; mais Tuccaro, qui avait la conscience de sa valeur, et qui se glorifiait d'avoir eu un Valois pour élève, n'hésita pas à dédier son livre à Henri IV.

Néanmoins le XVIe siècle ne semble pas avoir produit, à Paris même,

de funambules comparables au Voleur et au Génois. George Menustre était peut-être un étranger : en tout cas, nous ne voyons nulle part qu'il se soit montré à Paris. On dirait que le grand art, en se popularisant, s'était abaissé, qu'il avait perdu en hauteur ce qu'il avait gagné en étendue. La danse de corde était devenue un spectacle vulgaire, prodigué dans toutes les rues et sur toutes les places publiques, et elle semblait vouloir courber sa vieille gloire sous le niveau uniforme d'une médiocrité banale. Un auteur contemporain de Henri II parle





Acrobates et sauteurs du XVIII[e] siècle, d'après une estampe du temps.

avec enthousiasme d'un Turc qui, marchant sur une corde avec un bassin [1], se laissait tomber sur une autre tendue plus bas, où il faisait mille tours de son métier. On avait déjà vu mieux, et on ne devait pas tarder à voir mieux encore; mais l'admiration de l'auteur semble prouver que ce Turc fut un des restaurateurs de la haute école, et qu'on lui doit en partie cette renaissance de la danse de corde qui fut contemporaine de la renaissance des lettres.

C'était surtout les dimanches et les jours de fête que la danse de corde faisait merveilles dans les rues. En 1560, sur les plaintes des

[1] A quoi servait ce bassin? Je l'ignore, et ne fais que transcrire Sauval, qui cite son auteur, sans le désigner plus nettement.

curés de Paris, un règlement de police, enregistré par la Mare, réduisit les acrobates à ne plus se montrer qu'aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent.

En 1583, une troupe de *voltigeurs* anglais émerveille les Parisiens, et, sous Henri IV, un acrobate irlandais et le sauteur Colas amusent le jeune Dauphin à Fontainebleau [1]. A mesure qu'on avance, l'acrobatie est de plus en plus accaparée par les spectacles forains; cependant, sous Louis XIV même, elle ne laisse pas, dans certaines





Acrobates du XVIIIe siècle, d'après une estampe du temps.

circonstances solennelles, de se montrer quelquefois encore en plein air, comme pour prouver à la face du ciel qu'elle est digne du grand siècle et à la hauteur de tous les autres arts. Un jour, un acrobate intrépide fit tendre une corde de la tour de Nesle à la tour du Grand-Prévôt, c'est-à-dire de l'emplacement actuel de l'hôtel de la Monnaie à celui de Saint-Germain-l'Auxerrois, et il voltigea là-dessus tant et si bien, il y fit tant et tant de tours de souplesse, de gambades, de cabrioles, de pirouettes et de sauts de carpe, qu'il finit par tomber la tête la première dans la Seine, mais sans se faire autrement de mal. Il avait négligé peut-être de mâcher, avant ses exercices, cette racine

[1] *Journal* d'Héroard; Didot, in-8°, pp. 90, 126, 346.

qui servait de préservatif à tous ses confrères contre le vertige et les étourdissements; mais il avait eu du moins la prudence, dont il ne se repentit pas, de dresser sa corde au-dessus de la rivière.

D'après un passage d'une mazarinade de 1649 : *le Ministre d'État flambé,* commenté par d'autres écrits du même temps, il semble aussi qu'il y avait alors des acrobates établis sur le Pont-Neuf ou aux environs. Deux vers de cette pièce s'expriment de la sorte, en parlant des saltimbanques de ce pont fameux :

Cardelin semble être perclus,
Son corps ne fait plus de merveille.

Or nous savons d'autre part [1] que ce Cardelin était un habile acrobate italien qui, au ballet de la *Prospérité des armes de France* (1641), avait représenté la Victoire en dansant sur une corde, environné de nuages : il semble donc assez logique d'en conclure que le même exercice faisait partie de ses cabrioles sur le Pont-Neuf.

Mais, nous l'avons dit, la foire était le grand centre, le quartier général des funambules. Dès l'origine, ou du moins dès qu'on commence à distinguer ce qui s'y passe, les diverses troupes qui viennent s'y établir se composent surtout de cabrioleurs, les uns gambadant sur les planches, les autres sur la corde raide, et pendant d'assez longues années les spectacles forains ne sont guère autre chose. Nous avons déjà cité [2] les noms d'Allard, qui occupe une des premières places dans les fastes de l'acrobatie foraine, où on le voit apparaître dès 1678; de Maurice Vondrebeck ou von der Beck, dit simplement Maurice, d'abord pensionnaire, puis associé, enfin rival des Allard, et dont le fils du célèbre Baron épousa la fille en 1696 [3], et de quelques autres. Ces troupes de danseurs de corde, comme on les appelait, même lorsqu'elles mêlaient à leurs spectacles des représentations de farces, de vaudevilles, de pantomimes et pièces par écriteaux, étaient innombrables, et il serait aussi long que fastidieux de vouloir les énumérer toutes. Mais comment ne pas accorder tout au moins une mention spéciale à des artistes comme Antony de Sceaux et Crespin, dont les talents illustrèrent la fin du règne de Louis le Grand? Antony est certainement un des funambules les plus étonnants qu'on ait vus en France, et nul n'a surpassé son adresse, son aplomb, son agilité. Il brillait également dans les exercices nobles et les exercices de fantai-

[1] *Mémoires* de Marolles, t. Ier, p. 126.— Beauchamps, *Recherches sur les théâtres*, t. III,

sie. Il avait inventé la danse d'ivrogne, et les sauteurs de sa troupe figurèrent déguisés en ours, en lions, en tigres, qui se livraient à des bonds prodigieux et à tous les tours de force de la voltige, dans les fêtes offertes par le duc de Bourbon à Louis XV pour son sacre. Crespin était un boiteux qui, malgré son infirmité, jouait les premiers rôles dans les troupes de la veuve Maurice et du chevalier Pellegrin, et brillait comme pas un dans le tour de la table ou le saut du manche à balai.

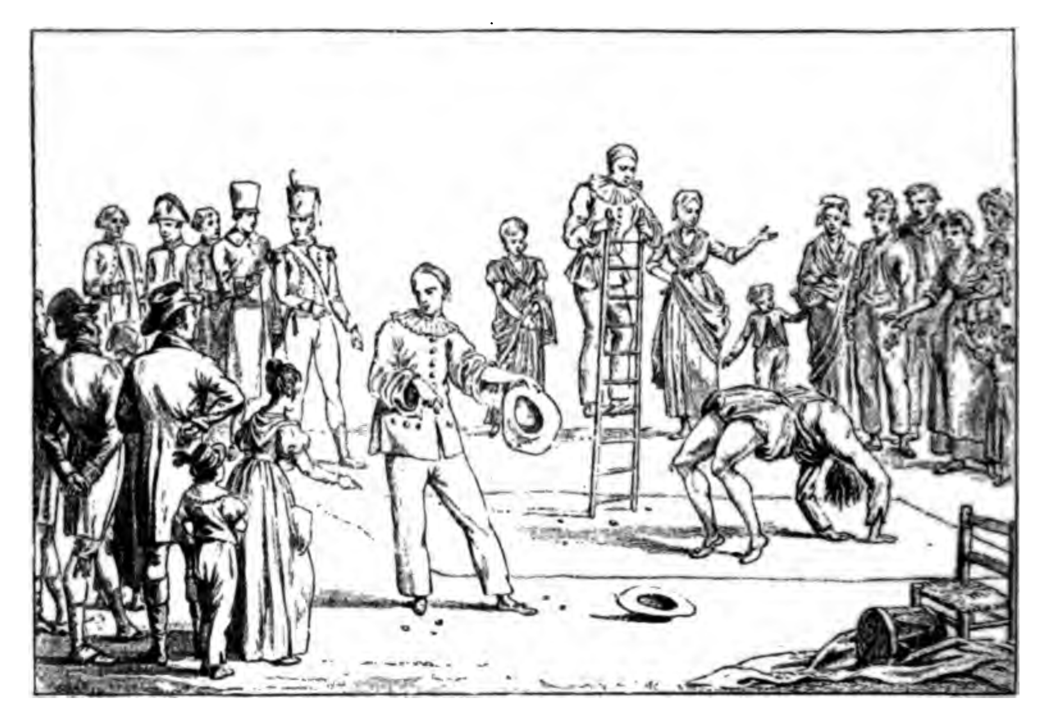
Vers la fin du XVIIe siècle, à la foire Saint-Germain, un Turc[1] montait tout droit le long d'une corde qui partait du sol pour se rattacher au bout d'un grand mât, presque sous le plafond du jeu de paume. Une fois arrivé sur le faîte, il attachait son balancier au mât, qui était surmonté d'un rond de bois large comme une assiette, et là il virait de tous les côtés sur lui-même comme une toupie fouettée par un écolier, puis dansait la tête en bas et les pieds en l'air, en exécutant une foule de mouvements conformes à la cadence des violons; enfin il descendait tout debout sur la corde, quoiqu'elle fût tendue de haut en bas, comme je l'ai dit. Il est vrai que cet homme extraordinaire était un Turc, et que les Turcs passaient, avec les Anglais et les Chinois, — singulière association, n'est-ce pas? — pour les plus habiles danseurs de corde du monde. Aussi les Turcs plus ou moins authentiques abondaient-ils parmi les acrobates et les équilibristes. Ce Turc périt au milieu de ses dangereux exercices à la foire de Troyes, victime, dit-on, de la trahison d'un Anglais de sa troupe, qui, sans doute par jalousie nationale, avait graissé perfidement la corde.

On trouve dans l'œuvre de Bonnart une série d'estampes représentant les exploits sur la corde de deux couples d'acrobates, qu'il appelle l'Anglais et l'Anglaise, le Hollandais et la Hollandaise, et qui excitaient, en ce temps-là, l'admiration des amateurs. Les deux femmes, qui sont fort belles, s'en tiennent aux traditions vulgaires, mais l'Anglais s'étend et se balance, renversé le dos sur la corde; le Hollandais danse les fers aux pieds, exécute avec le balancier des tours périlleux, se suspend à une corde lâche au-dessus de sa tête et se laisse retomber sur la corde raide. On y voit aussi le Turc de tout à l'heure, escaladant d'un ferme jarret un câble tendu en diagonale et presque à pic.

D'autres dansaient sur la corde armés de pied en cap, les jambes enchaînées, les pieds dans des sabots ou des bottes, jouant du violon

[1] Bonnet, *Histoire de la danse.*

par derrière, au-dessus de la tête, entre les jambes. On formait spécialement des troupes d'enfants acrobates, qui rivalisaient d'habileté et de hardiesse avec les vétérans du genre. C'est ainsi que tous les exercices du Petit Diable et de Placide, dont nous parlerons plus loin, — la danse de corde en sabots, les châssis, les écarts, le saut du cheval, — étaient répétés sans balancier par un enfant qui n'avait pas huit ans et qu'on avait surnommé le *Petit petit Diable* [1].



Les acrobates, d'après Duplessis-Bertaux.

L'histoire des sauteurs se mêle intimement à celle des acrobates et ne saurait en être séparée. Non seulement ils travaillaient côte à côte dans les mêmes troupes, les mêmes spectacles, les mêmes pièces, mais presque toujours les artistes forains étaient acrobates et sauteurs en même temps. Il en était ainsi, par exemple, du Basque Pierre Dubroc, le premier, dit-on, qui exécuta le saut du tremplin en tenant à la main deux flambeaux, et aussi de l'Anglais qui, quelques années après, en 1727, exécutait le saut périlleux par-dessus quatorze personnes debout. Cet Anglais faisait partie de la troupe de Restier père, chef de toute une dynastie d'entrepreneurs de spectacles forains qui remplissent le XVIII[e] siècle, avec J.-F. Colin, Julien de Lavigne et sa veuve, Gourliez dit Gaudon, etc.

[1] Campardon, *Spectacles de la Foire*, t. I, p. 308; t. II, p. 329.

Dans la première moitié du XVIII[e] siècle, Gertrude Boon, plus connue sous le nom de *la belle Tourneuse*, sœur d'un danseur de corde bien connu, attirait tous les ans une foule immense dans la baraque de la dame Baron. Elle se piquait trois épées au coin de chaque œil, et, pendant un quart d'heure, tournait ainsi sur elle-même, au son des violons, avec une éblouissante rapidité, sans perdre un moment l'équilibre et sans qu'aucune des épées quittât son poste. Gertrude



Ed. GARNIER del.

La force de l'équilibre, le dimanche, près la barrière, d'après Marlet.

Boon était aussi sage que belle; tous les projets de séduction échouèrent contre sa vertu, si bien qu'un de ses soupirants, Gervais, homme puissamment riche, finit par lui offrir sa main et sa fortune, qui furent acceptées [1].

En 1742, débuta à la foire Saint-Germain Grimaldi, surnommé la Jambe de fer, un des plus intrépides cabrioleurs que l'on ait vus. Il avait parié que, dans le divertissement du *Prix de Cythère*, il bondirait jusqu'à la hauteur des lustres, et il tint si bien sa parole que, d'un coup qu'il donna dans celui du milieu, il en fit sauter une pierre

[1] La belle Tourneuse fut ressuscitée sous la Restauration par une jeune fille qui exerçait en pleine rue. Les pointes de longues aiguilles fixées près de ses yeux, elle tournoyait sur elle-même, tout en chantant, avec une telle rapidité, que l'œil du spectateur ne discernait plus rien. (Les *Cent et un*, t. II, p. 226.)

à la figure de Méhémet-Effendi, ambassadeur de la Porte, qui se trouvait dans la loge du roi. A l'issue du spectacle, Grimaldi se présenta devant lui, espérant une récompense; mais il fut rossé haut et ferme par les esclaves de l'ambassadeur, qui prétendirent qu'il avait manqué de respect à leur maître. Comment de vils esclaves pourraient-ils rien comprendre aux arts nobles?

Quelques jours après, il annonça qu'il danserait une entrée de nain surprenante. Pour cela il se fit fabriquer un énorme turban qui englobait sa tête et sa poitrine. A ses hanches étaient attachés deux petits bras postiches, et sur son ventre il avait fait peindre un visage de nain qui changeait de physionomie à chaque mouvement des plis de sa peau. Mais la police intervint, et comme il insistait, en homme qui se voit enlever sa gloire, l'exempt de la foire l'envoya coucher en prison.

Jambe de fer avait pour danseuse, disent les *Anecdotes dramatiques,* sa femme, sa fille ou sa sœur, tout ce que l'on voudra, car on n'a jamais pu débrouiller leur degré de parenté. C'était une nymphe trapue, qui lui disputait en vigueur et en agilité le prix de la gargouillade. Mais, malgré tout son mérite, elle ne fut point goûtée à Paris, et se vit obligée de courir la province.

La troupe de Nicolet mérite une place d'honneur dans l'histoire qui nous occupe. Ses équilibristes, ses sauteurs, ses acrobates, ses *grands danseurs,* en vertu de la devise attachée à leur spectacle, se faisaient une loi de se dépasser les uns les autres, de se surpasser eux-mêmes du jour au lendemain, et le pitre Becquet, l'aïeul d'Auriol et des clowns, singeait leurs gambades et leurs sauts périlleux avec une drôlerie sans pareille.

Un des plus brillants danseurs de Nicolet fut le beau Dupuis, qui exécutait le saut mortel de la planche de feu, le saut par-dessus un géant de huit pieds, le saut du tremplin par-dessus douze hommes, puis par-dessus un cheval et un cavalier, enfin le saut périlleux par-dessus sept hommes ayant chacun une chandelle allumée sur la tête et sans en éteindre aucune. Son fils rivalisait avec lui d'adresse et d'agilité dans la même troupe.

Deux autres sauteurs de Nicolet ont laissé un renom véritablement historique : Placide et le Petit Diable. Placide n'était qu'un prénom, et le Petit Diable un surnom. Le premier s'appelait en réalité Alexandre-Placide Bussart. Il débuta vers 1770, et alla souvent faire avec son camarade, dans les intervalles des foires, des excursions en province et à l'étranger, d'où il revenait chez Nicolet. Il le quitta définitivement en 1785, et eut même avec lui un démêlé où il

prétendit que le titre de danseur du roi lui appartenait à lui seul et que Nicolet le lui avait pris sans droit. Placide demandait qu'on lui transférât le privilège de Nicolet, ou, à défaut, qu'on lui permît tout au moins d'ouvrir un petit spectacle dans le genre du sien. Il n'était pas sans quelque littérature, et on lui doit un certain nombre de pantomimes, arrangées sans doute de manière à fournir un cadre favorable à des exercices de clowns. Il est, dit-on, la souche d'où sortit une illustration théâtrale d'un genre plus littéraire, la spirituelle et sémillante Mlle Volnais.

Placide était, pour ainsi dire, inséparable de Pol, dit le Petit Diable [1]. Tous deux voyageaient ensemble, et ils allèrent particulièrement récolter de concert les applaudissements des Anglais à Londres. Cependant il s'en sépara lorsque celui-ci quitta la troupe, où il resta lui-même jusqu'en 1789, pour passer alors à l'étranger. Nous pourrions même dire que le Petit Diable émigra, comme son élève et protecteur le comte d'Artois. On raconte en effet, et l'anecdote paraît authentique, que le jeune prince, après l'avoir vu, charmé de sa souplesse et de son agilité, le fit venir à Versailles et voulut prendre des leçons de lui. Chaque matin, pendant l'été de 1780, il se rendait secrètement au Petit-Trianon pour s'exercer sous la direction du Petit Diable et de son camarade. Quand il se crut assez fort, il donna un échantillon de son savoir-faire à la reine et à quelques spectateurs choisis, qui s'accordèrent à reconnaître son talent [2]. L'exemple du comte d'Artois ne resta pas, d'ailleurs, sans influence, comme on peut croire : sous le règne de Louis XVI, ce fut une mode parmi les jeunes courtisans et les gens du bel air de faire venir un artiste de la troupe de Restier ou de Nicolet, pour apprendre à danser sur la corde [3].

Le beau Dupuis eut fort à faire pour soutenir sa renommée contre le Petit Diable, qui, suivant les chroniqueurs contemporains, faisait « des choses merveilleuses sur la corde lâche », risquait sans cesse,

[1] D'après les curieux *Mémoires* de Joe Grimaldi, sauteur anglais, descendant de la Jambe de fer, que Dickens n'a pas dédaigné de publier lui-même, nous savons maintenant qu'il s'appelait de son vrai nom Paul Rédigé, que son père était un saltimbanque du boulevard, et sa sœur, la Petite Saxonne, une équilibriste assez habile.

[2] *Mémoires secrets*. — *Les petits Théâtres du boulevard*, par J. Macaire, dans le XIIIe vol. des *Cent et un*. — *Chronique indiscrète du* XIXe *siècle*, 1825, in-8°, p. 48. — Nous avons déjà vu plus haut Charles IX prendre des leçons de l'acrobate Tuccaro. Ajoutons que le jeune Daguerre, qui préludait à une gloire plus solide par des succès de brillant danseur, poussa la passion de l'art chorégraphique jusqu'à apprendre à danser sur la corde, et même jusqu'à lutter un jour publiquement, sans être vaincu, avec le fameux acrobate Forioso. (*Dictionnaire de la conversation*, art. *Daguerre*.)

[3] *Mémoires* de Dufort de Cheverny, in-8°, t. I, p. 29. Nous y voyons aussi que les acrobates étaient habituellement vêtus de blanc (p. 39).

avec une audace superbe, de se casser le cou, et dansait avec des œufs attachés sous ses pieds, sans les casser. Un programme de 1779 nous retrace sommairement le tableau d'une lutte entre ces deux gloires de l'acrobatie : « Grands sauts périlleux entre le Petit Diable et le sieur Dupuis, — les doubles rondades, — l'exercice de la chaise, — la danse du panier, — le saut de la baguette et du chapeau, etc. [1]. »

On peut joindre à ces illustrations Navarin, sauteur *espagnol*, du moins à en croire l'affiche, fort sujette à caution sur ce point. Navarin débuta en 1782 et eut l'honneur de vaincre en combat singulier une troupe d'acrobates étrangers venus pour le défier sur le théâtre de ses exploits.

La troupe des Grands Danseurs du roi exhibait encore, en 1775, un funambule qui était en même temps un des plus prodigieux équilibristes que l'on eût jamais vus. Joseph Brunn roulait un enfant dans une brouette sur le fil de fer ; sur ce même fil se mettait à genoux dans un grand cercle, avec six pipes en équilibre, arrangées en losanges les unes dans les autres et deux portant des bougies ; exécutait enfin, avec des épées, des couteaux, des fourchettes, des clefs, etc., un programme de dix-sept tours dont les almanachs nous ont conservé le détail. Vers la même époque, la Hongroise, — un nom souvent porté par les artistes forains, — dansait et faisait des tours d'équilibre sur le fil de fer en jouant du violon, en battant du tambour, en carillonnant avec des cloches, en sonnant une fanfare avec un cor qu'elle tenait en équilibre sur sa bouche. Dans le spectacle du sieur Second, associé à Ribié, un jeune Polonais de quinze ans, tout en exécutant un long roulement de tambour, portait en équilibre une pyramide de trente verres et trente lumières sur la pointe d'un clou [2].

Comme nous l'avons dit, les sauts et les danses de corde s'étaient mêlés peu à peu, dans les spectacles de la foire, à des fragments de dialogues, à une ombre d'intrigue, à une mise en scène qui tendait à les métamorphoser en pièces de théâtre. Cette déviation vers la comédie, déjà commencée au XVIIe siècle, s'était si bien accentuée dès les premières années du XVIIIe, qu'un arrêt défendit aux danseurs de corde, le 17 avril 1709, d'intercaler des scènes musicales dans leurs représentations, et qu'en février 1710 les comédiens du roi

[1] De Manne et Ménestrier, *Galerie historique de la troupe de Nicolet*, ch. II. — Campardon, *Spectacles de la foire*, à chaque nom. On trouvera dans cet ouvrage beaucoup d'autres danseurs et sauteurs auxquels il est impossible de s'arrêter.

[2] Campardon, *Spectacles de la Foire*, t. I, p. 290, 183 ; t. II, p. 388.

obtinrent encore contre eux une prohibition de parler, chanter et danser, à moins, sans doute, que ce ne fût sur la corde. En 1719, tous les spectacles forains furent même momentanément supprimés[1]. Le théâtre de la foire n'en continua pas moins ses empiètements, avec des péripéties et des revers qui ne sont point de notre cadre; et quand l'acrobatie y eut été reléguée au second plan, elle garda du moins la



Mme Saqui, d'après des documents de l'époque.

première place à la foire Saint-Ovide, qui offrit un asile hospitalier et sans partage aux funambules relégués ailleurs dans la pénombre.

La foire et plus tard le boulevard du Temple ouvraient un si large champ à la danse de corde et se l'étaient, pour ainsi dire, si bien incorporée, qu'il n'en restait rien ou presque rien pour la rue, j'entends rien qui vaille les honneurs d'une mention honorable. Notons pourtant que, le 30 août 1718, on vit une jeune fille, une femme et

[1] *Mémoires* (mss.) *pour servir à l'hist. de l'Académie royale de musique*, par Amelot Despois, *le Théâtre français sous Louis XIV*, p. 90-1. — Campardon, *Spectacles de la Foire*, art. *Allard.*

trois hommes voltiger sur une corde tendue au-dessus de la Seine, près du Pont-Royal; après quoi, le Gilles de la troupe y vint sauter lui-même, les pieds chaussés de sabots[1].

Les wauxhalls et les jardins de plaisir ouverts sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI firent appel aussi à ce divertissement populaire. Mais il s'épanouit surtout dans ceux qui se multiplièrent sous la révolution, après la Terreur. La danse de corde alla s'établir jusque sur les ruines des églises et des monastères, et des saltimbanques sans pudeur cabriolèrent dans le jardin de ce couvent, situé sur l'emplacement de la rue de la Paix, où les austères capucines macéraient leur corps en chantant nuit et jour les louanges de Dieu. Entre tous les jardins publics du Directoire, Tivoli multiplia dans son enceinte les spectacles d'acrobates, et l'on y vit en particulier le citoyen Cabanel danser gracieusement sur un câble tout revêtu d'artifices et semblable à une flamme vivante[2].

C'est sous le Directoire aussi que parut une jeune fille destinée à devenir la plus illustre des acrobates, cette Mme Saqui qu'on a pu revoir encore, en l'an de grâce 1861, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, exécuter un pas de trois sur la corde raide, devant le public de l'Hippodrome. Elle avait même débuté, tout enfant, avant la révolution. Ils sont rares les artistes qui peuvent se vanter d'avoir rempli une aussi longue carrière et dansé sous plus de dix régimes différents. Mme Saqui, fille de Navarin, avait grandi dans les coulisses du théâtre de Nicolet. Sous le premier empire, elle faisait en quelque sorte, avec les ballons et les mâts de cocagne, partie essentielle de tous les divertissements publics. Elle traversa un jour la Seine sur une corde, en secouant de chaque main un drapeau tricolore; il fallait la voir, à Tivoli ou au milieu des grandes fêtes impériales, monter, à travers les feux d'artifice et les fusées volantes, à travers les tourbillons d'étincelles et de fumée, sur l'étroite corde obliquement tendue à soixante pieds de haut, et se diriger, légère et radieuse comme une Immortelle, sous son costume aérien, vers le sommet du grand mât qui marquait le terme de son périlleux voyage. Souvent elle disparaissait, enveloppée du voile épais dont les ondulations s'accumulaient autour d'elle; on la croyait perdue, et tout à coup on l'apercevait sortant de la nue, qui semblait avoir porté dans ses flancs cette nouvelle déesse d'Homère, et bondissant avec les ailes d'un oiseau parmi les gerbes d'étincelles, ou rayonnant, calme et

[1] Buvat, *Journal de la Régence*, t. II, p. 290.
[2] E. et J. de Goncourt, *Société française sous le Directoire*, p. 21.

souriante, dans une apothéose de feux de Bengale. Mme Saqui jouait à elle seule sur la corde raide des mimodrames, où elle représentait le passage du mont Saint-Bernard, la bataille de Wagram, la prise de Saragosse; et après la chute de l'empire, devenue directrice de l'ancien théâtre des Associés, elle y renouvela ses exploits pendant plusieurs années, tandis que le théâtre des Funambules s'établissait à sa porte, en 1816, pour lui faire concurrence avec ses parades, ses pantomimes, ses danseurs, et son pierrot Charigny, le prédécesseur de Deburau.

Mlle Rose et Mlle Malaga égalèrent presque la gloire de Mme Saqui. Mlle Rose était une danseuse brillante, pleine de fougue et de verve, experte en tous genres d'exercices difficiles et périlleux; sachant se maintenir en équilibre sur un chandelier, la tête en bas et les pieds en l'air, ou renouveler la danse des épées qui avait jadis illustré *la belle Tourneuse,* en pirouettant plus de vingt minutes sur elle-même, avec la pointe de dix armes posées dans ses narines ou sur sa gorge. Mlle Malaga, charmante jeune personne à la physionomie suave et rêveuse, était une funambule de l'école métaphysique, pleine de poésie et d'expression. Elle dansait sur la corde avec les ailes d'une sylphide et les grâces décentes des nymphes chantées par Horace. Même lorsque, variant ses travaux, elle se faisait servir au public arrangée à la crapaudine sur un plat d'argent, elle gardait encore cette chasteté idéale qui annonçait la Taglioni. Mlle Rose et Mlle Malaga avaient chacune leur spectacle; mais on les vit quelque temps réunies, sous la révolution, au théâtre des Pantagoniens, le lieu d'asile des funambules, et dans la salle qui portait le nom de la dernière[1].

Mlle Malaga avait débuté dans les dernières années du XVIIIe siècle. Elle venait se montrer pendant la parade, dans un costume pailleté, presque toujours rouge, très favorable à l'éclat de son teint de blonde. La fortune assez considérable qu'elle avait amassée fut dissipée par un mari joueur, et elle mourut dans la misère vers 1831. Les frères Luguet sont ses petits-fils.

La fille de la Malaga se distingua aussi dans la partie. Lors d'une fête donnée à Versailles, en 1814, devant les souverains alliés, elle exécuta une ascension sur la corde raide, à deux cents pieds au-dessus de la pièce d'eau des Suisses, en compagnie d'un acrobate de l'autre sexe. Cette représentation fut malheureuse. L'homme perdit l'équilibre et se tua. Quant à la fille de la Malaga, elle faillit partager le

[1] Brazier, *Chronique des petits théâtres*, et le *Boulevard du Temple*, dans les *Cent et un*, t. IX. — Th. de Banville, les *Petits théâtres de Paris*, *Musée des Familles*, t. XIII, p. 201.

même sort, mais elle eut la présence d'esprit de se rattraper d'une main à la corde et d'y rester suspendue pendant plus de vingt minutes que dura le sauvetage [1].

A peu près à la même date, deux jeunes Italiennes, les sœurs Romanieni, sans atteindre à une renommée égale, attiraient aussi la foule au Cirque Olympique par leurs exercices de sylphides, non pas



L'équilibriste du chandelier, d'après le *Bon genre*, nº 91.

sur une corde, mais sur un fil d'archal. C'était également l'époque de la célèbre équilibriste Mlle Herculana.

On a souvent reproché au premier empire d'avoir été une époque stérile pour les arts ; c'est une injustice : l'empire fut l'âge d'or de la danse de corde moderne. Tandis que Mme Saqui brillait comme un soleil dans le ciel de l'acrobatie, une pléiade d'autres grands artistes gravitaient autour d'elle, entraînés dans son mouvement et absorbés dans son éclat. C'était l'époque où l'incomparable mime Deburau préludait humblement à sa gloire future par des sauts et des cabrioles, en compagnie de son père, de ses frères et de ses sœurs, vaillante famille de funambules dont il était le plus indigne. M. Jules Janin

[1] Ch. Maurice, *Histoire anecdotique du théâtre*, t. Ier, p. 192.

a retracé, dans son *Histoire du théâtre à quatre sous,* le tableau des exercices journaliers de ces hardis sauteurs et de leurs associés, M. et Mme Godot. Il nous peint la *Grande marche militaire,* où l'on voyait trois hommes, habillés en guerriers et secouant dans leurs mains le drapeau tricolore, marcher sur la corde au pas de charge; puis la *Pyramide d'Égypte,* qui était à elle seule tout un drame,



Exercice de Forioso aux Champs-Élysées, le 15 août 1809, jour de la fête de Sa Majesté, d'après une estampe du temps.

toute une féerie émouvante, où le public tremblait et frémissait comme à une représentation de Talma. Sur deux cordes parallèles s'avançaient d'un pied léger deux acrobates, le cou emboîté à chacune des extrémités d'une fourche en bois; sur cette fourche montaient deux autres artistes, enchaînés eux-mêmes à une seconde fourche, et sur celle-ci grimpait Deburau lui-même, qui se tenait dans une pose plastique au sommet de l'échafaudage mouvant. Vous voyez d'ici le tableau.

Le décret impérial de 1807 avait laissé subsister quelques spectacles de danseurs de corde, pantomimes, faiseurs de tours de force.

D'autres théâtres supprimés par ce décret furent remplacés par des acrobates, et l'art de Mme Saqui s'enrichit sur quelques points des dépouilles du drame ou du vaudeville. Il en fut particulièrement ainsi dans la salle Montansier, où Brunet, qui avait si longtemps porté ombrage à ses voisins de la Comédie-Française, eut pour successeur un des plus merveilleux sauteurs qui se soient jamais vus, l'illustre Forioso.

Pierre Forioso s'était montré pour la première fois à Paris, le 7 janvier 1801, dans la salle Louvois, avec son père, ancien acrobate lui-même, ses deux frères aînés et sa sœur. Dès cette première campagne, il avait vivement excité l'attention des amateurs. Ses frères ou lui jouaient du violon sur la corde, y faisaient collation, franchissaient des rubans les pieds attachés, se jetaient au travers d'un soleil enflammé. En 1802, ils sont au Théâtre Olympique. En 1807, à la salle Montansier, Pierre n'a plus avec lui que sa sœur, — fort habile elle aussi et qui faisait des tableaux vivants sur la corde, — avec son frère Mustapha. Quelques auxiliaires dignes de s'exhiber en si belle compagnie, entre autres Mme Pique, prêtaient leur concours à la famille.

Forioso portait bien son nom : il se démenait en l'air comme un diable, comme un tourbillon, comme un ouragan; il effrayait et stupéfiait par la hardiesse inconcevable et la rapidité de ses cabrioles. Et pourtant cet homme, qui pouvait se croire invincible, trouva ses maîtres sur le théâtre même de ses succès. Deux inconnus, venus on ne sait trop d'où, les frères Ravel, lui envoyèrent un cartel. Forioso accepta, et la lutte s'engagea dans la salle Montansier, par-devant d'innombrables spectateurs, passionnés pour ou contre, et engageant des paris comme à une course de chevaux[1]. Hélas! Forioso fut vaincu, — on dit même deux fois de suite, — aux lieux qui avaient été si souvent témoins de son triomphe. Vestris et Paul Duport, choisis pour arbitres, décernèrent la couronne à son adversaire, qui voulut la partager avec lui; mais Forioso, justifiant son nom, ne répondit à cet acte généreux que par des récriminations suivies d'un cartel en termes agressifs, où il demandait sa revanche à Tivoli et ne put l'obtenir. Il n'en mourut pas pourtant; il ne se passa pas son balancier au travers du corps, mais il voulut se relever par une action d'éclat, et tout Paris apprit par une affiche qu'à la Saint-

[1] Suivant d'autres, au contraire, c'est Forioso qui, retiré du théâtre Montansier après y avoir épuisé son succès, et ayant transporté ses exercices à Tivoli, se laissa aller, en assistant aux exploits de Ravel, qui lui avait succédé dans son ancienne salle, à lui jeter un imprudent défi de 25 napoléons, accepté séance tenante.

Napoléon prochaine Forioso se promènerait sur une corde tendue depuis le pont de la Concorde jusqu'au Pont-Royal. Notre amour pour la vérité historique nous force d'ajouter qu'il n'en fut rien : des *circonstances imprévues,* suivant le terme usité en pareil cas, peut-être les ordres de la police, empêchèrent la réalisation de ce projet grandiose[1].

Peu de temps après, la famille Forioso et la famille Ravel quittèrent Paris pour entreprendre en province et à l'étranger des pérégrinations où nous n'avons pas à les suivre. Plus tard, retiré près de Bagnères-de-Bigorre, dans une propriété champêtre, fruit de ses sueurs, où il mourut en 1846, Forioso eut la consolation d'y former un enfant qui devait rappeler ses exploits et peut-être les effacer : le jeune Auriol, fils d'un de ses anciens amis de théâtre. *Et quasi cursores...* Il put, avant de mourir, assister à la gloire de son élève, qui lui fut douce sans doute comme un écho et un reflet de la sienne.

Parmi les plus célèbres cabrioleurs contemporains, il est impossible d'oublier Auriol, le roi, ou plutôt le roitelet des clowns. Jean-Baptiste Auriol, mort seulement en 1881, était né le 8 août 1808, à Toulouse. Il avait de qui tenir, car son père était un ancien premier sauteur de Nicolet, et la veille encore de sa naissance sa mère avait bondi, voltigé et caracolé sur le théâtre du Capitole : le petit Auriol était déjà si léger! On peut donc dire qu'il entra en ce monde en sautant. Certain qu'il retomberait toujours sur les pieds, son père voulut qu'il apprît tout d'abord à marcher sur les mains, et dès qu'il s'éveillait, on le portait sur la corde raide pour le reposer de son berceau.

A six ans, Auriol était en son genre un enfant prodige. Les leçons de Forioso développèrent encore ses brillantes dispositions naturelles. Il se mit à la tête de sa famille pour exploiter le Midi. Ses frères reconnaissaient humblement la supériorité de ce petit Poucet. A quatorze ans, il avait déjà fait son tour d'Allemagne. D'un saut il revint en France; d'un bond il passa en Hollande; d'une cabriole il se retrouva en Suisse. C'est le 1er juillet 1834 qu'il débuta au Cirque Olympique, avec un succès qui devint bien vite du délire.

« Qu'est-ce qui roule? dit une biographie à peu près contemporaine de ses débuts; qu'est-ce qui s'enlève? qu'est-ce qui se glisse? Là-bas..., là-haut..., à droite..., à gauche... C'est lui, c'est Auriol. Oh! ah! les charmantes gambades! Que d'élasticité dans ces jambes

[1] Brazier, *Chronique des petits théâtres*, t. Ier, p. 232. — De Manne et Menestrier, *Galerie de la troupe de Nicolet*, chap. sur *Forioso* et *Ravel*.

et dans ces bras-là! que de précision dans tous ces mouvements si justes, si gais, si hardis! que de séduction jusque dans le petit cri dont il s'accompagne en l'air, comme un oiseau! »

Et cette biographie a pris audacieusement pour devise :

> Quid levius plumâ? — Pulvis. — Quid pulvere? — Ventus.
> Quid vento?

Je propose une variante, sauf le respect dû à la prosodie :

> Quid aurâ? — Auriol.

— Auriol vient d'aérien, disait-on.



Danseurs d'échasses aux Champs-Élysées, d'après les *Tableaux de Paris*, de Marlet.

Nous ne suivrons pas l'illustre clown dans toutes ses gambades ultérieures : par-dessus le Rhin, qu'il franchit encore comme une simple banquette irlandaise; par-dessus les Pyrénées, qu'il sauta à cloche-pied, et d'où il rapporta une médaille d'or. C'était en 1841. Puis il revint au Cirque, qu'il ne quitta que dans les premières années du second empire. En 1858, il était directeur d'un spectacle ambulant, et donnait sur les champs de foire des représentations dont sa prestesse faisait le principal attrait.

Ce bout d'homme, maigre, sec, nerveux, à l'œil vif, avait eu la légèreté de l'oiseau-mouche. Ses cabrioles au-dessus d'une pyramide de carafes et de saladiers, ses sauts périlleux par-dessus je ne sais combien de chevaux et douze hommes hérissés de baïonnettes, ses exercices de voltige et d'équilibre, les pieds en l'air, la tête sur le goulot d'une bouteille échafaudée au sommet de vingt autres, posi-

tion dans laquelle il mangeait, buvait, sonnait de la trompe, haranguait le public et démontrait la charge en douze temps, ont laissé des souvenirs légendaires. On l'a vu reparaitre, en 1872 et en 1873, à l'âge de soixante-cinq ans, dans une pièce des Variétés, le *Tour du cadran,* où il y avait une scène spécialement arrangée pour lui, et au cirque Fernando. De temps à autre aussi, durant sa longue retraite, quelque affiche de banlieue exhibait son nom; mais le public le croyait mort depuis longtemps, et ceux qui ne l'avaient pas



L'anglaise, d'après *le Bon genre,* nº 96.

vu jadis s'obstinaient parfois à prendre pour un faux Auriol ce petit vieux à la voix d'enfant ou d'oiseau.

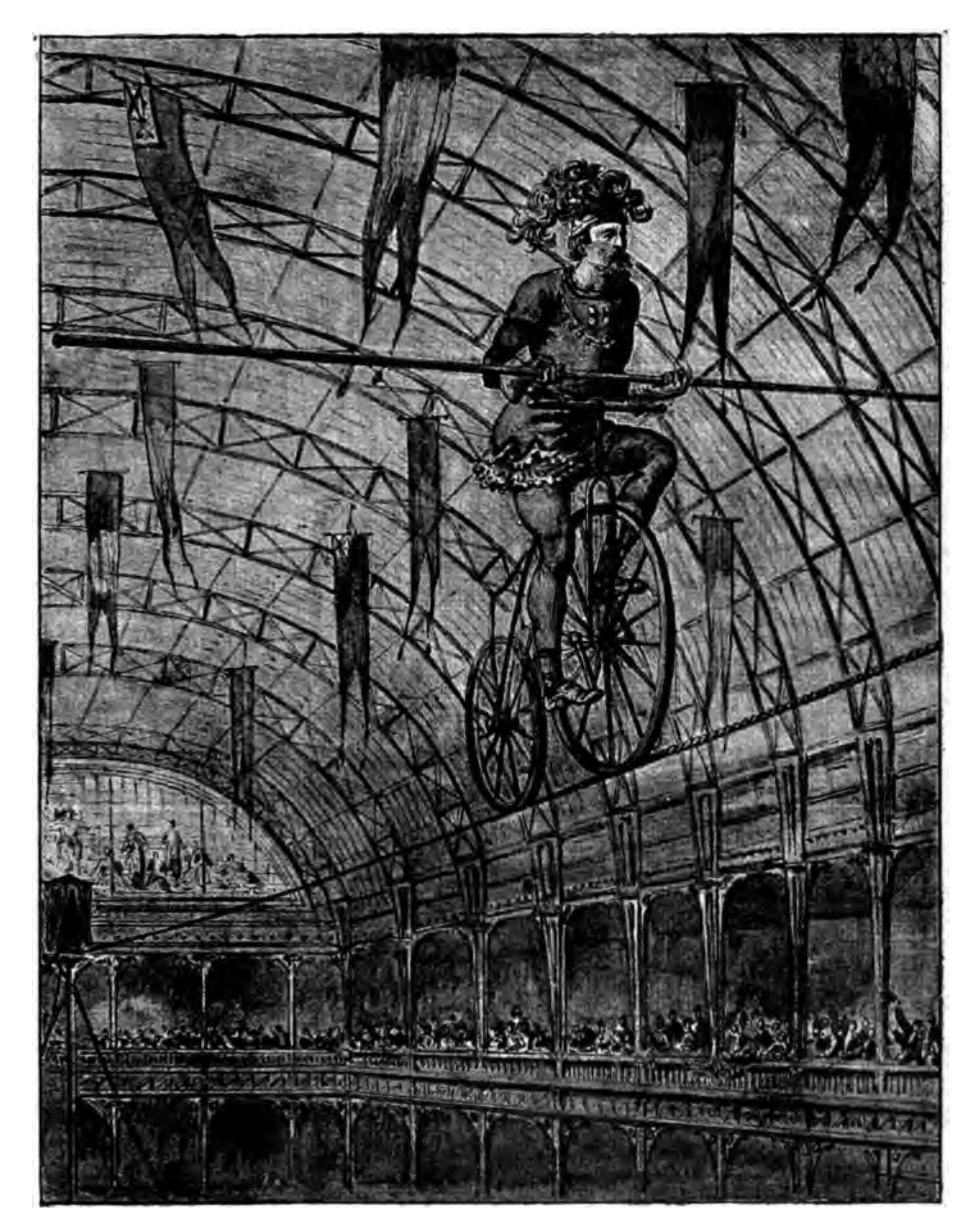
Jamais peut-être aucun clown n'a joui d'une gloire aussi européenne. Il ne venait point à Paris un provincial, et il y venait peu d'étrangers dont l'un des premiers soins ne fût de l'aller voir. C'était, dans la vie privée, un brave homme, très doux, très poli, assez spirituel, causant bien, ne cachant ni ses opinions conservatrices ni ses croyances religieuses, aimant à causer de ses exploits passés, mais sans jactance, et à montrer les trophées dont il avait tapissé son modeste logement.

La renommée d'Auriol fut égalée plus tard, dans les premières années du second empire, par celle du beau Léotard, l'homme au trapèze. Bornons-nous à mentionner, parmi les gloires du Cirque, —

car ils sont tout à fait nos contemporains, et les choses d'aujourd'hui sont exclues de ce livre, — le clown Boswell, dont la fantaisie bizarre et lugubre faisait songer à quelque bouffon shakespearien, et qui mourut tragiquement; les frères Deans, qui se brisèrent la tête au mois de juillet 1873, à Munich, en s'élançant ensemble pour saisir le même trapèze; un autre gymnaste habile, Rinaldi, qui périt d'un coup de sang à Florence, vers la même époque, tandis qu'il était suspendu par les pieds à son trapèze; le sauteur Onra, dont les exercices semblaient le dernier mot de *l'art*, mais qui a encore été dépassé depuis; enfin, vers 1875, Mayol, dit l'Homme-Obus, lequel chargeait un mortier avec son corps comme avec un projectile et se faisait lancer en avant par une charge de poudre minutieusement dosée, qui l'envoyait jusqu'à un trapèze où il s'accrochait pour commencer aussitôt les exercices ordinaires. Où s'arrêteront les sauteurs et les acrobates de l'avenir? Nul ne l'ose prévoir, après les prouesses inouïes que tous les jours des saltimbanques inconnus exécutent sous les yeux des spectateurs du Cirque et de l'Hippodrome. Qui sait? Peut-être un jour nos petits-neveux riront-ils de leurs naïfs aïeux, qui voyaient dans la danse de corde le *nec plus ultra* de la hardiesse et de l'habileté, à peu près comme nous-mêmes aujourd'hui, dans le wagon qui nous entraîne à toute vapeur, nous rions de la patache de nos pères.

Cependant il paraît bien difficile qu'on puisse jamais dépasser Blondin. Si récentes que soient les représentations données par Blondin chez nous, comment fermer un chapitre sur les acrobates sans en dire quelques mots? Blondin, fils et petit-fils de gymnastes, né en 1823, exerçait à Nîmes quand il y fut remarqué, en 1851, par un habile acrobate, Ravel, probablement le fils du fameux Ravel, qui l'emmena avec lui en Amérique, où sa réputation s'est faite. Longtemps attaché au théâtre de New-York, il le quitta un jour, en 1859, pour mettre à exécution une entreprise audacieuse. Cette histoire invraisemblable courut alors tous les journaux, trouvant beaucoup d'incrédules. On assurait qu'un acrobate avait tendu sa corde au-dessus de la cataracte du Niagara, et que chaque jour il traversait ainsi l'abîme devant une foule immense, en ne se lassant pas d'ajouter à cet exercice de nouvelles variantes. Tantôt il prenait son fils sur son dos et le portait d'une rive à l'autre en courant (un jour qu'il avait l'honneur de travailler devant le prince de Galles, il lui offrit même la préférence; mais le prince, en souriant, allégua sa grandeur qui l'attachait au rivage); tantôt il installait une chaise et un petit fourneau sur la corde, allumait le feu, cassait des œufs

et confectionnait une omelette, qu'il mangeait ensuite devant les Yankees émerveillés. Les citoyens de la libre Amérique, habitués aux tours de force et qu'on n'étonne pas aisément, n'en pouvaient croire



Blondin au Palais de l'Industrie.

leurs yeux, et ils firent bien vite à Blondin une popularité supérieure à celle qu'avaient jadis conquise Jenny Lind et la pseudo-nourrice de Washington.

Blondin ne pouvait manquer d'avoir les honneurs de la contre-

façon. Il y a eu autant de faux Blondin que de faux Démétrius et de faux Louis XVII. Il paraît que celui qu'on a vu à Paris, pendant les derniers mois de l'année 1877, dans la grande nef du Palais de l'Industrie, était bien réellement le vrai. Malgré son âge de cinquante-quatre ans, il accomplissait sur une corde juchée à trente ou quarante mètres de hauteur, presque sous la voûte, et sans le moindre filet pour le recevoir en cas de chute, des exercices dont plusieurs eussent été déjà des tours de force s'ils avaient été faits à terre. Non content de se coucher de son long sur la corde et de se relever à la force du jarret, de s'y planter la tête en bas et les pieds en l'air, on le voyait y établir un grand fourneau de cuisine qu'il apportait sur son dos jusqu'au centre et y fabriquer des omelettes qu'il jetait à l'assistance, ou une chaise sur laquelle il montait en enjambant le dossier et dont il escaladait les barreaux comme les degrés d'une échelle; marcher, courir plutôt, avec des chaînes au cou, aux mains et aux jambes; puis revêtu d'un sac de toile et les yeux bandés; puis les pieds dans des paniers ronds, par lesquels il avait remplacé les sabots classiques; enfin, monté sur un vélocipède où la corde s'engrenait dans une rainure des roues. Hier, à l'âge de soixante-deux ans, il exerçait encore. Blondin a posé les colonnes d'Hercule de l'acrobatie : on l'égalera peut-être, on ne le surpassera jamais.

CHAPITRE X

ÊTRES INCOMPLETS — NAINS ET GÉANTS

Paris est une ville privilégiée entre toutes les villes. C'est pour la servir et pour lui complaire que le monde a été créé. Tout ce qu'il y a de beau, de singulier, de rare ou d'unique sur la surface du globe, s'envole aussitôt vers Paris comme une flèche vers son but. Naît-il quelque part un de ces phénomènes qui font reculer la nature devant son œuvre : un veau à deux têtes, un homme sans bras, un enfant monstrueux capable d'étouffer une hydre dans son berceau, ou si mignon et si frêle qu'il pourrait tenir tout entier dans la pantoufle de Cendrillon, c'est pour Paris ! Un cyclope n'ayant qu'un œil au milieu du front, une femme à barbe, un rat gros comme un bœuf, un merle blanc, un homme à queue, un homme-chien tout revêtu de poils, vite à Paris ! Athéniens blasés, qui bâillez au Théâtre-Français et à l'Opéra, dites, que vous faut-il pour réveiller votre esprit endormi, pour émoustiller votre curiosité assouvie? Que voulez-vous voir? Une chose impossible, un démenti à la logique et à la création, une absurdité vivante, une fable, une chimère, un de ces cauchemars sortis du cerveau des mythologues de l'antiquité ou des poëtes romantiques, une sirène, un vampire, un albinos, un satyre, un phoque qui parle, une femme qui se nourrit de sabres crus, un anthropophage, un squelette animé, un crocodile qui pince de la guitare, une jeune princesse sauvage qui danse sur la corde, un roi des îles Noukahiva qui cire les bottes, Pan avec ses pieds de chèvre, Cacus vomissant des flammes, Hercule emportant une montagne sur son dos et jonglant avec un poids de deux cents livres comme avec une toupie? Demandez, faites-vous servir. Il n'en coûte que deux sous par personne, et on ne paye qu'en sortant. Suivez le monde ! Un petit air de

clarinette et de grosse caisse ; voilà qui est fait. Regardez maintenant dans ce baquet, sous ce bocal, sur cette table, dans ce tiroir, vous y trouverez le monstre demandé !

I

Il fut un temps où la naissance des monstres était regardée comme un présage infaillible de quelque grand malheur, au lieu d'être exploitée comme une curiosité foraine. C'est à ce point de vue que les



Les monstres. — François Trouillet ou Trouillac, d'après une pièce du temps.

envisagent tous les démonographes : Boguet, dans ses *Discours des exécrables sorciers*, Torquemada en son *Exameron*, et bien d'autres, comme aussi la plupart des vieux auteurs qui en ont parlé. La fille double, née le 6 juin 1428 à Aubervilliers, et qui, pendant les trois jours qu'elle vécut, fut visitée d'une multitude infinie de curieux,

était considérée comme le produit d'un démon incube ou succube. César Nostradamus décrivant, dans son *Histoire de Provence,* l'enfant à deux têtes et le chevreau phénoménal qu'on avait apportés à son père, le fameux prophète, pour qu'il les examinât (1554), ne manque pas de s'étendre sur les « malheurs et divisions qu'ils semblent pronostiquer infailliblement, estans toujours produits contre



Mathias Buchinger, d'après un portrait daté de 1707.

l'ordre et l'art de nature, non certainement comme causes, mais vrais signes et nonces extraordinaires et certains de choses tristes et funestes ». Montaigne lui-même, peu superstitieux par nature, fait quelque réflexion semblable sur l'enfant double qu'on montrait en son temps pour de l'argent[1]. Mais la crédulité et l'imagination populaires ont si bien exagéré tous ces faits dans les siècles passés, et les écrivains les ont acceptés avec un empressement si naïf, sans jamais

[1] *Essais,* liv. II, ch. XXX.

les contrôler en rien, qu'il en est bien peu que l'on puisse citer alors avec quelque garantie de certitude.

Nous n'avons garde d'ailleurs de nous arrêter aux monstres proprement dits, sujet répugnant, qui ne peut offrir d'intérêt qu'au point de vue médical. L'exploitation ou la simulation des cas tératologiques, parmi les animaux comme parmi les hommes, a toujours tenu une très large place dans les exhibitions foraines, et le classique veau à deux têtes est certainement un des plus anciens spectacles qu'on ait offerts à l'admiration de la foule. Elle serait interminable la liste des phénomènes qui ont laissé trace dans la chronique parisienne, depuis ce Trouillac, l'homme cornu trouvé, en 1599, dans la forêt du Maine, et montré sur le Pont-Neuf; le monstre de Madagascar, qu'on exhibait en 1658, et dont J. Lagniet nous a laissé le portrait; jusqu'aux êtres doubles, dont les plus célèbres, Ritta-Cristina, les frères Siamois et, tout récemment encore, Millie-Christine, ont paru en notre siècle.

Disons seulement quelques mots des êtres incomplets qui ont mérité un intérêt plus sérieux par l'industrie avec laquelle ils savaient suppléer aux lacunes de leurs organes.

L'Estoile et Sauval nous apprennent qu'on vit à Paris, en 1586, un Breton sans bras, qui écrivait, lavait un verre, ôtait son chapeau, jouait aux dés, aux cartes et aux quilles, tirait de l'arc, chargeait, bandait, démontait et faisait partir un pistolet. A cette curiosité, Sauval en ajoute beaucoup d'autres de la même nature. Il parle, avec l'admiration séante, du fils d'un tailleur nommé l'Asne, qui, venu au monde sans main droite, sans bras ni épaule gauches, taillait des plumes avec le moignon du bras droit et gagnait sa vie à écrire; d'une femme sans bras qui coupait des chemises et des habits; d'une fille de seize ans, affligée de la même lacune, qu'on voyait de son temps, au cimetière Saint-Innocent et dans les rues de Paris, enfilant des aiguilles et cousant avec ses pieds; enfin d'un autre homme également sans bras, qui, non content de faire tout ce que faisait le Breton dont il est question plus haut, buvait et mangeait tout seul, maniait un fouet mieux que charretier du monde et, rien qu'en penchant la tête sur son épaule, *ruait* de grande force une coignée contre quelque pièce de bois. Par malheur, un si beau talent finit par tourner mal, et l'homme sans bras abusa de sa trompeuse infirmité pour se faire meurtrier et larron de grand chemin. Certes, il fallait une vocation bien déterminée pour se mettre à détrousser les passants avec ses pieds, et si ce voleur était digne de la potence par sa perversité, par l'originalité du fait il méritait sa grâce.

De pareils cas pourtant, si extraordinaires qu'ils semblent, ne sont pas aussi rares que l'on pourrait croire. On a vu très souvent des hommes sans mains et sans bras se distinguer par une habileté incroyable. En 1709, on montrait à la *foire Saint-Laurent* un phénomène dont il est question dans la comédie de Legrand portant ce titre, et qui, entre autres exercices, ôtait son chapeau, battait les cartes, jouait au piquet, s'accompagnait du tympanon avec le pied. En 1716, à la foire Saint-Germain, un Allemand, non seulement



Les monstres. — La veuve Dimanche et son excroissance cornée, d'après une estampe du temps.

sans mains, mais sans jambes, se servait de deux moignons informes pour tailler une plume, écrire et faire des traits, toucher d'un instrument, jouer des gobelets, tirer des coups de fusil, exécuter des tours de carte et des tours d'adresse [1]. On en montrait un sur le boulevard du Temple, en 1770, qui buvait, mangeait, débouchait une bouteille, se servait d'un cure-dents, jouait à tous les jeux, filait de la laine ou du coton, jetait un bâton avec force à quarante pieds de lui, enfilait une aiguille et faisait un nœud au fil, etc. Quelques années après, à la foire Saint-Germain, la jeune et merveilleuse Vénitienne, qui réunissait tous les charmes, — car non seulement elle n'avait pas de mains et ses pieds étaient attachés aux genoux, mais elle était naine, — chantait des ariettes italiennes, râclait du violon, tricotait,

[1] A. Heulhard, *La foire Saint-Laurent,* 1878, in-8°, p. 126, 132.

filait, coupait, cousait et se servait de sa langue pour nouer le fil. Une autre, en 1816, attirait la foule sur les boulevards en jouant du violon, comme cet Hermann Unthang exhibé par le cirque Napoléon en 1870. Il y a une trentaine d'années, on voyait sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, dont il avait fait son quartier général, un pauvre être également dépourvu de ses quatre membres et qui écrivait avec son ventre. L'administration est devenue plus sévère qu'autrefois pour des spectacles repoussants qui encombraient la voie publique.

Sera-ce insulter aux mânes du peintre Ducornet, né sans bras, que de rappeler son nom célèbre à la suite de tous ces anonymes? Ducornet ne se bornait pas à enfiler une aiguille et à jouer aux cartes, il exécutait avec ses pieds des tableaux qui ne seraient point sans mérite, même pour un peintre doué de tous ses membres, et dont plusieurs ornent des églises, des châteaux, des musées. Mais Ducornet ne se donnait point en spectacle, bien qu'on ait souvent fait cercle au Louvre, à sa grande irritation, pour le voir passer sur les épaules de son père; car il évitait de marcher de peur d'altérer la délicatesse des pieds qui lui servaient de mains. J'ai voulu inscrire ici le nom de cet artiste, mort en 1856, comme celui qui a le mieux montré jusqu'à quel point l'industrie pouvait suppléer à la nature, et aussi pour honorer et relever un sujet qui n'a rien de bien noble par lui-même.

Sans nous arrêter à quelques autres cas curieux, tels que les femmes sans langue, mais néanmoins parlant très bien, — phénomène à souhait pour exercer la verve caustique des misogynes, — qu'on montrait aux foires de 1766 et de 1773, nous terminerons cette rapide esquisse des êtres incomplets par quelques notes sur les aveugles. Sauval ne les a pas oubliés, et il cite de plusieurs des traits étonnants, qui néanmoins n'étonneront personne, car on sait jusqu'où la privation d'un sens, en particulier de la vue, peut pousser la délicatesse et le développement des autres. Et comment s'étonner de rien après l'exemple de l'illustre aveugle-né Saunderson, qui fit si longtemps de doctes cours sur la perspective, la lumière et les couleurs?

Ces malheureux se donnaient parfois en spectacle, et on les a faits plus d'une fois servir au divertissement des gens qui voyaient clair, surtout avant qu'on n'eût entrepris leur éducation d'une manière méthodique. Valentin Haüy a raconté qu'il fut conduit à s'occuper d'eux en voyant un jour, le 18 mai 1782, dans un café de la place Louis XV, « dix pauvres aveugles affublés d'une manière ridicule,

ayant des bonnets de papier sur la tête, des lunettes de carton sans verre sur le nez, des parties de musique éclairées devant eux et jouant fort mal le même air à l'unisson [1]. »

L'année suivante, une Viennoise, Mlle Paradis, était presque aussi à la mode chez les Parisiens par son talent sur le piano que l'avait été, un peu auparavant, son compatriote Mozart. Elle suppléait à l'absence de la vue en notant les morceaux qu'on lui dictait, même les plus compliqués, à l'aide d'épingles fichées dans des pelotes, et en les apprenant par cœur avec ses doigts.

L'étonnante habileté des aveugles à suppléer les organes qui leur manquent est tellement connue, qu'il suffira de citer un ou deux faits entre ceux dont les rues de Paris ont été les témoins : par exemple, l'usage où l'on était, par ces brouillards opaques et impénétrables que dégage quelquefois la Seine, de prendre un quinze-vingt pour guide à travers la ville, et ce trait des deux aveugles vus à Paris par Kotzebue en 1804, et qui jouaient la journée entière au piquet dans la rue, à la volonté de tout passant qui les payait en conséquence. Vers la fin du règne de Louis XVI, on avait organisé un orchestre d'enfants aveugles, qui allaient d'église en église exécuter des messes en musique pour attirer la foule [2].

Beaucoup de nos lecteurs se souviennent encore du bruyant café des Aveugles, installé dans un sous-sol du Palais-Royal, et qui rappelait jusqu'à un certain point le café de la place Louis XV, décrit par Valentin Haüy, car il avait un orchestre et une troupe dramatique exclusivement composés d'artistes qui n'y voyaient pas. Cet établissement populaire, assez mal fréquenté, a disparu depuis quelques années. On ne rencontre même plus guère d'aveugles jouant de l'accordéon ou de la clarinette sur les ponts. Cette infirmité n'est plus donnée en spectacle dans les rues que par des mendiants obstinés, dont le nombre ne dépasse pas celui des autres infirmes. Aujourd'hui, tout aveugle de bonne volonté peut être mis en mesure, plus aisément qu'un cul-de-jatte ou même qu'un manchot, de bien gagner sa vie.

[1] Du Camp, *Paris*, t. V, p. 49. — Campardon, *Spectacles de la foire*, t. I, p. 187

[2] *Nouveau Tableau de Paris* (1790).

II

Parmi les phénomènes vivants de la nature, les nains et les géants ont toujours joui du privilège d'exciter une curiosité qui, du moins, est sans mélange de dégoût.

Il est souvent question, chez nos vieux *romanciers*, de nains sonnant du cor sur les donjons pour annoncer l'approche de quelque chevalier ou de quelque belle dame, chargés de messages, accompagnant les demoiselles, remplissant l'office de varlets. Ils figuraient, au moins à la fin du moyen âge, dans les cours à côté des fous du roi, dont ils remplissaient même fréquemment les fonctions. On leur rasait la tête, on les revêtait d'un accoutrement grotesque, avec un bonnet orné de grelots, et souvent aussi ils portaient la marotte. La reine Isabeau de Bavière avait une naine. François Ier, Henri II, Catherine de Médicis, etc., eurent des nains à leur service pour les divertir. Le fameux Triboulet, l'un des plus connus parmi les fous de cour, était un nain contrefait. Blaise de Vigenère, qui prétend avoir été servi à Rome, en 1566, dans un banquet chez le cardinal Vitelli, par trente-quatre nains, ajoute quelques renseignements relatifs à ceux de la cour de France, sous François Ier et Henri II, dont le plus petit était Grandjean le Milanais, qu'on portait dans une cage comme un oiseau. La femme de François Ier, la reine Claude, et sa fille, la princesse Charlotte, avaient également des naines, dont il est fait mention dans les comptes de dépenses.

Catherine de Médicis eut pour les nains un goût particulier, qui semble avoir été poussé jusqu'à une véritable passion. En 1556, la cour de France possédait pour le moins trois nains, dont deux, Bezon et Romanesque, appartenaient spécialement à Catherine, et dont le troisième, Merville, ne tarda point à passer également à son service. Tous trois avaient des gouverneurs et étaient somptueusement vêtus. La même année, Catherine reçut en présent du roi de Pologne deux autres nains, désignés sous le nom du Grand-Pollacre et du Petit-Pollaçon. Il est question aussi de ses naines à diverses reprises dans les comptes de la maison du roi; l'une d'elles, native de Normandie, n'avait pas dix-huit pouces de haut à l'âge de sept ou huit ans. Elle maria ensemble trois couples de nains qui étaient à son ser-

vice, mais qui ne firent pas souche[1]. En 1578, elle en avait encore cinq, particulièrement Majosky, qui suivait aux frais de la reine les cours d'un collège. Elle laissa par testament six mille écus à chacune de ses naines. Ses fils héritèrent de ce goût. Charles IX fit paraître



Aux Admirateurs de Prodiges de la Nature,
Céstun Nain de la plus petite meisen meme têms de la plus jolie
espece nommé Akencil agé de 15 ans né en Allemagne dans la
Foret noire. Il ná que 30 pouces de haut, et il na pas grandi de
puis l'agé de 5. ans. Cést un Etre très singulier fait po:
ur interesser les Savans en Phisiques et en histoire naturelle Il est
gai vif et toujours en mouvement tres curieux il veut tout appren
dre il concoit et retient tout facilement.

Les nains célèbres. — Le nain Akeneil : fac-similé d'une gravure du temps.

son nain dans un tournoi en 1563. En 1572, le roi de Pologne lui envoya quatre nains; puis l'empereur d'Allemagne lui fit présent de trois autres, également Polonais. La Pologne paraît avoir été tout particulièrement en possession, du moins à cette époque, de produire ces avortons. On en connaît deux, Jean de Crésoqui et don Diego de Portugal, qui, en 1577, appartenaient à Henri III. On les habillait

[1] L. Guyon, *Diverses leçons*.

comme des poupées; ils dansaient des voltes et des gaillardes pour amuser les courtisans.

Henri IV avait trois nains : Xanica ou Janick, Espagnol ; Merlin et Marin Noël. La tradition des nains de cour était si bien affermie, que Rubens ne crut pas pouvoir oublier ce personnage essentiel dans le tableau où il représenta le mariage de Marie de Médicis avec le Béarnais. Outre ses quatre nains en titre, dont l'histoire nous a conservé les noms, Pierre Dumont, Raphaël Dubois, Denis Sornet et Guillaume Dupont[1], Louis XIII en avait recueilli du règne précédent plusieurs, dont l'un, en 1623, remplissait les fonctions d'huissier de son cabinet, de même que le nain Mandricart était huissier du cabinet de la reine. Ce dernier ne fut pas non plus le seul que posséda Anne d'Autriche : bornons-nous à nommer parmi les autres Louis Pinson, dit Balthazar, dont la mort en 1662 marqua, dit-on, l'abolition de cette charge à la cour de France. Cependant on trouve encore le nain Lutel sur les comptes de 1664 à 1668; et, en 1686, Louis XIV en avait un, âgé de trente-cinq ans et haut de quatorze pouces, envoyé de Bretagne par M. de Lavardin.

A l'exemple du roi, les princes du sang, les grands seigneurs, les hauts personnages en tout genre, — Mademoiselle, dont l'*incomparable mignonne,* morte en 1653, a obtenu de la muse burlesque de Loret[2] un long article nécrologique; le prince de Condé, le marquis de Boufflers, le chancelier Séguier, et même des ecclésiastiques, — avaient des nains dont nous ne parlerons pas, non plus que de tous ceux dont il est question dans Tallemant des Réaux[3].

En dehors de la cour de France, un des derniers et des plus illustres nains officiels, auquel nous ne pouvons nous dispenser d'accorder une mention à cause de son exceptionnelle célébrité, et aussi parce qu'il parut dans les rues de Paris, fut le Lorrain Nicolas Ferri, plus connu sous le nom de Bébé, qui appartenait à l'ancien roi de Pologne, Stanislas Leczinski. Bébé n'avait pas plus de vingt-quatre pouces de haut; on pouvait le cacher, armé de pied en cap, sous la croûte d'un pâté. Un jour qu'il sortait de la rue Dauphine pour prendre le Pont-Neuf, se voyant entouré par les passants, il s'esquiva lestement le long du quai de la Vallée, et enfila la rue des Augustins. La foule le suivait de près; mais, au détour de la rue, Bébé avait disparu. On le chercha partout sans pouvoir le trouver et, de guerre lasse, il fallut bien que l'attroupement se dispersât. Aussitôt Bébé sortit d'une

[1] *Archives curieuses de l'histoire de France,* 2e série, t. VI, p. 67.
[2] *Muse historique,* lettre du 15 février 1653.
[3] Édit. P. Paris, t. II, p. 75 et 115; t. IV, p. 398.

botte forte, qui se trouvait à l'étalage d'un cordonnier, et où personne ne s'était avisé de l'aller querir.

A la petite cour de Lunéville, où il avait jusqu'alors régné sans rival, Bébé faillit crever de jalousie quand il vit arriver, à la suite de la comtesse Humiecska, le nain Borulawski, dit Joujou, qui l'emportait sur lui d'abord parce qu'il était plus petit de quelques pouces, ensuite parce qu'il était gentilhomme, enfin parce qu'il causait mieux, se montrait plus intelligent et plus aimable. Borulawski soutenait dignement la réputation de la Pologne au point de vue de la production des nains. Il vint ensuite à Paris avec sa bienfaitrice, et, pendant plus d'une année qu'il y resta, fut l'objet d'une curiosité et d'une faveur très flatteuses. Le financier Bouret donna en son honneur une réception brillante, suivie d'un repas où les pièces et la vaisselle étaient en rapport avec sa petite taille. Le comte de Tressan fit de Borulawski l'objet d'un mémoire à l'Académie des sciences, et Saint-Foix en conserva le souvenir dans ses *Essais sur Paris*[1]. Plus tard, après de longues tournées dans les divers pays de l'Europe et lorsqu'il avait pris le parti de se montrer pour de l'argent et de donner des concerts, il revint à Paris et n'y obtint pas un moindre succès. Borulawski, un des rares nains lettrés qu'on ait vus, a écrit ses *Mémoires*.

Rapprochons de Bébé et de Joujou le nain Richebourg, qui avait le titre de sommelier dans la maison de la duchesse d'Orléans, femme du futur Philippe-Égalité, sans en remplir les fonctions, et qui était une sorte de nain d'office. Richebourg n'est mort qu'en 1858, à l'âge de quatre-vingt-dix ans; il est sans doute l'unique exemple d'une longévité pareille qu'on puisse trouver dans l'histoire de ces petits êtres[2].

A côté de ces nains historiques, les autres font assez piètre figure. On n'a pas manqué d'en exhiber souvent dans les foires, et nous pourrions rapporter un grand nombre de cas, mais généralement anonymes et sans intérêt, dès le XVIe et le XVIIe siècle. C'est au XVIIIe seulement que, grâce aux chroniqueurs et aux almanachs forains, les renseignements deviennent plus précis. Citons spécialement, en 1751, le nain hollandais, haut de deux pieds quatre pouces, et dont, à en croire l'annonce, la grosseur de la tête égalait la longueur de son corps; en 1774 et 1775, une naine allemande du nom de Stœbert, très bien faite, et le nain des Indes, haut de vingt-sept pouces seule-

[1] Tome IV, p. 145, 5e édit.
[2] Ed. Garnier, *les Nains et les Géants*, in-18, p. 163.

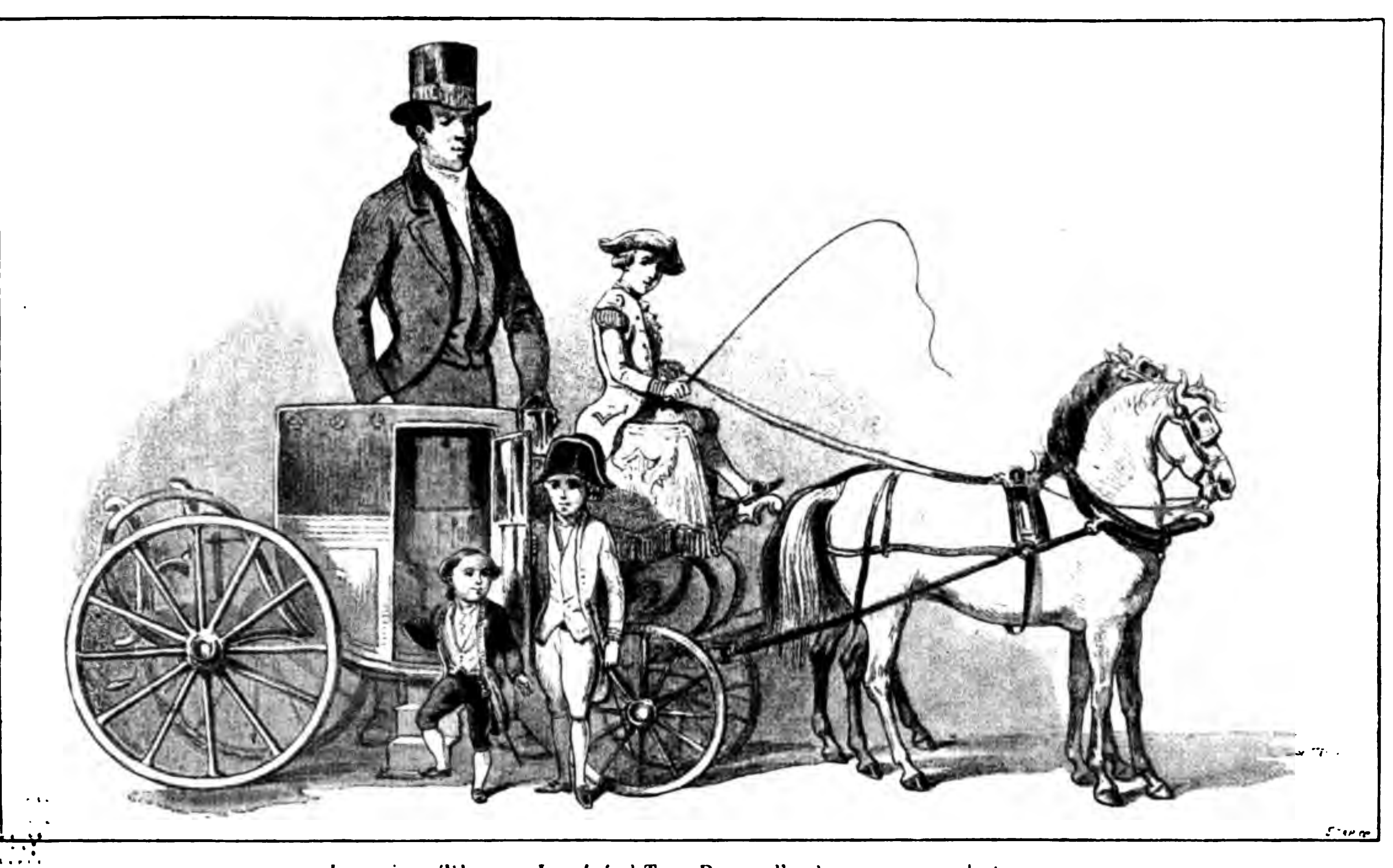
ment, qui eut l'honneur d'être présenté à la famille royale; en 1779, le *nain géant,* enfant de quatre ans conformé comme le plus robuste, et une famille de Lapons dont le père avait trente et un pouces de haut, la femme vingt-huit et l'enfant dix-huit.

Plus tard, le nain Hynch excita par son talent l'admiration de tous les habitués du Cirque Olympique. Mais de tous les nains de théâtre c'est le petit Moreau qui fit le plus de bruit et fournit la plus longue carrière. Il était fils d'un musicien de la Comédie Italienne et n'avait, dit-on, pas plus de vingt-huit pouces. Dans une fête donnée par le prince de Condé à Chantilly, en 1767, Moreau, alors âgé de treize ans, sortit tout à coup, habillé en Amour, d'un énorme ananas qu'on avait servi au milieu de la table et charma les dames en chantant des couplets à leur louange. Audinot l'engagea en 1769 à l'Ambigu, où il fit merveille dans les rôles d'Arlequin. Puis il passa aux Variétés, où sa grâce et sa gentillesse continuèrent à charmer le public, et revint encore à l'Ambigu, mais avec un bien moindre succès qu'autrefois. Vers la fin de la révolution, on le retrouve au théâtre des Jeunes-Artistes, entre Désaugiers et Lepeintre jeune, celui-ci tout enfant encore. Ce fut la fin de sa carrière artistique. Devenu vieux et tombé dans la misère, il en fut réduit, sous le premier empire, à courir les places publiques et à se montrer pour deux sous dans des baraques [1].

En 1813, Nanette Stocker, Autrichienne d'origine, en compagnie de l'Alsacien Hauptmann, donnait des représentations de chant, de musique et de danse; la première jouait du piano-forte avec talent, et le second ne manquait pas d'habileté sur le violon. Agée de trente-trois ans, Nanette pesait trente-trois livres et avait exactement trente-trois pouces de haut. Les théâtres semblaient alors vouloir accaparer les nains. Sewrin fit sa pièce de *Gulliver dans l'île des Géants,* pour en exhiber trois, à côté de l'acteur Cazot, qui était d'une taille gigantesque (1815). Au Cirque, en 1818, parut une jolie naine de huit ans, *la petite Babet,* haute de dix-huit pouces et faite au tour, laquelle, après avoir excité l'admiration de l'Allemagne, fit *les délices* de Paris par ses grâces mignonnes, comme son habileté dans l'art de la pantomime et dans celui de l'équitation.

L'année suivante, tout Paris alla voir au théâtre Comte les deux sœurs Souvray, qui, bien que déjà vieilles, étaient encore vives, chantaient et dansaient agréablement, surtout Thérèse, la plus petite

[1] *Le Chroniqueur désœuvré*, t. I, p. 68; t. II, p. 56.— Brazier, *Chronique des petits théâtres*, t. I, p. 125.



Les nains célèbres. — Le général Tom-Pouce, d'après une gravure du temps.

et la plus intéressante, que l'affiche qualifiait de Mme Bébé, car on prétendait qu'elle avait été fiancée, en 1761, à son compatriote Nicolas Bébé.

C'est encore le théâtre Comte qui mit en lumière, sous le règne de Louis-Philippe (1836), le nain Mathias Gullia, Illyrien, haut de trente-quatre pouces, parlant cinq langues, et qui fut présenté à l'Académie des sciences par Geoffroy Saint-Hilaire.

Tels furent les principaux prédécesseurs de l'illustre général Tom-Pouce, qui mérite de nous arrêter un peu plus longtemps. Ce phénomène, exploité par Barnum avec un véritable génie, était né dans le Connecticut et s'appelait réellement Charles Stratton. Barnum lui avait donné le nom du nain légendaire de l'Angleterre, *Tom-Thumb,* Poucet de la chevalerie, compagnon du roi Arthur, l'un des héros de la Table-Ronde, sur lequel Fielding a écrit une tragédie. Après avoir passé par l'Angleterre, Tom-Pouce arriva à Paris précédé d'une réputation colossale, et fut présenté à Louis-Philippe et à sa famille comme il l'avait été à la reine Victoria. La foule se pressa dans la salle des concerts de la rue Vivienne, où il se montrait. Il fut l'objet d'un engouement extrême. On le mandait dans les salons. Les dames se le passaient de main en main, lui prodiguant les bonbons et même les bijoux. Il se piquait de belles manières et avait des façons de gentleman. Couvert habituellement d'un habit à la française, poudré comme un cordon-bleu du temps de Louis XV, portant au côté une épée en or grande comme une épingle de cravate, il se montrait quelquefois aussi en costume de Frédéric II ou de général, et se prenait fort au sérieux. Son portrait figurait aux vitres de tous les marchands d'estampes. Son nom courait les journaux, les chroniques, les chansons et les pièces de théâtre.

On l'engagea au Vaudeville pour y jouer le *Petit Poucet* (5 mai 1845), vaudeville-féerie de Clairville et Dumanoir. Les badauds s'attroupaient sur la voie publique autour de son équipage couleur d'azur, attelé de poneys microscopiques, qui semblait avoir été taillé dans une citrouille, comme le carrosse de Cendrillon. Tom-Pouce avait alors, ou plutôt on lui attribuait treize à quatorze ans, car il est probable que Barnum le vieillissait; il était haut de soixante centimètres et ne pesait guère que treize livres.

Après avoir quitté Paris pour se faire voir en province et à l'étranger, il y rentra vers la fin de l'année et alla prendre congé de la famille royale à Saint-Cloud. Nous n'avons pas à le suivre dans le reste de sa carrière, qui ne nous regarde plus. Qu'il nous suffise de dire que plus tard, après avoir fait fortune, Tom-Pouce épousa en

grande pompe miss Lavinia Warren, une naine charmante en compagnie de laquelle il venait d'entreprendre une nouvelle tournée en Angleterre, son pays de prédilection. En 1864, il passa par Paris avec sa femme et sa fille âgée de onze mois, descendit à l'hôtel du Louvre et lança des invitations conçues en ces termes, auxquelles les curieux répondirent avec empressement :

M. et Mme Charles S. Stratton (connus sous le nom de général Tom-Pouce et sa femme) présentent leurs compliments à . . . . . . et seront très honorés si l'on veut bien accepter la carte ci-jointe et en faire usage aux temps et lieu ci-dessous indiqués :

HOTEL DU LOUVRE

Cette carte est bonne pour quatre personnes. On sera admis sur sa présentation au domestique de service à l'entrée du salon de réception. Les enfants ne seront pas admis.

Quant à la carte, on y lisait ceci :

HOTEL DU LOUVRE

RUE DE RIVOLI

M. ET Mme CHARLES S. STRATTON

Chez eux de 2 à 4 heures,
du 4 au 8 décembre 1864.

Le général Tom-Pouce était alors trop grand seigneur pour se montrer à prix d'argent ; mais il avait gardé l'amour des vieux comédiens pour les planches où ils ont obtenu leurs triomphes. Il voulait apparaître dans sa splendeur à ceux qui l'avaient vu dans son humilité, et les recevoir en gentleman, chez lui, au milieu de sa famille.

Tom-Pouce est mort au mois de juillet 1883 ; cette nouvelle a ravivé sa gloire, et tous les journaux, même les plus sérieux, lui ont consacré des articles nécrologiques.

Depuis Tom-Pouce, les nains les plus remarquables et les plus célèbres qui se soient montrés à Paris sont le prince et la princesse Colibri, les prétendus Aztèques, la princesse Félicie, l'avorton exhibé par M. Marc Fournier à la Porte-Saint-Martin dans sa revue de fin d'année, en 1867, et tout récemment les *midgets* américains. Il serait fastidieux de nous arrêter à chaque échantillon de cette race d'oiseaux-mouches, auxquels la nature a généralement économisé l'intelligence autant que la matière, mais que les badauds sont portés à admirer avec attendrissement, comme la fine fleur et la pure quintessence de nature, pour peu seulement qu'ils ne soient pas tordus, noueux et rabougris. Il suffira d'en choisir un comme exemple, et

nous choisissons les Aztèques, ou plutôt les petits êtres, véritables lilliputiens, qu'on nous a montrés à deux reprises sous ce nom, d'abord en 1853, dans la salle de l'Hippodrome, puis en 1875 dans celle de Frascati.

En 1853, ils firent leur tour d'Europe, et après avoir, comme le général Tom-Pouce, présenté leurs hommages à la reine Victoria, qui les fit marier, dit-on, ils avaient paru devant l'empereur Napoléon III, qui leur donna 2,000 francs. Étaient-ce bien des Aztèques, c'est-à-dire des descendants de l'ancienne race indigène du Mexique chassée par les Espagnols? Il est pour le moins permis d'en douter. Les Aztèques du temps de Fernand Cortez étaient des hommes de belle stature, intelligents et hardis; ceux-là n'étaient que de petits idiots, jouant à *dada*, peureux comme des mouches ou comme des oiseaux, auxquels ils ressemblaient avec leur front déprimé et leur nez proéminent en forme de bec. Que de longs siècles de servitude aient affaibli le moral du peu qui reste de la race, rien n'est plus naturel; mais qu'elle les ait rabougris et *ratatinés* physiquement au point de leur faire perdre la grande moitié de leur taille primitive, voilà ce qui est plus difficile à comprendre.

Il ne faut voir probablement en eux que des accidents de la nature, des exceptions monstrueuses, plutôt qu'une variété de l'espèce humaine. C'est vers 1850 que ces deux êtres, Maximo, l'homme, et Bartholo, la femme, furent ramenés de l'intérieur du Yucatan par l'Espagnol Pedro Velasquez, qui les vendit à un barnum. Velasquez se vantait de les avoir enlevés à une peuplade à laquelle ils servaient de dieux, et, chose étrange! lorsque MM. Broca et Topinard, de la Société d'anthropologie, voulurent examiner leur constitution physique, tous deux, l'homme surtout, prirent alors et immédiatement la position très remarquable et assez difficile à supporter longtemps, à cause du rapprochement des genoux et de l'écartement des pieds, qu'on voit attribuée aux vieilles idoles mexicaines, notamment sur les bas-reliefs de Palanqué. Ajoutons que, sur les monuments des Toltèques, prédécesseurs des Aztèques, on trouve des figures de divinités se rapprochant complètement des leurs, et que de la position gardée par eux pendant douze ans il est résulté quelques infirmités incurables. Il parait donc à peu près sûr qu'ils avaient joué le rôle de dieux chez les Indiens de l'Amérique centrale, précisément à cause de leur difformité.

« Les Aztèques, dit le *Journal des Débats* dans un article des premiers jours de 1875, ont un peu grandi depuis. Maximo avait alors 875 millimètres de haut, il a aujourd'hui 1m 34. La fille Bartholo,

qui mesurait 781 millimètres, mesure maintenant 1m 33. La circonférence de leur tête a passé de 336 millimètres à 393, et de 338 millimètres à 413. L'aspect général est devenu moins enfantin, mais l'intelligence n'a rien gagné. Ils sont de l'espèce de métis dite zambo, c'est-à-dire issue du mélange de sang indien et de sang nègre. Ils ont aujourd'hui trente-deux et vingt-huit ans. La femme est devenue, avec l'âge, un peu plus sérieuse que l'homme; mais tous deux n'ont à leur service, pour s'exprimer, que le geste et une quinzaine de mots de mauvais anglais. Maximo a conservé une assez grande vivacité et un penchant à l'imitation, qui rappelle beaucoup les manières de certains singes. C'est ainsi qu'à la Société d'anthropologie, voyant l'un des membres faire son portrait, il prit aussitôt un crayon, et se mit à griffonner de son côté, en parodiant les manières du dessinateur. »

III

Les géants n'ont jamais figuré, comme les nains, dans le train domestique des rois, des princes ou des grands seigneurs. Tout au plus, en cherchant bien, pourrait-on en trouver quelques-uns parmi les valets de pied, les heiduques, les chasseurs et les laquais de certaines maisons, mais à l'état isolé et sans constituer une sorte d'institution. En revanche ils n'ont pas compté en moins grand nombre parmi les curiosités foraines.

En 1613, un chirurgien de Beaurepaire, Pierre Mazuyer, exhibait solennellement des débris fossiles trouvés en Dauphiné le 11 janvier précédent : c'étaient, entre autres, des dents de la grandeur du pied d'un taureau de vingt mois, les os d'une cuisse et une jambe de neuf pieds de long, des vertèbres d'épine dorsale de près d'un demi-pied d'épaisseur, etc., qu'il présentait comme les restes du géant Theutobocus, roi des Cimbres et des Teutons, recueillis dans sa tombe, à dix-huit pieds sous terre, avec des médailles de son vainqueur Marius. La découverte de ces ossements souleva un si grand bruit, que le roi avait ordonné de les transporter à Paris. Mazuyer fit composer à l'appui de son attribution un espèce de *discours*, qu'il vendait lui-même, et il les montrait pour de l'argent, avec une enseigne à sa porte, où les os du géant étaient peints. Theutobocus partagea la curiosité parisienne avec les Topinambous ramenés en France la même année par Rasilly. Une longue et ardente polémique

s'engagea à ce sujet parmi les savants : le chirurgien Habicot prit fait et cause pour l'hypothèse hasardée de Mazuyer; mais il fut si doctement réfuté, surtout par l'illustre Riolan, que Mazuyer vit bientôt la foule déserter son spectacle, et qu'il dut finir par vendre ses os à d'autres charlatans qui les promenèrent ailleurs. Les prétendus restes de Theutobocus étaient probablement ceux d'un mastodonte; mais le roi des Cimbres et des Teutons faisait un effet plus pittoresque sur l'enseigne, et il est probable que c'était là, après tout, la principale base de la conviction de Mazuyer [1].

La *Bouffonnerie de la fille géante,* publiée à Paris en 1641, roule sur un phénomène de ce genre qui attirait de nombreux badauds à la foire. En 1658, deux valets de pied du roi avaient obtenu la permission de montrer pour quinze sous, au bout du Pont-Neuf, dans une baraque souvent occupée par des exhibitions du même genre, un géant rouennais, qui fit concurrence aux débuts de la troupe de Molière, et faillit en compromettre le succès, comme ce funambule romain pour lequel la foule déserta l'*Hécyre* de Térence. Il revint en 1661, après une tournée dans les pays étrangers, particulièrement en Hollande, et, quoiqu'il en coûtât quinze sols tournois pour le voir, ainsi que la femme, la salle du bout du Pont-Neuf ne désemplissait pas. Les courtisans surtout ne se lassaient point d'aller l'admirer, et le trouvaient encore grandi depuis trois ans [2].

« Nous avons été voir à la foire, écrit Mme de Sévigné le 13 mars 1671, une grande diablesse de femme, plus grande que Riberpré de toute la tête. »

Vers la fin du règne de Louis XIV, l'Allemand Christophe Miller excita l'admiration des Parisiens par sa haute taille. Il eut l'honneur d'être présenté au roi et de recevoir en cadeau de sa main, s'il faut en croire l'avis qui annonçait son arrivée à Londres un peu plus tard, une massue d'argent et un magnifique cimeterre avec lesquels il avait grand soin de se montrer. En 1735, on exhiba pendant quelques mois, à prix d'argent, un Suédois âgé de vingt-neuf ans, nommé Cajanus, qui avait sept pieds de haut, et vers la même époque les curieux pouvaient également rassasier leur vue de la contemplation d'un colossal Finlandais, pesant quatre cent cinquante livres et ayant presque une aune et demie de largeur [3]. Une vingtaine d'années plus tard, le géant irlandais Mac-Grath produisit une impression plus stupéfiante encore. Il n'avait pas tout à fait vingt ans. Sa taille n'avait

[1] *Mercure françois*, t. III, p. 266-73.
[2] Loret, *Muse historique,* 8 et 22 janvier 1661.
[3] *Mercure,* mai 1735.

commencé à se développer d'une façon exceptionnelle qu'à partir de sa quinzième année, et elle ne cessa de s'accroitre jusqu'à sa mort. Né en 1736, il avait, en 1753, sept pieds trois pouces de hauteur, et lorsqu'il mourut épuisé, en 1760, il était long de sept pieds huit pouces anglais (2m 528)[1].

On vit à la foire Saint-Germain, de 1775 à 1777, une série de géants hors ligne : le Dalmate Matthieu Thomick, haut de sept pieds quatre pouces, qui parlait plusieurs langues et dont l'affiche préconisait l'éloquence, faculté peu commune chez de tels colosses ; le Westphalien Roose, haut de huit pieds un pouce, mesure de Hollande ; l'Algérienne habillée en sultane, dont la taille égalait six pieds huit pouces[2].

Le théâtre de l'Ambigu représenta en 1780 une pièce intitulée le *Géant désarmé par l'Amour*, composée tout exprès pour l'exhibition d'un phénomène de sept pieds deux pouces, dont on avait pris soin de faire ressortir la haute taille en confiant le principal rôle à une espèce de naine, d'ailleurs excellente actrice, la petite Bonnet. Deux ans après, le théâtre des Grands Danseurs du roi montrait un Goliath de sept pieds et demi, en même temps qu'un Hercule acrobate non moins étonnant en son genre, car il soulevait une table sur laquelle ce personnage était placé avec seize autres hommes : lorsque le géant disparut, on le remplaça pour ce tour par trois individus d'espèce ordinaire, ce qui donne une idée de sa taille et de son poids.

D'année en année nous pourrions récolter dans les petites chroniques et les almanachs forains des exemples semblables. Mais, outre que cette nomenclature serait monotone, il est prudent de s'en défier. Les géants de la foire et des baraques du boulevard n'étaient pas tous, il s'en faut, parfaitement authentiques, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait l'art d'en fabriquer avec des hommes ou des femmes d'une taille presque ordinaire, grandis par des chaussures à hauts talons, des coiffures élevées, d'amples panaches et toute sorte d'artifices analogues.

En nous rapprochant de notre époque, nous trouvons, parmi les cas les plus remarquables, le géant espagnol Joachim Eleiceiguy, haut de 2m 307, qui en 1845 faisait les beaux jours de la salle Montesquieu, où il se montrait costumé en tambour-major. *L'Illustration* donna son portrait, en l'accompagnant d'une notice, où nous lisons qu'il pesait 195 kilos, que ses pieds étaient longs de 42 centimètres

[1] Ed. Garnier, *Nains et Géants*, p. 276, 296.
[2] Campardon, *Spectacles de la Foire*, article *Géants*.

et que, tout mal bâti qu'il était, il avait des mains d'une proportion et d'une beauté remarquables. Dans l'une des années suivantes, le géant anglais Arthur Galley, masse de chair d'une lourdeur apathique, se promenait tous les soirs devant les spectateurs de la salle Bonne-Nouvelle, tenant de chaque main une svelte danseuse et accompagné



Géants et géantes célèbres. — Jeannette Douillet, la géante suisse, d'après un dessin de Richter.

d'un enfant qui courait autour de lui en passant entre ses jambes, par-dessous sa pelisse hongroise.

Dans les premières années du second empire, il existait sur le boulevard du Temple un café-concert dit du Géant, dont la spécialité consistait à donner en spectacle, entre les chansons et les romances de ses artistes, un et quelquefois deux de ces colosses. Le café du Géant disparut quand on démolit l'ancien boulevard du Temple. « Tous les phénomènes de ce genre qui vivaient à cette époque ont passé par

ce café, géants polonais et géants chinois, russes ou américains. Leur exhibition se bornait à monter pendant quelques minutes sur l'estrade, ou théâtre du fond, en costume plus ou moins riche, et surtout à se promener dans la salle et à passer entre les rangées de table, en tenant maladroitement par la main une des chanteuses qui faisait la quête et que l'on choisissait parmi les plus petites de la troupe. Quand le géant était fort, les garçons de café s'arrangeaient toujours de façon à produire sur un point de la salle une sorte d'encombrement factice, et le géant enlevait alors dans ses bras et faisait passer par-dessus la table la quêteuse qui poussait de petits cris effrayés; mais on trouvait rarement des géants capables d'exécuter ce tour de force, et la plupart se traînaient gauchement, ahuris par les lumières, la foule des spectateurs et semblaient, pour ainsi dire, embarrassés et comme honteux de leur grandeur [1]. »

Après avoir perdu ce centre de ralliement, les géants dispersés ne surent d'abord que devenir. Enfin peu à peu ils reprirent leurs esprits, et l'on en revit quelques-uns à droite et à gauche : le Vosgien Joseph Brice, — taille 2^m 201, – qui fut présenté à l'empereur en 1862; le géant qui remplissait le rôle du tambour-major en 1869 dans le *Marengo* de M. Dennery au Châtelet, et qui, pour donner du feu à un jeune soldat, le soulevait par le collet de son habit jusqu'à sa pipe; la comtesse Lodoïska, de Vienne, etc. Rappelons aussi le géant chinois Chang et sa femme; un autre géant chinois, qui se montrait à l'exposition universelle de 1867 et donnait à ses visiteurs sa signature autographe, qu'il *peignait* devant eux. Nous en avons certainement passé, mais nous espérons n'avoir commis, dans cette nomenclature, aucun oubli essentiel.

[1] Ed. Garnier, *Nains et Géants*, p. 322.

CHAPITRE XI

ANIMAUX SAVANTS ET CURIEUX

I

Les badauds qui s'arrêtent sur les places publiques, pour regarder un chien qui présente les armes ou un singe qui joue des castagnettes, ne se doutent guère de l'antiquité à laquelle remonte cet innocent spectacle. On peut affirmer sans crainte que, depuis qu'il y a des saltimbanques, il y a des animaux savants. Or il y a toujours eu des saltimbanques. Les jongleurs et ménétriers du moyen âge menaient souvent avec eux des ours et des singes qu'ils avaient dressés, les uns à danser en cadence aux sons des instruments, les autres à exécuter des cabrioles rehaussées de grimaces. D'après les statuts du *Livre des Métiers,* recueillis et classés par Étienne Boileau sous le règne de Louis IX, les pauvres jongleurs entrant à Paris par le Petit-Pont étaient dispensés de tout droit, pourvu qu'ils fissent exécuter quelques gambades à leurs singes devant le péager, et c'est de là qu'est venu ce dicton : « Payer en monnaie de singe. »

Comme les jongleurs, les *herbiers* et *mires,* ou médecins ambulants, amassaient la foule par les tours de souplesse des animaux qu'ils avaient instruits à la sueur de leur front, par des sauts d'ours, de singes et de chiens. La truie qui file et l'âne qui vielle figurent souvent parmi les *monuments* du moyen âge. Un manuscrit du commencement du XIV[e] siècle, de la Bibliothèque bodléienne, représente un cheval tambourinant. Dans un autre, de 1344, on voit un chien qui danse et un coq juché sur des échasses qu'il manie en cadence, aux sons d'une flûte et d'un tambourin. Ce sont là évidemment des tours de jongleurs. Ils dressaient aussi des chèvres, pareils à la Djali de la Esmeralda, ou plus simplement à cette chèvre sellée et bridée que des bateleurs faisaient monter et descendre le long d'un bâton, avec

un singe sur ses épaules, devant Louis XIII, et que le jeune roi voulut acheter immédiatement pour vingt-six écus d'or [1].

Pour écrire l'histoire des animaux savants au moyen âge, il faudrait aborder celle des carrousels et celle de la vénerie, qui tinrent une si grande place parmi les occupations favorites de la féodalité. La chasse à l'aide du faucon et des autres oiseaux de proie dressés par une éducation assidue était souvent un spectacle qui se donnait pour récréer les dames, ou les convives et les hôtes d'un grand seigneur. On avait même trouvé moyen de le faire entrer dans les divertissements des festins et au nombre des *entremets :* le maître queux posait sur la table un pâté à jour dans lequel étaient enfermées des perdrix, des cailles, des alouettes. Dès qu'on avait ouvert le pâté, toute la nichée prenait son vol ; on lâchait alors un oiseau de proie, qui fondait sur les fugitifs et les rapportait au maître [2].

Sous Louis XIII, où tout ce qui tenait à l'art de la vénerie fut porté au plus haut point de perfection et de splendeur, duchesses et marquises assistaient fréquemment à la chasse au vol, et le roi avait fait même élever dans la plaine Saint-Denis une petite butte en terre, surmontée d'un pavillon, où il se mettait avec les dames, comme dans un observatoire, pour jouir du spectacle. Tout jeune, il se divertissait sans cesse, à Fontainebleau ou aux Tuileries, en plein air ou dans la grande galerie du palais, à cette chasse au vol. Ce fut sous son règne aussi qu'un Flamand donna à la cour le divertissement, alors tout nouveau, de la chasse au poisson, à l'aide de deux cormorans dressés. Nous savons par le journal de Dangeau, qui suit pas à pas tous les amusements de Versailles et de Saint-Germain, que Louis XIV procura plusieurs fois ce spectacle aux princesses de son entourage.

Les opérateurs ou charlatans des XVIe et XVIIe siècles avaient toujours un singe savant, quelquefois un cheval qui, comme celui du charlatan anglais dont parle Palma-Cayet [3], devinait aux clignements d'yeux et aux signes imperceptibles de son maître combien d'argent tel assistant avait dans sa bourse, ceux qui étaient les derniers venus, etc., au risque de se faire passer pour un démon, et d'être brûlé par la main du bourreau. Le singe était également l'inséparable compagnon des montreurs de marionnettes. Nous avons parlé du Fagotin de Brioché, qui savait se mettre en garde, pousser des bottes comme un spadassin, et qui même, assure-t-on, faisait la nique aux plus déter-

[1] *Journal* d'Héroard, 13 novembre 1601.
[2] *Flore et Blanchefleur.*
[3] *Chronolog. septénaire*, collection Michaud, t. XIII, 285.

minés acrobates. Mais c'était surtout à la foire Saint-Germain qu'il fallait aller chercher les animaux savants. Là les chiens et les singes se disputaient la palme, et ravissaient tour à tour les suffrages des connaisseurs. On y vit paraître, en une certaine année, une merveilleuse guenon de l'île d'Angole, élevée par un habitant de la Cité,



Les animaux savants au moyen âge.
« L'âne qui vielle », sculpture de la cathédrale de Chartres.

laquelle brillait également dans les exercices du corps et dans ceux de l'intelligence, car elle savait pirouetter sur un fil tendu, puis signer lisiblement son nom : *Marie d'Angole.* Le talent acrobatique, entre tant d'autres, semblait particulièrement réservé à la race.

En 1660, il y avait encore, à la foire Saint-Germain, un singe nommé Fagotin, comme celui de Brioché [1], artiste admirable, qui fut

[1] Fagotin était d'ailleurs devenu une espèce de nom générique.

occis avec toute sa troupe par d'affreux bandits, sur la route de Caen, où il se rendait pour éblouir la Normandie des cabrioles que Paris avait admirées. Loret, le chroniqueur des petits et des grands événements d'alors, n'a pas dédaigné d'enregistrer ce meurtre dans sa gazette en vers [1].

Une chanteuse, nommée Mlle Choinet, avait appris à son singe à jouer une sarabande [2], et elle le montrait sans doute au public quand elle se faisait entendre elle-même. Une demoiselle accompagnée par un singe, cela devait faire un tableau piquant et fort goûté des amateurs.

Du reste, les singes, au XVIIe siècle, étaient devenus, pour ainsi dire, d'un usage domestique, et il était de mode dans beaucoup de maisons riches d'en avoir un, qu'on habillait d'une livrée, et qui réjouissait les visiteurs par ses grimaces. François Colletet, l'auteur du *Tracas de Paris*, passant en revue tout ce qu'on rencontre dans les rues de la ville, n'oublie pas le singe vêtu en page qui saute sur une fenêtre, et c'est sans doute aussi cet usage qui a inspiré à la Fontaine celle de ses fables [3] où un singe jette dans la mer qui baigne la maison l'argent que son maître amasse avec tant de soin. Le roman de *Francion*, par Sorel, si fécond en détails intimes sur les mœurs et usages du XVIIe siècle, raconte deux anecdotes qui viennent à l'appui de cette remarque : d'abord celle d'un Suisse qui, trouvant un singe sur la porte d'une taverne, lui donne un teston à changer, et s'étonne de n'être remboursé qu'en grimaces; puis celle d'un paysan qui, apportant un panier de poires à un seigneur, se laisse dévaliser en route par deux gros singes, couverts de belles casaques de toile d'or et ayant l'épée au côté, auxquels il ôte respectueusement son chapeau, les prenant pour les fils du seigneur [4].

S'il faut en croire le commentaire de Saint-Marc sur les œuvres de Boileau, le supplice de Cl. le Petit, brûlé en place de Grève, fut causé par un de ses singes domestiques, qui jeta dans la rue des feuilles de papier où l'auteur du *Paris ridicule* avait écrit des vers sacrilèges et impies.

Les singes et guenons du roi occupent une aussi grande place que ses nains et ses fous dans le *Journal* d'Héroard. Nombre de mémoires,

[1] Voir, pour les animaux savants de la foire Saint-Germain, Desboulmiers, *Hist. de l'Opéra-Comique;* — les frères Parfaict, *Mémoires pour servir à l'histoire des théâtres de la Foire*, etc.

[2] Voiture, Lettre à Mlle Rambouillet du 22 octobre 1634. — Tallemant des Réaux, *Contes de bestes*, dans ses *Historiettes*.

[3] *Le Thésauriseur et le singe*, l. XII, fable III.

[4] *Hist. comique de Francion*, liv. III.

entre autres ceux de Brienne et de Monglat, sans parler des *mazarinades,* font allusion à la passion qu'avait Mazarin pour les singes, comme son prédécesseur pour les chats. Ils l'accusent de passer son temps à faire danser ces vilaines bêtes sur ses genoux [1]. Les duchesses de Bouillon et de Mazarin, ses nièces, avaient hérité de lui ce goût pour les guenons, qui prenaient une large place dans les véritables ménageries qu'elles nourrissaient chez elles, comme on le voit en quelques lettres de Chaulieu et de Saint-Évremond [2]. La *Muse royale* (25 juillet 1656) ne manque pas de nous entretenir longuement de la guenon de Mme de Guébriant, dressée à toutes sortes de services et de gentillesses, et capable de jouer le rôle d'un valet de bonne maison. Cette habitude d'avoir au moins un singe qui devenait le commensal de chaque hôtel, qui amusait la société par ses tours, quelquefois mangeait à table et couchait avec le maître [3], se prolongea jusque dans le siècle suivant. On connaît le singe de Mme du Barry, presque aussi célèbre que son négrillon Zamore, et qui inspira au duc de Tresmes, jaloux de sa faveur, l'idée de se qualifier de « sapajou » de Mme la comtesse. La Guimard et presque toutes les femmes à la mode sous Louis XV avaient également des singes à demeure dans leur salon.

Revenons au XVIIe siècle. En cette glorieuse époque, qui a réuni tous les genres de grandeur et de supériorité, des rats excitèrent longtemps l'admiration publique à la foire Saint-Germain, en dansant sur la corde comme des personnes naturelles, ou plutôt beaucoup mieux. Ces rats étaient bien les contemporains de l'araignée de Pellisson! Le grave Bonnet, qui n'a pas dédaigné de s'en occuper dans son *Histoire de la danse,* nous apprend que ces intéressants animaux sautaient en mesure, au son des instruments, debout sur leurs pattes de derrière et tenant de petits contrepoids. Une autre troupe de huit rats dansaient un ballet figuré sur une grande table, en se réglant sur les violons avec autant de justesse que les premiers sujets de l'Opéra; puis un rat blanc de Laponie exécutait une sarabande avec la précision et la gravité d'un Espagnol. Il en coûtait quinze sols pour contempler ce merveilleux spectacle.

Après la guenon d'Angole et les rats danseurs, mais beaucoup plus tard, c'est là qu'on vit également six serpents originaires d'Asie, élèves de la signora Francesca, qui se trémoussaient fort proprement

[1] *Lettre au cardinal burlesque* (1649). — *Testament de Jules Mazarin* (1651).
[2] L. de Laborde, *Le palais Mazarin*, note 515.
[3] Tallemant des Réaux, *Historiette* de Mme Roger.

sur la corde : résultat prodigieux qui montre jusqu'où, dans un siècle de lumière, peut aller le génie humain !

En 1723, la foire Saint-Laurent montrait à qui voulait le voir quelque chose de plus miraculeux encore : un singe incomparable, — les singes se sont toujours distingués parmi les animaux savants, et nous sommes destinés à les rencontrer plusieurs fois encore sur notre chemin, — qui, vêtu en femme, s'acquittait parfaitement d'un menuet avec son maître, représentait une comédie-pantomime mêlée de cris et d'exclamations partis des entrailles, en compagnie d'un chien instruit à le seconder ; jouait du bilboquet comme Henri III, et apprenait à jouer du violon[1].

Ce singe n'est-il pas celui que décrit le voyageur Nemeitz pour l'avoir vu à la foire Saint-Germain, à peu près à la même époque ? « ... Un singe habillé premièrement en mousquetaire, puis en demoiselle et ensuite en arlequin. Cet animal salua la compagnie, ôta lui-même son petit chapeau et le remit lui-même, s'assit sur une chaise faite exprès pour lui..., fit de son petit mousquet tous les exercices d'un fantassin, tira un coup de pistolet, dansa un menuet, fit plusieurs tours dans le cercle, monté sur un chien, tenant un drapeau de sa patte. L'on dit que le maître de ce singe a gagné plus de cinq mille livres pendant la foire. » Tous ces exercices sont assez faibles, et il est probable que Nemeitz a oublié les plus importants. Il vit aussi à la même foire l'*Académie des pigeons*, qui traînaient un petit chariot, tournaient la broche, sautaient par-dessus la baguette et rapportaient comme le chien, enfin un lièvre savant qui battait la caisse et qui fumait.

Sept années après, à la foire de 1730, la chienne Charmante, devançant les exploits de l'illustre Munito, excitait les transports des bourgeois de Paris en jouant à la triomphe, en devinant la couleur des robes et en composant des noms, tels que Marie, Louis, etc. « On croit, ma foi, qu'il y a un peu de magie dans ce fait-là, » dit l'avocat Barbier[2].

Il serait impossible de s'arrêter à tous les animaux savants qui firent les délices et l'orgueil de la foire ; mais qu'on me permette pourtant de mentionner encore le canari phénoménal qu'on y voyait en 1760, lequel savait discerner les couleurs, écrire un nombre ou un mot demandé, à l'aide de caractères détachés qu'il cherchait suc-

[1] Voir, outre les historiens de la Foire, Brazier, *Chronique des petits théâtres*, t. II, p. 53-54.

cessivement, indiquer l'heure et la minute que marquait une montre, enfin faire les quatre règles élémentaires [1].

Vers le même temps, le singe de Nicolet renouvelait la réputation et les merveilles de celui de Brioché. Cette intelligente bête, nommée Turco, et dressée, ainsi que le savant chien Caraby, par l'habile danseur de corde Laurent Spinacuta, était le plus brillant acteur de son théâtre, où Nicolet avait commencé d'ailleurs par montrer des animaux savants, et il devint bien vite le favori du public par la verve



Les singes, d'après les *Tableaux de Paris*, de Marlet.

et le naturel avec lesquels il s'acquittait des scènes bouffonnes confiées à son talent. Lors de cette fameuse maladie de Molé qui mit tout le beau monde de Paris en émoi et qui valut au comédien de si curieuses marques de sympathie des grandes dames, Nicolet s'avisa de dresser son singe à jouer le rôle de l'acteur malade : enveloppé dans une robe de chambre, coiffé d'un bonnet de nuit avec une faveur rose, les pieds perdus dans de chaudes pantoufles, le singe prenait des attitudes penchées, faisait des mines dolentes, se donnait tous les airs intéressants qui étaient de circonstance, parodiait enfin l'élégante fatuité de son modèle, de façon à réjouir singulièrement les spectateurs. Le chevalier de Boufflers composa là-dessus

[1] *Les Serins privés,* à la suite du t. XIX de Berquin; Paris, Nepveu, 1825, in-16.

des couplets assez impertinents, qui furent bientôt dans toutes les bouches :

Quel est ce gentil animal
Qui, dans ces jours de carnaval,
Tourne à Paris toutes les têtes,
Et pour qui l'on donne des fêtes?
Ce ne peut être que *Molet* [1]
Ou le singe de Nicolet.

Je ne cite pas les autres, ils sont partout.

« Turco, singe très habile sur la corde, écrit en 1775 l'auteur des *Anecdotes dramatiques* (I, 384), mourut, il y a trois ou quatre ans, d'une indigestion de dragées. Il était fort aimé du public et surtout des dames. Il allait faire la belle conversation avec celles qui l'appelaient. Il s'asseyait sur l'appui des loges et grugeait toutes les pastilles de ces belles, dont il était l'enfant gâté. » On lui fit une épitaphe en triolet :

Ci-gît le singe à Nicolet,
Qui plaisait à plus d'une actrice :
Passants, montrez votre regret;
Ci-gît le singe à Nicolet.
Il était grand, poli, bien fait;
Des singes c'était le Narcisse.
Ci-gît le singe à Nicolet;
Hélas! pourquoi faut-il qu'il gisse?

En février 1772, on voyait à la foire Saint-Germain un singe jouant de la vielle en compagnie de son maître, qui l'accompagnait sur la mandoline, et Bachaumont n'a pas oublié ce phénomène qui fit courir tout Paris. L'année suivante, on y montrait, au rapport de Buffon, un couple de cacatoès qui obéissaient aux moindres signes de leur maître, répondaient à ses questions par un geste affirmatif ou négatif, et indiquaient, d'après les signes convenus, l'heure du jour, la quantité des spectateurs, la couleur des habits d'une personne, et bien d'autres choses analogues.

II

C'est sans doute aussi à la foire que travaillait cet industrieux dresseur d'animaux dont a parlé Tallemant : « Un nommé Néron, dit-il [2], avoit attelé des cerfs à un chariot; après, il enchaîna des puces à un

[1] Véritable nom de Molé.
[2] *Historiettes*, édit. Monmerqué et Paris, t. VII, p. 189.

chariot aussi. Il avoit appris à une chèvre à marcher sur la corde ou plutôt sur deux cordes. Il avoit un chat-huant qu'il tenoit dans une cage; il lui avoit plumé les moignons des ailes, avoit attaché à l'une une rondache et à l'autre une épée; il l'avoit habillé en cavalier. Il disoit qu'il n'avoit point d'animal, hors une poule, à qui il n'eût appris quelque chose. »

Les puces dont parle Tallemant ne restèrent pas les seules de leur espèce. Nous savons par Brienne[1] qu'un charlatan avait imaginé d'en atteler une à un canon d'or, pour amuser Louis XIV dans son enfance. La Bruyère parle, à la fin de son chapitre des *Jugements*, de « quatre puces célèbres que montroit autrefois un charlatan, subtil ouvrier, dans une fiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre : il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouillères, la lance sur la cuisse; rien ne leur manquoit, et, en cet équipage, elles alloient par sauts et par bonds dans leur bouteille. » Peut-être est-ce le même homme dont Mme de Sévigné entretient sa fille, dans sa lettre du 4 décembre 1673 : « On disoit l'autre jour à M. le Dauphin qu'il y avoit un homme à Paris qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit chariot qui étoit traîné par des puces. Il dit à M. le prince de Conti : « Mon « cousin, qui est-ce qui a fait les harnois? — Quelque araignée du « voisinage, » dit le prince[2]. »

De pareils exemples sont innombrables. La puce enchaînée était un des objets à la mode du XVIIe siècle. Cet usage a inspiré une pièce de vers à Desbarreaux, où il nous montre Pyrœmon portant à Alcimedon, « pour en faire un chef-d'œuvre admirable, » une puce qui a osé profaner les appas de sa bergère. Alcimedon se met à l'œuvre :

Sa main attache au col de la puce insolente
D'or fin et délicat une chaîne galante...

Cet animal microscopique, presque insaisissable, et sur lequel il semble que l'homme ne puisse exercer aucune action, est justement l'un de ceux que son ingénieuse patience a su le mieux soumettre à une foule de travaux, où d'ailleurs l'énorme force musculaire de la *bestiole* est plus intéressée que son intelligence. Certains naturalistes en citent des traits presque incroyables. Lémery rapporte qu'il a vu une puce enchaînée à un petit canon d'argent soutenu de deux roues, grand comme la moitié de l'ongle et gros comme un fer d'aiguillette, mais pesant quatre-vingts fois plus qu'elle : parfois on l'em-

[1] *Mémoires*, ch. I, 222.
[2] Édit. Monmerqué et Regnier, t. III, p. 299. Le passage de La Bruyère ne se trouve que dans sa 6e édition publiée en 1691, mais il parle *d'autrefois*.

plissait de poudre, à laquelle on mettait le feu, et la puce héroïque soutenait *sans pâlir* la détonation. Mouffet et Hoock parlent de deux Anglais, dont l'un avait attaché une puce à une chaîne d'or de la longueur du doigt et pesant moins d'un grain, qu'elle maniait facilement; l'autre faisait tirer par une de ces petites bêtes un carrosse d'ivoire à six chevaux, avec cocher, chien, postillon, laquais et quatre personnes dans le carrosse [1].

En 1792, pour son spectacle « des puces travailleuses », le sieur Préjean payait une redevance de vingt-cinq livres à l'Opéra, comme on le voit par le registre de Francœur. Ainsi la Révolution elle-même n'avait pu tuer l'*art*, et les puces savantes travaillaient à deux pas des *tricoteuses*.

En 1804, on montrait au jardin des Capucines une troupe de puces traînant, par des chaînes en or, des éléphants, des voyageurs en carton dans un char à six chevaux, et, à côté, des mouches à qui l'on avait eu la patience d'apprendre à se battre à l'épée [2].

Si nous sommes malheureusement réduits à des notions bien vagues sur les puces travailleuses de 1792, et même sur celles de 1804, nous allons pouvoir nous dédommager quelque peu en 1825, grâce aux renseignements que M. Walckenaër n'a pas dédaigné de nous transmettre sur les intéressants animaux qu'il étudie dans son *Histoire naturelle des insectes*.

Un industriel était venu s'établir place de la Bourse, et montrait, au prix de douze sous, un étonnant spectacle composé tout entier de puces savantes. D'abord quatre de ces insectes faisaient l'exercice avec une pique, et se dressaient sur leurs pattes de derrière. Ensuite paraissaient des puces attelées à un canon avec son affût, et d'autres à une petite berline d'or à quatre roues, avec un postillon et une puce-cocher assise sur le siège, tenant dans ses pattes un mince éclat de bois qui représentait un fouet. Au besoin, on les obligeait à marcher au moyen d'un charbon brûlant promené au-dessus de leurs têtes. Elles traînaient leurs véhicules par une chaîne attachée à leurs cuisses de derrière et qu'on n'ôtait jamais, dit-on. Pas une n'était morte, depuis deux ans et demi qu'elles menaient ce genre d'existence. Tous ces exercices s'accomplissaient sur une glace polie, où M. Walckenaër put les observer à l'aise avec une loupe.

Neuf ans plus tard, en 1834, un sieur Cucchiani montrait à Paris une troupe de ces insectes qui non seulement traînaient des voitures

[1] *Journal de Verdun*, Ern. Menault, *Intelligence des animaux*, p. 49-50.
[2] Kotzebue, *Mes Souvenirs de Paris en 1804*, trad. fr. de 1805, t. I, p. 107. — *Improvisateur français*, t. XVI, 349.

et puisaient de l'eau, mais, revêtus d'uniformes militaires, exécutaient au commandement des évolutions stratégiques!

Pareil spectacle frappa un jour d'étonnement Dickens, qui, dans ses notes curieuses sur le théâtre contemporain, a décrit un *Conservatoire de puces*, où soixante de ces animalcules étaient dressés par un directeur expert.

Chose bizarre! la plupart des puces savantes qui viennent se produire à Paris se prétendent, par l'organe de leur *impresario*, sous le patronage de la famille royale d'Angleterre. Nous ne savons à quelle époque se rapporte un prospectus sans date que nous avons entre les mains, et qui annonce une *Exhibition extraordinaire de puces industrieuses, patronisées* (sic) *par la famille royale et* (de plus) *par la noblesse d'Angleterre*. Voici ce morceau curieux :

UNE SALLE DE BAL

Dans laquelle deux Puces habillées en dames, et deux autres en messieurs, danseront une *valse*. L'orchestre est composé de douze Puces jouant de différents instruments convenables à la petitesse des musiciens. La musique est très bien entendue. On y voit aussi quatre Puces autour d'une table, et jouant une partie de piquet.

UN VAISSEAU DE GUERRE DE 120 CANONS

Complètement fourni de ses mâts, voiles, cordages, etc., traîné par une seule Puce.

UN ÉQUIPAGE

Tiré par quatre Puces complètement harnachées; le cocher et le laquais, qui sont aussi des Puces, sont habillés en livrée; le cocher tient un fouet.

UN ÉLÉPHANT ARMÉ EN GUERRE

Tiré par une seule Puce.

LE DUC DE WELLINGTON

ET SES DEUX AIDES DE CAMP

Montés sur des Puces enharnachées de selles, brides en or, comme le sont ordinairement les chevaux.

DEUX PUCES

Décideront une affaire d'honneur l'épée à la main.

UNE AUTRE PUCE

Tirera un seau d'eau d'un puits.

UN JEU DE BAGUES

Dont l'action est totalement exécutée par des Puces habillées en différents costumes.

En tête les armes d'Angleterre, avec la devise *Dieu et mon droit*, et l'autre, mieux appropriée à la circonstance : *Honni soit qui mal y pense!*

Les puces savantes ont encore reparu de nos jours. Je lis dans une lettre de Berlin adressée à la *Gazette de France* (17 mars 1874) :

« Berlin vient de voir partir un industriel qui lui a offert pendant deux mois une exhibition bien intéressante : des puces dressées avec un art savant, vêtues d'élégantes et frêles paillettes d'or, exécutaient une série d'exercices fort curieux. La « troupe » entière figurait dans une grande cérémonie, annoncée en gros caractères sur l'affiche, et qui était comme le bouquet de la représentation : *les Funérailles de Napoléon III*. Six puces attelées traînaient le char funèbre, et les autres suivaient, la larme à l'œil et le crêpe au bras. »

J'ignore absolument si ce sont les mêmes qui ont fait leur début à Paris vers la fin de l'année 1875, et qui, soit dit sans calembour, ont eu le don de piquer assez vivement la curiosité publique. Cette dernière troupe était dirigée par le « dompteur » Ubini, — le Bidel et le Pezon de ces tigres microscopiques, — qui plaçait son spectacle sous le *patronage* de la famille royale d'Angleterre, — toujours! Elles avaient des talents variés et se livraient aux exercices les plus divers. Les unes traînaient des chariots; d'autres faisaient de l'escrime; celle-ci était enchaînée, comme un forçat, à un boulet qu'elle promenait derrière elle; celle-là tirait le canon; une enfin servait de cheval à un général en miniature. Rien de drôle comme la malle-poste attelée de quatre puces, tandis qu'une cinquième figurait sur le siège en guise de cocher.

Avant d'avoir vu l'exposition de M. Ubini, je me figurais assez difficilement une malle-poste attelée de puces : la voiture en question, faite de carton léger, était à peine grosse comme le bout du petit doigt. Le long du timon, quatre fortes puces étaient accrochées par des fils imperceptibles, plus minces qu'un cheveu; l'équipage roulait sur un petit socle garni de velours, avec l'entrain d'une calèche lancée sur la pelouse de Longchamp.

« L'étoile de la troupe, disait le *Figaro* du 25 décembre 1875, traîne un éléphant d'une pesanteur mille fois plus grande que la sienne. Les comparses attelées à un *mail-coach* voiturent, sur une feuille de papier, le comique et le père noble qui se prélassent dans l'intérieur. Le cocher est épique avec son grand fouet noir. A côté, sur une autre scène, se battent deux spadassines. Leur dextre, armée d'un grand sabre, fait des « coupes », des « dégagés » et des « une, deux », que notre maître d'armes Vigeant ne désavouerait pas. La plus hardie tire le canon... En nous penchant, nous lui trouvons un air martial, une apparence de grognard et une légère senteur de

cognac qui trahissent la vie des camps et des faiblesses d'artilleur. Je ne dirai rien de celles de ces actrices qui tirent de l'eau d'un puits, dirigent des chars dans la carrière ou supportent sur leur dos des cuirassiers minuscules.

« C'est de *puce* en plus fort! disait un fanatique à ma droite. Je « les ai vues en Angleterre, mais elles n'agissaient pas avec autant « d'ensemble et de précision. »

« J'ai observé la façon dont les puces du sieur Ubini sont attelées. Elles sont tout bonnement pincées au niveau du corselet par deux petites tiges métalliques qui les tiennent sous le joug. En sorte que leurs tours ont pour cause déterminante les efforts qu'elles font pour se dégager de l'étreinte qui les suffoque... Ce sont, en somme, ses accessoires et son matériel qui sont dignes de la plus grande admiration. Le char, l'éléphant, le puits, le canon, tout cela tient dans une noix, et il porte d'habitude son magasin de décors dans son portefeuille. »

Le public riait de bon cœur à toutes ces évolutions, mais il devenait inquiet devant les exercices de la puce-cheval, qui était en liberté. Il eût été d'autant plus inquiet, s'il avait su que, pareil à Phalaris, qui nourrissait ses chevaux avec les membres palpitants de ses esclaves, M. Ubini, — *patroné par la famille royale d'Angleterre !* — nourrit ses bêtes de sang humain. Une fois par jour, les puces savantes sont appliquées sur le bras d'un pauvre diable, dont l'unique profession est de se livrer en proie à leur dévorant appétit.

Les principes d'éducation des puces ont été dévoilés par un expert, dans une lettre au chroniqueur du *Temps*. Nous allons les reproduire d'après celui-ci :

« Il s'agit d'abord d'habituer les puces à la marche. On ne sait que trop que ces insectes ont une brusquerie d'allures désespérante. Ce sont de petites personnes agitées, qui réalisent d'instinct la fable du mouvement perpétuel. Or il est de toute nécessité d'assouplir cette humeur capricieuse et de les déshabituer de ces façons de kanguroos. On les enferme donc dans une petite boite qui se meut au premier bond; plus la malheureuse puce proteste, et plus son supplice est rigoureux. Elle finit par se lasser. La fatigue a raison de la révolte de ses nerfs; elle comprend qu'il n'y a rien à faire contre la destinée, et elle se résigne.

« C'est le premier acte. Quand son propriétaire juge que la réflexion a accompli son œuvre, il sort l'artiste de sa prison et il procède à son harnachement. Dur labeur! On la sangle à la troisième articulation et

au moyen d'un cheveu ou d'un fil de soie très fin, noué sur le dos. Ainsi équipée, notre puce est mise à la chaîne et abandonnée à de nouvelles méditations. Le plus souvent son instinct se réveille. La pauvrette se croit libre, et elle n'a rien de plus pressé que de recommencer ses gambades. Mais chaque saut la ramène à son point de départ. Bientôt l'aiguillon de la faim se met de la partie ; elle se dit qu'elle ne gagnera rien à faire la mauvaise tête, et elle devient douce comme un petit mouton. C'est le moment de lui jeter un morceau de sucre..., je me trompe, un petit lambeau de bœuf cru devant lequel elle se garde bien de bouder. Voilà pour le deuxième acte.

« Le plus fort est fait. Ce n'est qu'un jeu après cela de lui faire exécuter les exercices préparatoires, de lui apprendre à marcher au pas, de la suspendre à un fil de soie, de l'atteler à de petites voitures. Et notez bien que le dompteur se réserve toujours la ressource de la diète ou de la terrible boîte tournante. En revanche, que de caresses et de friandises quand elle est arrivée à traîner le char, à diriger la brouette, à tirer le canon, à tourner le moulin et à danser sur la corde[1] ! »

Mais, au fond, il s'agit surtout d'avoir la patience et l'adresse de lui adapter des engins, de l'emprisonner dans des entraves dont elle fait effort pour se débarrasser. L'éducation de la plupart des puces savantes n'est guère autre chose.

Les puces savantes, comme les singes, nous ont entraîné plus loin que nous le pensions. Revenons maintenant sur nos pas.

[1] *Temps* du 24 septembre 1875. Qu'on nous permette d'égayer la matière par une anecdote empruntée à cette même chronique. Un professeur de puces montrait ses lauréates à une famille royale du continent, quand tout à coup l'hercule de la bande disparut. Mais le professeur l'avait suivie des yeux, et après un moment d'embarras : « J'en demande pardon à Son Altesse, dit-il à l'une des princesses, mais mon élève s'est réfugiée sur son auguste personne..., et si elle veut bien la rechercher, ce sera l'affaire d'un instant... » La jeune princesse s'exécuta gaiement. Elle passa dans une chambre voisine et revint, quelques minutes après, tenant entre le pouce et l'index l'insecte demandé. Mais à peine le professeur l'eut-il aperçu, qu'il secoua la tête, et de sa voix la plus gracieuse : « C'est à recommencer, dit-il; Votre Altesse s'est trompée... La puce qu'elle a bien voulu me rapporter est... *une puce sauvage !* »

III

Après avoir parcouru la foire comme nous l'avons fait, nous ne pourrions que nous répéter en allant rechercher les animaux savants sur le Pont-Neuf, et plus tard au boulevard du Temple. Il suffira de dire que le Pont-Neuf était, au XVIIIe siècle encore, le centre général non seulement des charlatans de haute volée, mais aussi des saltimbanques de bas étage et des plus humbles montreurs d'animaux. Mercier, qui a tout vu dans le Paris de son temps, n'a eu garde d'oublier les ours placides du Pont-Neuf, dansant tout le jour au son du tambourin, grimpant à l'échelle et tendant le chapeau du maître à la ronde.

Quant au boulevard du Temple, comme nous l'avons dit, il débordait de baraques de bois où l'on exhibait des ménageries et des animaux instruits dans tous les arts. On y voyait des ânes qui indiquaient la personne la plus gourmande de la société, des chiens calculateurs, des oiseaux qui tournaient la broche, menaient un camarade dans une brouette, montaient la garde et exécutaient la charge en douze temps, des lièvres et des lapins qui battaient de la grosse caisse.

Sous la Révolution, le même boulevard resta le siège principal de cette industrie, car la République ne supprima pas les animaux savants; seulement elle fit porter à l'âne la couronne civique et le bonnet de la liberté, et elle dressa des singes patriotes qui, sur la seule épithète d'aristocrates, sautaient à la gorge des gens[1]. Le singe Barbaro fut l'une des curiosités parisiennes de l'époque révolutionnaire.

Le Cirque a été la scène par excellence des animaux savants. Je réserve pour un paragraphe à part l'histoire sommaire de ce théâtre et de ses chevaux, qui se rattache par plusieurs points à celle des courses. Le cheval savant s'est rarement montré sur la place publique, et il est, pour ainsi dire, la propriété exclusive des cirques. En dehors de la classique troupe équestre, on y a vu des *étoiles* engagées accidentellement pour varier les exercices et doubler le plaisir du public: par exemple, le jeune tigre, câlin et caressant comme un chat nouveau né, croquant des gimblettes et léchant la joue des personnes

[1] Moore, *Journal durant un séjour en France.*

qui voulaient bien l'honorer de leur confiance; et la chèvre acrobate, qui cabriolait sur la corde avec les grâces mutines et piquantes d'une déesse de l'Opéra. Mais les animaux qui, au Cirque, rivalisèrent le mieux avec les chevaux et détournèrent à leur profit la plus large part de la faveur publique, furent un cerf et un éléphant : le cerf Coco et l'éléphant Kiouny.

Franconi père est le premier qui se soit essayé, ou du moins qui ait réussi à instruire un cerf, à le rendre souple et docile au commandement. La tâche était malaisée, et il ne mit pas moins de deux ans et demi à l'accomplir; mais aussi quel élève et quel succès!

Le cerf Coco fut à la mode, sous la Restauration, comme la girafe et les tabatières Touquet. Voici en quoi consistaient ses exercices : d'abord il faisait le tour du manège en cadence, balançant gracieusement son bois, s'arrêtant au moindre signe de M. Franconi, changeant d'allure ou retournant sur ses pas, franchissant des rubans et des barrières, se mettant à genoux, tantôt sur les jambes de devant, tantôt sur celles de derrière, se couchant sur le côté en feignant d'être endormi. Dans cette dernière position, M. Franconi venait s'asseoir sur le cerf, pesamment, et lui tirait plusieurs coups de pistolet aux oreilles, sans que cette pauvre bête, d'un naturel si timide, fît le moindre mouvement. Ensuite huit hommes entraient au son d'une musique militaire : ils se plaçaient en carré; le cerf Coco sautait pardessus les huit hommes. Ils étaient remplacés par quatre chevaux, qu'il franchissait également.

Ce n'était pas tout. On élevait au milieu du manège une sorte de portique garni de pièces et de cordons d'artifices. Là, sur un piédestal, venait se poser le cerf Coco, héroïque, indifférent en apparence aux feux qui l'environnaient, aux détonations des pétards, au pétillement des gerbes. D'autres fois, au lieu du portique, c'était un ballon avec sa nacelle, que l'on descendait ou remontait à l'aide d'une poulie, et où il prenait place. Son sang-froid, en se sentant enlever dans les airs, était pareil à celui de Blanchard, de Garnerin ou de sa nièce. A une certaine hauteur, les pièces d'artifice jouaient leur rôle, et retombaient en flammèches à peu de distance des spectateurs, transportés jusqu'au délire.

Le cerf Coco devait épuiser la coupe des triomphes : on lui fit jouer des pantomimes, on le fit paraître dans les mélodrames. Il excellait, dit-on, dans *Gérard de Nevers,* où toutes les péripéties d'une chasse étaient habilement représentées. Poursuivi par les chiens et par les cavaliers, on le voyait parcourir les ravins et les montagnes figurées par les décorations; il arrivait au bord d'un précipice, et, d'un saut

énorme, il se mettait hors des atteintes de la meute, qui restait sur l'autre bord, aboyante et désappointée[1].

L'intéressant animal était si bien apprivoisé qu'il venait manger dans la main et se laissait doucement gratter son bois par tous les spectateurs. Même au milieu de ses exercices plus savants et plus compliqués, c'était toujours cette partie du programme qui obtenait le plus vif succès.

Les lauriers du cerf Coco excitèrent autant d'émulation que ceux de Miltiade, et les rivaux de Franconi en perdirent le sommeil. On vit surgir de toutes parts des réductions et des imitations du cerf Coco. Au Cirque même, Rubi et Actéon essayèrent de rivaliser avec lui, sans y réussir. La plus célèbre de ces copies, et la seule qui ait laissé un souvenir dans l'histoire, fut le cerf Azor, qui faisait de son mieux pour reproduire, au jardin de Tivoli, les exploits de son chef de file.

Quant à l'éléphant Kiouny, c'était un colosse étonnant, dont on était parvenu à faire un acteur : il ne lui manquait absolument que la parole pour rivaliser avec les meilleurs comédiens du Cirque Olympique. Dans l'*Éléphant du roi de Siam* (1829), qui lui dut sa vogue inépuisable, il exécutait, avec une imperturbable gravité, les tours les plus extraordinaires, distribuant des fleurs aux dames, servant à table, débouchant des bouteilles et, pour comble, dansant la gavotte[2].

Kiouny avait été devancé dans une partie de ces merveilles par Baba, qu'il surpassa de beaucoup. Néanmoins Baba, délicieuse miniature d'éléphant, guère plus gros qu'un bœuf, luttait victorieusement contre un coureur exercé, prenait avec sa trompe un mouchoir dans la poche de son cornac, lançait la boule comme un rentier et jouait de l'octave assez bien pour conduire une contredanse[3].

En 1845, le Cirque renouvela un spectacle qui lui avait déjà si bien réussi. Anicet Bourgeois et Vilain Saint-Hilaire composèrent une pièce en trois actes, *les Éléphants de la pagode*, pour servir de cadre aux exercices d'une petite troupe de ces pachydermes, qui

[1] Ch. Monselet, *Figaro*, avril 1869.

[2] Grille, *les Théâtres*, in-8°, p. 97.— Brazier, *Chroniq.*, t. I, p. 149 et suiv.— L'éléphant Kiouny ne serait-il pas le même que cet éléphant Chuni, dont le docteur Franklin nous raconte les exploits au théâtre Adelphi et à Coburg-Theatre, dans les mélodrames anglais composés pour lui, et à qui la vieillesse ou la satiété de la gloire aigrit si bien le caractère, qu'il fallut le fusiller? (*Vie des animaux*, trad. par A. Esquiros, t. II, p. 77.) La ressemblance des noms et des exercices nous autorise à le croire. Ou, si ce n'est lui, c'est donc son frère!

[3] Cuisin, *Paris en miniature*, 1822, in-12, p. 89.

s'acquittèrent de leur rôle à la satisfaction générale, comme celui que nous avons vu récemment, à la Porte-Saint-Martin, dans *le Tour du Monde*.

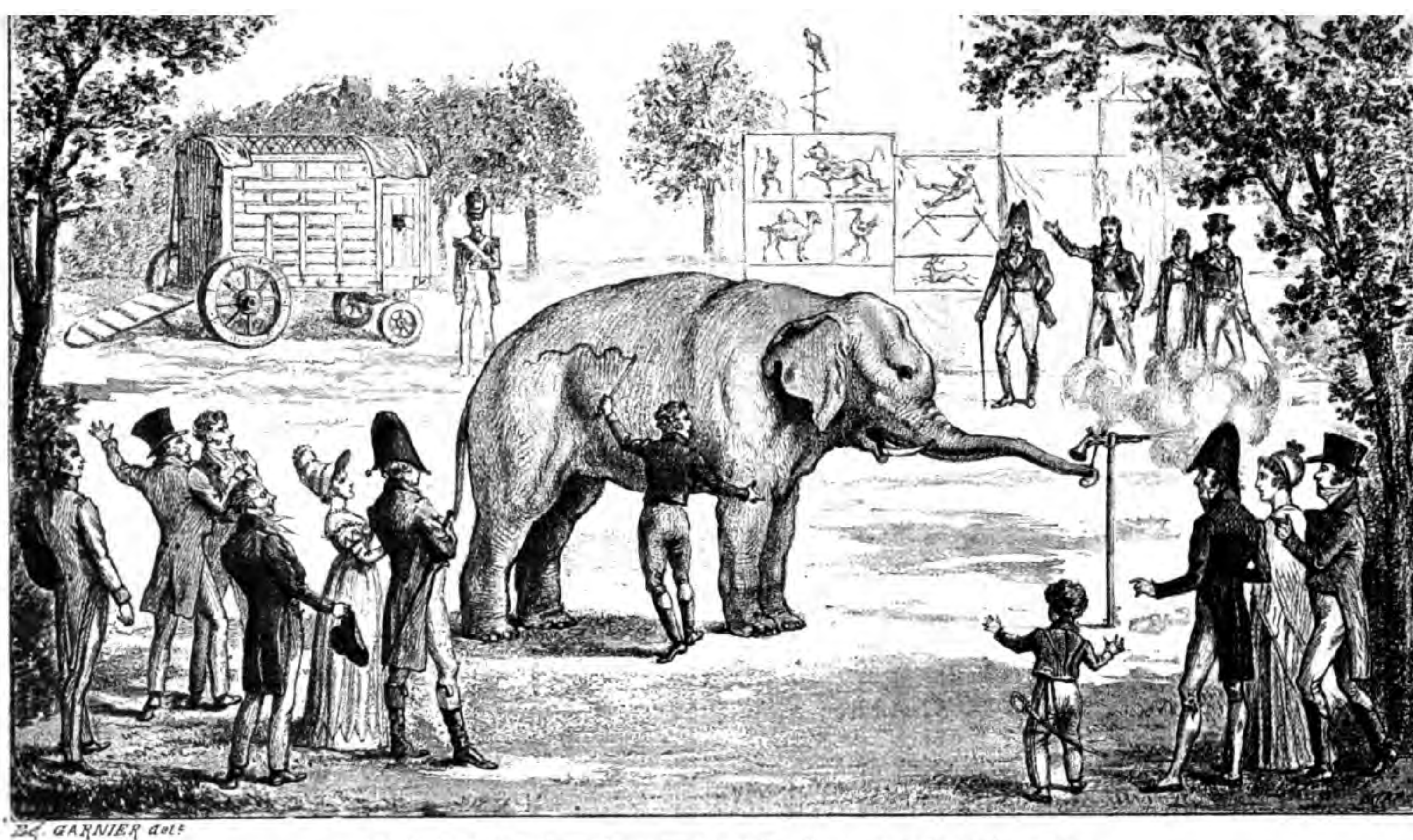
Tout cela démontre que l'éléphant a bien progressé chez nous depuis le jour où il suffisait d'en exhiber un dans le simple état de



Le cerf Coco, d'après une gravure en couleurs de la collection Liesville.

nature pour faire courir tout Paris (1771), et où Duclos disait : « Causons de l'éléphant; c'est la seule bête un peu considérable dont on puisse parler en ce temps-ci sans danger. »

Mais l'éléphant avait depuis longtemps fait ses preuves dans l'antiquité. On n'aurait jamais fini, si l'on voulait citer tous les traits d'intelligence que les historiens anciens en rapportent, et qui sont l'un des principaux ornements des recueils d'anecdotes, de l'Histoire natu-



Les éléphants savants. — L'incomparable Baba, d'après une estampe du temps.

relle et de la *Morale en action*. Élien, Arrien et Pline ne tarissent pas sur le compte des tours d'adresse qu'on lui faisait exécuter pour le divertissement du peuple. Domitien, désirant donner aux Romains une fête digne de lui et digne d'eux, avait dressé une troupe d'éléphants pour danser un ballet, et ceux-ci se tirèrent dans la perfection des pas les plus compliqués et des figures les plus difficiles, avec des grâces folâtres et majestueuses à la fois. On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, pas même la gavotte de l'éléphant Kiouny.

S'il faut en croire un grave auteur, l'éléphant serait particulièrement sensible à la musique, et il n'est point, d'ailleurs, le seul animal dans ce cas. Le docteur Chaumet a raconté dans un livre savant : *Influence de la musique sur la santé et la maladie*, un concert donné, le 10 prairial an VI, aux éléphants du jardin des Plantes par plusieurs musiciens distingués du Conservatoire. Ces éléphants, qui répondaient aux noms de *Hans* et *Marguerite*[1], manifestèrent le plus vif étonnement. L'air *O ma tendre musette*, exécuté en *ut* mineur sur le basson, eut le privilège de les séduire jusqu'à l'extase. Mais, lorsque le *Ça ira*, exécuté en *ré* par tout l'orchestre, fit entendre ses notes entraînantes, les pachydermes se mirent aussitôt à danser avec un entrain fort révolutionnaire; il fallut, pour les calmer, en revenir à *Charmante Gabrielle*, qui les plongea dans une douce langueur.

Il n'en est pas des rhinocéros comme des éléphants : on a rarement pu les instruire. Le rhinocéros savant qu'on montra en 1815, passage Castiglione, ne faisait que des exercices très sommaires, malgré la curiosité qu'il excita. Mais cette curiosité tenait surtout à la nature même de l'animal, encore peu connu en France, et aussi à sa stupidité proverbiale, qui rehaussait le prix des moindres résultats obtenus par la patience de ses instituteurs. Il n'en avait jusqu'alors paru qu'un seul chez nous, en 1749. Son succès avait été tel, qu'il inspira un poème en six chants et qu'on vit naître des coiffures à la rhinocéros, comme plus tard, en 1827, tout fut à la girafe, quand la première qu'on eût vue en France arriva au jardin des Plantes.

Puisque l'occasion s'en présente, disons quelques mots de cet animal, qui excita bien plus la curiosité encore que l'éléphant et le rhinocéros. Jamais entrée de souverain à Paris ne fut entourée de plus de surveillance et de plus d'honneurs. Elle était envoyée à Charles X par

[1] C'étaient sans doute ceux qui venaient d'être envoyés par le stathouder et dont les journaux avaient retracé l'itinéraire jour par jour.

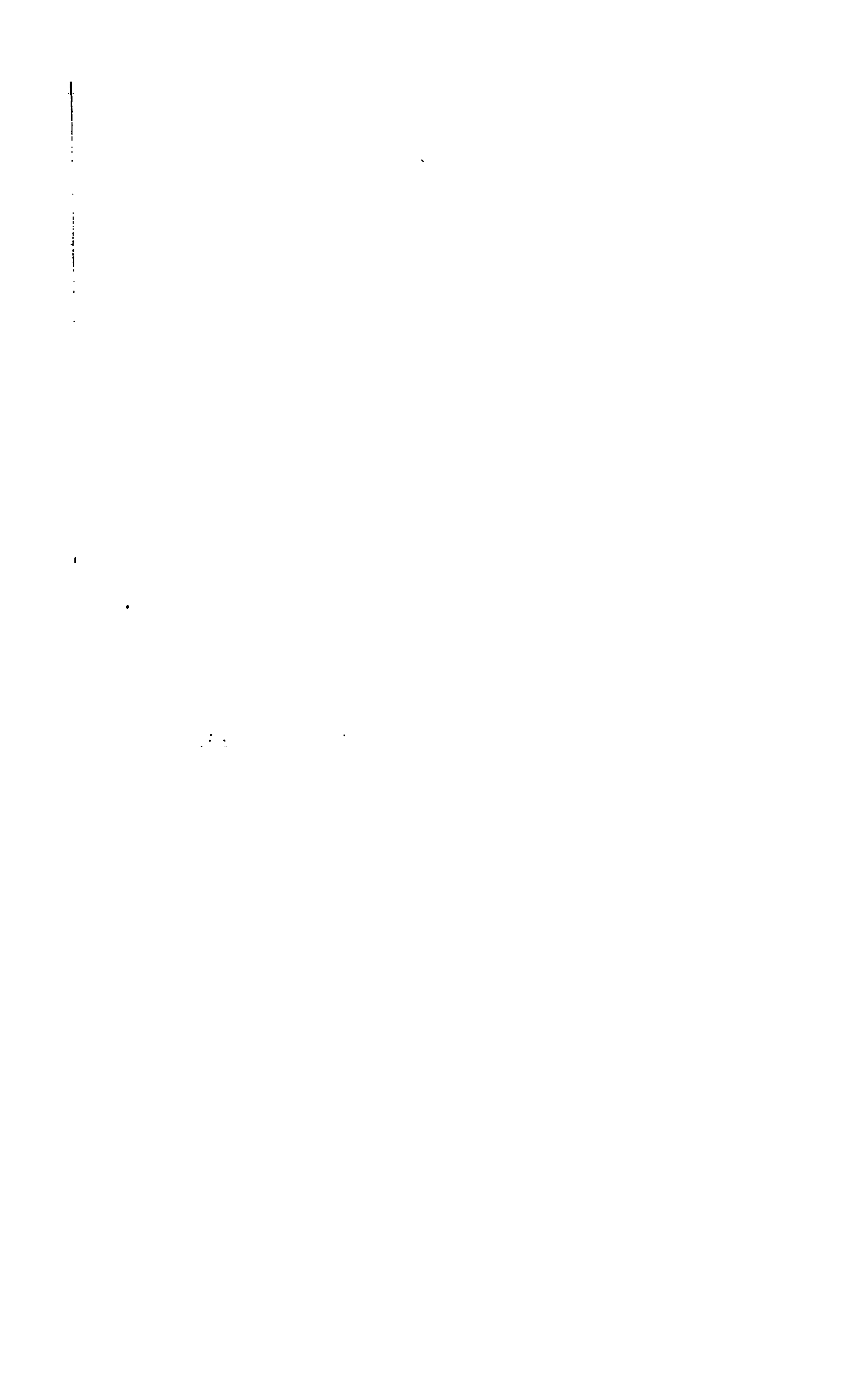
Méhémet-Ali, pacha d'Égypte. On choisit la belle saison pour l'amener à Paris, et Geoffroy Saint-Hilaire fut chargé d'organiser son voyage, qui s'accomplit par petites étapes, avec une escorte de trois gendarmes et une suite de trois laquais, uniquement chargés des soins à lui rendre. Deux vaches lui prodiguaient leur lait; quatre Arabes lui servaient de ministres. Elle avait débarqué à Marseille, et sur tout le trajet, de la Cannebière à Paris, ce fut une série d'ovations. Dans chaque ville, les populations s'attroupaient pour contempler la noble inconnue, qui s'avançait revêtue d'une toile cirée aux armes de France. Le 30 juin 1827, on apprit qu'elle approchait de Paris. Une grande foule se porta à sa rencontre. Cuvier alla l'attendre à la barrière, accompagné de plusieurs savants, et la conduisit, au milieu d'une nouvelle escorte de vingt-cinq gendarmes et entre les rangs pressés des curieux, à l'Orangerie, dont on avait fait une écurie provisoire.

Le 9 juillet, la girafe s'achemina vers Saint-Cloud pour être présentée officiellement à Sa Majesté. Le cortège était imposant : en tête un peloton de gendarmerie, puis tous les membres de l'administration du Muséum, à cheval ou en voiture; ensuite la girafe, le cou entouré d'un collier égyptien, les flancs recouverts d'un riche manteau de cérémonie; enfin, pour fermer la marche, des groupes de gardiens et un second peloton de gendarmerie. Sa Majesté daigna tendre des feuilles de rose au bel animal, dont la douceur et les caresses charmèrent toute la cour, et fit distribuer 2,000 francs de gratification aux gardiens.

Pendant bien des mois, la girafe fut l'objet de toutes les conversations. On la chanta en prose, en vers, en musique, sur le piano, sur la guitare et sur l'orgue de Barbarie. Le crayon, la brosse et le ciseau reproduisirent ses traits. On adressa des madrigaux à ses beaux yeux. Pas un naturaliste qui ne briguât l'honneur de devenir son historiographe officiel. De tous les bouts de Paris et de tous les coins de la province, on venait la voir en caravanes. Un cercle de courtisans se pressait sans cesse autour d'elle. Plusieurs magasins s'empressèrent de prendre pour enseigne : *A la girafe;* je crois bien qu'il en reste encore. La mode donna son nom à une foule de créations diverses. La couleur girafe succéda à la couleur *puce,* à la couleur *souris*. Tout fut à la girafe : on porta des bonnets et des chapeaux, des cols, des robes, des souliers et des manches à la girafe. Une foule d'opuscules de circonstance se publièrent sous son patronage. M. de Salvandy, qui était déjà un personnage à cette époque, et qui avait acquis une haute situation dans la littérature et la presse par



Le fameux rhinocéros de 1749, d'après une estampe du temps.



son *Alonzo* et sa collaboration au *Journal des Débats,* publia successivement deux *Lettres de la girafe au pacha d'Égypte,* où il attaquait la censure, qui venait d'être rétablie pour les écrits périodiques. Enfin, le 7 juillet, le théâtre du Vaudeville donnait un à-propos de Théaulon et Théodore Anne : *la Girafe ou le Jardin du Roi,* dans lequel les auteurs n'avaient eu garde d'oublier les couplets en l'honneur des Grecs, qui partageaient alors avec la girafe les faveurs de l'opinion.

La girafe vécut dix-huit ans, grâce aux soins extraordinaires qu'on prit pour la préserver de l'humidité et du froid, et pour régler son régime. Elle mourut d'une affection de la poitrine, comme le jeune malade chanté par Millevoye. Cette affection est héréditaire chez les girafes du jardin des Plantes. Joignez-y sans doute la nostalgie; car, pour être girafe, on n'en a pas moins l'amour du pays.

Vers la fin de l'empire, une troupe de chiens s'illustra sur le théâtre du Palais-Royal, qui, à bout de ressources, avait essayé successivement des danseurs de corde et des *fantoccini.* « La troupe était complète, dit Brazier : il y avait le jeune premier et la jeune première, le comique, le tyran, le père noble, la soubrette, le corps de ballet, etc. Ces artistes à quatre pattes jouaient un mélodrame émouvant, dont l'héroïne était une jeune princesse russe, enfermée dans un château par un tyran farouche, et que son fiancé voulait délivrer. La princesse, jolie épagneule à longues soies, se promenait mélancoliquement sur la tour, au pied de laquelle rôdait, langoureux et triste, le prince son fiancé, appartenant à la race des caniches, qui sont les emblèmes vivants de la fidélité. Tous deux s'aboyaient tendrement leur amour. Le tyran était un affreux bouledogue au gros nez camard. Les troupes du fiancé venaient se ranger sur la scène; c'étaient des barbets, des lévriers, des bassets, avec un *clairon* qui avait la queue en trompette. L'armée ennemie se composait de danois, de chiens anglais, de griffons, de roquets, de carlins. Les éclaireurs circulaient furtivement, tenant dans la gueule un bâton avec une lanterne à chaque bout. L'assaut s'exécutait avec furie, et, après des péripéties diverses, la princesse innocente était délivrée, et le tyran farouche emmené prisonnier avec les honneurs dus à son rang. Le spectacle terminé, on donnait un os à ronger au général en chef, une pâtée à l'amoureuse et des boulettes à tous les artistes [1]. »

[1] Brazier, *Chronique des petits théâtres,* t. II, p. 235. Les chiens savants furent toujours l'un des spectacles les plus communs. La foire en était pleine. En 1750, on montrait, à

ute ce même spectacle qu'a célébré Désaugiers, avec
ıne, dans l'une de ses plus amusantes chansons popu-
ıe soirée de Cadet Buteux au spectacle des chiens
t à la fois un témoignage du succès et un document
ı représentation :

Qui sort de c'te toil' fendue?
Un' valseuse; ah! qu'elle est bien!
Mais, si je n'ons pas la berlue,
J' crais qu'elle a z'un museau d' chien.
Dieu m' pardonne, à sa tournure,
Je n' l'aurions point deviné :
Si l'enfant n' sent pas la m'sure,
C' n'est pas faute d'avoir du né!...

V'la z'un soldat qui déserte:
Six chiens lui fris'ent les mollets...
On l' saisit, il s' déconcerte:
Zeste, on lui fait son procès,
Et l' déserteur, qu'on canarde,
Tomb' raide mort d' la premièr' main,
Comm' s'il avait, par mégarde,
Mangé z'un' boulette en ch'min.

L'un s' met deux pieds en écharpe
Et court plus vite que l' vent.
Ravel, avec ses sauts d' carpe,
En aurait-il fait z'autant?
Et c'l aut' mâtin qui se cramponne
Sous un glob' de feu qui part,
C'est Garnerin z'en personne,
Ferme au post' comme un César.
Il n' lâchera point qu'on n' l'assomme,
Et dans l'occasion j' maintiens
Que c' fanfan-là n'est point z'homme
A laisser sa part aux chiens.

Mais c'est dans l'assaut d' la place
Qu'il faut les voir travailler;
Pour leur donner tant d'audace,
Comme on a dû l's étriller!
C'est pis qu' des lions, pis qu' des diables,
Etc. etc.

.e aussi, la salle qui devint plus tard celle des Funam-
théâtre à une admirable troupe de chiens savants,

une chienne savante qui lisait et comptait « par le moyen de cartes
répondait par le même moyen aux demandes à elles adressées « sur les
de, la géographie, l'histoire romaine ». Une autre, en 1784, au Palais-
it, devinait, faisait force tours et jeux de physique, etc. Impossible de
la millième partie de ces cas.



Les chiens savants, d'après Carle Vernet.

qui y jouaient tour à tour, avec une égale perfection, le vaudeville badin, la comédie Régence et le drame militaire[1]. Braves artistes, consciencieux, dociles, ne plaidant pas contre leur directeur, ne demandant point à être mis en vedette sur l'affiche, ne rendant jamais leur rôle à l'auteur, ne se croyant pas enfin les premiers animaux de la création, parce qu'ils se tiraient d'un emploi de travestis, ou parce qu'ils avaient le museau coquet et le poil frisé!

Le premier empire fut décidément l'âge d'or des animaux savants, et les chroniqueurs de l'époque ne tarissent pas sur ce sujet. Malgré



Les chiens à la mode, d'après le *Bon genre*, n° 33.

l'institution des prix décennaux et les encouragements de la haute police, la poésie restait muette et l'Homère attendu n'arrivait pas; mais les saltimbanques florissaient, et l'âne et le chien savants faisaient merveille sur le pavé de Paris! Gouriet nous a conservé[2] le tableau d'une troupe brillante entre toutes les autres. Elle comprenait d'abord un âne respectable et pacifique, — bien qu'il eût, sous la révolution, porté le bonnet de la liberté dans les rues de Paris, — faisant d'une mine débonnaire tout ce que savent faire les ânes qui ont été à l'école, tirant les cartes, devinant les points sur un dé, marquant avec le pied l'heure indiquée par une montre; puis une compagnie de chiens danseurs, — ces dames distinguées par un petit chapeau coquettement placé sur l'oreille et par un petit jupon, ces messieurs généralement dans le simple costume de nature. — Le

[1] J. Janin, *Deburau, Histoire du théâtre à quatre sous*, p. 70 et suiv.
[2] *Personnages célèbres des rues de Paris*, 1811, t. II, p. 318.

directeur organisait le ballet, et, tout en jouant du violon, ne dédaignait pas de faire vis-à-vis à la première danseuse pour le *menuet d'Exaudet*. Ensuite venaient les danses de caractère, dans leurs variétés les plus originales; les artistes exécutaient des pas difficiles et brillants, et la représentation se terminait par des valses. Après quoi, le maître remettait son violon dans son étui et la maîtresse son tambour de basque sous le bras; les premiers sujets grimpaient sur l'âne, dont la science n'avait pas gâté l'heureux caractère, et toute la troupe s'acheminait au prochain carrefour.

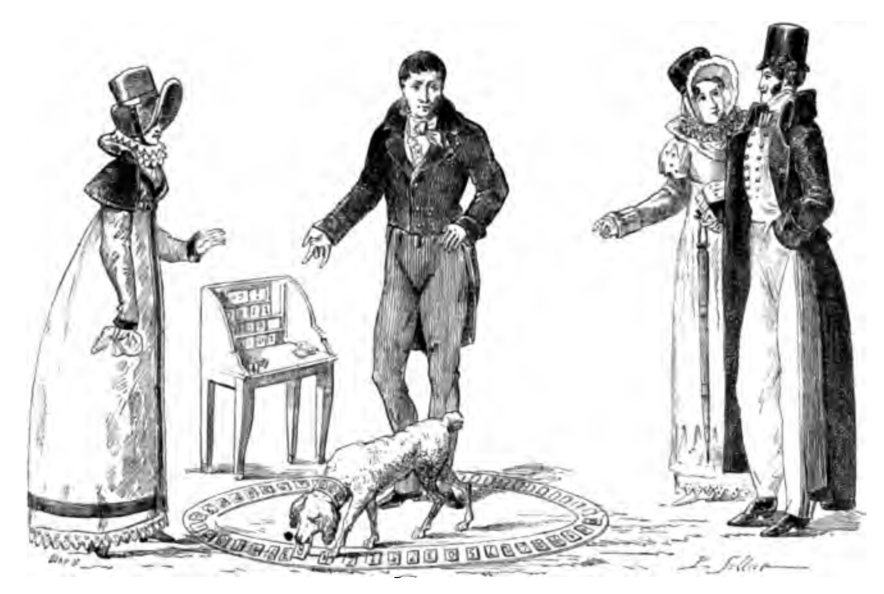


Le chien qui file, d'après le *Bon genre*, n° 85.

Le singe voltigeur du boulevard, qui dansait merveilleusement sur la corde, les taureaux dressés aux combats innocents, l'ours Martin, qui montait à soixante pieds de hauteur, au milieu d'un feu d'artifice[1], et surtout les *serins hollandais* de Dujon, firent concurremment fureur à Paris. Sur leur théâtre du passage Delorme, qui fut transporté un peu plus tard au Palais-Royal, ceux-ci, qui formaient une troupe de trente sujets, se livraient à une série d'exercices brillants, sans s'effrayer du son du tambour battu violemment à leurs oreilles, ni des éclats et des lueurs subites d'un feu d'artifice tiré sous leurs yeux. Les uns exécutaient la voltige sur des cordes, se suspendaient par les pattes à des trapèzes et à des balançoires, tournaient rapidement

[1] *Petite Chronique de Paris*, 1816, p. 121.

sur eux-mêmes comme des totons, faisaient l'exercice et le saut périlleux; les autres poussaient des brouettes, tiraient des voitures, marchaient avec des seaux suspendus à leurs têtes, à la façon des porteurs de lait hollandais; ou bien encore ils se tenaient en équilibre sur les ailes et sur la tête, ils s'accouplaient deux à deux pour figurer un aigle double, ils demeuraient tranquilles et immobiles au centre d'un disque de feu. Enfin, pour terminer par le spectacle classique des oiseaux et des chiens savants, une bonne partie de la troupe jouait un drame renouvelé du *Déserteur* de Sedaine, où l'on voyait le



Munito, le chien savant, d'après le *Bon genre*, n° 100.

canari qui avait abandonné son poste jugé par le conseil de guerre, condamné à périr fusillé, faisant le mort à exciter la plus complète illusion, et emporté dans un tombereau vers sa sépulture. Aussi l'*Ermite de la chaussée d'Antin* n'a-t-il eu garde de les oublier parmi les curiosités de Paris sous le premier empire[1].

A mesure qu'on se rapproche de notre époque, bien d'autres noms viennent grossir la liste de cette académie des sciences de la gent animale, — et tout d'abord, sous la Restauration, celui de Munito, le plus étonnant, le plus surprenant, le plus renversant des chiens, qui a vaincu tous ses prédécesseurs et que personne n'a vaincu. Le barbet Munito, natif des environs de Milan, était un calculateur d'une force

[1] Tome I, p. 31, in-12 — Voir aussi les *Animaux savants*, par Mme B***, née de V. L., 1816, in-8° oblong, et le livre de Kotzebue, qui les admira dès 1804 (*Mes Souvenirs de Paris*, 1805, t. I, p. 198).

respectable : il savait ses quatre règles mieux que la plupart des enfants après cinq ou six années d'école primaire ; il jouait aux dominos comme Ponsard ou Jules Janin, et triomphait parfois des amateurs les plus redoutables ; enfin il *entendait,* s'il ne parlait pas, l'italien, le français et l'allemand.

Dans son livre sur l'*Éducation du chien* (1866), M. Ém. de Tarade, qui prétend qu'on peut cultiver et développer les facultés intellectuelles de cet animal comme celles d'un enfant, croit déprécier Munito en révélant sur quoi reposait sa prétendue science. « Munito, dit-il, était placé dans un cercle formé de grands cartons sur lesquels étaient tracés ou des lettres ou des chiffres peints de couleurs différentes. Il avait l'ouïe excessivement fine et exercée à saisir le léger bruit que son maître produisait avec l'ongle ou un cure-dent, quoique la main qui donnait ce signal fût cachée dans sa poche. Et le chien soi-disant savant se promenait dans le cercle, ayant l'air de réfléchir (voyez l'hypocrisie !), et s'arrêtait devant le carton voulu par son maître. » L'auteur s'applaudit d'avoir, à force de patience et d'attention, découvert cette jonglerie, et il la dévoile comme un trait de perversité rare. Cependant, si ce n'était pas là de la science, c'était au moins une extrême habileté, et, même avant cette explication lumineuse, je pense qu'il n'était venu à l'esprit de personne de croire que Munito fût réellement un mathématicien. Cette faculté de percevoir les moindres signes, de les démêler dans toutes leurs complications et d'y obéir aussitôt, peut être poussée très loin chez les chiens par l'étude et l'exercice. « Au moyen d'une espèce de formulaire, dit Adrien Léonard dans le livre qu'il publia en 1842 (*Essais sur l'éducation des animaux*), je suis parvenu à tirer de mes chiens tout ce que je veux, et à leur faire exécuter, au simple commandement, les actes les plus opposés. Ainsi je puis leur dire : *Allez vous coucher !* puis les arrêtant tout à coup dans leur impulsion, leur commander de venir à moi ; leur dire : *Soyez gais ;* puis, un instant après : *Soyez tristes ;* mettre un morceau de pain devant Braque, et dire : *Voilà pour Phylax ;* un autre devant Phylax, et dire : *Voilà pour Braque,* sans que l'un prenne le morceau destiné à l'autre ; bien plus, les laisser un temps indéfini devant ces deux morceaux de pain, et leur dire ensuite : *Mangez !* sans que l'un ni l'autre se trompe sur le morceau qui lui était destiné, bien que ce morceau ne soit pas placé devant lui. »

A côté de Munito, nommons les *abeilles dociles,* qui partagèrent avec lui l'honneur d'attirer la foule au *Cabinet d'illusions* de la Cour des Fontaines, cette Cour des Miracles où l'on montrait aussi le ser-

pent indien, dressé à obéir à la voix de son maître et à faire tous les mouvements qu'il lui commandait ; et le *cochon savant,* un des rares animaux de son espèce qui ait consenti à se laisser instruire, depuis ceux que les bohémiens faisaient danser, au xve siècle, dans les rues de Paris, vêtus de velours et de satin, et qui, un jour, comme le raconte Saint-Gelais, et comme nous l'a montré M. Comte dans l'un de ses plus spirituels tableaux, réjouirent si fort Louis XI malade. Le cochon savant lisait l'heure à une montre et l'indiquait sur un cadran de papier, en appuyant son groin à l'endroit voulu ; il composait aussi le nom d'une personne présente, à l'aide de caractères mobiles qu'il alignait dans leur ordre.

On connait le mélodrame du *Chien de Montargis,* qui se reprend parfois encore aujourd'hui avec succès. Le rôle du chien, qui est le principal de la pièce, a été joué par une suite de grands artistes sur la scène de la Gaieté. Celui qui le créa (1814) fut un caniche nommé Vendredi, qui appartenait à l'un des administrateurs du théâtre ; et, parmi ses successeurs, on a particulièrement distingué Catulle, qui avait été dressé par un artiste du même théâtre, et qui touchait cinq francs de feux par représentation [1].

En 1842, dans une pièce intitulée *le Chien des Pyrénées,* qui avait pour auteurs MM. de Comberousse et F. Lalanne, le Cirque Olympique produisit un acteur quadrupède d'une intelligence phénoménale. C'était un chien-loup croisé de griffon, auquel on avait donné le nom d'Émile. D'un bout à l'autre de ce long mélodrame, construit suivant toutes les règles de l'art, avec incendie, souterrain, abîme, pont jeté sur le torrent, traître, niais, enfant au berceau, vierge persécutée, Émile jouait le rôle le plus actif, menait l'intrigue et, même séparé de son maître et abandonné à lui-même, se tirait à merveille des situations les plus compliquées. Il servait à table, portait des lettres, sauvait un enfant d'un incendie, déjouait les projets ténébreux du traître en révélant sa conversation à l'aide de lettres en bois, déliait les cordes de son maître prisonnier et l'aidait à scier les barreaux de son cachot, précipitait le méchant dans l'abîme en tirant la clavette qui soutenait le pont, se jetait à l'eau pour saisir dans sa poche le portefeuille qui contenait les titres de la jeune fille innocente, et allait chercher la police pour faire empoigner les complices du traître, après avoir eu soin de les bloquer dans leur tanière [2].

Nous ne t'oublierons pas non plus, *Flora,* doux souvenir de notre

[1] Th. Gautier, *Hist. de l'art dramatique,* t. II, p. 229 et suiv.
[2] *Bibliothèque de l'École des Chartes,* 5e série, t. V.

enfance! Flora, que j'ai eu l'honneur de connaître personnellement, était l'une des principales actrices du théâtre de Séraphin. Cette aimable chienne possédait des talents très estimables, faisait sa partie de cartes ou de dominos, dansait à ravir et sautait à travers un cerceau garni de pipes, comme les clowns du Cirque. Mais ce qu'il y avait de plus rare dans le mérite de Flora, c'est l'art avec lequel elle savait seconder le jeu des marionnettes : Arlequin et Polichinelle étaient pour elle des confrères auxquels elle s'associait avec conviction ; elle leur tendait la patte, comme une actrice intelligente leur eût donné la réplique. Porter un biscuit à Flora, caresser Flora, tirer familièrement l'oreille de Flora, c'était l'ambition de tout jeune spectateur de Séraphin : les habitués du théâtre étaient seuls admis à lui présenter leurs hommages dans la coulisse, comme s'il se fût agi d'une illustre diva.

Munito, Flora, Émile ont eu un brillant successeur, en 1876, dans la personne de Minos, qui n'était pas un caniche, mais une sorte de griffon écossais, et qui n'avait pas été élevé dans un but d'exhibition lucrative, mais instruit en ami, dans le sein d'une famille heureuse et aisée, par la fille de la maison. Sans la mauvaise fortune qui vint s'abattre sur l'intérieur où il avait grandi, les talents de Minos ne fussent jamais sortis de l'intimité. Même alors, ils ne s'en détachèrent qu'avec une sorte de discrétion et de pudeur. Minos fut présenté dans les plus illustres salons parisiens ; il daigna aussi se montrer dans quelques représentations de bienfaisance, mais il se respectait trop pour monter sur des tréteaux vulgaires ou pour se compromettre au Cirque, en compagnie de clowns et d'acrobates. L'art de Minos consistait surtout à deviner avec une subtilité et une promptitude extraordinaires ce que voulait de lui sa jeune institutrice ; il lisait dans ses yeux, il semblait lire dans son âme, et exécutait toujours sans erreur ce que lui commandait un geste ou un regard imperceptible.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tant de lapins battant du tambour, tant de lièvres surmontant leur timidité naturelle pour tirer des coups de pistolet, tant de phoques baisant leur maître, saluant les visiteurs de la voix et du geste et faisant distinctement entendre la première syllabe du mot *papa,* tant d'ours dansant en cadence et offrant la patte, que le bon la Fontaine en eût tiré la matière d'une demi-douzaine de fables nouvelles contre le système de Descartes qui fait de la bête une machine sans âme!

Toutefois, puisque j'ai nommé l'ours, ma conscience d'historien m'oblige à dire que, de tous les animaux savants, c'est celui dont il faut le plus se défier. Grâce à la taille peu svelte de l'animal et

à l'épaisseur de sa toison, il est si facile à un compère de se glisser sous sa peau ! Un ours savant me fait toujours penser à ces ours de bals masqués qui dansent la scottish et donnent la patte aux dames. Un jour, raconte M. Toussenel dans son ***Esprit des bêtes***, un ours qui avait fait ses études à l'école mutuelle d'O, arrondissement de Saint-Girons, étant en train de se livrer à ses exercices sur la place de la Bastille, reconnut parmi les spectateurs



La danse de l'ours, d'après une estampe coloriée (1808) conservée au musée Carnavalet.

M. le maire de son pays natal, et il s'interrompit aussitôt pour lui offrir ses respects.

Mais le montreur d'ours, — un des souvenirs de notre enfance, — est bien déchu aujourd'hui. C'est un type qui disparaît, et on ne le rencontre plus guère, avec l'animal grognon qu'il mène en laisse et le tambourin sur lequel il lui bat la mesure, que dans des villages lointains, où il a affaire à des curieux moins blasés et à une police plus tolérante.

La troupe des singes et chiens savants de Corvi, qui, depuis trente ans et plus, court sans relâche toutes les fêtes populaires de Paris ainsi que toutes les foires des environs et qui a réjoui déjà tant de générations de bambins avec sa table d'hôte, son cuisinier, son capi-

taine rébarbatif, son acrobate, a perpétué jusqu'à nous les pures traditions du genre, et mériterait d'être, elle aussi, visitée par Cadet Buteux et chantée par Désaugiers.

L'un des derniers animaux savants qui ait acquis une véritable illustration personnelle, c'est le mulet Rigolo, exhibé par le Cirque en 1865. La spécialité de Rigolo consistait à désarçonner tout cavalier qui essayait de le monter et à lui faire mordre la poussière en un clin d'œil. Stimulée par la prime de 100 francs que l'administration promettait à quiconque parviendrait à se maintenir pendant cinq minutes sur la croupe du terrible mulet, une foule d'amateurs tentaient chaque jour l'expérience, et redescendaient plus vite qu'ils n'étaient montés, généralement la tête la première. Rigolo, d'ailleurs, variait ses exercices de la façon la plus divertissante pour le public, sinon pour le patient. Il semblait jongler avec ses cavaliers, les faisant passer délicatement tantôt par-dessus sa tête et tantôt par-dessus sa queue, ou les jetant en l'air comme s'il eût joué à pile ou face, et tombant brusquement en arrêt après une course effrénée. Cependant l'*Immontable,* comme l'appelaient les affiches du Cirque, fut traîtreusement dompté un soir par un cavalier artificieux qui, à peine installé sur son dos, s'y coucha à plat ventre, en lui bouchant les yeux avec ses deux mains. En vain l'administration protesta contre ce procédé indélicat : le public, enthousiasmé, exigea que les 100 francs fussent remis séance tenante au dompteur, et à partir de ce soir-là Rigolo, qui avait perdu son prestige, se retira sous sa tente.

Voilà les animaux savants tels qu'il les faut au scepticisme actuel. Hélas! nous sommes blasés par la civilisation; l'habitude des merveilles a tari l'enthousiasme, et tous ces phénomènes sont bien déchus du rang où les avait placés la naïve admiration de nos pères! Il n'est pas un directeur de théâtre de mélodrame qui ne mette au besoin deux ou trois prodiges pareils dans ses pièces à grand spectacle. Nos pères ont parlé longtemps non seulement du caniche qui jouait dans le *Chien de Montargis,* mais des moutons du *Petit Homme rouge,* à la Gaieté. Il suffisait même encore à M. Mourier, pour raviver jusqu'à des proportions inouïes l'intérêt épuisé de *Geneviève de Brabant,* de substituer à la biche mécanique des premières représentations une véritable biche, bien vivante et parfaitement dressée, qu'il tenait en réserve pour ce coup de théâtre. Mais de nos jours, qui a songé à s'émerveiller du chien des *Cosaques,* des *Mohicans,* de *Mauprat,* de la chèvre du *Pardon de Ploërmel* et de la troupe de dromadaires des *Massacres de Syrie,* quoique la badauderie naturelle aux Parisiens les

ait naturellement poussés à aller voir ces merveilles? Les vieux et candides artifices qui consistaient à fabriquer les bêtes avec des comparses, groupés sous une peau, ont disparu du théâtre : si l'on a besoin d'un éléphant, on prend un éléphant ; et si l'on veut un chameau, on fait venir d'Orient un chameau, à qui le régisseur apprend son rôle : ce n'est pas plus difficile que pour un comparse.

Mais, entre tant de bêtes savantes de tous les rangs, depuis les plus humbles jusqu'aux plus aristocratiques, depuis les plus dociles jusqu'aux plus rétives, lorsqu'on est parvenu à dresser des abeilles et des porcs, il est remarquable que le chat fasse, pour ainsi dire, complètement défaut. Il est bien question dans le *Journal* de l'Estoile[1] d'un homme qui voulut présenter à Henri IV un chat « duit à mille souplesses » ; mais comme on eut opinion, ajoute le chroniqueur, qu'il y avait là un sort pour faire du mal à Sa Majesté, M. le charlatan et son bateleur de chat disparurent si bien qu'on n'en entendit plus parler. La question resta donc indécise comme devant.

La princesse Palatine fait mention également d'un chat savant, dans un passage de sa *Correspondance* qui est intéressant pour notre objet ; mais on remarquera le rôle effacé que joue ce félin relativement à ses compagnons :

« Après dîner, mon petit-fils, le duc de Chartres, est venu me voir. Je lui ai donné un spectacle approprié à son âge : c'était un char de triomphe que traînait un gros chat, et où était placée une petite chienne nommée Adrienne ; un pigeon sert de cocher, deux autres font les pages, et un chien sert de laquais et est assis derrière. Il s'appelle Picard, et quand la dame descend de voiture, Picard abat le marchepied. Le chat se nomme Castille. Picard se laisse aussi seller, on lui met une poupée sur le dos, et il fait tout ce qu'on fait faire aux chevaux de manège. »

Ce n'est pas que le chat manque d'intelligence, mais il manque de servilité. La souplesse qu'il a dans l'esprit et dans le corps, il ne l'a pas dans le caractère. Il est rebelle à s'instruire pour le compte d'autrui et à plier sous la baguette du maître, sauf quand il y trouve son profit. Le sentiment de l'art a pu seul, si l'on en croit un récit qui, je l'avoue à ma honte, me laisse quelques doutes, triompher de cette noble indocilité du chat :

« La foire de Gravesend, dit le docteur Franklin dans sa *Vie des animaux,* vit jadis un spectacle d'un nouveau genre, annoncé sous le titre : *Concert de miaulements.* Au centre du théâtre était un singe

[1] Collection Michaud, t. XV, p. 261.

qui battait la mesure; devant lui se tenaient des chats avec des cahiers de musique ouverts sur leurs pupitres. Au signal donné par le singe, les artistes élevèrent la voix et la dirigèrent sur un mode tour à tour triste ou gai, qui annonçait un sentiment quelconque de la musique. » On me permettra de n'ajouter qu'une foi modérée à ce prodige. Je croirais plus volontiers au *concert miaulique* que donna, sous le Directoire, le directeur du bal de la Veillée, devenu depuis le Prado : « Il y avait là, dit G. Duval, qui y assistait, une vingtaine de chats, dont on n'apercevait que les têtes, disposées sur les touches d'un clavecin. Ces touches étaient des lames pointues, dont chacune allait frapper la queue d'un chat qui poussait un cri. Chaque cri répondant à une note de musique, cela produisait un charivari admirable[1]. » A la bonne heure! Voilà qui est au moins aussi pittoresque, et surtout beaucoup plus vraisemblable.

On voit que le chapitre des chats savants est à la fois très court et très obscur. Il serait plus simple de dire qu'il n'existe pas. Non, non, le chat n'est point un sot animal : il a plus d'esprit à lui seul, dans son heureuse ignorance et sa paresse obstinée, que tous les ânes, les chiens et les chevaux savants, triomphateurs de la place publique, brillants et tristes esclaves du saltimbanque qui les exploite, — pauvres bêtes si bien instruites, mais si souvent battues; si savantes, mais si maigres! Homme ou bête, il en coûte pour apprendre, et l'on arrive à la gloire par de rudes chemins.

[1] *Souvenirs de Thermidor*, t. II, p. 71.

CHAPITRE XII

LES CHEVAUX DU CIRQUE — LES COURSES ÉQUESTRES ET PÉDESTRES

I

Que ne pourrait-on pas dire aussi des chevaux savants! Il n'est point de tour de souplesse ou d'adresse auquel on ne soit parvenu à dresser « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite » parmi les animaux. Mais le cheval se souvient toujours qu'il a été chanté sur le mode lyrique par Buffon et, bien longtemps avant lui, par le *Livre de Job;* il n'a de goût et d'aptitude que pour les plus hauts exercices du corps ou de l'esprit, et non pour les jongleries vulgaires des saltimbanques. On l'instruit à danser en cadence sur ses pieds de derrière, à franchir de triples barrières, à traverser des obstacles multipliés à plaisir, à s'identifier au corps de son cavalier, à le ramasser avec les dents et à le replacer sur son dos; je doute qu'on l'instruise jamais d'une façon satisfaisante à trouver la personne la plus bavarde de la société et le mari le plus jaloux, exploits qui, de temps immémorial, ont été réservés à l'âne, sa caricature.

C'est surtout depuis Franconi, ou plutôt depuis l'Anglais Astley, qui florissait quelques années avant la révolution, qu'on a entrepris l'éducation du cheval d'une manière méthodique et suivie, en vue des spectacles publics. Néanmoins, comme toutes choses ici-bas, les Franconi et les Astley avaient eu des précurseurs.

Pour ne pas sortir de France, les chevaux étaient dressés à faire des sauts, des cabrioles et des courbettes en cadence dans les carrousels de Louis XIII et de Louis XIV. Le fameux écuyer Ant. de Pluvinel, mort en 1620, fut l'un de ceux qui obtinrent en ce genre les résultats les plus étonnants.

L'Estoile parle aussi d'un ballet dansé par des chevaux d'Espagne, le 19 octobre 1581 : « Ils se tournoient et se retournoient, dit-il, au

son et cadence des trompettes, hautbois et clairons, y ayant été dressés cinq ou six mois auparavant. » Et l'année suivante[1] : « En ce mois d'aoust vint à Paris un Italien de Bologne, qui se disoit avoir esté esclave des Turcs par l'espace de huit ans, et y avoit appris plusieurs gentillesses et dextéritez rares et remarquables. Il se fit voir premièrement au roy, après à la cour estant à Fontainebleau, puis vint à Paris, où s'estant fait voir en quelques endroits particuliers, et sentant qu'on prenoit goust à son bastelage, il ouvrit boutique en une carrière au long des murs de la ville, tirant de la porte de Bussy à la porte de Nesle, et y ayant fait dresser une forme de lice avec des peaux et des cordes, y receut tout venans à cinq sols pour teste. Ce qu'il sçavoit faire estoit que, sur un cheval courant à toute carrière, il demeuroit debout sur les deux pieds, tenant une zagaye en la main, qu'il dardoit assez dextrement au bout de la carrière, et se renfourchoit en selle; en mesme état et forme il tenoit une masse d'armes en main, qu'il mettoit en l'air et reprenoit en main par plusieurs fois durant la carrière; en une autre carrière, ainsi debout sur la selle, le cheval courant, il contournoit ladite zagaye qu'il tenoit en main, autour de sa teste et de ses espaules, fort agilement et subtilement; en une autre carrière, assis en selle, le cheval tousjours courant sans arrest, mettoit un de ses pieds à terre et ressautoit en selle, cinq ou six fois durant la carrière[2]; en une autre carrière, debout sur la selle, d'une lance qu'il tenoit sous le bras comme en arrest, il emportoit un gand perdu au milieu de la carrière..., et pour dernier mets de son service, le cheval ainsi courant à toute carrière, il se tenoit des mains à l'arçon de devant, et ayant la teste bas et les pieds en haut, fournissoit en ce point la carrière, au bout de laquelle il se renfourchoit en la selle fort dextrement... L'homme et le cheval se connoissant de longue main, et rompus, faisoient paroistre les merveilles plus grandes qu'elles n'estoient. Il gaigna pour quelques mois beaucoup d'argent, puis se retira quand il sentit qu'on commençoit à se lasser de luy. »

A coup sûr, nos écuyers font beaucoup mieux aujourd'hui, et sans avoir besoin d'aller s'instruire chez les Turcs. Mais voici qui est plus fort. En 1601, on exhibait à Paris un cheval nommé Monaco, qui sautait, gambadait, se mettait debout, éternuait, riait en montrant les dents, rapportait comme un caniche, marquait les points d'une carte en frappant du pied droit si elle était noire, du gauche si elle

[1] *Journal du règne de Henri III*, année 1582.

[2] Nous apprenons par Sauval (t. II, p. 545) qu'un Maure, palefrenier du roi, faisait aussi à la même époque une partie de ces tours d'adresse.

était rouge, prenait toutes les allures, exécutait toutes les courbettes, tous les bonds et toutes les parades qu'on fait exécuter à un cheval de manège, sur la seule parole de son maître et suivant le genre de cavalier qu'il lui indiquait, prenait des attitudes désolées lorsqu'on le grondait, faisait le mort, se laissait fouler aux pieds, et, lorsqu'un spectateur avait demandé et obtenu sa grâce, se relevait et allait remercier son protecteur en le caressant. Bref, ses tours étaient si surprenants que son maître, soupçonné de sorcellerie et enfermé, eut grand'peine à démontrer son innocence.

Au commencement du XVIIe siècle, il y avait à Paris deux frères de la basse Navarre, associés à un Flamand et à un Allemand, qui avaient trouvé le moyen d'accommoder un cheval de façon qu'il pût aller *au bout du monde* plus vite que tous les chevaux de poste se relayant les uns les autres, sans s'arrêter et sans souffler. L'un d'eux expérimenta sa découverte en 1604, en partant de Milan pour Paris, avec des gentilshommes qui couraient en poste, tandis qu'il n'était monté que sur un bidet de piètre apparence; cependant il arrivait toujours le premier à chaque station, où il les attendait, et il les précéda d'une heure à Paris, sans avoir changé de monture.

Ces hommes atteignaient à un semblable résultat par un certain régime qui, suivant la naïve explication du chroniqueur, *dératait* leurs chevaux tellement qu'ils ne pouvaient devenir poussifs, « ne se lasser d'aller, » et par une certaine drogue qui les entretenait en haleine[1]. Mais de cette drogue et de ce régime merveilleux nous ne savons rien autre chose, et on n'en a pas retrouvé le secret.

Les *Académies*, sous Louis XIV, poussaient très loin l'éducation du cheval et du cavalier. On les dressait l'un et l'autre à exécuter, dans les ballets équestres, les figures les plus difficiles et les plus variées sur quatre airs différents, et l'on vit un jour un seigneur faire à cheval le tour de l'Orangerie de Versailles en se maintenant sur le rebord de la balustrade. Tout gentilhomme devait savoir figurer dans les carrousels, et y faire exécuter à son cheval les manœuvres réglées par le metteur en scène.

Mais Astley fut, comme je l'ai dit, le véritable précurseur de Franconi et le fondateur des spectacles équestres. Le père et le fils étaient venus s'établir à Paris, d'abord en 1774, rue des Vieilles-Tuileries[2],

[1] Palma-Cayet, *Chronolog. septénaire,* collect. Michaud, t. XII, p. 284.

[2] C'est à partir de cette date qu'on voit les cirques se multiplier peu à peu à Paris. Astley paraît avoir donné l'impulsion. Citons seulement Hyam, le *héros anglais,* qui exécutait ses exercices sur le boulevard du Temple en 1775; Balp, dont les représentations équestres obtenaient grand succès en 1779, sur le même boulevard; et Beates, écuyer anglais, dont le manège s'ouvrait aux Champs-Élysées, également sous le règne de Louis XVI.

puis rue du Faubourg-du-Temple, vers 1782. Ils ne s'entendaient pas seulement à élever des chevaux, et nous devons tout d'abord ouvrir une parenthèse en faveur de leur singe, le général Jacquot, qui excitait l'admiration universelle par son esprit et ses tours. Dans



Escrime à pied. (Bibliothèque nationale, fr. 1236, f° 95).

le spectacle des sieurs Astley, rien n'était plus surprenant que les entrées des chevaux, le menuet à deux chevaux, le combat du cheval et du garçon tailleur[1], etc., et Astley fils exécutait particulièrement,



Escrime à cheval. (Bibliothèque nationale, fr. 1236, f° 95).

sur des animaux lancés au galop, le menuet de Devonshire avec une grâce, une souplesse et un aplomb qu'admirait Vestris, le *diou*

[1] Thiéry, *le Voyageur à Paris*, 1790, t. II, p. 219.

de la danse. Lui et son père avaient la perfection de forme des athlètes antiques [1].

Le nom de Franconi est resté classique dans l'espèce. C'est une famille de centaures. Père, fils, cousins, ont rivalisé dans l'art olympique, et les femmes elles-mêmes s'y sont distinguées, car Mlle Franconi dansait avec grâce sur des chevaux au galop. Les Franconi, sans oublier les Baucher, ont donné au cheval l'obéissance d'un esclave. En



Une séance de Franconi, d'après une estampe conservée au musée Carnavalet.

perfectionnant les principes d'éducation des la Guérinière, des Pluvinière, des Benoît Guerre, des Astley; en dressant l'animal par la privation du sommeil et de la nourriture, les châtiments de l'éperon, du caveçon, des mors turcs, des triples brides, les récompenses des friandises, et cent autres moyens pareils, ils lui ont fait faire des choses dont bien des hommes seraient incapables, jouer des pantomimes et prendre part à des tragédies. Mais je ne veux pas entrer dans l'exposé théorique de cet art spécial. Je n'ai point à écrire un traité, je me borne à ramasser les notes d'une histoire.

Le chef de la dynastie fut Antonio Franconi, né à Udine en 1737, qui parcourut d'abord la France en montrant des oiseaux savants,

[1] *Mémoires secrets*, t. XXI, p. 24 et 59.

essaya vainement d'établir à Rouen les courses de taureaux, résida plusieurs années à Lyon, et, en 1783, s'associa une première fois avec Astley. Mais, comme ses oiseaux savants semblaient peu goûtés des Parisiens, il retourna en province, où il commença à s'exercer dans la carrière qui devait faire l'illustration de la famille. Le 12 avril 1791, Franconi, « citoyen de Lyon, » revenait débuter comme écuyer dans le manège d'Astley; malgré le succès de ce début, il retourna encore presque aussitôt à Lyon, où son cirque des Brotteaux devait être détruit de fond en comble à la suite du siège, en 1793. Le 21 mars de la même année, il ouvrit enfin, dans l'ancien amphithéâtre d'Astley, dont il était devenu le propriétaire, le cirque de Franconi. Il parut plus d'une fois sur des scènes proprement dites. A l'ouverture du Théâtre national de la rue de la Loi, le 15 août 1793, les chevaux de Franconi furent à peu près les seuls acteurs qui obtinssent quelque succès, par la manière brillante dont ils figurèrent dans le ballet de *la Constitution à Constantinople.*

Franconi traversa tant bien que mal la période révolutionnaire, joignant à ses représentations équestres quelques rares intermèdes à deux personnages. Puis, voulant développer cette partie de son spectacle, il fit bâtir dans l'ancien enclos des Capucines un autre manège, à l'extrémité duquel s'élevait une scène assez vaste, où l'on jouait des pantomimes. Le percement de la rue Napoléon (depuis rue de la Paix) força Franconi, ou plutôt ses fils, à qui il avait cédé son exploitation en 1805, d'émigrer, et le 28 décembre 1807 s'ouvrit le Cirque Olympique, sur l'emplacement où s'éleva plus tard la salle Valentino. Tout Paris passa par cette salle pour y admirer les scènes équestres et les pantomimes exécutées avec une rare perfection par Laurent et Henri Franconi, aidés de leurs femmes. Les *Forces d'Hercule* et les *Centaures ou l'Éducation d'Achille* obtinrent le succès le plus prodigieux. Laurent Franconi excellait particulièrement dans l'éducation des chevaux : il en produisit vingt-deux.

En 1817, nous retrouvons au faubourg du Temple le cirque Franconi, délogé du quartier Mont-Thabor par l'installation imminente du Trésor. Il y resta jusqu'en 1826, toujours en possession de la faveur publique. Détruit par un violent incendie, il fut rebâti rapidement sur le boulevard du Temple, grâce à un concours sympathique, qui se manifesta par des représentations au bénéfice des deux frères, par des souscriptions, par la prolongation de leur privilège. La nouvelle salle fut construite dans des conditions d'aménagement qui permettaient le déploiement d'une troupe immense, composée de cinq à six cents personnes, fantassins, artilleurs, cavaliers, et la figuration d'une

bataille. C'est de cette époque que date le mimodrame militaire, dont le tableau final mettait invariablement en scène une mêlée avec coups de canon, charges de cavalerie, feux de Bengale et apothéose patriotique.

Quelques mois après l'ouverture de la nouvelle salle, Adolphe Franconi succédait à son père et à son oncle. Il s'associa Vilain de Saint-Hilaire et Ferdinand Laloue, dont le nom est resté particulièrement attaché aux pièces militaires de l'ancien Cirque Olympique. Enfin, en 1835, le Cirque échappa aux mains de la famille Franconi pour passer à celles de M. Dejean, qui, quelques années après, finit par renoncer au théâtre du boulevard du Temple pour se consacrer tout entier aux représentations équestres, renforcées par tous les exercices gymnastiques, tous les spectacles de phénomènes et de curiosités qu'il y put joindre, d'abord dans le seul Cirque construit en 1844 par M. Hittorf aux Champs-Élysées, auquel il adjoignit, au commencement de l'empire, le cirque d'Hiver ou cirque Napoléon. Ce que M. Dejean, pendant sa longue carrière, a produit dans ses deux établissements de chevaux dressés, d'écuyers et d'écuyères, depuis les Paul et les Bastien jusqu'aux Loisset, aux Loyal, aux Lalanne, aux Paul Cuzent, sans oublier la fameuse Coralie et l'illustre Mme Lejars, — surtout quand il eut été stimulé, en 1845, par la création de l'Hippodrome, spécialement destiné aux courses en char, aux parades militaires et au déploiement de grands spectacles équestres, — demanderait une énumération homérique [1]. Faut-il rappeler le cheval *Gastronome*, s'asseyant à table et dégustant les vins et les mets, avec les airs de tête d'un disciple émérite de Brillat-Savarin ; le *Régent* et le *Glorieux*, dressés à des prodiges d'obéissance et d'habileté, et tous ces chevaux savants, dansant en cadence, faisant les morts, ramassant un fouet, un mouchoir, ou même leur cavalier couché par terre, et que n'ont pu dépasser aucun de leurs rares rivaux, pas même le *cheval extraordinaire* de Cottras, gloire du Pont-aux-Choux sous la Restauration. Tout récemment le Cirque est revenu aux mains d'un héritier de la grande famille des Franconi, dont le nom toujours populaire reste indissolublement attaché aux spectacles équestres [2].

[1] Rappelons au moins en passant le souvenir d'une écuyère qui ne parut, je crois, ni au Cirque, ni à l'Hippodrome, mais à la Gaieté, dans les *Pirates de la Savane*, où elle jouait un rôle de Mazeppa femelle, qui fit courir tout Paris en 1867 : la belle miss Ada Menken, morte l'année suivante à la fleur de l'âge, — créature aussi richement douée de tous les dons de l'esprit que du corps, — car elle traduisait l'*Iliade* à treize ans, elle jouait la tragédie, elle avait été brillante journaliste, elle savait à fond sept ou huit langues, — mais plus excentrique, aventureuse et désordonnée que Lola-Montès elle-même.

[2] *Le Cirque Franconi*, in-8°, 1875.

II

L'histoire des courses se rattache étroitement à celle que nous venons d'esquisser. Dans sa nouvelle d'*Arabian Godolphin*, Eugène Sue a retracé l'histoire des huit chevaux barbes envoyés en 1731 par le bey de Tunis au roi de France, à la suite d'un traité de commerce, et spécialement de celui qui, sous le nom que nous venons de transcrire, devint la souche de la race illustre des chevaux pur-sang qui triomphent aujourd'hui sur toutes les arènes de l'Europe, et enseigna aux *sportsmen* anglais le secret de ces croisements dont ils ont si bien su tirer parti. Ces chevaux, à l'allure brusque et impétueuse, aux jambes sèches, à la physionomie sauvage, au poil rare, aux formes anguleuses et décharnées, encore amaigris par les fatigues de la route, furent d'abord reçus dans les écuries royales avec la plus grande insouciance et traités ensuite avec un extrême dédain. On affectionnait alors, pour la guerre et pour la chasse, des chevaux d'espèce anglaise, ordinairement élevés dans le comté de Suffolk, ramassés, très près de terre, appelés en France *courtauds*, ou les mecklembourgeois massifs que vous pouvez voir dans les tableaux de Van der Meulen. De là le mépris qui accueillit les huit chevaux barbes du bey de Tunis. Mal soignés, mal traités par les palefreniers, l'énergie de leur sang arabe se révolta contre la souffrance. On les trouva bientôt vicieux, indomptables, et peu à peu on s'en défit à vil prix.

Un jour, un quaker anglais, M. Coke, vit un charretier rouer de coups un cheval attelé à une lourde voiture, et qui s'était abattu, épuisé. L'Anglais, d'un regard rapide, reconnut dans la pauvre bête le type du pur arabe. Séance tenante, il conclut marché avec le charretier et emmena le cheval, faisant en même temps une bonne action et une bonne affaire.

Ce cheval de charrette n'était autre que le dernier survivant des huit chevaux barbes du bey de Tunis. Coke lui fit franchir la Manche, et il entra dans l'écurie de lord Godolphin, où il donna le jour à un poulain grêle et sauvage auquel les employés du haras ne firent d'abord guère attention eux-mêmes. Mais lorsque le poulain, signalé par le bruit de ses exploits précoces, eut été envoyé sur le champ de courses, où il triompha, comme en se jouant, des plus redou-

tables rivaux, le barbe qui l'avait engendré fut enfin estimé à toute sa valeur. Le noble lord voulut lui servir de parrain, et les fastes du sport enregistrèrent le nom immortel d'*Arabian Godolphin*.

Dans la *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau,* on trouve de curieux détails sur l'origine et l'établissement des courses en France. Ce fut encore une suite de l'anglomanie qui s'était répandue chez nous. L'une des premières eut lieu en 1776, dans la plaine des Sablons. « Quelques jeunes gens avaient imaginé cette nouveauté, à l'imitation de ce qui se fait en Angleterre. Une foule de monde s'était rendue à ce mince spectacle (c'est Son Excellence l'ambassadeur qui parle, ne l'oubliez pas). La reine y est venue avec Monsieur, Madame et le comte d'Artois. Quoiqu'il n'y eût rien à redire à cet objet de promenade, elle ne fut point accueillie avec les applaudissements et marques de joie accoutumés. » Le vainqueur de cette course fut le duc de Lauzun, qui l'avait organisée avec le marquis de Conflans[1] et le duc de Chartres, dont le cheval normand fit trois fois en six minutes le tour de la piste.

Beaucoup d'autres suivirent coup sur coup (il y en avait plusieurs par semaine), soit au bois de Boulogne, soit à Fontainebleau. Toute la cour s'était prise de passion pour cet amusement, que patronnaient chaudement le comte d'Artois et le duc de Chartres, et où la jeune reine se laissait entraîner avec l'impétuosité de son caractère et de son âge : grave sujet d'inquiétudes et d'alarmes pour le surveillant dévoué, mais un peu morose, que lui avait donné sa mère. Il ne tarit pas en réflexions sur les inconvénients qu'entraîne cette habitude, et sur la promiscuité peu séante à laquelle Marie-Antoinette s'y trouve exposée :

« Ces courses ne sont qu'une parodie assez puérile de celles qui se font en Angleterre, et ne mériteraient certainement pas d'être honorées de la présence de la reine. On a bâti pour Sa Majesté une sorte d'estrade où elle se place pour voir ce spectacle, où il y a toujours une affluence de monde peu choisi, beaucoup de jeunes gens mal vêtus; ce qui, joint à beaucoup de confusion et de bruit, forme un ensemble qui ne s'accorde point avec la dignité qui doit environner une grande princesse. »

Louis XVI n'avait aucun goût pour ce spectacle; mais il ne savait pas résister à la reine, et celle-ci finit par l'entraîner à la fameuse

[1] Le même qui, peu de temps après, gagnait le pari de parcourir deux lieues au trot en tenant un verre plein dont il ne répandrait pas une seule goutte.

course du 13 novembre 1776. C'est qu'il ne s'agissait de rien moins que d'une lutte à outrance entre deux princes du sang, les sportsmen les plus acharnés du royaume, — le comte d'Artois et le duc de Chartres, — et des débuts en France d'un pur-sang anglais, ***King-Pepin,*** le ***Gladiateur*** du temps, dont on disait merveilles, et que le frère du roi s'était chargé de produire. ***King-Pepin*** fut honteusement battu et fit perdre des sommes énormes à ses partisans. Les agences de poules n'étaient pas encore instituées, ce qui n'empêchait point les paris. Je crois même que les plus gros d'aujourd'hui paraîtraient bien mesquins à côté de ceux qui se faisaient couramment alors dans l'entourage de la reine.

Quelques jours après, le sévère Mercy trace ce tableau, sans doute un peu chargé, de la tribune royale pendant les courses et du sans-façon qu'il y avait remarqué :

« A la première course, je m'y rendis à cheval, et j'eus grand soin de me tenir dans la foule, à distance du pavillon de la reine, où tous les jeunes gens entraient en bottes et en chenille (costume non habillé). Le soir, la reine, qui m'avait aperçu, me demanda à son jeu pourquoi je n'étais pas monté dans le pavillon pendant la course. Je répondis, assez haut pour être entendu de plusieurs étourdis qui étaient présents, que la raison qui m'avait empêché de monter dans le pavillon était que je me trouvais en bottes et en habit de cheval, et que je ne m'accoutumerais jamais à croire que l'on pût paraître devant la reine dans un pareil équipage. Sa Majesté me sourit, et les coupables me jetèrent des regards fort mécontents.

« A la seconde course, je m'y rendis en voiture et habillé en habit de ville; je montai au pavillon, où je trouvai une grande table couverte d'une simple collation, qui était comme au pillage d'une troupe de jeunes gens indignement vêtus, faisant une cohue et un bruit à ne pas s'entendre; et au milieu de cette foule étaient la reine, Madame, Mme d'Artois, Mme Élisabeth, Monsieur et M. le comte d'Artois, lequel dernier courait de haut en bas, pariant, se désolant quand il perdait et se livrant à des joies pitoyables quand il gagnait, s'élançant dans la foule du peuple pour aller encourager ses postillons ou jaquets (jockeys), et présentant à la reine celui qui lui avait gagné une course. J'avais le cœur très serré de voir ce spectacle, et plus encore en observant la contenance gênée et ennuyée de Monsieur, de Madame, de Mme d'Artois et de Mme Élisabeth. Il faut convenir cependant qu'au milieu de ce pêle-mêle la reine, se portant partout, parlant à tout le monde, conservait un air de grâce et de grandeur qui diminuait en partie l'inconvénient du moment; mais le

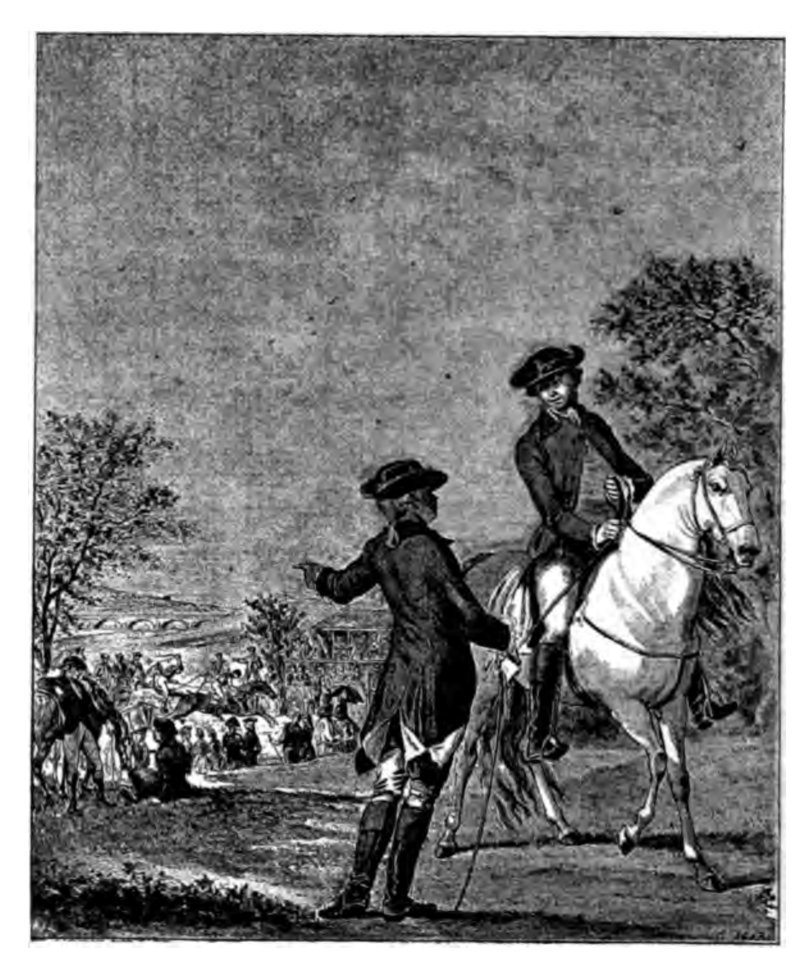
peuple, qui ne pouvait apercevoir cette nuance, ne voyait qu'une familiarité dangereuse à laisser soupçonner dans ce pays-ci. »

Il paraît que le comte d'Artois n'était guère récompensé de son zèle pour les courses et de ses dépenses considérables en chevaux et en postillons anglais. La plupart des chevaux qu'il faisait courir étaient battus; il perdait tous ses paris non moins invariablement, « et l'on se permettait là-dessus, dit Mercy, des plaisanteries dont il était infiniment piqué. »

Le bon Louis XVI avait fini par s'aviser d'un moyen assez original pour empêcher la noblesse de se ruiner ainsi à l'anglaise. « A la dernière course de chevaux, raconte Mme de Genlis, M. de X*** a perdu 1,000 louis. Le roi a parié un petit écu; c'est une leçon bien douce et de bien bon goût sur l'extravagance des paris. » La leçon demeura stérile, quoiqu'elle eût été renouvelée plusieurs fois; les grands seigneurs continuèrent à se ruiner. Louis XVI était un roi bonhomme, qui avait peu d'influence sur sa cour. Mais si nos *sportsmen* à la mode, jaloux de ne pas voir dégénérer le champ de courses en tripot, avaient le courage de s'entendre pour faire revivre cet excellent exemple, peut-être seraient-ils plus heureux que lui. Tout le monde y gagnerait, excepté les *bookmakers,* et l'amélioration de la race chevaline n'y perdrait rien.

La révolution interrompit naturellement les fêtes aristocratiques. Cependant, dès que l'on commença à respirer, le Directoire rétablit, dans les fêtes publiques, les courses à cheval, avec les courses en char et les courses à pied. Malgré l'importance qu'il attachait à ce concours, qui, d'ailleurs, avait un caractère tout différent des anciennes courses de chevaux, car il s'agissait du coureur plus que du coursier; la pompe qu'il s'efforçait de donner au spectacle, qui avait lieu généralement au Champ-de-Mars, et les récompenses qu'il décernait aux vainqueurs, il ne put jamais lui assurer l'éclat qu'il rêvait. Le premier empire essaya de relever les courses, auxquelles il assigna des époques fixes et des lieux déterminés, depuis Paris jusqu'à Saint-Brieuc; mais il s'appliqua à prendre en tout le contre-pied des idées anglaises et ne réussit pas. Louis XVIII fut plus heureux, et l'année 1820 marqua un mouvement de renaissance dans l'histoire des courses. C'est sous son règne que furent établis les haras de Meudon et de Viroflay, et bientôt lord Seymour et le comte d'Orsay allaient briller côte à côte sur le turf français. On pense bien que l'ancien comte d'Artois, devenu Charles X, suivit son frère dans cette voie. Après le temps d'arrêt de la révolution de 1830, le goût et la science du sport reprirent une nouvelle vigueur par la création du *Stud-book*

français, c'est-à-dire du livre d'or, de l'arbre généalogique, pour ainsi dire, des chevaux de pur-sang, par celle du Jockey-Club et de la Société d'encouragement, qui lui prêta un actif concours pour le développement des courses[1]. Chantilly était surtout le rendez-vous des turfistes et le grand champ de bataille équestre.

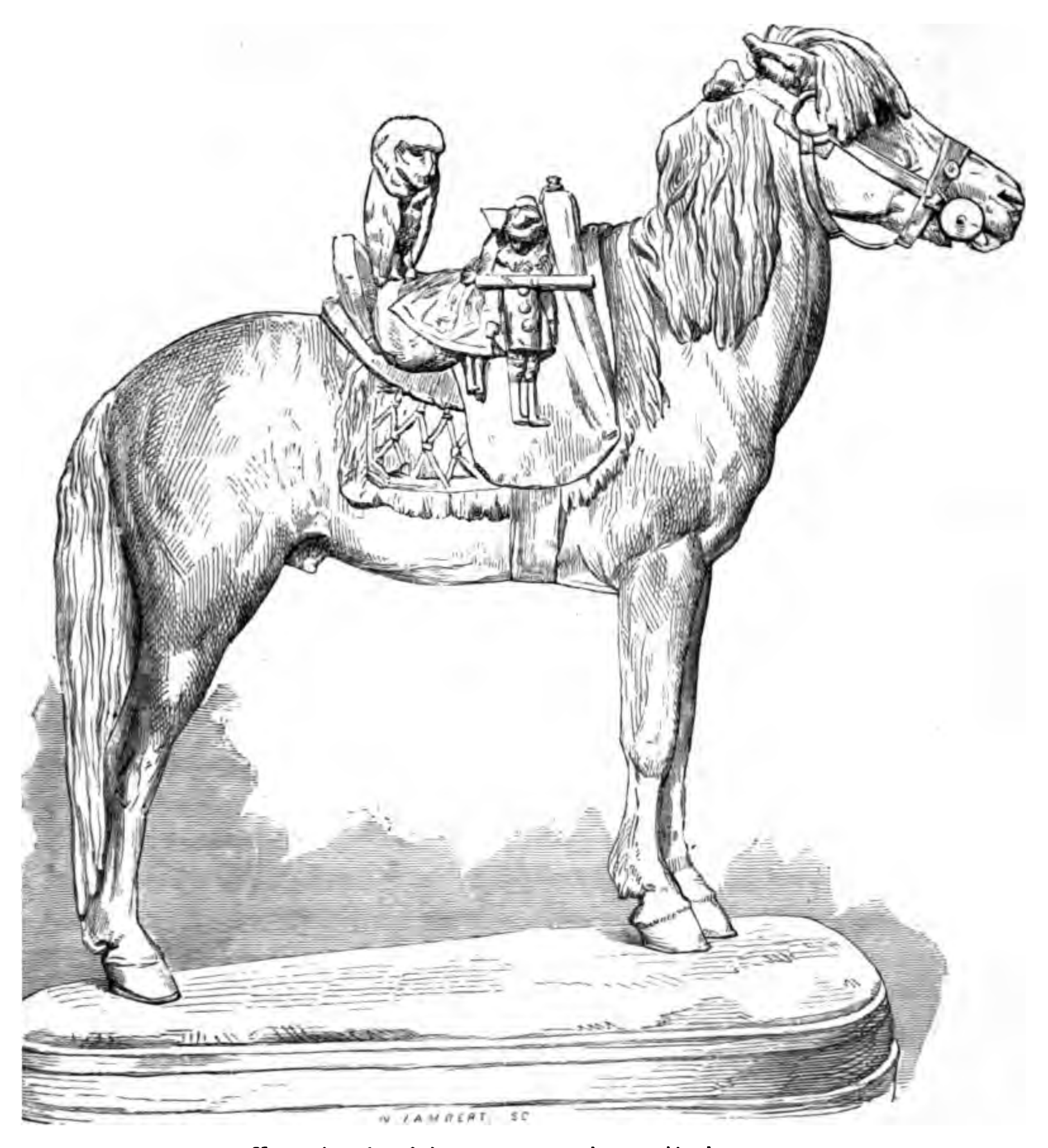


Les premières courses sous Louis XVI, d'après une estampe du temps.

Mais le second empire fut l'âge d'or de cette institution. C'est alors qu'elle a pris tout son essor et toute sa splendeur. L'hippodrome parisien n'avait été, jusqu'en 1856, que le Champ-de-Mars; il émigra alors dans la belle et vaste plaine de Longchamp. La fondation du grand prix de la Ville de Paris, — 100,000 francs, donnés moitié par la Ville, moitié par les compagnies de chemins de fer, — pour chevaux de trois ans, en 1861, marqua l'apogée des courses. Parmi

[1] L. Énault, *Revue française*, 1865.

les conquérants du grand prix, qui se partagent à peu près également entre la France et l'Angleterre, on a retenu surtout le nom de *Gladiateur,* au comte de Lagrange, également vainqueur aux courses



Un ancien cheval de courses : grandeur et décadence.
Le cheval du saltimbanque, par M. Frémiet.

d'Epsom. Ce double triomphe prit les proportions d'un grand événement.

Sans pouvoir rivaliser encore avec le derby d'Epsom, le champ de courses de Longchamp, un jour de grand prix, est un spectacle à voir. L'enceinte du pesage, avec ses illustrations hippiques, la foule immense accumulée dans les tribunes ou autour de la piste, les équi-

pages, breaks, chars à bancs, calèches où l'on se tient debout et où on lunche dans l'intervalle des épreuves, les voitures de *bookmakers*, le public d'initiés et de néophytes qui s'écrase autour du tableau des poules, les costumes éclatants des jockeys, l'animation, les transports, les cris et les battements de mains quand, de la grappe de chevaux qui passent comme un tourbillon, comme un éclair, le favori se détache et prend les devants aux approches du poteau, il y a là de quoi griser l'imagination pendant quelques minutes.

Pindare est né deux mille quatre cents ans trop tôt. Lui qui a chanté les athlètes des jeux olympiques, quelle riche matière n'eût-il pas trouvée dans les courses de Longchamp et le grand prix de la Ville de Paris! Quelle ode frémissante d'enthousiasme lui eussent inspirée ces coursiers, plus superbes, plus impétueux, de race plus divine que les chevaux d'Achille et ceux de Diomède, qui vomissaient la flamme par les naseaux, que le Bucéphale d'Alexandre ou l'attelage bouillant du char de Phœbus; cette foule de cent mille hommes entassés sur l'admirable pelouse qui s'étend entre le bois de Boulogne et la Seine, et que domine le Mont-Valérien du haut de son amphithéâtre de collines; ces toilettes, ces équipages, ce bruit, ce mouvement, ces cris, cette fièvre! Je suis tenté, quand j'y songe, de pleurer, comme le poète Chapelle avec Mlle Chouars, la mort de Pindare si méchamment tué par les médecins.

III

Qu'on me permette de compléter cette notice sur les courses de chevaux par un rapide appendice sur les courses à pied.

Les courses à pied étaient en honneur chez les Grecs, comme on sait, et on les cultive encore chez les Anglais, grands amateurs de tous les exercices du corps. En France, on ne les rencontre plus guère à l'état d'institution que dans le pays basque ou les jours de certaines fêtes publiques, concurremment avec la course en sac et l'escalade du mât de cocagne.

Mais le Directoire, en essayant de ressusciter les fêtes olympiques, n'avait eu garde de les oublier. On ne saurait croire tout le mal qu'il se donna pour les faire refleurir parmi nous. Les Archives nationales conservent dans une douzaine de cartons des liasses énormes de projets, de rapports, d'instructions, de règlements relatifs à l'in-

stitution de ces jeux gymniques, qui se célébraient principalement au Champ-de-Mars, les jours de fêtes décadaires, et dont les vainqueurs obtenaient pour récompense, comme les athlètes antiques, une couronne de laurier, d'olivier ou de chêne, avec le droit d'occuper pendant un an, au cirque, au théâtre et dans les temples, des places réservées.

Les courses à pied se faisaient en veste et culotte blanches, dans une enceinte dessinée par des piquets et des cordons tricolores. Les concurrents arrivaient, divisés par pelotons, précédés d'un héraut et d'une musique militaire. Chaque peloton partait au troisième roulement de tambour. Les exercices s'ouvraient par une course d'essai, et les deux premiers de chaque peloton recevaient une plume qu'ils attachaient à leur chapeau. Puis venait la course décisive entre ces premiers vainqueurs.

Deux citoyens surtout, les sieurs Cosme et Villemereux, s'acquirent une réputation hors ligne dans la course à pied. Ils étaient devenus la terreur de tous les concurrents, qui obsédaient le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, et spécialement le bureau des fêtes nationales, dirigé par Amaury Duval, avec Félix Nogaret pour sous-chef, de pétitions ayant pour but d'éliminer des jeux ces accapareurs. J'ai trouvé dans les cartons des Archives toute une correspondance naïvement solennelle et pleine d'une emphase réjouissante sur ce grand sujet. Cosme et Villemereux défendaient leurs droits avec une éloquence chaleureuse et républicaine, en rappelant tous les souvenirs de l'antiquité classique. On finit par les déclarer hors concours.

Un jour Carle Vernet, à la suite d'un pari, se présenta lui-même pour disputer le prix de la course au Champ-de-Mars, et il le gagna. Svelte, élégant et leste, très lancé dans la vie mondaine, très adroit à tous les exercices physiques, Carle Vernet était aussi intrépide marcheur qu'habile cavalier.

« Monsieur Vernet, lui dit gracieusement le sensible la Réveillère-Lepeaux en lui remettant sa couronne, votre nom est habitué à tous les triomphes. »

Il y avait aussi des luttes de force, où l'un des plus brillants vainqueurs fut le citoyen Pierre Oriot, boucher, demeurant rue de la Grande-Truanderie, auquel il n'a manqué également qu'un Pindare pour devenir aussi célèbre que Diagoras. Il y avait en outre des courses de char dans le stade. On voulait ressusciter la Grèce et Rome; le paganisme du temps aboutissait à une sorte de divinisation de la vigueur physique : « Ce monde vit ravalé à ses sens, animalisé, si l'on

peut dire. Il s'est mis à adorer le corps et à le cultiver... La mode est aux crotoniates, et les générations du Directoire ne grandissent et ne vivent que dans la dépense et l'exercice de leurs muscles[1]. » Aux fêtes publiques, où l'on couronne dans le Champ-de-Mars les Villemereux, les Cosme, les Tourton, les Constantin, les C. Vernet; aux jeux gymniques de l'hôtel d'Orsay, aux courses à cheval de Bagatelle, aux courses à pied du jardin Monceaux, aux palestres, aux luttes à mains plates, se joignent les grandes parties de paume et de barres du bois de Boulogne, organisées sur une large échelle, où Mme Tallien et ses amies ne dédaignent pas de figurer parmi les spectatrices, et où, comme dans les tournois du vieux temps, ces chevaliers dégénérés combattent sous les yeux des dames dont ils portent les couleurs.

Paris a vu de nos jours, à plusieurs reprises, des courses à pied très intéressantes. En 1855 ou 56, un Espagnol nommé Genaro porta un défi à tous les chevaux des hippodromes parisiens, se faisant fort de courir plus longtemps qu'eux. L'expérience eut lieu dans la plaine de Longchamp, où les tribunes étaient aussi bien garnies qu'aux jours des solennités hippiques. Genaro parut sur la piste vêtu d'un costume élégant, mais sommaire; on vit un homme de trente-cinq ans, mince, nerveux, trapu, légèrement grêlé. Le signal du départ fut donné vers trois heures. Deux heures après, trois chevaux se retiraient successivement de la lice. A six heures, Genaro courait toujours; chaque fois qu'il passait devant la tribune, il était salué par des hourras et des applaudissements frénétiques. Les chevaux et les jockeys haletaient. Il en restait cinq. Bientôt trois autres se déclarèrent encore vaincus. Enfin, à huit heures, Genaro tomba évanoui : il ne restait plus que deux chevaux, dont les propriétaires se partagèrent le prix.

Le 6 mai 1874, un guide des Pyrénées, Orteig, portant le nom d'une source et d'un établissement des Eaux-Bonnes, où il exerçait habituellement son industrie, fut le héros de luttes et d'épreuves mémorables dans l'exercice de la course à pied. Ces épreuves avaient lieu dans la plaine située en dehors des fortifications, entre les portes de Courbevoie et d'Asnières, et les jeunes gens des clubs parisiens avaient été particulièrement convoqués. Dans l'une, Orteig lassa trois rivaux et parcourut dix kilomètres en vingt-quatre minutes, ce qui eût été fort digne de considération même de la part d'un cheval. Puis vint le tour des œufs. A partir du but choisi, on disposa quarante

[1] E. et J. de Goncourt, *Société française sous le Directoire*, ch. IV.

œufs sur une seule ligne, en mettant entre chacun un intervalle d'un mètre. Alors Orteig, après s'être préalablement imposé une charge de quarante kilos, s'en alla les ramasser l'un après l'autre, en les rapportant successivement à son point de départ.

Cette course n'a pas seulement le mérite d'être un tour de force; elle offre ce double intérêt d'un exercice historique de la plus haute antiquité, puisque, suivant Tacite, c'était un des divertissements favoris des Germains, et d'un problème mathématique très curieux, analogue à celui que contient l'historiette si connue du brahmine, inventeur du jeu d'échecs, demandant pour récompense au roi indien Schéram un grain de blé pour la première case de son échiquier, deux pour la suivante, quatre pour la troisième et ainsi de suite, en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième. On connaît la suite de cette histoire, qui fera éternellement l'admiration des lycéens à leurs débuts dans l'étude de l'arithmétique. La demande parut plus que modeste et lui fut immédiatement accordée; les courtisans raillèrent beaucoup l'innocent brahmine, et ils riaient encore quand le mathématicien de la cour, tout effaré, vint annoncer que, après calcul, le nombre total des grains nécessaires pour remplir les conditions de cette humble requête s'élèverait à quatre-vingt-sept quatrillions, en négligeant les millions, les milliards et les trillions comme des fractions insignifiantes.

Sans produire des résultats aussi foudroyants, le calcul des distances dans le tour des œufs, tel qu'il a été exécuté par Orteig, n'en est pas moins un exemple fort curieux aussi de ce qu'on appelle en arithmétique la puissance du nombre. Montucla raconte, dans ses *Récréations mathématiques,* un pari engagé, vers la fin du règne de Louis XV, entre deux individus sur les bases suivantes : on plaça un panier à un endroit déterminé, et cent cailloux furent rangés, perpendiculairement à ce panier, à une toise l'un de l'autre. L'un des deux individus gagea qu'il irait du Luxembourg à la grille du château de Meudon, et *vice versa,* en moins de temps qu'il n'en faudrait à l'autre pour ramasser les cent cailloux et les apporter un par un dans le panier. Celui-ci accepta le défi avec empressement, mais il n'en était encore qu'au quatre-vingt-cinquième quand son partenaire arriva au but après avoir accompli sa double course. En effet, pour faire le trajet, aller et retour, du panier au premier caillou, il fallait déjà parcourir deux toises, quatre pour le second, et ainsi de suite, ce qui finissait par fournir un total de dix mille cent toises. Or c'est justement l'étendue qu'avait à franchir le second, puisqu'il y a cinq mille cinquante toises de distance entre le château de Meudon et le

Luxembourg, et il avait en moins l'énorme fatigue de se baisser et de se relever cent fois de suite.

Plus récemment encore, nous avons vu les expériences de l'homme-cheval, de l'homme-vapeur, de l'homme-éclair, des gaillards qui ont eu bien tort de ne pas naître aux temps héroïques de la Grèce, à l'époque d'Atalante ou d'Achille aux pieds légers, tout au moins à celle où l'on élevait une statue au coureur Ladas. Mais combien de ces demi-dieux d'autrefois ne seraient plus que des saltimbanques aujourd'hui! Les coureurs chantés sur la lyre dans les *Olympiques* se verraient réduits à se faire facteurs de la poste, et si Hercule lui-même revenait en ce monde, ce qu'il pourrait espérer de plus avantageux, ce serait un engagement dans la baraque de Marseille jeune, à moins que ce ne fût une médaille de fort de la halle.

CHAPITRE XIII

COMBATS D'ANIMAUX — BÊTES FAUVES ET DOMPTEURS

I

Pour remplacer les luttes de gladiateurs, empruntées par la Gaule aux Romains, les Francs avaient adopté les combats d'animaux. Ils étaient déjà certainement en usage sous la première race, et la fameuse vision de la reine Bazine, femme de Childéric, telle que la rapporte le moine Aymoin, semble inspirée par un ressouvenir de cette coutume, parfaitement en harmonie avec les mœurs de l'époque. Grégoire de Tours[1] nous apprend que Chilpéric fit bâtir ou restaurer des cirques à Paris et à Soissons, pour donner des spectacles au peuple, et il est très probable, bien qu'il ne s'explique pas sur ce point, que les combats de bêtes féroces faisaient partie de ces représentations. C'est en un divertissement de ce genre, à l'abbaye de Ferrières, que le roi Pépin le Bref intervint, suivant le récit du moine de Saint-Gall, pour tuer d'un coup d'épée un lion et un taureau qu'on avait lâchés l'un contre l'autre, et qu'aucun des *courtisans,* spectateurs du combat, n'osait séparer. Histoire ou légende, le récit est significatif, et prouve tout au moins que, dès l'origine de la deuxième race, ce spectacle était pleinement passé en usage.

Nous voyons aussi dans les *Gestes* du moine de Saint-Gall que les ambassadeurs « du roi des Africains » envoyèrent à Charlemagne un lion et un ours de Numidie.

Sous les Capétiens, les documents abondent : nous ne prendrons que les plus caractéristiques. Philippe VI acheta, rue Froidmanteau,

[1] *Histoire des Francs,* liv. V, ch. XVIII.

près du Louvre, une grange pour y loger ses ours, ses lions et ses taureaux. Plus tard, les ménageries royales de bêtes fauves, qui figuraient sans doute dans les jeux et divertissements des cours plénières, furent transportées rue de la Calandre et, sous le roi Charles V, à l'hôtel Saint-Paul ; on pourrait même croire qu'il en subsista simultanément plusieurs en différents endroits. La maison d'un certain Nicolas *le Calendreur,* qui avait pris son nom de la rue où il demeurait, est désignée dans les *Censiers* de 1367 comme celle « où souloient estre les lions du roy ». L'hôtel Saint-Paul avait sa tour des lions : sa ménagerie demeura longtemps célèbre, et le souvenir en est resté dans les noms du Parc-Royal et des Lions, donnés aux rues qu'on traça sur son emplacement ou aux alentours lorsqu'il eut été détruit. A l'exemple des souverains, beaucoup de grands seigneurs nourrissaient des bêtes féroces dans leurs hôtels, en même temps que des singes et des jongleurs.

C'est sans doute pendant que les lions royaux logeaient rue de la Calandre, dans la Cité, que leur garde était confiée au maître des enfants de chœur de la Sainte-Chapelle, qui cumulait ainsi deux fonctions bien diverses. On prenait par an six cent soixante-dix livres tournois sur la recette des Aides, pour la nourriture et l'*entretenement* des uns et des autres. Mais les lions coûtaient plus cher que les enfants de chœur ; il en était du moins ainsi sous le règne de Louis XI, qui, pour célébrer son joyeux avènement, ordonna que la somme serait payée désormais sur son domaine, et dont l'ordonnance allouait deux cent quarante livres pour les enfants et deux cent cinquante pour les animaux [1].

Les comptes d'Isabeau de Bavière, conservés aux Archives, montrent qu'elle avait une ménagerie, où, parmi beaucoup d'autres animaux très divers, on comptait un léopard, qui lui avait été donné par son fils le dauphin Jean, duc de Guyenne. Le garde des lions de Charles VI, qui était, en 1387, Guillaume Signier, et, en 1404, Perrin Hernier, touchait alors, d'après les comptes de l'argentier du roi, trente-deux livres parisis par mois. A cette dernière date, il avait deux lions et autant de lionnes sous sa garde.

Le Dauphin Louis, depuis Louis XI, de passage à Limoges, en 1439, reçut une jeune lionne en présent de la part de Duchâtel, sénéchal de Beaucaire. Le prince la fit attacher par une corde à la croisée, dans l'antichambre de la maison qu'il habitait ; pendant la nuit, elle sauta par la fenêtre et resta suspendue à sa corde, qui l'étrangla. Ce fut un gros chagrin pour le Dauphin, qui avait hérité du goût de ses

[1] P. Lacroix, *Curiosités de l'histoire du vieux Paris*, p. 60.

pères pour les bêtes fauves[1]. En 1447, se trouvant en Provence, il reçut du même Duchâtel un autre lion, qu'il offrit au roi René. Deux ans plus tard, il envoyait lui-même au roi son père un léopard comme cadeau d'étrennes.

Ces présents singuliers étaient alors très usités entre princes. On les retrouve partout. Quand Marguerite d'Anjou va épouser Henri VI



Vue de l'ancienne ménagerie, à Versailles, d'après une estampe du temps.

en Angleterre (1445), à peine arrivée à l'abbaye de Tichfield, elle reçoit un lion en hommage de l'un des courtisans, et personne ne semble avoir été choqué d'un tel cadeau fait à une princesse de seize ans. Quelques années après, figurent dans une grande fête chevaleresque donnée près de Saumur par le roi René deux lions en vie, attachés par des chaînes d'argent et soutenant un écu symbolique[2].

[1] *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. XI, p. 363.

[2] V. l'article sur les *Animaux vivants possédés au moyen âge par des princes et des princesses*, *Magasin pittoresque*, t. XXXIX, p. 213.

Louis XII ne dérogea point à l'usage; seulement il relégua ses lions à Tours, sous la garde et aux frais des bourgeois de la ville, qui ne parvinrent qu'à grand'peine à se débarrasser de ces hôtes gloutons et dangereux.

La passion de la chasse, que tous nos rois poussaient si loin, contribuait à accroître leur penchant pour les bêtes féroces. Ce n'étaient pas seulement, en effet, des faucons et des éperviers qu'on employait dans les chasses aristocratiques : Charles VIII se servit de léopards dressés, qui étaient enfermés dans un fossé du château d'Amboise, et Louis XII en eut également dans ses équipages de vénerie [1].

François Ier rapporta de sa captivité en Espagne un goût plus prononcé encore que celui de ses prédécesseurs pour les ménageries et les combats d'animaux. L'Espagne, terre classique des *corridas,* recevait de ses possessions d'Afrique des lions qu'on mettait aux prises, les jours de fêtes, avec des tigres, des ours ou des taureaux, et ce divertissement fut offert plus d'une fois au royal prisonnier, qui n'eut garde d'oublier, à son retour en France, le plaisir qu'il y avait pris. Dès lors il se complut, pour ainsi dire, à vivre en compagnie des bêtes fauves logées dans son palais et familiarisées avec lui. Le naturaliste Pierre Belon nous apprend qu'il avait parfois près de sa personne « quelque lion, ou telle fière beste », comme nous avons des chiens et des chats.

Les comptes de dépenses de François Ier, conservés aux Archives, portent, à la date du 3 mars 1529 : « A Geoffroy Couldroy, boucher, demourant à Amboise, la somme de douze livres six sols tournois, pour son payement d'un thoreau qu'il a baillé et amené, de l'ordonnance du dict seigneur, ès loges des lyons qui sont au dict Amboise, pour faire combattre le dict thoreau avec les dicts lyons, pour le desduit et passe-temps du dict seigneur [2]. »

Amboise était, comme on sait, une des résidences favorites de François Ier. Un jour qu'il y avait concert dans les appartements du roi, un sanglier, qui s'était échappé de sa bauge, se précipita dans l'escalier, poursuivi par les gens de service, et vint déboucher dans la salle au grand effroi des assistants; mais François, en digne héritier de Pépin le Bref, tira son épée et jeta bas la bête [3].

Qui ne connaît l'aventure romanesque contée par Brantôme? Une dame, voulant éprouver la valeur de M. de Lorge, « un jour que le roy François Ier faisoit combattre des lions en sa cour,... laissa tom-

[1] Challamel, *Mém. du peuple français*, t. V, p. 119. — *Lettres* de Louis XII, publiées par J. Godefroy, t. II, p. 42.

[2] *Archives curieuses de l'histoire de France*, 1re série, t. III, p. 80.

[3] Collon, *Origines de l'opéra*, p. 208.

ber un de ses gants dans le parc des lions, estant en leur plus grande furie, et là-dessus pria M. de Lorge de l'aller querir, s'il l'aymoit tant comme il le disoit. Luy, sans s'estonner, met la cape au poing et l'espée à l'autre main, et s'en va assurément parmi ces lions recouvrer le gant. En quoy la fortune luy fut si favorable, que, faisant toujours bonne mine, et montrant d'une belle assurance la pointe de son espée aux lions, ils ne l'osèrent attaquer, et, ayant recouvré le gant, il s'en retourna devers sa maistresse et luy rendit... Mais on dit qu'il luy jeta par beau dépit le gant au nez[1]. »

Le 22 juillet 1547, Henri II écrivait au prévôt des marchands : « Nous voulons faire nourrir en nostre ville de Paris, pendant nostre voyage, les bestes qui nous ont été admenées d'Affrique. A ceste cause, vous les recevrez, et donnerez ordre à leur nourriture et à l'entretenement de ceulx qui en ont la charge. » L'assemblée de ville répondit d'abord par un refus ; mais, le monarque étant revenu à la charge, elle vota vingt sols tournois par jour pour les gouverneurs du dromadaire, de l'ours et du lion du roi, somme sur laquelle chacun d'eux devait nourrir l'animal confié à sa garde[2].

L'amour des combats d'animaux ne perdit rien de sa vivacité jusque vers la fin du XVIe siècle, et particulièrement sous Charles IX, que son caractère et son éducation n'étaient pas faits pour éloigner de ces jeux sanglants. Un jour qu'un de ses lions avait mis en pièces ses meilleurs chiens lâchés contre lui, Charles IX, tout bouillant de colère, voulait sauter dans l'arène pour les venger : il fallut le retenir de force. Son frère et successeur Henri III renonça le premier, non par humanité, mais par superstition, à un usage enraciné depuis si longtemps dans les mœurs. L'Estoile nous apprend que ce fut en revenant du couvent des Bonshommes, où il avait fait ses pâques, qu'il ordonna de tuer à coups d'arquebuse « les lions, ours et semblables bêtes qu'il souloit nourrir pour combattre avec les dogues ». Il avait rêvé, la nuit précédente, que ces animaux se jetaient sur lui pour le dévorer : avec un homme tel que Henri III, il n'en fallait pas davantage pour prononcer leur arrêt de mort. Ces animaux sauvages étaient nourris au château de Madrid, et le roi les faisait souvent combattre dans la cour du Louvre les uns contre les autres, ou contre des taureaux échauffés.

Vingt-cinq ans plus tard, le duc de Guise arquebusa lui-même, mais pour un motif plus sérieux, une lionne qu'il nourrissait *par*

[1] *Vies des dames galantes*, discours VIe. — Tallemant des Réaux raconte le même trait, mais il en fait honneur à Bussy d'Amboise (*Historiette* de Montsoreau).
[2] P. Robiquet, *Histoire municipale de Paris*, 1880, in-8°, p. 412-3.

plaisir à son hôtel, et qui avait abusé de son hospitalité pour étrangler un de ses laquais [1].

La mesure radicale prise par Henri III n'avait donc pas détruit la tradition. Des combats d'animaux tirés des ménageries royales eurent lieu plusieurs fois sous les yeux de Henri IV, notamment à Fontainebleau et dans les salles même du Palais. Héroard raconte que, le 19 novembre 1606, le petit Dauphin, depuis Louis XIII, fut « mené au roy dans la salle de bal pour y voir combattre les dogues contre les ours et le taureau. Un ours ayant mis sous luy un des dogues, il se prend à crier : « Tuez l'ours! tuez l'ours! » Ce spectacle avait produit sur le jeune prince une telle impression de plaisir, que le soir, au lieu de se laisser coucher, il se fit tenir par la lisière pour imiter les dogues qu'il avait vus tirant sur la laisse, dans leur ardeur à se jeter sur les ours. Une autre fois encore, excité par les récits du duc de Guise, il se rend dans la chambre ovale du palais de Fontainebleau, pour voir une lutte pareille, organisée par un Anglais qui en faisait métier, et qui traînait à sa suite une troupe d'ours et de dogues furieux [2].

On peut suivre la persistance de cet usage d'un bout à l'autre du XVIIe siècle, et même pendant une partie du XVIIIe. Sous Henri IV et Louis XIII, la ménagerie occupait, au jardin des Tuileries, un grand bâtiment qui faisait vis-à-vis à la Seine, et qui était fort hanté des curieux. Le 14 juin 1610, raconte encore Héroard, le petit Louis XIII, qui venait de faire « voler trois cailles par deux de ses émérillons », et qui le surlendemain devait aller au Pré-aux-Clercs « pour y courir un chat à force de cheval », va aux Tuileries, « où il voit un lion attaché contre un arbre, auquel on jette un chien, qu'il étrangle soudain. » La *Comédie des Thuileries*, commandée par Richelieu aux cinq auteurs, et jouée à la cour en 1635, n'a eu garde d'oublier cette ménagerie, que décrit le prologue :

> Après on m'a montré, dans un antre sauvage,
> Des bestes dont les yeux ne flambent que de rage :
> Des tigres, des lions, des ours, des léopards...

Le *gardeur* de lions figure parmi les personnages de la pièce et raconte (acte IV, sc. V) comment Aglante, poussé par son désespoir amoureux, s'est jeté dans la fosse aux lions.

[1] L'Estoile, *Journal des règnes de Henri III et de Henri IV*, années 1583 et 1608.— Pasquier, *Lettres*, liv. XIV, lettre II. — Voir aussi Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris*, t. I, p. 131, 219; t. II, p. 211, et *Archives curieuses de l'histoire de France*, 1re série, t. III, p. 448, pour les bêtes féroces de Henri II.

[2] *Journal* de Jean Héroard, t. I, p. 227; t. II, p. 83.

En 1644, le voyageur anglais John Evelyn, dont la Société des bibliophiles a publié par extraits le *Journal de voyage,* vit encore aux Tuileries le bâtiment « où l'on garde les bêtes sauvages pour le divertissement du roi », et qui contenait entre autres un ours, un loup, un sanglier et un léopard. Quelques années plus tard, il raconte (18 novembre 1649) qu'il aperçut le jeune Louis XIV, sur la terrasse du Palais-Royal, où il habitait alors, occupé à un combat de taureaux. Il s'agit peut-être de la chasse à courre organisée par Mazarin, le jour de la Saint-Hubert, dans le jardin du Palais-Royal, pour distraire l'enfant-roi et lui permettre un exercice dont il avait pris l'habitude à Saint-Germain et à Compiègne. Cette chasse à courre, racontée dans une plaquette du temps et dans le *Journal* de Dubuisson-Aubenay, à la date du 4 novembre, se termina par un combat entre un taureau et les chiens, qui venaient de forcer successivement un lièvre, un cerf et un sanglier.

Vincennes, puis Versailles, héritèrent ensuite de ces hôtes incommodes. Lors de la transformation du château de Vincennes par Mazarin, les fossés furent peuplés d'ours, de lions et de tigres [1], entre lesquels, dans certaines circonstances, on organisait des rencontres et des luttes pour l'amusement de la cour. La ménagerie de Vincennes portait le nom de *sérail;* c'est ainsi qu'on la trouve désignée dans plusieurs pièces du registre de la trésorerie, réglant les sommes à allouer au sieur Jacques Petit-Maire, « gouverneur du *sérail* de Vincennes,... à-compte de la nourriture et entretenement des bestes farouches [2]. » Loret raconte en son style que la reine s'y rendit le 19 juillet 1663, avec Mgr d'Orléans et beaucoup de dames, et, après avoir décrit le banquet et la chasse dans le parc, il ajoute :

Ensuite ou devant cet ébat
On vit le furieux combat
Et les contorsions féroces
De diverses bestes atroces,
Dont les assauts fiers et mordans
Divertissoient les regardans [3].

Les dames dont il est ici question n'étaient pas les moins avides de ce spectacle. Plusieurs avaient des ménageries privées, qu'elles ne laissaient point sans doute entièrement inactives. On sait, par une lettre du P. Quesnel à Arnauld, — qui se fût attendu à trouver là un renseignement pareil? — que Mme de Montespan nourrissait deux

[1] L. de Laborde, *Palais Mazarin*, p. 35.
[2] Jal, *Dictionnaire critique*, art. *Sérail de Vincennes.*
[3] *Muse historique*, liv. XIV.

ours qui allaient et venaient suivant leur bon plaisir, et que ces intelligentes bêtes, comme si elles eussent voulu venger leur maîtresse, dont la faveur s'effaçait alors devant l'éclat passager de Mlle de Fontanges, entrèrent un soir dans le magnifique appartement qu'on préparait à celle-ci, et dont les peintres avaient oublié de fermer la porte : elles y passèrent la nuit et n'y perdirent pas leur temps, car le lendemain l'appartement n'était plus reconnaissable. Mais ces ours rentraient évidemment dans la catégorie des animaux apprivoisés, comme les singes et les nains qui faisaient alors partie des meubles de toute grande maison. Tristan l'Hermite raconte de même, dans le *Page disgracié*, que le jeune prince au service duquel il était entré, le marquis de Verneuil, avait toujours sa chambre remplie de toutes sortes de bêtes, et particulièrement d'ours.

Achevons rapidement l'histoire de la ménagerie royale. Elle fut transférée à Versailles, dans un bâtiment construit par Mansard près du grand canal, sans doute vers la fin de 1694, date de la suppression du sérail de Vincennes [1]. Mais, bien auparavant, Louis XIII avait déjà fait établir dans cette ville un enclos où l'on élevait des cerfs et d'autres bêtes fauves, et qu'on nommait le Parc aux cerfs. La ménagerie de Versailles comprenait un pavillon au centre d'une cour octogone, qu'une grille séparait de sept autres cours destinées aux animaux. Le pavillon renfermait un appartement d'été et un appartement d'hiver, reliés l'un à l'autre par un grand salon que décoraient les portraits des principaux animaux de la ménagerie, peints par Desportes; du balcon qui régnait autour de cette pièce, on dominait les sept cours d'animaux [2]. Mais cette brillante installation ne l'empêcha pas de tomber peu à peu dans un rôle très effacé. Ce n'est pas à la ménagerie royale qu'on s'adresse, c'est à la ménagerie de l'hôtel de la Ferté, quand on veut donner au jeune roi Louis XV, à l'expiration de son deuil, le divertissement d'un combat d'animaux [3]. Elle demeura reléguée à Versailles jusqu'à l'année 1792, où on la licencia pour faire place aux prisonniers condamnés après le 10 août, et ses derniers hôtes, expédiés à Paris, allèrent former, en s'adjoignant aux confiscations opérées sur les ménageries foraines pour cause de contravention, le premier noyau de cette riche collection du Jardin des Plantes, aujourd'hui populaire dans le monde entier. C'était pour protéger les prisonniers d'Orléans que le conseil général, en apprenant leur arrivée

[1] Jal, *Dictionnaire critique*, p. 1123.
[2] *Magasin pittoresque*, t. XIII, p. 404.
[3] *Gazette de France*, 2 septembre 1716.

à Versailles, avait décidé de les loger dans l'ex-ménagerie, « qui, par son nom même, aura l'avantage de satisfaire en quelque sorte l'animadversion populaire et d'atténuer le sentiment de la haine en faisant naître des idées de mépris[1]. » D'ailleurs, la ménagerie de Versailles avait été réduite à sa plus simple expression par le peuple souverain, qui avait fait main basse sur tout ce qui s'y trouvait de mangeable, et ne put fournir que cinq animaux au Jardin des Plantes.

Il ne sera ni sans intérêt ni en dehors de notre cadre de raconter un peu plus en détail la façon toute révolutionnaire dont, le 15 brumaire an II (5 novembre 1793), le Jardin des Plantes, qui jusqu'alors était resté absolument fidèle à son titre, reçut ses premiers hôtes vivants. Paris était alors encombré de montreurs d'animaux féroces, qui gênaient la circulation et compromettaient la sécurité publique. Le procureur de la Commune, Chaumette, prit de son chef un arrêté parfaitement arbitraire et même illégal, portant que tous les animaux stationnant sur les places de Paris seraient saisis sans délai et conduits au Jardin des Plantes pour y demeurer, après une estimation sommaire de leur valeur et une indemnité payée aux propriétaires. Avant même que les professeurs eussent reçu aucun avis, ils virent affluer aux portes de l'établissement un bataillon de bêtes fauves, conduites par leurs gardiens et escortées d'agents de police. Bien que le Jardin des Plantes ressortit à l'État et non à la Commune, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, chargé de la chaire de zoologie, qui se trouvait alors dans son cabinet et qu'on vint prévenir en toute hâte, prit aussitôt son parti, donna ordre d'ouvrir les portes et se chargea jusqu'à la décision légale du gouvernement d'entretenir à ses frais les animaux et leurs gardiens. L'illustre savant et Bernardin de Saint-Pierre, qui avait été nommé, en 1792, intendant du Jardin du Roi, ne parvinrent pas sans peine à faire vivre ces hôtes voraces, en faveur desquels l'administration, qui avait déjà tant de mal à alimenter les citoyens, se montrait peu empressée de se mettre en frais. Ils n'y ménagèrent aucun sacrifice, et il arriva même un moment où, pour sauver les uns, ils durent se résoudre à leur faire manger les autres. Cette première fournée comprenait un léopard, deux ours blancs, un chat-tigre, un vautour, deux aigles, une civette, des agoutis, des singes, etc., le tout évalué à une somme de 33,000 francs.

Bientôt aux carnassiers vinrent s'adjoindre des animaux plus pacifiques. Après l'exécution de Philippe-Égalité, on avait confisqué le

[1] Le Roy, *Histoire de Versailles*, t. II, p. 262.

parc du Raincy. Le proconsul de Seine-et-Oise, Crassous, cassant l'adjudication de la chasse qui avait été faite, par voie d'enchères,



Au Jardin des Plantes. — **La fosse aux ours.**

au marquis de Livry et à Merlin de Thionville, décida que les bêtes du parc, cerfs, daims, chevreuils et autres, seraient mises à la disposition du Jardin des Plantes. On y joignit deux dromadaires confisqués au château de Bel-Air, qui appartenait au prince de Ligne, puis

successivement un éléphant et un lion achetés à des ménageries qui couraient les foires de province, et des représentants de toutes les espèces acclimatées en France, saisis dans les forêts de l'État. Bref, la ménagerie du Jardin des Plantes faisait déjà très bonne figure quand, le 21 frimaire an III, à la suite d'un rapport de Thibaudeau, la Convention sanctionna enfin par un décret l'existence de cet établissement, désormais national [1]. Dans cette réorganisation, Bernardin de Saint-Pierre était mis à la porte du Jardin, que son court passage avait illustré : ce fut la manière dont on le paya de ses efforts et de ses sacrifices.

II

Des entrepreneurs privés avaient organisé également des ménageries pour donner au public le spectacle des combats d'animaux. L'Anglais que nous avons vu plus haut faire lutter des dogues contre un ours dans la chambre ovale de Fontainebleau, sous les yeux du jeune Louis XIII, était un de ces industriels vagabonds, et il ne demanda pas mieux que de se consacrer au service du roi et de lui entretenir une meute de vingt-cinq dogues de combat, moyennant une pension de mille écus. Des lettres patentes du 3 août 1645 accordèrent à Cl. de Thou et Ch. Galliot l'autorisation d'établir à Paris un théâtre pour les joutes et batailles de taureaux, de lions, d'ours, de chiens et autres animaux [2]. En 1674, Henri Guichard, intendant des bâtiments et jardins du duc d'Orléans, obtint encore un brevet du roi pour bâtir un cirque ou amphithéâtre, dont ce spectacle devait former un des principaux attraits [3] ; mais on ne voit pas qu'il ait jeté grand éclat ni fait beaucoup de bruit. Nous savons aussi que le célèbre sauteur Maurice avait, à la foire Saint-Germain, vers la fin du siècle, deux loges dont l'une était destinée à des combats de taureaux [4]. La chose n'était pas encore passée dans les habitudes du peuple aussi complètement que dans celles des grands. C'est au XVIIIe siècle que les combats d'animaux prirent un développement considérable. Voici le prospectus d'un de ces combats, donné par

[1] *Magasin pittoresque*, t. VI, p. 106-8. — Arthur Mangin, *les Jardins*, in-folio.
[2] Collection Lamoignon, archives de la Préfecture de police, t. XII, p. 607.
[3] *Correspondance administrative de Louis XIV*, t. IV, p. 595.
[4] *Spectacles de la Foire*, 2 vol. in-12, 1743.

l'une des ménageries qu'on trouvait toujours alors installées sur les vieux remparts de Paris :

COMBAT A MORT

DANS LA MÉNAGERIE SUR LE COURS DE LA PORTE SAINT-MARTIN

PAR PERMISSION DU ROY

ET DE MONSIEUR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE POLICE

Vous estes avertis que l'on prépare pour dimanche, 8 octobre 1713, un combat jusqu'à la mort d'un taureau qui est d'une grosseur et beauté à faire plaisir, comme aussi tout ce qui suit qui sera fait et bien exécuté. *Premièrement :* plusieurs braves dogues promettent de tenir pied ferme à plusieurs nations toutes différentes, et livrer bataille à tout ce qui se présentera. Le *premier* choc se donnera d'abord à quatre heures précises contre la nation mâtine; le *deuxième,* contre celle des ours; le *troisième,* contre celle des loups; le *quatrième,* contre celle des taureaux; le *cinquième,* contre celle des tessons (blaireaux); le *sixième,* contre celle des gapards (guépards); le *septième* sera le combat général où le gros chef perdra la vie. La fin sera un dogue qui se battra en l'air au milieu d'un grand feu d'artifice, où il y aura de l'extraordinaire.

On prendra, au parterre : dix sols; galerie: vingt-cinq sols; grand balcon : cinquante sols; et petit balcon : trois livres [1].

On voit qu'il en coûtait presque aussi cher pour aller au combat de taureaux que pour entrer à la Comédie française.

Trois ans après, en 1716, nous trouvons aussi un *combat du taureau* établi à la barrière de Sèvres, sous la direction d'un sieur Nicolas Saint-Martin. Il durait encore vers le milieu du siècle, et avait alors pour directeur le fils du précédent, qui, en convoquant le public à son spectacle, l'avertissait en outre qu'il tenait à sa disposition de l'huile d'ours contre les rhumatismes, pour faire croître les cheveux et pour fortifier les reins des enfants [2].

La *joute aux coqs,* dont il est parfois question dans nos anciens chroniqueurs, n'a jamais bien pris racine que chez nos voisins les Anglais. Le *Mercure* de 1735 nous apprend qu'on essaya alors de l'acclimater parmi nous. En 1772, les directeurs de l'établissement du Colysée, ne sachant plus que faire pour attirer le public récalcitrant, imaginèrent aussi d'annoncer un combat de coqs. Cette première tentative échoua piteusement. « Quand le monde, en petit nombre, a été rassemblé, racontent les *Mémoires secrets,* on en a tiré un de

[1] *La Mosaïque,* année 1873, p. 102.

[2] Campardon, *Spectacles de la Foire,* t. II, p. 372.

son sac, qui a déployé une grande fierté. Son rival ne s'est pas animé à cette vue; on n'a pu le maintenir sur la table, et il est allé chercher un asile sous les jupes des dames. On en a présenté un second, qui n'a pas été plus courageux, en sorte que le public indigné a crié que c'était se moquer de lui : il a réclamé son argent. » Une nouvelle tentative, quatre ou cinq jours après, réussit mieux : les deux rivaux s'acharnèrent l'un contre l'autre et restèrent tous deux morts sur le champ de bataille. Mais le public n'en persista pas moins à s'abstenir [1]. On tenta encore de renouveler les combats de coqs, vers la fin de la Restauration, au bois de Boulogne, sans obtenir beaucoup plus de succès.

En 1781 s'ouvrit, rue de l'Hôpital-Saint-Louis, sur l'ancien chemin de Pantin, un amphithéâtre, qui fut un peu rapproché de la barrière quelques années plus tard et subsista jusqu'en 1833. C'est là qu'avait lieu le *combat du taureau*. Des dogues, fournis par l'établissement ou amenés par les amateurs, étaient lâchés contre des animaux sauvages de tout genre : sangliers, loups, et même, dans les grandes circonstances, léopards, tigres et lions, mais surtout contre des taureaux. Les jours de fêtes, pour allécher le public, on portait la mort du taureau sur les affiches, et cette partie du programme s'exécutait au son des fanfares les plus éclatantes. Des flèches, garnies de pétards et de fusées, étaient décochées à ces pauvres bêtes affaiblies par l'âge et par le jeûne; puis, lorsqu'elles étaient suffisamment exaspérées et ahuries, on les faisait déchirer par une meute [2]. Le tout se terminait généralement par un feu d'artifice dans lequel on *enlevait* un bouledogue.

Pour compléter l'attrait du spectacle, on y donnait aussi le divertissement du *hourvary* et du *peccata*, où l'on voyait un âne assailli, houspillé, mordu à outrance par une bande de chiens lâchés contre lui [3]. Cette partie de la représentation avait généralement un grand succès, — succès de rire, et quelquefois succès d'admiration auprès des connaisseurs; car l'âne n'était pas toujours le moins terrible athlète de ces luttes, et son habileté à esquiver les coups de dents, le sang-froid avec lequel il saisissait le moment opportun pour détacher

[1] *Mémoires secrets*, t. XXIV, p. 212, 217.

[2] Du Coudray, *Nouveau tableau de Paris*, t. IV, p. 239. Le sieur Leleu, entrepreneur de ce spectacle, avait même essayé d'y représenter des combats de taureaux comme en Espagne, avec des toréadors. Mais, malgré la précaution qu'il prenait de faire saigner largement l'animal avant de le lancer dans l'arène, pour lui enlever toute sa fougue, la police interdit cette partie de la représentation comme trop dangereuse.

[3] Thiéry, le *Voyageur à Paris*, t. I, p. 188.— J. Rosny, le *Péruvien à Paris*, 1801, t. III, p. 180.

à ses ennemis une ruade décisive qui leur fracassait la mâchoire, lui valaient maintes fois des applaudissements chaleureux. Les personnes de la plus haute qualité, les dames de la cour elles-mêmes assistaient souvent à cette odieuse parodie des *corridas* de Madrid, et y prenaient un vif plaisir. Dans certaines circonstances, on vit une file de brillants équipages alignés à la porte de ce cirque de bas étage, qui n'en fut pas moins fermé par ordonnance en 1786. Peu de temps après il se rouvrit, sous la direction de Monroy, qui, pour être toléré par la police, s'engagea à ne plus admettre dans sa troupe que des acteurs choisis et expurgés avec soin, cachant une grande douceur de mœurs sous les apparences de la férocité. Son taureau n'avait que de courts accès d'humeur sombre, tempérés par une éducation savante, et ses loups étaient des loups pleins d'urbanité et de savoir-vivre, dressés à ne se fâcher que pour la forme. Quant à l'ours, le fameux Carpolin, dont le nom figurait toujours en grandes majuscules sur l'affiche, ce n'était plus qu'un fantôme d'ours, invalide de la profession, une vieille fourrure, à moitié vide, à moitié empaillée, et que, par surcroît, on avait la précaution de museler pour se tenir en garde contre ses moindres retours de jeunesse. Carpolin était le souffre-douleur de l'arène; heureusement l'épaisseur de sa peau lui servait de bouclier contre les morsures.

Sur la fin de sa vie, l'ours Carpolin, tout décrépit et désormais hors d'état de faire même une apparence d'illusion, fut vendu à un coiffeur de la place de la Bourse, qui s'empressa d'inonder Paris de prospectus pour annoncer la pommade infaillible contre la calvitie qu'il venait de confectionner avec la graisse de cet athlète. Telle fut la fin déplorable d'un héros. *Sic transit gloria mundi!*

Dès les premiers temps de la révolution, il fut question de supprimer le combat de taureaux. Le *Moniteur* du 12 mars 1790, — juste à la même époque où l'on voyait sur le boulevard du Temple une ménagerie de bêtes féroces, avec cette inscription empreinte du génie de l'époque : *Grands Aristocrates d'Afrique*[1], — fulminait un article contre « cet horrible amusement... où une multitude aveugle va prendre des leçons de barbarie et s'accoutumer à verser le sang avec la tranquillité d'une action ordinaire et le calme d'un goût satisfait ». Cet article nous apprend que le combat de taureaux n'avait lieu

[1] *Courrier* de Gorsas, n° du 7 juin 1790. Cette ménagerie, peu de temps après, fut transportée aux environs du Champ de Mars; mais, au moment de la fête de la Fédération, elle reçut l'ordre de déménager, de peur d'accident. On craignait que cette bande d'aristocrates ne se ruât sur les patriotes rassemblés de tous les points de la France et n'en fit un carnage affreux.

que les jours de grandes fêtes et de fêtes de la Vierge, ce qui explique en partie son succès; car les petits et grands spectacles étant fermés ces jours-là, le peuple n'avait pas d'autre amusement : « On les lui a interdits par respect pour la religion, continue l'administrateur de police Peuchet, auteur de l'article, comme s'il était d'exemple plus dangereux, de délassement plus opposé aux principes religieux et aux principes de la raison que celui qui habitue l'homme au sang, qui le dresse à l'insensibilité et l'organise de manière à porter dans la société le germe de toutes les atrocités... Le peuple nous a rendu d'assez grands services pour que nous ambitionnions d'épurer, d'adoucir, de civiliser ses mœurs, et ce ne sera pas par des scènes de sang et de carnage que nous y parviendrons; ce ne sera pas en le livrant à lui-même sur ce qui peut lui plaire que nous y réussirons. On l'a trop méprisé autrefois pour l'instruire et l'admettre au plaisir de la raison et de la sensibilité. Je demande la destruction du combat de taureaux, comme un spectacle qui fait honte à la capitale, et qui nous rappelle un temps d'ignominie. »

Une note ajoutée à l'article nous apprend que l'administration « vient de prendre des mesures pour supprimer ce dangereux amusement ». Le 15 août, en effet, la municipalité de Paris, sur l'instigation du maire Bailly, et le département de police rendaient un arrêté d'interdiction. Mais le combat de taureaux ressuscita dans les premiers mois de l'année suivante, « avec permission du maire; » et, sur les plaintes de Peuchet, Bailly lui répondit que l'arène, étant placée à Belleville, échappait au ressort de la municipalité de Paris, et que la permission du maire annoncée sur l'affiche était celle du maire de Belleville. Peuchet en appela alors au directoire du département[1]. En cette même année 1791, Manuel, procureur de la commune, prononça derechef la suppression du combat de taureaux, comme « déshonorant les mœurs et les lois d'un peuple libre ». Mais ce tenace spectacle résista encore à l'anathème porté contre lui, ou du moins il ne tarda pas à se faire tolérer de nouveau. Il subsistait certainement, ou il avait repris à la fin de 1795 et en 96, quoiqu'il fît alors de peu brillantes affaires. Les événements politiques n'avaient pas été favorables à sa prospérité. En fait de sang, la révolution avait mieux à offrir aux amateurs que celui des dogues ou du taureau.

Pendant la Restauration, le Cirque de la barrière du Combat reprit quelque vogue, mais à peu près exclusivement dans la populace.

[1] Réimpression de l'ancien *Moniteur*, t. III, p. 587; t. V, p. 299, 420; t. VIII, p. 211, 358, 660.

Situé à l'extrémité d'un des faubourgs les plus populaires, entre la Villette et Belleville, il ne ressemblait en rien aux amphithéâtres romains, pas même à nos cirques équestres. Des bâtiments d'assez sinistre apparence entouraient une vaste cour quadrangulaire, ayant au centre un anneau pour y attacher la bête fauve, et traversée à la hauteur du toit par des chaînes de fer pour recevoir les roues d'artifice et pour y suspendre les chiens à la force de la mâchoire. Point de gradins ni de banquettes : les spectateurs et les parieurs, ainsi que le maître du lieu et ses valets, se tenaient debout sur la bordure de pavés qui encadrait l'arène. Si l'on tenait essentiellement à une *baignoire*, le *belluaire* ouvrait une cage, donnait un coup de pied à l'ours ou au loup qui l'occupait, le faisait passer dans une bauge voisine, et vous mettait à sa place ; rien de plus simple. Vous étiez véritablement en loge grillée [1]. Tous les dimanches et tous les lundis, après l'apposition de la longue affiche jaune qui portait le programme du spectacle, avec son *bois* grossier représentant l'ours indomptable de la mer du Nord, le fameux bouledogue Maroquin, le jeune et vigoureux taureau d'Espagne faisant sauter en l'air des chiens éventrés, au milieu de piqueurs habillés en sauvages comme ceux du bœuf gras, l'enceinte avait peine à contenir une foule où ne manquaient même ni les enfants ni les femmes. Toutefois les loges à deux francs restaient généralement vides. Aux places à cinquante centimes, les garçons bouchers formaient le noyau principal. Ils amenaient leurs chiens pour les pousser contre les ours, les loups, les taureaux, les cerfs, ou les uns contre les autres, engageant des paris, aux applaudissements des plus ignobles *voyous* des faubourgs, qui venaient là poursuivre leur éducation, commencée dans les cabarets, à la cour d'assises et autour de la guillotine.

On raconte que, pendant son séjour à Paris en 1824, l'infant don Miguel, devenu un des plus fidèles habitués du combat de taureaux, y conduisit un jour deux énormes bouledogues pur sang, afin de les faire battre contre ceux des spectateurs habituels. Tout se passa bien d'abord. Les bouledogues étranglaient, éventraient les chiens à la satisfaction du prince, quand tout à coup une troupe de garçons bouchers se précipita dans la mêlée et fit une décharge de rotins sur les pur sang. Le prince se fâcha, les bouchers lui ripostèrent, et comme il avait affaire à trop forte partie, il jugea prudent de s'esquiver. Il ne put regagner sa voiture qu'à travers une grêle de tous les projectiles dont un tas d'immondices peut être l'arsenal.

[1] Arthur Mangin, *l'Homme et la bête*, p. 410. — Théophile Gautier, *Caprices et zigzags*.

Le lendemain il se présenta aux Tuileries :

« Comment trouvez-vous les Français? lui demanda Louis XVIII, déjà au courant de l'aventure.

— Très impolis, répondit don Miguel.

— Je le crois bien, reprit le roi; vous n'avez vu jusqu'ici que nos garçons bouchers. »

Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, deux des amateurs les plus distingués étaient lord Seymour et un gentilhomme français à qui sa fantastique maigreur avait fait donner le surnom de *Squelette*. Celui-ci possédait surtout une paire de chiens fameux, vainqueurs en cent combats publics ou privés, qu'il appelait Loubet I et Loubet II. En dehors de la barrière du Combat, les amateurs de ce genre de sport se rendaient le plus souvent aux moulins de Montmartre, pour y mettre leurs champions aux prises. Un jour, le Squelette paria contre lord Seymour que Loubet I tiendrait plus longtemps que n'importe quel autre. Lord Seymour accrocha son chien King, le plus beau bull du Royaume-Uni, à l'une des ailes du moulin, et Loubet I fut suspendu à la suivante. Comme il faisait du vent, les ailes se mirent à tourner, entraînant les pauvres bêtes dans l'espace. Au bout de quarante-deux minutes, King tomba. Loubet tenait toujours; seulement on le vit se débattre, puis il ne bougea plus. « Ici, Loubet! » cria son maître. Il ne remua pas. On s'approcha; il était mort, ses crocs plantés dans le bois[1]. Waterloo était vengé! Il y avait ainsi entre les champions français et les champions britanniques, de véritables batailles nationales, et un des grands souvenirs de la barrière du Combat est celui du duel où Loubet II, quoique chargé d'ans et devenu aveugle, vainquit et étrangla Bobb, fils de la perfide Albion. On assure que des Anglais, jaloux et furieux, firent empoisonner ce vieux brave.

M. Delessert, le dernier préfet de police sous Louis-Philippe, ferma définitivement l'ignoble arène, qui ne s'est plus rouverte depuis. Ce spectacle a été remplacé, il y a quelques années, par des combats de chiens et de rats importés d'Angleterre : combats non, étranglements plutôt, et dont l'application de la loi Grammont a dû suffire à faire justice.

[1] Tony Révillon, cité par Larousse dans le *Grand dictionnaire*; art. *Chien*.

III

Les combats d'animaux firent place, dans la faveur publique, au spectacle des dompteurs, c'est-à-dire de l'homme luttant lui-même contre la brute, de la force morale aux prises avec la force matérielle. Les deux sujets se tiennent de si près qu'il est presque impossible de les séparer. La vue des ménageries, la férocité des bêtes fauves qu'on lançait les unes contre les autres, devaient faire naître l'idée de les apprivoiser, de les adoucir, de les réduire à l'impuissance en les dominant. C'était un progrès : si le nouveau spectacle a quelque chose de sauvage encore, du moins il n'est plus ignoble, et il excite une curiosité qui se mêle de terreur sans se mêler de dégoût.

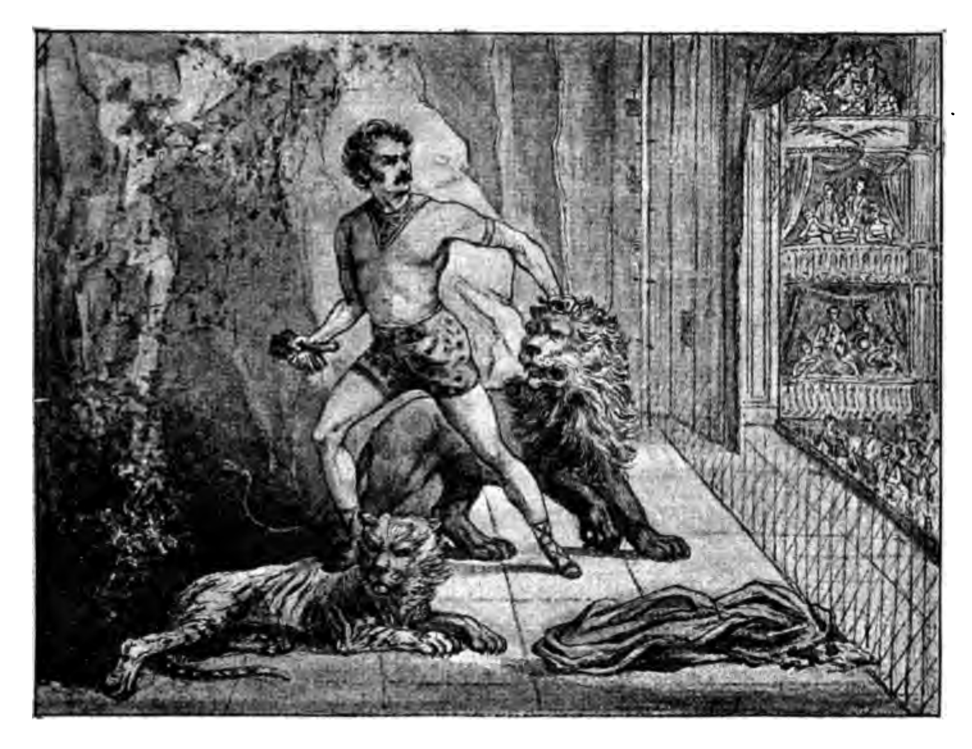
Non que les dompteurs aient attendu la disparition des combats d'animaux pour paraître sur la scène : on peut même dire, en un certain sens, qu'il n'y a jamais eu de ménagerie sans dompteurs, et qu'il s'est rencontré de tout temps des hommes habiles et hardis qui ont su changer les lois ordinaires de la nature animale par le seul ascendant de leur volonté. Peut-être Androclès, cet esclave dont Aulu-Gelle et Sénèque ont conté la dramatique et touchante histoire, devenue classique dans tous les recueils d'anecdotes, était-il simplement un dompteur. M. de Lorges, quand il descendit dans le parc aux lions pour chercher le gant de sa *dame*, fit précisément le métier de dompteur en contenant les fauves par son attitude. De tels exemples ne sont pas rares, mais ne rentrent point dans notre sujet. Il ne s'agit ici que de la profession spéciale et du genre de spectacle que rappelle le mot de dompteur.

Envisagé ainsi, le dompteur est chez nous de date récente et presque contemporaine. L'idée de donner en représentation la lutte victorieuse de la volonté, du regard, du geste de l'homme contre les instincts de l'animal féroce, est le fruit d'une civilisation avancée, et il n'y a guère qu'un demi-siècle que ces périlleux exercices ont pris rang parmi les spectacles publics.

Le premier dompteur, celui qui ouvrit la voie aux autres, est resté aussi le plus remarquable et le plus heureux de tous. Quelques-uns de nos lecteurs peuvent encore se souvenir de l'avoir vu à Paris.

Martin, dont on a fait à tort un Hollandais, probablement parce

que, dans le cours de ses premières pérégrinations avec les troupes d'écuyers dont il faisait partie, il avait séjourné dans les Pays-Bas, où il épousa la fille d'un directeur de ménagerie, Mlle Van Aken, peut-être aussi parce qu'il a pris sa retraite dans cette contrée, était né à Marseille, d'un fabricant de parfumerie et de pâtes alimentaires, le 10 janvier 1793, en pleine ménagerie révolutionnaire. Il s'appelait Henri Martin, comme l'historien. Ce fut d'abord, dans sa jeunesse, un



Le dompteur Martin au théâtre de la Porte-Saint-Martin, d'après le *Monde dramatique*.

gymnaste et un écuyer. Il avait été aussi matelot ou soldat. Après avoir parcouru l'Allemagne et la Hollande dans une troupe équestre, il monte un cirque à ses frais, se ruine, ce qui n'était d'ailleurs pas bien difficile, est séduit par les yeux de Mlle Van Aken, copropriétaire d'une ménagerie ambulante, et, pour conquérir sa main, pénètre audacieusement dans la cage du tigre.

La ménagerie Van Aken, avec son magnifique tigre royal Atir, sa lionne, son ours brun, sa hyène, etc., devint le noyau de celle que Martin rendit plus tard si illustre. Elle lui fournit les premiers sujets sur lesquels il étudia et appliqua les procédés de dressage qui lui avaient si bien réussi avec le tigre. C'est seulement en mars 1829, après avoir longtemps parcouru les pays étrangers, qu'il rentra en

France par Lyon, avec sa ménagerie considérablement accrue par des acquisitions nouvelles, par des cadeaux princiers et par *d'heureux événements de famille.* Le lion Cobourg, en particulier, dont la docilité, la gentillesse et les formidables espiègleries faisaient l'admiration de tous ses visiteurs, était né en cage et avait été nourri par une chienne; il mourut, le noble animal, pour avoir avalé une pantoufle dans l'appartement où on le laissait folâtrer en liberté.

Quand il se montra à Paris, le 3 décembre 1829, Martin était dans la fleur de l'âge. Toute sa constitution annonçait la vigueur : de fortes moustaches, des yeux enflammés et des cheveux noirs accentuaient encore sa figure énergique.

Il amenait avec lui, outre des boas et d'autres animaux plus inoffensifs, des lions et lionnes (Néron, Cobourg, Fanny, Carlotta), une hyène et un tigre[1]. Il alla s'installer dans un vaste terrain du boulevard Bonne-Nouvelle, sur un emplacement assez difficile à déterminer aujourd'hui, mais qui paraît avoir été à peu près celui que recouvrent actuellement les magasins de *la Ménagère.* Henri Heine nous apprend, dans une de ses lettres, que Martin eut pour successeur à cet endroit l'abbé Châtel et l'Église française, qui, à force de déménager, se trouvait alors presque en état de vagabondage : l'histoire a de ces rapprochements bizarres. Il allait également donner des représentations dans la salle Franconi.

Dès le premier jour où parut Martin, on s'écrasa à la porte. Lorsqu'on eut vu ses prodigieux exercices, ce fut bien autre chose encore. La foule, qui n'était pas blasée par l'habitude, accourait tous les soirs plus nombreuse et plus avide qu'au drame le plus émouvant. C'était bien un drame, d'ailleurs, qu'il jouait avec ses terribles partenaires, drame dont le dénouement restait toujours incertain, et où sa vie était l'enjeu qu'il posait contre les applaudissements du parterre.

Martin n'avait pour armes qu'une lance de bois et un fouet. Il se vantait que personne ne l'avait jamais vu avec une cravache. Il se présentait d'abord avec sa hyène, la conduisant en laisse comme un chien, au moyen d'une chaîne de fer passée dans son collier, s'en faisant suivre sans résistance dans tous ses tours et détours, qu'il se plaisait à embrouiller et à contrarier brusquement pour qu'il ne restât pas le moindre doute sur sa docilité. Il se faisait rapporter ses gants

[1] Le prospectus de sa Ménagerie royale, avec une gravure grossière qui le représente couché sur son lion Cobourg, annonce des kanguroos, maribas, singes, lions, chevaux bleus d'Afrique, sans poil ni crinière, roukans au nangé poivre, tigre royal (le seul existant dans le royaume!), lion de Perse, portant une crinière jusque sous le ventre.

par elle. Puis, après lui avoir jeté plusieurs morceaux de viande qu'elle avalait goulûment, il lui ouvrait la gueule toute grande, afin de montrer sa mâchoire aux spectateurs, et l'emportait sous son bras comme un épagneul.

Alors, derrière la toile en fil de fer à larges mailles qui la séparait des spectateurs sans rien dérober à leur vue, on voyait accourir la lionne, l'œil animé, la gueule béante, battant sa queue de ses flancs et poussant des rugissements rauques aiguisés par la faim. Martin choisissait pour ses exercices l'heure où elle attendait son repas, et se plaisait à exciter sa colère au moment le plus périlleux pour lui. Avec sa lance de bois, il entrait chez elle, la faisait reculer, la délogeait de coin en coin, malgré ses rugissements, et lorsque, poussée à bout, elle bondissait pour saisir dans sa gueule le bâton menaçant, il la maîtrisait encore du regard et de la voix, la forçait à lâcher prise et s'en allait en tenant les yeux fixés sur elle.

C'est au sortir d'une de ses représentations, où Martin donnait la plus haute idée de la puissance humaine en dominant les plus terribles animaux par la seule force du regard, que Ch. Nodier s'écriait : « Les circonstances ont fait un dompteur d'animaux de celui qui eût pu devenir un dompteur d'hommes. A la tête d'une armée, Martin aurait été peut-être un Bonaparte. »

Le lion Néron et le tigre vivaient en bonne harmonie dans la même cage. A l'approche du dompteur, on leur voyait donner les signes d'une agitation extraordinaire. Néron secouait sa lourde crinière ; Atir se dressait contre les barreaux de fer, puis tous les deux se promenaient en sens inverse dans l'étroite cage. C'est alors que Martin s'introduisait au milieu d'eux, armé d'un fouet. Il les faisait aller et venir, tourner à droite et à gauche comme des chevaux savants, poser la tête sur ses genoux, se coucher à ses pieds, les frappant, au moindre retard, à la plus légère hésitation, de coups qu'ils recevaient le front baissé et la queue serrée entre les jambes. Dès qu'il croisait les bras, tigre, lion ou hyène venait poser ses pattes sur l'épaule du dompteur.

De tous ces animaux, le plus docile et le plus affectueux était le tigre. « Il vient à chaque instant, écrit un historien et spectateur de la ménagerie Martin [1], réclamer les caresses de son instituteur, et, dès qu'il en a reçu l'ordre, il se presse, place les deux pattes sur ses épaules et frotte sa tête contre la tête de son maître avec toute la grâce du chat le plus aimable et le plus doux. » Dans une des pièces

[1] Ed. de Fontanes, dans le *Journal des Enfants*, t. II, p. 309.

qu'il allait jouer à Franconi avec ses animaux, ce tigre était dressé à poursuivre un enfant tout autour du cirque. Un jour, il s'échappa de la ménagerie et fit subitement sur le boulevard une brusque apparition, qui, comme on peut le croire, y jeta un grand trouble. Mais, tandis que les passants prenaient la fuite en jetant des clameurs d'épouvante, le tigre, après quelques bonds folâtres, s'arrêta comme dépaysé et rentra de lui-même *à la maison*[1].

Pour couronner ses représentations ordinaires, Martin se plaisait à agacer son lion et son tigre au moment où on leur jetait la viande qu'ils attendaient avec impatience, et à braver leur fureur impuissante à l'aide d'un énorme bâton, qu'ils broyaient entre leurs dents. La grande taille, la belle figure calme et résolue du dompteur, son œil d'un éclat magnétique, ajoutaient encore à l'intérêt de ses exercices et à l'admiration qu'il excitait dans la foule.

« Ah! *canaillasse*, disait Martin à Néron avec son accent provençal, je sais bien que tu me croqueras un jour; mais d'ici là tu auras reçu tant de râclées, que je ne l'aurai pas volé. » Cette prédiction sinistre qu'il se faisait à lui-même ne se réalisa pas. Il s'en fallut de peu pourtant. Un jour, un de ses lions voulut le dévorer; Martin fut sauvé par son tigre, qui vint se planter devant lui d'un air résolu. Un autre jour, à Boulogne, il fut terrassé par Cobourg, qui lui enfonça ses crocs dans la cuisse et faillit lui broyer la main gauche.

Martin avait retrouvé tout d'abord, parmi ses spectateurs les plus assidus, le duc de Brunswick, une de ses anciennes connaissances, qui lui avait jadis fait bon accueil dans sa capitale, et il conquit bien vite aussi la protection de la duchesse de Berry, qui s'intéressait à toutes les formes de l'art. En homme avisé, il résolut de profiter de cette haute faveur. La révolution de 1830 éclata juste au moment où Martin venait d'arborer au-dessus de sa porte les armes de la duchesse, et où il était en train de solliciter le titre de *zoogymnaste breveté de Son Altesse Royale*. L'aimable duchesse s'intéressait beaucoup à son futur *zoogymnaste* et au *zoorama* qu'il avait conçu le projet de créer. En attendant, elle l'avait nommé inspecteur honoraire de sa ménagerie de Rosny. Les journées de Juillet vinrent se jeter à la traverse de tous ces beaux desseins. Martin y assista en directeur désappointé, mais se hâta de remplacer prudemment à sa porte les armoiries de la duchesse par le drapeau tricolore, et d'adresser à ses frères d'armes de la garde nationale des billets d'entrée patriotiques à prix réduit.

[1] Arthur Mangin, *l'Homme et la bête*, p. 489.

Hélas! les esprits étaient tournés ailleurs, et Martin eût été contraint de reprendre sa vie nomade si le directeur du Cirque Olympique, Adolphe Franconi, n'avait eu l'idée de rappeler le public à son théâtre en y faisant débuter les animaux féroces du boulevard Bonne-Nouvelle, dans un scenario qui donnerait pour cadre aux exercices du dompteur une action dramatique et suivie. Avec trois de ses fournisseurs ordinaires, MM. A. François, Th. Nezel et H. Villemot, il imagina les *Lions de Mysore*, drame en trois actes et sept tableaux, qui fut représenté pour la première fois le 21 avril 1831. Nous avons lu cette pièce, où Martin jouait le rôle d'un paria persécuté par un rajah, qui se liait d'amitié avec les lions dans les forêts, et que protégeaient ses fauves en combattant pour lui contre les satellites de son persécuteur. Mais elle fait assez piteuse mine séparée de la chasse aux tigres, du combat contre les boas constrictors, de l'exhibition de toute la ménagerie, semée plus ou moins ingénieusement dans chaque scène, et surtout du tableau final où Martin, condamné à être jeté aux bêtes, combattait contre un lion en costume de gladiateur et le terrassait[1].

Après avoir enthousiasmé Paris, les *Lions de Mysore* entreprirent une tournée triomphale à l'étranger. Puis Martin parcourut la France, volant partout de succès en succès. A Metz, il éclipse Mlle Mars; à Nîmes, il inspire à Reboul un long dithyrambe. En 1834, il était de retour à Paris, où une autre ménagerie essayait vainement de lutter contre la sienne. Puis il reprit encore sa vie cosmopolite jusqu'en 1836. A cette date, jugeant qu'il avait suffisamment rempli sa carrière, il vendit tous ses animaux à son beau-frère, également directeur d'une ménagerie ambulante, et prit sa retraite dans le pays natal de sa femme.

Dans sa nouvelle patrie, Martin contribua à fonder le Jardin zoologique de Rotterdam, et finit par le diriger. Il n'est mort que le 7 avril 1882, près de cette dernière ville, à Overschie, où il occupait ses loisirs, comme un bon bourgeois, à pêcher à la ligne et à cultiver des roses.

Ce furent surtout les successeurs de Martin, Carter et Van Amburgh, qui usèrent du mode d'exhibition scénique inauguré dans les *Lions de Mysore*.

L'Américain Van Amburgh fit sa première apparition à Paris sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, au mois d'août 1839, dans une pièce intitulée *la Fille de l'Émir,* où il était chargé de représenter

[1] Pichot, *Mémoires d'un dompteur,* 1877, in-12.

l'Arabe Saïd-el-Maïdir, qui sauve sa petite fille jetée aux bêtes féroces par son ennemi Ahmed-Bermud. L'affluence des spectateurs était énorme et leur impatience poussée à tel point, qu'on ne put achever *Victorine, ou la nuit porte conseil,* qui commençait le spectacle. A chaque instant un grand cri s'élevait de la foule : « Les bêtes! les bêtes! » et durant l'entr'acte, les trépignements et les vociférations d'une curiosité exaspérée jusqu'à la fureur ne cessèrent de se faire entendre.

Les premières scènes de la *Fille de l'Émir* furent à peine écoutées, jusqu'au moment où un mot, accueilli par des applaudissements frénétiques, annonça enfin l'introduction de la ménagerie dans le drame. Quand le rideau se releva au second acte, toute la largeur du théâtre était occupée par deux grandes cages où se prélassaient deux magnifiques lions et une lionne, deux tigres, des panthères et des léopards. Debout sur la plate-forme des cages, Ahmed-Bermud lançait la fille de l'émir, — c'est-à-dire un mannequin, car la police n'avait pas voulu autoriser cette scène de l'enfant qui se jouait au naturel dans les représentations données d'abord en Angleterre, — par la trappe ouverte, en défiant son père de la sauver. Celui-ci se précipitait alors dans la première cage. Son burnous, jeté à terre, laissait voir un costume d'empereur, avec cothurne et justaucorps en forme de cuirasse. Il tenait à la main une petite houssine, dont il fustigeait les animaux à droite et à gauche pour se frayer un chemin. Il ouvrait la gueule du lion et y fourrait sa tête, après y avoir enfoncé son bras; il le renversait, grimpait sur lui, distribuait des coups de pied, des coups de cravache et des soufflets, accueillis comme des caresses par toutes les bêtes, qui venaient se frotter à lui, le lécher en rampant et mettre amicalement leurs pattes sur ses épaules.

Après avoir accompli les mêmes exercices avec plus d'audace encore dans la seconde cage, il finissait par jeter au milieu de tous ces fauves, en guise de défi et pour mieux montrer son empire, un petit agneau qu'aucun d'eux, malgré tous les aiguillons de la convoitise, n'osait toucher du bout des dents ou des griffes; puis il reparaissait derrière la cage, avec la petite fille, dont il était censé avoir sauvé la vie.

Van Amburgh était un jeune homme de moins de trente ans, flegmatique, bien découplé, de grande taille, à la figure douce, aux cheveux blonds, à l'œil blanchâtre et verdâtre, illuminé de lueurs blafardes [1]. Le fameux capitaliste américain, James Fish, assassiné

[1] Théophile Gautier, *Hist. de l'art dramatique*, t. I, p. 288-93.

en 1871 à New-York, après avoir acquis en sept années une fortune de plus de 200 millions, avait servi pendant huit ans, dans sa jeunesse, chez le dompteur Van Amburgh, pour nettoyer les cages des animaux et recevoir les billets à la porte.

La même année, quelques mois après, Van Amburgh était dépassé par Carter.

C'est au Cirque Olympique, théâtre naturel de ce genre de représentations, dans le *Lion du désert,* pièce en trois actes de MM. F. Laloue, Labrousse et Anicet Bourgeois, que Carter se livrait à ses exercices. Cette fois, plus de cage; rien qui séparât la panthère et le lion des acteurs ni du public. L'intérêt du spectacle s'assaisonnait d'une pointe d'épouvante; il arrivait un moment où les bêtes féroces semblaient sur le point de bondir dans le parterre, et où les spectateurs craignaient pour eux-mêmes.

Au premier acte, l'Arabe Abdallah luttait corps à corps avec la panthère, qui l'avait surpris pendant son sommeil; et tous deux roulaient en se débattant jusqu'à la rampe. Au deuxième, Abdallah domptait un lion qu'il avait rencontré dans le désert, le harnachait comme un cheval et le conduisait par la bride. Au troisième, il se faisait traîner par lui sur un char antique, en le stimulant à coups de fouet et de bâton, puis il grimpait sur son dos et l'enfourchait comme un cheval. Rien n'était plus singulier que l'air piteux, débonnaire et déconfit du pauvre lion attelé au char de carton peint, et tirant le cou comme une rosse de fiacre, empêtré sous un ignoble attirail de brides rouges.

Après la pièce, Carter faisait comparaître toute sa ménagerie en bloc sur la scène; et le plus simplement du monde, sans aucun étalage de geste ou de regard magnétique, il se roulait au milieu de ses animaux, les fouaillait, les excitait, les retournait en tous sens. Rappelé, il venait saluer le public en compagnie d'un de ses acteurs à quatre pattes [1].

Carter était plus grand encore que Van Amburgh, d'une carrure plus athlétique aussi, mais d'une physionomie non moins douce et flegmatique. On ajoute qu'il avait dans toutes ses manières quelque chose de gracieux et même d'efféminé, qui formait un parfait contraste avec ses exercices.

Carter ne reçut jamais la moindre égratignure. Quant à Van Amburgh, qu'un Anglais, selon la légende, suivait de ville en ville et de

[1] Théophile Gautier, *Histoire de l'art dramatique*, t. I, p. 334-338. — J. Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, t. I, p. 374.

théâtre en théâtre (souvenir dont s'inspira sans doute Eugène Sue lorsqu'il eut à peindre le Morock du *Juif-Errant*), parce qu'il avait parié mille livres que ses bêtes finiraient par le manger, il eut un jour le flanc labouré par un coup de griffe de sa lionne.

Van Amburgh et Carter occupèrent toutes les voix de la renommée à Paris pendant l'année 1839. La foule se renouvelait sans cesse pour voir leurs périlleux exercices, tous les journaux retentissaient de leurs noms, on publiait leurs portraits, on les mettait même au théâtre; Théaulon fit jouer au Vaudeville, le 27 février 1840, en collaboration avec Armand Dartois, le *Dompteur de bêtes féroces*, parade en un acte. Van Amburgh figurait également dans les *Bamboches de l'année*, revue donnée au Palais-Royal en décembre 1839, par Th. Muret et les frères Cogniard. Mais, parmi ses lions, il y en avait un qui s'appelait Cobourg : la censure, toujours pleine de zèle, exigea absolument que le nom fût changé, par respect pour S. M. Léopold de Cobourg, roi des Belges et gendre de Louis-Philippe. Les auteurs y substituèrent donc, contraints et forcés, celui de Marlborough. Mais, le jour de la représentation venu, l'acteur ne songea pas au changement, et il lâcha le nom de Cobourg, qui ne produisit pas la moindre émotion dans le parterre[1].

Après ces illustres rivaux, il s'écoula un certain nombre d'années sans qu'il parût sur la scène parisienne un successeur digne d'eux. Il faut aller jusqu'en 1851 pour rencontrer la ménagerie Huguet de Massilia avec son dompteur Charles.

Elle s'était installée dans une sorte de grand hangar, dans une vraie baraque foraine, établie, autant qu'il m'en souvienne, sur le boulevard du Temple. Le spectacle n'était mêlé d'aucun élément étranger. Aux accents d'un orchestre de barrière, où dominaient les cuivres violents et qui déchirait les oreilles, Charles, en pantalon noir et en manches de chemise, pénétrait au milieu de ses redoutables élèves. Il était d'une intrépidité rare, même dans sa profession : il agaçait les hyènes, taquinait les panthères, s'amusait à les frapper à tour de bras, à exciter leur gourmandise sans la satisfaire, à leur retirer de la gueule un morceau de sucre ou de viande, et finalement il s'étendait sur un lit moelleux composé de tigres, de lions et de léopards, dont il ramenait les griffes sur sa poitrine et les crinières sur sa figure, pour se tenir chaud. Quand on essayait de le détourner de ces dangereux exercices : « Allons donc, disait-il en riant, il n'y a pas de danger. J'aime mieux donner ma

[1] Th. Muret, *l'Histoire par le Théâtre*, t. III, 255.



Mort du dompteur Lucas (août 1869), d'après les documents et les informations du temps.

tête à un tigre élevé par moi que ma main à un chien que je ne connais pas. »

Après le succès obtenu par la ménagerie de Huguet et les exercices de Charles, les dompteurs se multiplièrent, et il devient presque impossible de s'arrêter à chacun d'eux. On vit même une femme se signaler dans la carrière. C'était à l'Hippodrome : elle représentait une jeune chrétienne livrée aux bêtes, et commençait par faire le tour de l'arène, prenant des poses plastiques et mystiques en rapport avec son rôle. Puis, à un moment donné, le plafond de la grande cage sur laquelle elle se tenait agenouillée, s'abaissait sous elle, et la martyre descendait au milieu des lions, qui venaient lui lécher les pieds.

James Crockett, Anglais d'origine, avait d'abord pratiqué dans sa patrie, et il était âgé de trente ans quand il vint à Paris, en 1863. Il avait débuté comme trombone dans la troupe de musiciens attachée à la ménagerie royale d'Astley, et c'est là qu'il avait pris le goût de sa nouvelle profession. La ménagerie de Crockett se composait surtout de lions et de lionnes qu'il se plaisait à traiter en véritables toutous, et dans la cage desquels il entrait vêtu d'un simple maillot.

En même temps que Crockett au Cirque, le dompteur Hermann opérait à l'Hippodrome, à grand renfort de réclames plus ou moins burlesques, enfantées chaque jour par l'intarissable imagination du directeur de cet établissement. Horripilé par ces morceaux lyriques, Crockett adressa à son rival, le 29 mai 1863, un défi qu'il rendit public, et qui semblait promettre aux amateurs les émotions les plus épicées :

« Paris, 28 mai 1863.

« J'offre d'entrer pendant une représentation publique dans la cage de tous les animaux réunis de M. Hermann, lions, hyènes et ours noir, et ensuite d'entrer dans la cage de votre *terrible ours blanc,* de cet *ours blanc dont la férocité ne laisse rien à désirer,* de cet *ours blanc dont l'exhibition va être incessamment supprimée, le tête-à-tête avec cet animal devenant de plus en plus dangereux.*

« Au cas où vous accepteriez ma proposition, je pose, comme condition, que la recette faite aux portes de l'établissement où elle aurait lieu m'appartiendra, si je ne suis pas mangé par vos terribles animaux.

« Si, au contraire, je suis mangé, je m'engage alors à ne pas vous disputer la recette; ce pourquoi vous n'avez, je pense, que bien peu

de chances, malheureusement pour vous, j'en conviens, mais, vous en conviendrez aussi, je l'espère, bien heureusement pour moi.

« Agréez, Monsieur, mes salutations.

« CROCKETT.

« *P. S.* — Je pose une seconde condition à l'exécution de ma proposition, c'est qu'au cas où je survivrai vous ne m'infligerez pas la promenade en char traîné par vos claqueurs. »

Mais ce cartel, renouvelé le 3 juin, demeura sans réponse.

Même après tant de braves, Batty trouva moyen de se distinguer encore par son audace. Il était étonnant de calme et d'aisance au milieu de ses féroces pensionnaires. Quand on le voyait, avec ses cheveux en accroche-cœur, son pantalon collant et sa petite redingote à brandebourgs, sur laquelle s'étalaient plusieurs médailles, entrer dans la cage de ses cinq lions, les caresser, les taquiner, les fouailler, se promener au milieu d'eux sans avoir l'air de les apercevoir, et même en leur tournant le dos, leur faire tirer la langue, leur regarder la mâchoire de tout près comme un dentiste, et finir par fourrer sa tête dans leur gueule, les plus blasés ne pouvaient s'empêcher de ressentir un petit frisson. Un jour, il retira sa tête couverte de sang : la formidable mâchoire s'était refermée sur lui en appuyant un peu trop fort. Il demanda avec sang-froid un linge mouillé, s'essuya tranquillement et continua la séance. Un autre jour, il n'échappa à une blessure plus grave, et peut-être à la mort, que grâce à la diversion opérée par son aide, qui s'appelait Lucas.

Batty n'en a pas moins définitivement échappé aux périls de sa profession, et on assure qu'il est aujourd'hui retiré aux environs de Berlin, où il s'est fait débitant de bière et de choucroute. Son aide Lucas ne devait pas être si heureux.

Quelques années plus tard, celui-ci paraissait à l'Hippodrome, à la tête d'une ménagerie qui lui appartenait en propre, et il s'y livrait à tous les exercices ordinaires des dompteurs. Nous n'aurions rien de particulier à en dire sans la catastrophe qui l'a rendu fameux dans les fastes de sa dangereuse profession.

Le mercredi 18 août 1869, pendant une de ses représentations, sa lionne, âgée de douze ans, et qui déjà auparavant avait blessé grièvement un dompteur à Rochefort, se jeta sur lui et le terrassa. Dès qu'il fut à terre, les autres lions plus jeunes se joignirent à elle. On juge de l'épouvante des spectateurs. Tandis que les femmes s'évanouissaient, que les hommes enjambaient les bancs pour s'enfuir en

désordre, ou pour descendre au milieu du cirque, l'aide de Lucas se précipitait dans la cage avec une intrépidité et un dévouement admirables, armé d'une barre de fer dont il frappait à coups redoublés sur les animaux. Après une lutte de quelques instants, il parvenait à leur faire lâcher prise, et Lucas pouvait enfin sortir, ou plutôt être emporté. Son maillot gris-perle et sa tunique de velours noir à brandebourgs d'argent étaient inondés de sang. Il avait tout le corps, particulièrement la tête, le bras et la cuisse, déchirés de coups de griffes et de coups de crocs. Il était horriblement pâle et se soutenait à peine.

Lucas, dompteur par goût et par vocation, exerçait en même temps, boulevard Haussmann, un petit commerce de marchand de vin et de liqueurs. Dans l'impossibilité de le soigner chez lui, car la plus grande partie du logement était occupée par la boutique, que tenait sa femme, on le transporta chez son beau-père, maréchal-ferrant dans l'avenue Montaigne. Paris s'intéressa au sort du pauvre dompteur, sacrifié à ses plaisirs, et pendant cinq jours les trois docteurs qui le soignaient publièrent dans les journaux, comme s'il se fût agi d'un prince, le bulletin de sa santé. Le 23 août, il succombait aux suites de ses blessures.

Il fallut bien convenir alors que décidément cette scène n'avait pas été une petite réclame dramatique, arrangée de concert avec la direction pour allécher le bourgeois sensible et nerveux, comme d'aimables plaisants commençaient déjà à le dire.

Le public lui-même, rassuré outre mesure par l'apparence souvent placide et débonnaire de ces animaux, et l'aisance parfaite avec laquelle le dompteur se comporte à leur égard, est trop porté à croire que ces exercices sont absolument inoffensifs. Que de plaisanteries faciles n'a-t-on pas faites à ce sujet!

« C'est un faux lion. Il est en carton, — ou en pain d'épice.

— Le tigre est empaillé; il ne lui manque que des roulettes.

— Je connais l'homme qui fait l'ours; on le paye 3 fr. 50 c. la séance.

— La panthère n'a plus de dents; on lui a mis un râtelier Fattet. Elle ne vit que de bouillons, qu'on lui ingurgite avec un entonnoir, » etc. etc.

Un chroniqueur facétieux assurait dans le temps qu'il avait surpris un jour les hyènes et les lionceaux de Pezon jouant aux quatre coins dans un entr'acte, sous les yeux maternels de Mme Pezon, qui tricotait tranquillement une paire de chaussettes pour son mari. C'est la panthère qui était le pot. Et un autre racontait un jour que

Bidel, saisi d'un accès de férocité au moment où son tigre venait lui lécher la main, avait failli dévorer le pauvre animal, qu'on n'avait eu que le temps d'arracher de ses mains, tout tremblant et les larmes aux yeux, et qui en était heureusement quitte pour quelques égratignures.

Jusqu'au jour où ce lion en pain d'épice, ce tigre empaillé, cette panthère sans dents croquent la jambe ou le bras de leur maître. Et alors, c'est un autre chœur :

« Comment tolère-t-on des exhibitions pareilles? A quoi pense la police?... Qu'on nous ramène tout de suite aux gladiateurs!... »

Le jour où Lucas fut déchiré par ses bêtes, on pouvait voir s'étaler à tous les kiosques une charge d'André Gill, qu'on se hâta de faire disparaître, montrant le dompteur qui distribuait des coups de cravache à de vieilles descentes de lit en peaux de loups, à des tapis à têtes de lions. .

Sans aller aussi loin que les journaux de l'opposition avancée, qui imputaient la mort de Lucas au gouvernement; sans demander une loi pour régler les représentations de l'Hippodrome; sans même réclamer l'intervention de la police, il semble qu'il y aurait quelque chose à faire. Mais *ce quelque chose* regarde le public. On lui sert le spectacle qu'il aime et qu'il encourage. C'est à lui, c'est à ce badaud féroce et blasé, c'est à ce Moloch insatiable de la curiosité parisienne, que Lucas a été servi en pâture. Son abstention serait plus efficace contre de tels amusements que toutes les prohibitions du monde. Qu'il n'aille pas voir travailler les dompteurs, et les dompteurs ne seront plus mangés par leurs bêtes.

Mais c'est trop exiger de son tempérament. Le jour même où l'on enterrait Lucas, un monsieur et une dame, doués d'une physionomie britannique des plus prononcées, assistaient à la représentation de l'Hippodrome. Durant le cours du spectacle, ils étaient distraits et indifférents, et à mesure qu'approchait la fin on leur voyait donner des marques non équivoques d'impatience et de désappointement. Enfin, lorsque tout fut terminé et que l'assistance commença à sortir, ils éclatèrent en récriminations et en imprécations que leurs voisins eurent beaucoup de peine à comprendre. Ils réclamaient *Lioucas,* en montrant du doigt avec colère le programme de l'Hippodrome, imprimé à la quatrième page d'un journal qu'ils tenaient à la main. Ce journal était le *Gaulois* du 25 août, et on y lisait en effet :

HIPPODROME. — De 3 à 5 heures, exhibition d'animaux féroces par

Il est vrai qu'à la première page ils auraient pu lire : « Le dompteur Lucas vient de succomber aux suites de ses blessures. » Il était difficile que Lucas sortit du tombeau pour désarmer le courroux des deux insulaires. Un voisin compatissant leur montra cette première note, inconciliable avec la seconde, et tenta de leur expliquer par quelle étourderie ou quelle négligence le *cliché* de la quatrième page avait pu être conservé sans qu'on s'en aperçût. Mais l'Anglais s'en alla en jurant de faire un procès au journal.

Ah ! si l'on se fût douté de la scène palpitante qui attendait les spectateurs de l'Hippodrome, quelle recette ! On aurait pu doubler les prix, comme les jours où la Patti chante, et il n'y aurait pas eu assez de places pour tout le monde. Pensez un peu à l'effet d'une affiche conçue en ces termes : *Pour la dernière représentation du dompteur Lucas, qui sera dévoré aujourd'hui par ses lions.* Hélas ! on n'en savait rien. On se doutait bien qu'il serait mangé quelque jour ; mais où ? mais quand ? Fatale incertitude ! Et c'est ainsi qu'on manque les plus belles affaires ! Du moins on fit ce qu'on put, en promenant partout les lions qui avaient dévoré Lucas, et on les rencontrerait probablement encore aujourd'hui, sur quelque foire, avec cette affiche que nous avons vue :

THÉATRE DES GRANDS LIONS

DE DÉFUNT LUCAS

DONT LA MORT A CAUSÉ DANS TOUTE LA FRANCE UNE PÉNIBLE SENSATION

et avec des explications destinées à apprendre au public que ces lions avaient déjà blessé Crockett et Batty avant de dévorer Lucas, et à lui faire espérer que le *quatrième dompteur* pourrait bien avoir le même sort.

Dans les derniers mois de l'année 1873, on vit paraître aux Folies-Bergères un dompteur nègre du nom de Delmonico, avec sept lions. Ses exercices formaient un étrange contraste avec le genre de représentations habituel de ce théâtre. Quoiqu'il fût assez neuf encore dans son métier, puisqu'il l'avait commencé depuis quelques mois seulement, Delmonico s'en tirait à merveille, quand, le 14 janvier 1875, il lui arriva un accident qui faillit avoir les suites les plus graves. Les sept lions étaient plus animés que de coutume, ils avaient leurs nerfs, et l'un d'eux, dans ses évolutions, mordit assez cruellement le dompteur au pouce de la main droite. Avec une rare présence d'esprit, bien nécessaire en pareil moment, celui-ci demanda un mouchoir et en enveloppa sa main, pour cacher la vue du sang aux féroces

animaux : il n'en continua pas moins ses exercices, mais au milieu d'un danger plus sérieux, car il faillit encore être atteint à la jambe par un des lions qu'il craignait le moins.

Delmonico passa ensuite en Allemagne, et le bruit de sa mort sanglante courut un moment les journaux. La nouvelle était si vraisemblable qu'elle parut naturellement vraie; elle ne l'était pas cependant, elle le sera peut-être quelque jour. On en parlera pendant dix minutes. Ces choses-là n'émeuvent que lorsqu'on les voit de ses propres yeux. — Ce n'est rien : c'est un dompteur mangé par ses bêtes. Que voulez-vous? chaque métier a ses désagréments.

Combien n'en avons-nous pas vu d'autres encore après lui, depuis l'Américain Cooper, qui *travaillait* au Cirque en 1874, jusqu'à Edward Williams, qu'un de ses lions a failli manger à l'Hippodrome en 1885; depuis Pezon, à la mine rustique, jusqu'à Bidel, qui opère en frac à la française et qui a offert un jour à son public le ragoût d'une jeune actrice des Variétés jusque-là parfaitement inconnue, Mlle Ghinassy, entrant avec lui dans la cage aux lions et conquérant ainsi du coup une célébrité qui se faisait trop attendre. Bidel a été lui-même renversé par ses fauves, qui lui firent dix-sept blessures, à la foire de Neuilly, au mois de juillet 1886. A peine en a-t-on parlé pendant vingt-quatre heures. Plus nous allons, plus les dompteurs se multiplient. Cela devient presque un spectacle banal, et c'est à peine si l'on y prête encore quelque attention. Il faut des prodiges d'audace et des bravades poussées, pour ainsi dire, jusqu'à la folie pour forcer la curiosité de la foule.

Un mot maintenant sur le personnel des ménageries en général, sur la façon dont il est recruté, puis dressé.

Il existe en Angleterre, en Hollande et en Belgique des marchands d'animaux féroces, comme sur les quais des marchands d'oiseaux. Ces *négociants* ont des commis voyageurs qui « font » les Indes-Orientales, l'Afrique, l'Amérique du Sud, et achètent sur pied un crocodile, un éléphant ou un rhinocéros, comme un armateur achète du coton en tige ou du sucre en canne. Mais les ménageries d'Europe sont surtout alimentées par la foire qui se tient au jardin zoologique d'Anvers du 5 au 10 septembre. Les adjudications se font à la criée, absolument comme à l'hôtel Drouot; seulement l'article se met rarement « en main ».

Il paraît que la plupart des lions ne sont pas, comme on le croit généralement, dressés par les dompteurs qui les exhibent, mais élevés par des entraîneurs particuliers, qui, lorsqu'ils les ont mis en état d'exécuter un certain nombre d'exercices, les envoient en repré-

sentation avec un *employé* spécial. Celui-ci répond de leur santé, et verse un cautionnement à cet effet. On ne dit pas si les compagnies d'assurance sur la vie assurent celles des dompteurs.

La principale école de lions, lisons-nous à ce propos dans un journal que nous reproduisons sous bénéfice d'inventaire, se trouve à Madrid, et le « maître de pension » y a amassé une fortune considérable. Il faut, en effet, pour élever avec succès ces aimables quadrupèdes, se trouver dans une ville où la viande soit à bon marché, et les taureaux tués aux *corridas* fournissent là-bas une nourriture coriace, mais abondante et peu chère.

Quoi qu'il en soit de ces renseignements, qui nous semblent, à vrai dire, un peu sujets à caution, rien ne donne plus l'idée de la supériorité de l'homme que ces victoires qu'il remporte chaque jour, par la seule force de sa volonté, par le seul ascendant de sa supériorité intellectuelle et morale, par le seul rayonnement de son regard, sur les forces les plus aveugles et les plus terribles de la création. C'est l'âme victorieuse de la matière. Quel dommage qu'un pareil triomphe, si grand en soi, si significatif, si glorieux, soit devenu un exercice de baraque, un spectacle forain, un jeu de saltimbanque!



CHAPITRE XIV

LES AÉROSTATS ET LES HOMMES VOLANTS

Il y a un peu plus d'un siècle que le premier ballon s'est élevé dans les airs, et depuis un siècle ce spectacle, multiplié à profusion dans toutes les solennités publiques, n'a presque rien perdu pour la foule de sa curiosité et de son émotion. A voir les curieux qui se pressent à chaque ascension nouvelle, on croirait que le ballon est inventé d'hier. L'ignorance des principes de la direction aérienne, en faisant du ballon une sorte de joujou dangereux, contribue à prolonger son influence sur l'imagination populaire. Grâce à cette ignorance, à laquelle cependant M. Dupuy de Lôme, puis les capitaines Krebbs et Renard ont porté les premiers coups, il garde l'irrésistible attrait du mystère : chaque ascension est un voyage dans l'inconnu ; chaque *aéronaute* est un *argonaute* partant, sur la nef poétique de la Fable, à la conquête de la Toison d'or, le cœur cuirassé de cette triple ceinture de chêne et d'airain qu'Horace suppose au premier navigateur. Qu'on trouve enfin la direction des ballons, et bientôt peut-être il n'en sera pas plus question que des chemins de fer, des télégraphes et des bateaux à vapeur ; ils cesseront d'intéresser en commençant à entrer dans la pratique ordinaire de la vie. La poésie s'en va en même temps que vient la science, et du jour où la conquête de l'air par l'hélice de Nadar, de M. Dupuy de Lôme ou du capitaine Krebbs sera une vérité, nous laisserons la parole aux ingénieurs et aux Manuels-Roret.

I

La tentation est venue à l'homme depuis bien longtemps de rivaliser avec l'oiseau. Il est impossible de regarder le ciel par un beau jour de printemps sans avoir le désir d'y monter, sur l'aile des

vapeurs et des parfums qui s'élèvent de la terre : la contemplation de l'immense atmosphère donne le vertige comme celle de tous les abîmes, et le *dieu tombé* éprouve à certains moments la nostalgie des cieux. Dédale et Icare étaient deux aéronautes, dont le premier, malheureusement, n'a légué son secret à personne, mais dont le second a eu beaucoup d'héritiers. Qu'était-ce aussi que la colombe de bois volante d'Archytas de Tarente, mue par le souffle de l'air qu'elle renfermait, suivant Aulu-Gelle? Mais nous ne remonterons pas jusqu'à ces hauteurs mythologiques, où nous risquerions de nous perdre à notre tour.

Ce que l'on peut dire, du moins, c'est que l'invention des Montgolfier, comme toutes les inventions, n'éclata pas au grand jour sans avoir été préparée et mûrie dans l'ombre. On en trouve le germe, souvent bien frêle et bien obscur, dans un grand nombre d'écrits, depuis le *Traité de l'admirable puissance de l'art et de la nature,* par Roger Bacon, jusqu'au *Philosophe sans prétention,* de la Folie (1775); depuis les *Histoires comiques de la lune et du soleil,* de Cyrano de Bergerac, jusqu'à l'*Homme volant,* de Restif de la Bretonne.

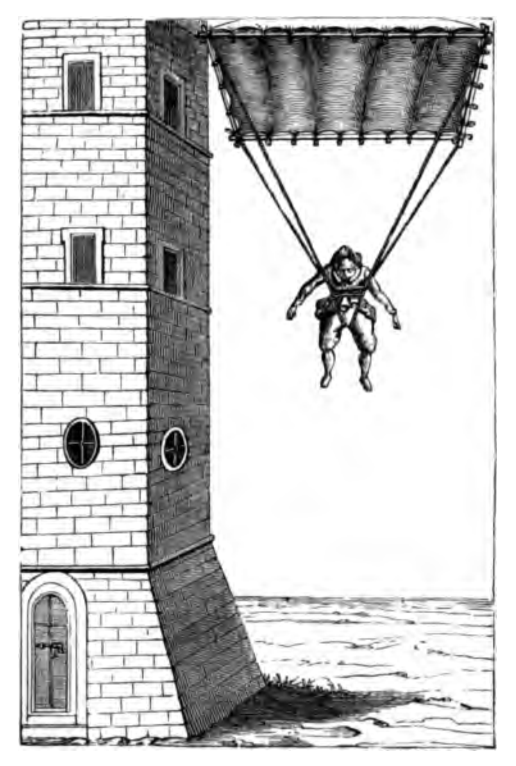
Plusieurs religieux, le P. Laurette Laure, le P. Lana de Brescia, en 1670, et le P. Galien d'Avignon, en 1755, ont notamment émis, dans des livres devenus fort rares, des idées et des théories non seulement ingénieuses, mais scientifiques, et, sur certains points, dignes de la plus sérieuse attention, bien que tout à fait impraticables, au sujet de la navigation aérienne [1]. Nous aurions plaisir à décrire avec quelque détail le bateau volant du P. Lana, avec sa voile et ses quatre globes composés de légères lames métalliques, dont on devait pomper l'air; puis ce colossal vaisseau aérien que le P. Galien voulait faire plus grand qu'Avignon et plus haut qu'une montagne.

L'idée tenta même plus d'une fois de passer de la théorie dans la pratique. Le moyen auquel d'abord on devait naturellement s'arrêter, c'était celui que suggéraient à la fois l'exemple de la nature et les souvenirs sacrés de l'antiquité grecque. Comme les premiers navigateurs avaient imité les nageoires du poisson, les premiers *aéronautes* songèrent aux ailes des oiseaux.

Dès le XIe siècle, le bénédictin anglais Olivier de Malmesbury essaya de voler et y parvint l'espace de cent vingt pas, après quoi

[1] On peut voir, mais en se tenant en garde contre d'assez graves erreurs, d'intéressants détails sur les principaux pressentiments du ballon dans le chap. I du *Manuel d'aérostation*, de Dupuis-Delcourt, et dans l'Introduction du volume sur *les Ballons*, de M. Turgan, écrite par Gérard de Nerval. La barque volante du jésuite Lana est surtout curieuse : elle a une voile, et elle est suspendue à quatre globes.

il se cassa les jambes en tombant. Au XIIe, un Sarrasin s'élança du haut de la tour de l'Hippodrome, à Constantinople, sous les yeux de Manuel Comnène, vêtu d'une simple robe blanche, dont les pans retroussés avec de l'osier devaient lui servir de voile; mais il eut le sort d'Icare. Au XVe, tandis que l'astronome franconien J. Muller fabriquait une mouche de fer volante et un aigle qui plana sur la tête de l'empereur, l'Italien J.-B. Dante inventait des ailes artificielles



Parachute, d'après une estampe de 1612.

dont il usa plusieurs fois pour se soutenir, en présence de la foule, au-dessus du lac Trasimène, jusqu'au jour où, dans une nouvelle expérience qu'il faisait sous les yeux du peuple de Pérouse, il tomba sur l'église Notre-Dame et se brisa la cuisse.

On raconte que, sous Louis XIV, le danseur de corde Allard se vanta d'avoir trouvé le moyen de voler, et offrit d'en faire l'épreuve devant la cour, qui se trouvait alors à Saint-Germain. Il commença par désigner l'endroit de la forêt où il voulait descendre; puis, après s'être adapté des ailes, il s'élança bravement du haut de la terrasse, mais il fit presque aussitôt la culbute et se blessa grièvement. Du reste, on ne possède aucune description précise et détaillée de son expérience.

Dans le cours de l'année 1678, un serrurier-mécanicien de Sablé, nommé Besnier, mit au jour une machine à voler, consistant en quatre ailes ou grandes pales de taffetas, convenablement inclinées, et fixées à chaque bout de deux longs bâtons que l'on ajustait sur les épaules, et qui n'étaient pas sans ressemblance avec les ailes d'un moulin à vent. Celles de devant étaient remuées par les mains, au moyen d'anneaux attachés aux leviers, et celles de derrière par les pieds, à l'aide de ficelles qui enchaînaient les jambes à la pale. L'ordre du mouvement était tel, que, lorsque la main droite faisait baisser l'aile droite de devant et, par là même, hausser celle de derrière, le pied gauche abaissait l'aile gauche de derrière et haussait celle de devant. Cet appareil embarrassant ne pouvait servir à s'élever de terre, mais à planer quelque temps, en s'élançant d'une certaine hauteur. Besnier commença d'abord par prendre un escabeau pour point de départ, puis une table, et successivement une fenêtre du second étage, enfin un grenier, d'où il passa par-dessus toutes les maisons voisines. Sa première paire d'ailes fut portée à la foire de Guibray; un baladin l'acheta et s'en servit avec succès : c'était tout l'avenir auquel pouvait prétendre cette invention, qui tomba dans l'oubli presque aussitôt après sa naissance [1].

Nous ne nous arrêterons point, parce qu'ils sortent trop de notre cadre, aux essais d'un jésuite portugais né au Brésil, le P. Guzmaö, qui eurent lieu à Lisbonne, d'abord en 1709, à ce qu'il paraît, puis en 1720, non sans succès, au moyen d'un appareil dont, par malheur, les descriptions ni même la gravure qui existe à notre cabinet des Estampes, ne peuvent donner une idée exacte [2].

Au siècle suivant, le marquis de Bacqueville, connu par ses extravagances, le même qui faisait marcher sa femme pieds nus sur des verres cassés pour éprouver sa vertu, et qui, lorsqu'un de ses chevaux ruait dans l'écurie, le condamnait à être pendu, pour le bon exemple, renouvela la tentative d'Allard. Il annonça qu'il s'élancerait de la terrasse de son hôtel, situé sur le quai Malaquais au coin de la rue des Saints-Pères, et qu'il opérerait sa descente dans le milieu des Tuileries. Le jour marqué, les fenêtres, les toits, les quais et les ponts regorgeaient de monde. On vit paraître sur sa terrasse le marquis armé de ses ailes, et accompagné de son valet de chambre également ailé. Au moment du départ, une contestation s'engagea :

[1] *Journal des savants* du 12 septembre 1678.

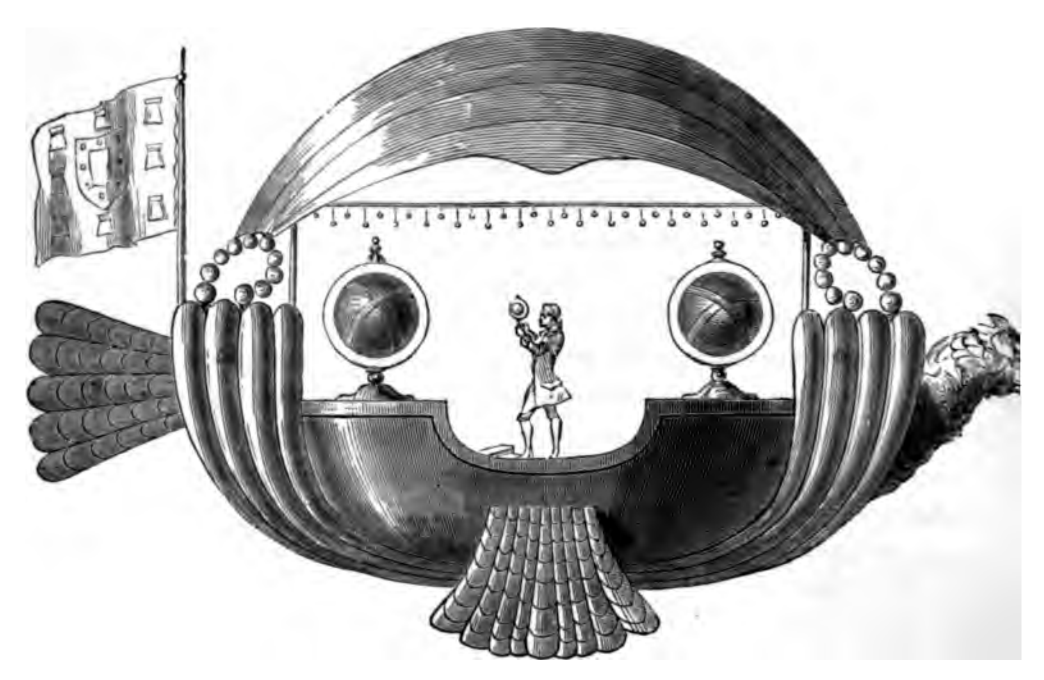
[2] *Journal des savants* de 1784. — Franc. Freire de Carvalho, ***Mémoires de l'Académie des sciences*** de Lisbonne. — F. Denis, art. *Gusman*, dans la ***Biographie*** Didot. — L'abbé [illegible]

le marquis voulait que son domestique partît en même temps que lui; celui-ci s'obstinait à lui céder respectueusement le pas, et il finit par gagner sa cause. Son maître s'embarqua seul, aux applaudissements et aux cris de la multitude. On prétend que son vol parut heureux jusqu'au milieu de la rivière, mais qu'alors on le vit *battre de l'aile,* dans une série de mouvements incertains et désordonnés. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'abattit tout à coup, plus brusquement qu'il ne l'eût souhaité, sur un bateau de blanchisseuses, en face de son hôtel, et qu'il se cassa la cuisse[1], comme Olivier de Malmesbury, et J.-B. Dante, de Pérouse.

La plus réjouissante peut-être de ces expériences est celle par laquelle se signala, en 1772, le chanoine Desforges, une espèce de fou comme le marquis de Bacqueville, mais un fou d'un autre genre, qui avait débuté par avoir un de ses livres condamné au feu, et par se faire mettre à la Bastille, puis enfermer dans un séminaire. Au milieu de ses loisirs forcés, le chanoine avait étudié à fond les mœurs et usages des hirondelles : il essaya d'abord d'en chanter les amours dans un poème d'une verve si désordonnée que ses supérieurs durent en arrêter la publication; alors il se mit à étudier leur vol, et se persuada bientôt qu'il avait trouvé le secret cherché depuis si longtemps. Il adapta donc des ailes à un paysan, l'enduisit de plumes du haut en bas, — point important et qui constituait sa part principale d'innovation; — après quoi, il le conduisit au haut d'un clocher, et lui dit de se jeter sans crainte dans l'espace. Les paysans sont têtus, celui-ci se refusa obstinément à l'expérience. Ce que voyant, le chanoine ouvrit une souscription pour une gondole volante. Quand les 100,000 francs qu'il demandait eurent été déposés chez un notaire, il n'y eut plus moyen de reculer. Un grand nombre de curieux se rendirent, le jour indiqué, à Étampes, située à treize lieues de Paris, et ils trouvèrent Desforges installé avec sa machine sur la tour de Guitel. Cette machine était une sorte de nacelle en osier, couverte de plumes, longue de sept pieds et large de trois et demi, surmontée d'un parasol également en plumes; lui-même se tenait dans l'intérieur, avec deux rames à longues plumes. La nacelle était armée de grandes ailes à charnières, et elle pouvait au besoin servir de bateau, pour le cas sans doute où elle fût tombée dans la rivière. Elle devait faire trente lieues à l'heure. Au signal donné, suivant les uns, Desforges fit bravement lancer sa nacelle dans l'espace; mais, au lieu de la ligne horizontale, elle prit immé-

[1] Prud'homme, *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris,* t. IV, p. 167.

diatement la ligne perpendiculaire, sans toutefois occasionner d'autre mal à l'inventeur qu'une légère contusion ; suivant d'autres, le spectacle fut moins pittoresque encore, car le chanoine, planté au centre de sa gondole, eut beau déployer et faire mouvoir rapidement ses ailes, celle-ci ne bougea pas plus qu'une souche. Il semblait même, à chaque mouvement, qu'elle pressât de plus en plus la terre, comme pour s'y enfoncer[1]. Il fallut faire retraite au bruit des huées, et, peu de temps après, la déconvenue de l'infortuné chanoine était mise en



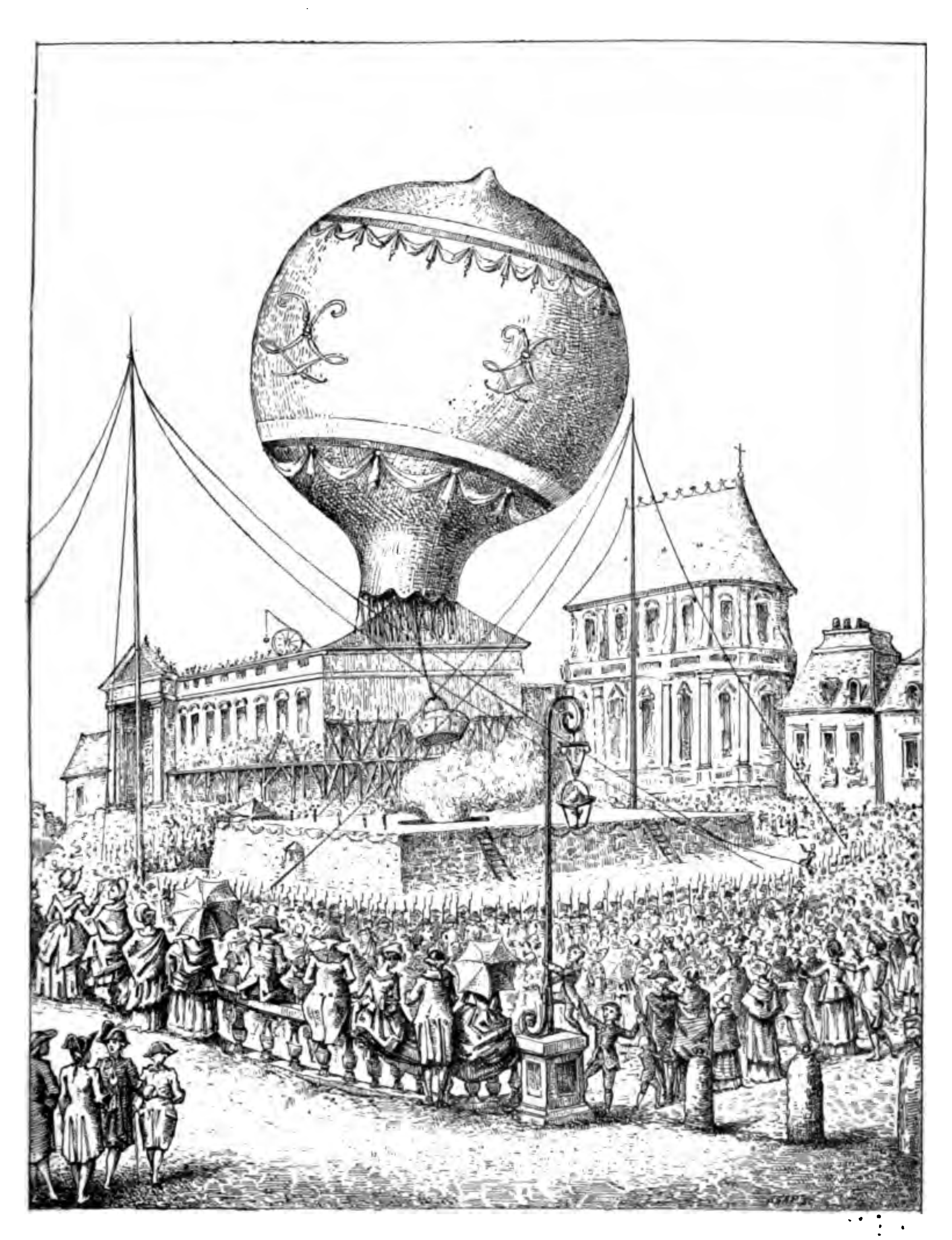
Barque inventée, en 1709, par Laurent de Guzmaô, d'après une pièce du cabinet des Estampes.

scène par Cailhava, aux éclats de rire du parterre, dans la petite comédie du *Cabriolet volant*.

De tout temps, les mécomptes des aéronautes ont été une proie de prédilection pour les peu généreuses épigrammes des vaudevillistes, qui ne sont nullement sujets, comme chacun sait, à se perdre dans les nuages, et n'éprouvent aucune indulgence pour ce genre de folie.

Citons encore, afin de compléter autant que possible cet exposé sommaire des tentatives antérieures aux montgolfières, surtout en France, une autre expérience malheureuse, hasardée, nous ne savons

[1] *Correspondance* de Grimm, et *Mémoires secrets* de Bachaumont, année 1772. — Mercier, *Tableau de Paris* (*Amour du merveilleux*). — Les journaux du temps.



Ascension d'une montgolfière, d'après une estampe du temps.
Cf. Paul Lacroix, *le XVIIIe siècle,* p. 379.

trop dans quelles conditions, par un religieux théatin de Paris [1], car les religieux et les prêtres furent activement mêlés aux débuts de l'art aérostatique : on l'a déjà vu, et on l'aurait vu davantage si nous eussions pu nous attacher plus longuement à ces préliminaires du sujet, qui débordent le cadre de notre livre.

II

Comme je n'écris point un traité technique et méthodique sur la matière, et que je me borne aux particularités curieuses, en envisageant l'histoire des aérostats moins au point de vue de la science qu'au point de vue du spectacle, on me permettra de passer rapidement sur l'invention des frères Montgolfier, et sur la première expérience solennelle qui en fut faite à Annonay, devant les états du Vivarais, le 5 juin 1783. Il suffit de retenir cette date, comme l'hégire de l'art nouveau. La nouvelle, transmise à Paris, y excita un enthousiasme et une fermentation universels. Dans la première fièvre de l'admiration, on crut avoir fait la conquête de l'air, le seul des éléments que l'homme n'eût pas encore subjugué : cette conquête, on a cru la faire encore cinq ou six cents fois depuis lors, mais nous l'attendons toujours.

L'invention nouvelle frappa surtout à Paris trois hommes, particulièrement disposés par leurs études antérieures à la comprendre et à en tirer parti, et qui devaient marquer tous trois au premier rang parmi les plus illustres aéronautes de la fin du XVIII[e] siècle. C'était d'abord Charles, professeur de physique expérimentale, dont les leçons éloquentes et les habiles expériences attiraient depuis quelques années dans son magnifique cabinet une assemblée nombreuse, composée à la fois d'hommes du monde, d'étrangers, de femmes célèbres et de savants, comme Franklin et Volta. Charles était un homme d'une stature élevée, d'une belle figure, d'une mine imposante et noble, d'une élocution facile et brillante, que servait encore un organe sonore et souple. Toutes ses expériences avaient un caractère saisissant. « La nature ne lui refuse rien, disait Franklin ; il semble qu'elle lui obéisse. » Il s'efforçait toujours d'attirer l'attention et de frapper l'esprit par la grandeur et l'intensité des résultats, a

[1] *Mémoire sur le vol dans les airs*, lu à l'Académie de Lyon, en 1773, par l'abbé Mauger.

dit de lui Fourier, qui prononça son éloge à l'Académie des sciences, en 1828. « Dans ses expériences microscopiques, il produisait un grossissement énorme; s'il observait la chaleur rayonnante, il en montrait les effets à de très grandes distances; dans ses leçons sur l'électricité, il foudroyait un animal. Dès qu'un orage s'annonçait, on voyait Charles diriger vers le ciel son appareil électrique; il faisait descendre du sein des nuages des milliers d'étincelles formidables, de plus de douze pieds de longueur, et qui éclataient avec un bruit pareil à celui d'une arme à feu. Sous sa main, tout devenait un spectacle et, pour ainsi dire, un événement, qu'aucun des témoins ne pouvait plus oublier. » On juge avec quelle impétueuse ardeur Charles dut se précipiter sur ce nouveau sujet d'expériences.

Le second était Pilâtre de Rozier, qui occupait déjà depuis quelque temps la renommée à Paris par son *Musée scientifique* de la rue Sainte-Avoye : homme à projets, tête ardente et pleine d'idées, qui, en février 1782, faisait annoncer une série d'expériences et de démonstrations relatives à plusieurs inventions bizarres et surprenantes, telles que celles d'une robe impénétrable à l'eau, avec laquelle il était possible de séjourner dans la mer sans se mouiller; d'une autre robe de soie, concentrant tellement la chaleur du corps, qu'un voyageur pouvait avec elle affronter sans les sentir les froids les plus rigoureux du Nord; d'un bonnet pourvu d'une torche propre à éclairer les sauveteurs de nuit au milieu des flots; d'une *échelle en fusée*, à l'aide de laquelle il était possible de sauver en moins d'une heure cent quatre-vingts hommes avec leurs meubles les plus précieux, et diverses autre choses à l'avenant [1].

Le troisième était Blanchard, qui cherchait activement lui-même, depuis quelques années, le moyen de voler dans les airs, et s'était déjà révélé par plusieurs machines, notamment par une voiture marchant sans chevaux, que Paris avait vue fonctionner à diverses reprises dans la grande avenue des Champs-Élysées. Au moment de l'invention de Montgolfier, il s'occupait d'un véhicule aérien, nommé par les uns *bateau*, par les autres *cabriolet volant*. « Sa machine, lit-on dans les *Mémoires secrets* [2], est configurée comme le corps de l'oiseau, convexe par-dessous et par-dessus, se rétrécissant à l'avant et à l'arrière, ayant une espèce de proue imitant la tête, et un gouvernail en forme de queue. Le corps est d'un bois léger et solide,... traversé de deux espèces de petits mâts à égale distance de l'avant

[1] *Mémoires secrets*, t. XX, p. 79-80.
[2] T. XX, p. 233. Voir aussi p. 142 et 229, et t. XXI, p. 67, 78, 129.

et de l'arrière. C'est au milieu qu'il doit siéger. Il entre dans sa voiture aérienne par une porte qui se referme; il y voit clair par des glaces, comme dans une gondole, et il a une soupape pour renouveler l'air. A sa machine sont adaptées six ailes, dont une à l'avant, une à l'arrière, et deux de chaque côté; elles sont d'égal volume, c'est-à-dire de dix pieds d'envergure, sur dix pieds de largeur. Les deux ailes de l'avant et de l'arrière servent à son ascension; il les fait mouvoir avec un ressort qui les étend rapidement et leur donne la secousse nécessaire pour l'exalter. Parvenu au point où il veut être, il met en jeu les quatre ailes (latérales) faisant la fonction de soufflet, et lui fournissant alternativement un volume d'air assez considérable pour se soutenir et planer. » Cette machine ingénieuse, où il avait cherché à réunir ce que les précédentes expériences avaient offert de meilleur, était matelassée à l'épreuve de la balle, et, dans les gravures ou les descriptions qu'il en a données, on y voit figurer une sorte de parasol destiné à ralentir la descente en cas de chute précipitée. Il en simplifia d'ailleurs progressivement la forme et les détails, à la suite de nombreux essais, se rapprochant de plus en plus du but, sans parvenir à l'atteindre, et il organisa, rue Taranne, dans le jardin de l'hôtel de l'abbé de Viennay, son protecteur, un certain nombre de séances suivies avec une curiosité fiévreuse, et où se montraient les princes eux-mêmes. Les caricatures et les chansons, ce complément nécessaire de tout succès en France, accrurent sa réputation en voulant la détruire. Goulard fit sur lui la farce de *Cassandre mécanicien*, qui fut pour son invention ce qu'est une parodie pour un ouvrage célèbre. C'est au milieu de ces recherches, et lorsqu'il était déjà parvenu à s'élever de vingt-sept mètres, à l'aide seulement d'un contrepoids de vingt livres glissant le long d'un mât, que Blanchard apprit la découverte des Montgolfier, qu'il accueillit avec ardeur, mais non peut-être sans regret.

Cependant l'Académie des sciences avait invité les Montgolfier à venir à Paris pour y renouveler l'expérience, dont elle prenait les frais à sa charge. Étienne, l'un des deux frères, se rendit à cet appel. Mais l'impatience était grande et demandait à ne pas attendre : il fallait tout de suite un ballon aux Parisiens. Une souscription de huit cents billets à un écu chacun fut ouverte et rapidement remplie. Sous la direction de Charles, les frères Robert, connus par leur habileté dans la fabrication des instruments de physique, firent en moins de vingt-cinq jours un globe sphérique en taffetas gommé, de douze pieds de diamètre. L'émotion produite dans le public était telle, que les abords de la maison de Charles, place des Victoires, ne désem-

plissaient pas d'une foule tumultueuse, et qu'il fallut l'intervention du guet à pied et à cheval pour maintenir l'ordre. Enfin, le 27 août, avant le jour, le ballon tout gonflé et ses accessoires furent transportés au Champ de Mars, au milieu d'un cortège solennel et à la lueur des flambeaux. A trois heures, les fenêtres et les toits de l'École militaire, les bords de la Seine, le chemin de Versailles, l'amphithéâtre de Passy, étaient remplis d'une foule immense de spectateurs. Les carrosses arrivaient de toutes parts et ne pouvaient circuler qu'à la file. La troupe gardait toutes les avenues, laissant les seuls souscripteurs pénétrer dans l'enceinte du Champ de Mars. A cinq heures, un coup de canon donna le signal : on lâcha les cordes, et l'aérostat s'éleva en un clin d'œil à une hauteur de quatre cent quatre-vingt-huit toises, où il se perdit dans les nuages. Un nouveau coup de canon annonça cette disparition. On ne peut décrire l'admiration de la foule; une pluie violente, qui survint au moment du départ, ne refroidit point les curieux, et l'on vit les dames les plus élégantes suivre longtemps le ballon des yeux sans paraître s'apercevoir de l'ondée qui les trempait[1].

Les Montgolfier avaient gonflé leur ballon en allumant au-dessous un mélange de paille et de laine cardée : c'était à la fumée produite par ce mélange qu'ils attribuaient l'ascension, et il leur fallut du temps pour s'apercevoir qu'elle n'était due qu'à la raréfaction de l'air. A ce moyen difficile et dangereux, dont les Montgolfier s'étaient d'ailleurs réservé le secret, les auteurs de l'expérience que nous venons de raconter avaient substitué l'emploi du gaz hydrogène, alors beaucoup plus cher qu'aujourd'hui et qu'on n'avait pas encore employé dans des proportions pareilles. Le ballon y gagnait une légèreté infiniment plus grande, sans compter beaucoup d'autres avantages, qui compensaient amplement l'excédent de travaux, de soins et de dépenses. Telle fut le premier progrès accompli par l'aérostation.

Le ballon, après trois quarts d'heures de marche, où il avait franchi environ cinq lieues, alla tomber à Gonesse, à la grande frayeur des paysans. En voyant l'effroyable animal qui s'abattait sur leur village, les uns crurent à la venue du diable et au jugement dernier, les autres à la chute de la lune sur la terre; les plus fortes têtes,

[1] Faujas de Saint-Fond, *Description des expériences de la machine aérostatique*, 1783-4; 2 vol. in-8. — *Mémoires secrets*, t. XXIII, p. 116, 118, 127-9. — *Journal de Paris*, à la date. Il faut lire aussi la *Lettre* de Rivarol *sur le globe aérostatique*, relation pleine de verve, où le spirituel écrivain dépeint en termes pittoresques l'état d'exaltation de l'opinion et le délire des rêves auxquels on se livrait.

à quelque oiseau monstrueux, comme le roc des *Mille et une nuits*, à quelque baleine des airs arrivant des pays les plus lointains. Tout le village s'attroupa à distance respectueuse du monstre couché à terre, et qui, encore à moitié plein de gaz, soufflait et haletait d'une façon redoutable sous l'action du vent. Après une longue attente, un brave se détacha du groupe avec un fusil, et, rampant à quelque distance de la bête, il lui troua le flanc d'un coup de feu, qui, par bonheur, n'enflamma pas le gaz. Aussitôt on la vit s'agiter, se tordre, s'aplatir en exhalant une odeur empestée, puis rester immobile; et les paysans se jetèrent sur elle en criant victoire, la frappant à coups de fourches, de fléaux et de bâtons. Le premier ballon à gaz hydrogène, le premier ballon parisien fut attaché alors à la queue d'un cheval, comme un poêlon à la queue d'un chat, et traîné pendant une lieue, au galop furieux de l'animal épouvanté, à travers les fossés, les routes et les broussailles, qui le mirent bien vite en lambeaux [1].

C'est après cette première expérience que prirent naissance les petits ballons en baudruche qui servent encore aujourd'hui de jouets aux enfants.

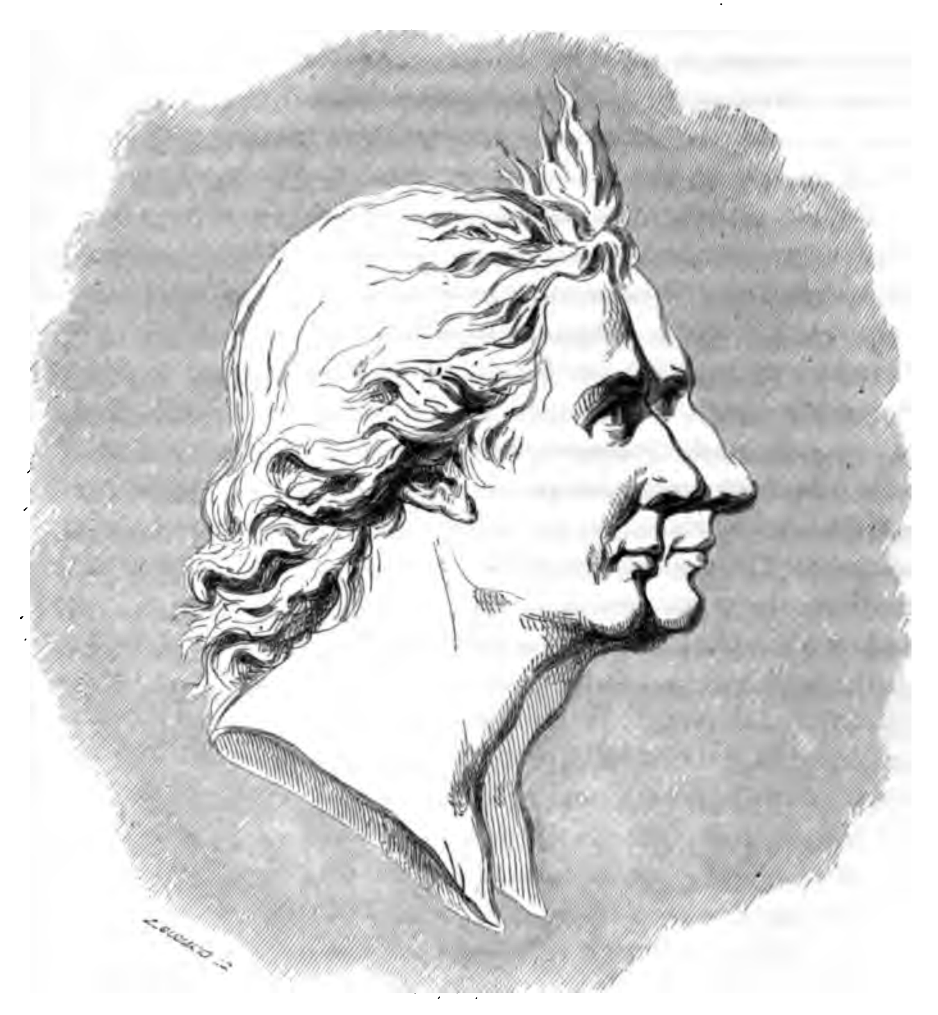
Cependant de son côté Montgolfier s'était mis à l'œuvre. Le 19 septembre, il fit partir devant le roi, dans la grande cour du château de Versailles, un aérostat beaucoup plus grand que celui de Charles, qu'il gonfla à sa manière, c'est-à-dire à l'aide d'un réchaud à claires-voies, suspendu au-dessous. A trois heures, l'imposante machine, haute de soixante pieds, s'élevait au bruit des boites d'artillerie, au milieu d'une foule immense accourue surtout de Paris. Elle entraînait avec elle une cage d'osier, contenant un mouton, un coq et un canard : trois animaux qui ont la gloire d'avoir été les premiers aéronautes, les prédécesseurs de Pilâtre de Rozier, de Garnerin et de Nadar. Ce ballon, emporté par une force moins puissante que celui de Charles, ne resta en l'air que dix minutes, et alla descendre à Vaucresson [2].

Chaque mois de cette année 1783 est marqué par un pas nouveau. La première ascension en ballon captif eut lieu le 19 octobre, au faubourg Saint-Antoine, dans le jardin de Réveillon, fabricant de papiers peints, ami des frères Montgolfier. On avait construit à

[1] Dupuis-Delcourt, *Nouveau manuel d'aérostation*, p. 33. — *Mémoires secrets*, t. XXIII, p. 131. — *Avertissement au peuple sur l'enlèvement des ballons*, imprimé le 3 septembre 1783. On fit une caricature sur cette scène. — Citons encore *la Carlo-Robertiade, épître badine des chevaux, ânes et mulets*, par de Piis, 1784, in-8°.

[2] Lettre de Montgolfier à de Lalande.

la hâte une nouvelle machine, — car jusqu'alors aucune n'avait résisté aux expériences, — d'une capacité de vingt mille mètres cubes d'air, portant à sa partie inférieure une galerie circulaire en osier, avec balustrade. Pilâtre de Rozier s'éleva d'abord seul de toute la hauteur des cordes, c'est-à-dire à plus de cent mètres, puis en com-

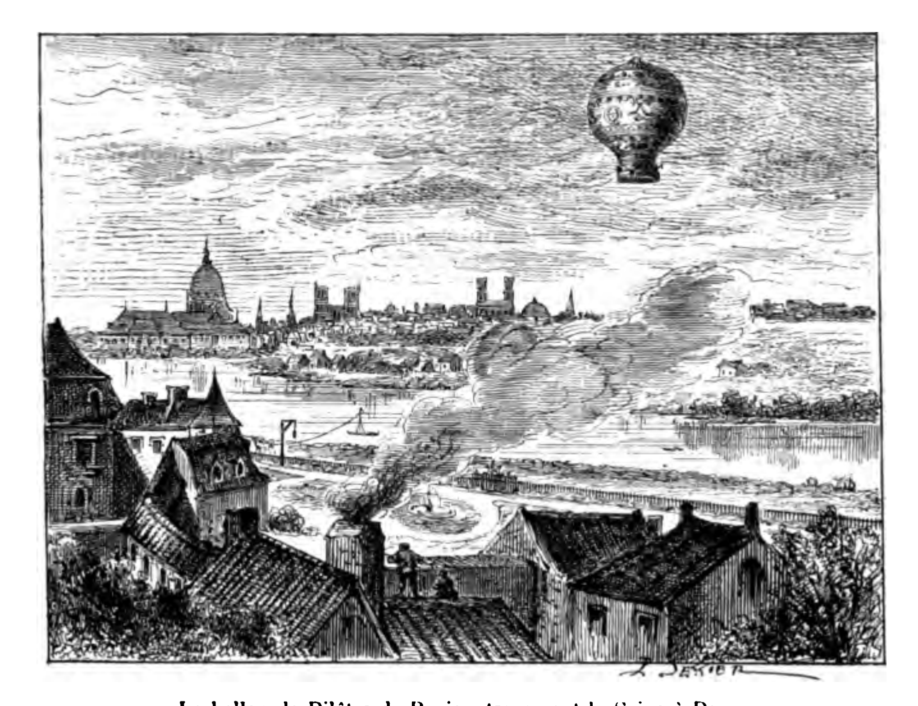


Les frères Montgolfier.

pagnie du marquis d'Arlandes et de Giroud de Villette. Dans l'une des descentes, le ballon, chassé par le vent, faillit s'abattre sur les arbres du jardin; mais Pilâtre, gardant son sang-froid, le releva en ranimant le feu.

Cette épreuve, répétée à vingt reprises pendant trois jours, fut considérée comme décisive. Pilâtre, honteux d'avoir été devancé par un mouton, un coq et un canard, brûlait d'exécuter la première navigation à travers les airs. Mais Montgolfier temporisait, par réserve

et par modestie; la commission de l'Académie, suivant une habitude prudente que ce corps illustre a conservée, évitait de se prononcer nettement. Le roi lui-même s'opposait à une si périlleuse expérience. Les pessimistes prétendaient que le coq avait eu le cou écorché et le mouton la tête brisée, dans le voyage de Versailles; ce que les optimistes niaient avec indignation, avouant seulement que le mouton, par méchanceté pure, avait d'un coup de pied brisé une aile du coq. Le point n'a jamais été bien éclairci, et je crois pouvoir ajou-



Le ballon de Pilâtre de Rozier, traversant la Seine à Passy,
d'après une estampe reproduite par Sircos, *Histoire des Ballons*, Paris, Roy, 1876, p. 57.

ter, sans encourir le courroux des partisans de la loi Grammont, qu'il importe assez peu. Comme on insistait près de lui, Louis XVI offrit de faire grâce à deux prisonniers, à la condition qu'ils s'embarqueraient les premiers dans la machine. Mais le fougueux Pilâtre ne put supporter l'idée que cette gloire lui fût ravie par des criminels, rebuts de la société. L'honneur d'attacher son nom au premier voyage à travers les plaines de l'air ne pouvait être réservé à de vils scélérats. Il fit si bien, il mit tant d'influences en jeu, qu'il finit par emporter l'autorisation d'assaut, et, le 21 novembre 1783, il accomplit, avec le marquis d'Arlandes, la première ascension à ballon perdu, dans le parc de la Muette, au bois de Boulogne.

De fâcheux contretemps faillirent faire échouer cette grande expé-

rience. Le ballon, fatigué par les nombreux essais auxquels il avait servi dans le jardin de Réveillon, tourmenté par le vent, par la lutte entre sa force d'ascension et la résistance des cordes, se déchira et s'abattit avant le départ. Il fallut le soulever en toute hâte pour l'empêcher d'être brûlé par le réchaud, le dégonfler, puis recoudre les déchirures, auxquelles de grandes dames ne dédaignèrent pas de mettre la main. En une heure tout fut réparé, et pendant que les malveillants, repartis pour Paris, y semaient la nouvelle de la destruction totale de la machine, le ballon, s'élevant avec une majestueuse lenteur, emportait l'intrépide Pilâtre et son compagnon.

Pour mieux voir les préparatifs, les personnes placées aux derniers rangs prièrent celles qui les précédaient de s'agenouiller, et ce fut, pour ainsi dire, dans l'attitude de l'adoration qu'une partie de Paris assista au départ des premiers navigateurs aériens. « C'est ici la première fois que les hommes ont plané dans les airs, s'écrie le *Journal des Savants,* qui n'a pas habitué ses lecteurs à tant de lyrisme. Aussi l'on ne peut exprimer l'admiration dont tous les spectateurs étaient frappés : il semblait voir les dieux de l'antiquité portés sur des nuages. »

Franklin se trouvait dans la foule; l'inventeur du paratonnerre suivait attentivement des yeux le départ du navire aérien. On lui demanda ce qu'il en pensait : « C'est l'enfant qui vient de naître, dit-il. Il promet beaucoup, mais il faut le voir grandir. » S'il revenait aujourd'hui, il trouverait sans doute que l'enfant n'a pas grandi bien vite.

L'aérostat monta à une hauteur de trois cent quarante-quatre toises, traversa Paris; et, après avoir failli s'embarrasser dans les moulins à vent près de Gentilly, alla descendre sur la Butte-aux-Cailles, au delà de la barrière d'Italie. Les aéronautes avaient emporté avec eux une cargaison de bottes de paille, et, tout le long du voyage, ils attisaient ou renouvelaient le feu au-dessus de leur tête avec de longues fourches en fer [1]. Ils descendirent de la nacelle noirs de fumée, comme des charbonniers.

Peu de jours après, le 1er décembre, eut lieu la deuxième ascension à ballon perdu, — la première dans un ballon gonflé par le gaz hydrogène. Dès le lendemain de leur expérience au Champ de Mars (27 août), Charles et les frères Robert s'étaient associés pour cette tentative, que diverses circonstances avaient reculée au delà de leurs prévisions. Prévenu par Pilâtre, Charles n'en eut que plus d'envie de

donner à cette épreuve un éclat et une importance capables d'effacer les précédentes. Il s'était d'ailleurs emparé de l'idée de Montgolfier avec l'ardeur particulière à sa nature et, par le perfectionnement qu'il y avait apporté, se considérait comme un inventeur. Il était dans son caractère de mettre en tous ses actes une pompe un peu théâtrale, qui ne nuisait d'ailleurs en rien à sa science et à son habileté réelles, mais dont ses ennemis le raillaient sans pitié. Une véritable bataille s'était engagée entre *montgolfiéristes* et *carolistes*, comme on les appelait. Les partisans de Charles avaient triomphé de ce que son premier ballon s'était élevé beaucoup plus vite et plus haut, et avait séjourné plus longtemps en l'air que les montgolfières; les partisans de Montgolfier répondirent par une gravure qui représentait ce ballon enfoncé dans les nuages, et Charles qui le considérait la bouche béante, avec cette devise : *Charles attend* (Charlatan).

Dans cette circonstance, toutes les trompettes de la publicité sonnèrent leurs fanfares. Le 1er décembre, quatre cent mille spectateurs étaient réunis au jardin des Tuileries et dans les environs, pour assister au départ des argonautes de l'air; les corps académiques et les souscripteurs qui avaient payé quatre louis prirent place dans l'enceinte particulière et sur l'amphithéâtre autour du bassin; le reste du jardin fut rempli en un clin d'œil par les simples souscripteurs à trois francs le billet. On avait établi des pièces d'artillerie sur la principale terrasse et arboré un grand pavillon sur la coupole du palais, pour servir de signaux. Charles fit d'abord partir le petit ballon d'essai, destiné à constater la direction du vent; il présenta lui-même à Montgolfier les ciseaux pour couper la corde, voulant marquer, par cette allégorie en action, que celui-ci était le précurseur et avait ouvert la route. Le bruit avait couru, lors de l'expérience du 27 août, que Charles avait fait refuser l'entrée de l'enceinte réservée à Montgolfier, en donnant pour raison qu'il redoutait sa jalousie; on savait en outre qu'il existait une espèce de guerre civile entre les deux écoles rivales, et ce gage de réconciliation publique et solennelle fit d'autant plus de plaisir.

Enfin le vaste globe, de vingt-sept pieds de diamètre, s'élève avec lenteur, emportant, dans son élégant char bleu et or, Charles et l'un des frères Robert, qui, arrivés à une certaine hauteur, jettent leurs chapeaux à terre en signe d'adieu [1], et agitent leurs drapeaux. A cette vue, l'enthousiasme éclate par des acclamations immenses,

[1] Un poète s'écria à ce propos :

D'un chapeau qu'avez-vous besoin,
Puisque la gloire vous couronne ?

les officiers saluent de leurs épées et la garde suisse se met au port d'armes.

On se passa de main en main ce quatrain enthousiaste, faisant allusion à tous les obstacles, à toutes les railleries, à toutes les prédictions sinistres que le célèbre professeur de physique avait eu à surmonter :

Revenez, nation légère,
De vos soupçons injurieux :
Voyez ramper l'envie à terre,
Et Charles s'élever aux cieux !

Après un trajet d'environ neuf lieues, le ballon descendit dans la prairie de Nesle, et fut rejoint presque immédiatement par le duc de Chartres, qui, monté sur un excellent cheval, l'avait suivi depuis Paris sans le perdre un instant de vue ; mais, après avoir déposé son compagnon, Charles, pris d'une véritable fièvre aérienne, remonta seul dans la nacelle, d'où il descendit enfin, trente-cinq minutes plus tard, à deux lieues de distance, après avoir fait de rapides observations atmosphériques [1].

C'est là la seule ascension que Charles ait personnellement accomplie, mais on voit qu'elle peut compter double [2]. Cette fois, les voyageurs n'avaient pas eu seulement à faire preuve de hardiesse et de sang-froid, comme Pilâtre et le marquis d'Arlandes, mais d'intelligence et de savoir. Ils avaient eu, pour ainsi dire, tout à créer, du moins quant aux accessoires de l'expérience, et la moindre erreur dans les calculs d'application de cet art naissant pouvait causer leur perte. Du premier coup, le filet, la soupape, le lest avaient été trouvés. Sauf une ou deux améliorations de détail, qu'a-t-on imaginé de plus pendant un siècle?

L'enthousiasme fut immense. On ne parlait plus d'autre chose à Paris. A son retour, Charles fut porté en triomphe par le peuple ; les poissardes allèrent lui présenter des bouquets ; le marquis de La Fayette, déjà populaire, le conduisit dans sa voiture au Palais-Royal, et l'opinion publique réclama impérieusement pour lui honneurs et récompenses.

A partir de ce moment, la victoire des aérostats à gaz hydrogène sur les montgolfières fut assurée : ils étaient plus sûrs, plus puissants, plus commodes, et fournissaient de plus longues courses. Néanmoins, la montgolfière fut encore maintes fois employée, comme moins dispendieuse, plus facile et plus prompte à gonfler ; Pilâtre, surtout, lui

[1] *Relation de Charles.* — *Annales politiques du XVIIIe siècle.* — *Rapport à l'Académie des sciences*, du 23 décembre 1783. — *Mémoires secrets*, t. XXIV, p. 53, 57, 62.

[2] Il est remarquable que Montgolfier jeune n'en a fait aucune.

resta fidèle. Le 19 janvier 1784, avec Montgolfier l'aîné, le prince Charles de Ligne, les comtes de Dampierre, de Laurencin, etc., il partait de Lyon dans l'immense aérostat *le Flesselles,* qui, après des préparatifs très laborieux et bien des péripéties diverses, ne fournit qu'une course peu brillante, et alla s'abattre dans un champ au bout de quinze minutes; et, le 23 juin suivant, il s'élevait de Versailles, dans la plus importante ascension qu'ait accomplie un ballon de ce genre, jusqu'à une hauteur de quatre mille mètres, et allait descendre à treize lieues du point de départ, au milieu d'une prairie à laquelle on donna le nom de Rozier.

L'année 1784 est l'âge d'or des ballons. Ils se multiplient d'un bout à l'autre de la France et de l'Europe. Les flottilles aériennes, parties de Dijon, de Marseille, d'Aix, de Nantes, de Bordeaux, de Rouen, de Londres, d'Oxford, de Milan, de Lyon, se croisent en tous sens, plus nombreuses que les flottilles de la mer. A Lyon, Mme Thible trace la première à son sexe la voie qui sera suivie avec éclat par Mme Blanchard, Élisa Garnerin, et de nos jours par Mme Poitevin. A Saint-Cloud, le duc de Chartres, — esprit avide de toutes les nouveautés, — fait une ascension malheureuse avec les frères Robert [1],

[1] Le ballon redescendit plus vite qu'il n'était monté, et tomba dans un étang. Aussitôt les brocards se mirent à pleuvoir sur le futur Égalité. « Il avait voulu chercher un moyen de se remettre au-dessus de ses affaires, » dit Mme de Vergennes, faisant allusion aux nombreuses dettes du prince. Et comme il passait pour ne s'être pas conduit d'une façon très vaillante au combat naval d'Ouessant, on lança cette épigramme contre lui :

Chartres ne se voulait élever qu'un instant :
Loin du prudent Genlis il espérait le faire;
Mais, par malheur pour lui, la grêle et le tonnerre
Retracent à ses yeux le combat d'Ouessant.
Le prince effrayé dit : « Qu'on me remette à terre;
J'aime mieux n'être rien sur aucun élément. »

Voici une chanson encore plus impertinente :

Chartres, de nos princes du sang,
Est le plus brave assurément :
Après avoir bravé Neptune,
Bravé l'opinion commune,
Émule de Charles et Robert,
Le voilà qui brave encor l'air.

Admirez comme il va volant
Au sein de cet autre élément :
Quel cœur et surtout quelle tête!
Rien ne l'émeut, rien ne l'arrête;
Son rang, ses amis, sa moitié,
Ce héros foule tout au pié.

Mais quel soudain revers, hélas!
Ne vois-tu pas mon prince en bas?
Comme il est fait! comme il se pâme!
On dirait qu'il va rendre l'âme.
L'âme... Oh! qu'il n'est pas dans ce cas
Peut-on rendre ce qu'on n'a pas?

et un peu plus tard il est imité à diverses reprises par le comte d'Artois.

Tout dès lors fut au ballon. « On se cotise pour louer des globes, les femmes se coiffent de globes, les petites sociétés se forment en globes, les petits théâtres jouent des globes[1]. » Les modistes inventent le bonnet envolé à la Montgolfier, la coiffure au globe volant, le chapeau au globe en l'air. Les traiteurs inscrivent sur leur menu le filet à la Montgolfier, soufflé et gonflé comme un ballon. Les poètes chantent à l'envi les audacieux voyageurs, et d'un bout à l'autre de la France des milliers de couplets font voler, sur les ailes du refrain, la gloire de l'invention nouvelle. Le crayon et le burin ne se lassent pas de populariser les ascensions. Le cabinet des Estampes, à la Bibliothèque nationale, a réuni la plus riche collection de ces gravures. Vous en trouverez beaucoup aussi à la bibliothèque de la ville, installée dans l'ancien hôtel Carnavalet. On y conserve particulièrement le bois, avec une épreuve, d'un grand *canard* illustré qui devait se crier par les rues et qui représente, encadré d'une chanson et surmonté d'une notice, le *globe aréostatique* (*sic*), lancé dans le faubourg Saint-Antoine, le 19 octobre 1783; il est surtout curieux parce qu'il nous montre la manière dont les deux nacelles étaient attachées sur les côtés même du ballon, au lieu d'être suspendues au-dessous.

Nadar, l'ex-navigateur aérien du *Géant*, a formé tout un musée de ces objets commémoratifs, depuis les livres, les chansons, les médailles, les estampes, jusqu'aux modes et jusqu'aux meubles. J'ai vu des chaises, des miroirs, des candélabres et un lustre du temps en forme de ballon. Rentrons un moment à la bibliothèque Carnavalet, ou du moins dans l'une de ses salles annexes, où l'on a rangé la collection donnée par M. de Liesville. Voici d'abord, à côté des faïences patriotiques et révolutionnaires, ce qu'on pourrait appeler les faïences aérostatiques. Sur des fonds d'assiettes, de plats, de saladiers populaires, de naïfs artistes ont représenté grossièrement les premières ascensions. Celle qui revient le plus souvent est l'ascension des Tuileries, par Charles et Robert : on les voit agiter leurs drapeaux aux bords du char élégant qui leur sert de nacelle, et le chapeau qui tombe est figuré à mi-chemin entre le ballon et la terre. Çà et là, des oiseaux voltigent autour de la nacelle. Presque toujours ces peintures sur fond d'assiette, curieux témoignage de l'immense popularité qu'acquit tout de suite la découverte de Montgolfier, sont accom-

[1] Rivarol, *Lettre sur le globe aérostatique*, 1783.

pagnées de la devise : *Adieu! — Bon voyage!* ou encore : *A la folie du siècle! — A l'immortalité!*

Il y a aussi des fontaines, des tasses, des bonbonnières, des broches, des émaux et des miniatures de tout genre, reproduisant les mêmes scènes. On frappa des médailles aux frères Montgolfier et à la gloire des premiers aéronautes. *L'Almanach* de 1784 porte un ballon gravé et doré sur chaque plat de sa couverture. A côté de ces objets, la collection Liesville nous montre encore, sous une vitrine, des éventails au ballon, et surtout une queue de robe en satin clair, sur laquelle sont brodés une montgolfière qui s'enlève, et, au-dessous, le fourneau qui a servi à la chauffer.

La chimère et l'utopie apparaissent de bonne heure. Nous avons parlé de Blanchard, qui s'acharna longtemps à la poursuite de la direction aérienne, et qui voulut adapter au ballon des ailes, des rames, un gouvernail. On connaît moins une autre invention de la même date. J'ai sous les yeux une petite brochure qui porte pour titre : « Instruction sur la nouvelle machine inventée par MM. Launoy, naturaliste, et Bienvenu, machiniste-physicien, avec laquelle un corps, contre sa propre tendance, monte dans l'atmosphère avec une vitesse qui égale le vol de l'oiseau et qui est susceptible de pouvoir être dirigé par la volonté de l'homme. » Ouf!... Encore ai-je abrégé ce titre. On montrait la machine rue de Rohan, et l'achat de la brochure (trente sous) servait de prix d'entrée. Mais ce ne fut qu'un ballon en chambre. Il ne paraît pas qu'il se soit jamais hasardé à sortir, encore moins à se lancer à travers l'espace.

Depuis la découverte de Montgolfier, Blanchard s'occupait, dans le silence du cabinet, de combiner les principes de son cabriolet volant avec ceux de l'aérostat. Dès qu'il crut y être parvenu, il annonça pour le 2 mars 1784 une expérience publique au Champ de Mars. Sa machine consistait en un ballon emportant une nacelle surmontée d'un vaste parasol, garnie de quatre ailes et d'un gouvernail, à l'aide desquels il se flattait de pouvoir diriger sa marche. Une banderole laissait flotter aux vents l'ambitieuse devise : *Sic itur ad astra.* Il devait partir avec un savant physicien, le bénédictin dom Pech [1], et ils étaient déjà tous deux embarqués dans la nacelle quand un élève de l'École militaire, qu'on a prétendu mal à propos être le jeune Bonaparte (il s'appelait, paraît-il, Dupont de Chambon), s'y précipita, l'épée nue à la main, ayant fait le pari de partir avec eux. Furieux de se voir repoussé, il brisa le parasol et les ailes, et blessa

[1] La même année à Nantes, le P. Mouchet, oratorien, s'élevait dans le *Suffren*.

même Blanchard à la main. Il fallut le saisir et l'emmener en prison. On eut grand'peine à apaiser le tumulte. L'expérience semblait impossible; mais, malgré le départ de dom Pech, Blanchard ne voulut pas priver la foule du spectacle qu'elle attendait. Il s'éleva fort haut, à deux mille toises, dit-on, en manœuvrant avec son seul gouvernail: les uns prétendirent qu'il avait réellement évolué à son gré, tandis que les autres, moins crédules, soutenaient qu'il n'avait fait que suivre les divers courants d'air rencontrés à cette hauteur, loin de les dominer[1].

On fit courir sur lui, après cette expérience contestée, le quatrain suivant :

Au Champ-de-Mars il s'envola,
Beaucoup d'argent il ramassa;
Au champ voisin il resta là :
Messieurs, *sic itur ad astra.*

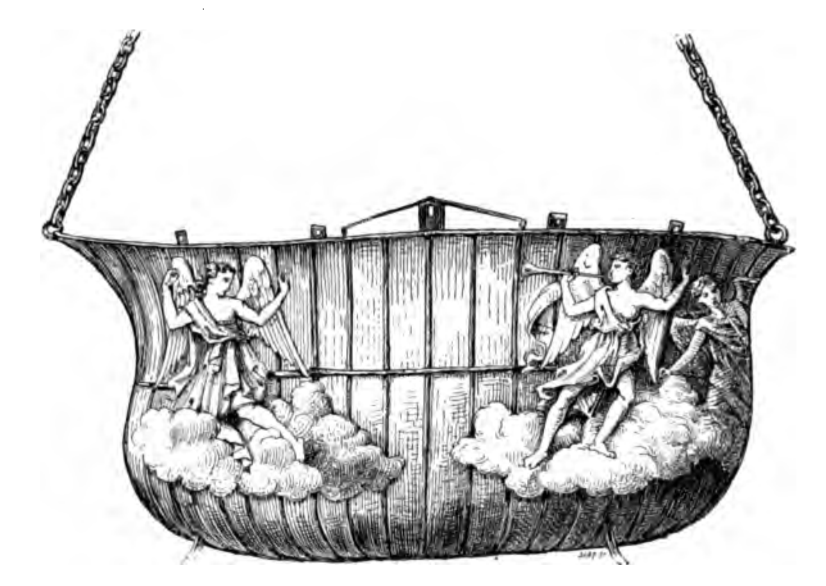
Ainsi, chacun avait son système particulier : Pilâtre s'en tenait à la montgolfière à feu ; Charles et les frères Robert avaient fait un pas de plus, jusqu'au ballon à gaz hydrogène : Blanchard essayait davantage encore, en appliquant ses talents de mécanicien au ballon et en cherchant obstinément le secret de la direction aérienne. Un peu plus tard, à Londres, il tenta de se diriger au moyen d'une hélice, quoique Nadar ne fût pas encore de ce monde.

De ce jour, Blanchard devint le plus illustre et le plus heureux des aéronautes. On le vit partout avec son ballon, ne réussissant jamais bien nettement à prouver l'avantage des machines (ailes et rames) qu'il y ajoutait, mais réussissant presque toujours à faire des ascensions remarquables, et aussi à amasser de l'argent par l'exhibition de ses appareils. « En 1787 ou 88, dit la comtesse de Rohan (dont il est prudent de ne pas trop prendre la chronologie à la lettre), il fit voir une de ces *machineries* à 6 francs par billet. L'assemblée payante était nombreuse. Blanchard, en habit vert-pomme, veste et nœud d'épée rose, nous fit un long discours où toutes les tentatives du genre de la sienne furent éloquemment narrées; il nous conduisit ensuite en un jardin, dans lequel nous trouvâmes une espèce de guérite construite en bois léger; on avait ménagé aux côtés latéraux deux ouvertures d'un demi-pied carré. Blanchard devait se placer dans cette caisse longue, fermée et étroite, d'où il prétendait manœuvrer

[1] *Mémoires secrets*, t. XXV, p. 94, 164, 182, etc. V. la lettre de Blanchard à M. Faujas de Saint-Fond, qui renferme de très intéressants détails sur son voyage. M. Turgan la donne en entier dans *les Ballons*, p. 57. Il alla descendre, deux heures après son départ, aux environs de la verrerie de Sèvres.

ses ailes ; mais il fallait pour les confectionner un nombre considérable d'aunes de taffetas. L'abbé ***, protecteur zélé de Blanchard, nous sollicita vivement, mais en vain, de contribuer à cet achat. Chacun se retira en silence. »

Le 7 janvier 1785, il mit le comble à sa gloire, en franchissant audacieusement la mer, de Douvres à Calais, en compagnie du docteur anglais Gefferies, ce qui lui valut le surnom de don Quichotte de la Manche. Il semble que les éléments aient craint de s'attaquer à lui, mais que la nature ait fait payer à d'autres chacune de



Nacelle de Blanchard (1784), conservée à Calais.

ses audaces. On sait quelle devait être la fin cruelle de Mme Blanchard, et, peu de temps après la traversée aérienne d'Angleterre en France, Pilâtre de Rozier et Romain, en voulant l'imiter, trouvaient cette mort affreuse qui ouvre le martyrologe des aéronautes (15 juin 1785)[1].

Au mois de juillet 1784, Paris avait été bouleversé par l'annonce

[1] Ce fut à cette occasion que le marquis de Bièvre eut le courage de faire le plus effroyable des calembours. Le jour où l'on venait d'apprendre la fatale nouvelle, il rencontre un de ses amis et l'aborde en lui disant d'un ton lugubre :

Je rends grâces aux dieux de n'être pas *Romain*,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Marat, qui cherchait dès lors toutes les occasions de se faire connaître, publia aussi, après le malheur, les *Lettres de l'observateur Bonsens à M. de *** sur la fatale catastrophe de Pilâtre de Rozier, les aéronautes et l'aérostation* (Paris, 1785, brochure in-8°), où, en se montrant hostile au *batelage* qui expose tant de vies pour un simple amusement, il indique les moyens de tirer parti de l'invention nouvelle et dans quelle mesure on peut le faire, pour des expériences, pour donner des signaux dans les opérations militaires, etc.

du départ de la magnifique montgolfière, la plus grande qu'on eût jamais vue, haute de plus de cent pieds, ronde de deux cent soixante-quatre, où l'abbé Miolan et Janinet devaient s'enlever, avec le marquis d'Arlandes et le mécanicien Bredin, dans l'enclos réservé du jardin du Luxembourg. La machine était d'un attirail très compliqué, et comprenait en outre deux petits aérostats, dont l'un devait marcher cent cinquante pieds au-dessus du grand, et l'autre cent cinquante pieds au-dessous. Mais, avant le départ, au moment où tout le public était assemblé, palpitant d'impatience, le feu prit à la calotte, et la foule, furieuse de voir sa longue attente aboutir à ce mécompte, mit le reste en pièces. Elle voulait même se venger sur les collaborateurs de l'abbé, qu'on accusait d'avoir escroqué l'argent des souscripteurs, et, au moment décisif, de s'être éloigné sous prétexte d'aller chercher quelques ustensiles et de n'avoir point reparu. On eut beaucoup de mal à les soustraire à l'indignation populaire. La police ne s'opposa pas du moins aux autres manifestations de ce beau courroux, et laissa courir librement par les rues les caricatures, les épigrammes satiriques et les chansons les plus injurieuses. Ce fut un vrai débordement de plats couplets contre l'*abbé Miaulant et M. Jean Minet*, qui n'osèrent plus donner signe de vie [1].

Deux mois après, le 19 septembre, le bourgeois parisien trouva quelque compensation à ce désappointement dans une nouvelle ascension des frères Robert, aux Tuileries. Il s'agissait encore cette fois d'un ballon perfectionné, de forme oblongue, avec des ailes en forme de parasol [2], qui ne servirent qu'à faire pirouetter l'aérostat sur lui-même, sans pouvoir le soustraire à l'action du vent. Toutefois on assure que lorsqu'ils voulurent descendre, à cinquante lieues de là, dans le domaine du château de Beuvry, près Béthune, craignant de tomber sur un moulin, les frères Robert parvinrent à décrire un quart de cercle à l'aide d'espèces de rames, de manière à s'abattre au milieu de la plaine [3]. — On avait déjà la *Montgolfière* et même la

[1] *Journal de Paris* et *Journal d'un observateur*, juillet 1784. — Turgan, *les Ballons*, ch. VII. On peut voir plusieurs couplets dans le *Chansonnier historique de la France*, t. X, pp. 58, 148-9.

[2] On en peut voir le dessin au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale.

[3] *Mémoires secrets*, t. XXVI, p. 249. Nous trouvons encore, parmi les tentatives les plus dignes d'attention, vers la même époque, pour diriger les ballons à l'aide de voiles, de rames ou d'ailes, celles de l'Académie de Dijon, auxquelles prirent part surtout Guyton de Morveau, l'abbé Bertrand et M. de Virly (1784); puis, en août ou septembre 1785, celles d'Alban et Vallet, directeur de la fabrique de Javel, qui parvenaient, dit-on, à manœuvrer avec quelque succès par les temps calmes, et, le 17 juin 1786, celle de Testu-Brissy, qui partit du Luxembourg, descendit d'abord dans la plaine de Montmorency à l'aide de ses rames, s'il faut en croire sa relation, et reprit ensuite son vol pour passer toute la nuit en l'air.

Charlotte ou la *Caroline;* la machine nouvelle fut saluée du nom de *Robertine.*

Les cordes du ballon avaient été tenues par le maréchal de Richelieu, le maréchal de Biron, le duc de Chaulnes et le bailli de Suffren : on rendait aux frères Robert des honneurs dont un prince du sang eût été jaloux. D'ailleurs, les premiers aéronautes étaient habitués à de pareils hommages. Les faveurs de toutes sortes, les pensions, les titres, les médailles commémoratives, les dithyrambes (quand ce n'étaient pas les épigrammes) pleuvaient sur eux. Avant chaque départ, les grandes dames faisaient dire des messes en leur faveur[1]. Cette ère d'enchantement ne devait pas durer bien longtemps. De sympathique qu'elle était d'abord, la curiosité se fit peu à peu maligne et satirique; à chaque succès, elle devenait plus exigeante; à chaque échec, plus moqueuse et plus incrédule. Les aéronautes eux-mêmes contribuèrent à cette transformation de l'opinion. L'ardeur et le désintéressement de leur premier zèle s'affaiblissaient par degrés. C'est avec un sincère enthousiasme qu'ils avaient d'abord pris possession de l'air, et il y avait je ne sais quelle ferveur candide jusque dans les spéculations pécuniaires dont ils ne dédaignaient pas d'accompagner leurs opérations. L'ivresse de la conquête aérienne dominait tout le reste. Bientôt, au contraire, la spéculation deviendra la partie principale. Malgré quelques essais d'aérostation militaire et scientifique, surtout sous la révolution, ce caractère se dessine chaque jour davantage. Blanchard commence le ballon-spectacle, promené de ville en ville et presque de foire en foire; ses imitateurs le dépasseront de beaucoup. On va voir naître le ballon de fête, appendice et complément du feu d'artifice, et l'ignorance prolongée des principes de la direction aérienne fera, d'une invention qu'on avait crue destinée à renouveler la face du monde, une proie toute prête pour les directeurs de jardins publics et les industriels.

III

Dès avant la révolution, les jardins publics, les fêtes et réunions de tout genre étaient déjà envahis par les figures aérostatiques en baudruche, qui firent les délices des badauds. Elles avaient été inven-

[1] *Correspondance secrète,* t. XVI.

tées en 1785 par Enslen, physicien de Strasbourg. « On n'a point encore fait de découverte comparable, dit le rédacteur des *Mémoires secrets* avec un enthousiasme étonnant de sa part et sur ce sujet. Il a trouvé le moyen de préparer les tuniques de certaines parties des animaux de manière qu'une statue équestre de neuf pieds et demi de haut, avec le cavalier qui est dessus, ne pèse que vingt-huit onces. Celle dont il s'agit se voit au Palais-Royal. Elle est admirable. » A Strasbourg, Enslen avait enlevé un Pégase colossal, monté par un Bellérophon doré ; à Paris, il enleva dans les jardins de Ruggieri, vers la fin d'octobre, la statue équestre qui avait été exposée au Palais-Royal, et une nymphe de huit pieds, qui montèrent fort haut en gardant leur équilibre, et redescendirent aux environs de Paris sans être endommagées [1].

Lhomond, dont le fils acquit depuis une grande réputation parmi les aérostiers militaires, attira la foule par ses ascensions du *Vendangeur,* d'un *Pégase,* d'une *Nymphe* [2], etc. Garnerin, qui débutait dans la carrière, obtint un succès du même genre en faisant monter une poupée élégante au-dessous d'un ballon de papier vernissé. Dans une fête du jardin de Tivoli, donnée, le 2 juillet 1797, en l'honneur de l'ambassadeur turc Esseid-Aly, qui faisait alors fureur à Paris, le physicien Robertson, qui cherchait une nouvelle voie pour amuser le public, fit partir un ballon en forme de croissant, tout enguirlandé de feuilles et de fleurs, sur lequel le nom de l'ambassadeur était peint en gros caractères orientaux [3]. Tels étaient les enfantillages auxquels descendait l'art des Charles et des Montgolfier.

Ce fut dans un de ces innombrables jardins publics qui s'ouvrirent, sous le Directoire, aux Parisiens affamés de plaisirs, — dans le jardin Biron, — que les deux frères Garnerin s'associèrent pour la première expérience de la descente en parachute, le 24 août 1797. Elle ne réussit pas. Le ballon, prêt à partir, se rompit de part en part, et le public, furieux, renouvela la scène honteuse du jardin du Luxembourg : il escalada les barrières, mit en pièces les débris de l'aérostat, et les deux frères durent se soustraire en toute hâte à son courroux par la fuite. Un des spectateurs poussa même le ressentiment jusqu'à les traduire devant les tribunaux, en les accusant d'escroquerie. Les aéronautes, mis en liberté sous caution, se hâtèrent de désarmer la plainte en organisant avec succès une nouvelle expé-

[1] *Mémoires secrets,* t. XXIX, p. 259; t. XXX, p. 36.
[2] Dupuis-Dolcourt, *Nouveau Manuel d'aérostation,* p. 80.
[3] *Mémoires de Robertson,* t. II, p. 27.

rience (22 octobre), et, trois jours après, ils furent acquittés, malgré l'insistance de leur adversaire. Une troisième expérience, faite à Tivoli, réussit encore mieux.

Le parachute avait déjà été pressenti et indiqué; il était contenu en germe dans ces parasols que nous avons vus adaptés à plusieurs des machines précédentes. Dans la plupart de ses ascensions, Blanchard détachait de petits parachutes renfermant des chiens et d'autres animaux. Il avait même inventé un mécanisme qui coupait la corde retenant le parachute. Aussi revendiquait-il l'honneur de cette découverte [1]. Mais à Jacques Garnerin, le plus jeune et le plus célèbre des deux frères, revient la gloire de l'avoir avant tout autre mis complètement en œuvre, sans reculer devant les périls d'une tentative personnelle. Cette première descente eut lieu, le 1er brumaire an VI, dans la plaine de Monceaux. Garnerin était parti, à cinq heures et demie, du parc du même nom; il s'éleva rapidement à la hauteur d'environ trois cents toises, et exécuta alors sans accident sa périlleuse expérience, malgré l'effroi que causèrent d'abord à la foule les oscillations du parachute [2]. Sa femme, qui s'appelait alors la citoyenne Labrosse, est la première personne de son sexe qui se soit soumise à cette redoutable épreuve. « Je l'ai vue partir, cette héroïne, s'écrie dans une effusion lyrique le citoyen Henrion [3]. C'était le décadi, 20 vendémiaire an VIII. Les anges l'ont appelée vers le céleste séjour, d'où elle est redescendue rayonnante de gloire. Quel calme elle manifesta au moment de son ascension! quel imperturbable sang-froid! Je l'ai vue quelquefois au bal et au spectacle : elle n'y était pas plus tranquille. Avant le moment de son départ, elle s'est promenée dans Tivoli, où elle recevait de nombreux applaudissements. Lalande l'accompagnait. Lorsqu'elle fut dans sa nacelle, Garnerin l'agitait pour faire prendre une direction au globe. Toutes les poitrines étaient oppressées, toutes les mains élevées vers le ciel, que tous les cœurs imploraient pour la belle voyageuse. Elle partit comme un éclair, en disant : « Adieu, tout le monde! » Ces paroles, qu'elle prononça d'une voix plus douce que celle des sirènes, retentirent au fond de mon âme, et soudain je versai des larmes; j'étais

[1] Turgan, *les Ballons*, p. 137. — Le conventionnel Drouet avait tenté de s'échapper de la forteresse du Spielberg dans un parachute fabriqué avec ses draps de lit.

[2] Sur les péripéties de cette descente, où le parachute, au lieu de s'ouvrir, sembla d'abord tomber lourdement, puis, après s'être ouvert, éprouva des mouvements d'oscillation très violents et en vint même à ne plus avoir de forme appréciable, à la grande terreur de la foule qui croyait l'aéronaute perdu, voir Ch. Maurice, *Histoire anecdotique du théâtre*, t. I, p. 50.

[3] *Encore un tableau de Paris* (1800), ch. XII.

heureux de ma sensibilité, j'admirais l'héroïsme. Mon admiration commandait l'amour et le plus tendre intérêt. *Adieu, tout le monde!* paroles que je n'oublierai jamais, vous me rappellerez toujours Labrosse, comme Labrosse me rappellera la première femme de son siècle. Oui, je les ai recueillies, ces paroles augustes, prononcées avec calme : *Adieu, tout le monde!* et lorsque, le soir de cette grande journée, je voulus adresser mes hommages au Très-Haut, je répétais dans mes chants religieux : *Adieu, tout le monde!* — Labrosse s'éleva à neuf cents mètres environ, se sépara du ballon et retomba sur une terre que j'aurais voulu couvrir de roses, pour la rendre digne de son courage et de ses attraits. » On me reprocherait assurément de n'avoir pas cité ce petit morceau en entier.

La fille adoptive de Garnerin, Blanche, et surtout sa nièce Élisa, qui continua avec tant de vaillance les traditions de la famille, opérèrent aussi publiquement un grand nombre de descentes pareilles. Garnerin fut le plus audacieux et le plus brillant peut-être de tous les aéronautes. Il accomplit plus de soixante ascensions publiques, dans quelques-unes desquelles il resta en l'air un jour et une nuit, et franchit des distances de cent lieues et davantage, allant d'une traite de Paris à Rome, à Aix-la-Chapelle ou au mont Tonnerre. Dans les intervalles, il donnait, en sa salle de la rue de Richelieu, nº 10, des soirées d'expériences sur l'électricité, le gaz, les jeux hydrauliques, les feux d'air inflammable et l'aérostation[1]. Toutefois il ne vit dans le ballon qu'un instrument de spectacle. Suivant le mot piquant de son rival Robertson, à part ses expériences du parachute, il n'a pas plus avancé l'art aérostatique par ses ascensions qu'un Savoyard n'avance l'optique en montrant la lanterne magique.

Les jardins publics subissaient les conditions habituelles de tout spectacle. Il leur fallait sans cesse du nouveau pour attirer et retenir la foule. Ils s'arrachaient les aéronautes : Biron et Monceaux avaient Garnerin; Idalie se hâtait de happer Blanchard à son retour d'Amérique, et de signer un traité avec lui. L'un et l'autre luttaient d'excentricités et d'audaces. Garnerin annonçait une ascension avec une jeune citoyenne, et emportait d'assaut, non sans difficulté, l'autorisation du bureau central. Blanchard accomplissait un quarante-septième voyage aérien devant dix mille personnes attablées dans l'ancien jardin Marbeuf, après avoir fait circuler de table en table la liste des quarante-six précédents. L'hiver même ne les arrêtait pas : au bal du parc des Sablons, les entrepreneurs pratiquaient des fossés rem-

plis de charbon et de bois pour réchauffer les spectateurs, et le ballon s'élevait bravement dans l'atmosphère glacée. Autour des aéronautes, les paris s'engageaient comme aux courses [1].

Le 4 octobre 1799, au milieu du parc de Bellevue, métamorphosé en jardin populaire, Têtu-Brissy, qui en 1786 était déjà parti du Luxembourg dans une nacelle armée de rames, et qui avait passé pour la première fois la nuit dans les airs, donna le curieux spectacle d'une ascension équestre. Montant un cheval qui était simplement posé sur le plateau de la nacelle, sans être retenu par aucun lien, il devança ainsi, en les dépassant, les tours de force de quelques-uns de nos modernes aéronautes [2]. Il recommença quelques jours plus tard avec le même succès. En 1800, le citoyen Calais voulut renouveler, à l'ancien jardin d'Idalie, qui s'appelait alors le Rosen-Thal ou le jardin Marbeuf, la vieille fantaisie de l'homme volant. On convoqua la foule à coups de grosse caisse. Calais se fit hisser au haut d'un mât avec ses ailes de taffetas; mais, dès qu'il voulut prendre son élan, moins heureux enore que le chanoine Desforges, il tomba en ligne perpendiculaire et se cassa le nez. Beau spectacle, qui obtint plus de succès que n'en aurait eu le vol en ligne horizontale. Du reste, les avertissements ne lui avaient pas manqué, et, au dernier moment il s'attendait si bien à sa chute, qu'en partant il cria : « Gare là-dessous [3]! »

Le 14 juillet 1801, à la fête nationale en l'honneur de la paix et pour l'anniversaire de la nomination de Bonaparte au consulat, Garnerin exécuta à Paris une magnifique ascension dans un vaste aérostat, où il emmena sa femme et deux autres compagnons de route. Le voyage fut des plus heureux. Après avoir plané une partie du jour, il déposa à terre Mme Garnerin et l'un de ses compagnons, puis continua sa

[1] V. le *Journal des hommes libres*, le *Bien informé*, les *Petites Affiches* de l'an V et de l'an VI, *passim.* — E. et J. de Goncourt, *la Société française sous le Directoire*, p. 222-4.

[2] Ruggieri, *Précis sur les fêtes*, p. 106. — Turgan, *les Ballons*, p. 169.

[3] Ch. Maurice, *Hist. anecdot. du théâtre*, t. 1, p. 62. Calais lui-même le raconte, dans une lettre qu'il adressa à un journal : « Par une fatalité que je ne conçois pas, tous mes ouvriers avaient perdu leur sang-froid, soit par la crainte que leur avait inspirée mon expérience, soit pour toute autre cause. Je restai environ une heure sur mes pédales dans une position fatigante; enfin à quatre heures on me hissa. Quand je fus en haut, je donnai des coups de pédales pour faire agir mes ailes; mais je m'aperçus que les cordes des ailes se détachaient, ce qui me mettait dans l'impossibilité de faire des mouvements. Alors ma première idée fut de me faire redescendre pour rattacher ces cordes; mais, réfléchissant que le public pourrait croire que mon expérience consistait à me faire monter et descendre avec une corde,... je sacrifiai mon existence pour sauver mon honneur. Persuadé que j'allais terminer ma vie, je criai : « Gare là-dessous! » je dis au charpentier de couper la corde qui me retenait. Aussitôt je me sentis descendre avec rapidité, et presque au même instant je touchai terre avec une telle force que ma machine fut brisée en plusieurs morceaux. » Naturellement, Calais fut chansonné : on le berna même dans un vaudeville joué sans succès au théâtre Molière : *Rosen-Thal, ou le Vol à tire-d'ailes.*

route avec l'autre. Il s'amusa à *papillonner* dans les airs, rasant fréquemment le sol pour causer avec les habitants des contrées où il passait, et s'y arrêtant quelquefois pour faire signer les procès-verbaux de son passage. Il opéra sa descente près de la frontière du Nord, dans l'après-midi du lendemain de son départ[1].

Mais la plus curieuse et la plus remarquable de ses expériences fut celle qu'il accomplit le 16 décembre 1804, aux fêtes du couronnement de l'empereur, quatre mois après la célèbre ascension scientifique de Biot et Gay-Lussac. A la suite du feu d'artifice, à onze heures du soir, il s'enleva de la place du Parvis Notre-Dame, dans un ballon gigantesque, auquel il avait suspendu une couronne éclairée par trois mille verres de couleur et qui portait l'inscription suivante, tracée en lettres d'or : *Paris, 25 frimaire an XIII, couronnement de l'empereur Napoléon par S. S. Pie VII.* Le lendemain, à la pointe du jour, l'aérostat planait majestueusement sur la coupole de Saint-Pierre de Rome. On le voyait s'abaisser, toucher le sol pour se relever, marquer par des débris son passage à travers la campagne, enfin s'abîmer dans les eaux du lac Bracciano. Hommage ou menace, cet aérostat, qui semblait être venu en droite ligne de Paris à Rome pour porter à la ville éternelle des nouvelles de son pontife ou de son futur maître, ouvrait un vaste champ de commentaires aux amateurs de symboles; mais le dénouement n'était pas fait pour plaire à l'esprit fataliste de Napoléon. Une circonstance accrut encore le déplaisir du nouvel empereur. En rasant la terre, le ballon avait rencontré dans les environs de Rome le *tombeau de Néron;* il s'y était accroché pendant quelques minutes, et l'on put croire d'abord que ce serait là le terme de sa course; mais un coup de vent l'en détacha, non sans laisser à l'angle du monument une partie de la couronne. Les journaux italiens racontèrent innocemment ou malicieusement la chose: elle vint aux oreilles de Napoléon, qui prit de l'humeur. De ce jour, l'école aérostatique de Meudon fut abandonnée.

Cependant on découvre par la suite la trace de quelques tentatives pour remettre en faveur les aérostiers militaires de Meudon. Ainsi la pièce suivante figure au tome XVIII de la *Correspondance de Napoléon Ier* (octobre 1808) :

« Le général Clarke, ministre de la guerre, soumet à l'empereur le projet d'un sieur Lhomond, ex-chef de bataillon des aérostiers (celui dont il a été question plus haut), qui propose d'opérer une descente

[1] *Paris as it was and as it is*, 1803, t. I, p. 139.

en Angleterre au moyen de cent montgolfières de 100 mètres de diamètre, dont la nacelle pourrait contenir cent hommes, avec des vivres pour quinze jours, deux pièces de canon avec caissons, vingt-cinq chevaux et le bois nécessaire pour alimenter la montgolfière. »

« Sur cette note Napoléon Ier écrivit de sa main : « Renvoyé à « M. Monge, pour savoir si cela vaut la peine de faire une expérience « en grand. »

Il serait intéressant de savoir si Monge s'est occupé de cette affaire et a fait une réponse à l'empereur ; mais la correspondance n'en dit rien. Le projet de Lhomond était autrement vaste que ceux dont nous parlent nos aéronautes contemporains. Cent mille hommes transportés en quelques heures sur les côtes de l'Angleterre : quel spectacle !

Est-ce à ce projet et à cette époque, ou à celle du camp de Boulogne, comme on est tout d'abord porté à le croire, que se rapportent deux estampes, dont la première, fort rare, dessinée pour un éventail, représente une flottille de ballons vomissant de la mitraille et des bombes concurremment avec un bateau plat surmonté d'une tour colossale, sur les vaisseaux britanniques; dont la seconde, qui a été également arrangée pour éventail avec des variantes, nous montre l'invasion de l'armée française s'opérant par trois voies simultanées, la voie aérienne, la voie de mer et la voie souterraine[1]? Devant ce tunnel sous-marin comme devant les ballons mitrailleurs du projet précédent, on voit qu'il n'y a décidément rien de nouveau sous le soleil. Tout le monde se rappelle les plans admirables de ceux qui, pendant le siège de Paris, prétendaient détruire l'armée prussienne en jetant sur elle, du haut des nues, des projectiles exterminateurs.

Après son échec, Garnerin fut remplacé par Mme Blanchard dans les fêtes du gouvernement. Mme Blanchard était la digne compagne d'un homme qui avait fait dans sa vie soixante-six ascensions sur tous les points de l'Europe et du nouveau monde. Elle avait partagé ses travaux, elle les continua après sa mort. Ce fut elle que le gouvernement impérial chargea de célébrer et d'annoncer la naissance du roi de Rome. Elle partit de l'une des cours intérieures de l'École militaire, le 20 mars 1811, vers six heures du matin, aussitôt qu'on eut entendu retentir le vingt-deuxième coup de canon, en répandant sur son passage des milliers de bulletins relatifs au grand événement. Mais le ballon s'arrêta dans la matinée près de Lagny, dans le département de Saône-et-Loire, et Garnerin ne manqua pas une si belle

[1] Biblioth. Carnavalet, collection de Liesville.

occasion de déplorer hautement la mesquinerie de cette manifestation, dont il avait offert de se charger, se portant fort de traverser la Manche pour aller semer la nouvelle triomphale, comme une bravade, sur le sol anglais [1].

Mme Blanchard fut surtout employée par l'administration du Tivoli de la rue Saint-Lazare pour les ascensions que celle-ci offrait en spectacle au public. Garnerin produisait un effet quasi-féerique dans les airs, avec son globe orné de lanternes et de verres de couleur : elle voulut renchérir sur cette invention, et imagina de s'enlever au milieu d'un feu d'artifice aérien, dont les pièces, fixées sur un cercle au-dessous de la nacelle, éclataient à une hauteur convenable, dans le plus éblouissant mélange avec les flammes de couleur, qui, dès le moment du départ, éclairaient le ballon. Cette innovation, renouvelée par l'infortuné Gale, eut un grand succès et fit la fortune de Tivoli. Quand Mme Blanchard, petite brune à physionomie expressive, aux yeux vifs et noirs, montait dans la nacelle, au bruit des détonations et des fanfares, parmi les feux de Bengale qui lui faisaient une auréole et les pièces d'artifice qui ne tardaient pas à allumer sous ses pieds une vaste étoile diaprée de mille teintes diverses, en laissant tomber à terre, comme une pluie d'or et de diamants, des myriades d'étincelles, les acclamations du public ébranlaient tous les échos du jardin. Vingt fois elle avait renouvelé cette expérience, qui devait nécessairement finir par lui devenir funeste, car un aérostat rempli d'hydrogène au-dessus d'une rangée de pièces d'artifices, c'était une poudrière sur un foyer. Le 6 juillet 1819, le gaz dont son ballon était rempli s'enflamma, et la malheureuse vint tomber sur un toit de la rue de Provence, d'où elle fut précipitée à terre et tuée sur le coup.

On mettait alors les feux d'artifice partout. Il se trouva même des gens pour rêver le remplacement du gaz ou du réchaud dans les ballons par de simples fusées volantes. Ruggieri, en 1806, avait ainsi élevé en l'air un mouton dans *la Ville-de-Marseille :* quelques années après, à Paris, un homme demanda la permission de s'enlever de la même manière, au Champ de Mars; il devait descendre au moyen d'un parachute qui, fermé tant que l'appareil monterait, se serait déployé dès qu'aurait cessé la force de propulsion de la poudre. L'autorisation lui fut sans doute refusée, et l'expérience n'eut pas lieu.

Qu'il nous soit permis de passer rapidement sur cette nouvelle phase de l'aérostation. C'est toujours la même chose, et nos lecteurs n'accueilleraient pas nos descriptions avec la curiosité sans cesse renais-

[1] Dupuis-Delcourt, *Nouveau Manuel d'aérostation* (*les ballons dans les fêtes publiques*).

sante des habitués de Tivoli, de Marbeuf, du jardin Beaujon, pour ces spectacles qui se suivirent et se ressemblèrent pendant vingt ans, et grâce auxquels les centaines de jardins publics du Directoire, de l'Empire et de la Restauration, ne désemplissaient pas. La nacelle ornée de verres de couleur et illuminée de pièces d'artifice, puis la descente en parachute, on ne sortait pas de là. Robertson exécuta jusqu'à cinquante-neuf voyages aériens, où il amassa une fortune considérable, malgré les frais énormes nécessités par la profession; et ses deux fils, Eugène et Dimitri, marchèrent vaillamment sur ses traces; mais tous trois faisaient surtout de leurs expériences un commerce d'exportation dans les pays étrangers. Robertson, à la fois homme de science, homme d'affaires et homme d'esprit, colportait partout avec lui le plan et la figure d'un gigantesque vaisseau aérien qu'il avait baptisé, en projet : *la Minerve,* — du poids de 6300 livres pour le ballon seul, de 150 pieds de diamètre, jaugeant 1 760 160 pieds cubiques de gaz hydrogène, — destiné à emporter un vaisseau avec ses agrès et ses cordages, une maison, des batteries d'artillerie, des tentes, des instruments de toute espèce, une cargaison colossale, avec un système d'immenses échelles de corde pour faire communiquer ensemble les diverses parties de l'édifice. *Le Géant* de Nadar n'était qu'un ballon d'enfant auprès de celui-là. Signalons particulièrement encore, pour montrer jusqu'où Robertson avait poussé la prévoyance, des water-closets, dont les *lunettes* s'ouvrent sur l'infini; une cave en forme de grand tonneau, pour conserver les boissons et les aliments, tout en servant de contrepoids; une cage pour y loger les dames. Sur le navire on a aménagé un observatoire, un atelier, une salle d'études, un cabinet de physique et d'histoire naturelle, une salle destinée aux récréations, promenades et exercices gymnastiques, une cuisine, un théâtre muni d'un grand orgue, une chapelle, un petit vaisseau, avec voilure et gréement, pour le cas où l'on serait obligé de se jeter à la mer, des tentes pour les gardes, etc. Une pièce de canon, à laquelle un passager met le feu, est installée à l'avant du navire; était-ce pour tuer les oiseaux de proie, ou pour saluer l'arrivée de *la Minerve* dans une planète?

La Minerve devait recevoir dans ses flancs soixante savants et faire avec eux le tour du globe en quelques heures[1]. Néanmoins elle était munie de vivres pour cinq à six mois. Elle pouvait se perdre au milieu des nuages, ou planer à 15 toises du sol, suivant les exigences des observations; pénétrer dans les déserts, escalader les montagnes les

[1] V. *La Minerve, vaisseau aérien destiné aux découvertes,* par Robertson; Paris, 1820, in-8°.

plus inaccessibles, enfin accomplir au besoin le tour du monde avec une rapidité magique, « en profitant des vents alizés ». Il y a une trentaine d'années, M. Pétin refit à peu près le même rêve, lequel, naturellement, n'eut pas plus de suites. Mais Pétin était sérieux, tandis qu'il n'est pas bien sûr que *la Minerve* de Robertson fût pour cet adroit industriel autre chose qu'une ingénieuse réclame.

On a vu que le beau sexe se signalait aussi dans la carrière. Outre les femmes que nous avons déjà nommées, M[lles] Célestine Henri, Maison, Fanchette Dermé, Michelet de Beaujeu, Cécile Benoist (dite Cécilia Garnerin), et dix autres amazones s'élevaient dans les airs aux yeux des Parisiens. L'artificier Claude Ruggieri, le grand fournisseur de toutes les fêtes publiques et privées, payait lui-même de sa personne en 1801. En 1817, Margat commença la série de ses ascensions, et sa femme l'imitait dès l'année suivante. Une gravure du cabinet des Estampes représente cet aéronaute en lancier polonais sur le cerf *Zéphyre*. Bornons là cette nomenclature, qui, en se prolongeant, n'aurait pas d'autre intérêt que celle d'une table des matières.

Voici du moins une expérience plus curieuse et qui va nous reporter un moment aux beaux jours du chanoine Desforges et du marquis de Bacqueville. En 1812, il arriva à Paris un horloger-mécanicien de Vienne, nommé Jacob Degen ou Deghen. Ce n'était pas un homme sans mérite. Préoccupé de la recherche de la locomotion aérienne, il avait fait dans sa patrie quelques tentatives publiques, qui, sans avoir entièrement réussi, n'en excitèrent pas moins l'attention[1]. Ayant imaginé de combiner l'homme volant avec le ballon, il voulait faire adopter sa découverte par la ville qui consacre et baptise toutes les gloires. L'expérience eut lieu solennellement en plein Champ de Mars. Une foule innombrable vit l'honnête horloger viennois, — qui avait dépassé la soixantaine, — des ailes au dos comme l'archange saint Michel, se faire attacher au-dessous d'un petit aérostat. Le ballon devait s'élever par lui-même, et Deghen prétendait le diriger à l'aide de ses ailes; malheureusement ce fut le ballon qui le dirigea. Après quelques instants de lutte impuissante, l'infortuné retomba à terre, et fut longtemps entraîné à la surface du sol par l'aérostat rebelle, dont on eut grand'peine à le dépêtrer. Il n'en fut pas quitte pour si peu; la foule se précipita sur lui et le battit; après quoi les calembours, les chansons, les épigrammes lui firent des blessures plus cruelles encore. Deux vaudevilles (*Paris volant* et *le Pâtissier d'Asnières*, où Brunet jouait le rôle de *Vol-au-vent*) lui passèrent sur le

[1] *Mémoires* de Robertson, t. II, p. 219-20.

corps, au bruit de tous leurs grelots; et une nuée de caricatures exploitèrent impitoyablement sa déconvenue; l'une d'elles[1] le représentait traîné par le ballon avec cette légende : *Nouvelle charrue, sans brevet d'invention, propre à labourer la terre, inventée par Deghen, essayée au Champ de Mars le 5 octobre* 1812. On ne manqua pas non plus de renouveler une vieille plaisanterie, en disant que Deghen et son ballon avaient si parfaitement marché qu'ils allaient *ventre à terre*.

Quelques mois auparavant, le 10 juin, Deghen avait fait, à Tivoli, une première tentative qui n'avait pas mieux réussi à démontrer l'efficacité de son appareil, mais qui du moins ne s'était pas terminée aussi tragiquement. Le ballon, emporté par un vent violent, l'avait entraîné à une grande hauteur sans qu'il pût le maîtriser en rien, et il était parvenu à atterrir à Grenelle dans les conditions d'une descente ordinaire. Cette première épreuve ne comptait donc pas. Dans ses *Scènes et impressions,* la comtesse de Bohm rapporte une visite qu'elle était allée lui faire, avant l'expérience : « J'allai voir Deghen à Tivoli, où il logeait; je le trouvai avec son fils, tous deux en costume d'ouvrier, travaillant à monter leurs ailes, probablement avec la même confiance, le même enthousiasme, que ressentit jadis Icare. Ils avaient artistement, légèrement, solidement adapté sur de minces baleines des bandes étroites de taffetas de diverses couleurs, leur avaient donné la forme d'ailes d'oiseau; les ressorts correspondaient à la traverse sur laquelle Deghen devait se placer, et il espérait, au moyen d'une pression, en développer ou en resserrer l'envergure. Cette imitation était ingénieuse. »

Nous ne nous étendrons pas sur les ascensions de M. Dupuis-Delcourt, qui fut employé plusieurs fois dans les fêtes nationales du gouvernement de Juillet, et qui est resté célèbre surtout par sa tentative infructueuse du ballon de cuivre, qu'il fut forcé de mettre en pièces lui-même et de vendre au poids, sans avoir pu l'essayer.

Celle de Lennox mérite d'être signalée avec un peu plus de détails. Lennox, d'origine américaine, était un journaliste radical et bonapartiste à la fois, qui dirigeait *la Révolution,* journal politique des besoins nouveaux, soutenu par le comte de Survilliers (Joseph Bonaparte). Dans sa *Némésis* sur la *liberté de la presse,* Barthélemy a chanté parmi les victimes de M. Persil, côte à côte avec Philipon, Thouret, Marrast, Belmontet,

L'impérial Lennox, journaliste des camps.

[3] Reproduite dans le *Musée de la caricature,* in-4°, t. II. — V. aussi l'article d'Ourry, dans la même livraison.

Après avoir passé par la carrière militaire et la carrière politique, Lennox, à bout de ressources, se tourna vers l'*aéroscension*, comme il disait. En 1832, il s'était élevé du milieu des carrières Montmartre, annonçant qu'il se rendrait sur la place Vendôme. Il passa, en effet, au-dessus, mais sans s'arrêter, jeta des couronnes sur la statue de Napoléon, et alla descendre entre Palaiseau et Montlhéry. Je ne sais si c'était le même ballon qu'il avait exposé dans les jardins de Tivoli. en annonçant qu'il exécuterait le voyage de Paris à New-York, et en se parant du patronage d'Alexandre Dumas et d'autres écrivains illustres. Au fond, tous les ballons de Lennox étaient toujours le même ballon, sans cesse revu, perfectionné, augmenté. Le 17 août 1834, il convoqua le public au Champ-de-Mars, pour y assister au départ du navire aérien *l'Aigle,* machine colossale de cent cinquante pieds de long sur quarante-cinq de haut, offrant la forme allongée d'un poisson, munie d'une vessie natatoire, de rames tournantes, d'un gouvernail, etc. La nacelle en osier, longue de soixante-six pieds, garnie de bancs pour les voyageurs, était armée à chaque bout d'une roue, dont les ailes prenaient l'allure qu'on leur voulait donner, et devaient servir à élever ou à descendre l'aérostat; mais le principal appareil, situé au centre, consistait en une pompe, qui pouvait comprimer plus ou moins l'air. Le fond du système était le même que pour celui de la navigation sous l'eau, et je n'ose m'embarquer, de peur de commettre quelque hérésie (c'est peut-être déjà fait), dans la description détaillée de cette formidable machine, dont un programme pompeux avait expliqué les combinaisons au public. Elle devait emporter dix-sept personnes; et le tissu, de taffetas et de soie avec un enduit de caoutchouc, était préparé de manière, assurait le programme, à contenir le gaz pendant près de quinze jours. Hélas! il n'en fut pas besoin. Loin de pouvoir emporter ses voyageurs, on observa que le ballon ne pouvait se soutenir lui-même. Il arriva affaissé et expirant au Champ de Mars; une explosion, survenue avant le départ, détruisit en une minute ce fruit de tant de travaux et cet objet de tant d'espoirs. On ne parvint même pas à le faire monter, et la foule se consola à sa façon et avec son intelligence ordinaire en le mettant en pièces [1]. Lennox rendit honnêtement l'argent aux nombreux spectateurs qui avaient payé leur place, et il annonça, pour une date prochaine, une nouvelle expérience, qui ne vint jamais.

Aux premiers jours de janvier 1837, dans la cour de la caserne Poissonnière, sans incident grave, quoique le ballon, au moment du

départ, fût allé frapper contre un mur, ce qui arracha à la masse des curieux un cri d'épouvante, l'aéronaute anglais Green s'enleva avec sept voyageurs, parmi lesquels se trouvait un prince, devant une foule innombrable, que des mesures mal prises avaient fait dégénérer en cohue [1].

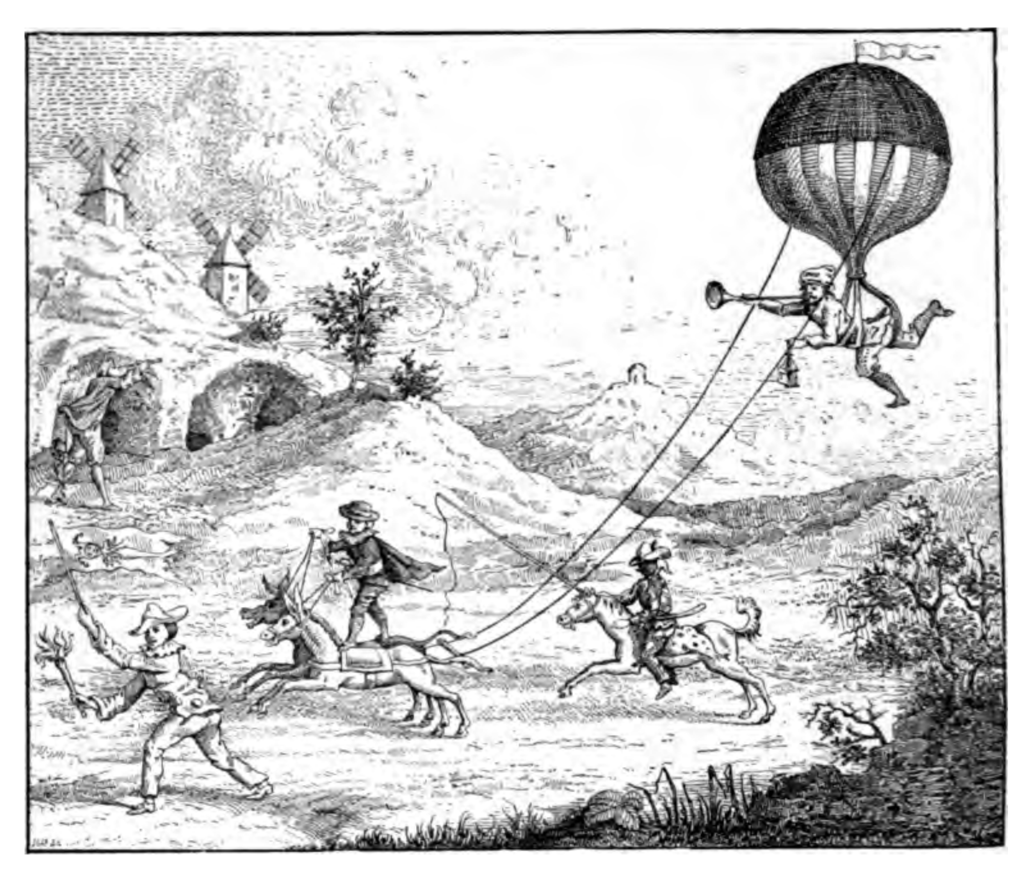
Depuis lors, la question de la navigation aérienne n'avait point fait un pas, au moins dans la pratique, jusqu'à ces derniers temps. Ce ne sont pourtant ni les recherches savantes ni les belles théories qui ont manqué. Qu'il me suffise de mentionner les systèmes de MM. Hénin, Pétin, le baron Scott, Campmas, Thélorier, Sallé, Helle, de l'Ouvrier, sans parler de tant d'autres, qui ont tous abouti à un avortement commun, ou qui sont demeurés prudemment dans le domaine de l'idéal. Un moment, M. Jullien, à l'Hippodrome, en 1850, parut sur le point de réussir. Une première épreuve de sa machine, le 6 novembre, devant les représentants de la presse, et une deuxième le lendemain, avaient semblé démontrer que l'appareil nouveau pouvait réellement se diriger dans un sens contraire à l'action du vent; mais l'expérience décisive devant le public, quelques jours après, mit brusquement un terme à ces illusions.

Il en fut de même pour la tentative de M. Henri Giffard, qui avait essayé de combiner la machine à vapeur avec un aérostat d'une forme nouvelle, et qui, le 24 septembre 1852, était parti de l'Hippodrome sur un tender, élevé par un ballon en forme de baleine, pourvu d'un mât et d'une voile, sans parvenir toutefois à se diriger d'une manière sensible; de même aussi pour le *Poisson volant* de M. Delamarne, pour M. de Groof, l'*Homme volant*, qui devait périr si malheureusement à Londres dans une expérience faite au Cremorn-Garden le 9 juillet 1874, et pour deux ou trois autres dont les tentatives ont toujours fini par tromper un espoir que ne lassent point ses continuelles déconvenues. Tous les mois il est question, dans quelque ville de l'Europe ou du nouveau monde, d'un mode infaillible de direction aérienne qu'on vient de découvrir, et dont on parle avec fièvre pendant quinze jours, pour n'en plus ensuite parler du tout. Le *canard* de l'*Homme volant* a remplacé celui du grand serpent de mer.

L'ancien Hippodrome a été pendant quinze à vingt ans, jusqu'à son incendie, la terre promise et la patrie des ballons. C'est là qu'ont eu lieu la plupart des ascensions fameuses : celles de la famille Godard, véritable dynastie d'aéronautes, qui a opéré sans relâche sur toute la face de la France, sans parler de l'étranger, et qui a contri-

[1] Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, 11 janvier 1837.

bué à faire pendant longtemps du ballon l'accessoire presque obligé de toute grande fête locale ou nationale; celles de M. Poitevin, à cheval, à âne, à autruche; de Mme Poitevin[1] sur un taureau, pour représenter Europe; des deux époux dans une voiture découverte attelée d'une paire de chevaux (1er juillet 1851); de je ne sais plus quel clown ou quel gymnaste audacieux sur un trapèze, auquel

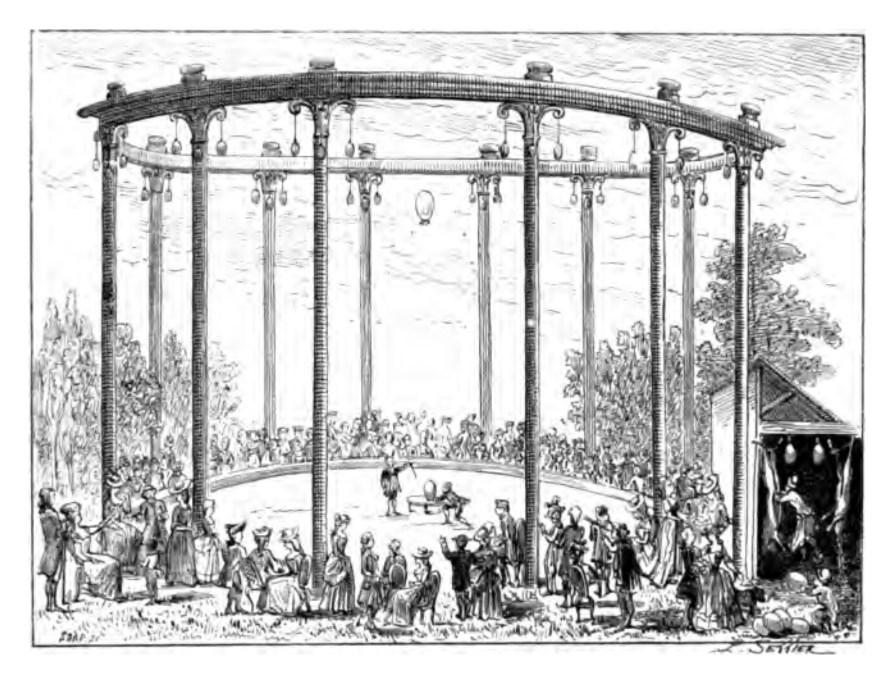


Caricatures anciennes et modernes contre les aérostats: « Moyen de diriger les ballons, » gravure reproduite par Sircos, *Histoire des ballons*, Paris, Roy, 1876, p. 201.

il se tenait suspendu par l'orteil, et où il se livrait à divers exercices de souplesse et de dislocation, tandis que le ballon montait: des *Nymphes de l'air,* arrangées en groupes plastiques autour de la nacelle et formant un tableau vivant qui allait se perdre dans les nuages; toutes ces fantaisies extravagantes et saugrenues dont le Barnum de l'Hippodrome assaisonnait, pour en doubler les émotions, un spectacle déjà bien assez émouvant par lui-même.

[1] C'est la même Mme Poitevin, devenue veuve, qui, continuant encore après plus de vingt ans ses ascensions équestres, a failli périr le 4 février 1872 à Bordeaux, dans une fête organisée sur les Quinconces, au profit des Orphelinats de la guerre.

De 1863 à 1865, les ascensions de Nadar et de ses compagnons de voyage, à Paris, à Bruxelles et à Lyon, dans l'immense aérostat *le Géant,* ont renouvelé de la manière la plus dramatique un intérêt qu'on pouvait croire épuisé. Celles de Paris se firent au Champ de Mars, au milieu d'un immense concours de spectateurs et avec cette



Caricatures contre les ballons : la Redoute chinoise, d'après une pièce du cabinet des Estampes, Oa, 34.

publicité retentissante que Nadar sait toujours éveiller autour de son nom. La première, le 4 octobre 1863, qui emportait treize passagers dans une nacelle à deux ponts, aussi imposante qu'un vaisseau de haut bord, eut le tort de se terminer à Meaux, comme l'odyssée de Bilboquet : c'était un dénouement prosaïque et modeste pour un voyage qui avait fait tant de bruit et qui annonçait des prétentions si hautes: les railleries faciles ne manquèrent pas de pleuvoir dru comme grêle sur le vaillant Nadar. Mais, quinze jours après, il allait imposer silence aux railleurs par la grande ascension dont le dernier acte se joua en Hanovre, au milieu des incidents les plus pittoresques et les plus périlleux, où il faillit laisser sa vie pour la satisfaction de ces curieux féroces et blasés, dont le scepticisme a besoin d'un dénouement tragique avant de se résoudre à croire que *c'est arrivé.*

Ce qu'il y avait de particulier dans les ascensions de Nadar, c'est qu'elles se faisaient par l'ancien système, qu'il condamnait comme absurde, qu'il voulait détruire, et que, par conséquent, le péril qu'il

avait couru tournait à l'appui de sa thèse, et devenait pour lui un argument précieux. Nadar ne cherchait par là qu'à se créer des ressources pour la fabrication d'un vaisseau aérien à hélice, et les dimensions extraordinaires du *Géant* n'étaient qu'un appât destiné, en attirant la foule et en grossissant les recettes, à hâter le succès de l'invention nouvelle. Nous n'avons pas à juger ici le système du *plus lourd que l'air :* il avait séduit M. Babinet, et nous sommes tout disposé à y croire sur la foi de ses savants et ardents propagateurs; mais nous l'attendons nous-même à l'œuvre.

N'oublions pas les voyages scientifiques en ballon exécutés en 1867 et 1868 par M. Flammarion, en compagnie d'Eugène Godard. Les deux voyageurs partirent même une fois de l'Hippodrome, comme s'il se fût agi d'offrir un spectacle à la foule; mais ils transportèrent ensuite le lieu de leur départ dans le jardin du Conservatoire des Arts-et-Métiers. Ces voyages s'accomplissaient au nom de la Société aérostatique de France, car la Compagnie d'aérostiers, créée jadis dans un but militaire, venait de se reformer dans un but scientifique; elle avait un personnel parfaitement dressé et portant un uniforme spécial, qui manœuvrait sous la direction de M. Gabriel Mangin; et, par un rapprochement assez remarquable, elle disposait du ballon que l'empereur avait fait construire pour la guerre d'Italie en 1859, et qui, devenu inutile avant d'avoir pu servir, car il n'était arrivé à sa destination que le lendemain de Solferino, était depuis lors remisé au garde-meuble.

Pendant l'exposition universelle de 1867, le *Géant* reparut sur la scène. Il exécuta plusieurs ascensions, en prenant pour point de départ l'esplanade des Invalides; mais ce *Great-Eastern* des airs fut presque toujours malheureux dans ses tentatives : sa destinée était d'échouer dans la banlieue, quand ses voyages ne se terminaient point par une catastrophe. A la première de ses ascensions nouvelles, le 23 juin 1867, il alla piteusement atterrir aux environs de Choisy-le-Roi : c'était une nouvelle édition du voyage de Meaux. A la deuxième, le mois suivant, il s'abattit, avec une précipitation qui faillit devenir fatale aux aéronautes, près du collège de Juilly. La troisième, exécutée le 16 août, de conserve avec l'*Impérial,* dont les dimensions mignonnes faisaient ressortir les proportions colossales du *Géant*, fut un peu plus heureuse. Ce fut dans cette journée qu'on vit débuter publiquement le bataillon spécial formé par la Société aéronautique de France. Ces jeunes gens, vêtus d'une blouse blanche que décorait, sur la poitrine, un petit ballon brodé en laine rouge, exécutèrent pendant plusieurs heures des ascensions captives dans

l'*Impérial,* et lui firent décrire les évolutions les plus variées et les plus gracieuses, au grand intérêt des spectateurs, qui ne tardèrent pas à leur succéder dans la nacelle, en payant d'un billet de 100 francs chaque voyage à une hauteur de cent mètres. On ne devait plus revoir, jusqu'au siège de Paris, ces volontaires de la science aérostatique.

Cinq à six semaines après, M. Giffard, ingénieur, qui s'était fait connaître quinze ans auparavant par l'audacieuse ascension dont nous avons parlé, installait, dans le voisinage de l'exposition, un ballon captif, où étaient organisés des trains de plaisir réguliers, à l'usage de ceux qui voulaient se donner sans péril la sensation du danger. Le public se montra fort empressé. Le prince Napoléon et l'impératrice comptèrent au nombre des voyageurs. On exécuta même une ascension nocturne, pendant laquelle le globe aérien, éclairé par un jet de lumière électrique, ressemblait à un éclatant et majestueux météore. On sait que, pendant l'exposition universelle de 1878, M. Giffard installa, place du Carrousel, un autre ballon captif de proportions colossales, en comparaison duquel le *Géant* lui-même n'était qu'un nain, et qui éclata un jour, heureusement en l'absence de voyageurs.

Une des plus intéressantes ascensions de ces dernières années fut celle du *Pôle-Nord,* opérée au Champ de Mars, le 27 juin 1869, par MM. W. de Fonvielle et G. Tissandier, qui avaient déjà fait ensemble, en partant généralement du jardin du Conservatoire ou de l'usine à gaz de la Villette, plusieurs expéditions aériennes. Ce ballon, de dimensions énormes, venait de Londres, où il avait servi à une multitude d'ascensions captives. Les aéronautes français l'avaient baptisé de ce nom nouveau en l'honneur de Gustave Lambert et de son grand projet, au bénéfice duquel ils voulaient consacrer leur recette.

Hélas! il y eut bien loin de l'intention à la réalité. Le jour venu, les alentours du Champ de Mars et les hauteurs du Trocadéro se garnirent d'une foule innombrable et économe, tandis que la vaste enceinte payante, et surtout les places à 20 francs, restaient presque vides. L'administrateur, dans la fièvre de ses prévisions, avait été jusqu'à faire installer un restaurant, dont la recette fut dérisoire. Tous les contretemps devaient fondre sur cette malheureuse entreprise, pour laquelle on n'avait obtenu l'emplacement du Champ de Mars, le concours d'un détachement de la troupe et d'une musique militaire, qu'après les démarches les plus multipliées et les plus mortifiantes rebuffades : un petit ballon destiné à partir avec le *Pôle-*

Nord, l'Hirondelle, celui-là même qui avait servi aux expériences gymnastiques aériennes de l'Hippodrome, creva pendant le gonflement, ce qui fit beaucoup rire ce bon public. Au moment du départ, on s'aperçut que l'aéronaute qui devait prendre le commandement du ballon avait tout simplement oublié les soixante-quatre cordes chargées de rattacher le filet au cercle. Nouveau retard, nouvelle impatience des spectateurs, qui brisent les clôtures et envahissent toutes les enceintes. Ce fut au milieu de ce tumulte et de cette confusion que l'aérostat, sans qu'on eût pu même achever les préparatifs nécessaires, partit précipitamment, pour aller descendre, quelques heures après, à Auneau en Beauce [1].

IV

Telle est la dernière grande ascension qui précéda la guerre. On sait le rôle qu'ont joué les ballons pendant le siège de Paris. Le directeur général des postes et télégraphes de la république française essaya également de les utiliser à l'armée de la Loire, pendant la longue immobilité qui suivit la victoire de Coulmiers, pour des reconnaissances militaires. Il se souvenait des services rendus par les aérostiers de Coutelle à la journée de Fleurus et du parti qu'avait tiré des ballons captifs une autre république, — la grande république des États-Unis, — pendant la guerre de sécession. Mais ces essais ne réussirent pas [2].

Bien avant cette époque, et dès le début du siège de Paris, Nadar avait installé également dans la grande ville bloquée, au-dessus des buttes Montmartre, un ballon destiné aux observations militaires, et dont les services restèrent tout aussi problématiques. MM. Eug. Godard et de Fonvielle tentèrent également d'établir sur d'autres points deux autres aérostats captifs, mais le *Neptune* de Nadar fut le seul qui préoccupa l'attention publique. Ce ballon fut requis, le 23 septembre, pour le transport des dépêches, et le succès de cette première expérience indiqua le vrai rôle que l'aérostation était appelée à remplir, et la nature des immenses services qu'elle allait rendre à la patrie et à l'humanité. Le ballon venait de conquérir ses plus

[1] Pour toutes ces dernières ascensions, voir les *Voyages aériens*, par MM. Flammarion, de Fonvielle et Tissandier; 1870, in-8°.

[2] *La première armée de la Loire*, par le général d'Aurelle de Paladine, p. 155.

beaux titres de gloire. Il répondait enfin victorieusement à ses détracteurs et se vengeait de leurs dédains en les forçant d'en rougir. A Metz d'abord, à Paris ensuite, le ballon, passant par-dessus les lignes prussiennes, et jetant, pour ainsi dire, un pont dans les airs, avait rétabli les communications entre la ville assiégée et la France attentive, anxieuse; entre les hommes qui se battaient et les femmes qui priaient, entre le cœur des fils et celui des mères. On peut dire que l'âme de la patrie était suspendue à ces globes, dont le passage, signalé à l'horizon, attirait tous les regards et faisait battre tous les cœurs, dont le débarquement était guetté partout avec une impatiente angoisse.

Du 23 septembre 1870 au 28 janvier 1871, Paris envoya par-dessus ses remparts soixante-quatre ballons, la plupart lancés par l'administration des postes, qui avait commencé par acheter tous les aérostats disponibles et qui fit ensuite construire tous ceux dont elle avait besoin. Quand les aéronautes manquèrent à leur tour, on les remplaça par des marins, qui se lançaient audacieusement, après quelques leçons sommaires, dans cet océan d'un nouveau genre. Ces ballons partaient généralement des gares du Nord, d'Orléans ou de l'Est, des usines de Vaugirard et de la Villette, ou du jardin des Tuileries, et la foule suivait de l'œil avec une curiosité émue et couvrait de ses acclamations les hardis voyageurs.

Le 29 septembre, on vit s'élever deux ballons accouplés par leur nacelle, et qui comprenaient entre eux un troisième aérostat de dimension moindre. Le lendemain, on lançait au boulevard d'Italie un petit ballon libre, qui devait distribuer de lui-même les sacs de lettres dont il était rempli, au moyen d'un système automatique; mais il dépassa à peine les remparts, et s'abattit au milieu des retranchements prussiens. Le 7 octobre, M. Gambetta s'éleva de la place Saint-Pierre-Montmartre dans l'*Armand-Barbès,* et alla descendre près de Montdidier, après une traversée dramatique. Les Prussiens tiraient sur les ballons; ils leur envoyaient des fusées incendiaires; on apprenait même qu'ils faisaient construire par Krupp un canon spécial destiné à les atteindre au vol, et ils affichaient la prétention de traiter avec toute la rigueur des lois de la guerre les aéronautes tombés en leur pouvoir. Il fallut donc se décider, vers le milieu de novembre, à faire les ascensions de nuit, malgré les difficultés et les périls que l'obscurité ajoutait aux opérations du départ, et, depuis ce moment, ce qui avait été presque chaque jour le spectacle et l'émotion de tout Paris devint un drame intime dont la vue était réservée exclusivement à un petit nombre de privilégiés.

Plusieurs de ces ascensions eurent des dénouements ou des péripéties plus ou moins tragiques. Le *Galilée*, le *Daguerre*, etc., sont tombés aux mains des Prussiens, qui s'emparèrent aussi des passagers du *Vauban*, et les retinrent prisonniers. Un aérostat s'en alla descendre en Bavière, un autre en Prusse même. La *Ville-d'Orléans*, partie le 24 novembre de la gare du Nord, à onze heures quarante-cinq du soir, atterrissait le lendemain, à une heure de l'après-midi, dans la Norwège, à cent lieues au nord de Christiania, après un voyage d'une rapidité vertigineuse et fantastique, qui a fait songer à l'ascension de Hans Pfaal, décrite par Edgar Poe. Nous ne parlons ni des chutes violentes ni des trainages périlleux, que ne peuvent toujours éviter les plus habiles aéronautes, et qui devaient nécessairement se multiplier avec des novices comme ceux qu'on était réduit à employer.

Le 30 novembre, à une demi-heure d'intervalle l'un de l'autre, partirent dans la nuit deux ballons : le *Jacquard*, monté par le marin Prince, et le *Jules-Favre*, monté par un négociant. Le vent poussait vers l'Océan. Le *Jules-Favre* eut la chance d'atterrir à Belle-Ile-en-Mer, après une descente des plus dramatiques; mais le *Jacquard* alla se perdre au milieu des flots : on ne l'a jamais revu. Le 27 janvier, un autre ballon, le *Richard-Wallace*, l'avant-dernier de tous ces messagers aériens envoyés par Paris à la province, et conduit par un aéronaute non moins inexpérimenté, devait renouveler cette catastrophe et se perdre dans la mer en vue de la Rochelle.

Cet usage presque quotidien du ballon, les services réguliers qu'il était appelé à rendre, le désir de recevoir du reste de la France les réponses aux communications qu'on lui envoyait et les nouvelles de la guerre autrement que par la voie très insuffisante des pigeons, remirent naturellement à l'ordre du jour le problème de la direction aérienne. La délégation de Tours avait nommé une commission scientifique chargée d'étudier la question, et qui fut bien vite accablée de plans chimériques et saugrenus par une foule d'inventeurs de bonne volonté. On songea à organiser des départs dans quelques villes proches de Paris et non occupées par l'ennemi, en profitant des courants favorables; mais aucune des tentatives ne put être suivie de succès, et il fallut s'en tenir aux dépêches microscopiques qu'on envoyait sous l'aile des pigeons [1].

A Paris, les imaginations chômaient moins encore, et les plans de

[1] La plupart des détails qui précèdent sont empruntés au livre très intéressant de M. G. Tissandier : *En ballon pendant le siège de Paris*, 1871, in-18.

ballons dirigeables dans tous les genres et sous toutes les formes, — ballons-oiseaux, ballons-poissons, ballons-navires, etc., — couraient les journaux et les clubs. Un inventeur voulait qu'on attelât une armée de deux mille pigeons à un aérostat. Un autre remplaçait les pigeons par des oiseaux de proie. Dans le courant de novembre 1870, le *Figaro* racontait qu'on avait soumis à l'Académie des sciences le projet dont nous allons parler, et, renchérissant sur lui, un correspondant de la *Pall Mall Gazette,* pris au mot par presque toute la presse étrangère et provinciale, prétendait qu'on venait de faire une expérience qui avait parfaitement réussi, en attelant à un ballon captif quatre aigles empruntés à la ménagerie du Jardin des Plantes. Debout dans la nacelle, un aéronaute tenait au bout d'un long bâton un morceau de chair crue, qu'il tournait dans la direction où il voulait prendre son essor; et les oiseaux carnivores, en s'efforçant d'atteindre cette proie, tiraient naturellement le navire aérien en haut ou en bas, à droite ou à gauche, absolument comme des chevaux attelés à une voiture.

Rien à la fois de plus ingénieux et de plus simple, on le voit. Il devenait aussi facile de diriger un ballon qu'un troupeau de brebis, et l'aéronaute ressemblait au berger qui tend devant le bélier sa main pleine de grains.

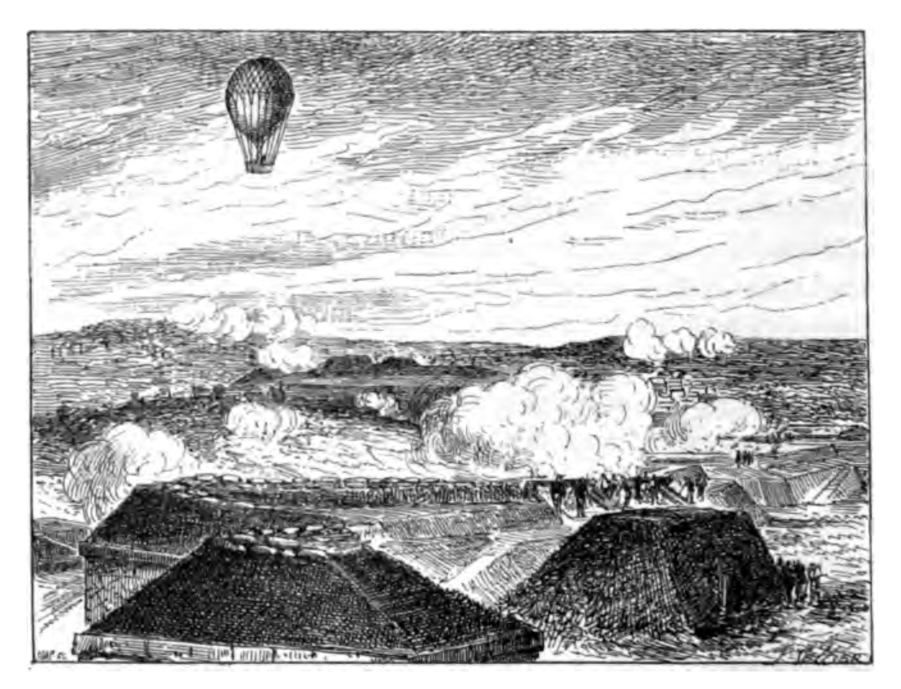
La *Pall Mall Gazette* rapportait cette petite histoire avec une gravité parfaite. Elle entrait dans les détails les plus précis; elle nommait les personnes devant qui l'expérience avait eu lieu : ce n'étaient rien moins que M. Rampont, directeur général des postes, et les principaux fonctionnaires de son administration. Comment douter encore?

Avons-nous besoin d'ajouter pourtant que ces aigles n'étaient qu'un odieux canard, à peu près de la même force que le moyen décrit par Cyrano de Bergerac dans son *Histoire comique de la Lune,* où un jeune homme lui apprend qu'il est monté dans cet astre en jetant toujours au-dessus de lui une boule d'aimant, qui attirait la machine de fer très légère dans laquelle il était assis. Mais le correspondant fantaisiste de la *Pall Mall Gazette* ne s'était même pas tant mis en frais d'invention, et il n'avait eu que la peine de copier dans un article de Méry, ou dans l'*Histoire littéraire de la France,* cette prétendue découverte, qu'un certain nombre de lecteurs eurent la naïveté de prendre au sérieux.

L'article publié par Méry, peu de temps avant sa mort, à propos des excursions de Nadar et du *Géant,* s'il m'en souvient bien, a la prétention d'analyser une légende du Talmud, ce fatras rabbinique

où, en fait de traditions, de superstitions et de contes à dormir debout, on trouve de tout et d'autres choses encore. Il n'est point facile de se retrouver dans le chaos du Talmud, et je me borne à analyser à mon tour l'article de Méry.

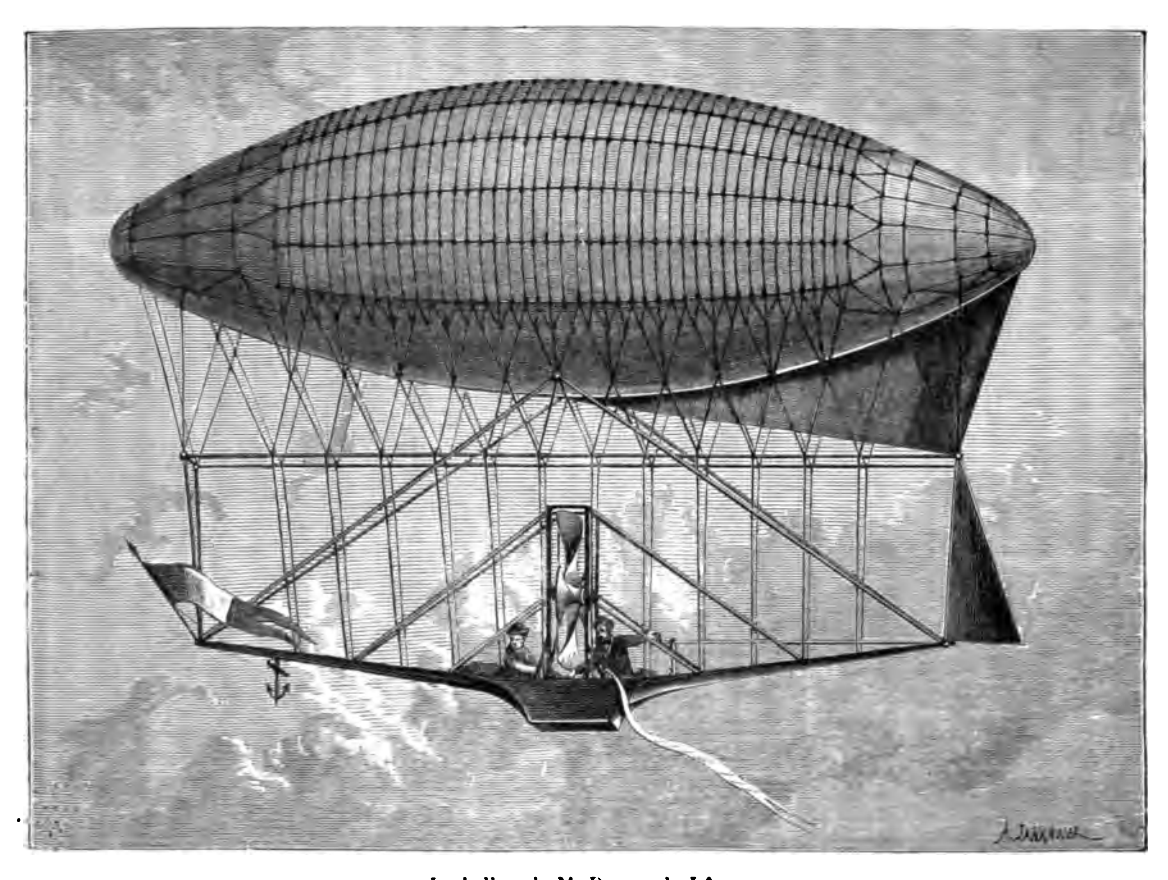
Le premier des ancêtres de la famille Godard aurait été, d'après ce récit, le grand chasseur Nemrod. Un jour, dans son orgueil, Nemrod éprouva la fantaisie d'aller décocher une flèche au soleil. Il choisit



Ballon passant au-dessus de la porte de Versailles, pendant le siège de Paris.

dans la basse-cour d'aigles qu'il élevait sur les ruines de la tour de Babel le plus vigoureux de ces oiseaux, et le lia par les serres à un appareil de cordages fixé à la circonférence d'une nacelle d'osier, dans laquelle il monta avec une provision de viandes saignantes au bout d'un long bâton, après avoir aiguisé l'appétit du redoutable volatile par un jour de jeûne.

Voyant l'appât flotter à une demi-coudée de son bec, l'aigle déploya ses grandes ailes et se rua sur cette proie, qui se mit à fuir devant lui. L'aigle montait, montait, déchirant l'air de furieuses morsures, poussant des cris rauques, haletant d'une frénétique convoitise, éperonné par l'aiguillon du désir et de la faim, et la proie montait plus vite. Il la poursuivit jusqu'au soleil, suivant, sans s'en apercevoir, la direction de ce gouvernail ingénieux que maniait la main de Nemrod. Après un long et furieux voyage, le char aérien, noyé jusque-là dans



Le ballon de M. Dupuy de Lôme.

la terne atmosphère terrestre, déboucha tout à coup dans une atmosphère éblouissante. En levant les yeux, le grand chasseur vit le soleil face à face, et, saisissant son arc au fond de la nacelle, il décocha un trait au disque éblouissant.

Le lendemain, un berger de l'Euphrate trouva sur la rive le corps de Nemrod tout sanglant et percé d'une flèche, à côté du cadavre de l'aigle.

Voilà ce qu'on lit dans le Talmud, à ce qu'il paraît. Si vous n'y croyez pas, vous êtes libre d'y aller voir.

Sans remonter si loin, on trouverait, dans une de nos plus curieuses chansons de gestes : *le Roman d'Alexandre,* par Lambert le Court et Alexandre de Paris, au XII[e] siècle, une invention absolument semblable. Les auteurs, qui prêtent à leur héros une foule d'aventures merveilleuses et le font voyager dans tous les mondes, à la recherche de tous les secrets, racontent qu'après être descendu au fond de la mer dans un grand tonneau en cristal, éclairé par des lampes, il lui prit la fantaisie de parcourir le firmament et les astres. Il attache donc à un grand panier couvert de cuir d'horribles et voraces griffons, et il monte en élevant devant eux un morceau de chair fraîche piqué au bout de sa lance. Quand il a fini de tout voir, il lui suffit d'abaisser sa lance, et les griffons redescendent.

On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Faute de grives, dit le proverbe, on prend des merles. A défaut d'aigles ou de griffons, qu'on n'a pas toujours sous la main, vous pouvez simplement employer des grues, un animal qui n'a jamais été regardé comme bien rare. Il y a quarante à cinquante ans, un certain M. Tissot, inventeur fantastique et très convaincu d'une foule de projets originaux, dont aucun, par malheur, n'a pu aboutir, avait, en regardant un vol de grues qui passaient à une hauteur prodigieuse au-dessus de sa tête, conçu le grand dessein d'utiliser ces bêtes prosaïques pour la direction des aérostats. Plein de cette idée, raconte Méry dans l'article auquel nous revenons après l'avoir abandonné un moment, il construisit un modèle en carton, qu'il exposa au passage du Caire. Tout fonctionna à merveille. Le ballon avait deux pieds de haut. Une longue aiguille de bois, laissant flotter à son extrémité un appât friand, dépassait de trois pouces les becs de vingt-quatre grues en carton, attelées à la nacelle. Un rouage mettait en mouvement la machine, et les grues, se précipitant en masse vers la proie, entraînaient l'aérostat dans toutes les directions, suivant la volonté de M. Tissot.

Malheureusement, en dehors de ces grues de carton, l'inventeur ne

put jamais se procurer que quatre grues empaillées, — ce qui était insuffisant. Encore avait-il été obligé d'aller les chercher à Londres, et se les fit-il confisquer au retour par la douane avec son appareil, pour défaut de déclaration. Ruiné par ses frais de fabrication et d'achat, par son voyage et l'amende qui en avait été la suite, M. Tissot n'eut plus d'autre ressource que d'adresser une multitude de mémoires sur son invention à l'Académie des sciences, qui s'obstina à faire la sourde oreille. Il est mort depuis longtemps, sans quoi il n'eût pas laissé à d'autres l'idée de confier la direction des ballons aux aigles du Jardin des Plantes.

Mais, pour en revenir aux choses sérieuses, les besoins de la défense nationale avaient inspiré, dans des esprits plus graves, de plus sérieux projets. On apprit tout à coup, au mois d'octobre 1870, que le savant ingénieur M. Dupuy de Lôme, membre de l'Institut, s'occupait de construire un ballon dirigeable. Le nom seul de M. Dupuy de Lôme semblait déjà une garantie, et, l'illusion patriotique aidant, beaucoup crurent que ce problème, si longtemps insoluble, touchait enfin à sa solution. Mais le siège s'acheva sans qu'on eût vu paraître l'aérostat de M. Dupuy de Lôme, et ce n'est que plus d'une année après, le 2 février 1872, que celui-ci put tenter à Vincennes, avec un succès relatif, la première expérience de son appareil.

Cependant la lamentable liste des naufrages aériens s'allonge chaque année de quelque nom nouveau, et l'horrible catastrophe du *Zénith*, qui, après avoir emporté, le 15 avril 1875, trois navigateurs intrépides, partis pour aller explorer l'atmosphère dans les régions où l'air respirable fait défaut, a redescendu, quelques heures après, les deux cadavres de Sivel et de Crocé-Spinelli, est venue nous rappeler au sentiment de notre faiblesse et au respect des lois de la nature.

On est stupéfait du peu de progrès accomplis en cent ans par le ballon. Tous les moyens encore en usage aujourd'hui, le lest, la soupape, l'ancre, etc., datent des premiers temps. Le parachute était inventé en 1783, expérimenté par Blanchard sur des animaux en 1784, et par J. Garnerin sur sa propre personne en 1797. Tétu-Brissy avait précédé de plus d'un demi-siècle M. et Mme Poitevin, en se faisant enlever sur un cheval qui n'était même pas attaché et dont les pieds reposaient simplement sur le plateau de la nacelle. Dès 1785, Blanchard traversait la Manche en ballon; et depuis la catastrophe de Pilâtre et Romain, quelques mois après, on resta près d'un siècle, jusqu'au mois de mars 1883, avant de renouveler cette audacieuse tentative, qui devait réussir avec éclat, dans la nuit du 29 au

30 juillet 1886, sous la direction de MM. Lhoste et Mangot. Pas un perfectionnement, pas un tour de force, pas un rêve même que nous puissions nous vanter d'avoir fait les premiers. Une chanson du temps disait en vers de mirliton :

Jusques alors, terre à terre,
Chacun volait de son mieux ;
Mais, franchissant notre sphère,
On volera jusqu'aux cieux !
Amis, contracteurs de dettes,
Faisons billets par milliers,
Et l'empire des planètes
Nous sauvera des huissiers.

Rien de pareil encore, heureusement pour les huissiers, malgré le nouveau pas fait en avant par les capitaines Renard et Krebbs en 1884. Mais ce sera peut-être pour le deuxième centenaire. Les imaginations ardentes espèrent que, d'ici là, la science, qui a trouvé tant de choses bien autrement difficiles, à ce qu'il semble, aura fini par trouver la direction aérienne. En ce temps-là, il y aura des ballons à la course et à l'heure, comme les fiacres actuels. Les reporters, les courtiers, les médecins, les millionnaires, auront toujours leur ballon *attelé* dans la cour et prêt à partir. On s'invitera à déjeuner de Paris à Pékin. On se rendra à la Havane, comme on va pour le moment au bureau du Grand-Hôtel, pour y choisir de bons cigares. Les maîtresses de maison iront chercher elles-mêmes leurs glaces au pôle et leur café à Moka. On prendra l'omnibus à la Bastille pour la capitale du roi Makoko, je veux dire de son héritier. Les critiques assisteront couramment aux premières d'Ispahan et de Bénarès, et, après dîner, l'amphitryon dira à ses convives : « Si nous allions déguster un verre de marasquin à Zara et de vrai rhum à la Jamaïque! Cela nous ferait une petite promenade avant de rentrer au salon pour retrouver ces dames. »

Tel est le tableau enchanteur que se figurent certains esprits enthousiastes. Mais, hélas! on désespère alors qu'on espère toujours, et il est tout au moins à craindre que nous ne voyions point ces belles choses, car d'une expérience scientifique à un usage courant il y a loin encore.

Icare a légué son nom à l'histoire pour être tombé des cieux, et la grandeur de son ambition a fait le retentissement de sa chute. Celui qui montera vers la nue sans tomber et fendra l'espace à son gré d'un vol soutenu, peut être sûr de devenir immortel. Seulement le jour où nous ne serons plus fixés au sol par la semelle de plomb que chacun

